

# Doctorat de l'Université de Toulouse

préparé à l'Université Toulouse - Jean Jaurès

---

Approche psychanalytique de la psychosexualité féminine et  
du choix d'objet d'amour masculin de femmes victimes d'un  
abus sexuel infantile extrafamilial

---

Thèse présentée et soutenue, le 3 septembre 2026 par

**Léa BARMO**

**École doctorale**

CLESCO - Comportement, Langage, Éducation, Socialisation, Cognition

**Spécialité**

Psychologie

**Unité de recherche**

LCPI - Laboratoire Cliniques Pathologique et Interculturelle

**Thèse dirigée par**

Anne-Valérie MAZOYER

**Composition du jury**

Mme Aline HUSSEINI ASSAF, Présidente, Université Libanaise

M. Patrick DE NEUTER, Rapporteur, Université de Louvain

Mme Nay SOUEIDY, Examinatrice, Université Saint-Joseph de Beyrouth

Mme Sonia HARRATI, Examinatrice, Université Toulouse - Jean Jaurès

Mme Anne-Valérie MAZOYER, Directrice de thèse, Université Toulouse - Jean Jaurès



**UNIVERSITÉ TOULOUSE – JEAN JAURÈS**

**École Doctorale CLESCO – Laboratoire LCPI – Pôle CPSC**

**THÈSE DE DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE**

Présentée et soutenue par : Léa BARMO

Sous la direction du Pr Anne-Valérie MAZOYER

Titre de la thèse :

*Approche psychanalytique de la psychosexualité féminine et du choix d'objet d'amour masculin de femmes victimes d'abus sexuel infantile extrafamilial.*

Jury :

- Pr Anne-Valérie Mazoyer, Directrice de thèse, Université Toulouse - Jean Jaurès
- Autres membres :
  - Présidente du jury : Mme Aline Hussein Assaf
  - Rapporteurs : M. Patrick De Neuter, Mme Aline Hussein Assaf
  - Examinatrices : Mme Sonia Harrati, Mme Nay Soueidy

Année : 2025-2026



## REMERCIEMENTS

Au terme de ces trois années de cheminement doctoral, je souhaite exprimer ma profonde gratitude à toutes les personnes qui ont contribué, chacune à leur manière, à l'aboutissement de cette recherche.

Je tiens tout d'abord à adresser mes plus sincères remerciements à Madame la Professeure Anne-Valérie Mazoyer, ma directrice de thèse. Je lui suis profondément reconnaissante pour la confiance qu'elle m'a accordée, pour la qualité de son accompagnement, son exigence scientifique, la pertinence de ses conseils ainsi que sa disponibilité tout au long de ce parcours. Son regard rigoureux, sa bienveillance et son engagement ont constitué des repères essentiels dans l'élaboration de ce travail.

J'adresse également mes sincères remerciements aux membres de mon Comité de Suivi Individuel, Madame Marie-Thérèse Khair Badawi, Madame Sylvie Bourdet-Loubère ainsi qu'à Madame Nay Soueidy. Je leur suis profondément reconnaissante pour leur accompagnement, leurs conseils avisés, la qualité de leurs échanges, leurs encouragements et leur soutien tout au long de mon parcours doctoral.

J'exprime également toute ma reconnaissance aux membres du jury : Monsieur Patrick De Neuter, Madame Sonia Harrati, Madame Aline Husseini Assaf, Madame Nay Soueidy, qui ont accepté d'examiner cette thèse. Je les remercie sincèrement pour le temps consacré à la lecture de ce manuscrit, pour l'intérêt porté à cette recherche ainsi que pour les échanges scientifiques qui enrichissent cette réflexion.

Mes remerciements s'adressent également à l'Université Toulouse Jean Jaurès, à l'École doctorale CLESCO ainsi qu'au laboratoire LCPI, qui m'ont offert un environnement scientifique stimulant et les conditions nécessaires à la réalisation de cette recherche, tout en me permettant de demeurer pleinement intégrée à cette communauté scientifique et de poursuivre ce travail malgré les périodes où les circonstances ne me permettaient pas de me déplacer à Toulouse.

Je souhaite remercier très chaleureusement les femmes qui ont accepté de participer à cette étude. Leur confiance, leur disponibilité et la générosité avec laquelle elles ont partagé une part intime

de leur histoire constituent le fondement même de ce travail. Puissent ces pages contribuer à une meilleure compréhension de leur vécu et des enjeux psychiques qui l'accompagnent.

Cette thèse a été réalisée dans un contexte particulièrement éprouvant, marqué par des crises successives ayant profondément affecté le Liban. Mener simultanément une activité clinique, des responsabilités professionnelles et un travail de recherche dans de telles circonstances a parfois représenté un véritable défi. L'aboutissement de ce travail témoigne, avec toute l'humilité qui s'impose, de ma détermination, de ma passion pour la recherche et pour la psychanalyse ainsi que de mon engagement constant à poursuivre cette démarche scientifique malgré les obstacles rencontrés. Il reflète également ma conviction profonde que la pensée psychanalytique, par son attention portée à la singularité du sujet et à la complexité de la vie psychique, demeure une voie essentielle pour comprendre la souffrance humaine et éclairer la pratique clinique. Au fil de ce parcours, la recherche est devenue pour moi un véritable lieu de réflexion, de liberté intellectuelle et de construction. Elle n'a fait que renforcer mon désir de poursuivre cette démarche scientifique au service de la clinique et de la compréhension du fonctionnement psychique.

Je remercie également mes collègues et collaborateurs, dont les échanges, les conseils, les encouragements et la confiance ont nourri ma réflexion clinique et scientifique tout au long de ce parcours doctoral.

Enfin, je souhaite exprimer ma plus profonde gratitude à ma famille, à mes amis et à mes proches. Leur affection, leur patience, leur présence et leur soutien indéfectible ont constitué une source inestimable de force et de réconfort. Ils ont partagé les doutes, les incertitudes mais aussi les joies qui ont jalonné cette aventure doctorale. Sans eux, ce travail n'aurait jamais eu la même portée.

À toutes celles et ceux qui ont contribué, de près ou de loin, à ce cheminement scientifique et humain, j'adresse mes plus sincères remerciements.

Je forme enfin le vœu que ce travail puisse contribuer à une meilleure compréhension de la souffrance psychique des femmes victimes d'abus sexuels dans l'enfance et qu'il ouvre la voie à des prises en charge toujours plus attentives à la singularité de leur histoire.

Je souhaite également rendre hommage à Madame Jacqueline Schaeffer, dont les travaux ont accompagné l'ensemble de cette recherche. Son décès, survenu avant l'achèvement de ce manuscrit, m'a privée de la possibilité de lui présenter ce travail, profondément nourri par sa pensée tout au long de son élaboration. Ses travaux sur le féminin, la psychosexualité et la vie amoureuse ont constitué une source d'inspiration constante tout au long de ce travail. Je souhaite exprimer ici toute ma reconnaissance pour l'héritage intellectuel et clinique qu'elle lègue à la psychanalyse contemporaine, ainsi que pour l'empreinte profonde que son œuvre a laissée sur cette recherche.

Je dédie également cette thèse à toutes celles et ceux qui continuent de croire que la recherche, l'écoute et la transmission demeurent des moyens essentiels de comprendre l'humain, même lorsque les circonstances rendent ce chemin particulièrement exigeant.





# TABLE DES MATIÈRES

## INTRODUCTION

## PREMIÈRE PARTIE : APPROCHE CONCEPTUELLE

### Chapitre 1 - Contexte de la recherche

- 1.1. Présentation de l'abus sexuel
- 1.2. Le féminin à l'épreuve du non-dicible : silence et effraction sexuelle en contexte libanais
  - 1.2.1. Tabous du sexuel et féminin blessé au Liban
  - 1.2.2. Représentation culturelle et définition juridique de l'abus sexuel au Liban
  - 1.2.3. Mouvement de transformation et émergence d'une parole
  - 1.2.4. Survol de quelques études menées sur le terrain libanais
- 1.3. Répercussions et séquelles des sévices sexuels selon la psychologie de la santé
  - 1.3.1. Les troubles internalisés et externalisés
  - 1.3.2. L'atteinte de l'image du corps et de l'estime de soi
  - 1.3.3. L'altération du versant relationnel
  - 1.3.4. Les manifestations somatiques
- 1.4. Apports et limites des travaux de la psychologie de la santé
- 1.5. L'abus sexuel infantile extrafamilial : Un événement à potentiel traumatique
  - 1.5.1. La temporalité psychique du traumatisme : effraction, après-coup et répétition
  - 1.5.2. Les réponses du sujet face à l'effraction traumatique
  - 1.5.3. Les solutions défensives contre le retour du traumatique
    - 1.5.3.1. *Modalités défensives pour contenir l'irruption du traumatique*
    - 1.5.3.2. *La répétition traumatique : quand le retour ne peut être empêché*
    - 1.5.3.3. *Échec de la symbolisation : corps, travail du négatif et survivance psychique*

*1.5.3.4. Temporalité du soin et reprise subjective du traumatisme*

1.5.4. Relation entre le traumatisme psychique et la blessure narcissique

*1.5.4.1. Atteinte du Moi et blessure narcissique*

*1.5.4.2. Après-coup, temporalisation et remaniements narcissiques*

*1.5.4.3. Narcissisme, corps, désir et lien à l'autre*

## **Chapitre 2 - Approches psychanalytiques de la sexualité féminine**

**2.1.** Clarification conceptuelle : féminin et féminité

2.1.1. Sexualité, psychosexualité et sexuel infantile : repères conceptuels

2.1.2. Féminin et féminité : différenciation théorique

**2.2.** Socle originaire, identifications et assises psychiques du féminin

**2.3.** Problématique du féminin en psychanalyse : fondements et élaborations

2.3.1. Le féminin chez Freud

*2.3.1.1. L'énigme du féminin et son rejet*

*2.3.1.2. Du masochisme au travail du féminin*

*2.3.1.3. Féminité comme conquête seconde*

*2.3.1.4. Féminin, infantile et vulnérabilité au traumatique*

2.3.2. Élaborations postfreudiennes du féminin

2.3.3. Féminin primaire : dépendance et passivité

**2.4.** Masochisme érogène primaire, masochisme moral et mélancolie

2.4.1. Passivité féminine

2.4.2. Masochisme féminin

*2.4.2.1. Fondements freudiens du masochisme féminin*

*2.4.2.2. Élaborations postfreudiennes du masochisme féminin*

2.4.3. Dépression et mélancolie au féminin

**2.5.**angoisses féminines

2.5.1.angoisses de diffusion, d'accès, d'intrusion et de pénétration

2.5.2.angoisses de perte narcissique

2.5.3.angoisses de perte objectale

- 2.5.4. Angoisse de castration féminine
- 2.5.5. Angoisses et défenses
- 2.5.6. Vengeance de défloration : défense contre la passivité et l'effraction
- 2.5.7. Tabou de la virginité

## 2.6. Refus du féminin

## 2.7. Synthèse

# **Chapitre 3 - Exploration psychodynamique de la phase de latence à la puberté**

- 3.1. Processus psychiques déployés durant la phase de latence
- 3.2. Processus psychiques déployés chez la fille pubère
- 3.3. L'après-coup pubertaire

# **Chapitre 4 - L'expérience du couple du point de vue de la femme : représentations du masculin et vécu subjectif de l'altérité amoureuse**

- 4.1. Les représentations internes du masculin chez la femme :  
de l'imgo paternelle à la figure de l'amant
  - 4.1.1. Le premier masculin : l'imgo paternelle organisatrice du désir
  - 4.1.2. Du père à l'amant : le masculin comme médiateur du féminin
  - 4.1.3. Choix d'objet et modèles relationnels
  - 4.1.4. La réactualisation du masculin dans le lien conjugal
  - 4.1.5. Le masculin comme support du travail psychique du féminin
- 4.2. Le couple en psychanalyse
  - 4.2.1. Fonctions psychiques du couple
  - 4.2.2. Processus psychiques du couple
  - 4.2.3. Enjeux psychiques du couple
  - 4.2.4. L'autre amoureux : entre idéalisation, effraction et travail du féminin
- 4.3. Le vécu subjectif de la femme dans le lien amoureux :  
amour, dépendance et conflit pulsionnel

- 4.4. Le couple comme scène de figuration et de symbolisation potentielle du féminin blessé

## **SECONDE PARTIE : MÉTHODOLOGIE**

- 2.1. Objectifs de la recherche
- 2.2. Contexte de la recherche
- 2.3. Caractère novateur de la recherche
- 2.4. Aspect éthique de la recherche
- 2.5. Question de recherche
- 2.6. Hypothèses de recherche
- 2.7. Population
- 2.8. Modalités de recrutement
- 2.9. Outils de recherche
- 2.10. Axes et indicateurs

## **TROISIÈME PARTIE : ANALYSE CLINIQUE ET INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS**

- 3.1. Premier cas clinique : cas de Leila
- 3.2. Deuxième cas clinique : cas de Marie
- 3.3. Troisième cas clinique : cas de Clara
- 3.4. Quatrième cas clinique : cas de Sabine

## **QUATRIÈME PARTIE : DISCUSSION**

- 4.1. Inscription de la recherche dans une démarche exploratoire
- 4.2. Temporalité traumatique, après-coup et mouvements de subjectivation

- 4.3.** L'impact de l'abus sexuel infantile extrafamilial sur la psychosexualité féminine
  - 4.3.1. Atteintes narcissiques et fragilisation des enveloppes psychiques
  - 4.3.2. Image corporelle blessée et effraction du féminin
  - 4.3.3. Identification féminine entravée et position sexuée fragilisée
  - 4.3.4. Symbolisation du négatif, travail psychique et re-saisie paradoxale
- 4.4.** L'impact de l'abus sexuel infantile extrafamilial sur le choix d'objet d'amour masculin et le vécu conjugal
  - 4.4.1. Le partenaire masculin : une figure entre idéalisation, absence et menace
  - 4.4.2. Le lien conjugal : scène privilégiée de répétition, de défense et de transformation
  - 4.4.3. Le féminin blessé : entre besoin de contenance et crainte de l'intrusion
  - 4.4.4. Quatre variations du trauma dans le lien amoureux
- 4.5.** Apports, limites et perspectives de la recherche
  - 4.5.1. Apports théoriques et cliniques
  - 4.5.2. Apports méthodologiques : le cadre comme espace de contenance et de subjectivation
  - 4.5.3. Effets praxéologiques de la recherche
  - 4.5.4. Modalités de transfert et contre-transfert dans le dispositif de recherche clinique
  - 4.5.5. Limites de l'étude
  - 4.5.6. Perspectives cliniques et pistes de recherche

## **CONCLUSION**

## **RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

## **ANNEXES**

## INTRODUCTION

*Il existe des événements qui traversent la vie sans jamais réellement appartenir au passé. Ils s'inscrivent dans la chair psychique avec une telle intensité qu'ils reparaissent, parfois des décennies plus tard, dans un geste, un rêve, une scène conjugale ou dans l'impossible relation au propre corps.* L'abus sexuel extrafamilial vécu durant l'enfance appartient à ces effractions : il déplace les frontières du Moi, fracture le rapport au féminin et laisse, dans la temporalité psychique, une trace silencieuse qui ne cesse de chercher forme, sens et destin.

Cette thèse vise à comprendre comment un abus sexuel extrafamilial vécu durant l'enfance peut, dans l'après-coup, influencer la construction de la psychosexualité féminine et le choix d'objet d'amour masculin à l'âge adulte, dans une perspective résolument psychanalytique.

Dans le cadre de cette recherche, l'abus sexuel infantile extrafamilial désigne des actes ou sollicitations sexuelles subis par une fille durant l'enfance, plus précisément au cours de la période de latence, de la part d'un adulte ou d'un tiers extérieur au cadre familial, dans un contexte d'asymétrie relationnelle et de transgression de l'interdit des actes sexuels sur mineurs. Le terme « extrafamilial » est employé afin de distinguer ces situations des abus intrafamiliaux, généralement commis par des figures appartenant au noyau familial, sans pour autant minimiser leur portée traumatique.

L'intérêt de cette thèse prend appui sur une réalité fréquemment rencontrée dans la pratique clinique, largement documentée par les études épidémiologiques internationales, qui montrent que de nombreuses femmes ayant vécu un abus sexuel extrafamilial dans l'enfance consultent, des années plus tard, pour des difficultés qui ne sont pas d'emblée reconnues ni formulées comme relevant d'un vécu traumatique, mais qui constituent néanmoins la cause principale du recours aux soins thérapeutiques (Trickett et al., 2011 ; Hailes et al., 2019). Des travaux portant spécifiquement sur le Liban viennent étayer ces constats, en mettant en évidence une forte prévalence des violences sexuelles et de leurs effets psychiques durables à l'âge adulte (Usta et al., 2010 ; World Health Organization, 2014). Troubles du rapport au corps, inhibition du désir, impasses du féminin, blocages conjugaux, éprouvés de honte ou de culpabilité, sentiment persistant d'emprise : autant de manifestations souvent diffuses, silencieuses ou confuses, qui peinent à trouver un espace

d'élaboration dans les dispositifs thérapeutiques habituels. Cette recherche vise ainsi à éclairer ce qui, dans l'histoire psychique singulière de ces femmes, se rejoue à travers le lien amoureux et la psychosexualité adulte.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la question centrale de cette thèse : « Comment l'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence-t-il leur psychosexualité et leur choix d'objet d'amour masculin ? »

L'abus sexuel infantile extrafamilial n'est pas abordé ici comme un événement isolé ni comme un diagnostic, mais comme une effraction du pare-excitation excédant les capacités de symbolisation de l'enfant et ouvrant, dans l'après-coup, un travail de remaniement psychique. Le traumatisme est ainsi entendu dans son acception psychanalytique : non comme l'événement lui-même, mais comme l'effet psychique durable qu'il produit lorsqu'il déborde les possibilités d'intégration du sujet. Il renvoie à une perturbation interne, relancée et réinterprétée dans la temporalité de l'après-coup, plutôt qu'à un choc extérieur défini par ses seules caractéristiques objectives.

Ce travail s'inscrit dans une conception freudienne du traumatisme élaborée dans une perspective métapsychologique, telle qu'elle se déploie à partir des notions de pare-excitation, de conflit psychique et de temporalité de l'après-coup. Dans cette approche, l'événement traumatique ne prend sens qu'à travers ses réélaborations ultérieures, en fonction des capacités de liaison et de symbolisation du sujet. Cette perspective se distingue des modèles du traumatisme strictement événementiels, voire centrés prioritairement sur l'événement lui-même, ou sur des mécanismes dissociatifs envisagés isolément, en privilégiant l'analyse des processus psychiques mobilisés dans la durée et des remaniements qu'ils engagent.

Dans cette optique, le traumatisme n'est pas envisagé comme un point d'origine ni comme un point final, mais comme un point de relance dans l'économie psychique du sujet. Il correspond à un afflux d'excitation excédant les capacités de liaison du Moi, pouvant entraîner sidération, atteinte de la continuité d'être et remaniements de l'organisation pulsionnelle. Certains éléments du vécu traumatique peuvent ainsi se réactiver dans la vie ultérieure, se transformer, se déplacer ou persister sous des formes silencieuses qui en portent l'empreinte. C'est dans cette tension entre l'effraction initiale et les devenirs psychiques possibles que s'inscrit l'axe central de cette thèse.

L'enjeu n'est donc pas seulement de décrire des symptômes, mais de comprendre, dans la filiation freudienne et postfreudienne (Laplanche, Green, Chabert, Roussillon, André, Schaeffer, etc.), comment une fille en période de latence devient une femme, comment elle habite son corps, comment elle aime et désire – ou comment, parfois, elle ne parvient plus à le faire. Le traumatisme n'est pas l'unique organisateur du devenir psychique : il agit sur une économie interne déjà façonnée par les premières identifications, la qualité du pare-excitation et les liens d'objet initiaux. Il réactive des vulnérabilités antérieures et ne prend sens qu'à partir de cette histoire psychique préexistante.

L'effraction sexuelle s'inscrit ainsi dans des trajectoires singulières, parfois silencieuses, parfois tumultueuses. Certaines femmes parviennent à maintenir une continuité interne malgré l'intrusion, tandis que d'autres voient leur monde interne vaciller durablement. Les réponses psychiques observées sont indissociables des ressources défensives, identificatoires et symbolisantes disponibles au moment de l'effraction. Si l'impact initial constitue un point d'atteinte majeur, il n'enferme pas le devenir psychique : ce sont les remaniements ultérieurs – refoulement, clivage, identifications, reprises dans le lien – qui en modèlent les formes de subjectivation.

La spécificité de cette thèse tient ainsi à son ancrage résolument psychanalytique. Elle cherche à examiner les mouvements inconscients par lesquels l'effraction prend sens, qu'il s'agisse de sidération, de répétition ou de tentatives d'élaboration – parfois ténues, parfois plus consistantes – à travers lesquelles les femmes cherchent à reprendre possession de leur histoire.

Un autre fil traverse ce travail : celui du féminin tel qu'incarné chez des femmes libanaises. Dans un contexte socioculturel où la virginité demeure un emblème, où le silence entoure le sexuel et où la femme est porteuse de l'honneur familial, l'abus sexuel atteint non seulement le corps individuel, mais aussi un ordre symbolique collectif. Ce contexte éclaire la complexité des défenses, des impasses et des modalités d'élaboration observées, sans réduire l'expérience des participantes à ce seul cadre. D'ailleurs, les références au contexte libanais n'ont pas vocation à expliquer le fonctionnement psychique, mais à situer les conditions symboliques et discursives dans lesquelles celui-ci s'inscrit.



Avant d'aborder ces trajectoires cliniques – quatre voix singulières constituant la matière vive de cette recherche –, il convient d'établir les fondements théoriques et méthodologiques à partir desquels penser comment l'effraction s'inscrit dans la temporalité psychique et interfère avec le devenir du féminin. La première partie conceptuelle propose ainsi une traversée de l'effraction traumatique, des modèles psychiques originaires, des théories psychanalytiques de la sexualité féminine, de la dynamique latence-puberté et des articulations entre traumatisme, corps et lien conjugal. Une section méthodologique expose ensuite le dispositif de recherche et les outils mobilisés, avant de laisser place à l'analyse et à l'interprétation du matériel clinique issu des entretiens et des épreuves projectives. Enfin, une discussion vient articuler ces résultats aux grandes élaborations psychanalytiques du traumatisme, du féminin et du choix d'objet amoureux.

Cette introduction ouvre ainsi la réflexion. La suite montre comment, derrière chaque récit de femme, se tissent des processus où se rencontrent effraction, silence, tentatives d'élaboration et émergences subjectives. Trois questions guideront l'analyse : comment ces jeunes filles devenues femmes ont-elles composé avec l'effraction sexuelle ? Quelles solutions psychiques ont-elles mobilisées pour préserver une continuité interne ? Que nous apprennent-elles sur le rapport au corps, la construction du féminin et le lien conjugal après un abus sexuel infantile extrafamilial ?

C'est à partir de cette architecture que s'ouvre désormais la partie théorique de la thèse, destinée à poser les fondements conceptuels nécessaires à la compréhension des processus psychiques à l'œuvre dans les trajectoires cliniques étudiées.

∞ ∞ ∞ ∞

## PREMIÈRE PARTIE : APPROCHE CONCEPTUELLE

Les pages qui suivent constituent une introduction générale à l'ensemble de la partie conceptuelle. Elles ont pour fonction d'explicitier l'orientation théorique retenue et la logique d'articulation des axes conceptuels mobilisés dans ce manuscrit.

Parmi les différentes conceptualisations psychanalytiques du traumatisme, nous nous inscrivons dans le modèle freudien de la temporalité en deux temps (*Nachträglichkeit*), tel qu'il apparaît dès les premiers écrits de Freud (1895–1897) et désigne le processus par lequel une expérience précoce ne prend valeur traumatique qu'ultérieurement, à la faveur de remaniements psychiques secondaires. Ce modèle est ici appliqué à des enfants déjà inscrits dans le langage. Le traumatisme retenu dans ce travail ne relève donc ni des modèles de trauma préverbal, ni des conceptualisations liées au trauma de guerre ou de catastrophe. La partie théorique de cette recherche établit le cadre conceptuel nécessaire pour comprendre comment l'abus sexuel extrafamilial vécu dans l'enfance s'inscrit, se transforme et se rejoue dans la psychosexualité féminine et dans le lien à l'objet d'amour masculin. S'appuyant sur une approche psychanalytique, elle envisage le trauma non pas comme un événement ponctuel, mais comme une effraction s'inscrivant dans une temporalité psychique, où le sens se rejoue, se déplace et se réélabore au fil du développement. Elle vise ainsi à explorer la manière dont le féminin se construit, se défend et s'exprime à travers les remaniements successifs du Moi, du corps et du lien à l'altérité.

Dans un premier mouvement, le manuscrit situe l'objet de recherche en précisant ses repères cliniques et socioculturels, afin de dégager les éléments de contexte nécessaires à une lecture analytique. Ce travail de contextualisation fera l'objet du chapitre 1 et ne constitue pas, en lui-même, le cadre d'analyse : il sert de point d'appui à l'élaboration conceptuelle qui suivra.

Sur ce socle s'élabore l'examen des fondations du psychisme, à travers les modèles psychiques originaires et les premières identifications. Les expériences précoces du lien, de la dépendance et de la séparation, les premières imagos parentales et les assises narcissiques de l'identité féminine constituent la trame sur laquelle le trauma viendra s'inscrire. L'originaire y apparaît comme une scène silencieuse, préparant le terrain des inscriptions futures du désir et du manque, mais aussi certaines effractions psychiques dont les effets se réinscrivent dans le temps.

Cette genèse du féminin s'approfondit à travers les élaborations psychanalytiques de la sexualité féminine. En suivant le passage du sexuel infantile à la construction du féminin, les enjeux de la passivité, du refus, du masochisme et des angoisses propres au féminin se révèlent comme autant de tentatives de symbolisation du manque et de la différence.

Dans la perspective freudienne (Freud, 1931), reprise et remaniée par Laplanche (1999), le féminin est entendu comme une modalité du fonctionnement psychique, liée à l'accueil de l'altérité et à l'inscription du message énigmatique venant de l'autre, et non comme une caractéristique propre à la femme. Il se construit dans l'écart entre ce message et les capacités de traduction du sujet. Le rapport au féminin se joue ainsi entre dépendance au message de l'autre et conquête d'une autonomie psychique, entre ouverture à l'altérité et défense contre l'effraction et la perte. C'est dans cette dynamique traductive, toujours inachevée, que se déploie la pensée du féminin.

Ces tensions s'accroissent au moment du passage de la latence à la puberté, période de transformation où les traces infantiles refoulées resurgissent sous l'effet de l'éveil pulsionnel. La puberté constitue en ce sens un temps d'après-coup où se rejouent les enjeux du sexuel infantile : la maturation corporelle réactive les conflits précoces et confronte le sujet à la nécessité de symboliser l'excitation et la perte. À travers les notions de refoulement, de travail du négatif – entendu comme l'ensemble des processus psychiques mobilisés face à la perte, à l'absence ou à l'effraction, et visant leur élaboration ou, à défaut, leur clivage – et de temporalité ouverte du trauma, la réflexion s'attache à comprendre comment ces processus de remaniement conditionnent la construction du féminin et certaines vulnérabilités, notamment lorsqu'une atteinte psychique survient.

Enfin, la dynamique du féminin s'incarne dans l'expérience du couple, lieu privilégié de résonance entre passé et présent psychique. La rencontre amoureuse met à l'épreuve les représentations du masculin, les modalités de dépendance et la capacité d'aimer. Dans la mesure où le lien conjugal mobilise des enjeux identificatoires et transférentiels issus des premières relations d'objet et des expériences antérieures, il devient une scène de répétition – et parfois de transformation – du trauma originaire : l'autre y est à la fois porteur de la menace traumatique réactivée et support potentiel d'un travail d'élaboration et de réparation psychique. Le couple, en ce sens, offre un

espace d'élaboration du féminin blessé, où peuvent se rejouer, dans la parole et dans le désir, certaines traces laissées par le trauma et les tentatives de symbolisation qui peuvent en découler.

Ainsi conçue, cette partie théorique articule la compréhension du trauma sexuel à celle du devenir du féminin, dans un mouvement allant du corps à la parole, de l'effraction à la possibilité d'une transformation psychique. Elle constitue le socle sur lequel s'appuie la recherche clinique, en situant l'abus sexuel au cœur du travail de symbolisation, du rapport au corps et du lien à l'autre.

C'est à partir de ce cadre général que s'ouvre le premier chapitre, consacré à la contextualisation de la recherche. Il s'attache à situer l'abus sexuel dans ses dimensions psychiques, sociales et culturelles, afin d'en dégager les fondements nécessaires à une lecture analytique du phénomène.

## **Chapitre 1 – Contexte de la recherche**

Notre approche s'inscrit dans un ancrage résolument psychanalytique, se démarquant ainsi des approches descriptives, comme celles adoptées par la psychologie de la santé. Contrairement à une mise à l'écart des conflits internes et des affrontements topiques liés aux abus sexuels infantiles, nous les intégrons pleinement dans notre analyse. Notre intention est d'explorer minutieusement la manière dont les sujets parviennent à assimiler ces événements traumatisants dans leur vie en tant que femmes et partenaires, lorsqu'elles ont été confrontées à une telle atteinte.

Loin de se limiter à de simples définitions, notre démarche vise à mettre en lumière l'articulation entre la réalité interne du sujet et les impacts de la réalité externe des abus sexuels. En réaffirmant notre choix psychanalytique, nous explorerons les profondeurs psychiques et les dynamiques internes liées à ces expériences. En somme, notre approche transcende la simple analyse des symptômes pour s'immerger dans la compréhension profonde de la manière dont ces événements influent sur la vie émotionnelle, psychosexuelle et relationnelle des individus.

Nous prévoyons néanmoins de présenter également, en premier lieu, les perspectives de la psychologie de la santé, du domaine social, du contexte culturel, tout en contextualisant notre recherche dans le cadre libanais, afin qu'elle reflète spécifiquement les expériences des femmes libanaises et la manière dont elles intègrent ces expériences traumatisantes dans leur vie. Cette mise en contexte préalable constitue un socle essentiel avant toute analyse psychique, dans la mesure où elle éclaire le cadre symbolique, socioculturel et familial dans lequel s'inscrit le vécu

du trauma. C'est pourquoi, avant d'aborder la spécificité du contexte libanais et la place du féminin face au silence de l'abus, il importe d'abord de présenter l'abus sexuel dans sa définition générale, ses formes, et ses principaux enjeux cliniques et psychiques. L'étude des représentations du féminin dans la société libanaise, des conséquences psychosomatiques des sévices, met en lumière l'entrelacement du corps, du trauma et du social. C'est à partir de ces repères que peut être située la spécificité du contexte libanais, en tant que cadre symbolique et socioculturel au sein duquel l'expérience traumatique s'inscrit, se tait ou se dit, et à partir duquel se poseront les questions cliniques et théoriques développées dans la suite de ce travail.

### **1.1. Présentation de l'abus sexuel**

Afin de donner à notre réflexion un ancrage précis, il convient d'abord de rappeler les définitions générales de l'abus sexuel et les principales distinctions conceptuelles qui en découlent. Cette étape préliminaire relève d'une nécessité épistémologique : elle permet de délimiter le champ sémantique et clinique de l'abus, avant d'en interroger la portée symbolique et psychique. En précisant les contours de l'abus sexuel et les conditions dans lesquelles il se manifeste, nous préparons le terrain à une lecture psychanalytique du trauma sexuel, qui vise à mettre en lumière ses effets sur la construction de la psychosexualité féminine, la subjectivation et le choix d'objet. Cette contextualisation initiale prend également tout son sens dans le cadre de notre recherche, puisqu'elle nous permettra, dans un second temps, d'en examiner la spécificité au sein du vécu féminin et du contexte socioculturel libanais.

L'abus sexuel désigne toute activité sexuelle engageant une personne qui n'y consent pas. D'ailleurs, le critère principal pour une sexualité communément acceptée est le consentement « libre et éclairé », tout en donnant la suprématie à l'approbation – ou au refus – du sujet à s'impliquer dans une interaction sexuelle bien précise avec un(des) partenaire(s) nettement identifié(s), et ce, sans contrainte. Nous nous référons à ce que Foucault (1976) nomme le « dispositif de sexualité » par le biais duquel le consentement du partenaire est indispensable et le bafouer rend le contact sexuel illégitime.

La définition la plus courante est émise par l'Organisation Mondiale de la Santé (Cyr et al., 2013) qui stipule que l'abus sexuel infantile se définit comme étant « l'implication d'un enfant dans une activité de nature sexuelle qu'il ou elle ne peut entièrement comprendre, dont il lui est impossible

de donner un consentement éclairé, ou pour laquelle l'enfant n'est pas préparé dû à son niveau développemental ou qui va à l'encontre des lois ou des tabous de la société. Les enfants peuvent être abusés sexuellement par des adultes ou par d'autres enfants qui sont, en vertu de leur âge ou de leur niveau développemental, dans une position de responsabilité, de confiance ou de pouvoir envers la victime » (Cyr et al., 2013, p.144). L'OMS inclut donc l'aspect du consentement au sein de sa définition de la santé sexuelle, en avançant que cette dernière nécessite : « une approche respectueuse de la sexualité et des relations sexuelles, ainsi que la possibilité d'avoir des expériences sexuelles (...) libres de toute coercition, discrimination ou violence » (OMS, 2015). De plus, l'individu qui fournit son consentement doit être doté de « la capacité à comprendre et évaluer les risques, les responsabilités, les issues et les impacts des actes sexuels, et de s'en abstenir lorsque c'est approprié » (Miner, 2001, p. 30). À la lueur de ceci, nous parlons d'abus sexuel quand l'une et/ou l'autre des conditions précitées n'est pas présente au sein de l'interaction sexuelle.

L'abus sexuel infantile va donc de pair avec l'incapacité de l'enfant d'émettre un consentement plausible à cause de son immaturité et de sa dépendance envers l'adulte. Cela étant dit, tout rapprochement sexuel entre un adulte et un enfant est considéré comme étant un abus sexuel avec une responsabilité directement attribuée à l'adulte. Par ailleurs, il s'avère fondamental de signaler que l'abus sexuel n'est pas un trouble psychologique ou un syndrome, ne constitue également pas la cible d'un diagnostic à établir, mais s'avère être plutôt un événement traumatisant (Mannarino & Cohen, 2006).

Une violence psychologique accompagne dès lors souvent les situations abusives. Le « secret » joue un rôle central, accompagné de différentes formes de manipulation psychologique telles que la séduction, la gentillesse, les menaces et les chantages affectifs. La dynamique secrète et complice que l'auteur d'abus met en place, est difficile à rompre et véhicule une fonction importante. Elle rassure l'abuseur et lui permet de perpétuer son abus souvent tout au long de semaines, de mois ou d'années. Les enfants répondent souvent à ces sollicitations en fonction de leurs besoins, de leur perception et de leur vécu personnel, par exemple une carence affective ou une absence de figure masculine, que l'enfant cherche à compenser via le rapprochement physique de l'auteur d'abus. D'ailleurs, c'est la tendresse qui caractérise la demande sexuelle infantile, alors que la passion concerne celle de l'adulte (Ferenczi, 1933).

Cette dynamique complexe entre l'abuseur et l'enfant trouve des échos donc dans les travaux de Ferenczi, notamment dans ses explorations des relations traumatiques et des mécanismes de défense associés. Sa réflexion sur la complicité inconsciente et les réponses des enfants face aux abus, en fonction de leurs besoins et de leur vécu personnel, résonne particulièrement dans le contexte de la création de liens secrets et manipulatifs entre l'abuseur et l'enfant. Ferenczi stipule que "si l'enfant se remet d'une telle agression, il en ressent une énorme confusion ; à vrai dire, il est déjà clivé, à la fois innocent et coupable, et sa confiance dans le témoignage de ses propres sens en est brisée" (Ferenczi, 1933).

Comme l'écrit le théologien Bellet (2004), cité par Krauss (2005) : « Une morale de l'amour où l'amour n'existe plus mais ne cesse pourtant d'être nommé, voilà le chemin de la perversion et de tous les désastres » (p. 178). L'enfant victime est convaincu que l'abuseur lui porte des affects d'amour et en ressent une valorisation narcissique.

À la suite de cette présentation de l'abus sexuel, il s'avère important, à ce stade, d'apporter quelques précisions terminologiques et de clarifier certaines notions connexes, afin de distinguer les termes de *violence sexuelle* et d'*agression sexuelle* de celui d'*abus sexuel*, sur lequel repose la présente recherche.

La violence sexuelle ou « viol » implique généralement une pénétration violente, tandis que l'agression sexuelle désigne des actes sexuels moins graves, sans pénétration, mais toujours sous contrainte ou sans consentement. Le terme "abus sexuel" englobe ces formes de violence et d'agression sexuelle, sans atténuer l'impact sur la victime, car il implique un excès par rapport à l'usage normal. Cependant, toutes les formes de violence ou d'agression sexuelles ne sont pas nécessairement considérées comme des abus sexuels, car ces derniers peuvent se produire sans violence physique ou pénétration et ne se restreignent pas au contact ou à l'intrusion génital(e). Les actes qui mettent en exergue l'abus sexuel se dirigent ainsi vers l'intimité corporelle et la proximité physique de la victime, attaquant sa sensorialité (conversations obscènes, présentation forcée d'images pornographiques, fabrication et visionnement de matériel pornographique, exhibition d'organes sexuels) et/ou utilisant son corps (attouchements érotiques, masturbation forcée, contacts sexuels contraignants, incitation à la prostitution). Ces actes incluent « des formes verbales et non verbales, gestuelles, visuelles, exhibitionnistes, voyeuristes, masturbations

manuelles, fellations, baisers..., jusqu'aux relations sexuelles complètes, avec pénétration orale, anale ou vaginale avec le pénis, les doigts ou un objet » (Haesevoets, 1997, p. 35). Ils peuvent également s'exercer via Web par des conversations à connotation sexuelle ou par la production illégale de matériel pornographique. Dans ce sens, les victimes peuvent ne pas toujours reconnaître ces abus ou en être conscientes. Cela conduit souvent à l'absence de poursuites légales à l'encontre des auteurs d'abus. Il est fondamental de rappeler que l'idée que se construit l'enfant du geste posé a autant de répercussions que le geste lui-même.

À la lumière de ces éléments, notre recherche se centre spécifiquement sur l'abus sexuel, en s'intéressant aux femmes ayant vécu, durant leur enfance – plus précisément au cours de la phase de latence – un agir sexuel extrafamilial. Ces expériences, souvent tues ou effacées du discours collectif, s'inscrivent dans un contexte où le trauma demeure difficilement élaborable, pris dans un mouvement de refoulement social et familial. Les voix de ces femmes, encore trop rarement entendues, témoignent d'une souffrance psychique silencieuse, fréquemment reléguée dans les marges du dicible. Leur isolement traduit non seulement l'absence de reconnaissance sociale du traumatisme, mais aussi la difficulté, pour la femme victime, de transformer l'effraction subie en expérience susceptible d'être intégrée psychiquement.

Nous notons que l'abus sexuel infantile externe ou extrafamilial – variable principale qui concerne la thématique de la présente recherche – est réalisé par un étranger à la famille de la victime ; l'auteur de l'abus est généralement familial à l'enfant, ayant ou non droit et autorité envers lui (enseignant, voisin). Il arrive de considérer tout acte sexuel commis par un adulte sur un enfant comme un acte relevant de la pédophilie, en tant que perversion de la sexualité adulte, et son auteur un pédophile (Cyr et al., 2013). Dans les cas d'abus sexuels extrafamiliaux, l'auteur d'abus n'appartient pas au cercle familial de l'enfant, mais provient de son environnement extérieur. Il peut s'agir, selon les situations, soit d'un abuseur totalement inconnu de la famille de la victime, soit d'une personne appartenant à son entourage proche, telle qu'un voisin, un enseignant ou un ami des parents.

Ces repères conceptuels et terminologiques permettent de situer le phénomène d'abus sexuel dans toute sa complexité, à la croisée du corps, du pouvoir et du psychisme. Ils constituent un point d'appui indispensable pour comprendre la portée traumatique de l'effraction et préparer l'analyse



psychanalytique de ses effets. C'est à partir de ces fondements que nous aborderons, dans la section suivante, la spécificité du féminin et le silence entourant l'abus sexuel dans le contexte libanais, en examinant la place qu'occupe la femme dans l'ordre symbolique et social, ainsi que les représentations collectives qui conditionnent la possibilité ou l'impossibilité du dire.

## **1.2. Le féminin à l'épreuve du non-dicible : silence et effraction sexuelle en contexte libanais**

Cette section vise à interroger la manière dont le féminin, dans le contexte libanais, se trouve façonné, contraint ou refoulé par les normes sociales, religieuses et symboliques qui régissent le rapport au corps, au désir et à la sexualité. L'abus sexuel, au-delà de sa dimension traumatique individuelle, vient se heurter à un ensemble d'interdits collectifs et de représentations qui pèsent sur la parole des femmes. Il s'agira d'examiner comment ces structures culturelles et psychiques participent à la production du silence, à la culpabilisation du féminin et à la difficulté d'inscrire l'expérience de la violence dans un espace symbolique. Cette réflexion permettra de comprendre le lien entre le trauma sexuel et les conditions d'expression du féminin, afin d'éclairer la dynamique de refoulement, mais aussi les mouvements de transformation et d'ouverture du dire observables dans la société libanaise contemporaine.

### **1.2.1. Tabous du sexuel et féminin blessé au Liban**

Après avoir défini les fondements généraux de l'abus sexuel et précisé ses principales composantes conceptuelles, il importe désormais d'en examiner la résonance particulière dans le contexte libanais, où les valeurs collectives, les représentations de la femme et les tabous entourant la sexualité façonnent profondément la manière dont l'événement à potentiel traumatique est vécu, intériorisé et parfois transmis dans l'histoire subjective.

Dans cette perspective, ce sous-chapitre s'attachera à explorer la place de la femme dans l'imaginaire socioculturel libanais, les formes de silence qui entourent la sexualité et, plus particulièrement, l'abus sexuel. Il s'agira d'examiner à la fois la condition féminine en général – façonnée par des valeurs de pudeur, d'honneur et de virginité – et la situation singulière des femmes victimes d'abus, dont l'expérience s'inscrit dans un contexte social où la parole sur le sexuel demeure entravée. Ce cadre permettra de comprendre comment l'ordre patriarcal, les interdits religieux et la valeur collective attachée à la pureté du corps féminin contribuent à

façonner, voire à empêcher, l'inscription du féminin désirant et du féminin blessé dans le champ de la subjectivation.

Dans le contexte libanais, l'expérience de l'abus sexuel s'inscrit dans une organisation sociale et psychique dominée par la censure du sexuel et la peur du scandale, où la honte et l'omerta familiale agissent comme des mécanismes de défense collectifs, perpétuant l'effacement de la parole féminine. Le féminin se trouve ainsi pris dans un double mouvement : d'un côté, une idéologie de la pureté assignant la femme à la maîtrise de son corps et de son désir ; de l'autre, un refoulement collectif du sexuel, qui rend toute effraction difficilement représentable.

Cette dynamique s'enracine dans une société où la famille constitue le noyau de l'identité et de l'appartenance, et où la femme porte souvent la charge symbolique de l'honneur familial. Son corps n'est pas perçu comme un espace strictement individuel, mais comme un lieu de représentation du collectif, garant de la respectabilité de la lignée. La place de la femme se situe ainsi dans une tension constante entre idéalisation et soumission : investie comme mère, gardienne du foyer et garante du lien social, elle est rarement reconnue comme sujet désirant à part entière. Son rôle, défini par le devoir de préserver l'équilibre familial et la réputation du groupe, limite l'appropriation subjective de son corps et de sa parole. Toute transgression – réelle ou supposée – y prend une portée sociale et morale qui dépasse le sujet lui-même. Ainsi, l'abus, même lorsqu'il est subi, peut être vécu comme une atteinte à la dignité familiale, plaçant la victime dans une position paradoxale, où elle devient le dépositaire de la faute.

Dans cet environnement, la parole sur l'abus devient quasi impensable. La honte, la culpabilité et la peur d'entacher l'image familiale s'interposent entre la victime et la possibilité d'un récit symbolisant l'événement. Le silence fonctionne alors comme une défense collective : il protège la cohésion familiale tout en renforçant l'isolement du sujet traumatisé. Beaucoup de femmes et de filles, prises dans cette logique identificatoire, intériorisent la nécessité de protéger la famille, parfois même l'agresseur, plutôt que de reconnaître la violence subie.

Le regard social, relayé par le discours religieux, confère au corps féminin une valeur à la fois sacrée et interdite. La virginité devient une marque de pureté morale et spirituelle, presque fétichisée, tandis que la sexualité féminine, hors du cadre matrimonial, est perçue comme une menace pour l'équilibre communautaire. Dans ce contexte, l'abus sexuel constitue un double tabou : il transgresse à la fois la loi du corps et celle de la communauté, rendant le dire presque impossible sans fracture dans l'ordre symbolique.

Plusieurs travaux ont mis en évidence la manière dont cette censure du sexuel s'inscrit dans le corps même des femmes. Dans cette perspective, l'étude de Khair-Badawi éclaire avec acuité la manière dont ces interdits façonnent le rapport des femmes libanaises à leur propre corps et à leur désir. Dans *Le désir amputé* (1986), Khair-Badawi met en évidence, à partir d'entretiens réalisés auprès de femmes libanaises, l'intériorisation du silence et de la honte autour du corps et de la sexualité. Ce qu'elle nomme « désir amputé » désigne la manière dont le discours social, familial et religieux contribue à couper les femmes de leur ressenti érotique et de leur parole désirante. Ce silence ne se limite pas à un interdit de dire : il s'inscrit dans le corps même, dans la difficulté à éprouver et à nommer l'excitation. En cela, il résonne avec les angoisses d'accès et de diffusion évoquées plus loin : le corps féminin se trouve investi d'une charge de culpabilité qui empêche la représentation du plaisir et renforce la méconnaissance du féminin. Dans la culture libanaise, cette répression du désir féminin prend une valeur structurante : elle fonde un mode d'appartenance où la femme se maintient dans le devoir et l'idéal au prix de son propre corps érotique. Plusieurs décennies plus tard, les constats demeurent. Des études plus récentes (Azar et al., 2016) confirment la persistance de ces normes de pudeur et d'honneur, qui continuent de modeler en profondeur la sexualité féminine et d'entraver l'expression subjective du vécu sexuel. À ces déterminants symboliques – idéologie de la pureté et de la virginité, charge d'honneur familial portée par le corps féminin, censure du sexuel et injonction au silence relayée par les discours familiaux et religieux – s'ajoutent des contraintes sociales et institutionnelles.

La faiblesse des dispositifs de soutien, la méfiance envers les autorités judiciaires et la crainte de la stigmatisation renforcent l'injonction au silence. La famille devient alors le premier lieu de refoulement de la souffrance, participant à une économie collective du déni. Dans ce contexte, l'abus sexuel infantile extrafamilial s'inscrit dans un champ social déjà saturé d'interdits, amplifiant la difficulté de symboliser l'expérience traumatique et de lui donner une place dans l'histoire subjective.

Ainsi, le féminin blessé, voire violé, au Liban ne saurait être pensé indépendamment de ces conditions culturelles et symboliques. Celles-ci n'expliquent pas à elles seules le devenir psychique des femmes victimes, mais elles en modulent les conditions d'inscription et d'élaboration, éclairant la manière dont le trauma peut rester enkysté ou se réactiver ultérieurement dans le rapport au corps, au désir et au lien à l'autre.

### **1.2.2. Représentation culturelle et définition juridique de l'abus sexuel au Liban**

Au Liban, la société et le droit demeurent profondément organisés selon un modèle patriarcal, dans lequel le statut de la femme reste inégal à celui de l'homme. À titre d'exemple, les femmes ne peuvent pas transmettre la nationalité libanaise à leurs enfants et rencontrent d'importantes difficultés dans les procédures de divorce ou de garde, selon leur appartenance confessionnelle. La pression sociale entourant le mariage demeure omniprésente, d'où la condamnation implicite de la femme célibataire et la valorisation de la maternité comme accomplissement symbolique du féminin.

Dans cet ordre social, la virginité constitue une norme morale centrale : elle garantit la dignité et la valeur symbolique de la femme. Les femmes ne sont pas censées avoir de rapports sexuels avant le mariage, et cet idéal est transmis très tôt, souvent par les mères, aux filles. Cette transmission participe à la formation d'un Surmoi culturel rigide, interdisant les pratiques sexuelles et instaurant des croyances et des interdits autour de la sexualité et du corps. L'expérience féminine du sexuel se trouve ainsi marquée par la peur, la culpabilité et l'angoisse associées à la défloration. Les exigences religieuses viennent renforcer cette contrainte en érigeant la chasteté en idéal moral et spirituel.

Le conformisme religieux valorise l'abstinence, notamment pour les relations sexuelles qui ne visent pas la procréation. Le corps féminin devient ainsi le lieu d'un double contrôle : social et religieux. Ce Surmoi collectif produit une intériorisation du contrôle moral du désir, favorisant une représentation du sexuel comme danger et du féminin comme devoir de retenue.

Ces éléments permettent de mieux comprendre le poids socioculturel et psychique qui pèse sur les femmes. Qu'en est-il alors de celles ayant été anciennement abusées, ou de celles dont la défloration est survenue à la suite d'un acte abusif ? Au Liban, les filles assument assez tôt la féminité, dès la puberté, en l'associant à des attributs physiques : se maquiller, s'habiller, séduire – autant de gestes qui visent à se rapprocher d'un idéal de beauté socialement imposé, tout en conservant leur chasteté aux yeux de la communauté. Les Libanaises n'hésitent pas à recourir à la chirurgie esthétique, un choix moins tabou et plus assumé, pour se conformer à un modèle féminin valorisant la perfection corporelle tout en refoulant le désir. Cette tension entre la valorisation du corps et l'interdit du plaisir renforce la contradiction interne du féminin tel qu'incarné par les femmes libanaises : un corps exposé mais contrôlé, désiré mais culpabilisé.

Dans ce contexte, la confrontation entre les pulsions du « Ça » et les interdits du « Surmoi » génère chez de nombreuses femmes un conflit psychique marqué par la peur et la honte. Celles qui transgressent l'idéal de chasteté, ou celles dont la virginité a été perdue dans un contexte d'abus, se heurtent à un sentiment de faute et de souillure. Certaines recourent même à des chirurgies de restauration de l'hymen pour feindre la virginité, par peur du jugement social, par culpabilité ou pour répondre aux attentes d'un futur conjoint. Ces conduites défensives traduisent la violence symbolique du regard collectif sur le corps féminin et la difficulté, pour les femmes, d'assumer leur sexualité autrement que sous le signe de la culpabilité.

La sexualité féminine et la question de l'abus sexuel demeurent dès lors des sujets tabous, chargés de non-dits et d'interdits. Toutefois, depuis quelques années, un mouvement de changement se dessine. Certaines femmes, notamment dans les milieux urbains ou hautement éduqués, remettent progressivement en question ces représentations. Des initiatives féministes, éducatives et cliniques œuvrent à libérer la parole sur la sexualité féminine et les violences sexuelles, favorisant un lent processus de désaliénation du corps et du désir.

Parallèlement, des organisations telles que l'Union pour la Protection de l'Enfance au Liban (UPEL) – seule association mandatée par l'État pour assurer la protection judiciaire des enfants – jouent un rôle central dans cette évolution. Comme dans de nombreuses sociétés, les abus sexuels contre les enfants constituent une réalité ancienne, mais leur dénonciation publique n'a réellement émergé qu'au cours des années 2000. Cette lente évolution témoigne d'un début de fissure dans le tabou social : les associations, les écoles et les institutions éducatives s'engagent progressivement à reconnaître la violence sexuelle et à en briser le silence.

Malgré ces progrès, les mécanismes institutionnels restent fragiles. La loi 422, promulguée en 2002 pour la protection des mineurs, demeure appliquée de manière partielle, faute de coordination entre les structures concernées et de ressources suffisantes. La lenteur judiciaire, le manque de dispositifs de soutien et la persistance des résistances culturelles limitent encore la portée de ces avancées.

Dans la culture libanaise, où la loyauté familiale et la préservation des apparences demeurent cardinales, la femme ayant subi un abus sexuel se heurte à un double interdit : celui de dire et celui de désirer. Privée d'un espace symbolique, sa douleur s'exprime par des voies détournées – inhibition, retrait, hyper-adaptation ou révolte silencieuse. Ce paradoxe culturel, entre modernité affichée et tradition intériorisée, place la subjectivité féminine dans une tension constante entre le besoin de reconnaissance de la blessure et la peur d'une disqualification sociale.

Pourtant, un lent travail de transformation est à l'œuvre : le tabou se fissure, la parole s'ouvre, et la société libanaise commence à confronter ses refoulements collectifs. Cette évolution témoigne d'un mouvement à la fois social et psychique visant à réintroduire la sexualité féminine dans un espace de parole et de symbolisation.

### **1.2.3. Mouvement de transformation et émergence d'une parole**

À la lueur de ces éléments, un mouvement lent mais perceptible émerge au sein de la société libanaise. Des associations, des collectifs féministes et des initiatives de soutien œuvrent progressivement à briser le silence entourant les violences sexuelles et à rendre visibles des expériences longtemps maintenues dans l'ombre. Cette dynamique s'inscrit dans une temporalité étendue, marquée par des résistances culturelles, institutionnelles et familiales encore profondément enracinées, mais elle témoigne néanmoins d'un déplacement progressif des normes sociales relatives au sexuel et à la place des femmes dans l'espace public.

À l'échelle collective, le tabou de l'abus sexuel continue de fonctionner comme un symptôme culturel, révélant le refoulement social du sexuel et la peur d'affronter la violence inscrite dans le rapport entre les sexes.

Le silence qui entoure ces expériences ne relève pas seulement d'un empêchement individuel de parler, mais d'un système de normes, de valeurs et de représentations qui contribuent à maintenir l'abus dans le registre du non-dit.

Ce non-dit participe d'un inconscient partagé où le féminin demeure pris entre idéalisation et menace, entre sacralisation et disqualification. La parole des femmes victimes d'abus se heurte ainsi à des injonctions contradictoires : préserver l'honneur familial, éviter la stigmatisation sociale, maintenir la cohésion du groupe, au détriment de la reconnaissance de la violence subie.

Dans ce contexte, l'émergence d'une parole publique constitue un enjeu majeur, mais demeure fragile et inégalement accessible.

Comprendre la place de la femme et le poids du silence autour de l'abus sexuel dans le contexte libanais permet ainsi d'éclairer les conditions sociales et symboliques dans lesquelles ces expériences prennent sens – ou, au contraire, peinent à être reconnues. Ce passage du collectif à l'intime prépare à interroger, dans la section suivante, les effets psychiques de l'événement traumatique sur la sexualité infantile, pubère et adulte des femmes victimes, ainsi que la manière dont ces traces précoces influencent ultérieurement le devenir psychosexuel féminin.

Les travaux ci-dessous issus de la psychologie de la santé sont mobilisés à ce stade comme un repère descriptif essentiel, quoique ne constituant pas notre cadre d'analyse. S'ils sont présentés ici, c'est parce qu'ils offrent un repère contextuel essentiel : ils donnent à voir comment, au Liban, l'abus sexuel infantile a été documenté, mesuré, parfois catégorisé, et quelles représentations sociales et institutionnelles en émergent. Leur apport est donc principalement informatif. Le modèle psychanalytique, quant à lui, s'attache aux processus inconscients mobilisés par les sujets pour transformer l'atteinte et donner sens, dans l'après-coup, à ce qui a excédé les capacités de symbolisation initiales. La perspective adoptée dans cette thèse relève de cette approche : comprendre non seulement les conséquences observables, mais surtout la manière dont ces femmes élaborent, déplacent, refoulent ou réinvestissent psychiquement l'agir traumatique. Les données issues de la psychologie de la santé constituent ainsi un arrière-plan descriptif, tandis que l'analyse psychanalytique permet d'en éclairer la profondeur subjective et les mouvements internes.

#### **1.2.4. Survol de quelques études menées sur le terrain libanais**

Avant d'aborder l'analyse psychique du trauma sexuel dans le contexte libanais, il paraît essentiel d'examiner les données empiriques disponibles sur la prévalence de l'abus sexuel dans ce pays. Ce survol vise à situer notre recherche dans la réalité concrète du terrain, en offrant un aperçu des études menées sur la fréquence et les formes d'abus, ainsi que sur les conditions sociales et culturelles qui en modulent la reconnaissance et la prise en charge. En effet, la rareté des données officielles et la persistance des tabous entourant la sexualité au Liban soulignent la difficulté d'évaluer l'ampleur réelle du phénomène. Cette contextualisation chiffrée et descriptive constitue dès lors un appui nécessaire à notre démarche psychanalytique : elle permet de mesurer l'écart

entre la visibilité sociale de l'abus et sa réalité psychique, tout en éclairant les enjeux culturels qui participent au silence et à la dénégaration du trauma.

Les premières enquêtes menées au Liban dans les années 2000 constituent des repères historiques importants pour appréhender l'ampleur initiale du phénomène. Leurs données doivent toutefois être replacées aujourd'hui dans une perspective diachronique, à la lumière d'études plus récentes et du contexte actuel.

Comprendre un phénomène psychique tel que l'effraction sexuelle suppose, en outre, de saisir les conditions d'émergence, de déni et de sous-déclaration qui caractérisent le contexte libanais. La fragmentation des études, l'absence de données nationales consolidées et les tabous persistants autour du sexuel contribuent à maintenir l'abus dans une forme d'invisibilité institutionnelle. Le recours aux travaux existants ne vise donc pas une analyse exhaustive, mais l'identification des grandes tendances permettant de situer ce phénomène à la fois massif et occulté. En ce sens, ce détour empirique constitue un ancrage socio-historique indispensable pour comprendre les tensions entre indicible familial, honte, silence collectif et vécu subjectif du trauma.

Les études statistiques menées à l'échelle internationale mettent en évidence la fréquence élevée et la complexité de l'abus sexuel. Selon l'UNICEF (2021), environ un enfant sur huit est victime d'abus sexuel avant l'âge de 18 ans. L'OMS (2021) estime quant à elle qu'environ une femme sur trois dans le monde a été victime d'abus physique ou sexuel au cours de sa vie, que ce soit de la part d'un partenaire intime ou dans le cadre d'une agression sexuelle.

Dans le contexte libanais, les premières données disponibles proviennent notamment d'études publiées à la fin des années 2000. Un article paru dans le journal 'L'Orient-Le jour' en octobre 2008 rapportait qu'environ 16,1 % des enfants avaient subi au moins une forme d'abus sexuel, et que 12,5 % avaient été victimes de passages à l'acte sexuels. Les attouchements constituaient les formes les plus fréquentes, l'âge moyen de survenue étant estimé à 10,3 ans.

Une étude menée la même année par l'association 'Kafa Violence and Exploitation', le Conseil supérieur pour l'enfance et 'Save the Children Sweden' indiquait que 8,7 % des enfants avaient subi des tentatives d'abus sexuels et que 4,9 % avaient été exposés à du matériel à caractère sexuel. Le taux d'abus ne dépend pas du sexe de l'enfant, de sa religion, de son lieu de scolarisation, de son statut socio-économique ou des régions urbaines ou rurales.



Ces données, bien que désormais anciennes, ont permis de rendre visible un phénomène largement sous-estimé dans une société où la sexualité demeure un sujet tabou et où les mécanismes de signalement restent limités. Elles ont également mis en évidence la fréquence des abus commis par des personnes connues de l'enfant, souvent extérieures au noyau familial, soulignant la complexité des dynamiques de confiance et de silence.

Des données plus récentes confirment et actualisent ces constats. Une étude menée par l'organisation *Himaya* en 2018 a recensé 1 248 cas de maltraitance infantile, dont 135 cas d'abus sexuels, chiffres largement reconnus comme sous-estimés. En effet, ce nombre restreint recueilli d'une des plus grandes organisations travaillant dans le domaine de la protection de l'enfance contre la maltraitance et l'abus témoigne du fait que la discussion et la divulgation du sujet de l'abus restent sensibles, ce qui conduit à une sous-déclaration des cas d'abus sexuel et à un manque de sensibilisation ou de communication ouverte sur ce sujet. Dans cette perspective, des difficultés dans la collecte de données statistiques précises, récentes et exhaustives sur l'abus sexuel au Liban sont relevées, en raison de cette sensibilité culturelle et sociale entourant ce sujet. En 2020, une étude conduite par l'association "*Kafa*" en collaboration avec le ministère des Affaires sociales indiquait qu'environ 219 000 enfants seraient concernés par des situations d'abus sexuels au Liban. Selon l'organisation "*Himaya*", les violences sexuelles représentaient 8 % des cas signalés en 2021, proportion passée à 11 % en 2022, avec dans plus de la moitié des situations un auteur appartenant à l'entourage proche de l'enfant.

Les crises successives traversées par le Liban – instabilité politique, effondrement économique, pandémie de Covid-19, explosion du port de Beyrouth en 2020 – ont accentué la vulnérabilité des populations et créé des conditions favorables à l'augmentation des violences, tout en limitant l'accès aux ressources de protection et de soin. Dans ce contexte, l'abus sexuel infantile demeure à la fois fréquent, largement minimisé et difficilement élaborable sur le plan psychique.

Ainsi, les données épidémiologiques, bien qu'imparfaites et fragmentaires, offrent un cadre de compréhension indispensable pour situer l'abus sexuel infantile extrafamilial dans le contexte libanais. Elles ne constituent pas un modèle explicatif, mais un arrière-plan socio-historique permettant d'articuler la réalité du phénomène à l'analyse clinique et psychanalytique du devenir psychique des femmes rencontrées.

Le sous-chapitre suivant propose un survol des répercussions classiquement décrites dans la littérature concernant l'abus sexuel infantile extrafamilial. S'il s'agit d'un passage nécessaire, il ne constitue pas en lui-même le cœur de cette recherche. L'enjeu n'est pas de décrire une symptomatologie, mais de comprendre comment ces manifestations deviennent, pour chaque femme rencontrée, des matériaux psychiques à partir desquels se construit ou se reconfigure une dynamique subjective. Dans une perspective psychanalytique, le trauma n'est pas envisagé comme un état figé, mais comme un processus : il se rejoue, se défend et se transforme.

Dans cette perspective, les sections suivantes mobilisent les apports de la littérature issue de la psychologie de la santé comme des repères descriptifs et contextuels. Ces éléments permettent de situer les manifestations fréquemment associées à l'abus sexuel infantile extrafamilial dans le champ des recherches empiriques, sans constituer le cadre théorique de cette recherche. Ils servent d'arrière-plan à l'introduction de la conceptualisation psychanalytique du traumatisme, développée dans la section 1.5.

### **1.3. Répercussions et séquelles des sévices sexuels selon la psychologie de la santé**

Après avoir contextualisé et présenté l'abus sexuel dans ses différentes dimensions, cette section propose une synthèse des principaux symptômes et séquelles décrits dans la littérature en lien avec les sévices sexuels. Cette première approche descriptive offre un cadre général pour comprendre les dynamiques psychologiques, les facteurs environnementaux et les expériences antérieures susceptibles de contribuer aux manifestations cliniques observées. Elle constitue ainsi une étape préalable indispensable avant d'approfondir l'analyse de ces répercussions dans les phases ultérieures de la recherche, où elles seront situées dans une perspective clinique, développementale et psychique. Il convient toutefois de préciser que cette présentation n'a pas vocation à constituer un modèle explicatif causal. Dans le cadre psychanalytique retenu, ces manifestations : symptômes psychiques, corporels et relationnels, sont envisagées comme des matériaux psychiques, et non comme des marqueurs pathognomoniques : elles témoignent des tentatives du sujet pour maintenir une continuité interne mise à mal par l'effraction traumatique et tisser son propre parcours de subjectivation.

### **1.3.1. Les troubles internalisés et externalisés**

D'après des études et des recherches préalablement effectuées, les abus sexuels vécus à l'enfance provoquent souvent une souffrance et un malaise atroces chez la victime qui se manifestent par des troubles internalisés ainsi que des troubles externalisés (Cutajar, M.C., Mullen & al., 2010 ; Chivers-Wilson, 2006).

- **Les troubles internalisés**

Les éléments suivants sont présentés à titre descriptif, afin de situer les manifestations classiquement rapportées dans la littérature ; ils ne préjugent pas de leur sens psychique, qui sera interrogé plus tard dans une perspective psychanalytique.

Les études mettent en évidence, chez les femmes ayant vécu un abus sexuel durant l'enfance, une forte prévalence d'anxiété, d'hypervigilance, de peurs diffuses ou de troubles dépressifs, pouvant aboutir à des tentatives ou actes suicidaires, un sentiment de honte et de culpabilité, un sentiment de vide et de non-sens, des somatisations, une autodestruction. Ces femmes peuvent éprouver des difficultés à se projeter dans l'avenir, à maintenir un sentiment de continuité temporelle et à se représenter des perspectives de vie stables et présenter des ruminations et autres types de remémorations qui se manifestent en état de veille ou lors du sommeil (troubles du sommeil, cauchemars). Un trouble obsessionnel compulsif est également parfois relevé. Plusieurs études rapportent également la présence de troubles mnésiques et attentionnels, ainsi qu'une altération des fonctions exécutives (Navalta et al., 2006 ; Den Kelder et al., 2018 ; Sánchez-Caja, 2020).

De même, une étude portant sur une cohorte de victimes d'abus sexuels dans l'enfance, suivies pendant 40 ans, met en évidence une association fréquente entre les abus sexuels infantiles et la survenue ultérieure de tableaux psychopathologiques à l'âge adulte, notamment des manifestations de type stress post-traumatique (National Center for Post-Traumatic Stress Disorder, 2005), un trouble d'abus de substances (alcool et drogues), un trouble de personnalité limite (Cutajar, M.C., Mullen & al., 2010, p. 813 à 822). Ces données décrivent des corrélations et des risques accrus, sans constituer à elles seules un modèle explicatif des processus psychiques à l'œuvre.

- **Les troubles externalisés**

Des troubles externalisés de l'ordre de l'agressivité, l'irritabilité accompagnée de crises de colère explosives, l'opposition, l'appréhension, le besoin de contrôle, les comportements sexuels

problématiques, les bouffées délirantes, etc., sont de même relevés chez les anciennes victimes d'abus sexuel et touchent à leurs relations interpersonnelles, essentiellement à leurs relations conjugales (Chivers-Wilson, 2006). Les abus vécus par une personne gravent d'importantes séquelles sur le plan intrapsychique et psychoaffectif, menant à une "autodestruction", une "perte de valeur", une "impuissance" voire une "agonie".

Ces manifestations symptomatiques constituent des points d'appui, mais c'est leur mise en forme subjective – défensive, répétitive ou transformatrice – qui retiendra notre attention dans les analyses ultérieures. Elles ne prennent ainsi sens qu'à la lumière de la vie psychique qui tente de s'organiser autour de l'effraction. À la lueur de ceci, il importe, au-delà des manifestations cliniques, d'examiner comment le trauma affecte la représentation du corps et le rapport narcissique à soi.

### **1.3.2. L'atteinte de l'image du corps et de l'estime de soi**

Cette atteinte s'accompagne fréquemment de difficultés relatives à la confiance en soi et à l'image corporelle, sur un fond de fragilité narcissique, de faible estime de soi et de manque d'assurance. Dans cette même perspective, la femme anciennement victime d'abus manifeste des difficultés dans le discernement de ce qui est « réel ou projeté ». Remettre constamment en cause la légitimité de ses ressentis entrave l'ajustement de la femme victime face à l'autre. De même, des difficultés à identifier ses propres besoins et à les satisfaire sont souvent relevées accompagnées d'une immaturité émotionnelle et d'une hypersensibilité généralement envahissante et conflictuelle.

Les barrières psychiques des victimes s'avèrent poreuses et mal délimitées, aboutissant à un sentiment de débordement psychique.

De nombreuses recherches ont également souligné l'association entre l'abus sexuel durant l'enfance et la survenue ultérieure de troubles du comportement alimentaire. Dans cette perspective, Sanci et al. (2008) ont relevé chez les femmes victimes d'abus sexuel infantile un comportement alimentaire perturbé, allant de pair avec leur inacceptation voire leur refus de soi, de leur corps et de leur image corporelle. Ils décrivent chez ces femmes une dynamique psychique complexe, oscillant entre l'idée de "posséder un corps" et celle d'"être un corps parlant".

Cette dualité se révèle indispensable pour rétablir un statut d'"être au monde" et réintégrer la "communauté des vivants".

Le rétablissement d'un lien entre corps et parole apparaît essentiel pour le retour du sentiment d'unité du corps chez les victimes d'abus. La mise en mots participe en effet au travail de symbolisation nécessaire à la restauration de l'unité psychocorporelle. Nous reviendrons ultérieurement sur la question du lien entre corps et parole, comme condition de mise en forme subjective de l'expérience, dans la temporalité de l'après-coup. Nous envisageons d'explorer comment la prise de parole, l'associativité et l'interaction verbale contribuent au rétablissement du lien avec le corps. Cela implique de discuter de la manière dont les femmes en question mettent en pratique cette réconciliation dans leur vie quotidienne et la mesure dans laquelle elles utilisent la parole comme moyen d'expression des « maux du corps », de libération et de catharsis.

L'atteinte du corps, lieu central de l'effraction et du féminin, s'accompagne en effet d'une fragilisation des capacités relationnelles. Lorsque les enveloppes psychiques – entendues comme les fonctions de contenance, de protection et de délimitation du Moi, assurant la distinction entre soi et l'autre – sont altérées, la rencontre avec l'autre devient plus menaçante, ouvrant la voie à des difficultés d'ajustement dans les liens intimes. Elle constitue dès lors un pivot essentiel pour comprendre les difficultés de symbolisation rencontrées par certaines femmes.

Ici encore, ces éléments ne constituent pas un état définitif mais un champ de tensions où s'expriment les tentatives défensives, les blocages et parfois certaines possibilités de réappropriation.

Ce déplacement progressif vers la clinique interne prépare l'articulation avec les cadres psychanalytiques qui permettront, dans les chapitres suivants, de comprendre ces atteintes non comme des séquelles, mais comme des réponses psychiques à l'effraction.

### **1.3.3. L'altération du versant relationnel**

Ce versant relationnel est d'abord envisagé à partir des apports de la psychologie de la santé et de la littérature clinique descriptive, avant d'être réinterrogé, dans un second temps, à l'aune des concepts psychanalytiques de relation d'objet et d'objectalité.

Plusieurs études ont mis en évidence que les femmes ayant vécu des violences sexuelles présentent fréquemment des difficultés à établir une distance relationnelle ajustée (Stockman et al., 2024). Ces difficultés se traduisent par une incapacité à poser leurs propres limites et à reconnaître celles d'autrui, favorisant parfois une forme de confusion relationnelle. Une dépendance affective peut également amplifier cette impossibilité à maintenir un équilibre entre proximité et autonomie. Dans la même perspective, la littérature souligne une diminution de la spontanéité affective et une tendance à l'isolement, souvent accompagnées d'un sentiment de trahison et d'un manque de confiance envers l'entourage proche – familial, conjugal ou social. La honte, la réprobation, l'isolement et le retrait décrits par de nombreux auteurs (Romano, 2013 ; Stockman et al., 2024) peuvent entraver l'accès au soutien social, pourtant essentiel à la reconstruction psychique. Ces ressentis accroissent souvent leur insécurité et les gardent dans un état continu d'anxiété et de peur. D'ailleurs, Herman (1992) stipule que le traumatisme augmente le besoin de relations protectrices, mais que l'une des répercussions du traumatisme est qu'il affecte négativement les relations sociales. Cela rend ces dernières difficiles à mettre en place ou à entretenir (Herman, 1992).

Par ailleurs, le fonctionnement interpersonnel dans les relations intimes sera également particulièrement impacté, comme nous le développerons dans les parties suivantes, puisque les abus sexuels impliquent une violation de l'intimité. La vision du monde et des autres est également reliée à l'abus. Des croyances et des cognitions sur les relations intimes se développeront. Par exemple l'idée que l'autre et l'intimité sont dangereux, que la relation sexuelle est abusive, violente, interdite ou mauvaise.

Stockman et al. (2024) concluent que la femme victime peut se retrouver confrontée à différents problèmes sociaux et relationnels découlant de l'abus : isolement et altération des liens sociaux, scission des liens familiaux ou difficultés touchant l'intégration familiale, problèmes de confiance et mise en place d'une relation compliquée vis-à-vis de l'autre, difficultés professionnelles (abandon du travail, changement répétitif de lieu de travail, chômage, stagnation, instabilité).

#### 1.3.4. Les manifestations somatiques

Dans une perspective issue de la psychologie de la santé, les manifestations somatiques consécutives à l'abus sexuel sont classiquement décrites comme des séquelles corporelles ou psychosomatiques. Toutefois, dans le cadre de cette recherche, ces manifestations sont envisagées comme des modes singuliers d'inscription du traumatique dans le corps, révélant les difficultés de symbolisation et de liaison psychique consécutives à l'effraction.

En effet, la souffrance physique peut constituer, pour certaines victimes, un mode d'expression de la détresse psychique : automutilations, écorchage compulsif, etc., considérés comme des réitérations post-traumatiques de l'effraction de l'enveloppe corporelle. Ce n'est pas uniquement la peau qui est effractée, mais l'« enveloppe » qui assure l'intégrité psychique. Ce phénomène peut être rapproché du concept de "Moi-peau" développé par Anzieu (1985). L'abus sexuel constitue un acte d'intrusion du corps mais également des pensées et de la psyché. Ainsi, le moyen ultime d'extériorisation demeure le corps via la manifestation d'une maladie organique, généralement, non symbolisée. L'expression somatique peut privilégier certaines zones corporelles, selon des vulnérabilités individuelles et des modalités de liaison du vécu traumatique ; ces manifestations ne sont pas immédiatement reliées, par le sujet, à l'expérience vécue.

De nombreuses études ont mis en lumière que l'expérience d'abus sexuels dans l'enfance peut être associée à une variété de séquelles somatiques et psychosomatiques. Paras et al. (2009) rapportent des troubles gynécologiques (cancer, endométriose, douleurs pelviennes chroniques), des douleurs dorsales ou abdominales persistantes, des troubles dermatologiques et auto-immuns, ainsi que des troubles sexuels (frigidité, vaginisme, dyspareunie, horreur phobique de la relation sexuelle, comportements sexuels risqués ou inadaptés : rapports sexuels non-protégés, partenaires sexuels multiples, etc.). Ces manifestations psychosomatiques sont souvent accompagnées d'automédications abusives, d'hospitalisations et de consultations médicales répétitives. Ces constats soulignent la nécessité de considérer les effets corporels de l'abus sexuel comme partie intégrante de la construction psychique et somatique de la victime (Harris et al., 2018). Le vécu d'abus sexuel peut également affecter le processus de maternité (grossesses soucieuses, stérilité psychogène, angoisses incontrôlables au sujet de la pédophilie ...).

En somme, la littérature met en évidence l’empreinte durable de l’abus sexuel sur le corps et sur le vécu de soi. Plusieurs auteurs soulignent que l’effraction traumatique laisse une trace corporelle et psychique profonde, se traduisant par un silence affectif, une inhibition de la parole et une altération du sentiment d’unité psychocorporelle (Dolto, 1984 ; Anzieu, 1985 ; Roussillon, 2002). L’abus agit comme une rupture de la continuité d’être : les affects de détresse, d’angoisse, de frayeur, de colère, d’impuissance, d’étrangeté ou de culpabilité s’inscrivent dans le corps, témoignant d’un morcellement du Moi et d’une atteinte du processus de symbolisation. Confronté à la perte de ses repères internes, le sujet abusé se trouve souvent dans l’incapacité de relier l’expérience vécue à une forme représentable, maintenant la blessure dans un registre non symbolisé, entre douleur corporelle et silence psychique.

À la lueur de ceci, la femme victime d’abus sexuel durant l’enfance vit une blessure d’amour, une souffrance, une perte de valeur et d’estime de soi ainsi que plusieurs bouleversements et remaniements psychoaffectifs, susceptibles d’influencer directement ses relations interpersonnelles.

Si la littérature décrit de nombreuses répercussions consécutives à l’abus sexuel infantile, il importe de rappeler que ces manifestations ne constituent pas un destin psychique figé. L’abus extrafamilial inscrit certes une marque précoce dans la vie psychique, mais l’enjeu n’est pas d’en dresser l’inventaire. Cette lecture transversale vise plutôt à identifier les éléments psychiques avec lesquels chaque femme doit composer, afin de comprendre comment elle tente de se dégager de l’effraction subie. Plutôt que d’appréhender le trauma comme une fixité, nous nous intéressons aux processus de transformation qu’il ouvre : stratégies défensives, tentatives de symbolisation, réaménagements du rapport au corps et au masculin, modes de refoulement, d’évitement ou de clivage, mais aussi émergence de formes plus nuancées de reprise subjective. Les trajectoires cliniques étudiées dans cette thèse mettent ainsi en évidence la diversité des solutions psychiques déployées – du surinvestissement du contrôle corporel à l’idéalisation de l’autre, en passant par l’inhibition du désir ou la recherche d’un espace de parole permettant une élaboration partielle de l’expérience. L’attention porte dès lors sur la manière dont ces femmes se situent aujourd’hui dans leur parcours de subjectivation : quels remaniements psychiques ont-elles pu opérer face à l’effraction initiale ? Quelles modalités de symbolisation – partielles, déplacées ou encore inachevées – ont pu émerger au fil de leur histoire adolescente et adulte, permettant une reprise subjective de l’expérience traumatique ?



C'est cette dynamique de transformation – faite d'impasses, de déplacements, de résistances mais aussi de créations – qui constitue le cœur de notre analyse, bien plus que la seule répétition traumatique.

L'ensemble de ces données demeure toutefois insuffisant pour saisir la singularité du vécu subjectif. C'est pourquoi la suite du chapitre se centre sur les conceptualisations psychanalytiques du traumatique, qui permettent d'aborder non seulement les effets, mais surtout les processus de défense, les reprises, les tentatives de liaison ou les impasses qui façonnent la trajectoire psychique des femmes rencontrées. Ce passage du descriptif au dynamique constitue le positionnement central de cette thèse. La suite du manuscrit se déplace ainsi vers une analyse psychanalytique, centrée sur la dynamique de transformation à l'œuvre chez chaque femme : modalités défensives, reprises partielles, clivages, remaniements du rapport au corps, tentatives de subjectivation, mais aussi impasses et retours du non-symbolisé.

La perspective adoptée dans cette thèse s'inscrit résolument dans le champ freudien et postfreudien. Il s'agit de comprendre la place de ces manifestations dans une économie psychique marquée par une effraction précoce, en envisageant le trauma comme une perturbation de la symbolisation, réactivée et transformée dans l'après-coup. C'est dans cette tension entre effraction et appropriation que se déploie le cœur de notre démarche : comprendre comment ces femmes composent psychiquement avec l'abus sexuel vécu dans l'enfance, selon un mouvement singulier qui excède largement la logique d'une "séquelle".

Avant d'engager une lecture psychanalytique des processus en jeu, il convient d'examiner les apports et les limites des travaux issus de la psychologie de la santé.

#### **1.4. Apports et limites des travaux de la psychologie de la santé**

Il importe de faire référence à présent aux apports et aux limites des travaux de la psychologie de la santé, en vue d'enchaîner par la suite par le rôle conséquent de l'approche psychanalytique. D'ailleurs, la psychologie de la santé apporte des contributions significatives à la compréhension de la psychosexualité des femmes ayant vécu des abus durant leur enfance, tout en présentant certaines limites. En effet, elle favorise l'identification des facteurs de risque et de protection liés à la santé mentale et sexuelle des femmes ayant subi des abus sexuels. Cela permet

de concevoir des interventions ciblées pour promouvoir la santé psychosexuelle et développer des interventions thérapeutiques spécifiques. Des approches fondées sur des données probantes sont aptes à aider les femmes à se reconstruire à la suite d'expériences traumatiques. La psychologie de la santé examine de même les liens entre ces dernières et les problèmes de santé mentale et physique. Cela aide à comprendre les conséquences à long terme des abus sur la psychosexualité. Dans cette perspective, la littérature met en évidence un certain nombre de facteurs susceptibles de moduler l'impact du traumatisme. Le rôle de l'environnement post-traumatique, des figures d'attachement et des capacités de mentalisation y est largement souligné. Selon Damiani (1997), la qualité du soutien familial et l'attitude des parents jouent un rôle essentiel dans la modulation des effets traumatiques. Un environnement contenant, capable d'accueillir la parole de l'enfant, de verbaliser ses angoisses et de reconnaître sa souffrance, favoriserait une atténuation de la charge émotionnelle liée au trauma. À l'inverse, le déni, la minimisation ou la mise en doute du vécu de l'enfant accentuent la détresse et prolongent la souffrance psychique. D'autres études, dans la lignée des travaux de Fonagy et Target (2000), soulignent le rôle protecteur des figures d'attachement et des capacités de mentalisation. Ces auteurs considèrent que la mentalisation – entendue comme la capacité à comprendre et à représenter les émotions et intentions de soi et d'autrui – constitue un facteur de protection psychologique majeur, permettant une meilleure régulation affective et une intégration plus souple de l'expérience traumatique (Chiesa & Fonagy, 2014 ; Ensink et al., 2016). Par ailleurs, la psychologie de la santé met en avant la place du soutien social dans les processus de résilience. Les travaux de Dimitrova et al. (2010) ou de Whiffen et MacIntosh (2005) indiquent qu'un entourage bienveillant, qu'il soit familial, scolaire ou institutionnel, favorise l'adaptation et la reprise du développement après un abus sexuel. À l'inverse, un isolement prolongé ou l'absence de reconnaissance du trauma constituent des facteurs aggravants.

Enfin, plusieurs auteurs attirent l'attention sur la question de la revictimisation : les enfants ayant déjà subi des abus sont davantage exposés à un risque de répétition, notamment lorsque l'environnement n'assure ni contenance ni protection suffisante. Cette vulnérabilité s'expliquerait par des représentations internes d'attachement insécurisées et des défenses psychiques inadaptées, développées précocement dans des contextes familiaux carencés.

Si ces approches issues de la psychologie de la santé apportent des éléments empiriques essentiels à la compréhension du trauma et de ses modulateurs, elles demeurent centrées sur les aspects observables et adaptatifs du fonctionnement psychique. Elles appréhendent le trauma en termes de risque, de résilience et de comportement, sans explorer les dimensions inconscientes de la souffrance ni les processus internes de symbolisation. C'est précisément à cette dynamique sous-jacente que s'intéresse la psychanalyse, en cherchant à comprendre comment l'effraction traumatique s'inscrit dans le psychisme, bouleverse la construction du Moi et atteint la vie pulsionnelle.

Dans cette perspective, si les travaux issus de la psychologie de la santé permettent de repérer les facteurs de risque, de protection et les manifestations observables consécutives à l'abus sexuel, ils demeurent limités lorsqu'il s'agit de penser les processus psychiques impliqués dans la construction de la psychosexualité féminine. En se centrant sur les conséquences mesurables, les trajectoires adaptatives ou les indicateurs de résilience, ces approches décrivent les effets du trauma sans toujours pouvoir en saisir la conflictualité psychique, la temporalité de l'après-coup et les remaniements inconscients qu'il engage. Au-delà de cette dimension essentiellement descriptive, elles reposent sur une conception du sujet et du fonctionnement psychique qui diffère de celle mobilisée dans une perspective psychanalytique, notamment quant au statut de l'inconscient, du conflit et de la temporalité psychique. Dès lors, si ces travaux constituent un repère utile pour situer certains effets observables de l'abus sexuel, ils ne sauraient servir de cadre principal de la présente recherche, au risque de déplacer l'objet d'étude et de brouiller l'analyse des processus psychiques à l'œuvre. Elles rendent compte de ce qui fait symptôme, mais peinent à appréhender comment le sujet investit, refoule, déplace ou transforme psychiquement l'expérience traumatique, notamment dans ses résonances sur le féminin, le désir et le choix d'objet.

Du côté de la représentativité, les échantillons de recherche peuvent parfois être restreints et manquer de diversité, ce qui limite la généralisation des résultats. Les expériences psychosexuelles peuvent varier considérablement d'une personne à l'autre et une approche plus nuancée et individualisée pourrait être nécessaire. Un biais de rétrospection se présente également au niveau des limites des travaux de la psychologie de la santé, vu que les femmes rapportent des expériences passées, qui peuvent être perdues de mémoire, réprimées ou refoulées.

La fiabilité des souvenirs peut être par conséquent affectée, ce qui soulève des préoccupations quant à la validité des données recueillies. De même, la psychosexualité est influencée par de nombreux facteurs, dont certains peuvent être difficiles à mesurer, étant donné la diversité des éléments qui interagissent pour former la psychologie sexuelle individuelle. En premier lieu, les expériences, les émotions, les croyances et les attitudes individuelles envers la sexualité jouent un rôle clé dans la psychosexualité. Mesurer donc ces aspects peut être difficile en raison de leur nature subjective et de la variabilité interindividuelle. En ce qui concerne les facteurs socioculturels, les normes culturelles, les valeurs familiales et les influences sociales façonnent la manière dont une personne perçoit et exprime sa sexualité. Mesurer ces influences peut être ainsi complexe en raison de la diversité culturelle et des variations sociales. De même et surtout, les expériences vécues, y compris les traumatismes ou les abus sexuels, peuvent avoir un impact significatif sur la psychosexualité comme précité. En somme, la psychosexualité est un domaine multidimensionnel influencé par une variété de facteurs interconnectés. Mesurer ces facteurs peut être délicat en raison de leur nature subjective, de la diversité individuelle et des défis méthodologiques. Cette complexité souligne l'importance d'approches holistiques et de méthodologies adaptées pour comprendre pleinement la psychosexualité humaine. Les travaux de la psychologie de la santé peuvent, dans cette perspective, sous-estimer la complexité des interactions entre les aspects psychologiques, sociaux, culturels et biologiques. Une limite des travaux de la psychologie de la santé concerne également le manque de recherche longitudinale, dans la mesure où de nombreuses études peuvent se concentrer sur des points particuliers dans le temps, manquant la dynamique évolutive de la psychosexualité. Une recherche longitudinale plus approfondie pourrait apporter une compréhension plus ciblée des changements au fil du temps.

Bien avant cela, l'accent est porté sur les défis et les complexités liés aux allégations d'abus sexuel, et ce, dès l'enfance, en mettant en évidence les difficultés rencontrées par les professionnels de santé et les parents, dans la compréhension de la sexualité infantile et la gestion des situations d'abus (Conférence de consensus, 2003). La méconnaissance persistante de la richesse de la sexualité infantile et de ses fantasmes par certains parents et professionnels entraîne des troubles et des interprétations variées (Zigante, David et Golse, 2000). Les investigations des abus sexuels sont délicates en raison du manque de traces physiques et de la non-spécificité des troubles présentés. La collecte de preuves et la compréhension des séquelles psychologiques sont ainsi rendues compliquées, en raison de divers facteurs. En premier lieu, les abus sexuels ne laissent

souvent pas de traces physiques évidentes ou facilement détectables ; les blessures externes peuvent être de même absentes, ce qui rend difficile la collecte de preuves tangibles. De plus, les abus sexuels ont souvent lieu dans un cadre privé, loin des regards extérieurs. Les victimes peuvent hésiter à signaler ces crimes, et les enquêteurs peuvent avoir du mal à recueillir des informations objectives sur ce qui s'est réellement passé. Cela rend les enquêtes plus complexes, car les témoins potentiels sont souvent absents. Plus encore, de nombreuses victimes d'abus sexuels, en particulier lorsqu'il s'agit d'abus infantiles, ne révèlent pas immédiatement leur expérience. Le silence peut résulter de la peur, de la honte, ou d'autres facteurs psychologiques. Lorsque les allégations sont formulées, il peut être difficile de rassembler des preuves tangibles, car le temps écoulé peut rendre les traces physiques presque impossibles à retrouver. Cela ne va pas sans dire que les victimes d'abus sexuels peuvent présenter des troubles psychologiques tels que le stress post-traumatique, la dépression, l'anxiété, mais ces symptômes ne sont pas spécifiques aux abus sexuels. D'ailleurs, ces troubles peuvent être causés par divers facteurs, ce qui rend difficile d'établir une corrélation directe avec un événement traumatique spécifique. Nous notons également que, souvent, les enquêtes dépendent largement des récits des victimes. Les détails peuvent être flous, altérés par le temps ou la détresse émotionnelle, ce qui peut rendre difficile la construction d'une chronologie précise des événements. Il est à noter que les enfants confrontés à des conflits peuvent présenter des symptômes similaires à ceux des enfants abusés, soulignant la complexité de la situation (Schuman, 1980, cité par Van Gijseghem, 1991). La surmédiation des abus sexuels crée une pression importante sur les experts chargés de discerner la vérité, ce qui peut entraîner une réaction expéditive vers l'appareil judiciaire sans évaluation préalable de la situation (Haesevoets, 2000 ; Viaux, 2004 ; Portelli, 2003). La recherche de la vérité peut également avoir des conséquences potentiellement traumatiques pour l'enfant, le plongeant dans une introspection sociojudiciaire et médicolégal préjudiciable à son intimité et à son identité d'enfant et affectant son futur d'adulte (Hayez, 1994).

En somme, les travaux de la psychologie de la santé offrent des perspectives importantes sur la psychosexualité des femmes ayant survécu à des abus, mais une approche psychanalytique holistique et approfondie est cruciale pour surmonter les limites et mieux comprendre la réalité psychique de chaque femme concernée, et ce, sur un plan individuel prenant en considération le vécu de chacune. En effet, la psychanalyse, en tant que cadre théorique, offre une exploration approfondie des processus inconscients, des mécanismes de défense – qui peuvent s'être

développés en réponse aux abus – et des dynamiques psychiques profondes. En se penchant sur ces aspects, elle permet d'appréhender les implications plus subtiles des expériences traumatiques sur la psychosexualité. Une approche psychanalytique ne se limite pas à examiner les symptômes visibles et superficiels, mais elle vise à explorer les couches plus profondes de la psyché. Elle considère l'impact des expériences passées, notamment les traumatismes, sur le développement de la personnalité et des schémas psychiques. En prenant en compte le vécu individuel de chaque femme, elle reconnaît la singularité de chaque histoire et évite la généralisation. Elle offre également un espace pour comprendre les aspects symboliques et inconscients des expériences sexuelles, contribuant ainsi à éclairer les comportements, les attitudes et les défis spécifiques liés à la psychosexualité. Un cadre pour explorer les émotions refoulées, les conflits internes et les dynamiques relationnelles qui peuvent influencer la vie psychosexuelle d'une personne est de même présent au sein de la perspective psychanalytique. De ce fait, sont mises en exergue les limites des travaux de la psychologie de la santé.

À l'aune de ces données, en combinant les perspectives de la psychologie de la santé avec une approche psychanalytique, il devient possible de transcender les limites et d'atteindre une compréhension plus profonde de la réalité psychique des femmes ayant subi des abus, tout en mettant l'accent sur le vécu de chaque individu.

Si l'établissement d'un état des lieux descriptif s'avère essentiel pour situer le phénomène dans sa dimension sociétale, il convient de rappeler que l'approche de la santé ne constitue pas le cœur de ce travail. Ces apports relèvent de repères contextuels nécessaires, mais limités, et ne permettent pas d'appréhender les processus inconscients à l'œuvre dans l'inscription psychique du traumatisme. C'est à partir de ce cadre descriptif que s'ouvre désormais l'élaboration théorique proprement psychanalytique du traumatisme sexuel infantile extrafamilial.

### **1.5. L'abus sexuel infantile extrafamilial : Un événement à potentiel traumatique**

L'abus sexuel infantile extrafamilial constitue, dans le cadre de cette thèse, un événement à potentiel traumatique dont les effets ne sauraient être appréhendés à partir de la seule matérialité de l'incident. Le traumatisme envisagé s'inscrit dans la perspective freudienne du conflit psychique et de l'après-coup : il renvoie à une excitation sexuelle prématurée, non métabolisable au moment où elle survient, dont la portée psychique ne se révèle que secondairement, à travers des remaniements ultérieurs. Cette approche concerne des enfants inscrits dans le langage, en période de latence, disposant déjà d'un appareil représentatif et symbolique. Le traumatisme retenu ne relève donc ni du modèle du traumatisme préverbal ni des effractions propres à la toute petite enfance.

Dans cette perspective, l'excitation non métabolisable ne déploie pleinement sa portée qu'ultérieurement, au fil du développement et de la vie psychique adulte, dans la temporalité de l'après-coup. Le traumatisme n'est pas défini par l'intentionnalité de l'agresseur ni par l'événement en lui-même, mais par l'excès d'excitation qui déborde les capacités de liaison et de symbolisation du sujet. Comme le formulent Laplanche et Pontalis (1967), il s'agit d'un « afflux d'excitations [...] excessif relativement à la tolérance du sujet et à sa capacité de maîtriser et d'élaborer psychiquement ces excitations » (p. 499), laissant une trace non métabolisée susceptible d'être réactivée secondairement.

Si le socle théorique de cette section repose sur Freud et la théorie de l'après-coup, certains apports postfreudiens demeurent féconds pour éclairer les effets psychiques de l'effraction traumatique. Ils sont mobilisés selon une articulation cohérente des différents niveaux du fonctionnement psychique. Les élaborations de Ferenczi permettent d'éclairer le moment de l'effraction traumatique et les réponses de survie du Moi face à l'intrusion, notamment la sidération, le clivage et l'identification à l'agresseur. Les travaux de Green et de Roussillon prolongent cette lecture en interrogeant le destin du non-symbolisé et les modalités du travail du négatif dans la durée, là où certaines traces traumatiques demeurent hors représentation. La théorie des enveloppes psychiques d'Anzieu permet quant à elle de penser l'inscription corporelle de l'effraction et l'atteinte des fonctions de contenance et de limite du Moi. Enfin, la clinique des défenses et des identifications, telle qu'elle est élaborée par Anna Freud et Winnicott, éclaire les organisations défensives mises

en place face à l'angoisse ainsi que les conditions d'une possible reprise subjective. L'ensemble de ces apports, articulés au modèle freudien de l'après-coup, offre ainsi un cadre conceptuel unifié pour penser les effets durables de l'effraction sexuelle infantile sur la vie psychique, sans renoncer à la complexité des processus en jeu.

Les psychanalystes postfreudiens et contemporains ont ainsi enrichi la compréhension des effets du trauma sur la vie psychique et relationnelle. Tout en s'inscrivant dans la filiation freudienne, leurs apports permettent d'envisager le traumatisme comme une atteinte des liens d'objet précoces et des processus par lesquels l'expérience traumatique est investie, élaborée et inscrite dans l'histoire psychique du sujet, désorganisant le Moi, fragilisant les assises narcissiques et altérant la capacité de symbolisation.

Dans cette perspective, l'examen théorique s'organise autour de trois axes, en cohérence avec l'objet de la recherche : la temporalité psychique du traumatisme, marquée par l'après-coup et ses réactivations ; les réponses psychiques mises en œuvre par le sujet face à l'effraction traumatique ; les solutions défensives déployées contre le retour du traumatique lorsque la trace demeure irreprésentable. Ce cadre théorique permet d'éclairer, dans la suite de ce travail, la manière dont l'effraction sexuelle infantile extrafamiliale influence la construction de la psychosexualité féminine et oriente les modalités du choix d'objet d'amour masculin à l'âge adulte.

### **1.5.1. La temporalité psychique du traumatisme : effraction, après-coup et répétition**

La temporalité constitue un axe central de la compréhension psychanalytique du traumatisme. Loin d'une conception linéaire où l'événement et ses effets coïncideraient dans le temps, la théorie psychanalytique met en évidence une dissociation entre le moment de l'effraction et celui de sa prise de valeur traumatique. Le traumatisme psychique ne se constitue comme tel que dans un second temps, au sein d'une dynamique temporelle complexe marquée par l'après-coup, la latence et la répétition.

Dès ses premiers travaux, Freud (1895) introduit une compréhension économique du traumatisme, qu'il définit comme un « événement vécu qui, en l'espace de peu de temps, apporte dans la vie psychique un tel surcroît d'excitation que sa suppression ou son assimilation par les



voies normales deviennent une tâche impossible » (Freud, 1916, p. 196). Lorsque l'afflux excitatoire déborde la fonction de pare-excitation, le Moi se trouve dans l'impossibilité de contenir et de lier l'excitation, produisant une effraction du dispositif protecteur du psychisme (Ogliastri, 2013).

Freud (1916) explique le caractère imprévisible de l'événement traumatique par la notion d'effroi qui renvoie à « l'action d'un danger auquel on n'était pas préparé par un état d'angoisse préalable » (p. 275), empêchant toute anticipation et toute mobilisation défensive. Dans la première orientation freudienne, le traumatisme est étroitement articulé au sexuel : l'hypothèse d'une agression sexuelle infantile transformée en souvenir refoulé permet de penser que la portée traumatique ne se manifeste que secondairement, lors de remaniements ultérieurs associés au souvenir refoulé. Bokanowski souligne qu'entre 1895 et 1920, Freud fait évoluer sa conception du traumatisme, passant d'un modèle centré sur les événements extérieurs (séductions sexuelles) à une prise en compte du rôle des fantasmes inconscients, sans pour autant effacer la réalité de l'effraction.

À partir de 1920, le traumatisme est davantage pensé à partir de la défaillance du pare-excitation et de la détresse (*Hilflosigkeit*), introduisant la névrose traumatique et la compulsion de répétition, comme indices d'un travail psychique inachevé. Ce qui n'a pu être lié ni symbolisé revient sous forme de répétitions, de scénarios ou de symptômes. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), Freud approfondit la place de l'objet à travers les notions de « situation de danger » et d'« angoisse-signal », montrant comment la perte de l'objet devient le noyau du danger psychique. Cette perspective n'annule pas la dimension économique du traumatisme, mais en précise le déplacement, de la situation excitante vers ses conditions objectales. Il importe toutefois de rappeler que, selon Freud, le traumatisme demeure principalement une condition économique intrapsychique, issue de la détresse psychologique de l'enfant, détresse d'autant plus accentuée et ravivée par le vécu abusif.

Dans ses élaborations métapsychologiques, Freud (1915) introduit également la dimension pulsionnelle du conflit, en montrant que la haine, « plus ancienne que l'amour », s'enracine dans la récusation du monde extérieur et demeure liée aux pulsions de conservation du Moi. Cette articulation du sexuel, de la destructivité et de la conflictualité pulsionnelle permet de penser

la persistance du traumatique au-delà de l'événement initial, notamment dans ses retours différés. Ces considérations ouvrent la réflexion sur les notions de violence, de haine et d'agressivité liées à la transgression que représente l'abus sexuel.

Les auteurs postfreudiens et contemporains précisent cette dynamique temporelle. Zaltzman (2007) montre que la « mauvaise rencontre » peut produire un effroi tel que l'appareil psychique se trouve, pendant un temps, privé de toute pensée et de toute émotion. « L'image traumatique traverse le pare-excitation et se fixe au niveau du refoulement originaire » (de Becker, 2020, p. 11), maintenant à distance représentations, affects et élaborations psychiques. Faimberg (2009) et Hirsch (2009) décrivent l'après-coup comme un processus de temporalisation psychique, par lequel l'expérience traumatique acquiert progressivement une place dans l'histoire subjective du sujet.

Ainsi, la temporalité psychique du traumatisme se caractérise par des temps hétérogènes : un temps d'effraction et de débordement, un temps de latence marqué par l'absence de symbolisation, puis des temps de retours et de réactivation dans l'après-coup. Cette dynamique temporelle constitue un préalable essentiel pour comprendre comment l'effraction sexuelle infantile extrafamiliale peut, à l'âge adulte, se rejouer dans la psychosexualité féminine et orienter les modalités du choix d'objet d'amour masculin.

### **1.5.2. Les réponses du sujet face à l'effraction traumatique**

Face à l'effraction traumatique, le sujet est confronté à une expérience d'excès qui déborde ses capacités de liaison et d'élaboration. Les réponses mises en œuvre dans un tel contexte ne relèvent pas d'un choix conscient, mais de modalités de survie psychique mobilisées dans l'urgence afin d'éviter l'effondrement.

Dans la perspective freudienne, l'effroi constitue une figure centrale de cette confrontation : le danger surgit sans préparation, empêchant le Moi de penser ou de se défendre. Ferenczi (1933) prolonge cette compréhension en mettant l'accent sur la sidération psychique consécutive à l'effraction sexuelle. La sidération correspond à un arrêt du travail psychique, une paralysie temporaire des fonctions de représentation et de pensée, permettant au psychisme de se protéger face à une excitation vécue comme insoutenable.

Pour Ferenczi (1933), le traumatisme sexuel résulte d'une confusion de langue entre l'enfant et l'adulte. Si son modèle du trauma précoce renvoie à d'autres configurations développementales, ses élaborations sur l'effraction, l'abus d'autorité, la violence du désaveu et l'impossibilité pour l'enfant de symboliser immédiatement l'excitation constituent des repères essentiels pour comprendre les effets psychiques observés chez des enfants en période de latence. Selon Ferenczi, les intentions de l'adulte et de l'enfant diffèrent : la demande de tendresse de l'enfant trouve chez l'adulte une réponse chargée de sexualité et de passion. Cette effraction introduit une excitation inassimilable qui désorganise le Moi, rompt le lien de confiance avec l'objet primaire et fragilise les assises narcissiques.

Dans cette urgence, l'enfant met en place un clivage autonarcissique : une partie du Moi se sépare et développe une autonomie défensive pour survivre psychiquement à la détresse, tandis qu'une autre demeure fixée à l'expérience traumatique. Cette division du Moi agit comme une tentative de protection permettant d'éviter l'effondrement et la douleur psychique résultant du trauma.

Toutefois, cette organisation défensive laisse des traces durables sur le fonctionnement psychique : difficultés de symbolisation, clivages ultérieurs dans la psyché du sujet, perturbations dans les relations interpersonnelles. Ferenczi décrit l'identification à l'agresseur comme une réponse traumatique extrême, mise en place sous contrainte, dans un contexte de sidération et d'effraction, où l'enfant se soumet à la volonté de l'adulte afin de survivre psychiquement, au prix d'un clivage du Moi et d'une confusion entre culpabilité et innocence. Sous l'emprise, l'enfant, se sentant physiquement et moralement démuni face à l'envahissement de l'adulte, se trouve assujéti. Sa personnalité encore immature pour protester face à la demande sexuelle éprouve une crainte qui, « quand elle atteint son point culminant, l'oblige à se soumettre automatiquement à la volonté de l'agresseur, à deviner le moindre de ses désirs [...] et à s'identifier totalement à l'agresseur. [...] La personnalité encore faiblement développée réagit au brusque déplaisir non par la défense, mais par l'identification anxieuse et l'introjection de celui qui la menace ou l'agresse » (Ferenczi, 1933, p. 130). À cela succède une incorporation du sentiment de culpabilité de l'adulte : « le jeu » jusqu'alors vécu comme anodin se transforme en un acte perçu comme méritant une punition.

Le Moi de l'enfant se trouve clivé, « à la fois innocent et coupable, et sa confiance dans le témoignage de ses propres sens en est brisée » (Ferenczi, 1933, p.130). Le traumatisme ne résulte alors pas seulement de l'acte en lui-même, mais de la trahison du lien et du silence imposé à l'enfant.

Il convient de souligner que l'identification à l'agresseur telle que la conceptualise Anna Freud (1947) relève d'un registre différent. Chez Anna Freud, il s'agit d'un mécanisme de défense du Moi, secondaire et organisé, parfois transitoirement adaptatif, par lequel l'enfant imite l'agresseur afin de réduire l'angoisse et de maintenir un sentiment minimal de contrôle. Cette conception ne renvoie pas à une réponse traumatique sous sidération, mais à une modalité défensive inscrite dans le fonctionnement du Moi face au danger.

Winnicott (1950), quant à lui, ne reprend pas directement le concept d'identification à l'agresseur, mais éclaire les conditions dans lesquelles l'expérience traumatique vient interrompre la continuité d'être, contraignant le sujet à se retirer psychiquement afin de se protéger. Il met l'accent sur les phases durant lesquelles l'enfant emmagasine l'expérience traumatique sans la mettre en acte : il peut alors se montrer dépressif ou somatiser, avant que n'apparaissent des troubles du comportement. Dans le jeu, l'enfant renverse transitoirement la position de passivité imposée par l'adulte abuseur, devenant à son tour figure de pouvoir ou de maîtrise. Pour Winnicott, le recours à des organisations de type faux-self permet alors une adaptation apparente à l'environnement, tout en maintenant le traumatisme hors du champ de la subjectivation.

Ces différentes réponses – effroi, sidération, clivage, retrait, identification à l'agresseur – doivent ainsi être envisagées comme des tentatives de survie psychique face à une effraction qui excède les capacités du sujet. Elles témoignent de la manière dont le psychisme tente de faire face à l'inassimilable en aménageant des solutions provisoires destinées à préserver une continuité interne minimale.

Toutefois, ces réponses précoces, si elles permettent d'éviter l'effondrement immédiat, laissent l'expérience traumatique en suspens, hors symbolisation. L'effraction demeure alors active sous forme de traces non élaborées, susceptibles de se réactiver ultérieurement. Dans cette perspective, les travaux de Roussillon (1999, 2008) permettent de penser le devenir de ces traces traumatiques

maintenues en dehors des circuits associatifs, qui ne relèvent ni du refoulement secondaire ni d'une élaboration psychique aboutie. Issues de l'effraction initiale, elles continuent d'agir dans la vie psychique sous forme de répétitions, d'agirs ou de zones de non-représentation, témoignant d'un travail de symbolisation entravé. Cette conceptualisation éclaire la manière dont certaines modalités défensives précoces, constituées comme des aménagements visant à préserver une continuité minimale du Moi face à l'effraction, peuvent se fixer et entraver ultérieurement les processus de subjectivation.

À ces difficultés de symbolisation s'articulent alors des modalités défensives qui participent au maintien d'un minimum de continuité psychique lorsque l'élaboration du traumatisme demeure impossible. Roussillon (2002) offre un cadre transversal pour penser ces modalités non comme des défenses isolées, mais comme des tentatives de maintien de la continuité psychique face au non-représentable. Le clivage, la neutralisation affective, la mise à distance ou certaines formes de répétition peuvent ainsi être compris comme des indices du mode de traitement – ou de non-traitement – du trauma dans l'économie psychique du sujet : ils protègent le Moi du débordement, tout en maintenant la trace traumatique à l'écart des processus de liaison et de symbolisation.

C'est à partir de cette persistance du traumatique, demeuré partiellement hors représentation, que se mettent en place, dans un second temps, des solutions défensives plus durables visant à contenir ou à tenir à distance son retour, lesquelles feront l'objet de la section suivante.

### **1.5.3. Les solutions défensives contre le retour du traumatique**

Lorsque l'effraction traumatique n'a pu être symbolisée au moment où elle survient, le psychisme demeure confronté à la persistance d'une excitation non liée, maintenue hors du champ de la représentation. Cette trace traumatique, inscrite dans l'économie psychique, reste susceptible de se réactiver ultérieurement dans l'après-coup. Afin de contenir ou de tenir à distance le retour du traumatique, le sujet met alors en place des solutions défensives destinées à préserver une continuité interne et à limiter le débordement pulsionnel. Ces solutions ne constituent pas une élaboration du trauma, mais des aménagements psychiques nécessaires à la survie.

Dans cette perspective, le retour du traumatique ne se présente pas comme une simple réminiscence de l'événement, mais comme la réactivation d'une excitation demeurée hors symbolisation. Les défenses visent dès lors à maintenir cette excitation à distance du champ de la conscience, afin de préserver un minimum de cohérence psychique et d'éviter l'effondrement du Moi.

#### ***1.5.3.1. Modalités défensives pour contenir l'irruption du traumatique***

Le clivage, le refoulement et le déni constituent des modalités défensives majeures mobilisées par les femmes victimes d'abus sexuel afin de contenir la souffrance psychique et de se protéger d'un état interne vécu comme débordant et envahissant. Ainsi, une femme peut cliver ou refouler l'expérience d'un abus pendant de longues années, maintenant l'événement hors du champ de la conscience. L'effraction traumatique demeure alors enkystée dans la vie psychique et fonctionne comme un corps étranger dans la psyché de la victime, susceptible de resurgir sous l'effet d'un choc ou d'une réactivation émotionnelle. La mémoire de la période traumatique peut ainsi refaire surface de manière brutale, sous forme d'affects envahissants, de manifestations anxieuses ou de somatisations.

Par ailleurs, les victimes d'abus sexuel ont souvent dû refouler un vécu émotionnel profondément désorganisateur. Certaines recourent à des distorsions de la réalité afin d'atténuer la gravité de l'acte subi et de contourner des affects intolérables, tels que la culpabilité ou la honte. Ces aménagements défensifs, s'ils assurent une protection provisoire du Moi, maintiennent néanmoins l'événement traumatique hors symbolisation et participent à la persistance de ses effets différés.

Dans la perspective freudienne, le refoulement occupe une place centrale parmi ces défenses. Il permet de maintenir hors de la conscience les représentations et les affects liés à l'expérience traumatique, tout en laissant celle-ci active dans l'inconscient. L'événement traumatique ne disparaît pas : il demeure opérant sous forme de symptômes, de formations substitutives ou de retours différés. Comme le souligne Eliacheff (2014), « il est incontestable que des traumatismes d'ordre sexuel puissent être refoulés de la conscience, voire déniés comme s'ils n'avaient jamais existé. C'est une forme de survie qui n'empêche pas les traumatismes enfouis de manifester leurs

effets sous forme de symptômes sans que la personne puisse les associer à ce qui pourrait en être la cause. » (p. 655).

À côté du refoulement, le déni constitue une autre modalité défensive majeure face au retour du traumatique. Il implique un désinvestissement partiel ou total de la réalité de l'événement, permettant au Moi de se protéger d'une expérience vécue comme intolérable. Dans le cas du traumatisme sexuel infantile, le déni peut porter tant sur la reconnaissance de l'acte que sur ses conséquences psychiques, contribuant à maintenir une distance avec les affects de honte, de culpabilité ou de détresse. Cette défense favorise une adaptation apparente, mais rigidifie l'économie psychique et entrave l'accès ultérieur à la symbolisation.

Le clivage, déjà mobilisé comme réponse immédiate à l'effraction, peut également se maintenir comme solution défensive durable contre le retour du traumatique. Il permet l'isolement de la souffrance psychique hors du champ de la conscience et autorise la coexistence de positions psychiques antinomiques sans élaboration de leur contradiction. Comme le souligne Hinshelwood (2009), « le refoulement engendre des représentations substitutives, alors que le clivage crée un vide et un sentiment de vide », affectant la structure même du Moi (p. 92). Cette défense protège le sujet de l'effondrement, au prix d'une fragmentation interne durable et d'une altération des capacités de liaison psychique.

#### ***1.5.3.2. La répétition traumatique : quand le retour ne peut être empêché***

Lorsque les défenses mises en place ne suffisent plus à contenir la trace traumatique, celle-ci peut faire retour sous la forme de répétitions. Freud (1920) décrit la compulsion de répétition comme l'indice d'un travail psychique inachevé : le sujet rejoue des scénarios traumatiques sans en avoir la maîtrise consciente, non pour se souvenir, mais parce que l'expérience demeure non élaborée. Toutefois, la répétition ne saurait être comprise comme une simple stase ni comme un pur automatisme mortifère : elle témoigne d'un mouvement psychique, d'une tentative – certes contrainte et souvent vouée à l'échec – de figuration et de liaison de l'expérience traumatique. Elle traduit ainsi l'insistance du traumatique et les limites de son inscription symbolique, tout en indiquant que l'expérience n'est pas totalement figée, mais cherche à se dire autrement.

Dans ses élaborations ultérieures, Freud envisage deux destins possibles du traumatisme : l'un constructif, permettant un travail de répétition, de remémoration et d'élaboration, et l'autre destructeur, marquant l'échec de la transformation psychique et favorisant le clivage du Moi. Ce second destin trouve un éclairage particulier avec l'introduction, dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), de la pulsion de mort, ou Thanatos, opposée à la pulsion de vie (Éros). La pulsion de mort désigne la tendance inhérente à la déliaison et à la destructivité. Dans le contexte du traumatisme, elle permet de comprendre certaines répétitions marquées par leur caractère contraignant et parfois autodestructeur. Lorsque l'excitation traumatique demeure non liée, la répétition peut ainsi osciller entre tentative de mise en forme et tendance à la déliaison, traduisant la tension entre mouvements de liaison et échec des processus de symbolisation. Elle ne vise alors pas encore la remémoration élaborative, mais rejoue une expérience demeurée partiellement irreprésentable, maintenant le sujet dans une scène psychique répétée tant que les conditions de symbolisation ne sont pas réunies.

Ferenczi (1933) approfondit cette conception en montrant que la répétition est étroitement liée au désaveu. Il distingue deux temps dans le processus traumatique : un premier temps d'effraction, puis un second temps au cours duquel l'enfant voit sa réalité psychique niée ou minimisée par l'entourage. Ce second temps instaure un conflit interne majeur et favorise la fixation traumatique. La répétition apparaît alors comme une tentative paradoxale de réparation et de maîtrise de l'expérience originelle, tout en témoignant de l'échec de son élaboration lorsque la reconnaissance fait défaut. Ferenczi souligne que cette répétition peut s'accompagner d'un besoin de réparation, se manifestant dans des scénarios relationnels, des choix d'objets ou des conduites répétitives à l'âge adulte. En répétant les schémas traumatiques, le sujet tente inconsciemment de transformer une expérience demeurée figée et irreprésentable, sans toutefois parvenir à en modifier la structure, en l'absence d'une élaboration symbolique suffisante.

#### ***1.5.3.3. Échec de la symbolisation : corps, travail du négatif et survivance psychique***

Lorsque la symbolisation psychique demeure entravée, certaines solutions défensives peuvent s'appuyer sur le corps. McDougall (1990) met en évidence la dimension psychosomatique du traumatisme : lorsque l'affect ne peut être mis en mots, il s'exprime en maux. La somatisation apparaît alors comme une solution défensive extrême, permettant une décharge partielle de



l'excitation tout en maintenant l'expérience traumatique hors du champ de la pensée. Chaque sujet dispose ainsi d'un seuil au-delà duquel le risque de somatisation se déclenche, bouleversant l'équilibre défensif habituel face à la conflictualité psychique.

Les élaborations de Green (1993) et de Roussillon (2000) permettent d'articuler ces modalités défensives autour de l'atteinte de la fonction symbolisante et de la notion de travail du négatif. Lorsque l'excitation ne peut être transformée en représentation, elle s'inscrit dans un registre non symbolisé, marquant la vie psychique de blancs, de trous ou de zones muettes. Roussillon distingue dans cette perspective les traumatismes structurants, qui participent à la construction psychique, et les traumatismes désorganisateurs, qui rompent la cohérence du Moi, empêchent toute symbolisation et entraînent la mise en place de défenses rigides. Dans ces situations extrêmes, le sujet peut se retirer de son expérience subjective afin de préserver une continuité minimale d'existence. Ce retrait, décrit par Roussillon comme une forme de survivance psychique, permet au sujet de subsister tout en maintenant l'expérience traumatique hors de toute élaboration. Ces organisations défensives témoignent moins d'une élaboration du trauma que d'une tentative de maintien de l'économie psychique face à une excitation demeurée irreprésentable.

C'est dans ce cadre théorique que s'inscrit l'élaboration de Roussillon sur le travail du négatif, développée dans le prolongement des travaux de Green (1993). Le travail du négatif désigne les processus par lesquels le sujet tente de traiter psychiquement des expériences qui excèdent ses capacités de symbolisation. Dans le cas de l'abus sexuel, il renvoie à la lutte pour élaborer une excitation traumatique demeurée hors représentation, dont l'inscription psychique se fait sous forme d'absences, de clivages ou de scénarios répétitifs.

Roussillon articule également ce travail du négatif à la temporalité de l'après-coup traumatique, en s'appuyant sur les élaborations freudiennes. L'impact d'un événement traumatique peut ainsi se manifester rétrospectivement, selon une dynamique rétroactive, caractéristique de l'après-coup, par laquelle des événements ultérieurs viennent remanier et reconfigurer la signification d'expériences antérieures restées non élaborées. Ce processus modifie la manière dont le sujet comprend et interprète son histoire, en réactivant des traces traumatiques demeurées hors symbolisation. La répétition, la reviviscence émotionnelle ou cognitive et la construction de

scénarios traumatiques témoignent alors de cette temporalité non linéaire, soulignant l'importance de prendre en compte la résonance actuelle du vécu abusif dans le cadre du travail analytique.

Roussillon insiste également sur la temporalité fragmentée et désynchronisée des traumas, marquée par l'émergence discontinue des souvenirs et des affects. L'un des enjeux majeurs du travail psychique réside alors dans la possibilité de reconstruire une trame narrative suffisamment cohérente pour intégrer l'expérience traumatique à l'histoire subjective du sujet.

Dans *Les situations extrêmes et la clinique de la survivance psychique* (2005), il décrit ces configurations comme des situations où la subjectivité est poussée à ses limites, engageant des logiques de survie psychique et de répétition mortifère.

Dans ces contextes, la souffrance excède le registre du psychique pour s'inscrire dans une expérience corporelle, insensée et marquée par son irréprésentabilité. Roussillon qualifie de paradoxale la principale défense mobilisée dans ces situations : face à l'impossibilité de fuir la réalité traumatique, le sujet se retire de son expérience subjective, se coupant de lui-même comme un sacrifice destiné à préserver une part de l'unité psychique. Ce mouvement défensif permet un passage d'une position de passivité imposée à une position active de survie, au prix d'un clivage durable de l'expérience subjective.

Si les élaborations de Roussillon permettent ainsi de penser les conditions et les limites de la symbolisation du traumatisme, certaines approches cliniques contemporaines s'attachent à préciser la temporalité à partir de laquelle une telle élaboration devient psychiquement possible dans le cadre du soin.

#### ***1.5.3.4. Temporalité du soin et reprise subjective du traumatisme***

Les travaux cliniques actuels de Duchet (2018) permettent de comprendre pourquoi, chez de nombreux sujets, les effets du traumatisme sexuel ne deviennent psychiquement accessibles qu'à l'âge adulte. L'expérience traumatique, initialement vécue dans un registre de sidération et de débordement, ne peut être reprise que lorsque le sujet dispose de ressources psychiques suffisantes pour s'en dégager partiellement. Dans les premiers temps, l'effraction ne fait pas l'objet d'un refoulement au sens freudien classique, mais d'une impossibilité de symbolisation :

l'événement excède les capacités de liaison du Moi et demeure enkysté dans un registre non représentable, non pas sous la forme d'un clivage actif, mais comme une trace maintenue hors symbolisation, hors langage et hors histoire psychique. Duchet met ainsi en évidence que l'accès à une élaboration subjective du traumatisme suppose une transformation progressive des conditions internes du sujet, transformation qui ne dépend pas du seul écoulement du temps mais des possibilités de contenance et de différenciation offertes par l'environnement et le cadre du soin. Ce n'est qu'à distance de l'événement, lorsque certaines fonctions psychiques – contenance, différenciation, capacité réflexive – ont pu se consolider, que le traumatisme devient psychiquement « approchable ». Cette temporalité différée rejoint la conception psychanalytique de l'après-coup : le trauma ne prend sens que secondairement, lorsqu'un remaniement psychique ultérieur – souvent déclenché par un événement nouveau – permet de lui conférer une valeur représentable, et que des conditions relationnelles et psychiques rendent possible sa reprise et sa mise en forme symbolique. Dans cette perspective, la réactivation du trauma à l'âge adulte – notamment dans les contextes relationnels, conjugaux ou thérapeutiques – ne relève pas d'une simple répétition pathologique ou d'une fixation traumatique. Elle peut être comprise comme une tentative de reprise psychique, un moment où l'excitation jusque-là muette trouve les conditions minimales pour émerger dans la vie psychique. Les manifestations cliniques observées – reviviscences, affects envahissants, troubles du lien, impasses dans la sexualité ou dans l'investissement amoureux – témoignent alors moins d'un échec que d'un déplacement : ce qui n'avait pu être symbolisé dans l'enfance tente de se dire autrement, à travers le corps, la relation ou le symptôme. L'apport de Duchet permet ainsi de penser la clinique adulte non comme un simple prolongement du trauma infantile, mais comme un espace où peut s'ouvrir – parfois de manière douloureuse – une possibilité d'appropriation subjective. La temporalité du soin ne coïncide ni avec celle de l'événement ni avec celle du symptôme : elle dépend des conditions psychiques du sujet et de la présence d'un cadre suffisamment contenant pour soutenir ce travail de reprise. En ce sens, la clinique adulte du traumatisme sexuel extrafamilial éclaire la manière dont le sujet tente, parfois pour la première fois, d'inscrire l'effraction dans une histoire psychique, ouvrant la voie à un travail d'élaboration et de symbolisation jusque-là impossible.

En somme, ces solutions défensives, bien qu'adaptatives dans un premier temps, organisent durablement la vie psychique autour de dispositifs de protection coûteux sur le plan narcissique et relationnel. Elles maintiennent la trace traumatique hors symbolisation et conditionnent les modalités ultérieures du rapport au corps, au désir et à l'autre. Le retour du traumatique demeure ainsi une menace constante, que le sujet tente de contenir par des aménagements défensifs toujours susceptibles d'être débordés. L'événement traumatique demeure alors enkysté dans la psyché, susceptible de se réactiver au contact d'une situation émotionnelle analogue, réactualisant la blessure initiale et ses affects. Dans le cadre de cette thèse, la compréhension de ces solutions défensives constitue un point d'appui essentiel pour saisir les effets durables du traumatisme sexuel infantile extrafamilial. Elle permet de penser la manière dont le sujet tente de se protéger du retour de l'effraction, tout en préparant l'analyse des remaniements narcissiques et des répercussions psychosexuelles qui en découlent, développées dans la section suivante.

#### **1.5.4. Relation entre le traumatisme psychique et la blessure narcissique**

Il importe d'examiner la manière dont le trauma affecte le narcissisme du sujet et bouleverse son sentiment d'unité. L'effraction traumatique ne touche pas seulement la fonction de symbolisation : elle altère profondément la structure du Moi, ébranlant la cohésion identitaire et la représentation de soi. C'est dans cette perspective que s'inscrit la réflexion suivante, consacrée au lien entre traumatisme psychique et blessure narcissique, où se manifeste la portée destructrice du trauma sur l'investissement libidinal du Moi et sur la construction identitaire du sujet.

##### ***1.5.4.1. Atteinte du Moi et blessure narcissique***

Freud introduit, dans ses élaborations tardives, notamment à partir de *Au-delà du principe de plaisir* (1920) et de *Moïse et le monothéisme* (1939), deux notions majeures qui transforment profondément la compréhension du traumatisme : le narcissisme et la pulsion de mort. Ces concepts permettent de repenser les effets du trauma non plus seulement comme une effraction ponctuelle de l'appareil psychique, mais comme une atteinte durable de l'organisation du Moi et de son économie libidinale. Freud (1939) met en évidence la nature fondamentalement blessante de certaines expériences traumatiques pour le Moi, lesquelles viennent fragiliser le sentiment de continuité interne et l'investissement narcissique.

Dans cette perspective, les blessures narcissiques jouent un rôle central dans les expériences traumatiques. Dans *Moïse et le monothéisme* (1939), Freud montre que certaines expériences traumatiques précoces peuvent entraîner des altérations durables du Moi. La fragmentation psychique liée au trauma affaiblit le Moi et le rend vulnérable à des réactivations ultérieures ou à des configurations répétitives de victimisation. La mémoire traumatique demeure alors isolée, agissant en dehors du champ de la conscience et échappant au contrôle du Moi, qui se divise en une partie traumatisée et une autre qui refuse de reconnaître la réalité de l'effraction : c'est le clivage du Moi. Ce clivage engendre une confusion interne et peut favoriser l'émergence de mécanismes tels que l'identification à l'agresseur, décrite au préalable par Ferenczi (1934), qui s'opère sous contrainte traumatique par une incorporation de l'objet agresseur dans le Moi, entraînant l'introjection de sa culpabilité et la transformation de la relation d'agression en une organisation narcissique clivée.

Un traumatisme sexuel provoque ainsi un remaniement narcissique secondaire, dont la blessure narcissique constitue l'une des manifestations majeures. Comme le souligne G. Bayle (1988), une part importante de l'énergie du Moi se trouve mobilisée dans le refoulement et dans la mise en place de contre-investissements destinés à limiter la charge pulsionnelle et à contenir l'excitation traumatique. Ce travail défensif, nécessaire à la survie psychique, s'opère toutefois au détriment d'autres fonctions du Moi, notamment celles assurant le renforcement du pare-excitation. Lorsque ces contre-investissements se trouvent débordés, le pare-excitation cède, ouvrant la voie à une blessure narcissique profonde, fréquemment marquée par des affects d'étrangeté, de dépersonnalisation ou de perte de soi.

#### ***1.5.4.2. Après-coup, temporalisation et remaniements narcissiques***

Il convient de rappeler qu'une blessure narcissique ne se constitue pas indépendamment de la temporalité de l'après-coup. Par temporalisation, nous entendons ici le processus par lequel une expérience traumatique, initialement vécue sur le mode de l'effraction et de la sidération, peut être progressivement inscrite dans une temporalité psychique et articulée à l'histoire subjective du sujet. Comme l'a montré Freud (1895), un événement ultérieur peut conférer une valeur traumatique à une expérience antérieure restée sans élaboration. L'après-coup constitue ainsi un travail de réinscription psychique, par lequel le trauma n'est reconnu comme tel que lorsque le sujet dispose, ultérieurement, des capacités nécessaires pour le symboliser.

Dans cette perspective, la réalité fantasmatique joue un rôle déterminant, en attribuant à l'événement sa portée traumatique au-delà de sa seule matérialité.

Faimberg (2009) décrit ce processus comme une transformation inconsciente et structurelle du psychisme, par laquelle un événement traumatique acquiert progressivement une place dans l'économie psychique du sujet. Hirsch (2009) parle, quant à lui, de temporalisation psychique pour désigner la manière dont la blessure traumatique peut être intégrée à l'histoire du sujet, non pas comme un événement clos ou dépassé, mais comme un noyau traumatique durablement actif, autour duquel s'organisent les remaniements psychiques ultérieurs, les investissements narcissiques et les modalités de reprise subjective. La temporalisation n'efface donc pas le trauma originaire : elle permet son inscription progressive dans une continuité psychique, tout en maintenant sa fonction organisatrice.

Lorsqu'une blessure est infligée de l'extérieur – perte d'objet, atteinte corporelle ou séduction perverse –, elle excède les capacités de liaison du Moi et met en échec le pare-excitation, appelant un surcroît de contre-investissements narcissiques pour contenir l'effraction. À la différence d'un conflit interne, qui s'inscrit d'emblée dans une dynamique de refoulement et de symbolisation, l'atteinte traumatique impose au sujet un travail défensif massif visant avant tout la survie psychique. Toute la libido peut alors se concentrer sur le site même de la blessure, facilitant le retour du refoulé et transformant la douleur initiale en excitation et en angoisse, avec des risques d'aggravation mais aussi des possibilités de réparation.

#### ***1.5.4.3. Narcissisme, corps, désir et lien à l'autre***

L'événement traumatique se caractérise par sa violence et l'intensité de l'effraction qu'il provoque (Roussillon, 2002). Le sujet se trouve plongé dans une situation extrême, où l'excitation déborde les capacités de liaison, interrompant la continuité du sens et réactivant une détresse archaïque proche de celle décrite par Freud (1923). Cette rupture produit une faille narcissique profonde, marquée par la perte de contrôle et l'effondrement des repères internes.

L'abus sexuel introduit ainsi une confusion durable entre fantasme, représentation et acte réel. L'enfant, submergé par l'excitation, internalise souvent la culpabilité et développe une honte

réactionnelle, s'attribuant la responsabilité de l'abus (Ferenczi, 1932). Cette atteinte narcissique se prolonge à l'âge adulte, affectant le rapport au corps, au désir et au lien à l'autre.

Les femmes ayant subi des agressions sexuelles présentent fréquemment des manifestations telles que l'identification à l'agresseur, des tendances masochistes ou des impasses dans l'investissement libidinal (Roussillon, 2002 ; Ribas, 2009). Ces modalités témoignent de la persistance de la blessure narcissique et de la difficulté à investir le lien amoureux sans réactivation de la dimension traumatique.

Bessoles (2011) décrit l'abus sexuel comme une configuration clinique emblématique de l'emprise, dans laquelle s'exerce un pouvoir asymétrique sur l'autre, portant atteinte aux fondements de l'image du corps et du narcissisme primaire. Dans ce contexte, le rapport au corps peut se modifier profondément : celui-ci est tantôt négligé, tantôt investi de manière hypersensible, traduisant des tentatives de maîtrise ou de mise à distance de l'excitation traumatique. Le corps ne remplit alors plus pleinement sa fonction médiatrice entre intériorité et extériorité et devient un lieu où s'expriment les effets de l'effraction. Il se trouve ainsi mobilisé comme support privilégié d'inscription de la conflictualité traumatique, notamment lorsque la mise en mots et la symbolisation demeurent entravées.

Lorsque la symbolisation psychique est entravée, le corps se trouve mobilisé comme un espace de suppléance, là où la parole et la représentation font défaut. Il devient le lieu où se déposent les tensions internes non élaborées, servant à la fois de support d'expression et de tentative de régulation de l'excitation traumatique. Dans ce déplacement vers le registre corporel, les manifestations somatiques, les troubles de la sensibilité ou les altérations de l'image du corps ne relèvent pas d'un simple symptôme, mais d'une modalité d'inscription du traumatique dans l'économie psychique. Le corps fonctionne alors comme une frontière fragilisée entre le dedans et le dehors, rendant difficile la distinction entre éprouvé interne et réalité externe, et exposant le sujet à des vécus d'intrusion ou de retrait. Cette mobilisation corporelle témoigne de la difficulté à symboliser l'effraction dans le registre psychique, tout en constituant une tentative de maintien de la continuité subjective face à une expérience demeurée irréprésentable.

Ces atteintes fragilisent durablement les bases identitaires (Bessoles, 2011), en particulier lorsque l'abus survient durant les phases de transformation corporelle où se structurent sexualité et identité.

La confiscation de l'identité – voire l'entrave aux processus d'appropriation subjective de soi, par laquelle le sujet se trouve privé de la possibilité de se reconnaître comme sujet de son corps, de ses éprouvés et de son désir – s'accompagne alors d'une atteinte de l'unité somatopsychique, faisant de la reconstruction d'une intimité psychique et corporelle un enjeu central du travail psychique. Ainsi, les conséquences de l'abus sexuel infantile s'inscrivent à la fois dans l'immédiateté de l'effraction et dans ses effets différés. Elles marquent durablement la vie psychique, corporelle et relationnelle des victimes, altérant le rapport au désir, à la féminité et au lien à l'autre.

Les traces laissées par l'effraction se réactivent fréquemment à l'âge adulte, imprégnant les liens affectifs et la construction psychosexuelle, et préparant l'analyse clinique développée dans la suite de cette recherche. Dans le cadre de la présente recherche, ces apports théoriques constituent un socle essentiel pour comprendre les effets de l'abus sexuel infantile extrafamilial sur la psychosexualité féminine. Ils permettent d'éclairer la manière dont l'effraction précoce du lien à l'autre influence, à l'âge adulte, la dynamique du désir, le choix d'objet amoureux et les impasses du féminin. Ainsi, ces approches psychanalytiques du traumatisme ne se limitent pas à une modélisation conceptuelle : elles préparent le terrain à une exploration clinique du rapport entre trauma, féminité et lien conjugal, au cœur de notre étude.

Le chapitre précédent a permis de mettre en évidence les modalités selon lesquelles l'effraction traumatique s'inscrit dans la vie psychique, en affectant la temporalité subjective, les processus de symbolisation, l'économie narcissique et le rapport au corps. L'analyse des notions d'effroi, de clivage, de répétition et de survivance psychique a montré que le traumatisme sexuel infantile ne se réduit pas à l'événement lui-même, mais engage des remaniements durables du fonctionnement psychique, susceptibles de se réactiver dans la temporalité de l'après-coup. Ces élaborations ont ainsi posé les bases nécessaires pour comprendre comment le trauma précoce peut, secondairement, infiltrer les registres du narcissisme, du désir et du lien à l'autre, en affectant durablement les modalités de liaison pulsionnelle et les possibilités de symbolisation du sexuel.

Après avoir établi la contextualisation de la recherche, ancrée dans le tissu socioculturel du Liban, et présenté les thématiques principales sous-tendues sous différents angles et approches, essentiellement psychanalytique, nous nous tournons désormais vers une élaboration théorique des



fondements de la sexualité féminine. Le chapitre qui suit vise ainsi à interroger les conditions psychiques de constitution du féminin, les processus identificatoires et les dynamiques pulsionnelles qui en organisent le devenir, afin de comprendre comment la sexualité féminine peut s'élaborer ou se trouver entravée, notamment lorsqu'elle est confrontée à une effraction traumatique précoce.

Dès lors, le cadre théorique qui suit vise à éclairer comment une effraction sexuelle extrafamiliale vécue dans l'enfance vient se nouer aux modèles originaux du psychisme, à la construction du féminin et aux modalités du lien à l'objet masculin. L'objectif est donc de dégager les références conceptuelles qui permettent de penser la dynamique de transformation observée chez les femmes rencontrées.

## **Chapitre 2 – Approches psychanalytiques de la sexualité féminine**

La sexualité féminine occupe, depuis les origines de la psychanalyse, une place à la fois centrale et énigmatique (Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905 ; *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, 1925 ; *La féminité*, 1933). Comprendre comment une femme advient à sa sexualité suppose de penser les conditions psychiques qui permettent – ou entravent – l'intégration, la symbolisation et l'appropriation subjective du sexuel, du désir et de la féminité. Cette interrogation se complexifie lorsque l'histoire du sujet est marquée par une effraction traumatique précoce : comment penser l'accès à une position féminine lorsque le traumatisme vient déborder les repères identificatoires et symboliques ? C'est à cette articulation entre féminin, sexuel infantile et effraction traumatique que ce chapitre s'attache.

Notre réflexion s'inscrit dans une perspective psychanalytique croisant les apports de Freud, des auteurs postfreudiens et des théorisations contemporaines tout en tenant compte des débats critiques récents qui les traversent et des exigences de cohérence épistémologique. Elle s'appuie sur les élaborations freudiennes, envisagées dans leur évolution et leurs tensions internes, qui constituent un socle théorique essentiel pour la compréhension du sexuel infantile, de la féminité et des processus identificatoires, à partir duquel se sont déployées les élaborations ultérieures. Dans cette continuité, les prolongements postfreudiens – notamment ceux de Abraham (1924), Klein (1932), Bion (1962), Cournut (1991), Green (1993), Schaeffer (1997, 2005, 2013), André (2013) – permettent d'approfondir la dynamique pulsionnelle, la symbolisation du corps et les

différentes modalités de l'angoisse, depuis leurs formes précoces jusqu'à leurs remaniements ultérieurs. Certaines élaborations plus contemporaines sont mobilisées de manière ciblée lorsqu'elles éclairent les limites du travail de symbolisation, en particulier dans les situations où l'expérience traumatique vient désorganiser les assises psychiques du féminin.

Les références culturelles mobilisées dans ce chapitre ne sont pas envisagées comme des déterminants directs des processus psychiques, mais comme des cadres qui modulent, encadrent ou réactivent des conflits intrapsychiques plus fondamentaux.

Avant d'aborder les différentes dimensions de la sexualité féminine adulte développées dans ce chapitre, une clarification conceptuelle préalable de certains concepts-clés s'impose, au premier rang desquels le féminin et la féminité, rendue nécessaire par la controverse théorique qui entoure le féminin en psychanalyse. Le féminin ne saurait en effet être confondu avec la féminité, laquelle relève d'un autre registre psychique.

Dans ce prolongement, un détour essentiel par les modèles psychiques originaires apparaît ensuite comme un socle théorique indispensable pour comprendre la manière dont ces derniers influencent les expériences subjectives ultérieures, et notamment la rencontre avec l'abus sexuel.

## **2.1. Clarification conceptuelle : féminin et féminité**

Cette clarification s'impose afin de préciser le vocabulaire conceptuel qui soutient cette réflexion, distinguer les registres psychiques en jeu dans la sexualité féminine et en préciser les modalités d'articulation. De plus, elle conduit à interroger la différenciation entre féminin et féminité, souvent confondus, mais renvoyant à des niveaux distincts de l'expérience psychique.

### **2.1.1. Sexualité, psychosexualité et sexuel infantile : repères conceptuels**

En psychanalyse, la « sexualité » ne renvoie pas seulement à la génitalité ni aux pratiques sexuelles, mais à l'organisation des pulsions et à leurs destins, c'est-à-dire à la manière dont les excitations, les fantasmes et les investissements d'objet trouvent des formes de liaison et de symbolisation. La « psychosexualité », quant à elle, désigne l'articulation entre ces deux registres : elle met en jeu la façon dont le sexuel infantile s'intègre – ou échoue à s'intégrer – dans une sexualité adulte, relationnelle et symbolisée. Elle engage ainsi les processus identificatoires, les représentations du corps et du féminin, la différence des sexes et le choix d'objet d'amour.

Le terme « sexuel » désigne plus spécifiquement la source pulsionnelle : il relève de l'excitation, du corps, des éprouvés et des traces précoces, et conserve son caractère infantile, polymorphe et non génital. Le sexuel ne se réduit donc ni à l'acte ni à l'événement potentiellement traumatique. Suivant Laplanche (1987), le sexuel est d'emblée marqué du sceau du traumatique : il surgit comme énigme, comme excitation adressée par l'adulte que l'enfant ne peut entièrement traduire. Le traumatique ne renvoie donc pas uniquement à la violence ou au viol, mais à l'excès même du message séducteur et énigmatique, toujours en partie opaque car infiltré de sexuel. Dans cette perspective, l'effraction traumatique ne désigne pas seulement la brutalité d'un acte sexuel imposé, mais aussi l'échec de la traduction : elle survient lorsque l'excitation dépasse radicalement les capacités de liaison du sujet, laissant une trace non symbolisable qui se réactualise dans l'après-coup (Laplanche, 1987). Cette conception de Laplanche est essentielle pour penser comment l'effraction sexuelle s'inscrit, comme une surcharge d'énigme, à travers l'irruption de signifiants énigmatiques d'origine adulte, adressés à l'enfant dans une asymétrie radicale de positions.

Il s'avère essentiel à présent de distinguer le féminin de la féminité, afin de situer les registres psychiques en jeu et de comprendre leurs incidences différenciées dans la clinique du sexuel et du traumatique.

### **2.1.2. Féminin et féminité : différenciation théorique**

La distinction entre féminin et féminité s'impose comme une exigence conceptuelle dans une lecture psychanalytique rigoureuse de la sexualité féminine. La présente section vise ainsi à proposer une clarification conceptuelle et une différenciation théorique de ces deux registres. Si la féminité peut être appréhendée d'emblée à partir de ses manifestations visibles dans l'économie narcissique et relationnelle du sujet, la question du féminin, entendue comme dimension psychique plus originaire et plus complexe à circonscrire théoriquement, sera développée ultérieurement dans ce chapitre, dans la mesure où elle constitue l'un des pivots de notre réflexion sur les effets psychiques du traumatisme sexuel infantile.

Dans la tradition psychanalytique, la féminité renvoie d'abord aux modalités visibles par lesquelles une femme investit, assume ou contourne le féminin au fil de son histoire. Freud (1933), dans *La féminité*, l'aborde notamment à partir de l'investissement du corps, de la séduction,

du rapport au regard et à l'amour de l'objet. La féminité concerne ainsi le registre du paraître, de l'identification et de la relation au désir de l'autre.

Elle relève davantage du registre narcissique et identificatoire que de la structure profonde du sexuel. Elle peut être comprise comme une modalité de présentation de soi permettant au sujet de se situer dans le champ du désir de l'autre. À ce titre, la féminité ne coïncide pas nécessairement avec le féminin : elle peut en constituer une voie d'accès, mais aussi une défense contre ce que le féminin engage de passivité, de perte et de vulnérabilité.

Cette distinction entre féminin et féminité a été reprise et approfondie par plusieurs auteurs postfreudiens. Schaeffer (1997, 2013) distingue explicitement le féminin de la féminité : le féminin renvoie à l'intériorité, à la réceptivité et à ce qui échappe au regard, tandis que la féminité concerne l'apparence, la séduction et le registre du visible. Schaeffer montre que cette féminité de surface protège les femmes de l'angoisse liée à la passivité du féminin intérieur et les hommes de l'angoisse de castration que ce féminin est susceptible de susciter, en offrant une image rassurante, visible et maîtrisable.

Toutefois, lorsque la féminité parvient à s'articuler au féminin, elle peut devenir un seuil d'accès à une dimension plus profonde du sujet, ouvrant la voie à la reconnaissance de la vulnérabilité et du désir. Si la conceptualisation de la féminité de surface comme organisation protectrice est systématisée par Schaeffer, cette fonction défensive du visible et de la séduction est déjà repérable chez plusieurs auteurs postfreudiens. Cournut-Janin (1998) décrit la féminité comme un leurre phallique protecteur, un « caché-montré » qui traite les angoisses des deux sexes, tandis que le féminin se constitue plus secrètement sous couvert de cette féminité visible. Dans une perspective proche, Jean Cournut (2006) distingue une féminité voyante, rassurante, faite d'atours et de semblants, d'un féminin difficilement représentable et potentiellement inquiétant.

Ces élaborations convergent pour penser la féminité comme une organisation de surface destinée à contenir l'angoisse suscitée par la passivité et la vulnérabilité du féminin intérieur, tant pour le sujet que pour le partenaire. Dans cette perspective, le regard de l'autre occupe une place centrale : les filles et les femmes peuvent tendre à investir leur corps comme un « tout phallique », s'identifiant à l'objet du désir de l'autre.

Par la séduction, la mise en scène de soi et le soin apporté à l'image, la féminité exerce une fonction de pare-excitation narcissique destinée à masquer l'angoisse suscitée par un féminin interne éprouvé comme trop exposé ou trop menaçant.

Cette fonction défensive ne concerne pas uniquement l'organisation intrapsychique de la femme ; elle s'inscrit également dans la dynamique intersubjective du couple. En incarnant un féminin maîtrisable, érotisé et visible, la féminité rassure le partenaire masculin et lui évite la confrontation avec un féminin intérieur obscur.

La féminité devient dès lors un lieu de compromis entre les sexes : une surface partagée où chacun trouve un apaisement face à l'indicible du féminin. Elle peut aussi constituer un passage symbolique vers le féminin, préparant parfois une rencontre plus authentique avec l'altérité et le désir.

Mais il arrive aussi que la femme, pour préserver ce féminin intime et vulnérable, s'en défende en refusant la féminité. D. Quinodoz (2003) montre que le refus de la féminité peut constituer une défense contre la honte et la culpabilité associées à une féminité définie par la négative. Chez certaines femmes, la féminité peut être vécue comme une mise en danger narcissique, dans la mesure où l'exposition du corps féminin et de ses organes non visibles réactive l'angoisse qu'ils soient endommagés, rendus inertes ou anéantis. Le refus de la féminité apparaît ainsi non comme un rejet du féminin, mais comme une défense paradoxale visant à sauvegarder un féminin intime vécu comme trop vulnérable ou insuffisamment symbolisé.

Dans une perspective complémentaire, Jacques André (2013) montre que la féminité peut fonctionner comme une tentative de recouvrement d'un féminin non symbolisé, opérant comme une organisation narcissique secondaire visant à donner forme et visibilité à ce qui, dans le féminin, demeure irréprésentable. En investissant le corps dans le registre du paraître, de la séduction et de l'image, la féminité permet au sujet de maintenir une cohésion narcissique face à l'angoisse suscitée par un féminin interne vécu comme béant ou intrusif.

Ainsi, distinguer féminin et féminité permet de situer plus précisément les effets que certaines expériences effractantes peuvent produire sur l'organisation psychique. Une atteinte du féminin comme fonction psychique de liaison et de transformation n'implique pas nécessairement la

disparition de la féminité entendue comme organisation narcissique visible et socialement investie. Celle-ci peut fonctionner comme un dispositif de réassurance venant recouvrir ou contenir les fragilités du féminin originaire.

La tension entre féminité et féminin demeure structurellement instable : la féminité peut fonctionner comme organisation défensive face à l'angoisse suscitée par l'expérience plus intime du féminin. Cette articulation n'est jamais définitivement acquise : elle suppose un travail psychique constant afin que la fonction protectrice de la féminité ne se rigidifie pas en défense, et que l'exposition inhérente au féminin ne bascule pas dans l'effraction. Lorsqu'elles parviennent à s'articuler symboliquement, ces deux dimensions ouvrent à un féminin vivant, créateur et désirant. Cette distinction permet ainsi de penser la dialectique entre visible et invisible, entre paraître et être, entre défense et réceptivité, et constitue un repère fondamental pour comprendre la construction psychique du féminin.

Dans cette thèse, nous retenons trois registres du féminin : le féminin originaire ou pré-pulsionnel (Winnicott, Abraham), le féminin pulsionnel ou sexué (Freud, Klein, Schaeffer) et le féminin blessé (André, Mazoyer), lié aux impasses de la symbolisation.

Ce cadre conceptuel oriente notre travail : il permet de situer, dans la suite du chapitre, les fondements freudiens ainsi que les principales contributions postfreudiennes et contemporaines qui ont tenté de penser la spécificité du féminin dans son rapport à la sexualité, au désir et à l'altérité, tout en éclairant les impasses que provoque la désorganisation traumatique du sexuel. Toutefois, l'élaboration de ces perspectives suppose, en amont, de revenir à ce qui, dans la vie psychique, relève de l'originaire. Celui-ci ne correspond pas seulement à un temps antérieur à la rencontre traumatique, mais peut déjà contenir une dimension traumatique ou constituer un lieu de vulnérabilité lorsque les premières expériences excèdent les capacités de liaison et de symbolisation. Cette mise en perspective permet d'interroger dans quelle mesure les traces de l'originaire peuvent éclairer l'expérience de l'abus sexuel et ses répercussions psychiques.

## **2.2. Socle originaire, identifications et assises psychiques du féminin**

L'examen des modèles psychiques originaires constitue une étape indispensable pour comprendre comment l'effraction sexuelle extrafamiliale s'inscrit dans une histoire psychique

préexistante. L'événement traumatique ne s'inscrit jamais dans un vide psychique, mais dans un appareil psychique en cours de constitution, façonné par les premières expériences corporelles, relationnelles et identificatoires. C'est dans ce socle que se logent les premières capacités de symbolisation, les assises narcissiques et les modes précoces de gestion de l'excitation, dont dépend ultérieurement la manière dont le sujet peut faire face au traumatique. Ces modèles permettent ainsi de comprendre comment l'effraction sexuelle vient atteindre le travail psychique du féminin, en particulier dans ses dimensions de passivité, de dépendance et d'ouverture à l'altérité, directement engagées dans la sexualité féminine adulte.

Ce détour par les modèles psychiques originaux vise à poser les conditions de possibilité du féminin, avant d'interroger ce que l'effraction traumatique vient désorganiser dans la sexualité féminine ultérieure.

Les modèles psychiques originaux renvoient à des schémas fondamentaux qui organisent, dès les premiers temps de la vie, le développement et le fonctionnement psychique. Ces configurations primitives s'inscrivent à partir du corps, de la dépendance et de la rencontre avec l'objet primaire. Elles constituent les premiers organisateurs du monde interne, là où se nouent les rapports entre pulsion et lien, excitation et contenance, activité et passivité. Freud insiste sur le rôle déterminant des expériences précoces dans l'organisation du désir, du Moi et du lien à l'autre (Freud, *L'interprétation des rêves*, 1900/1996).

Dans *L'Interprétation des rêves*, Freud développe en effet une conception du fonctionnement psychique fondée sur la conservation des traces mnésiques. Il montre que les expériences précoces ne disparaissent pas, mais laissent des inscriptions durables dans l'appareil psychique, susceptibles d'être remaniées, déplacées ou réactivées ultérieurement. Ces traces ne sont pas des souvenirs accessibles tels quels à la conscience, mais des inscriptions inconscientes qui organisent le désir, les fantasmes et les modalités du lien à l'objet. La vie psychique se construit ainsi sur un empilement de traces hétérogènes, dont la persistance conditionne la répétition, l'après-coup et la réactualisation de l'infantile dans la vie psychique ultérieure.

La théorie freudienne des traces mnésiques permet ainsi de penser que les expériences précoces constituent un fond durable sur lequel viendront se rejouer, dans l'après-coup, les modalités de

l'accès au féminin, du désir et de la relation à l'autre. Dans cette perspective, le traumatisme vient éprouver la solidité ou les fragilités de ces premières assises psychiques.

Freud (1895), dans ses premières élaborations sur l'hystérie, met l'accent sur le caractère pathogène d'une excitation qui n'a pu être ni abréagié ni déchargée, laissant persister une quantité d'affect non élaborée dans l'appareil psychique. Ce défaut de traitement psychique de l'excitation constitue le noyau du traumatique. L'effraction réactive alors des zones de vulnérabilité restées non métabolisées, des traces corporelles et affectives précoces où la symbolisation a échoué. Le traumatisme sexuel atteint ainsi non seulement un corps d'enfant, mais une organisation psychique encore en cours de constitution, dépendante de la qualité du pare-excitation interne et des premiers objets d'amour. Cette atteinte pèsera durablement sur la manière dont la sexualité féminine pourra, à l'âge adulte, s'inscrire comme expérience désirante ou, au contraire, se figer sur un mode défensif ou effractant.

Les premières organisations du lien se construisent dans une expérience de dépendance originaire, antérieure à toute élaboration œdipienne. Freud (1921) situe l'identification primaire au cœur de ce processus : elle précède toute distinction entre soi et l'autre et constitue le prototype de toute relation ultérieure. L'enfant ne se reconnaît pas encore comme sujet séparé ; il se vit dans et par l'objet. Cette identification primaire, nourrie par l'allaitement, les soins corporels, les regards et les rythmes partagés, fonde les premières modalités de satisfaction pulsionnelle et les premiers contours du lien. Toutefois, chez Freud, ces premiers repères : inscription corporelle des affects, dépendance originaire et identification primaire, ne permettent pas de stabiliser de façon univoque la question de l'objet d'amour fondamental de la femme : ses théorisations oscillent entre un ancrage maternel originaire et le déplacement ultérieur vers l'objet paternel.

Si Freud accorde d'abord une place centrale au père comme objet d'amour œdipien, il est progressivement conduit à reconnaître la force du lien maternel primaire, fondé sur une expérience de dépendance corporelle et affective antérieure à toute élaboration œdipienne. Chez la fille, l'Œdipe apparaît ainsi comme une formation secondaire : elle désire d'abord la mère, puis le pénis, puis l'enfant du père, ce qui interroge la nature même de l'investissement du père – et plus largement de l'homme – comme objet d'amour. Cette tension entre primat du père et prévalence du lien maternel primaire traverse l'ensemble de la pensée freudienne et contribue à maintenir le



féminin comme un champ théorique hétérogène, traversé de déplacements et de tensions internes. Ces tensions freudiennes invitent dès lors à reprendre, à partir des identifications et de leurs remaniements, les conditions psychiques d'un accès au féminin et justifient le recours aux élaborations postfreudiennes pour en affiner la compréhension.

Cette difficulté à penser le passage de l'objet maternel à l'objet paternel constitue un point nodal de la psychosexualité féminine. Les travaux contemporains de C. Luquet-Parat (2020) mettent en évidence que ce passage ne relève pas d'un simple déplacement identificatoire ou symbolique, mais engage un travail pulsionnel complexe. À partir d'une relecture rigoureuse de Freud, elle montre que l'organisation œdipienne génitale ne constitue pas un état définitivement acquis, mais repose sur le maintien d'un équilibre dynamique entre courants prégénitaux, génitaux et tendres et agressifs, activité, passivité, équilibre constamment menacé de régression. Ce changement d'objet suppose ainsi une intégration progressive des composantes pulsionnelles issues de la prégénitalité au sein de la relation génitale, sans qu'elles soient abolies ni figées.

Chez la fille, le changement d'objet ne s'opère donc pas uniquement sur un mode identificatoire ou symbolique, mais suppose l'intégration de la passivité et des composantes sado-masochiques de la pulsion, sans que celles-ci ne se transforment en positions prégénitales ou défensives. Le masochisme féminin apparaît alors comme un opérateur structurant : il permet la transformation de la passivité originaire en une modalité de liaison pulsionnelle, autorisant la fillette à se dégager progressivement de l'objet maternel primaire pour investir l'objet paternel, puis l'homme, dans un processus de transformation progressive des investissements antérieurs, sans dissociation ni appauvrissement de leurs composantes.

Cette conception permet ainsi de penser la sexualité féminine comme un processus d'élaboration, fondé sur un travail permanent d'intégration et de transformation des courants pulsionnels, où les composantes prégénitales ne sont ni abolies ni déssexualisées, mais reprises et métamorphosées dans l'organisation génitale adulte. Elle offre de ce fait un fil conducteur théorique précieux pour articuler les apports freudiens, les élaborations pulsionnelles et les conceptions du féminin, dans une continuité attentive aux différents registres du développement psychique.

Cette première modalité identificatoire appelle, dans un second temps, un travail de différenciation.

L'identification secondaire marque un tournant décisif dans cette dynamique. Freud (1923) la décrit comme une introjection de l'objet aimé destinée à supporter sa perte. Cette opération psychique permet l'émergence d'un espace interne où l'objet peut être représenté en son absence, ouvrant l'accès au manque, à l'attente et à la temporalité du désir. La formation du Surmoi s'accompagne de l'émergence de la culpabilité, liée à l'intériorisation des interdits parentaux. Lorsque cette identification secondaire demeure fragile, le lien à l'objet reste pris dans une oscillation entre angoisse d'abandon et peur d'intrusion. Cette fragilité se retrouve, à l'âge adulte, dans des difficultés à investir la passivité sexuelle autrement que sur un mode défensif : l'ouverture psychique et corporelle à l'autre, nécessaire à l'expérience sexuelle, réactive alors la menace d'une effraction originaire.

Ces processus identificatoires s'inscrivent dans un ensemble plus large d'organisations psychiques condensées dans les imagos parentales, qui orientent précocement la manière dont la dépendance, la passivité et l'excitation pourront être vécues. Selon Klein (1932), l'imgo maternelle s'organise très tôt sur un mode clivé, opposant bon et mauvais objet, et conditionne ainsi la possibilité pour le sujet de vivre la dépendance et l'ouverture à l'objet sur un versant contenant ou, au contraire, persécutif. Lorsque cette ambivalence ne peut être suffisamment symbolisée, elle constitue un point de fragilité majeur, exposant la passivité à être vécue comme menaçante. C'est précisément dans ces configurations où la dépendance originaire demeure vulnérable que la question du traumatisme prend toute sa portée clinique.

À partir de ces configurations précoces, Ferenczi approfondit la compréhension des effets subjectifs du traumatisme sur le lien à l'objet. Il montre que, dans les situations traumatiques, l'enfant peut se sentir coupable d'avoir aimé celui qui l'a trahi : la confusion des places transforme la tendresse en culpabilité inconsciente. La passivité imposée est alors vécue comme une faute personnelle, ce qui désorganise le lien au corps et au désir et laisse une empreinte durable sur la vie psychique (Ferenczi, 1933).

Ce déplacement vers une culpabilité issue de la confusion des places éclaire les modalités défensives archaïques susceptibles d'être mobilisées face à l'angoisse. Dans cette perspective, dans le prolongement de ces élaborations, Klein (1946) met en évidence les mécanismes de projection, d'introjection et d'identification projective comme tentatives précoces de maîtrise

d'une excitation vécue comme envahissante. Ces processus permettent de comprendre comment, à l'âge adulte, la sexualité peut se structurer autour de défenses face à la passivité, à la pénétrabilité et à l'ouverture à l'autre.

La qualité de l'environnement joue alors un rôle déterminant dans le devenir de ces éprouvés. Lorsque l'environnement maternel est suffisamment contenant, l'identification primaire soutient la continuité d'être et permet l'émergence progressive d'une différenciation dedans/dehors. Winnicott (1960, 1962) montre que le nourrisson ne peut accéder à un sentiment d'existence que si l'environnement lui permet de « continuer à être » sans effraction. La mère, par sa capacité d'adaptation suffisamment bonne aux besoins du bébé, exerce une fonction de holding qui protège le nourrisson des intrusions excessives et préserve la continuité de son expérience. Dans ces conditions, la passivité originaire peut être vécue comme une expérience fondatrice et non comme une menace.

Lorsque l'environnement précoce se montre défaillant – par retrait, incohérence, intrusion ou indifférence – l'excitation déborde les capacités psychiques de l'enfant. Les éprouvés demeurent à l'état brut, non symbolisés, et s'inscrivent sous forme de traces sensorielles et affectives isolées. Ces traces constituent des noyaux de vulnérabilité qui peuvent fragiliser ultérieurement la capacité du sujet à tolérer la passivité et l'ouverture à l'autre. Dans ces configurations, la dépendance n'est plus vécue comme support de subjectivation, mais comme menace d'intrusion ou de perte de soi.

Ces enjeux sont centraux pour comprendre la construction du féminin, dans la mesure où la passivité et la dépendance constituent des dimensions structurantes de la sexualité féminine. Ils sont théorisés plus précisément à partir de la notion de contenance, essentielle pour comprendre la capacité – ou l'incapacité – à investir la passivité sans effraction.

Bion (1959, 1962) souligne que la réussite de ces processus dépend étroitement de la capacité de l'objet à exercer une fonction de contenance. Lorsque cette fonction échoue, l'excitation demeure brute et la passivité se transforme en passivation traumatique. Là où la contenance fait défaut, le manque ne peut être symbolisé comme absence structurante, mais s'éprouve sur un mode corporel et narcissique, compromettant durablement l'accès à une passivité psychiquement investissable.

Les dynamiques précédemment décrites autour de la passivité, de la dépendance et de l'organisation du lien prennent une configuration spécifique chez la fillette, du fait de l'articulation singulière entre identification primaire, refoulement précoce du sexuel féminin infantile et construction du féminin.

Chez la fillette, les processus identificatoires et défensifs prennent une forme particulière, en raison de leur inscription directe dans le rapport au corps et au sexuel. Sur le plan de la défense précoce du sexuel, l'identification secondaire s'articule à ce que Braunschweig et Fain (1975) ont conceptualisé comme la « censure de l'amante », c'est-à-dire le processus par lequel la dimension érogène du lien maternel primaire est mise à distance afin de permettre l'instauration ultérieure de l'organisation œdipienne. Ce mouvement défensif structurant maintient temporairement le sexuel à l'écart tant que les capacités de symbolisation demeurent insuffisamment constituées. Il prépare l'émergence d'une organisation plus élaborée du féminin, tout en laissant subsister un point de vulnérabilité susceptible d'être réactivé lors d'une effraction traumatique.

Sur le plan identificatoire et narcissique, l'identification primaire à la mère revêt chez la fillette une tonalité spécifique. Comme le souligne Schaeffer (2013), cette identification engage simultanément une dimension narcissique et une dimension érogène. Avant même la reconnaissance de la différence des sexes, la fillette évolue dans une expérience de continuité narcissique et corporelle avec le corps maternel, esquissant une première inscription du féminin comme réceptivité et ouverture à l'objet. Toutefois, cette proximité originaire expose également au risque d'une confusion durable entre être et être désirée, le féminin pouvant alors se constituer principalement dans l'assomption du désir de l'autre plutôt que dans une appropriation subjective du désir. Lorsque cette passivité originaire ne peut être symbolisée, c'est-à-dire reconnue et intégrée comme une modalité psychique de réception et d'ouverture à l'autre, elle ne peut s'inscrire comme position subjective ; elle demeure vécue sur un mode contraint, assimilée à une expérience imposée par l'objet, pouvant être ressentie comme une emprise ou une intrusion menaçant l'intégrité du Moi.

Cette configuration identificatoire s'inscrit dans une dynamique d'ambivalence maternelle durable. Lanouzière (2019) rappelle que l'étude des relations précoces mère/fille met en évidence une ambivalence accrue de la mère à l'égard de la fille, ainsi que l'importance de la haine

inconsciente projetée sur l'objet primaire, transformant celui-ci en figure d'épouvante. La réintrojection de cette figure nourrit la culpabilité et l'exposition au châtement. Cette ambivalence première, à la fois nourricière et destructrice, constitue un socle structurant de la vie psychique féminine, en ce qu'elle confronte précocement la fillette à la coexistence des motions d'amour et d'hostilité envers l'objet primaire, engageant un travail de symbolisation indispensable à l'élaboration du lien à l'objet et conditionnant ultérieurement sa manière d'investir la dépendance, la passivité et l'altérité.

Lorsque les identifications précoces demeurent fragiles ou que l'ambivalence ne peut être suffisamment symbolisée, ces tensions se déplacent et se condensent sur le plan affectif, à travers l'expression d'affects fondamentaux – en particulier la honte et la culpabilité – mobilisés dans les situations traumatiques et jouant un rôle décisif dans le devenir du sexuel. Dans les situations d'abus sexuel, ces affects s'enracinent dans le corps et dans l'organisation psychique du lien à l'autre, en venant soutenir un travail minimal de liaison là où l'effraction traumatique a débordé les capacités de symbolisation. La honte se cristallise autour de l'expérience corporelle d'exposition et de souillure : elle condense excitation et interdit, plaisir et effroi, et peut sceller un clivage durable entre le Moi et le corps. La culpabilité, quant à elle, s'organise fréquemment autour d'un renversement subjectif du traumatique : l'enfant tend à se vivre comme cause de ce qui lui est imposé, afin de maintenir une forme de maîtrise psychique là où il a été radicalement passivé.

Dans une perspective psychanalytique contemporaine, Scotto Di Vettimo (2014) propose de comprendre la honte, lorsqu'elle surgit dans l'après-coup du traumatisme, comme un affect ambivalent : elle témoigne certes de la blessure narcissique et du clivage, mais peut également constituer un premier mode de mise en forme subjective de l'effraction. Autrement dit, là où la répétition traumatique tend à maintenir l'expérience sur un mode d'agir ou de sidération, l'émergence de la honte peut marquer un début de re-liaison, permettant au sujet de se sentir à nouveau concerné, affecté et en lien avec lui-même, là où le traumatisme avait menacé la continuité du sentiment d'existence. Cette articulation est essentielle pour notre problématique, en ce qu'elle éclaire la manière dont l'effraction sexuelle peut entraver – ou parfois relancer – le travail de symbolisation du féminin, notamment autour de la passivité et de l'ouverture à l'autre.

Ainsi, les modèles psychiques originaires – identifications précoces, imagos parentales, mécanismes projectifs, assises narcissiques et affects fondamentaux – déterminent les modalités selon lesquelles l'effraction sexuelle extrafamiliale sera psychiquement traitée, clivée ou intégrée. Loin de constituer un simple arrière-plan, ils organisent les capacités de liaison, de symbolisation et de tolérance de la passivité, telles qu'elles ont été pensées dans la métapsychologie freudienne du traumatique, où l'effraction excède les capacités de liaison du psychisme (Freud, 1895, 1920), puis reprises et approfondies à partir des fonctions de contenance et des processus de déliaison dans les élaborations postfreudiennes (Bion, 1962 ; Green, 1993).

Selon le degré d'étayage de ces capacités, l'effraction peut engager des tentatives de mise en sens et de liaison secondaire, favorisant l'émergence d'affects différenciés et l'amorce d'un travail d'élaboration, même conflictuel. À l'inverse, lorsque les assises narcissiques demeurent fragiles, que les identifications précoces restent peu différenciées ou que les mécanismes de liaison font défaut, l'effraction tend à être traitée sur un mode clivé ou agi : l'excitation demeure brute, non transformée, et la passivité est vécue comme une expérience d'emprise ou d'intrusion.

Comprendre ces assises permet de situer les effets du traumatisme non comme une rupture absolue, mais comme une désorganisation du travail psychique du féminin, là où la passivité, la dépendance et l'ouverture à l'autre n'ont pu être symbolisées de manière suffisamment sécurisante. Les modèles psychiques originaires permettent ainsi de situer l'effraction sexuelle comme une atteinte du travail de symbolisation du féminin, plutôt que comme un simple événement sexuel ou identitaire.

L'ensemble de ces développements consacrés au socle originaire du féminin, aux premières modalités identificatoires et aux assises narcissiques de la subjectivité conduit désormais à interroger plus largement la problématique du féminin en psychanalyse. Il s'agit d'examiner les conditions théoriques de son émergence, les résistances qu'il rencontre dans la pensée analytique, ainsi que les tensions qu'il condense entre ouverture à l'autre, passivité, vulnérabilité et risque d'effraction. Cette mise au point s'avère indispensable pour situer les élaborations freudiennes et postfreudiennes du féminin, et pour comprendre en quoi cette dimension constitue un lieu particulièrement exposé aux effets désorganisateurs des atteintes traumatiques précoces.

Après avoir posé les distinctions conceptuelles entre féminin et féminité, et examiné les assises psychiques originaires, il est essentiel de revenir à Freud. Ce retour nous permet de mettre en lumière les tensions et apories théoriques qui fondent les débats postfreudiens. En examinant les différentes positions de Freud sur le féminin, nous éclairons le cadre qui a conduit aux développements postérieurs. C'est en reprenant ces points nodaux que nous pouvons ensuite articuler les apports contemporains et les limites du travail de symbolisation du féminin.

### **2.3. Problématique du féminin en psychanalyse : fondements et élaborations**

Depuis les débuts de la psychanalyse, la question du féminin s'impose comme l'un de ses objets les plus complexes et les plus résistants à la formalisation théorique. Cette difficulté relève de la nature même du féminin en tant que modalité psychique et subjective. Penser le féminin revient à s'aventurer dans un champ où se rencontrent les limites du langage, les opacités du sexuel infantile, les transformations du corps, les traces des premiers liens, les remaniements identificatoires et les effets parfois dévastateurs de l'effraction. Freud, qui n'a cessé d'y revenir tout au long de son œuvre, reconnaît lui-même cette résistance structurelle en qualifiant la féminité de « continent noir » (Freud, 1926, p. 133), expression qui traduit autant son propre désarroi théorique que la part d'énigme inhérente à ce registre. L'obscurité du féminin tient donc à l'irréductible complexité d'un processus psychique qui engage simultanément la dépendance, la passivité, la réceptivité, le manque, le désir, le renoncement, la symbolisation et la possibilité de se laisser affecter par l'autre.

Le féminin se situe au carrefour de tensions fondamentales qui traversent l'ensemble de la théorie psychanalytique. Il articule ce qui, dans la vie psychique, relève de l'ouverture à l'autre et ce qui, simultanément, convoque la menace de l'effraction. Il désigne un espace d'accueil, de disponibilité et de créativité, mais un espace constamment exposé au risque d'intrusion, de débordement pulsionnel ou de dissolution des limites internes. Cette ambivalence originarie rend le féminin difficile à penser et à symboliser : ouverture et vulnérabilité s'y confondent, faisant de la position féminine à la fois une condition de la relation et un lieu de fragilité constitutive.

Le féminin (chez le garçon et la fille) apparaît ainsi comme une position psychique particulièrement vulnérable, dans la mesure où il se construit à partir d'une position d'ouverture à l'autre, ce qui l'expose de manière privilégiée aux effets du traumatique et au risque d'effraction lorsque les capacités de liaison et de symbolisation sont débordées.

La reconnaissance freudienne d'une résistance du féminin à la formalisation ne constitue pas un aveu d'échec, mais le point d'appui à partir duquel les élaborations postfreudiennes ont pu se déployer. En cherchant à penser ce que la théorie freudienne laissait en suspens – notamment les dimensions archaïques, corporelles et irréprésentables du féminin –, ces auteurs ont proposé des voies théoriques différenciées pour approcher ce registre énigmatique. Klein explore les angoisses prégénitales, Abraham insiste sur l'érogénité vaginale infantile, tandis que Chasseguet-Smirgel introduit le rôle du tiers paternel dans la symbolisation. Winnicott, en rupture avec cette économie pulsionnelle, propose un féminin originaire non conflictuel, alors qu'André met au contraire en évidence les zones d'irréprésentable et de négativité où se cristallise un féminin blessé. L'ensemble de ces références, tantôt complémentaires tantôt divergentes, éclaire différemment le féminin et constitue une ressource : elles permettent de saisir la pluralité des registres du féminin – originaire, pulsionnel, symbolique et traumatique – que cette thèse articule pour penser les impasses liées à l'effraction sexuelle extrafamiliale.

D'où l'inscription de notre réflexion : interroger les conditions d'émergence et les modalités de symbolisation du sexuel féminin, en articulant les apports classiques et postfreudiens à la question spécifique de notre recherche. Explorer la sexualité féminine d'un point de vue psychanalytique revient à situer les lieux de fragilité où le sexuel infantile, les identifications et les représentations du corps viennent se nouer, et où l'effraction traumatique, lorsqu'elle survient, peut désorganiser ces processus.

### **2.3.1. Le féminin chez Freud**

Chez Freud, le féminin ne se laisse pas enfermer dans une conceptualisation unifiée. Les textes consacrés à la sexualité féminine révèlent des déplacements, des hésitations et des points de butée qui témoignent de la difficulté à penser une spécificité féminine irréductible à la logique phallique.

#### ***2.3.1.1. L'énigme du féminin et son rejet***

Aborder le féminin en psychanalyse suppose de se confronter à un paradoxe fondateur. Freud (1926) qualifie le féminin d'« obscur » et la féminité de « continent noir », soulignant la part d'énigme que cette notion introduit au cœur de la théorie. Cette obscurité ne renvoie pas à un



déficit conceptuel, mais à la résistance même du féminin à la représentation : le féminin désigne ce lieu où le savoir analytique rencontre la limite du dicible.

Freud oscille entre deux mouvements : une tentative de théorisation du féminin et un rabattement récurrent sur le modèle phallique, comme en témoignent ses élaborations sur l'envie du pénis, la féminité et le « roc du féminin ».

En 1925, dans *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, Freud tente de rendre compte du refus du féminin par la théorie de l'envie du pénis, qu'il érige alors comme organisateur central du devenir-femme. Il affirme que la petite fille se reconnaît comme « dépourvue de pénis » et que cette constatation inaugure l'envie du pénis, laquelle organise durablement son rapport à la sexualité et au désir (Freud, 1925). Le féminin se trouve alors pensé à partir du manque et de la comparaison phallique. Cette proposition relève toutefois d'une théorie sexuelle infantile partielle, appelée à être dépassée dans l'accès à la sexualité génitale adulte. Freud lui-même en reconnaît les limites lorsqu'il souligne, en 1933, dans *La féminité*, le caractère énigmatique et irréductible du féminin, qu'il peine à penser autrement que comme un point de butée théorique.

Enfin, dans *Analyse terminée, analyse interminable*, Freud désigne le « refus du féminin » comme un point de butée majeur du travail analytique, qualifié de « roc » auquel se heurte l'analyse dans les deux sexes (Freud, 1937). Ce constat atteste l'existence d'une résistance structurelle à l'élaboration du féminin, qui ne relève plus seulement d'un déficit théorique, mais d'une difficulté psychique fondamentale à tolérer la passivité, la dépendance et la perte qu'il engage. L'oscillation freudienne entre effort de théorisation et maintien d'un référentiel phallique rend ainsi compte de la difficulté à penser un sexuel féminin non réductible à la logique de la possession ou du manque.

Nous considérons, à la suite de Freud (1937), que le « rejet du féminin » ne renvoie pas seulement à une impasse théorique, mais à une dynamique psychique universelle : celle qui conduit tout sujet à refuser en lui ce qui relève de la passivité, de la réceptivité et de la dépendance. Cette résistance témoigne de la difficulté à accueillir le féminin comme position d'être, dans la mesure où elle confronte chacun à la vulnérabilité et à la dépendance originaires. Cette hypothèse éclaire les fondements de notre réflexion : le féminin, en tant que position d'ouverture à l'autre, suppose un

travail psychique constant de transformation des excitations et des angoisses d'effraction que la passivité suscite.

Dans cette perspective, le féminin renvoie à une position psychique résultant d'un long travail d'élaboration du sexuel infantile. Dans *Un enfant est battu* (1919), puis dans *La féminité* (1933), Freud montre que le féminin ne se constitue pas d'emblée, mais qu'il résulte d'un parcours conflictuel marqué par la passivité, la dépendance à l'objet et la nécessité d'un renoncement symbolique.

### ***2.3.1.2. Du masochisme au travail du féminin***

C'est dans ce cadre que s'inscrit l'évolution de la pensée freudienne. Freud connaît lui-même une évolution marquée, passant d'une conception centrée sur le masochisme et la fustigation (1919) à une théorie plus structurale du devenir-femme, fondée sur le "travail du féminin" marquée par le complexe de castration et le renoncement symbolique (1925–1932). Le féminin n'est plus envisagé uniquement sous l'angle du traumatisme et de la souffrance, mais comme un processus de symbolisation qui se construit dans le temps. La réflexion freudienne permet ainsi de saisir combien la sexualité féminine demeure traversée par l'infantile et étroitement dépendante des conditions de symbolisation du désir. Freud (1932) souligne la spécificité du devenir sexuel féminin, en indiquant que « la libido subit une répression plus grande quand elle est contrainte de se mettre au service de la fonction féminine, comme si la nature tenait moins compte de ses exigences que dans le cas de la virilité » (p. 176). Cette remarque met en évidence la tension entre les exigences pulsionnelles et les contraintes inhérentes à l'accès au féminin, lequel ne peut s'élaborer qu'au prix d'un remaniement profond des investissements et des identifications.

### ***2.3.1.3. Féminité comme conquête seconde***

Freud conçoit la féminité comme une conquête seconde : la petite fille passe du clitoris au vagin, du masculin au féminin. Ce passage implique un renoncement symbolique, celui de la maîtrise phallique au profit d'une réceptivité érotisée. Ce renoncement trouve une mise à l'épreuve décisive au moment pubertaire-adolescent, lorsque l'accès à la genitalité réactive le sexuel infantile et conduit le sujet à reprendre la passivité, la réceptivité et le rapport à l'objet de désir. Ces remaniements, qui engagent à nouveaux frais le travail identificatoire et les conditions de symbolisation du féminin, font l'objet d'un développement spécifique dans le chapitre 3 consacré

à l'exploration psychodynamique de la phase de latence à la puberté. Cette logique du renoncement structure la pensée freudienne du féminin : devenir femme, c'est renoncer à l'activité pour accéder à la capacité d'être affectée, pénétrée, traversée par le désir. Freud maintient ainsi le primat du phallus, considérant le clitoris comme un « petit pénis » et laissant le vagin dans l'ombre. Le féminin s'y définit sous le signe du manque, tandis que la féminité s'acquiert au prix d'une perte. Cette conception, bien que fondatrice, a suscité de nombreuses relectures critiques.

Dans cette perspective, la petite fille demeure longtemps, selon Freud (1925), « un petit homme » : le féminin n'est pas donné, mais se construit à travers un travail psychique progressif étroitement lié à la castration symbolique. Pour Freud, la castration féminine n'est pas un fait anatomique, mais un fantasme structurant : elle marque la prise de conscience redoutée du manque et la difficulté à symboliser un sexe intérieur, invisible et porteur d'angoisse.

L'envie du pénis devient alors une ruse de l'inconscient, un mécanisme à la fois défensif et structurant : elle permet à la fille de s'adosser symboliquement au phallus comme signifiant de puissance, de valeur et de reconnaissance narcissique, dans un contexte où l'absence de pénis constitue une atteinte narcissique. Ce moment phallique constitue une étape nécessaire, en ce qu'il rend possible un dégagement de la toute-puissance maternelle et ouvre la voie à l'investissement d'une féminité symbolisée.

Pour la fille, ce passage s'accompagne d'un déplacement de l'objet d'amour vers le père. Selon Freud (1925), ce déplacement s'inscrit dans un mouvement de dépit et de déception à l'égard de la mère, consécutif à la reconnaissance de l'absence de pénis. Le père est alors investi comme solution à cette impasse narcissique, et le désir d'enfant se constitue ultérieurement comme substitut symbolique du pénis manquant.

Ce détour par le phallique ne traduit pas un échec du féminin, mais une condition de sa construction symbolique. C'est à travers ce « travail du féminin » (Freud, 1933) que la différence des sexes peut s'élaborer, et que la position féminine se constitue sans se confondre avec la castration. Ce travail implique une oscillation constante entre la tentative de s'identifier au phallus – dans une logique de maîtrise – et la capacité de consentir à la réceptivité et à la vulnérabilité inhérentes à la position féminine.

#### ***2.3.1.4. Féminin, infantile et vulnérabilité au traumatique***

Dans la perspective freudienne, le passage de la sexualité infantile à la sexualité adulte suppose un remaniement des identifications et des zones érogènes. Freud le décrit comme un transfert progressif du primat clitoridien à l'investissement vaginal, marquant le passage du masculin infantile au féminin génital. Cette conception a toutefois été nuancée par plusieurs auteurs postfreudiens, tels qu'Abraham (1924) et Klein (1932) qui mettent en évidence la complexité du développement psychosexuel féminin, soulignant l'existence de sensations vaginales précoces, parfois refoulées, et insistant sur la coexistence et l'articulation des deux zones érogènes plutôt que sur une succession linéaire. La sexualité féminine apparaît dès lors comme multiple, évolutive et hétérogène, marquée à la fois par la persistance de traces infantiles et par la possibilité d'une intégration symbolique du sexuel au sein d'une organisation génitale. Dans la perspective freudienne, le génital ne désigne pas uniquement la primauté anatomique des organes sexuels, mais une organisation pulsionnelle unifiée dans laquelle les composantes pré-génitales trouvent à s'articuler plutôt qu'à se substituer les unes aux autres. L'accès à la génitalité suppose ainsi la convergence du courant tendre et du courant sensuel, la reconnaissance de l'altérité de l'objet et la capacité d'investir la passivité sans qu'elle ne soit vécue comme effraction. Le féminin génital implique donc une transformation des expériences infantiles de dépendance et de réceptivité en modalités de liaison pulsionnelle, inscrites dans un rapport différencié à l'autre. Cette organisation génitale ne supprime pas l'infantile, mais en suppose l'intégration et le remaniement continus. Freud associe en effet étroitement le féminin à l'infantile, celui-ci représentant la part du sexuel la plus archaïque, marquée par la dépendance à l'autre, la passivité et la réceptivité du corps. Ces caractéristiques se retrouvent dans la position féminine, plus exposée à la régression et au refoulement. Le féminin conserve ainsi la mémoire des premières expériences corporelles et relationnelles, inscrites à un temps précoce où la jouissance s'éprouve directement dans le corps et dans la relation à l'objet, avant que ne s'instaurent les médiations symboliques permettant la différenciation et la représentation.

Ces expériences premières laissent des traces mnésiques qui ne sont pas immédiatement représentables, mais persistent comme noyaux d'affect et de sensibilité corporelle, susceptibles d'être réactivés ultérieurement. C'est en ce sens que le féminin demeure particulièrement exposé aux effets de l'infantile : non pas en tant que régression pure, mais comme travail toujours inachevé

d'intégration du sexuel dans l'organisation génitale adulte. Il se constitue à partir de ces traces précoces, dont l'élaboration suppose un travail de symbolisation permettant de transformer l'excitation corporelle en expérience psychiquement appropriable. Lorsque ce travail échoue, ces traces risquent de se maintenir sur un mode brut, favorisant la répétition, l'effraction ou l'intrusion dans la vie psychique adulte.

Lorsque ce travail n'aboutit pas, la dynamique du féminin peut se rejouer selon le principe de la compulsion de répétition (Freud, 1920) : le sujet est alors conduit à répéter, dans sa vie amoureuse ou sexuelle, des scénarios infantiles d'impuissance, de séduction ou d'effraction non symbolisés. Ce qui n'a pas pu être représenté dans l'enfance se rejoue à travers le corps et la relation à l'autre, dans une tentative inconsciente de maîtrise du traumatique originaire. Cette répétition témoigne à la fois de la persistance de l'infantile et de la difficulté à symboliser le féminin.

Les traces infantiles qui échappent à une élaboration psychique suffisante conservent une inscription corporelle et affective partiellement réfractaire à la représentation. Le féminin se situe alors du côté de ce qui résiste à la symbolisation, de ce qui demeure marqué par le corps et l'infantile.

La sexualité féminine devient alors le lieu privilégié où se jouent les tensions entre le pulsionnel et le symbolique, entre la dépendance à l'autre et le travail d'appropriation subjective.

L'infantile ne désigne pas seulement une période du développement, mais une modalité du rapport au sexuel qui persiste dans la vie psychique féminine, celle d'une ouverture au désir de l'autre et d'une tentative constante de mise en forme symbolique de ce qui, dans le corps, déborde la représentation. Cette articulation entre féminin et infantile, déjà complexe dans la dynamique ordinaire du développement, constitue un repère central pour notre réflexion. Elle éclaire la manière dont certaines effractions psychiques, telles que celles produites par un abus sexuel précoce, peuvent perturber le processus de liaison et de transformation du sexuel. En réactivant brutalement des traces corporelles et affectives antérieures à leur élaboration symbolique, l'effraction traumatique atteint directement la capacité de représentation et fragilise le travail de symbolisation du féminin, lequel risque alors de se figer du côté de l'effroi, du clivage ou du retrait, au lieu de s'ouvrir à la relation et au désir.

Dans cette perspective, la section suivante s'inscrira dans le prolongement de la conceptualisation freudienne du féminin, dont le caractère partiellement ouvert et traversé de tensions a précisément rendu possibles les déplacements et les remaniements opérés par les auteurs postfreudiens. C'est à partir de ces zones d'indétermination et de conflictualité théorique que se déploieront les principales élaborations postfreudiennes et contemporaines consacrées à la problématisation du féminin en psychanalyse.

### **2.3.2. Élaborations postfreudiennes du féminin**

Notre positionnement s'inscrit dans une perspective postfreudienne rigoureusement adossée à la métapsychologie freudienne, attentive à la complexité du féminin comme concept et comme expérience psychique. Il s'agit d'examiner, à partir d'un cadre théorique cohérent, les élaborations postfreudiennes qui ont cherché à approfondir la question de la symbolisation du féminin et de ses impasses, notamment lorsque les conditions de ce travail psychique se trouvent fragilisées.

Les postfreudiens ont, pour la plupart, remis en question cette conception du féminin définie principalement par le manque ou par la soumission au phallique. Ils soulignent que la logique phallocentrée, telle qu'elle traverse certains écrits freudiens, reconduit une hiérarchie implicite entre les sexes et ne rend pas pleinement compte de la richesse du vécu corporel et fantasmatique féminin. Déjà chez Freud lui-même, certains matériaux cliniques, tels que le cas de Dora ou le fantasme « un enfant est battu », laissent entrevoir un au-delà du modèle strictement phallique, à travers l'existence de sensations génitales précoces, d'une érotisation du corps féminin et de modalités de jouissance partielle antérieures à la génitalisation.

C'est dans le contexte de ces apories laissées ouvertes par la théorie freudienne du féminin que s'inscrivent les élaborations postfreudiennes consacrées à la sexualité féminine. Si Freud reconnaît le caractère énigmatique et partiellement irréductible du féminin, ses propositions demeurent traversées par une référence centrale au modèle phallique, laissant en suspens la question d'une spécificité propre de la psychosexualité féminine. Les travaux postfreudiens ont précisément cherché à déplacer ce cadre, non pour en récuser l'héritage, mais pour en interroger les limites et en prolonger les tensions internes.

En France, la publication de l'ouvrage collectif dirigé par J. Chasseguet-Smirgel (1964) constitue à cet égard un tournant majeur dans la réflexion psychanalytique sur la féminité. Ce travail marque une remise en question explicite du rôle de l'envie du pénis comme organisateur primaire du devenir-femme, tel qu'il avait été conceptualisé dans certains écrits freudiens. Chasseguet-Smirgel et les auteurs réunis autour d'elle défendent l'idée que la sexualité féminine possède une spécificité propre dès les premiers temps de la vie psychique, et qu'elle ne saurait être pensée uniquement à partir du manque ou de la référence phallique. Dans cette perspective, le féminin ne se réduit pas à une position secondaire ou dérivée, mais engage un travail psychique singulier, articulant dépendance, passivité et symbolisation.

Le rôle du tiers paternel apparaît alors non comme une simple compensation phallique, mais comme une médiation symbolique permettant à la fillette de se dégager de la fusion maternelle et d'accéder à une féminité subjectivée, non confondue uniquement avec la passivité ni avec la soumission masochiste. En introduisant la loi et la différence, le père rend possible un rapport au féminin où la réceptivité ne se confond pas avec la dépendance. Cette distinction marque une étape essentielle du processus de subjectivation : elle ouvre la possibilité d'un féminin symbolisé, dans lequel la femme ne se vit plus uniquement comme objet du désir de l'autre, mais comme sujet de son propre désir.

Dans cette perspective renouvelée, l'envie du pénis ne renvoie plus à un déficit constitutif du féminin, mais à une construction psychique seconde. Elle s'inscrit dans le mouvement par lequel la fillette tente de se doter de ce qui manque à la mère afin de limiter sa toute-puissance imaginaire. L'appropriation fantasmatique du pénis apparaît ainsi comme une modalité défensive permettant de négocier la dépendance originaire à la mère et d'ouvrir la voie au changement d'objet vers le père, investi non seulement comme porteur du phallus, mais comme recours symbolique susceptible de soutenir une relation à un objet moins persécutif et plus différencié.

Cette relecture ouvre la voie à d'autres élaborations qui en précisent les enjeux. M. Torok (1968) propose ainsi de comprendre l'envie du pénis comme le symptôme d'un « état de désir non réalisé » (p. 24), soulignant que la revendication phallique recouvre souvent une difficulté plus fondamentale à reconnaître et à investir le désir féminin lui-même. L'accent se déplace alors du

registre de la possession vers celui du désir, faisant de l'envie du pénis non un but en soi, mais l'indice d'un féminin empêché.

Dans un prolongement proche, mais sur un autre versant théorique, Braunschweig et Fain (1971) développent l'hypothèse selon laquelle l'identité sexuelle est établie très précocement, et que l'envie du pénis constitue un contenu manifeste venant dissimuler une revendication plus profonde : celle d'être reconnue par la mère comme pourvue d'un vagin. En formulant la thèse d'un double refoulement du vagin, primaire puis secondaire, ils montrent comment la psychosexualité féminine s'organise autour d'un évitement de l'intériorité corporelle, participant à la structuration du Surmoi et des modalités du désir. L'envie du pénis apparaît alors comme un détour psychique permettant de différer l'affrontement avec la question de l'espace interne du corps féminin.

À cette dimension s'ajoute une lecture plus directement centrée sur le narcissisme. Grunberger (1971) met en évidence l'impact du regard maternel sur la constitution de la psychosexualité féminine, montrant que la fille, souvent confrontée à une déception narcissique dans ce regard, se trouve engagée dans une quête durable de confirmation narcissique. L'envie du pénis, le désir de puissance ou la revendication d'un enfant peuvent dès lors être compris comme des réponses à cette fragilité narcissique originaire, tandis que le masochisme érogène et l'érotique anale participent à la transformation des tensions pulsionnelles.

Cette attention portée aux réponses parentales se retrouve également chez C. Parat (1964, 1991), qui insiste sur le rôle déterminant de la mère dans l'organisation de la psychosexualité de la fille. En mettant en évidence la fonction de la « censure de l'amante », Parat montre comment l'accès au tiers peut libérer la fillette de l'enfermement dans une relation exclusive à la mère. À l'inverse, l'échec de cette médiation maintient le féminin dans une dépendance conflictuelle à l'objet maternel, entravant durablement l'ouverture au pré-Œdipe puis à l'Œdipe.

Pris ensemble, ces apports conduisent à une conception du féminin qui ne peut être ni unifiée ni stabilisée. La réflexion postfreudienne met ainsi en évidence une oscillation constitutive du féminin, pensée à la fois comme différence originaire et comme construction dérivée.



Cette oscillation inscrit la psychosexualité féminine dans un espace de conflictualité irréductible, travaillé par les tensions entre dépendance, séparation et symbolisation.

Dans cette perspective, l'envie du pénis acquiert une valeur paradigmatique : loin d'être un organisateur primaire du féminin, elle apparaît comme une construction psychique seconde, résultant du refoulement du vagin maternel et des difficultés d'intégration du féminin interne. Elle peut fonctionner comme une solution défensive face à l'angoisse suscitée par l'intériorité du corps féminin, ses zones non visibles et la menace fantasmatique d'effraction qu'elles comportent. Le corps féminin se trouve ainsi pensé comme un espace intérieur à la fois convoité et redouté, dont l'investissement psychique suppose un travail d'élaboration particulièrement exigeant.

Enfin, l'ensemble de ces élaborations converge vers l'idée que le féminin constitue un travail psychique toujours exposé au traumatique. La psychosexualité féminine repose sur la capacité à transformer passivité, excitation et dépendance en expérience symbolisable. Lorsque ce travail est entravé – par des impasses identificatoires, des défaillances dans l'étayage narcissique précoce ou des expériences d'effraction – le féminin tend à se figer dans des formations défensives ou à se charger d'angoisses massives. Cette conception du féminin comme processus fragile et conflictuel offre un cadre théorique particulièrement pertinent pour penser les effets désorganisateurs d'un traumatisme sexuel extrafamilial, venant frapper un appareil psychique déjà confronté à la difficulté de symboliser l'ouverture et l'altérité.

Ces élaborations postfreudiennes, en multipliant les déplacements théoriques autour du féminin, ont en commun de souligner que celui-ci ne saurait être pensé uniquement à partir de la conflictualité œdipienne, du manque ou de la référence phallique. Elles invitent au contraire à interroger ce qui, dans l'expérience psychique, précède l'organisation pulsionnelle et les différenciations symboliques, et conditionne la possibilité même d'un travail ultérieur du féminin. Dès lors, la question se déplace vers l'examen des assises les plus archaïques de la vie psychique, là où dépendance, passivité et ouverture à l'autre constituent non encore des positions sexuées, mais des modalités premières de l'être. C'est à ce niveau originaire que se situe l'exploration du féminin primaire, dont l'élaboration apparaît déterminante pour comprendre les conditions de possibilité – ou d'entrave – du devenir-femme.

### **2.3.3. Féminin primaire : dépendance et passivité**

Explorer le féminin au niveau de son enracinement le plus archaïque revient à se situer dans une région du psychisme où les catégories habituelles de la théorie psychanalytique n'ont pas encore émergé. Ni la différence des sexes, ni la conflictualité œdipienne, ni même les premiers organisateurs pulsionnels n'y sont encore constitués. Il s'agit d'un espace premier où le sujet n'est pas encore sujet de désir, où le corps n'est pas encore érogène au sens psychanalytique, et où la relation à l'autre ne passe pas encore par une médiation symbolique. Le féminin, à ce niveau primaire, ne peut être appréhendé comme un attribut, une qualité psychique ou une position subjective déjà formée. Il se présente plutôt comme un état d'être, une modalité de présence à soi et au monde, une capacité (ou impossibilité) à se déposer dans la dépendance, à être affecté sans être détruit, à s'ouvrir avant même que cette ouverture ne puisse être symbolisée.

Cet espace archaïque, souvent sous-estimé dans les lectures centrées sur les organisations pulsionnelles ou œdipiennes, constitue pourtant la matrice de l'ensemble du développement psychique ultérieur. Il ne s'agit pas d'une couche préliminaire appelée à disparaître, mais d'un fond persistant, d'une tonalité de base sur laquelle viendront se greffer les identifications, les investissements, les remaniements œdipiens et les transformations de la vie psychique adulte. En ce sens, le féminin primaire n'est pas seulement antérieur à la sexualité adulte ; il en conditionne la possibilité même. Lorsque cette zone archaïque n'a pas pu se constituer de manière suffisamment stable, ou lorsqu'elle a été effractée prématurément, les constructions ultérieures du féminin se trouvent fragilisées, exposées à l'effondrement, à la dissociation ou à l'impossibilité d'habiter la réceptivité sans menace.

Cette région du psychisme est marquée par une ambivalence fondatrice. Elle constitue à la fois le lieu d'une vulnérabilité extrême et celui où peut émerger la capacité la plus essentielle à la vie psychique, celle de se laisser transformer. Le paradigme en jeu est celui d'une passivité originaire qui ne relève pas de la soumission, mais de la condition même de l'avènement du psychisme. L'enfant doit pouvoir dépendre, recevoir, être affecté et s'abandonner pour que des circuits internes de représentation puissent progressivement se mettre en place. Mais cette dépendance, lorsqu'elle n'est pas contenue par l'environnement, se transforme en chute, en fragmentation, en envahissement ou en sidération. La passivité apparaît ainsi comme une

position à double tranchant : créatrice lorsqu'elle est portée par un environnement suffisamment bon ; traumatique lorsqu'elle rencontre l'indifférence, l'intrusion ou l'effraction.

C'est pourquoi ce registre se révèle particulièrement sensible aux effractions traumatiques, et tout particulièrement à l'abus sexuel extrafamilial survenant dans l'enfance. L'effraction sexuelle vient alors frapper, avec une violence spécifique, un espace psychique encore privé de défenses et de médiations symboliques. Comprendre le féminin primaire apparaît dès lors indispensable pour saisir la profondeur de l'impact du trauma : ce que l'abus sexuel désorganise n'est pas une structure déjà constituée, mais une potentialité en cours de formation.

Dans cette perspective, Karl Abraham, contemporain de Freud, déplace la réflexion vers le corps et l'érogénéité. Il propose l'hypothèse d'une érogénéité vaginale infantile, ouvrant la voie à l'idée d'une féminité originaire – disposition précoce à la réceptivité, antérieure à la puberté et au complexe d'Œdipe. Cette hypothèse offre une continuité entre le sexuel infantile et la sexualité adulte, et rend pensable l'existence d'un féminin primitif, enraciné dans le corps avant toute symbolisation. Cette approche met en lumière un enjeu essentiel pour notre recherche : lorsque le corps a été effracté prématurément, la dimension originaire du féminin peut se trouver atteinte dans sa capacité d'accueil et de transformation.

Dans sa correspondance avec Freud (1924), Abraham souligne les limites d'une psychogenèse minimale qui réduirait des symptômes tels que la frigidité ou le vaginisme à un simple maintien du plaisir clitoridien. Il montre que ces manifestations traduisent des défenses contre des désirs primitifs refoulés, liés à la zone vaginale et à l'investissement du père. Il suggère ainsi l'existence d'un interdit archaïque pesant sur la localisation vaginale, interdisant symboliquement l'accès à une jouissance féminine reconnue. Pour notre réflexion, cette lecture d'Abraham est précieuse : elle permet de comprendre que le féminin blessé ne renvoie pas uniquement à un défaut de symbolisation, mais à une atteinte du corps comme lieu de plaisir et de réceptivité.

C'est précisément lorsque la féminité ne parvient plus à assurer cette fonction de liaison et de pare-excitation que se posent les limites de cette organisation défensive. Dans ce prolongement, Catherine Chabert (2003) introduit la notion de "féminin mélancolique" pour désigner un destin du féminin dans lequel la passivité ne peut être investie comme voie de liaison psychique. Dans cette configuration, la dépendance et la vulnérabilité ne peuvent être symbolisées ni

transformées ; elles s'organisent autour d'un noyau mélancolique marqué par l'identification à un objet interne perdu ou mort. Chabert (2016) évoque à cet égard la figure de « l'enfant mort », qui ne désigne pas seulement l'objet perdu, mais une représentation limite de la passivité elle-même, marquée par une tendance à l'extinction pulsionnelle et par un gel du mouvement érotique. Cette figure incarne le négatif du désir : elle fige le courant libidinal et fonctionne comme un contre-investissement majeur de la dépendance originaire. À l'instar du modèle freudien de la mélancolie, la perte ne peut être reconnue comme telle et se retourne contre le Moi, prenant ici la forme spécifique d'un féminin frappé d'inanimé. La féminité peut dès lors être mobilisée comme une organisation secondaire visant à contenir cette menace interne, en maintenant à distance un féminin vécu comme trop douloureux ou désorganisateur.

Jacques André (2013) apporte un éclairage décisif en partant de la difficulté d'inscrire la zone vaginale dans une représentation psychique stable. Sa perspective situe le féminin du côté de l'irreprésentable et du négatif, en montrant que ce qui fait difficulté dans le féminin ne tient pas à un manque anatomique, mais à l'impossibilité de figurer psychiquement un espace d'accueil et d'altérité. Le négatif désigne ici ce qui, dans l'expérience du féminin, échappe à la symbolisation, demeure sans représentation psychique stable et confronte le sujet à un vécu de béance ou de vacillement des limites internes. Le féminin n'y apparaît plus comme une potentialité d'être, mais comme un point de butée où la symbolisation échoue, laissant place à un vide menaçant. En prolongeant les débats postfreudiens, André déplace la discussion du terrain anatomique vers celui de la représentation : ce qui résiste n'est pas le vagin en tant que tel, mais la possibilité même de figurer psychiquement le féminin comme lieu d'accueil et d'altérité.

Sur un plan plus fantasmatique, André (2013) prolonge cette lecture du féminin en introduisant la notion d'« hallucination négative du féminin ». Les organes génitaux maternels tendent alors à ne pas être représentés psychiquement : ils sont appréhendés comme un « trou », un vide, voire comme une zone de contagion. Le féminin devient alors béance de sens, impossibilité structurale de donner forme représentable, ce qui l'inscrit comme lieu d'un manque menaçant, porteur d'effraction. Le corps féminin apparaît ainsi porteur d'une ambivalence fondamentale : il attire et effraie tout à la fois, représentant l'objet du désir mais aussi la menace d'une dissolution des limites corporelles et psychiques. L'angoisse de pénétrabilité psychique qui l'accompagne renvoie précisément à cette difficulté de symbolisation du féminin, qui tend à s'organiser autour d'un vide plutôt que d'une

représentation. Dans cette perspective, le féminin n'est pas manquant : il ne se laisse pas stabiliser dans une représentation symbolique durable. Il se constitue comme trou dans la pensée, comme une absence signifiante impossible à figurer, engageant une angoisse originaire liée à la pénétrabilité psychique et au vacillement des limites du Moi. La perception du corps féminin comme vide ou faille rejoint alors les élaborations de la théorie du trauma : l'effraction réelle du corps peut réactiver ce noyau d'irreprésentable, matérialisant sur un mode concret la représentation fantasmatique d'une effraction psychique. La pensée d'André éclaire ainsi la dimension traumatique du féminin blessé : lorsque le travail de symbolisation se trouve figé autour de ce noyau négatif, le corps féminin peut cesser d'être lieu de désir pour devenir un espace d'étrangeté et d'angoisse. Ainsi replacée, sa réflexion s'articule étroitement aux élaborations précédentes, en montrant que le féminin constitue un lieu de négativité, d'irreprésentable et de débordement, où s'entrelacent angoisse, excitation et désir.

Cette articulation trouve un écho clinique majeur dans les travaux d'Anne-Valérie Mazoyer (2016). À partir de la clinique des violences sexuelles, elle montre comment l'effraction du corps atteint la possibilité même d'investir le féminin. Elle écrit que « le sexe féminin est ressenti comme une blessure, ce que majorent des angoisses de destruction du corps à la suite de l'hymen déchiré et à la perte de la virginité honteuse » (p. 305). Cette formulation rejoint de manière directe l'intuition d'André : le féminin blessé se constitue autour d'une béance impossible à symboliser, vécue non comme lieu d'érotisation, mais comme atteinte, menace ou effondrement.

Là où André situe la négativité au niveau fantasmatique originaire, Mazoyer en montre les retentissements cliniques dans la vie psychique : impossibilité d'habiter le corps, vécu d'étrangeté, dissociation entre soi et son sexe, angoisse de pénétrabilité réactivée par la moindre mise en jeu du féminin. Leurs lectures permettent de comprendre comment le féminin peut être empêché : soit par défaut de symbolisation, soit par effraction traumatique venant figer ce qui n'avait pu s'élaborer. Dans cette perspective, le féminin blessé n'apparaît pas comme un simple manque, mais comme une impossibilité de transformation psychique : une zone où excitation, angoisse et désir demeurent intriqués sans pouvoir trouver forme représentable.

À rebours de ces élaborations du féminin primaire, J. et M. Cournut (1993) offrent un apport essentiel. Ils permettent de comprendre que cette vulnérabilité du féminin n'est pas accidentelle

mais structurelle et d'éclairer certaines résistances à la symbolisation du féminin. Pour ces auteurs, le "féminin" relève d'une catégorie de l'humain qui dépasse le cadre strict de la sexualité féminine : il n'est pas spécifique aux femmes, mais constitue une modalité fondamentale de l'expérience humaine. M. Cournut insiste sur le caractère caché du féminin, souvent tenu à distance ou recouvert par le phallique, parce qu'il vient perturber l'ordre symbolique établi. Selon Cournut-Janin (1993), le concept de féminin englobe tout ce qui échappe ou résiste à la logique phallique, ce qui, dans l'économie psychique, trouble les repères narcissiques et génère une angoisse d'effraction. En tant que tel, il est perçu comme un élément perturbateur, encombrant, nécessitant d'être surmonté. Représenté à travers le seul prisme de la castration, le féminin devient une manière d'éviter d'explorer pleinement sa nature, étant un terrain privilégié d'angoisse, voire de terreur. Il est tenu à distance, masqué, refoulé et se dissimule derrière une superposition avec un phallus qui peut alors être imaginé comme castré.

Cette approche permet d'introduire notre hypothèse de travail : la fragilité originaire du féminin, repérée par Cournut, peut constituer un terrain privilégié pour comprendre les effets désorganiseurs du trauma sexuel extrafamilial. Lorsque l'effraction survient avant que le féminin ait pu se symboliser, elle atteint ce noyau encore non élaboré du psychisme : la pénétrabilité psychique, au lieu de s'inscrire comme expérience d'accueil, se transforme en lieu de danger. Ainsi, dans notre perspective, l'accès au féminin peut être entravé non par le refoulement en tant que tel – universel dans la structuration psychique – mais par la manière dont les remaniements et refoulements liés à la sexualité infantile affectent spécifiquement la passivité, la pénétrabilité et l'investissement du corps – notamment de la zone vaginale – comme lieu d'accueil, dimensions particulièrement engagées dans la construction du féminin.

L'ensemble de ces élaborations converge vers l'idée que le féminin primaire constitue un espace psychique profondément fragile, toujours menacé lorsque l'environnement ne soutient pas son élaboration. Il se donne à penser comme concavité corporelle à symboliser (Abraham), béance irreprésentable (André), menace narcissique (Cournut) et lieu potentiel de blessure traumatique (Mazoyer). Lorsqu'un trauma sexuel survient dans l'enfance, il frappe simultanément ces différents plans : il interrompt la continuité d'être, empêche la constitution d'un espace interne, désorganise la possibilité d'une passivité créatrice, fixe la béance dans l'effroi et transforme la concavité du corps en blessure.

Les développements précédents ont montré que la construction du féminin repose sur un travail psychique fragile de liaison entre excitation, dépendance et symbolisation, constamment menacé par l'effraction et la perte. Lorsque cette élaboration vacille, la passivité peut soit soutenir une dynamique de transformation, soit se renverser en souffrance et en désorganisation. Le féminin primaire perd alors sa fonction de transformation : il cesse d'être matrice d'accueil pour devenir zone d'impossible. La psychosexualité ultérieure se construira sur ce terrain blessé. C'est à partir de cette base désormais fragilisée que se déploieront les identifications féminines, les défenses phalliques, le rapport à la sexualité, la capacité d'aimer et les modalités du choix d'objet. C'est dans cette zone de tension que s'inscrit la problématique du masochisme, entendue comme un opérateur central des destins du féminin, à la croisée de la liaison pulsionnelle, de la perte et de la mélancolie.

#### **2.4. Masochisme érogène primaire, masochisme moral et mélancolie**

Le masochisme a déjà été évoqué dans les développements précédents comme une composante du travail du féminin, notamment en lien avec la passivité, la dépendance et la perte. Ces premières occurrences visent à en situer la place dans l'économie psychique du féminin, sans toutefois en proposer une élaboration systématique. L'exploration du masochisme constitue en effet un axe central pour comprendre les destins du féminin face à la dépendance, à la perte et à l'effraction. Dans cette partie, le masochisme est abordé comme un opérateur structurant du fonctionnement psychique, permettant de penser les modalités de liaison ou de déliaison de l'excitation pulsionnelle, ainsi que leurs effets structurants ou désorganisateurs sur la construction psychosexuelle féminine.

Le masochisme engage dès lors un processus dynamique impliquant la transformation de la passivité, la tolérance à la dépendance et le traitement psychique de la perte. Selon qu'il parvient à lier l'excitation dans une économie érogène primaire, qu'il se rigidifie sous l'emprise du Surmoi ou qu'il échoue à assurer cette fonction de liaison, il peut soutenir le travail du féminin, l'entraver ou l'effondrer, en conduisant à des configurations mélancoliques. La mélancolie est ainsi abordée ici comme l'une des figures possibles de l'échec du travail masochique de symbolisation.

Ce déplacement permet d'inscrire le masochisme au cœur d'un continuum des destins psychiques de la passivité, allant d'une passivité érotisable et créatrice à une passivité traumatique et déliée,

voire à une passivation. Ce continuum constitue un cadre théorique essentiel pour penser les effets de l'abus sexuel infantile extrafamilial, en ce qu'il permet de distinguer ce qui, dans le féminin, peut encore être lié et symbolisé de ce qui se trouve figé, effondré ou désorganisé par l'effraction.

Dans la logique de cette thèse, ces développements visent ainsi à préciser un axe unique : la manière dont la passivité peut être liée et symbolisée, ou au contraire se transformer en passivation traumatique.

### **2.4.1. Passivité féminine**

La réflexion sur la passivité féminine conduit nécessairement à interroger la question du masochisme. Chez Freud (1919), la passivité ne constitue jamais une simple position comportementale, mais s'inscrit dans une économie pulsionnelle où elle est étroitement articulée aux destins du masochisme. Aborder la passivité féminine revient ainsi à en examiner les modalités masochiques, c'est-à-dire les conditions psychiques dans lesquelles l'ouverture, la dépendance et la réceptivité peuvent être liées plutôt que vécues comme effraction. Elle représente une position psychique fondamentale, condition d'accès à la relation d'objet et au lien à l'altérité.

Freud (1919) met en lumière les aspects fondamentaux de la sexualité féminine, notamment la question de la passivité et du masochisme liés à la position féminine, marquée par la crainte de perdre l'objet d'amour. Il interroge la place du féminin dans les processus inconscients et évoque le "roc du féminin", point de butée pour la cure psychanalytique. Le féminin peut s'enraciner dans une expérience précoce de dépendance et d'ouverture, sans se confondre avec la détresse originaire (*Hilflosigkeit*) décrite par Freud (1920). Cette dernière renvoie à la condition vitale de l'infans – état d'impuissance et de dépendance absolue –, tandis que la position féminine précoce décrite par Mélanie Klein (1932) s'inscrit sur un autre plan. Chez Klein, la position féminine précoce désigne une disposition originaire d'ouverture à l'objet, une aptitude à accueillir et à transformer les excitations pulsionnelles en représentations et en liens. Elle s'enracine dans les fantasmes archaïques d'introjection et d'intrusion qui organisent très tôt le rapport au corps maternel, situant la passivité non comme soumission mais comme modalité structurante du lien à l'objet. Cette perspective permet de penser une réceptivité primaire déjà travaillée par la conflictualité pulsionnelle, inscrite dans la dynamique des positions schizoparanoïde et dépressive.



Chez Freud, la passivité s'inscrit au cœur du couple d'opposés activité/passivité, qui structure la vie pulsionnelle. Elle traduit la possibilité de se laisser affecter, d'accueillir l'excitation pulsionnelle venue de l'autre et de la transformer en expérience psychique. C'est dans cet entrelacement entre réception et souffrance, entre ouverture et tension libidinale, que Freud (1924, 1933) situe le masochisme érogène primaire. Cette conception sera ultérieurement approfondie par Rosenberg (1971, 1982), qui en fait une fonction essentielle de liaison, permettant de transformer la tension en expérience psychiquement supportable. Le masochisme, loin d'être une inclination morbide, révèle ainsi la possibilité de lier la souffrance à la jouissance et d'y inscrire une dimension de transformation.

Cette réceptivité originaire constitue le socle de ce que Parat (1964) nomme une réceptivité active, c'est-à-dire la possibilité de se laisser pénétrer psychiquement par l'autre sans s'y dissoudre. Parat insiste sur le fait que cette réceptivité suppose un appareil psychique suffisamment différencié pour accueillir l'excitation sans effondrement, la pénétration symbolique devenant alors expérience de subjectivation et non de dépossession. Elle articule ainsi la passivité à un travail de symbolisation permettant d'inscrire la dépendance dans une dynamique de désir plutôt que dans une menace d'intrusion. Dans la même lignée, Schaeffer (1997) situe la passivité du féminin non comme une soumission, mais comme modalité du désir, un consentement à l'ouverture, à l'effraction et à la pénétration symbolique.

Classiquement, la distinction entre masculin et féminin se déploie en psychanalyse à travers les polarités actif/passif. Le masculin renvoie à l'activité, à la pénétration et à la maîtrise ; le féminin, à la réceptivité et à la disponibilité. Toutefois, chez Freud, ces positions ne se distribuent jamais de manière exclusive entre les sexes, dans la mesure où tout sujet est fondamentalement marqué par la bisexualité psychique (Freud, 1905, 1933). L'opposition actif/passif constitue ainsi une polarité pulsionnelle et non une assignation anatomique. Dès lors, cette distinction ne doit pas être comprise de manière hiérarchique : la passivité féminine ne relève pas de la soumission, mais d'une autre modalité d'activité – une activité du dedans, orientée vers la transformation et la métabolisation de ce qui vient de l'autre.

Dès le plus jeune âge, la fille est souvent inscrite dans une économie de l'attente, transmise par le discours maternel et les représentations culturelles : elle apprend à attendre – un pénis, ses règles,

la pénétration, la grossesse, l'accouchement, l'amour – dans une temporalité psychique marquée par le retard et la préparation. Cette attente, traversée d'excitation et de tension, peut devenir douloureuse, car elle engage une position où le désir dépend de l'objet. Freud souligne que cette temporalité propre au féminin met en jeu un masochisme érogène primaire, c'est-à-dire une capacité à investir la tension douloureuse comme modalité de plaisir et à supporter l'excitation non immédiatement satisfaite. Le masochisme devient alors une voie de transformation : il permet à la perte de se convertir en lien.

Le féminin se construit autour d'une ambivalence : ouverture et menace, accueil et effraction. Le sexe féminin devient le lieu symbolique d'une tension entre protection et enfermement – protégé par le refoulement primaire, mais aussi enfermé par les refoulements secondaires. Le féminin doit traverser le masochisme pour se libérer de cette emprise : il ne s'agit pas de se soumettre à l'homme, mais d'intégrer la dimension de la perte et de la dépendance dans une dynamique de jouissance. Schaeffer (2013) montre que la passivité féminine devient alors réceptivité d'accueil à l'effraction de l'« amant de la jouissance ». Freud, quant à lui, souligne qu'un « surcroît d'activité » est nécessaire pour intégrer cette passivité, et permettre à la femme de consentir à la pénétration sans s'y abolir.

Ainsi, la passivité féminine ne relève pas d'un déficit, mais d'une dynamique psychique de transformation : la capacité de recevoir, de supporter l'attente et de se laisser affecter constitue le cœur même du féminin et fonde la jouissance, le lien à l'objet et la potentialité créatrice. Le féminin se constitue dans une oscillation entre ouverture et défense, dépendance et autonomie, où la réceptivité ne peut advenir qu'à condition d'être soutenue par un cadre symbolique contenant la menace d'intrusion.

La question de la passivité féminine a été largement développée par les postfreudiens. Hélène Deutsch (1944 ; 2010), fidèle à Freud, affirme que la fille, au stade phallique, doit passer de la phase clitoridienne à la phase vaginale en adoptant une "soumission masochique au pénis". Cette passivité initiale serait liée à des expériences prégénitales orales et anales, avant de se transférer au vaginal. Jacques André, dans son ouvrage *Aux origines féminines de la sexualité* (2004), adopte une perspective divergente, situant les racines de la sexualité dans le féminin originaire lui-même. S'appuyant sur la théorie de la séduction généralisée (Laplanche, 1987,

1992), il montre que l'enfant est immergé dans une séduction adulte qui le dépasse – faite de messages énigmatiques, verbaux et non verbaux, – inscrivant le sujet dans une passivité primaire subie, potentiellement traumatique, mais susceptible d'être transformée. André en déduit que le féminin s'enracine dans cette expérience originaire de séduction, à condition que la mère – première séductrice – la rende pensable et métabolisable : c'est le passage d'une passivité subie à une passivité psychiquement travaillée, ouvrant la voie au féminin comme position de désir, c'est-à-dire comme capacité d'accueillir l'altérité tout en maintenant une continuité subjective.

Catherine Chabert (*Féminin mélancolique*, 2003), souligne quant à elle la position passive assignée par les fantasmes originaires, la détresse de l'enfant et le lien entre excitation, angoisse et passivité. Elle conçoit la sexualité comme reçue passivement de l'extérieur, et met l'accent sur la nécessité d'accepter l'action séductrice venant de l'autre. Chabert décrit le "féminin" comme abritant et condensant les représentations de l'enfance et de l'infantile, avec une attraction vers la passivité, l'impuissance et la détresse originaire, mais aussi une possible inclinaison vers l'intrusion (Chabert, 2003).

Nous retenons de ces approches l'idée d'une réceptivité active, fondement d'un lien vivant à l'objet, mais qu'il faut penser dans sa conflictualité pulsionnelle et son ambivalence constitutive. Cette tension – entre accueil et menace d'effraction, entre ouverture et retrait – constitue, selon nous, un axe majeur du travail psychique du féminin. Elle éclaire la fonction de la passivité comme lieu d'épreuve de l'altérité et de transformation des excitations.

Les apports d'André Green (1993) permettent de préciser cette tension constitutive du féminin. Il introduit une distinction essentielle entre la passivité-jouissance, comme modalité psychique investissable et potentiellement source de jouissance – liée à une "modalité de plaisir recherchée par la libido" –, et la "passivation", définie comme ce qui contraint à subir sans recherche de plaisir. Dans la première configuration, la passivité peut soutenir le lien et le désir : elle constitue une réceptivité vivante, érotisée, capable de transformation. Dans la seconde, en revanche, la passivité n'est plus vécue comme une expérience subjective appropriable, mais comme une atteinte imposée, excédant les capacités de liaison et de symbolisation. Green établit ainsi un lien entre la passivation et l'*Hilflosigkeit*, une détresse psychique originaire plongeant le sujet dans une impuissance sans recours. Il devient alors possible de différencier une passivité vivante,

susceptible d'être intégrée à l'économie libidinale, d'une passivité d'effroi, désaffectée, marquant l'échec du travail de liaison.

Notre réflexion se situe dans cet espace de tension où la passivité peut soit devenir modalité de liaison pulsionnelle et d'ouverture au désir, soit se renverser en passivation traumatique, marquée par l'effraction et la désorganisation. Nous faisons l'hypothèse qu'il existe une passivité primaire de jouissance, capable d'être déssexualisée par l'effraction, mais aussi de se resexualiser par un travail de symbolisation. Dans cette perspective, l'articulation entre sexuel et traumatique devient essentielle : le féminin se constitue dans la tension entre ces deux pôles, entre ouverture au plaisir et défense contre l'intrusion.

La réflexion de Poupart et Pirlot (2014) sur la « vaginalité » s'inscrit dans ce prolongement, en explorant une troisième voie entre la passivité-secondaire-jouissance et la passivation-primaire-détresse. La vaginalité désigne une passivité primaire de jouissance, d'ordre sexuel, que le nourrisson expérimente à travers le plaisir lié à l'oralité et à l'incorporation, sans qu'elle soit dérivée d'un retournement de l'activité. Les auteurs déplacent ainsi le débat classique sur la « méconnaissance prépubertaire du vagin » vers une interrogation plus structurale : comment l'enfant, quel que soit son sexe, accède-t-il à la concavité du corps propre et de celui de l'autre ? La question ne porte plus tant sur un savoir anatomique, mais sur la capacité psychique à accueillir l'altérité. La vaginalité, composante pulsionnelle partielle prégénitale, transversale aux deux sexes, s'étaye sur les expériences orales et anales pour ouvrir sur un but sexuel spécifique : accueillir l'autre en soi. La génitalisation pubertaire n'inaugure donc pas la fonction vaginale ; elle en représente l'achèvement. Cette hypothèse permet de concevoir une passivité primaire de jouissance distincte de la détresse originaire décrite par Freud, mais aussi de la passivité issue du retournement du sadisme.

Poupart et Pirlot soulignent enfin l'indissociabilité de l'activité et de la passivité : aucune conduite sexuelle n'est purement active ou passive. Le pénis pénétrant est, lui aussi, partiellement passif, excité par la muqueuse qu'il rencontre, tandis que le vagin exerce une force d'attraction et d'abandon qui comporte une dimension d'activité. La « vaginalité » se situe ainsi à la jonction des deux, exprimant une mobilisation pulsionnelle où ouverture à l'autre et transformation de soi coexistent. Articulée aux conceptions freudiennes et postfreudiennes (Green, Chabert, Schaeffer,

André), cette hypothèse éclaire la fonction structurante de la réceptivité : lorsqu'elle est métabolisée, elle soutient la capacité d'accueil, de transformation et de création ; lorsqu'elle échoue, elle se fige en défense.

Dans cette optique, penser la passivité, le masochisme et la réceptivité du féminin revient à penser les conditions psychiques de la transformation. Cette réflexion constitue un axe essentiel de notre recherche, qui s'attache à comprendre comment le féminin, dans ses mouvements de liaison et de défense, peut être perturbé ou réinvesti. La passivité y apparaît comme une fonction charnière du féminin : elle ouvre à la possibilité de la symbolisation ou, au contraire, se renverse en menace de désorganisation. Ainsi, la passivité féminine, loin d'être simple dépendance, devient une fonction d'élaboration du sexuel.

Cette ambivalence entre désir d'abandon et résistance à la dépendance s'observe de manière particulièrement marquée dans certains contextes culturels. Il importe ici de distinguer clairement le registre psychique du registre culturel : les déterminants culturels ne créent pas les conflits internes, mais ils en modulent l'expression et peuvent renforcer ou inhiber des angoisses déjà présentes dans la vie psychique. La réflexion de Khair-Badawi (1986) apporte un éclairage clinique et culturel à la compréhension du refus du féminin. En décrivant le rapport paradoxal des femmes libanaises à leur sexualité – oscillant entre soumission et retrait, entre désir et culpabilité – elle met en lumière la difficulté à consentir à la passivité psychique et corporelle inhérente au féminin. Ce qui suppose une ouverture à l'altérité et une acceptation de la dépendance, se trouve dans ce contexte entravé par des valeurs sociales qui assimilent la réceptivité à la faiblesse. L'angoisse de pénétration se double alors d'une angoisse morale : le plaisir devient une transgression. Cette tension illustre, à un niveau collectif, ce qui est décrit, plus haut, comme le conflit fondamental du féminin entre jouissance et interdiction, entre désir d'abandon et peur de la perte de soi.

Après avoir abordé la dynamique de la passivité, il devient nécessaire d'examiner ce qui permet, sur le plan psychique, de la lier et de la rendre tolérable : le masochisme féminin. Ainsi, l'enjeu n'est pas de décrire la passivité en elle-même, mais de comprendre ce qu'elle devient : soit une réceptivité érotisable et transformable, soit une passivation traumatique lorsque l'effraction excède les capacités de liaison. C'est précisément ce point de bascule que le masochisme permet de théoriser, en tant qu'opérateur de liaison ou d'échec de liaison du féminin.

## **2.4.2. Masochisme féminin**

Le masochisme féminin ne peut être appréhendé comme une simple modalité de la souffrance, mais comme un processus psychique complexe engageant la liaison pulsionnelle, la tolérance à l'excitation et la transformation de la passivité. Son élaboration théorique permet d'éclairer les conditions dans lesquelles le féminin peut se constituer sans basculer dans la désorganisation ou l'effroi.

L'intérêt de ce développement théorique réside dans la compréhension des modalités par lesquelles l'abus sexuel extrafamilial vient perturber le travail psychique du féminin. Le masochisme est ici envisagé comme un opérateur central permettant de penser ce qui, face à l'effraction traumatique, peut être lié, défendu ou, au contraire, se désorganiser.

### ***2.4.2.1. Fondements freudiens du masochisme féminin***

Il importe désormais d'approfondir la notion de masochisme, déjà évoquée en filigrane dans les réflexions précédentes, selon la perspective freudienne. Ce concept occupe une place essentielle dans la compréhension du féminin, dans la mesure où il en constitue une dynamique fondamentale. Le masochisme ouvre à une lecture fine de la manière dont le féminin se construit dans la tension entre passivité et activité, jouissance et douleur, abandon et transformation. Il permet d'appréhender le féminin non comme simple soumission, mais comme capacité d'accueil, d'ouverture et de liaison pulsionnelle. Là où le trauma effracte, le masochisme lie ; là où l'effroi submerge, il introduit un travail d'élaboration. Il s'agit donc moins d'une inclination à la souffrance que d'une fonction de métabolisation de l'excitation. Sans cette possibilité de liaison, l'ouverture au féminin se renverse en menace, et la passivité se fige en impuissance ou en retrait du désir.

Le masochisme érogène primaire permet de supporter la tension et la douleur en les liant à la jouissance : une « passivité plaisante » (Rosenberg, 1924) qui protège le Moi de la désorganisation. Freud y voit le « gardien de la vie psychique », en tant qu'il lie la pulsion de mort et lui confère une issue symbolique. Nous considérons que cette conception freudienne, toujours d'actualité, permet de penser le masochisme comme une dynamique de transformation : passage d'une passivité subie à une passivité travaillée, d'une souffrance destructrice à une souffrance

métabolisable. Le masochisme érogène primaire constitue donc un rempart vital contre la désorganisation mortifère et joue un rôle majeur dans la théorie du féminin.

Freud illustre le masochisme féminin à travers les fantasmes de fustigation rapportés par Anna Freud sur le divan de son père, notamment dans *Un enfant est battu* (1919). Le masochisme féminin de Freud réside donc en des fantasmes en lien avec l'humiliation, les douleurs de la femme et ce sont des fantasmes purement masturbatoires d'un homme. D'ailleurs, le masochisme féminin est conceptualisé par Freud chez l'homme dans le cadre de fantasmes masochistes incorporés dans des scénarios pervers impliquant le sujet se représentant bâillonné, battu, maltraité, obéissant, etc.

Le sujet, sous l'emprise du masochisme féminin, décrit comme « cette expression de l'être de la femme », aspire à être traité comme un enfant dépendant, méchant et coupable. De plus, il souhaite être placé dans une position « caractéristique de la féminité », ce qui implique la castration et la soumission. D'ailleurs, selon Freud, « le masochisme est authentiquement féminin ». Il a théorisé des concepts tels que le fantasme de mutilation des organes génitaux féminins, le sentiment de préjudice, l'envie du pénis, la blessure de la défloration, tous abordés sous l'angle de l'angoisse et du complexe de castration.

Le masochisme féminin concerne le fantasme d'un féminin souffrant, celui de la vie sexuelle érotique ou maternelle : « subir le coït ou accoucher ». Freud évoque de même le féminin châtré : « être castré » et le féminin assimilé à l'infantile maltraité : être attaché, battu douloureusement, fouetté, forcé à une obéissance inconditionnelle (*Un enfant est battu*).

Que ce soit dans leurs fantasmes ou dans les mises en scène qui les réalisent, les sujets masochistes adoptent des rôles féminins indiquant que leur masochisme coïncide avec une position passive qui se traduit par les fantasmes d'être castré, de subir le rapport ou d'accoucher. Le féminin se trouve dès lors associé à une souffrance inhérente à la scène sexuelle, vécue comme une épreuve ou une punition.

Nous remarquons ainsi que l'expression de « masochisme féminin » ne renvoie pas au masochisme de la femme en tant que sujet biologique, mais à une position psychique dite féminine, structurée par la passivité, l'abandon et la castration. C'est pourquoi Freud est conduit à penser le féminin à travers le masochisme : non pour réduire la femme à la souffrance, mais parce que cette position

subjective engage les enjeux fondamentaux de la dépendance, de l'angoisse de perte et de l'ouverture à l'autre.

Inversement, le masochisme moral entrave l'élaboration du masochisme érotique féminin. Issu de la culpabilité œdipienne et du Surmoi, il transforme la jouissance en dette et détourne la sexualité de sa dimension créatrice. Freud (1924) décrit ce glissement du masochisme érotique vers le masochisme moral comme un renversement du plaisir en punition. Dans ce contexte, le féminin ne s'épanouit plus dans la jouissance, mais se replie sur la culpabilité et la retenue. Le masochisme féminin révèle ainsi l'enjeu décisif de la passivité dans l'économie du féminin : soit elle peut être érotisée, liée et transformée, soit elle se retourne en souffrance, en dette et en retrait du désir.

#### ***2.4.2.2. Élaborations postfreudiennes du masochisme féminin***

Les élaborations postfreudiennes du masochisme féminin prolongent et déplacent l'héritage freudien, en interrogeant les modalités contemporaines de la passivité, de la jouissance et de la subjectivation du féminin.

Il importe dès lors, dans le cadre de notre recherche, de mobiliser les propos de Rosenberg (1924) qui relate que souvent des conditions surexcitantes inadaptées empêchent la « passivité plaisante » de s'établir.

Rosenberg approfondit cette fonction vitale du masochisme érogène primaire. Selon lui, le masochisme n'est pas seulement une voie de satisfaction libidinale, mais « le moyen de non-satisfaction de la pulsion de mort » : il prévient la dérive destructrice du négatif. Lorsque l'excitation ne peut être symbolisée, le masochisme la transforme en tension supportable plutôt qu'en vide mortifère.

Cette perspective éclaire notre réflexion : la désorganisation du masochisme ne se limite pas à la douleur, elle traduit la perte de la capacité de lier, condition essentielle à l'élaboration du féminin. Rosenberg montre ainsi que le masochisme primaire n'est gardien de la vie que s'il parvient à lier l'excitation et à permettre l'émergence d'une « passivité plaisante ». À l'inverse, lorsque des conditions précoces traumatiques empêchent cette élaboration, la passivité devient inappropriable et le sujet se retrouve sans appui pour transformer l'effraction pulsionnelle. L'apport de Rosenberg prolonge ainsi l'intuition freudienne : le masochisme érogène constitue la condition même d'une érotisation de la passivité, et son échec ouvre la voie aux impasses du féminin.



Dès lors, comme l'a souligné Cournut (1991), la petite fille de 1919 n'est plus la même en 1925. Ce déplacement s'inscrit dans l'évolution de la théorie freudienne, marquée par la réorganisation du complexe de castration au cœur de la vie psychique. Dans les premiers écrits, la figure paternelle se donne surtout comme instance de menace et d'humiliation, tandis que, dans les élaborations ultérieures, elle devient l'axe structural du désir œdipien et de l'organisation du manque. Cette mutation conceptuelle complexifie la place du féminin : le masochisme n'est plus seulement lié à la souffrance infligée, mais à la quête d'un lien avec l'objet paternel, lieu psychique où se jouent à la fois l'interdit, l'attente et le désir.

Dans cette perspective, Chabert (1999) montre que le Surmoi peut être resexualisé, donnant au fantasme de séduction une coloration masochique. Lorsque la passivité devient insupportable, la scène fantasmatique se renverse : au lieu d'« avoir été séduite », le sujet se fantasme comme « celui qui séduit », évitant ainsi l'effraction tout en conservant une excitation teintée de culpabilité. Cette inversion mélancolique permet d'éviter l'empreinte de l'autre tout en maintenant une excitation surmoïque marquée par la culpabilité et l'autopunition. Le masochisme devient alors le théâtre d'un conflit entre le désir d'être affecté par l'autre et l'angoisse de se laisser atteindre.

Nous considérons, à la suite de ces apports, que le masochisme constitue un opérateur du lien à l'autre. Là où Freud y voyait un destin pulsionnel, les auteurs postfreudiens en effectuent un travail de symbolisation : le masochisme traduit la capacité du sujet à supporter la tension du désir, à investir la perte et à faire de la dépendance un vecteur de subjectivation.

Schaeffer (2005) situe cette fonction de liaison au cœur même de la sexualité féminine. Le masochisme, selon elle, permet de lier la souffrance à la jouissance et joue un rôle décisif dans la possibilité d'une pénétration vécue comme transformation. Ce lien est le résultat d'un travail de liaison des quantités d'excitation pulsionnelle, dont l'intensité ne peut être intégrée qu'avec l'aide du masochisme. Par le masochisme, le Moi peut s'approprier la blessure inhérente à la jouissance, ouvrant la voie à un féminin non défensif. Le masochisme érotique devient ainsi le gardien de la jouissance sexuelle, en garantissant l'intégration de la passivité dans la dynamique du lien. Il fait donc partie intégrante de la sexualité féminine.

Il ne s'agit pas d'un appel au sadisme, mais d'une capacité à supporter l'effraction du désir et à en faire une expérience d'altérité – ce que Schaeffer nomme l'« amant de jouissance ». Par le biais du masochisme érotique, le Moi de la femme serait apte à « s'approprier l'arrachement de la jouissance » (Schaeffer, 2005, p. 114).

C'est à partir de ces impasses du féminin traumatisé que se joue la suite de notre réflexion. Le masochisme féminin révèle le point de bascule entre la réceptivité érotisée et la passivité mortifère. Là où le masochisme lie, le trauma effracte ; là où la passivité se sexualise, le traumatisme la déssexualise. Sur le plan théorique, cette articulation rend pensable le lien entre masochisme, symbolisation et continuité du Moi.

Ainsi, le masochisme féminin participe du travail psychique du féminin : il assure la transformation de la passivité en puissance de liaison. Lorsque cette fonction échoue, le féminin risque de se figer dans l'effroi ou la culpabilité. Dans notre perspective, cette réflexion permet de concevoir le masochisme comme un principe de subjectivation plutôt qu'une forme de soumission, et d'envisager les conditions psychiques de sa restauration lorsque la liaison est rompue, tout en soutenant la capacité du sujet à faire de la dépendance une expérience de désir plutôt qu'une menace d'anéantissement.

En conclusion, la question du masochisme féminin prolonge celle de la passivité : elle montre que le féminin se situe dans une tension entre douleur et plaisir, entre perte et création. Penser cette dialectique, c'est penser la capacité du psychisme à transformer la vulnérabilité en puissance de symbolisation. Cette articulation entre masochisme, féminin et liaison ouvre la réflexion sur la mélancolie et la dépressivité féminine et ses formes de désinvestissement, lorsque la perte cesse d'être transformable.

L'analyse du masochisme féminin met ainsi en évidence un point de bascule fondamental : selon qu'il parvienne ou non à assurer sa fonction de liaison, la passivité peut s'ouvrir à la jouissance ou se figer en souffrance. Lorsque le travail masochique échoue à transformer la dépendance et la perte, le féminin ne s'organise plus sur le mode de la liaison pulsionnelle, mais sur celui de la déliaison, du retrait du désir et du désinvestissement. C'est dans cette perspective que s'inscrit l'abord de la dépression et de la mélancolie, envisagées non comme des entités cliniques indépendantes, mais comme des configurations psychiques traduisant l'effondrement du

travail du féminin. Ainsi, la dépression et la mélancolie constituent l'aboutissement logique d'un processus déjà engagé : l'échec de la fonction de liaison du masochisme face à l'effraction.

### **2.4.3. Dépression et mélancolie au féminin**

Dans la continuité de la passivité féminine et du masochisme, il convient d'aborder la dépressivité féminine comme une zone de fragilité du féminin. Il s'agit de comprendre en quoi certaines organisations dépressives ou mélancoliques éclairent le devenir du féminin lorsque la perte et la dépendance entravent la capacité d'accueil et d'abandon. La dépression et la mélancolie sont ici envisagées comme des modalités de déliaison pulsionnelle, révélant l'impossibilité de symboliser la perte et de soutenir une passivité érotisable.

Avant d'aborder les élaborations freudiennes et postfreudiennes, il importe de préciser les distinctions conceptuelles entre dépression, dépressivité et mélancolie. Cette clarification est nécessaire afin de situer la dépressivité féminine comme une modalité du fonctionnement psychique susceptible d'éclairer les zones de fragilité du féminin. Il convient ainsi de distinguer la dépressivité de la dépression entendue comme état clinique constitué : à la différence de celle-ci, la dépressivité ne relève ni d'un syndrome thymique ni d'une entité nosographique, mais d'une condition psychique transclinique, susceptible d'apparaître à des moments féconds du fonctionnement psychique et de la cure, notamment lorsque le travail de liaison et de symbolisation se trouve mis en échec. Cette défaillance du travail psychique s'enracine dans la persistance de traces infantiles précoces du sexuel, inscrites dans le corps et la relation à l'objet, que Freud situe au fondement de la vulnérabilité narcissique du féminin (Freud, 1905 ; 1915). Lorsque ces traces demeurent partiellement inassimilables au Moi, ou sont réactivées par une effraction traumatique dans le champ du sexuel, l'excitation ne peut être ni représentée ni élaborée, favorisant un retrait libidinal et un retournement de l'investissement contre le Moi.

Dans cette perspective, la dépressivité féminine témoigne d'un dérèglement du lien libidinal et de la symbolisation du sexuel. Lorsque la perte n'est pas transformable, elle se fige dans la culpabilité et l'auto-dévalorisation ; la souffrance ne peut être métabolisée et se retourne contre le Moi suivant le modèle freudien de la mélancolie. La dépressivité peut dès lors être comprise comme un effondrement du travail psychique du féminin, dans lequel la capacité d'accueil, de réceptivité et de transformation de l'affect se trouve paralysée.

C'est à partir de cette distinction que les premiers jalons freudiens peuvent être mobilisés. Freud inscrit en effet très tôt la dépressivité féminine dans une articulation étroite entre sexualité, perte et dépendance à l'objet, offrant un cadre théorique essentiel pour penser le devenir du féminin lorsque le sexuel se trouve entravé. Il rattache certaines dépressions féminines à la perte objectale, la chute de l'amour se vivant comme une chute de soi, et c'est dans cette perspective que nous mobilisons les premiers textes freudiens afin d'éclairer comment la perte et l'entrave du sexuel viennent affecter le devenir du féminin.

La théorie freudienne situe ainsi la dépressivité féminine dans un contexte de répression sexuelle. Dans le manuscrit B de 1893, intitulé *Étiologie des névroses*, Freud affirme que ces névroses sont des produits d'une société interdisant la masturbation et proscrivant les relations sexuelles avant le mariage, l'engorgement de la tension sexuelle privée de décharge favorisant l'émergence de troubles durables. Il suggère que l'autorisation de rapports libres, accompagnée de méthodes contraceptives inoffensives, pourrait prévenir ces névroses, permettant d'esquisser un parallélisme entre la Vienne de Freud et des sociétés contemporaines peu permissives, telles que la société libanaise, où la sexualité féminine demeure fortement encadrée.

Dans le manuscrit E de 1894, Freud explore le lien entre mélancolie et frigidité. Il avance l'idée que les mélancoliques sont souvent frigides, ressentant une tension érotique psychique accumulée qui, si elle n'est pas déchargée, conduit à la mélancolie.

Dans le manuscrit G de 1895, Freud réaffirme les liens entre mélancolie et frigidité, spécifiquement chez les femmes. Il interroge le fait que la frigidité soit « l'apanage des femmes » et évoque les paradoxes éducatifs et les contraintes sociales qui contribuent à cette condition. Il accuse la société d'entraver la maturité de la libido féminine et relie la frigidité à la dépendance psychique des femmes vis-à-vis de l'amour de l'objet. Freud suggère que la mélancolie chez les femmes est provoquée par une perte dans le domaine des besoins instinctuels, et que son affect est celui du deuil. Il associe cette perte à l'image d'un « trou » dans le psychisme, mettant en lien la castration somatique féminine et la blessure psychique de la mélancolie.

Dans le prolongement de ces premiers textes, Freud approfondit la question de la dépendance féminine à l'amour de l'objet, en mettant en évidence les effets psychiques de la passivation, de la

répression du désir et de l'entrave à l'appropriation subjective du sexuel. Il souligne que la femme cherche à être aimée plutôt qu'à aimer, organisant le féminin autour du besoin d'être reconnu et investi par l'objet ; la perte de cet amour menace alors non seulement le lien, mais aussi l'identité du sujet. Dans cette logique, la frigidité et la honte sexuelle apparaissent comme les effets d'un empêchement dans l'appropriation du désir, tandis que l'interdit, la pudeur et la répression du sexuel favorisent le désinvestissement du corps et entravent l'accès à la jouissance.

Freud met également en évidence le rôle de la société et de l'éducation dans la passivation des femmes, en les enfermant dans des rôles qui limitent leur épanouissement libidinal et renforcent la dépendance à l'amour de l'objet. La passivation désigne ici un processus psychique par lequel le féminin se trouve assigné à une position subie, entravant l'appropriation subjective du désir et favorisant l'intériorisation de l'interdit et de la culpabilité. Cette réceptivité forcée, non élaborable psychiquement, compromet le travail de symbolisation du sexuel et expose le Moi à une vulnérabilité narcissique accrue. Dans cette configuration, le retrait de l'amour constitue un facteur majeur de déstabilisation, rendant la femme particulièrement vulnérable à la mélancolie. Le terme de « névroses mixtes » renvoie à des formes cliniques où la symptomatologie dépressive s'associe à des expériences pathogènes diverses, les symptômes sensoriels ou moteurs venant parfois faire office de modes de symbolisation de deuils inabordables.

Ces premières articulations trouvent leur formulation métapsychologique la plus aboutie dans *Deuil et mélancolie* (1915), où Freud décrit les modalités spécifiques selon lesquelles la perte d'objet peut se retourner contre le Moi et prendre une tonalité mélancolique. Il brosse le portrait du mélancolique, mettant en scène principalement des figures féminines, et montre comment la souffrance mélancolique conjugue perte, dévalorisation et haine retournée contre le Moi. La pulsion agressive, initialement dirigée vers l'objet perdu, se retourne contre le sujet lui-même, dans un mouvement que Freud rapproche de la problématique masochique. Le féminin devient alors mélancolique lorsque le Moi ne parvient plus à transformer la perte en désir.

Dans ce contexte, lorsque le féminin se trouve confronté à une perte non élaborable et à une atteinte de la continuité narcissique, certaines manifestations dépressives peuvent apparaître comme l'indice d'un point de butée du travail psychique. Ces éléments permettent de revenir à la logique d'ensemble des élaborations freudiennes, articulant sexualité, perte et destin narcissique du

féminin. L'articulation de la perte, de la honte et de la dépendance peut ainsi conférer au féminin une tonalité mélancolique, notamment lorsque le Moi ne parvient pas à s'approprier son désir et son corps. Ce noyau – perte, honte, retournement contre le Moi – constitue un soubassement pertinent pour réfléchir au féminin traumatisé.

La perte, lorsqu'elle ne peut être élaborée, atteint directement le travail de symbolisation du féminin. La mélancolie survient lorsque la perte d'objet ne peut être psychiquement élaborée et vient réactiver un défaut plus originaire d'appropriation du féminin. La dépression et la mélancolie féminines ne peuvent ainsi être comprises comme de simples réactions à la perte d'objet, mais comme le signe d'une atteinte plus fondamentale du processus de symbolisation du féminin. La perte devient insupportable lorsque le lien à l'objet d'amour, réel ou fantasmatique, n'a pu être intériorisé comme source de continuité psychique, laissant le sujet sans appui symbolique pour élaborer la séparation.

Dans ces contextes, le désir est frappé de honte, le corps soumis au regard et à la norme, la pulsion féminine assignée au silence. La culpabilité ne provient plus seulement du conflit intrapsychique, mais d'un surcroît de répression de l'environnement, renforçant un Surmoi intrusif et moralisateur. Le travail de liaison pulsionnelle s'en trouve entravé, la femme ne pouvant ni symboliser ni s'approprier son excitation comme source de plaisir. Là où l'économie psychique aurait besoin d'un espace d'ouverture, d'énigme et de transformation, se substituent l'interdit, la retenue et l'auto-surveillance. La féminité se trouve alors liée au masochisme moral, à la culpabilité et à la dette, plutôt qu'à la créativité et à la jouissance.

Les élaborations freudiennes ont été reprises et prolongées par plusieurs auteurs postfreudiens, qui ont mis l'accent sur les enjeux narcissiques, identificatoires et corporels du féminin. Quinodoz (1993) évoque ainsi une « angoisse d'être amputée du sexe féminin », équivalent féminin de l'angoisse de castration, soulignant combien la non-reconnaissance symbolique du sexe féminin peut entraîner une dépréciation du Moi et une atteinte du narcissisme. L'incapacité à symboliser le corps et à investir la féminité constitue un terrain de vulnérabilité à la dépression. Le féminin se défait là où il ne peut être représenté.

Lanouzière (2019) montre, pour sa part, que chez certaines femmes, la mélancolie s'enracine dans les traces précoces du lien primaire, où haine inconsciente projetée sur la mère, ambivalence et culpabilité alimentent un fond mélancolique rendant le sujet particulièrement vulnérable à la perte. Cette perspective met en évidence la difficulté à accueillir l'empreinte de l'autre et à maintenir un lien vivant au désir – altération du travail psychique du féminin, où l'ouverture devient source d'effroi.

Ces approches convergent pour montrer que la dépressivité féminine renvoie à un trouble du lien à soi et à l'objet, là où la perte, la honte et la culpabilité envahissent le champ du désir. Cette désorganisation du féminin peut être comprise comme une défaillance de la liaison pulsionnelle : là où le masochisme liait, la dépression délierait, le féminin perdant alors sa capacité à transformer la perte en expérience symbolique.

Ces différentes contributions permettent enfin de dégager une position théorique, dans laquelle la dépression et la mélancolie féminines peuvent être comprises comme des formes d'effondrement du travail psychique du féminin. Elles traduisent une impossibilité de maintenir la tension entre dépendance et autonomie, ouverture et protection, réception et transformation. Dans le cadre de notre recherche, cette lecture éclaire la manière dont certaines effractions précoces telles que l'abus sexuel infantile extrafamilial, peuvent entraver durablement ce travail d'intégration du féminin, exposant le sujet à des formes de retrait libidinal et de désorganisation dépressive.

En somme, la dépressivité féminine se comprend comme un versant du féminin désarrimé : là où la perte ne peut être métabolisée, la subjectivité se replie sur la douleur et la culpabilité. Penser cette dynamique, c'est prolonger la réflexion sur la passivité et le masochisme, en montrant que le féminin ne se construit qu'à la condition de symboliser la perte. Cette articulation entre perte, désir et symbolisation ouvre la voie à la réflexion suivante, consacrée aux angoisses du féminin, où la crainte d'aimer et de dépendre rejoue, sur un autre plan, l'épreuve du manque et du lien.

Ainsi, le féminin se trouve pris dans une topologie dynamique où se jouent, selon des modalités distinctes, la possibilité de la liaison, le risque de la culpabilisation et l'effondrement du désir. Le masochisme érogène soutient le travail du féminin en permettant de lier l'excitation et

d'ouvrir à la jouissance, tandis que le masochisme moral en entrave l'élaboration en transformant la pulsion en faute et en dette. Lorsque ces modalités échouent, la mélancolie marque l'effondrement du féminin, retournant la haine contre le Moi et suspendant la capacité même de désirer. Le trauma sexuel extrafamilial vient percuter simultanément ces trois registres : il désorganise la fonction de liaison du masochisme érogène, renforce les dynamiques surmoïques du masochisme moral et favorise une mélancolie du féminin, saturée de perte, de honte et de dévalorisation.

La mise en évidence des destins du féminin face à la perte et à l'effondrement ouvre désormais sur les angoisses spécifiques qui accompagnent et structurent le travail psychique du féminin.

## **2.5.angoisses féminines**

L'étude des angoisses du féminin permet d'approfondir la compréhension des tensions internes qui accompagnent la construction du féminin. Ces angoisses, constitutives du conflit psychique autour du rapport à l'altérité, se situent au croisement du narcissisme, de la dépendance et du lien à l'objet. Certaines organisations défensives se structurent autour de la crainte d'aimer, de dépendre ou de perdre l'autre, traduisant une difficulté à tolérer la réceptivité et la pénétrabilité psychique comme positions d'ouverture. Ces angoisses ne s'expriment pas de la même manière selon les sexes : elles modulent différemment les destins pulsionnels et les modalités de symbolisation. Nous considérons qu'elles révèlent, sur le plan théorique, la complexité du travail du féminin : un processus d'élaboration toujours menacé par le risque d'effraction. Elles désignent les points de fragilité où le féminin peut se défendre de lui-même, là où l'ouverture devient source d'angoisse. Dans notre perspective de recherche, elles constituent un repère essentiel pour comprendre les limites de la symbolisation du féminin et les conditions psychiques de sa transformation.

### **2.5.1.angoisses de diffusion, d'accès, d'intrusion et de pénétration**

L'élaboration du féminin s'accompagne d'un ensemble d'angoisses qui touchent profondément au sentiment d'intégrité corporelle et psychique. Après avoir envisagé les modalités générales des angoisses du féminin, il convient à présent d'en examiner les formes spécifiques, dont les angoisses de diffusion, d'accès, d'intrusion et de pénétration qui traduisent la complexité du rapport du sujet féminin à son corps : à la fois lieu d'ouverture et de réceptivité, mais aussi



espace d'exposition et de menace. Constitutives du travail psychique du féminin, ces angoisses peuvent soutenir le processus de subjectivation lorsqu'elles se symbolisent, ou au contraire se figer en angoisses traumatiques lorsque la symbolisation échoue.

Ces premières considérations générales appellent un retour aux fondements développementaux de ces angoisses, afin d'en saisir l'inscription précoce dans l'économie psychique.

Dans la perspective de Klein (1932), ce travail s'inscrit dans la continuité des fantasmes d'intrusion de l'enfant à l'égard du corps maternel. Le désir de pénétrer le corps de la mère s'accompagne simultanément de la peur d'être pénétré en retour, instaurant d'emblée une dialectique entre activité et passivité. Cette dynamique, ancrée dans les fantasmes archaïques liés au corps maternel, constitue l'une des matrices des angoisses ultérieures de pénétration et d'intrusion.

Les élaborations ultérieures de Klein (1934, 1946) permettent de situer ces fantasmes dans l'économie des angoisses primitives qui caractérisent les positions schizoparanoïde puis dépressive. Dans ces configurations archaïques, le corps peut être vécu comme un contenant fragile et menacé, exposé à des attaques internes ou externes fantasmées. La crainte de voir l'objet aimé détruit ou envahi mobilise alors des défenses telles que le retrait, le clivage ou le contrôle, destinées à préserver l'intégrité du Moi et des objets internes. Dans cette perspective, l'exposition du corps peut être ressentie comme une effraction potentielle, réactivant les angoisses d'intrusion et de pénétration et suscitant des modalités défensives visant à maintenir l'intégrité psychique et corporelle.

Dans la continuité de cette dialectique, Anzieu (1985) a mis en évidence la solidarité entre le narcissisme, la peau et les orifices : c'est la fonction contenante du Moi-peau qui permet au sujet de tolérer l'ouverture des zones érogènes sans menace d'effondrement. Dans l'organisation génitale féminine, l'expérience de la pénétration comme plaisir ne peut advenir que si le sujet se sent entier et protégé dans ses limites. Cette problématique des limites du Moi trouve un prolongement chez André (2013), pour qui le féminin met précisément à l'épreuve la capacité du psychisme à symboliser la pénétrabilité. Le féminin ne s'y réduit pas à une donnée anatomique, mais désigne un point de vulnérabilité où se rencontrent excitation, altérité et risque de débordement. Lorsque l'enveloppe psychique est fragilisée, la pénétration peut être vécue non

comme transformation, mais comme effraction, réactivant l'angoisse d'un vacillement des limites du Moi.

Le féminin accompli, selon Schaeffer (1997), se donne dans la relation sexuelle de jouissance, où l'acte sexuel devient un moment de contact direct avec les couches les plus archaïques du psychisme. Il confronte la femme à la dépossession et à la perte, tout en ouvrant la voie à la possibilité d'une intégration du plaisir et du désir. L'érotique se situe à la croisée du traumatique et du créateur : il mobilise les zones de vulnérabilité du Moi, mais dans une perspective de transformation.

C'est précisément dans la sexualité adulte que cette problématique des limites, de l'ouverture et de la contenance trouve son point de tension maximal.

Schaeffer (2002, 2013) souligne ultérieurement que, chez la femme, le corps intérieur demeure un espace ambigu : ouvert au désir, mais traversé par l'angoisse d'être déchiré, envahi ou vidé. Le travail du féminin consiste précisément à rendre cette ouverture possible, à en métaphoriser les limites pour que la pénétration puisse être vécue non comme une effraction, mais comme un acte symbolique d'accueil. Lorsque cette élaboration échoue, l'expérience de la pénétration se charge d'une angoisse prégénitale. Le plaisir est alors inhibé par la peur de la perte des frontières du Moi. Pour Schaeffer (2002), la maturation du féminin passe par la transformation des angoisses d'intrusion prégénitales en angoisses de pénétration génitales : le corps féminin doit devenir un espace symbolisé pour que la jouissance soit possible.

Si Schaeffer éclaire le féminin à partir de l'expérience de la jouissance, d'autres approches s'attachent davantage aux processus identificatoires et narcissiques qui en conditionnent l'accès.

Dans la perspective proposée par Vasconcellos-Bernstein (2012), l'identité féminine se construit sur un équilibre instable entre trois registres fondamentaux. L'angoisse de diffusion, issue de la première identification à la mère, traduit la crainte d'une perte de limites et d'une confusion identitaire. Elle témoigne de la difficulté à se différencier d'une figure maternelle idéalisée et englobante, dont l'intensité identificatoire menace le processus d'individuation. Cette identification première, nécessaire à la constitution du Moi féminin, peut devenir entrave lorsqu'elle ne s'accompagne pas d'un travail de séparation : la fille risque alors de demeurer dans un rapport fusionnel à l'autre féminin, oscillant entre attirance et effroi.

L'angoisse d'accès renvoie quant à elle à la difficulté d'intégrer une représentation mentale de ses propres organes génitaux. Invisibles au regard, souvent frappés d'interdit ou de silence, ils échappent à la reconnaissance symbolique. L'enfant ne peut aisément les nommer, les toucher, ni les voir. Le vécu corporel reste alors diffus, intéroceptif, peu différencié. Ce flou sensoriel, renforcé par les interdits maternels et culturels, crée une zone de méconnaissance du corps féminin qui fragilise la construction de l'image du corps. Le refoulement du vagin prend ici racine, non seulement dans la difficulté de la mère à transmettre une parole sur sa propre sexualité, mais aussi dans la conformation interne du corps féminin, qui rend difficile la maîtrise visuelle et tactile de soi.

L'angoisse de pénétration, enfin, met en jeu la question de la frontière entre soi et l'autre. Elle exprime la peur d'une effraction venant de l'extérieur, vécue comme une atteinte à l'intégrité du corps et du Moi. Cette crainte d'envahissement par l'excitation, que la fille ne parvient pas toujours à relier à un stimulus identifiable, traduit la difficulté à accueillir l'altérité sans se sentir menacée. C'est comme si, pour certaines femmes, la pénétration symbolique et corporelle réactivait une expérience archaïque d'être traversée ou possédée par un mouvement étranger, dont la maîtrise échappe (Vasconcellos-Bernstein, 2012). Ces angoisses s'avèrent le lieu du travail du féminin. Leur devenir dépend de la manière dont elles se symbolisent, c'est-à-dire de la capacité du sujet à transformer la menace d'effraction en expérience d'ouverture, et la peur de la perte en possibilité de rencontre.

Ces élaborations théoriques trouvent un écho direct dans la clinique contemporaine, où les angoisses d'intrusion se donnent à voir dans leurs formes agies.

Estellon (2012), montre, dans le cadre des néosexualités, combien ces angoisses d'intrusion peuvent se rejouer sous forme de compulsion ou de dépendance sexuelle, la sexualité devenant un espace de maîtrise défensive face à la passivité. Le sujet tente alors de maîtriser activement la scène de la pénétration afin d'échapper à la passivité qu'elle suppose. Ces agirs témoignent de la fragilité du travail du féminin, qui oscille entre refus, agissement et recherche de contenance.

Plus tard, Estellon (2020) met en évidence l'ambivalence du féminin dans la relation amoureuse : aimer confronte la femme à la perte de maîtrise, à la passivité et à la dépossession de soi. Aimer implique toujours un risque : celui de se laisser atteindre par l'autre, de se découvrir vulnérable, exposée à la perte ou à l'effraction. Le lien amoureux ravive les traces des premiers

attachements et, parfois, la blessure laissée par la mère morte (Green, 1987), c'est-à-dire la perte de vitalité dans la relation à soi et à l'autre. Le féminin apparaît alors comme une tension permanente entre ouverture au désir et menace d'effondrement narcissique.

Harrati et coll. (2018) décrivent l'irruption d'angoisses primaires – terreur de l'intrusion, menace de vide, confusion sujet/objet – lorsque les fonctions de pare-excitation et les capacités de symbolisation se trouvent débordées. En s'appuyant sur les élaborations de Balier (1996) et d'Aulagnier (1975), ils rappellent que la réactivation du pictogramme originaire « pénétrant/pénétré » peut altérer les limites psychiques et raviver une angoisse massive d'empiétement. Celui-ci renvoie à une inscription archaïque de l'expérience corporelle, antérieure à la représentation et à la symbolisation, dans laquelle le sujet ne dispose pas encore de limites psychiques différenciées entre le dedans et le dehors. Ce pictogramme organise une modalité primitive de l'éprouvé corporel, où toute excitation est vécue sur le mode d'une intrusion ou d'une effraction, faute de médiation représentative. La réactivation de ce registre pictographique témoigne ainsi d'un échec du travail de symbolisation : l'excitation ne peut être liée psychiquement et envahit le Moi sous forme d'angoisse massive d'empiétement, de confusion sujet/objet et de menace d'anéantissement. Dans cette configuration, la pénétration n'est pas investie comme expérience relationnelle ou érotique symbolisable, mais comme effraction traumatique, réactivant une terreur archaïque face à un intrus vécu comme destructeur.

Ainsi, lorsque les angoisses archaïques liées à la pénétrabilité ne peuvent être symbolisées et se trouvent réactivées par un trauma réel, la sexualité féminine peut demeurer organisée sur un mode d'effraction plutôt que de transformation, entravant l'accès à une expérience génitale symbolisée.

Dans la clinique du trauma sexuel infantile, cet éclairage permet de comprendre comment l'expérience d'effraction mobilise des défenses archaïques – clivage, déni, collage à l'objet – non comme choix subjectif, mais comme tentative de survie psychique face à un intrusif irreprésentable.

L'échec de cette symbolisation n'est pas sans conséquences sur l'économie pulsionnelle et le destin du plaisir. En effet, lorsque le travail de symbolisation des angoisses d'intrusion et de pénétration échoue, une dérive masochique peut s'installer : la pénétration n'est plus investie comme ouverture érotique, mais comme effraction répétée, retour du trauma sous forme de

jouissance. Le basculement du masochisme érogène vers le masochisme pervers féminin, tel que l'a décrit Schaeffer (2013), témoigne alors de l'impossible transformation des angoisses prégénitales en angoisses génitales symbolisées. Dans cette configuration, la douleur remplace le plaisir, et la souffrance devient le seul mode de liaison psychique possible. Le corps, au lieu d'être lieu de désir, redevient scène d'effraction.

Dans cette perspective, il devient possible de concevoir le féminin non comme une donnée, mais comme un processus : un travail de symbolisation en tension entre l'ouverture au désir et la préservation des limites du Moi. Les angoisses de diffusion, d'accès, d'intrusion et de pénétration constituent le noyau dynamique de ce processus, exprimant le paradoxe fondamental d'un corps qui doit s'ouvrir pour accueillir l'autre tout en conservant son intégrité. La capacité de symboliser cette ouverture – de la transformer en réceptivité plutôt qu'en effraction – fonde la possibilité d'un féminin désirant et habité.

Ce travail d'élaboration du féminin prend toute sa portée dans le contexte de cette recherche, centrée sur la psychosexualité de femmes ayant vécu une effraction sexuelle extrafamiliale pendant l'enfance. L'analyse des angoisses d'intrusion et de pénétration éclaire la manière dont le traumatisme infantile vient perturber cette symbolisation, transformant parfois l'ouverture en menace, et la réceptivité en vulnérabilité. C'est à la lumière de ces processus que s'examine, dans les chapitres suivants, la manière dont les femmes rencontrées investissent leur corps, leur féminité et le lien amoureux après l'expérience de l'abus.

Ainsi, les angoisses du féminin, lorsqu'elles ne trouvent pas à se symboliser, laissent place à des formes d'effraction réelles ou fantasmatiques où la sexualité se vit sur un mode de blessure et de réparation. C'est cette tension entre effraction et appropriation qui prépare la scène suivante du féminin, celle de la défloration, où la question de la pénétration s'articule à la perte, à la souillure et au deuil symbolique du premier acte sexuel.

### **2.5.2.angoisses de perte narcissique**

Freud (1926) montre que les premières angoisses s'organisent autour de la perte : perte de l'objet, perte d'amour, perte de sécurité narcissique, allant de la détresse du nourrisson à l'angoisse de castration et à la formation du Surmoi. Or, les modalités de la perte diffèrent selon les sexes,

orientant différemment l'économie défensive, l'accès à la symbolisation et les formes de souffrance ultérieures.

Si nous évoquons brièvement le cas du garçon, c'est uniquement pour marquer le contraste : chez lui, la perte se symbolise davantage par l'angoisse de castration, véritable organisateur de la limite et de la loi, servant de médiation symbolique et de « cran d'arrêt » au risque d'effondrement. Chez la fille, en revanche, l'absence d'un équivalent structurant rend la perte davantage liée à l'être qu'à l'avoir, ce qui rend l'effondrement narcissique plus menaçant et la perte d'objet potentiellement plus déstabilisante. La perception de la différence anatomique des sexes conduit alors la fille à négocier l'absence de pénis par l'adoption d'une logique phallique, destinée à préserver la cohésion narcissique.

Cette lecture freudienne éclaire la spécificité du féminin comme position psychique de vulnérabilité. Le féminin implique une ouverture, donc un risque : celui d'être atteinte dans sa cohésion narcissique. La symbolisation de la perte devient ici un travail essentiel pour que la dépendance se transforme en lien, et non en menace.

Dans cette perspective, l'organisation phallique chez la fille fonctionne comme une défense contre les angoisses du féminin : elle protège momentanément l'estime de soi, mais au prix d'un refoulement du féminin érotique, dont la symbolisation reste entravée en l'absence d'une angoisse de castration opérant comme organisateur psychique. L'éveil pubertaire réactive les angoisses du féminin – notamment celles liées à l'ouverture, la pénétrabilité et la dépendance à l'objet – et peut, lorsque l'élaboration échoue, conduire à un retrait du désir, un surinvestissement du paraître, un contrôle du corps voire des réponses symptomatiques telles que l'anorexie ou la boulimie, authentiques tentatives de maîtrise d'un corps vécu comme trop « ouvert », trop offert ou trop exposé.

Par ailleurs, les formes narcissiques de la perte diffèrent entre les sexes : chez l'homme, elles s'expriment sur le versant phallique et concernent la puissance et la valeur ; chez la femme, elles touchent directement le corps, lieu du désir et du regard de l'autre : le narcissisme y est principalement corporel, avec une blessure touchant l'ensemble du corps féminin, impliquant le féminin érotique et le maternel, d'où une atteinte plus globale et

existentielle, rendant la femme plus vulnérable à la honte et à la dévalorisation. Dans cette logique, la féminité se donne souvent à lire sur la scène du paraître et de la séduction, tandis que le féminin renvoie à un espace plus intime, pulsionnel et fantasmatique, traversé d'angoisses de dépendance et de perte. Cette configuration souligne combien la construction du féminin repose sur un équilibre fragile entre visibilité et intériorité, entre dépendance et autonomie.

Ainsi, les angoisses du féminin renvoient moins à la peur d'être amputée d'un organe qu'à la crainte de perdre l'amour, le lien et la valeur narcissique. Elles s'organisent autour de la peur d'être pénétrée, délaissée, ou insuffisante pour l'autre. Ce sont précisément ces zones d'inquiétude qui, chez certaines femmes marquées par un traumatisme sexuel précoce, peuvent entraver la disponibilité psychique à l'objet d'amour masculin et fragiliser le choix d'objet.

### **2.5.3. Angoisses de perte objectale**

Freud distingue l'angoisse de castration, structurante pour le garçon, de l'angoisse de perte d'objet d'amour, plus caractéristique du conflit féminin. Chez la fille, l'absence d'une menace équivalente à la castration fait que la perte touche moins l'organe que l'être même : il ne s'agit pas de perdre un attribut, mais de perdre l'amour, la place et le lien. La crainte porte sur le tout de l'objet, et avec lui, sur la cohésion narcissique. Ainsi, la perte d'amour expose davantage le sujet féminin au risque dépressif, parce qu'elle atteint chez la femme un narcissisme lié au corps et au désir. Le féminin se trouve ainsi plus exposé à la menace de vide, de désaffiliation et d'effondrement, lorsque l'objet se retire.

Dans la dynamique œdipienne, la petite fille se tourne vers le père, non seulement comme objet d'amour, mais aussi comme support narcissique, parfois envisagé fantasmatiquement comme substitut phallique (Freud, 1925). Schaeffer (1997) souligne que cette attente œdipienne fragilise la femme face à la perte : dépendante du regard et du désir de l'autre, elle cherche l'assurance d'être aimée et choisie pour soutenir son narcissisme. L'investissement amoureux implique alors un mouvement d'abandon et de passivité érotique : il faut consentir à être touchée, pénétrée, transformée par l'objet.

Nous considérons que cette configuration éclaire une économie psychique propre au féminin : la dépendance y est à la fois nécessaire et périlleuse. Elle fonde le lien, mais peut aussi le menacer.

Le changement d'objet – de la mère au partenaire – constitue un passage décisif. Il implique de renoncer au premier objet d'amour, libérant la femme de l'autoérotisme et de la mère prégénitale, et d'entrer dans une relation où le féminin érotique pourra se déployer (Schaeffer, 2011). Mais ce passage suppose un objet fiable. Lorsque cet objet fait défaut ou qu'il réactive la scène traumatique, la dépendance devient menaçante. L'abandon ou la défaillance de l'objet amoureux peuvent alors réactualiser la perte originaire : la blessure œdipienne, la déception infantile, ou encore le sentiment d'indignité.

Dans cette logique, la déception de l'attente – qu'il s'agisse d'un amour, d'un enfant idéalisé, ou d'un projet narcissique – confronte la femme à un sentiment de vacuité. Lorsque le masochisme érogène primaire ne peut servir de point d'appui, la perte objectale laisse un trou dans la représentation d'elle-même. Ainsi, la perte objectale menace la continuité d'être et la capacité d'abandon à l'autre.

#### **2.5.4. Angoisse de castration féminine**

La question de l'existence d'une angoisse de castration féminine demeure un enjeu central dans la réflexion psychanalytique. Elle interroge la manière dont la femme symbolise la perte, la dépendance et la différence des sexes. Si Freud a souvent soutenu que la fille n'éprouvait pas une angoisse de castration comparable à celle du garçon, de nombreux auteurs postfreudiens ont nuancé cette position, cherchant à penser les équivalents féminins de cette expérience structurante.

L'absence d'une telle angoisse mettrait en péril, selon certains, la sortie de l'Œdipe, la formation d'un Surmoi solide et l'organisation névrotique.

Mélanie Klein (1932) soutient que le Surmoi féminin, souvent plus sévère que celui du garçon, entraîne une angoisse intense liée à la féminité, comparable à la peur de castration masculine. Cette angoisse est alimentée par des fantasmes agressifs envers le corps maternel, perçu comme blessé ou menaçant, et par la crainte de rétorsion. Les désirs dirigés vers le père, dans ce contexte, réveillent des angoisses d'effraction et de punition. Klein ouvre ainsi la voie à une compréhension de la féminité traversée par des angoisses précoces de persécution et de réparation.

Colette Chiland (1991) et Danielle Quinodoz (1993) proposent l'idée d'une angoisse de castration proprement féminine, non liée à la perte d'un organe mais à la peur de perdre la capacité d'aimer,



de jouir et d'enfanter. Cette angoisse implique l'acceptation et la valorisation des organes sexuels féminins comme fondement du narcissisme. Quinodoz évoque même une angoisse d'amputation du sexe féminin, équivalente symbolique de la castration masculine. Elle souligne que la faible visibilité du sexe féminin ne suffit pas à expliquer l'absence de reconnaissance de celui-ci. Elle argumente que la petite fille en a une représentation fantasmatique interne, nourrie par la rêverie maternelle et par la manière dont l'environnement la renvoie à son corps. Cette connaissance n'est pas anatomique mais imaginaire, enracinée dans des représentations internes du corps propre associées à des fantasmes corporels inconscients.

Dans une perspective contemporaine, Jacques André (2013) reconnaît l'existence d'angoisses féminines liées au complexe d'Œdipe, mais hésite à les assimiler aux angoisses de castration, en raison de leur moindre degré de symbolisation. Ces approches soulignent la difficulté de concevoir un équivalent symbolique à la castration dans la psyché féminine, là où la perte n'est pas inscrite dans le visible mais dans l'invisible.

Schaeffer (2013) reformule cette question : pour la femme, la castration ne se traduit pas par la peur de perdre un organe, mais par celle de ne plus être désirée. Ne plus être choisie, vue ou aimée équivaut, sur le plan fantasmatique, à perdre son sexe, c'est-à-dire perdre sa valeur féminine et son inscription dans le désir de l'autre. Dans cette perspective, Schaeffer (2013) montre que la femme, lorsqu'elle n'est plus désirée, réactive la blessure archaïque de la petite fille qui s'est vécue comme dépourvue de sexe, ou porteuse d'un sexe « châtré ». Pour se défendre de cette douleur, elle a alors dû s'organiser sur un mode phallique : investir la logique de l'avoir, de la maîtrise et de la possession, au détriment du féminin érotique. La peur d'être niée dans sa féminité conduit à s'appuyer non sur l'être (féminin), mais sur l'avoir (phallique) pour se sentir reconnue et aimable.

Ces angoisses de castration féminines traduisent une peur complexe, mêlant désir et effroi : peur d'être punie pour les désirs œdipiens, mais aussi peur d'être dépossédée de sa valeur et de sa capacité d'être aimée. Elles requièrent un travail de symbolisation où la perte devient tolérable parce qu'elle trouve une représentation. Ce processus, à la fois défensif et structurant, engage une transaction psychique où une partie du désir doit être renoncée pour préserver la cohérence du Moi.

Nous considérons que ces conceptions – de Klein à Schaeffer – permettent de penser la spécificité du féminin à partir de la symbolisation de la perte. L'angoisse de castration, au féminin, n'est pas le signe d'un manque, mais l'expression d'une tension entre la reconnaissance du vide et la peur de la disparition. Elle désigne le point de fragilité où la féminité, menacée d'effacement, doit se soutenir du désir de l'autre pour se préserver.

Les femmes contemporaines, malgré la libération de leur corps et la maîtrise de la procréation, éprouvent des angoisses de féminin qui ne peuvent être apaisées par une réalisation dite "phallique". Le fait de ne pas être désirées ou de ne plus l'être, de perdre la place dans le regard de l'autre, ravive la blessure infantile d'un féminin vécu comme insuffisamment reconnu.

Le sentiment d'« absence de sexe » ou d'invisibilité du corps féminin réactive alors une angoisse de castration symbolique, traduisant la difficulté à faire exister le féminin comme position d'être plutôt que comme objet du désir de l'autre.

Dans notre position théorique, l'angoisse de castration au féminin peut être comprise comme un point primordial du travail du féminin : elle manifeste la tension entre l'ouverture au désir et la peur de la perte de soi. Penser cette angoisse revient à interroger les conditions de symbolisation du féminin – c'est-à-dire la possibilité, pour le sujet, d'habiter une position de réceptivité sans la vivre comme une effraction. Cette approche rejoint la question centrale de notre recherche : comment le psychisme féminin élabore-t-il la dépendance, la perte et la vulnérabilité, sans que celles-ci ne deviennent des lieux d'effondrement ?

#### **2.5.5.angoisses et défenses**

L'examen des défenses constitue un prolongement nécessaire à l'étude des angoisses du féminin, celles-ci appelant inévitablement des réponses psychiques destinées à préserver l'équilibre du Moi. Les angoisses liées à la perte, à la dépendance et à la pénétrabilité suscitent chez le sujet féminin des organisations défensives particulières, dont la fonction essentielle est de protéger le Moi de l'effondrement narcissique et de l'atteinte objectale. Autrement dit, les défenses ne sont pas ici envisagées dans leur généralité, mais comme des réponses spécifiques à ce que représente, pour le psychisme, l'abandon à l'objet et l'ouverture à l'altérité.

Freud (1926) montre que l'angoisse naît au point de rencontre entre le Moi et la poussée pulsionnelle : elle signale un risque de débordement et oblige le psychisme à se défendre et à instaurer des mécanismes de régulation. Dans la position féminine, c'est moins la menace de castration que la crainte de perte d'amour qui mobilise les défenses. Ces dernières visent à éviter la dépendance à l'objet, tout en maintenant une illusion de maîtrise narcissique.

Schaeffer (2013) propose de comprendre l'« angoisse du féminin » comme la peur d'être pénétrée, envahie ou atteinte par un objet vécu comme potentiellement effracteur. Cette peur engage des défenses visant à contrôler l'excitation, à maintenir l'objet à distance, à limiter la vulnérabilité du Moi et à préserver une maîtrise narcissique. Les formes qu'elles prennent sont variées : idéalisation de l'amour pour éviter la dépendance réelle, retrait du désir pour se protéger de la perte, surinvestissement du contrôle, ou adoption d'un mode phallique protecteur. Ces configurations défensives visent, par des voies différentes, à réduire l'exposition à l'angoisse d'abandon, de passivité ou d'effraction. L'hystérie illustre de manière paradigmatique cette double contrainte : le sujet désire l'amour tout en le tenant à distance. Cette ambivalence s'enracine dans la bisexualité psychique décrite par Freud, où coexistent des courants pulsionnels hétérogènes et parfois antagonistes, engageant simultanément des positions d'appel à l'objet et de refus défensif de la dépendance. Le conflit porte alors moins sur l'objet en lui-même que sur la position subjective : vouloir l'amour implique de s'exposer à la passivité, à la pénétrabilité et à la perte, tandis que s'en défendre impose des solutions de maîtrise et de retrait. La défense protège alors du danger de perdre l'objet, mais au prix d'un empêchement du lien. Le féminin, dans ces cas, se défend de lui-même, craignant d'être à nouveau effracté.

Dans notre position théorique, les défenses apparaissent comme l'expression d'une lutte entre deux exigences opposées : d'un côté, la quête d'un lien vivant à l'objet et de l'autre, la préservation de l'intégrité narcissique. Comprendre cette dialectique permet de repérer les points de butée du travail du féminin : là où la réceptivité se transforme en résistance, et où le désir se retire pour échapper à la dépendance.

Les défenses ne servent alors plus seulement à contenir l'angoisse, mais à empêcher l'accès à autrui, à la sexualité et à la dépendance affective. Ainsi, chez certaines femmes, la défense contre l'angoisse devient défense contre le féminin lui-même.

Ces réflexions éclairent, sur un plan conceptuel, la complexité du rapport entre angoisse et défense dans la structuration du féminin. Elles permettent de penser comment la psyché cherche à préserver la cohésion du Moi face à la menace d'effraction, tout en maintenant la possibilité d'un lien à l'altérité. Cette articulation théorique rejoint l'enjeu central de notre recherche : comprendre comment le féminin se constitue, se protège et parfois se fige dans des organisations défensives qui limitent sa capacité d'ouverture, de transformation et de symbolisation.

#### **2.5.6. Vengeance de défloration : défense contre la passivité et l'effraction**

L'étude de la vengeance de défloration s'inscrit dans la continuité de la réflexion sur les angoisses et les défenses du féminin. Elle met en lumière une modalité particulière de résistance à la passivité, là où la sexualité génitale réactive des blessures narcissiques, œdipiennes ou archaïques. Lorsque la pénétration est associée, sur le plan fantasmatique, à l'effraction, à la dépossession ou à la perte de maîtrise, la passivité érotique devient difficile à accepter. Le féminin se vit alors comme un lieu d'intrusion plutôt que comme un espace d'accueil, ouvrant la voie à des mouvements d'hostilité, de retrait, de frigidité ou de rivalité phallique.

Freud observe que, chez certaines femmes, la pénétration peut être ressentie comme une contrainte ou une scène d'humiliation, ravivant une angoisse de soumission. Le refus du plaisir et le retrait du désir peuvent alors fonctionner comme des tentatives inconscientes de renverser la position passive : « Tu ne m'arracheras rien » ou encore « Je ne veux pas lui donner le plaisir de me donner du plaisir » qui traduisent une volonté de reprendre le pouvoir sur l'objet et sur la scène sexuelle. Cette dynamique, qu'il nomme « vengeance de la défloration », se manifeste lorsque la première pénétration a été inscrite psychiquement du côté de l'effraction plutôt que du consentement.

La femme a donc du mal à se laisser abandonner à la pulsion et à l'amant, à admettre de se laisser pénétrer au plus profond de son corps et de son psychisme, à accepter l'étranger en soi, à être vaincue (Schaeffer, 2012). Schaeffer approfondit cette tension en montrant que le féminin se confronte ici à l'impossible conciliation entre l'abandon et la maîtrise. Le corps féminin devient le lieu d'un conflit entre ouverture et défense : la jouissance, potentiellement libératrice, se transforme en menace pour l'unité du Moi. Le refus de la passivité apparaît dès lors comme une tentative de préserver la continuité narcissique, d'éviter la dissolution dans le plaisir ou la dépendance à l'autre.

Freud remarque par ailleurs une pente inconsciente chez les femmes à vouloir se « venger » de la défloration, c'est-à-dire à compenser la blessure symbolique subie lors de la première pénétration. Il note qu'une femme qui ne reconnaît pas sa position de dépendance tend à s'organiser selon un mode virilisant, adoptant une posture de maîtrise face à la menace d'effraction. Ce renversement défensif peut se manifester par un contrôle du corps, une inhibition du désir ou un sadisme de protection : priver l'autre du plaisir pour éviter d'être soi-même envahie, pénétrée, voire psychiquement anéantie.

Nous considérons que cette vengeance symbolique constitue moins une agressivité dirigée vers l'homme qu'une lutte intrapsychique : le féminin se défend du féminin. Il cherche à transformer la blessure de la pénétration en affirmation de puissance, à reprendre possession de soi là où la passivité a été vécue comme dépossession. Cette configuration illustre la tension fondamentale entre la dimension passive du féminin – condition de la jouissance et de la symbolisation – et la peur de s'y perdre.

Dans notre positionnement théorique, la vengeance de défloration représente une figure paradigmatique de la résistance à la réceptivité. Elle traduit la difficulté du psychisme féminin à symboliser la passivité comme modalité de désir, c'est-à-dire comme capacité d'ouverture et de transformation. Lorsque cette passivité n'est pas investie symboliquement, elle se renverse en défense contre la dépendance et contre la perte. Le refus de la jouissance devient alors le moyen de protéger l'intégrité du Moi, au détriment de la vitalité du lien.

Cette lecture s'inscrit dans le cadre de notre recherche, centrée sur la symbolisation du féminin et sur les effets de la tension entre ouverture et effraction. Le concept de vengeance de défloration éclaire, sur le plan théorique, la manière dont la psyché féminine peut s'organiser autour de la peur de la pénétrabilité et du besoin de maîtrise. Il met en évidence la fonction défensive du refus du plaisir, comprise non comme inhibition pathologique, mais comme tentative de sauvegarde de la cohésion narcissique face à la menace d'intrusion.

En définitive, cette réflexion approfondit la compréhension de la résistance du féminin à la passivité. Elle montre que l'expérience de la pénétration – au sens psychique et symbolique – peut se situer à la frontière entre effraction et transformation. La vengeance de défloration illustre ainsi

le point de butée du travail du féminin : là où la dépendance, vécue comme danger, empêche la réceptivité de devenir source de désir et de liaison. Cette articulation ouvre sur le tabou de la virginité, où la question de la pénétrabilité et de la peur du féminin se déploie cette fois sur un plan collectif et culturel.

### **2.5.7. Tabou de la virginité**

La question du tabou de la virginité prolonge la réflexion sur la pénétrabilité et les angoisses du féminin en déplaçant le registre de l'intime vers celui du collectif. Largement décrit par Freud (1918), ce tabou met en évidence l'articulation entre la peur de la sexualité féminine et la défense contre l'effroi suscité par le féminin. Il traduit, sur un plan symbolique, la difficulté du psychisme humain à penser la pénétrabilité, c'est-à-dire la réceptivité et la dépendance, sans l'associer à la menace d'effraction ou à la perte de pureté. Le tabou ne constitue pas une cause psychique en soi ; il organise symboliquement des angoisses internes plus anciennes, en leur donnant un cadre collectif et une scène d'inscription. Ainsi, avant même d'être envisagé dans sa dimension clinique, le féminin se trouve inscrit dans une économie culturelle où pénétrabilité et danger sont étroitement associés.

Dans *Le tabou de la virginité*, Freud ne se limite pas à décrire les effets psychiques du premier rapport sexuel ; il met en évidence une dimension plus fondamentale : la crainte masculine du féminin. La femme y apparaît comme étrangère, énigmatique, potentiellement dangereuse. L'entrée dans la sexualité conjugale confronte l'homme à une altérité radicale, susceptible de réactiver des fantasmes archaïques où la jouissance féminine se trouve associée à une menace de perte, voire d'anéantissement. La femme peut être fantasmatiquement redoutée comme celle qui conduit du plaisir à la perte, voire à la mort. Ce déplacement du regard – du simple rite de défloration vers la peur de l'altérité féminine – permet de recentrer le tabou sur l'angoisse qu'éveille la différence sexuelle.

Cette représentation trouve un écho symbolique dans le mythe de Pandore tel qu'il est rapporté par Hésiode (*Les Travaux et les Jours*). Créée par Zeus comme réponse à la ruse de Prométhée, Pandore est offerte aux hommes comme un « don » séduisant, mais elle apporte avec elle la jarre contenant tous les maux destinés à l'humanité. Avant son apparition, les hommes vivaient dans

une relative insouciance ; après elle, ils sont condamnés au travail, à la souffrance et à la condition mortelle.

Pandore incarne ainsi une altérité féminine ambivalente : séduisante et irrésistible, mais associée à l'irruption du manque, de la peine et de la finitude. Si le mythe ne se réduit pas à une simple condamnation de la femme, il met néanmoins en scène une inquiétude fondamentale : le féminin apparaît comme vecteur d'une transformation irréversible de la condition humaine. Ce pouvoir transformateur, qui introduit la perte et la limite, peut être lu comme une figuration archaïque de la crainte masculine face à une altérité féminine perçue comme déstabilisante.

Freud (1918) évoque à plusieurs reprises les tabous liés au féminin, qu'il associe à la sexualité, à la procréation et à la mort. La virginité condense cette ambivalence : elle est valorisée comme signe de pureté tout en étant redoutée comme frontière à transgresser. Le sang de la défloration, mêlant symboliquement sexualité, fécondité et blessure, constitue pour Freud un point de convergence entre l'érotique et le sacré, là où le féminin devient simultanément fascinant et menaçant. Cette ambivalence – fascination et menace – constitue précisément le noyau de la peur masculine du féminin.

La sexualité féminine réveille ainsi, chez l'homme, des angoisses profondément enracinées : peur du sang, de la contagion, de la castration ou de l'impuissance. Toutefois, cette crainte ne se limite pas aux représentations archaïques du sang ou de la blessure. Jacques André (2013, 2022) montre que l'affrontement au féminin, dans la scène sexuelle elle-même, peut constituer pour l'homme une expérience psychiquement démesurée. Là où une relation sexuelle inscrite dans une économie phallique partagée peut apparaître comme relativement moins conflictualisée, la rencontre avec la femme confronte l'homme à une altérité radicale, énigmatique et potentiellement insatiable.

Il pourrait dès lors être psychiquement plus « tranquille » d'occuper une position féminisée auprès d'un homme que d'avoir à répondre activement à cette altérité perçue comme excessive. Cette représentation éclaire certaines formes de retrait ou de défense masculine face à la sexualité féminine. Se dessine alors une configuration où la peur du féminin ne relève pas seulement d'une angoisse de castration, mais d'une confrontation à une altérité vécue comme débordante et susceptible d'ébranler l'assise narcissique masculine.

Freud (1918) distingue plusieurs formes de tabous relatifs à la virginité. Le premier renvoie au sang féminin, source d'effroi car il unit symboliquement la sexualité, la procréation et la mort. Le deuxième concerne le nouveau, l'inattendu, l'inconnu – autrement dit l'irruption de ce qui échappe à la maîtrise et renvoie à la dimension du traumatique. La défloration représente alors, pour les deux sexes, une expérience d'effraction du corps et du psychisme : l'entrée dans un territoire « étranger inquiétant mais étrangement familier » (p.74).

Le troisième tabou touche directement la femme elle-même, perçue comme figure d'énigme et de menace. La vue des organes génitaux féminins, comme l'intensité de la jouissance qu'ils suggèrent, ravive l'angoisse de castration et confronte l'homme à la limite de son propre Moi. Ainsi, la figure féminine elle-même devient le support d'une inquiétude fondamentale liée à la différence radicale des sexes.

Les tabous fonctionnent ainsi comme des défenses contre le pouvoir transformateur du féminin, perçu comme force de dissolution du narcissisme. Le corps féminin, porteur de la double valence vie/mort et plaisir/danger, devient le lieu où s'exprime la tension entre l'interdit et le désir. Le féminin, dans son pouvoir de transformation, confronte ainsi le sujet à l'expérience de l'inconnu, du non-maîtrisable et d'une possible désorganisation du Moi.

Le tabou de la virginité exprime alors, sur un plan collectif, la peur de l'effraction et la défense contre la vulnérabilité. Là où l'effroi individuel peut se traduire par un retrait du désir, la culture érige le tabou comme barrière protectrice. Ce point est central pour notre problématique, dans la mesure où il éclaire la manière dont la pénétrabilité féminine, lorsqu'elle a été traumatiquement effractée, peut être rejouée dans le lien conjugal.

Dans le cadre de notre recherche, cette analyse ne relève pas d'une généralité abstraite. Elle permet de comprendre comment la peur masculine de l'altérité féminine peut rencontrer, chez certaines femmes marquées par une effraction sexuelle précoce, des angoisses d'intrusion et de pénétrabilité déjà fragilisées. Lorsque la scène conjugale se construit sur cette double configuration – crainte masculine du féminin et vulnérabilité féminine issue du trauma – le lien peut se rigidifier en organisation défensive plutôt qu'en espace de symbolisation. La pénétrabilité, au lieu d'être vécue comme ouverture au désir, risque d'être réactivée sur le mode de l'effraction.



Le corps féminin devient dès lors un espace de contrôle et de sacralisation, opérant comme support d'un refoulement collectif du féminin. L'ambivalence du tabou – entre pureté et souillure, désir et interdit – manifeste la difficulté universelle à symboliser le féminin autrement que sous le signe de la perte. La virginité apparaît alors comme une figure de l'entre-deux : un état de suspension entre innocence et connaissance, fermeture et ouverture, où se joue le passage du non-savoir à la transformation.

Dans notre position théorique, le tabou de la virginité éclaire la manière dont la culture prolonge et amplifie les défenses intrapsychiques contre le féminin. Il met en lumière la continuité entre les niveaux individuel et collectif : la peur du féminin n'est pas seulement une réaction psychique, mais une donnée anthropologique du lien social. La virginité devient ainsi une métaphore du refus du féminin comme position d'ouverture à l'altérité, et une tentative d'éviter la confrontation à la dépendance, à la vulnérabilité et à la perte.

C'est précisément cette difficulté à symboliser la pénétrabilité qui constitue un enjeu majeur de la psychosexualité féminine dans le contexte d'abus précoces.

En somme, le tabou de la virginité constitue un point d'articulation entre les défenses individuelles et les représentations culturelles du féminin. Il révèle la persistance, dans l'inconscient collectif, d'une peur du féminin comme expérience de perte et d'ouverture. En le replaçant dans la dynamique du couple et dans l'histoire traumatique de certaines femmes, il devient un opérateur théorique permettant de penser les impasses de la psychosexualité féminine marquée par l'effraction. Cette lecture, en écho aux développements précédents, clôt la partie théorique consacrée à la construction et aux impasses du féminin en éclairant la difficulté universelle à symboliser la pénétrabilité sans la réduire à la blessure, à la faute ou à la honte.

En guise de synthèse, l'exploration des angoisses du féminin met en évidence une ambivalence structurale de la réceptivité psychique : condition de l'ouverture au désir, elle constitue simultanément un point de vulnérabilité pour le Moi. Lorsque ces angoisses ne trouvent pas d'inscription symbolique, la passivité cesse d'être une voie de liaison et devient un lieu d'effroi. Ce basculement marque un point de butée du travail du féminin, à partir duquel la défense ne vise plus seulement à contenir l'angoisse, mais à se protéger de l'ouverture elle-même.

C'est dans cette logique que s'inscrit le refus du féminin, comme tentative de transformer la dépendance et la pénétrabilité en fermeture et en maîtrise.

## **2.6. Refus du féminin**

Dans la continuité de la réflexion sur la passivité et la réceptivité, il importe désormais d'aborder la question du refus du féminin, notion centrale pour comprendre les impasses subjectives qui apparaissent lorsque la pénétrabilité psychique devient menaçante pour le Moi.

Freud, dans *Analyse terminée, analyse interminable* (1937), déplace la problématique du féminin vers celle de son refus : « Le refus du féminin, dans les deux sexes...une part de cette grande énigme de la sexualité ». Ce "roc" du refus du féminin ne désigne pas le rejet des femmes, mais la répugnance inconsciente à occuper une position passive, pourtant indispensable à la vie psychique et au processus analytique.

Freud distingue trois versants : la féminité chez la femme caractérisée par la passivité et le masochisme ; la féminité chez l'homme à l'égard des femmes ; et surtout la féminité chez l'homme face à un autre homme – cette dernière étant la plus difficile à accepter, en raison de l'atteinte narcissique qu'elle implique. Ce refus du féminin constitue ainsi un obstacle majeur à l'analyse, puisque celle-ci suppose précisément la capacité de se laisser affecter, traverser et transformer. Refuser le féminin revient à refuser la condition même du transfert et de la dépendance à l'autre.

Les auteurs postfreudiens ont approfondi cette question en la reliant à la structure narcissique du sujet. Pour Cournut-Janin (1993), le féminin est susceptible d'ébranler l'édifice phallique et ses garanties narcissiques. Il représente ce qui échappe au contrôle, confronte le sujet à sa dépendance originaire et réveille l'angoisse de perte. Le refus du féminin se comprend alors comme un mécanisme de défense contre l'angoisse d'effraction : il vise à maintenir une clôture du Moi face à la menace d'une ouverture vécue comme dissolution. Cette lecture, que nous partageons, permet de concevoir le refus du féminin comme une défense structurelle, inscrite au cœur du rapport du sujet à l'altérité.

Dans la même lignée, Schaeffer (2023) montre que ce refus se manifeste de manière particulièrement vive à la puberté, moment d'effraction où s'impose le sexe féminin. L'apparition

du sang, lors des premières menstruations, marque symboliquement l'entrée dans la différence des sexes et la reconnaissance d'une vulnérabilité corporelle et psychique. Ce passage réactive la crainte d'être atteinte, pénétrée ou envahie par l'autre, et confronte la jeune fille à la difficulté de consentir à la dépendance du désir. Nous considérons que ce moment de révélation du féminin – au double sens de visibilité et d'exposition – constitue un point de bascule où le sujet doit élaborer la tension entre maîtrise et ouverture. Le refus du féminin traduit alors l'échec de ce travail d'intégration psychique.

Certaines figures du refus du féminin peuvent être comprises comme des étapes d'un passage difficile entre bisexualité infantile et choix sexuel adulte. Une inacceptation de soi, d'abord banale, peut évoluer vers une haine du corps, voire un désir de le transformer ou de le détruire : le « refus du féminin » devient alors haine du féminin.

Sur un plan dynamique, ce refus implique également la négation du masochisme érotique. Accepter la passivité suppose de tolérer la perte, la dépendance et l'attente du désir. Lorsque cette dimension masochique devient insupportable, le sujet choisit la fermeture plutôt que l'accueil, la maîtrise plutôt que la réceptivité. Le refus du féminin se manifeste dès lors comme refus de la vaginalité psychique, du sexuel lui-même, c'est-à-dire du mouvement pulsionnel vers l'autre. Schaeffer précise que ce refus peut prendre deux formes : un refus actif, marqué par une résistance explicite au désir, à la pénétration ou à l'abandon ; et un refus passif, plus silencieux, où la femme "se laisse faire" tout en se retirant psychiquement du coït. Le corps est alors présent, mais le désir est absent, clivé, anesthésié. Ce clivage illustre combien le refus du féminin ne porte pas seulement sur l'acte sexuel, mais sur l'expérience psychique d'ouverture à l'autre – autrement dit, sur la pénétrabilité symbolique. La passivité cesse d'être une voie de liaison pour devenir une défense contre l'excitation et l'altérité.

Il s'agit d'un refus du travail de symbolisation lui-même, dans la mesure où celui-ci suppose de consentir à la perte et à la traversée du manque. Le refus du féminin devient alors refus de la transformation : refus de ce qui altère le Moi et exige un déplacement. En ce sens, il renvoie au noyau même de la résistance en psychanalyse – là où le sujet cherche à éviter la confrontation avec l'altérité interne.

Dans cette perspective, le refus du féminin s'inscrit dans le refus plus large de l'ordre phallique décrit par Freud, qui englobe tout ce qui s'oppose à l'ouverture à la pulsion. Une distinction peut être faite entre un refus du féminin partiel, qui laisse place à un certain travail de symbolisation, et un refus du féminin radical, qui ferme toute possibilité d'expression pulsionnelle ou d'accueil de l'« étranger ». Ce dernier peut se manifester sous la forme d'une résistance active à la pénétration ou d'un consentement apparent dépourvu d'investissement libidinal. Le corps réagit alors par une frigidité ou une froideur défensive, où l'angoisse est projetée sur le partenaire. Le refus du sexuel apparaît ainsi comme une manifestation extrême du refus du féminin.

La pensée freudienne, prolongée par Schaeffer et Cournut-Janin, met en évidence le paradoxe du féminin : il constitue à la fois la condition du lien et son point de butée. Penser le refus du féminin, c'est interroger les limites de la capacité d'accueil et de symbolisation. Dans notre perspective, ce concept éclaire la difficulté du sujet à maintenir vivante la tension entre ouverture et protection, entre réceptivité et angoisse d'effraction.

Freud insistait sur la dimension universelle de ce refus : il traverse les deux sexes. Dans l'économie psychique masculine, il prend la forme d'une défense contre la castration et la dépendance à l'objet ; dans la psyché féminine, il traduit souvent la difficulté à tolérer sa propre passivité, vécue comme une menace de perte de soi. Cette double inscription nous semble fondamentale : elle montre que le refus du féminin n'est pas l'apanage d'un sexe, mais une réaction face à l'épreuve de la vulnérabilité. Comprendre ce mécanisme revient à interroger ce qui, dans la subjectivité, s'oppose à la réceptivité et à la transformation – autrement dit, ce qui fait obstacle au travail du féminin comme processus psychique.

Dire que le refus du féminin constitue un « roc » insurmontable reviendrait à nier la capacité du psychisme à transformer et à élaborer. Nous rejoignons Schaeffer (2013) lorsqu'elle évoque la « force pulsionnelle constante » qui anime la vie psychique et soutient, malgré les résistances, la possibilité de symbolisation. En ce sens, le refus du féminin n'est pas une fatalité : il marque la tension même entre résistance et transformation, entre défense et création.

Ainsi, notre position théorique consiste à considérer le refus du féminin comme un organisateur majeur de la vie psychique. Il révèle la difficulté, pour tout sujet, d'accueillir ce qui en soi échappe à la maîtrise – le corps, la dépendance, l'altérité. Le féminin devient ici le lieu du conflit entre le

besoin de se protéger et la nécessité de se laisser traverser. C'est ce champ de tension, à la fois fondateur et menaçant, que la psychanalyse cherche à rendre pensable.

En guise de conclusion de cette sous-partie, il convient de rappeler que le refus du féminin et du sexuel peut s'enraciner dans certaines sociétés et contextes culturels – notamment dans la culture libanaise – où la femme vierge est sacralisée et la femme déflorée rendue impure. Ceci illustre, à un niveau collectif, la même dynamique de rejet de la pénétrabilité et du féminin, et prolonge sur le plan symbolique ce que le psychisme manifeste individuellement comme refus du féminin : la peur de la perte, de l'effraction et de l'altération. L'inscription culturelle ne constitue cependant pas l'origine du refus du féminin : elle en conditionne les formes d'expression et les interdits, en résonance avec des conflits psychiques préexistants.

## **2.7. Synthèse**

En somme, les élaborations freudiennes et postfreudiennes du féminin font apparaître un champ de tension où se rencontrent manque et excès, ouverture et défense, réceptivité et menace. Ces propositions offrent un socle indispensable pour comprendre comment le féminin peut, dans certaines configurations psychiques, être empêché ou figé. Le féminin n'est pas ici envisagé comme une essence, mais comme une fonction psychique, c'est-à-dire comme capacité de liaison, de transformation et d'accueil de l'altérité. Lorsque cette fonction est entravée par un traumatisme ou une effraction précoce, la sexualité féminine peut se désorganiser autour de la peur, de la honte ou du retrait.

Afin de préciser ces enjeux, nous distinguons trois niveaux théoriques qui permettent d'articuler la fonction psychique, la défense et la blessure.

Le premier niveau concerne le féminin comme fonction d'accueil et de transformation. Il renvoie à un potentiel originaire d'ouverture à l'autre, soutenu par la contenance précoce et par l'expérience d'une dépendance non menaçante. Lorsque cette fonction est empêchée, la sexualité féminine tend à se replier autour du retrait ou de l'inhibition.

Le second niveau renvoie à la féminité comme organisation défensive. Celle-ci peut constituer une surface phallique visible et rassurante, destinée à masquer l'angoisse suscitée par le féminin intérieur. Cette féminité peut devenir un passage vers le féminin, mais aussi servir de rempart face à un féminin éprouvé comme trop vulnérable ou trop exposant.

Le troisième niveau concerne le féminin blessé. Ici, ce n'est plus la fonction d'accueil qui prédomine, mais son empêchement même : le féminin se constitue comme un trou dans la représentation, une zone d'irreprésentable où se figent excitation, effroi et impossibilité de symboliser. L'effraction traumatique rejoue sur le plan corporel ce qui, sur le plan psychique, relève d'une effraction du sens : non pas un manque, mais une impossibilité à inscrire, à penser, à habiter le féminin.

L'articulation de ces trois registres – contenance, défense, effraction –, permet de situer plus précisément les effets des traumatismes sexuels précoces. Le trauma extrafamilial n'affecte pas seulement la sexualité adulte : il atteint le travail psychique de symbolisation du féminin, là où la réceptivité pouvait devenir créativité et où la dépendance pouvait s'élaborer en désir.

Nous adoptons ainsi au sein de ce travail de recherche une conception non phallogcentrée du féminin, qui ne se réduit ni au manque ni au renoncement, mais s'enracine dans une expérience originaire d'ouverture et de contenance psychique. Il peut être compris comme une position d'être : la capacité d'accueillir l'altérité sans s'y dissoudre, d'éprouver la dépendance sans la vivre comme menace. Lorsque cette dynamique est entravée, le féminin blessé se constitue autour d'un trou dans la représentation, c'est-à-dire d'une effraction du sens qui touche à la fois le corps et le psychisme. Penser le féminin blessé revient alors à concevoir une atteinte du travail psychique de symbolisation : une impossibilité de transformer l'excitation en expérience, la passivité en créativité, le manque en désir. C'est dans cette perspective que nous situerons notre réflexion au sujet du trauma sexuel extrafamilial.

Au terme de ces développements, il apparaît que la sexualité féminine, telle qu'elle est envisagée dans cette thèse, ne saurait être réduite ni à une organisation pulsionnelle isolée, ni à un simple effet du traumatisme. Elle se comprend comme un processus psychique articulant le travail du féminin, les remaniements narcissiques et les capacités de liaison de l'excitation. L'effraction sexuelle infantile extrafamiliale viendrait fragiliser cet équilibre, entravant l'appropriation subjective du féminin et conditionnant le rapport au corps, au désir et à l'objet amoureux. La sexualité féminine constituerait ainsi un espace privilégié d'observation des effets du traumatisme, mais également un lieu potentiel de reprise et de transformation psychique, qui sera exploré à travers les matériaux cliniques dans les chapitres suivants.

À partir de ces élaborations théoriques et après avoir mis l'accent sur les différentes facettes de la sexualité féminine, articulant féminin originaire, féminin sexué et féminin blessé, il apparaît pertinent d'approfondir la psychosexualité des femmes ayant subi un abus sexuel extrafamilial durant la période de latence, à un âge compris entre 6 et 11 ans. Cette analyse suppose un examen ciblé des processus psychiques à l'œuvre entre la phase de latence et la puberté, en tant que ces moments constituent des temps charnières pour appréhender les effets différés d'une effraction sexuelle extrafamiliale sur la construction du féminin. Cette exploration prend une résonance particulière dans le cadre de cette recherche, dans la mesure où les participantes ont été victimes d'abus sexuels extrafamiliaux survenus au cours de cette même période développementale, comprise entre la latence et la puberté.

### **Chapitre 3 – Exploration psychodynamique de la phase de latence à la puberté**

Ce chapitre opère un resserrement théorique et clinique sur les phases de latence et de puberté, moments charnières du développement psychosexuel. Ce choix vise à mettre en évidence la vulnérabilité spécifique de ces périodes, d'autant plus décisives dans le cadre de cette recherche que c'est à ces âges que l'effraction traumatique est survenue, venant interférer avec les remaniements du féminin en cours.

La période de latence, telle que Freud la conceptualise dans *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), désigne la phase du développement psychosexuel de l'enfant qui succède au déclin du complexe d'Œdipe et s'étend jusqu'au seuil de l'adolescence. Elle se caractérise par une mise en veille relative du sexuel infantile sous l'effet du refoulement, sans pour autant impliquer une extinction pulsionnelle. Ce temps de latence s'accompagne d'un apaisement apparent de la conflictualité œdipienne, d'un renforcement des contre-investissements et d'une réorientation de l'énergie libidinale vers des buts socialement valorisés, notamment par le biais de la sublimation. Il constitue ainsi un moment de réorganisation psychique et identificatoire : les assises du Moi s'y consolident, les formations réactionnelles se structurent et se prépare, en arrière-plan, la reprise pulsionnelle et narcissique propre au pubertaire (Freud, 1905). Dans une perspective contemporaine, Dessons (2020) souligne que cette période, souvent décrite comme un temps de dormance pulsionnelle, ne correspond qu'à un calme apparent, après l'agitation des premières années, l'activité pulsionnelle demeurant sous-jacente.

Dans la perspective psychanalytique, le passage de la latence à la puberté s'accompagne d'un remaniement profond du psychisme. L'éveil des pulsions sexuelles et les transformations corporelles confrontent le sujet à de nouveaux questionnements concernant l'identité, la sexualité et le lien à l'autre – enjeux qui participent à la maturation du Moi et à la réorganisation de l'économie pulsionnelle.

### **3.1. Processus psychiques déployés durant la phase de latence**

Le travail psychique pendant la latence est loin d'être anodin. Il correspond à une transformation de la conflictualité interne : le conflit œdipien manifeste cède la place à une conflictualité intériorisée, médiatisée par le refoulement et l'instauration du Surmoi. Les tensions entre désirs pulsionnels et interdits ne disparaissent pas, mais se trouvent réorganisées autour d'un Moi devenu plus apte à assurer la médiation entre le Ça, le Surmoi et la réalité. Cette période implique également un remaniement des investissements objectaux et narcissiques, ainsi qu'une stabilisation des mécanismes défensifs, sous l'égide d'un Moi consolidé (Dessons, 2020).

Afin de comprendre la portée structurante de cette période, il convient d'en revenir aux premières élaborations freudiennes, qui en constituent le socle théorique. Dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), Freud expose les aspects des différents stades de la sexualité infantile et met en lumière les manifestations de la libido chez l'enfant. Selon Freud, le développement de l'enfant implique l'exploration de différentes zones érogènes, à la fois physiologiques et symboliques. La latence intervient après ce que Freud identifie comme une castration symbolique, interprétée comme la déception et l'impuissance de l'enfant face à l'absence du phallus. Cette "promesse œdipienne" est réactivée à l'adolescence, où l'enfant investit ses pulsions sexuelles, son identité et ses relations dans d'autres objets que sa mère. Pour Freud, la phase de latence représente une période où les pulsions sexuelles de l'enfant semblent inactives ou partiellement éteintes ; la sexualité infantile est frappée par le refoulement, d'où l'énergie pulsionnelle est refoulée mais demeure active.

Ce renoncement pulsionnel s'accompagne d'un déplacement de l'énergie libidinale, marquant le passage du désir œdipien à l'investissement social et symbolique. Selon Freud, cette phase permet à l'enfant, face à la renonciation temporaire à l'œdipe, de mieux investir dans les apprentissages et la création artistique, phénomène qu'il qualifie de sublimation. La sublimation joue un rôle clé,



permettant au Moi de réorienter la pulsion d'un but sexuel vers un but social. Ainsi, l'agressivité peut s'exprimer dans des activités sportives, les fantasmes inconscients dans des activités créatives, et certaines angoisses peuvent trouver apaisement dans l'intérêt pour la religion. La sublimation devient ainsi un vecteur d'intégration sociale et symbolique.

Freud (1905) souligne toutefois que cette mise en veille du sexuel n'équivaut pas à une extinction pulsionnelle. Bien qu'il ait initialement envisagé la latence comme un temps de suspension ou de gel pulsionnel, il insiste sur la rareté d'un arrêt complet de l'énergie libidinale chez l'enfant. Il invite ainsi les psychanalystes à porter attention aux manifestations d'une mise en défaut du travail de refoulement propre à la latence, marquées par un retour plus manifeste de l'excitation sexuelle, lesquelles témoignent de la persistance de la vie pulsionnelle sous des formes parfois atténuées ou déplacées. La clinique psychanalytique offre en effet de nombreux exemples de persistance de l'activité pulsionnelle durant la latence, sans que celle-ci ne s'exprime nécessairement selon des destins pulsionnels tels que le refoulement ou la sublimation, lesquels trouvent précisément leur origine à cette période (Freud, 1905).

Au cours de la latence, le refoulement recouvre d'un voile la période œdipienne et l'ensemble de la sexualité infantile, produisant ce que Freud a désigné comme l'« amnésie infantile ». Les souvenirs liés à cette période se présentent, chez l'adulte en analyse, sous la forme de « souvenirs écrans », apparemment insignifiants, mais constituant des formations de compromis entre la défense et les éléments refoulés qu'ils masquent (Freud, 1899).

Les souvenirs écrans, corollaires de l'amnésie infantile, émergent sous l'effet du refoulement et s'accompagnent de formations réactionnelles opposées au voyeurisme et à l'exhibitionnisme caractéristiques de l'organisation phallique. Ainsi, la pudeur, la timidité et le dégoût apparaissent comme des contre-investissements de l'analité, tandis que la compassion et la sollicitude prennent le pas sur la cruauté et le sadisme, venant contenir la pulsion d'emprise par un travail de liaison pulsionnelle (Freud, 1905).

Ces mécanismes témoignent de la manière dont le Moi tente, durant la latence, de contenir l'excitation pulsionnelle tout en assurant une mise à distance du sexuel infantile. C'est sur cette base défensive que Freud situe, dans un second temps, les remaniements identificatoires propres à la période post-œdipienne.

Freud (1923) situe la période de latence comme le temps postérieur au déclin de l'Œdipe, correspondant au moment de l'identification symbolique. Cette phase établit les fondements de la construction de l'Idéal du Moi, basé sur les modèles parentaux, essentiellement le père. Cet idéal est projeté sur des figures héroïques ou idéalisées, renforçant l'estime de soi et le sentiment de valeur personnelle. Cette période repose sur l'élaboration d'un projet d'identification soutenu par la « promesse œdipienne », suggérant la possibilité future de récupérer le phallus à l'adolescence. Ces élaborations freudiennes constituent le socle à partir duquel les auteurs postfreudiens ont approfondi la compréhension clinique et structurale de la latence.

Lorsque l'enfant renonce aux parents de l'infantile, la période de latence interroge inévitablement la place de l'autre et prépare le terrain à l'émergence des processus adolescents. Un désintérêt apparent, voire parfois une agressivité des garçons envers les filles - et réciproquement - observé durant la latence peut être interprété comme le reflet d'une insécurité quant à la sexualité. Ce phénomène s'articule également à l'interdit entourant la génitalité, en raison de l'immaturité fonctionnelle de l'enfant, laquelle constitue la traduction concrète de l'opération de castration symbolique. La période de latence apparaît ainsi comme un temps d'attente, d'oubli partiel, et de transition au cours duquel se construit le Surmoi. Celui-ci se forme progressivement à travers l'intériorisation des interdits parentaux, des règles liées à la propreté issues du stade anal, et de la loi du père propre à la latence. Durant cette phase, l'enfant refoule certains désirs, générant des affects tels que la culpabilité, contribuant à une apparente sagesse. Le Moi cherche alors un équilibre entre les exigences pulsionnelles du Ça et celles du Surmoi. Héritier des identifications œdipiennes, le Surmoi se constitue par l'intériorisation des exigences parentales et culturelles, se déployant selon deux pôles : le Surmoi interdicteur et l'Idéal du Moi. Il assure des fonctions de conscience morale, de censure, d'auto-observation et de formation d'idéaux, agissant comme une protection face aux exigences pulsionnelles.

Sur le plan défensif, la latence, marquée par le travail de deuil et le renoncement aux objets œdipiens, voit l'émergence du refoulement comme mécanisme de défense central de l'organisation névrotique. L'inhibition, fréquemment observée à cette période, peut être comprise comme une composante normale du Moi, limitant temporairement certaines fonctions face aux conflits psychiques (Chagnon et al., 2005). Lorsque ce refoulement s'avère insuffisant, d'autres modalités défensives peuvent être mobilisées. La période de latence peut également mobiliser des

mécanismes de défense plus radicaux, tels que la répression, lorsque le refoulement se révèle insuffisant. Ces mécanismes peuvent conduire à des manifestations symptomatiques, notamment lorsque l'inhibition est trop faible ou, au contraire, excessive. Denis (2011) distingue ainsi les latences à refoulement des latences à répression. Dans la première, le refoulement opère comme mécanisme structurant, permettant une mise à distance des motions pulsionnelles tout en maintenant la possibilité de leur élaboration symbolique. Dans la seconde, la répression agit de manière plus massive et défensive, tendant à appauvrir la vie fantasmatique et à rigidifier le fonctionnement psychique. Denis souligne l'importance croissante de cette dernière modalité dans la mise en latence de la sexualité infantile. Le refoulement est facilité par l'introjection des règles surmoïques, conduisant à la structuration du Surmoi dit « post-œdipien ». C'est cette instauration qui permet véritablement une mise en latence du conflit œdipien.

Cette réorganisation surmoïque s'inscrit dans un remaniement plus large de l'économie narcissique du sujet durant la latence.

Au cours de la latence, l'enfant déploie également son imaginaire de manière significative, tant à travers la fantasmatisation que par l'importance accordée à l'image de soi et au narcissisme. Du point de vue de l'économie narcissique, Denis (2011) considère cette période comme un temps d'élaboration marqué par un remaniement des investissements objectaux et narcissiques. L'investissement des activités du Moi devient alors une source essentielle de gratification et de valorisation, venant compenser la blessure narcissique liée à l'échec des désirs œdipiens. Il souligne toutefois la vulnérabilité de cette période et le poids des mécanismes défensifs, pouvant s'accompagner de tonalités dépressives. Denis (2007) précise que la capacité à différer la satisfaction pulsionnelle se constitue précisément à l'issue du travail de renoncement au projet œdipien.

Dans le prolongement de ces élaborations, Dessons (2020) souligne que la latence se construit sur une blessure narcissique liée au vécu d'un entre-deux douloureux : l'enfant se sent à la fois « trop petit » pour certaines expériences et « trop grand » pour les satisfactions infantiles antérieures. Cette tension peut susciter une tentation régressive, où le désir de redevenir petit apparaît comme une solution face à cette contradiction. Malgré la déception narcissique inhérente à cette période, l'enfant investit ses capacités psychiques en compensation. La fierté devient alors l'expression

d'un narcissisme satisfait, tandis que la honte, son corrolaire, fait son apparition durant la latence (Denis, 2011).

L'économie narcissique de l'enfant s'en trouve ainsi profondément remaniée. Ces remaniements narcissiques vont de pair avec une structuration progressive des mécanismes de défense.

Enfin, dans une approche clinique approfondissant cette dynamique, Arbisio (2000) souligne que la latence constitue un moment logique structuré par le renoncement à l'objet œdipien et par la mise en place d'une promesse différée. L'enfant, contraint d'abandonner la position imaginaire de celui qui comblerait le désir maternel, soutient ce renoncement par l'identification au père, détenteur supposé de l'objet phallique. Cette « promesse œdipienne » devient alors un véritable organisateur du psychisme : elle autorise un différé de la satisfaction et oriente l'énergie libidinale vers la croissance, les apprentissages et l'investissement des idéaux. Ce processus s'accompagne d'un renforcement des défenses et d'une tendance à une rigidification du fonctionnement psychique, marquée par la mise en place de rituels, de conduites de maîtrise et d'une relative mise à distance du sexuel. Loin d'être une phase d'inactivité, la latence apparaît ainsi comme un temps de consolidation narcissique et de stabilisation identificatoire. La blessure liée au renoncement œdipien est contenue par un investissement accru de l'image de soi et des performances scolaires, soutenant la construction d'un Moi plus structuré. Arbisio montre toutefois que cet édifice défensif demeure fragile : le mouvement analytique, en sollicitant le retour des motions pulsionnelles refoulées, vient parfois s'opposer directement au travail de latence. Cette tension révèle que la mise en veille du sexuel ne correspond pas à son extinction, mais à son organisation défensive. Dès lors, toute effraction survenant à cette période peut altérer cet équilibre précaire, en fragilisant les mécanismes de refoulement et les assises narcissiques en cours de consolidation.

Cette organisation psychique constitue le socle des remaniements ultérieurs. Ces processus, garants de la mise en veille du sexuel infantile, constituent les prémisses des remaniements pulsionnels et identificatoires de la puberté, ouvrant la voie à la réorganisation psychique du féminin. Toutefois, cette dynamique peut être profondément perturbée lorsque la latence est traversée par une effraction sexuelle traumatique, susceptible d'altérer les mécanismes de refoulement, d'inhibition et de symbolisation qui soutiennent l'apaisement relatif de cette période.

C'est dans cette articulation que s'inscrit spécifiquement notre question de recherche. Dans notre recherche, cette articulation permet de situer l'abus sexuel extrafamilial non comme un simple "événement" isolé, mais comme une effraction venant se nouer à un moment de réorganisation du Moi, où se rejouent refoulement, identifications et travail de liaison.

Cette perspective ouvre directement sur l'examen de la période suivante du développement. Après avoir abordé les processus psychiques déployés durant la phase de latence, à un âge précisément compris entre six et onze ans, il s'avère désormais nécessaire d'examiner les processus psychiques transitoirement mobilisés chez la fille pubère, afin de mieux comprendre l'impact des expériences abusives sur cette période du développement et leurs interférences possibles avec la psychosexualité ultérieure.

### **3.2. Processus psychiques déployés chez la fille pubère**

La phase comprise entre la puberté et l'adolescence constitue un moment de remaniement majeur de l'économie psychique, au cours duquel s'opèrent des transformations pulsionnelles, narcissiques et identificatoires décisives.

Au moment du passage à l'adolescence, apparaît le couple « masculin-féminin », pilier de l'organisation génitale adulte, tel que Freud le conceptualise dans *Le Moi et le Ça* (1923), venant succéder aux polarités « actif-passif » et « phallique-châtré » qui caractérisent les organisations antérieures. Seul ce couple désigne une véritable différenciation des sexes. Comme précédemment évoqué, le sexe féminin se définit alors en fonction du pénis ; le vagin devient le « logis du pénis » (Freud, 1923). Ce n'est qu'au terme de ce remaniement pulsionnel que la polarité sexuelle coïncide pleinement avec le masculin et le féminin : « le masculin rassemble le sujet, l'activité et la possession du pénis, tandis que le féminin perpétue l'objet et la passivité » (Freud, 1923). À ce stade, le vagin acquiert une valeur symbolique en tant que logis du pénis, héritant de la symbolique du sein maternel.

Dans cette phase de transformation, la question du vagin acquiert une importance particulière. Selon Freud, cet organe demeure largement ignoré durant l'enfance, chez les deux sexes, en raison de l'investissement phallique narcissique massif accordé au pénis, considéré comme l'unique organe sexuel infantile. Les jeunes filles, conscientes de l'existence d'un creux en elles, éprouvent néanmoins des sensations internes liées aux émois œdipiens et aux traces archaïques du contact corporel avec la mère primitive, que Freud décrit comme la première séductrice.

Toutefois, l'exploration véritable de l'érogénité vaginale semble s'accomplir principalement au cours de la rencontre sexuelle conduisant à la jouissance.

L'enjeu central de l'adolescence réside ainsi dans la reconnaissance du sexe féminin. L'émergence du féminin à la puberté modifie profondément les perspectives psychiques. Le complexe de castration évolue, dépassant la seule angoisse de perdre ou de ne pas avoir le pénis. Chez le garçon, la question devient celle de l'usage du pénis à des fins sexuelles. Rencontrer le féminin ne se réduit plus à l'absence de pénis, mais implique l'exploration d'un autre sexe, suscitant de nouvelles angoisses.

Ces bouleversements corporels, en réactivant les traces de la scène primitive, alimentent l'angoisse et ouvrent sur les élaborations de Mélanie Klein relatives à la destructivité, à l'intrusion et à la position dépressive. Chez la fille, le lien entre pulsionnel et corporel demeure étroit, centré sur l'intérieur du corps – en particulier le ventre – lieu d'angoisses d'envahissement et de destruction. Les angoisses féminines apparaissent ainsi davantage liées à des fantasmes d'intrusion – pouvant dans certaines configurations traumatiques, prendre la forme d'une effraction –, ce qui permet d'éclairer la fréquence, à cet âge de mutation psychique, de scénarios fantasmatiques de pénétration contrainte, fréquemment observés même en l'absence d'abus réel. Ces scénarios participent alors de la construction du féminin, en tant que tentative de figuration de la pénétrabilité et de la passivité, au moment où l'irruption du sexuel pubertaire confronte le sujet à l'altérité. Chez les sujets ayant été abusés au cours de cette période pubertaire, toutefois, ces scénarios peuvent perdre leur fonction symbolisante : au lieu d'élaborer la transformation du sexuel, ils réactivent une effraction réellement vécue, figeant le travail psychique du féminin dans une répétition traumatique plutôt que dans un processus d'intégration.

La puberté ne se limite toutefois pas à un simple remaniement pulsionnel. Elle constitue une période de bascule où se rejoue la temporalité du trauma. Selon Janin (1985), la réactivation des traces précoces à la puberté peut être comprise comme le passage d'un traumatisme « froid », demeuré enkysté dans le psychisme, à un traumatisme « chaud », chargé d'affects et de représentations. Cette dynamique d'après-coup prolonge la conception freudienne de la temporalité traumatique et sera reprise par Marty (2010) et Laplanche (2003), pour lesquels la puberté constitue un véritable temps d'après-coup, au cours duquel l'excitation pubertaire réanime des traces infantiles demeurées jusque-là muettes.

Dans cette logique, la réouverture du champ pulsionnel confronte la jeune fille à la nécessité de symboliser l'excitation et la perte, engageant un véritable travail du négatif (Green, 1993), condition du passage d'une effraction vécue à une expérience psychiquement représentable. Roussillon (2000) prolonge cette perspective en soulignant que la symbolisation de l'excitation suppose un travail de liaison permettant de transformer l'effraction en expérience psychique partageable.

C'est dans ce cadre théorique que se situe l'élaboration spécifique du féminin pubertaire. Chez la fille, se pose la question de la manière d'habiter les transformations corporelles qui ne la renvoient plus uniquement au manque, « puisqu'il lui pousse, non pas un pénis, mais des seins » ; ces modifications corporelles la rapprochent dangereusement de la scène primitive et de la « réalisation incestueuse » (Schaeffer, 2013). Plutôt que d'être confrontée à la perte d'une partie, comme c'est le cas chez le garçon, la fille se trouve menacée de perdre l'ensemble de l'investissement de son corps et de celui de l'objet. L'angoisse se centre alors moins sur la castration que sur la perte d'amour, ce qui éclaire la vulnérabilité féminine à la dépression (Schaeffer, 2016).

Les fantasmes de pénétration commencent alors à s'organiser chez les pubères et les adolescentes. Ce ne sont ni les seules transformations physiologiques ni l'excitation sexuelle pubertaire qui fondent la différence des sexes sur le plan psychique, mais bien l'élaboration fantasmatique de la rencontre avec l'altérité sexuelle. À ce moment, la « promesse de féminin » s'articule à différentes modalités de positionnement du Moi face à l'objet : le refus ou le déni de la soumission à la pulsion et à l'altérité, la négociation, et l'introjection, malgré la représentation d'un sexe perçu comme laid ou châtré. Le Moi introjectif s'accompagne alors de rêveries érotiques masochistes et de fantasmes de scène primitive associés à une excitation vécue comme terrifiante (Schaeffer, 2008).

Parallèlement à ces remaniements pulsionnels et identificatoires, la découverte du corps sexué relance le narcissisme féminin, qui devient un organisateur central de l'identité et de la valeur de soi. Dans *Pour introduire le narcissisme*, Freud souligne que le développement des organes sexuels féminins à la puberté s'accompagne d'un renforcement du narcissisme originaire. Celui-ci peut fonctionner comme une défense compensatoire, une forme d'amour de soi venant pallier les restrictions imposées au choix d'objet. Toutefois, l'investissement excessif de l'apparence et de la beauté peut également opérer comme un contre-investissement, visant à contenir les affects liés à la menstruation et aux exigences symboliques et sexuelles propres à

l'adolescence. L'intérêt pour la beauté et l'image du corps traverse ainsi l'ensemble du féminin et s'inscrit dans une passion narcissique propre à l'adolescence, période où filles et garçons interrogent intensément leur image idéale.

En somme, des tumultes sont observés chez la fille pubère en lien avec la métamorphose pubertaire. La sexualisation du corps et les remaniements psychiques propres à cette période présentent un potentiel intrinsèquement traumatique, accentué par l'accès aux capacités sexuelles et procréatrices de l'adulte (Chagnon, 2005 ; Gutton, 2013).

C'est dans cette perspective qu'Attigui (2018) situe la puberté comme un temps de révélation du féminin intérieur, appelant une intégration conflictuelle des forces d'amour et de haine issues des conflits infantiles. Cette étape suppose un travail de la haine et une reprise du deuil originaire. Le père y joue un rôle central en instaurant une séparation salvatrice face à la proximité mère-fille, souvent chargée d'ambivalence. Lorsque cette intégration échoue, l'attaque sadique dirigée contre l'objet maternel peut conduire à une haine du corps pubère féminin, traduisant une émergence pulsionnelle vécue sur un mode traumatique.

Dans le cadre de cette recherche, cette période de remaniement est envisagée comme un moment particulièrement sensible, dans la mesure où l'effraction sexuelle extrafamiliale peut venir percuter le travail de symbolisation au moment même où le corps sexué se transforme. Ces remaniements, amorcés dès la latence et ravivés à la puberté, participent à la construction du féminin psychique en confrontant le sujet à la perte, à la différence et à la dépendance. Lorsqu'une effraction traumatique s'y inscrit, elle ne se limite pas à perturber le développement sexuel : elle fragilise la capacité même d'accueillir l'altérité et le désir. À travers ces remaniements du lien à soi et à l'autre se prépare le devenir du féminin adulte, tel qu'il se rejouera ultérieurement dans la relation amoureuse.

Lorsque s'y inscrit une effraction sexuelle précoce, ces remaniements pubertaires peuvent réactiver des traces demeurées jusque-là muettes, en majorant l'excitation et en fragilisant la capacité du Moi à les lier.

### **3.3. L'après-coup pubertaire**

La puberté, dans la première conceptualisation freudienne (1895), représente précisément l'un de ces moments où la temporalité du trauma se rejoue : un temps d'après-coup. Une scène



infantile – qu’il s’agisse d’une scène de séduction réelle ou fantasmée – initialement vécue sans affect, peut acquérir à ce moment-là une signification traumatique, la psyché étant désormais en mesure d’attribuer un sens sexuel à cette expérience, réactivant ainsi la trace mnésique associée. Freud abandonnera par la suite l’importance exclusive accordée aux événements réels, mettant davantage l’accent sur la portée traumatique des fantasmes. Cette première approche freudienne pose ainsi le cadre temporel du traumatique : non comme simple effet immédiat d’un événement, mais comme construction différée dépendante des capacités ultérieures de symbolisation.

Dans le prolongement direct de cette élaboration théorique psychanalytique, le pubertaire ne se réduit donc pas à un simple éveil pulsionnel : il constitue un temps d’après-coup au cours duquel l’enfant, devenu pubère, réinterprète à la lumière de sa maturité corporelle et psychique des expériences précoces jusque-là inassimilées (Gutton, 2013). Dans la perspective de Gutton, le pubertaire désigne un ensemble de processus psychiques suscités par l’irruption du réel pubertaire, irréductible à la seule maturation biologique. La puberté impose ainsi une discontinuité – ou plutôt une continuité à déconstruire et à reconstruire – qui relance les remaniements narcissiques et objectaux. Comme le souligne Laplanche (1987), en amont, toute séduction originaire ne devient véritablement traumatique qu’en fonction du travail ultérieur de traduction. – ou de non-traduction – que le sujet pourra en accomplir. La puberté, en réactivant la charge énigmatique du sexuel infantile, rejoue ainsi les traces de l’effraction première et en ouvre parfois la possibilité d’une élaboration.

Dans *Naissances de la sexualité*, André (2016) propose un fil conducteur éclairant pour penser ce qui se rejoue à la puberté. La sexualité humaine est dite « dé-naturée », en ce qu’elle s’est progressivement désolidarisée du programme instinctuel et reproductif ; elle devient dès lors un fait de culture et de symbolisation. La découverte freudienne de la sexualité infantile ne renvoie pas tant à une sexualité observable chez l’enfant qu’à l’infantilisme du sexuel tel qu’il se révèle dans la parole de l’adulte. À la manière de l’inconscient, la sexualité infantile ignore le temps : elle ne disparaît pas avec la maturation génitale, mais demeure active, susceptible d’être réactivée et resignifiée dans l’après-coup pubertaire. André souligne également que la psychogenèse du sexuel ne peut être pensée à partir du seul étayage sur les fonctions vitales. Le retour de la figure de la mère « première séductrice » chez Freud (1905) rappelle que les gestes de soins sont traversés par une part de sexualité inconsciente, introduisant une source exogène d’énigme pour l’enfant.

Ce modèle, prolongé par Laplanche (1987), permet de comprendre que la puberté ne crée pas le sexuel, mais en réactive la charge énigmatique et les points de non-traduction antérieurs.

Cette conception permet de préciser la nature du matériau psychique mobilisé par la puberté : un sexuel infantile polymorphe, atemporel et partiellement énigmatique, dont la réactivation engage nécessairement un travail de liaison et de symbolisation.

Dans cette logique, la réouverture du champ pulsionnel confronte le sujet à la nécessité de symboliser l'excitation et la perte, engageant un véritable travail du négatif (Green, 1993), condition du passage d'une effraction vécue à une expérience psychiquement représentable. Roussillon (2000) prolonge cette perspective en introduisant la notion de « temporalité ouverte du trauma », selon laquelle le passé n'est jamais définitivement clos et demeure disponible à un travail de subjectivation. La période pubertaire, par la puissance de ses remaniements pulsionnels, constitue dès lors un espace charnière du devenir psychique : soit la scène traumatique s'intègre dans une chaîne représentative, soit elle se répète sous une forme symptomatique ou agie. Ces remaniements, que Gutton (2013) situe au plus près du somatique, engagent une réactivation des traces inconscientes archaïques, au moment où l'expérience pubertaire introduit une nouveauté non entièrement anticipable.

À partir de ce cadre théorique psychanalytique du traumatique et de l'après-coup, certains travaux cliniques ont permis d'en observer les effets dans des contextes socioculturels spécifiques. C'est dans cette perspective que Khair-Badawi (1986), à partir de ses observations cliniques auprès de femmes libanaises, met en évidence combien l'entrée dans la puberté peut être investie d'une charge d'angoisse et de honte, comme si le surgissement des transformations corporelles redoublait l'interdit du sexuel. Le corps féminin, loin d'être reconnu comme lieu de désir, devient l'objet d'une répression renforcée ; la peur de la souillure et la culpabilité du désir entravent alors la symbolisation du féminin. Dans ce contexte, la puberté, au lieu d'autoriser une reprise symbolisante du sexuel infantile, peut devenir une scène d'effacement du corps désirant, où l'interdit social et le non-dit maternel figent le travail d'intégration psychique. L'après-coup pubertaire, lorsqu'il ne s'accompagne pas d'une élaboration symbolique suffisante, risque ainsi de se transformer en effraction.

Dans le prolongement de ces premières observations cliniques, André (1995) souligne l'importance de l'après-coup dans les situations où des événements précoces, initialement restés sans sens, acquièrent ultérieurement une valeur traumatique dès lors qu'ils sont réactivés par un vécu ultérieur porteur d'une signification nouvelle. Le Moi, fragilisé par ces expériences, peine alors à symboliser l'excitation qu'elles ravivent, mettant en évidence la vulnérabilité du travail de liaison au moment où le pubertaire impose une relecture sexuelle de l'infantile. Gutton (2013) montre que cette relance pubertaire tient à la nouveauté de la génitalité et à la complémentarité des sexes, qui surprennent et remanient l'économie psychique au-delà des possibilités d'élaboration propres à l'organisation infantile.

La puberté devient ainsi un moment où les fantasmes infantiles, en après-coup, se chargent d'un potentiel traumatique. Comme le formule Benyamin (2009), « ce n'est pas de réminiscences que souffre l'adolescent, mais d'expériences infantiles marquantes, qui ont pu éventuellement s'inscrire comme traumatismes et sont restées refoulées ou clivées dans l'inconscient, sans avoir pu se constituer en souvenirs ; l'après-coup pubertaire donne alors une autre saveur à ces événements » (p. 270).

Cette articulation est approfondie par Marty (2010), qui conçoit le pubertaire comme la seconde phase du traumatisme (structurant). La première correspond à l'irruption de la sexualité infantile dans la vie de l'enfant, le confrontant aux fantasmes sexuels inscrits dans les problématiques parentales, susceptibles de déborder sa capacité à intégrer ce qui se joue entre sexualité adulte et sexualité naissante. La seconde phase survient lorsque la sexualité, devenue génitale, réactive les traces de cette première effraction. Dans cette lecture, la puberté fonctionne comme opérateur de dévoilement et de relance du traumatique.

Cette effraction du corps, à la fois réelle et fantasmatique, ouvre la voie à la réactivation des grands scénarios inconscients propres à la structuration œdipienne. Des thématiques telles que l'inceste ou le meurtre parental deviennent alors sources d'angoisse du fait de leur proximité symbolique. Le refoulement de ces fantasmes et l'intégration du corps sexué jouent un rôle décisif dans l'issue de la crise pubertaire (Emmanuelli, 2016). Lorsque le refoulement échoue, ces fantasmes demeurent actifs et se traduisent par un rejet inconscient du corps sexué, participant à la complexité des remaniements pulsionnels et narcissiques propres à cette période.

Lors de l'après-coup pubertaire, les traumatismes précoces se réactivent ainsi, mettant en lumière les enjeux psychodynamiques liés à l'intégration du corps sexué. L'adolescence devient le théâtre d'un travail de confrontation avec les images parentales et les identifications antérieures, impliquant le dépassement des figures idéalisées de l'enfance.

Les transformations corporelles de la puberté réactualisent les désirs œdipiens, tandis que la qualité du lien aux parents – en particulier la capacité de contenance symbolique – influence la manière dont le sujet affronte ces bouleversements. Les défaillances des images parentales peuvent figer le processus d'élaboration, conduisant à des fixations infantiles susceptibles de générer des difficultés relationnelles et des souffrances narcissiques durables.

Au-delà des manifestations parfois tumultueuses de l'adolescence, la période pubertaire peut également offrir une possibilité de remaniement des traumatismes précoces, notamment ceux issus de carences dans les premières relations d'objet. Toutefois, lorsque l'effraction sexuelle survient précisément dans cette temporalité, elle peut transformer le pubertaire en moment de relance traumatique plutôt qu'en espace d'élaboration. Dans cette optique, les abus sexuels vécus à ce stade du développement soulèvent des interrogations spécifiques quant à leurs effets différés et à leurs éventuelles réactivations à l'âge adulte.

L'effraction traumatique survenant à ce moment pivot du développement soulève ainsi des questionnements spécifiques quant à ses effets différés et à la manière dont ils s'inscrivent dans la psychosexualité féminine. Les processus psychiques à l'œuvre durant la latence et la puberté, en remodelant le rapport au corps, au désir et à l'altérité, constituent la trame sur laquelle se déploieront les modalités ultérieures du lien amoureux et du choix d'objet. Dans le cas d'une situation d'abus sexuel, cette temporalité de l'après-coup peut faire du pubertaire un moment de fixation traumatique, dont les effets se rejoueront ultérieurement dans l'investissement du corps, du désir et de la relation au partenaire.

En guise de synthèse, ce chapitre a permis de mettre en évidence la spécificité développementale de la période s'étendant de la latence à la puberté, en la considérant comme un temps charnière du devenir psychique et psychosexuel. Loin de constituer une simple phase de mise en veille pulsionnelle, la latence apparaît comme un moment actif de remaniements

identificatoires, narcissiques et défensifs, au cours duquel se structurent les assises nécessaires à l'élaboration ultérieure du féminin.

L'analyse des processus psychiques déployés durant la latence a montré combien cette période repose sur un équilibre fragile entre refoulement, sublimation et organisation surmoïque. Ce travail permet habituellement une mise à distance du sexuel infantile et soutient un apaisement relatif de la conflictualité œdipienne. Toutefois, lorsque la latence est traversée par une effraction sexuelle, ces mécanismes peuvent se trouver profondément altérés, fragilisant les capacités de liaison et de symbolisation du Moi.

Le passage à la puberté introduit alors une réactivation massive du sexuel, liée aux transformations corporelles et à l'émergence du féminin génital. Ce remaniement confronte la jeune fille à des enjeux spécifiques de pénétrabilité, de passivité et de dépendance, faisant de la puberté un moment de vulnérabilité accrue. Les angoisses féminines y apparaissent davantage organisées autour de l'intrusion et de la perte que de la mutilation, ce qui éclaire la place des fantasmes de pénétration et de viol comme tentatives de mise en scène de l'altérité sexuelle. Lorsque l'effraction sexuelle survient précisément à cette période, ces fantasmes cessent de soutenir un travail de symbolisation et tendent à figer le féminin dans une répétition traumatique.

Dans cette continuité, l'élaboration de l'après-coup pubertaire a permis de penser la puberté comme un temps de relance du traumatique. La puberté apparaît comme un moment où l'excitation sexuelle réanime des traces infantiles demeurées jusque-là muettes, ouvrant soit sur une possibilité de remaniement symbolique, soit sur une fixation traumatique lorsque les capacités de liaison font défaut.

Ainsi, ce chapitre met en évidence que la période de la latence à la puberté constitue une temporalité décisive pour comprendre les effets différés de l'abus sexuel extrafamilial. En venant percuter un moment de réorganisation du Moi et du féminin en devenir, l'effraction sexuelle n'affecte pas seulement le développement sexuel, mais fragilise la capacité même d'accueillir l'altérité et le désir. Ces remaniements constituent la trame sur laquelle se rejoueront, à l'âge adulte, les modalités du lien amoureux, de la sexualité et du choix d'objet.

Ce positionnement permet de situer notre recherche : l'abus sexuel extrafamilial n'est pas pensé comme un facteur isolé, mais comme une effraction venant percuter une temporalité

développementale cruciale, où se rejouent refoulement, identifications et symbolisation du féminin. Dans cette continuité, il devient dès lors essentiel d'examiner comment, à l'âge adulte, la femme investit le lien conjugal et la rencontre avec le masculin, lieux où se rejouent, sous d'autres formes, les traces de ces expériences fondatrices.

## **Chapitre 4 – L'expérience du couple du point de vue de la femme : représentations du masculin et vécu subjectif de l'altérité amoureuse**

Dans le prolongement des développements précédents consacrés au féminin et à la psychosexualité, il importe désormais d'interroger la manière dont la femme vit, ressent et symbolise le lien amoureux. Le couple, au-delà de sa dimension sociale ou institutionnelle, se conçoit ici comme une expérience psychique : un espace où se rejouent les identifications premières, les conflits liés à la différence des sexes et les traces de la vie pulsionnelle.

Dès 1910, les textes freudiens sur la vie amoureuse permettaient de penser le couple à partir des modalités du choix d'objet, des conditions inconscientes de l'amour et de la dimension répétitive de l'investissement amoureux (Freud, 1910, 1912). Ils ouvrent ainsi une lecture du lien conjugal comme scène de réactivation et de remaniement des configurations infantiles. À ce titre, l'examen préalable des représentations internes du masculin chez la femme constitue un point d'entrée nécessaire pour penser le couple, en tant que lieu privilégié de mise à l'épreuve du féminin dans la rencontre avec l'altérité.

### **4.1. Les représentations internes du masculin chez la femme : de l'imgo paternelle à la figure de l'amant**

Il importe de préciser en premier lieu ce que nous entendons par "masculin" du point de vue psychique. Il ne s'agit ni de l'homme réel ni d'une identité sociale, mais d'un ensemble de représentations inconscientes construites à partir des premières figures masculines investies par la fillette, au premier rang desquelles se situe l'imgo paternelle. Ce premier masculin constitue un organisateur majeur du désir, de la sécurité et de la menace ; il forme une matrice fantasmatique à partir de laquelle se déploient les relations ultérieures à l'homme. La question centrale devient alors : comment ce premier modèle masculin se constitue-t-il, et comment infléchit-il la relation amoureuse à l'âge adulte ?

#### **4.1.1. Le premier masculin : l’image paternelle organisatrice du désir**

Freud (1910) met en évidence que, chez certains sujets, l’investissement amoureux s’organise durablement selon une logique triangulaire : l’objet est investi dans une scène où un tiers est déjà présent, comme si le désir se soutenait d’emblée d’une rivalité et d’une appropriation. Cette configuration précoce souligne d’emblée le rôle structurant de la tiercéité dans la constitution du lien amoureux. Dans ses élaborations ultérieures, Freud (1923) montre que, dans le développement œdipien, la petite fille transforme son amour pour le père en idéal amoureux : l’homme adulte portera ainsi les traces du père originel. Cette première orientation du désir ne fonde pas seulement un choix d’objet, mais organise la manière dont le masculin sera investi comme figure d’amour, de loi et de reconnaissance narcissique. Le père devient ainsi le premier support de la différenciation sexuelle et le premier modèle d’altérité masculine.

C’est précisément cette fonction de médiation que vient préciser Chasseguet-Smirgel (1986), lorsqu’elle souligne que la fonction paternelle, en introduisant la loi et la tiercéité, permet à la fille de se dégager de la fusion maternelle et d’accéder à une féminité symbolisée. Toutefois, cette ouverture n’est pas exempte de tensions et s’accompagne d’une ambivalence structurante : le masculin devient à la fois objet de désir et figure d’effraction, concentrant les pôles de l’amour et de la menace. Le père est ainsi simultanément celui qui autorise la séparation et celui qui expose à la perte, inscrivant d’emblée le masculin dans une dialectique de sécurité et de danger.

Cette ambivalence trouve un écho particulier dans la lecture d’André Green (1983), pour qui elle fonde la dynamique même du lien amoureux. L’objet d’amour, porteur à la fois de pulsions de vie et de mort, soutient le Moi tout en risquant de le désorganiser. Chez la femme, le partenaire masculin condense cette double polarité : il est celui qui confirme la féminité, mais aussi celui qui l’éprouve et la met à l’épreuve. L’amour contient alors toujours une part de danger psychique, où se jouent les mouvements de dépendance, de perte et de réparation.

Ces premiers repères permettent de comprendre que l’altérité masculine, une fois rencontrée à l’âge adulte, ne se présente jamais sur un terrain psychique vierge : elle réactualise des repères inconscients issus des premières relations d’objet et de la configuration œdipienne tout en ouvrant la possibilité d’un remaniement du féminin dans l’expérience amoureuse.

#### **4.1.2. Du père à l'amant : le masculin comme médiateur du féminin**

La rencontre avec le masculin à l'âge adulte ne constitue pas une rupture avec ces premières configurations, mais leur réélaboration et leur remaniement dans l'après-coup. La découverte du masculin devient ainsi un travail psychique d'appropriation du féminin, où la femme éprouve, dans la relation, ce qui peut être accueilli, transformé ou au contraire vécu comme menace. Schaeffer (2008) souligne que la rencontre avec l'amant constitue à cet égard une étape décisive : elle « révèle » à la femme son corps comme espace de réceptivité, de jouissance et de vulnérabilité, en l'ouvrant à une altérité susceptible de soutenir la symbolisation du féminin.

Consentir à cette ouverture suppose un renoncement à une position de maîtrise défensive et engage un déplacement subjectif : accueillir l'altérité masculine revient à admettre une passivité psychique investie, condition de l'érotisme féminin. Cette passivité ne renvoie pas à une soumission, mais à une capacité d'accueil et de transformation, qui implique une certaine tolérance au manque, à la perte et à l'inconnu. Elle suppose également que le lien puisse faire fonction de contenant, afin que l'expérience de l'altérité ne soit pas vécue sur un mode effractant. À ce titre, la rencontre amoureuse mobilise des enjeux de limites et de pare-excitation : elle confronte le Moi à une intensité pulsionnelle et affective qui nécessite d'être psychiquement contenue pour devenir symbolisable (Anzieu, 1985 ; Winnicott, 1965).

L'amant joue dès lors un rôle de médiateur symbolique : il permet à la femme de se dégager d'une fusion prégénitale avec la mère et d'habiter son corps comme lieu de désir et de subjectivation. Le masculin n'est plus seulement la répétition du père, mais devient un opérateur de transformation du féminin, à condition que la relation soutienne une élaboration progressive des éprouvés d'abandon, de dépendance et de vulnérabilité. Dans cette perspective, la qualité de la rencontre dépend moins de l'objet réel que des conditions psychiques du lien : capacité à maintenir l'altérité sans effondrement, à articuler tendresse et sensualité, et à inscrire l'expérience sexuelle dans une continuité subjective plutôt que dans une discontinuité traumatique (Freud, 1912 ; Schaeffer, 2008).

Dès lors, la question du choix d'objet ne peut être réduite à une simple préférence consciente : elle engage une économie psychique complexe, où se combinent histoire des investissements, besoins narcissiques et modalités de liaison pulsionnelle.



#### 4.1.3. Choix d'objet et modèles relationnels

C'est à partir des premiers modèles relationnels intériorisés, et en particulier de la représentation du premier objet masculin, que s'organisent les modalités du choix d'objet chez la femme. Freud (1905) distingue deux grands types de choix d'objet : le choix par étayage, enraciné dans les premières expériences de satisfaction pulsionnelle et de soins, et le choix narcissique, dans lequel le sujet recherche dans l'autre une confirmation de sa propre valeur ou une image idéalisée de lui-même. L'amour adulte conjugue le plus souvent ces deux dimensions : il s'inscrit à la fois dans la quête de l'objet perdu et dans la recherche d'un soutien narcissique susceptible d'étayer le Moi.

Lorsque l'inscription du premier objet masculin s'effectue dans un environnement suffisamment contenant, elle peut soutenir l'établissement d'une relation d'objet relativement stable, caractérisée par une certaine tolérance à l'absence, à la perte et à la dépendance. À l'inverse, des carences précoces ou des expériences traumatiques peuvent fragiliser ces assises et infléchir durablement les modalités de l'investissement amoureux.

Dans ses textes consacrés à la vie amoureuse, Freud propose des repères décisifs pour penser la logique du choix d'objet et ses impasses. Dans *À propos d'un type particulier de choix d'objet chez l'homme* (Freud, 1910), il met en évidence que l'objet amoureux peut être investi selon des conditions inconscientes spécifiques, où s'entrecroisent idéalisation, exigence de pureté, et difficulté à articuler tendresse et sexualité. L'amour se construit alors sur équilibre fragile : l'objet investi sur le mode de la tendresse ne coïncide pas toujours avec l'objet investi sur le mode du désir. Ce clivage entre amour et sexualité peut entraver leur unification dans un même partenaire et rendre le lien dépendant de conditions particulières de satisfaction, telles que la nécessité d'une rivalité, d'un interdit ou d'une mise à distance pour que le désir puisse se maintenir.

Cette première élaboration trouve un prolongement théorique majeur dans le texte de 1912, où Freud formalise ce clivage à partir de la dissociation entre courant tendre et courant sensuel. Dans *Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse*, Freud (1912) situe l'une des impasses majeures de l'investissement amoureux masculin dans la non-convergence de deux courants : un courant tendre, ancien, issu des premiers liens d'étayage et orienté vers les figures familiales, et un courant sensuel, pubertaire, visant l'accomplissement sexuel. Lorsque ces deux courants

demeurent dissociés, la vie amoureuse se trouve clivée : « lorsqu'ils aiment, ils ne désirent pas, et lorsqu'ils désirent, ils ne peuvent pas aimer » (Freud, 1912, p. 54). Dans cette configuration, la sensualité tend à se déplacer vers des objets psychiquement rabaissés, tandis que la tendresse se fixe sur des objets idéalisés et “respectés”, rendant difficile l'unification de l'amour et du désir au sein du couple.

Dans le cadre de cette thèse, ces apports freudiens permettent d'arrimer l'étude du couple à une logique métapsychologique du choix d'objet. Ils offrent un socle pour comprendre comment l'amour adulte mobilise simultanément l'idéalisation et la dépendance, la recherche de sécurité narcissique et la réactivation du sexuel infantile. Ils éclairent également la manière dont, lorsque l'histoire du sujet est marquée par une effraction sexuelle précoce, la rencontre amoureuse peut se charger d'angoisses d'intrusion, de clivages entre amour et désir, ou de répétitions défensives, rendant la relation conjugale à la fois intensément recherchée et profondément redoutée.

Dans une perspective contemporaine, Lemaire (2005) souligne que la qualité des premiers soins et des réponses de l'environnement conditionne la possibilité pour le sujet d'investir l'objet amoureux sans que la crainte de l'abandon ne vienne massivement désorganiser le lien. Il ne s'agit pas tant d'une recherche de sécurité au sens adaptatif que de la capacité du Moi à s'appuyer sur l'objet sans s'y confondre, à supporter la dépendance sans effondrement narcissique et à maintenir une continuité d'être dans la relation. Le besoin de lien, étroitement articulé à la pulsion de vie, constitue ainsi l'un des ressorts inconscients fondamentaux de l'investissement amoureux.

#### **4.1.4. La réactualisation du masculin dans le lien conjugal**

Les représentations précoces du masculin ne disparaissent pas à l'âge adulte : elles se rejouent dans la relation conjugale, où elles trouvent de nouvelles modalités d'expression et de mise à l'épreuve.

Freud (1910) montre que certains choix d'objet obéissent à des « conditions de l'amour » (p. 25) relativement constantes : l'exigence d'un tiers (l'objet est investi lorsqu'il est déjà pris), l'attrait pour un objet entouré déjà investi par un autre ou psychiquement rabaissé, le besoin de jalousie et l'inscription de la passion dans une répétition en série. Ces modalités traduisent une structuration du désir où l'amour se soutient moins de la rencontre avec l'objet que de la scène fantasmatique

dans laquelle il s'inscrit, la présence d'un tiers venant garantir l'intensité pulsionnelle et la conflictualité du lien. Freud décrit également la tendance à « sauver » l'objet, motif qui excède la rationalisation consciente et condense des motions inconscientes de dette, de réparation et de maîtrise, l'investissement amoureux se trouvant alors engagé dans une tentative de restaurer un objet fragilisé tout en conservant l'emprise fantasmatique.

Cette logique de répétition et de réparation trouve un prolongement dans les théorisations postérieures, notamment dans la perspective de Klein, où toute relation amoureuse réactive, sur un mode élaboré, les positions schizo-paranoïde et dépressive, perte et réparation demeurant indissociables (Klein, 1934, 1957). Le couple peut alors devenir un espace où la destructivité trouve à se lier libidinalement, à condition que les capacités de symbolisation soient suffisantes.

Ces fondements théoriques permettent d'éclairer des élaborations plus contemporaines qui conçoivent le lien conjugal comme un espace de réactualisation des conflits infantiles. Kaës (2007) envisage la réalité psychique du couple comme un champ où se rejouent les conflits, les fantasmes et les modèles d'objet hérités des expériences précoces. Garcia (2010) prolonge cette perspective en décrivant la relation amoureuse comme un espace d'échos inconscients, où chaque partenaire réactive chez l'autre des traces refoulées, dans une dynamique mêlant transfert, répétition et création. Dans le cas de la femme, ces échanges mobilisent de façon privilégiée les représentations du masculin héritées de l'imaginaire paternelle, qui se rejouent dans la relation à l'homme aimé. Les expressions quotidiennes telles que « tu me prends pour ton père » ou « ne fais pas l'enfant » illustrent cette intrication entre imaginaire conjugal et histoire psychique. Le lien amoureux devient ainsi un espace où les conflits originaires liés à la figure masculine prennent forme sous des modalités symbolisées. Natter (2018) souligne enfin que l'attirance repose souvent sur des blessures infantiles semblables, mais vécues différemment ; le partenaire agit alors comme miroir d'un passé douloureux, susceptible de devenir transformable.

#### **4.1.5. Le masculin comme support du travail psychique du féminin**

Dans cette perspective, les représentations du masculin ne traduisent pas seulement une orientation du désir, mais le travail psychique du féminin lui-même. Entre idéalisation et effraction, fidélité aux premiers objets et ouverture à l'altérité amoureuse, le masculin – sous ses figures multiples de père, d'amant, de protecteur ou de menace – devient le support privilégié

d'une mise à l'épreuve des assises narcissiques et des capacités de symbolisation. Il met la femme au travail face à une altérité qui peut à la fois soutenir l'investissement objectal et réactiver des éprouvés archaïques de perte, de dépendance ou de désorganisation (Green, 1983).

À travers cette relation au masculin, la femme explore la tension entre dépendance et autonomie, blessure et désir de lien, répétition et transformation. Le lien amoureux constitue alors un espace où se rejouent les modalités premières de la relation d'objet – à travers des mouvements d'identification, de projection et d'attente –, mais aussi un lieu potentiel de remaniement psychique. Selon que l'altérité soit tolérée ou vécue comme intrusive, la relation peut favoriser une élaboration progressive du féminin ou, au contraire, réactiver des défenses rigides (clivage, idéalisation massive, retrait), entravant la subjectivation. Les textes freudiens sur la vie amoureuse montrent déjà que l'unification de l'amour et du désir peut être compromise par des conditions inconscientes et par des clivages entre tendresse et sensualité (Freud, 1910, 1912), tandis que le premier rapport sexuel éclaire la possibilité d'une réaction d'hostilité ou d'inhibition au moment où l'intime est éprouvé comme effraction (Freud, 1918).

Ainsi, le masculin, en tant que figure d'altérité investie, devient un opérateur de symbolisation : il met en jeu la capacité de la femme à accueillir sans se perdre, à s'appuyer sans se confondre, à se laisser transformer sans effondrement. C'est dans cette dialectique – entre reprise des traces infantiles et possibilité de leur élaboration – que s'inscrit la possibilité, ou au contraire l'empêchement, d'une subjectivation féminine vivante, capable de transformer l'expérience du lien en processus de symbolisation plutôt qu'en répétition traumatique.

L'analyse des représentations internes du masculin chez la femme met en évidence que la relation à l'homme ne se réduit jamais à un choix d'objet isolé, mais s'inscrit dans une configuration relationnelle plus large, où se rejouent les modalités de la dépendance, de l'altérité et de la symbolisation. C'est dans cette perspective qu'il convient désormais d'envisager le couple, non comme un simple cadre relationnel, mais comme un dispositif psychique à part entière – où s'articulent des processus intrapsychiques et interpsychiques – susceptible de soutenir ou de mettre à l'épreuve le travail du féminin.

## **4.2. Le couple en psychanalyse**

Tout couple est traversé par une variété d'investissements pulsionnels et de dynamiques complexes, impliquant des jeux d'identifications, d'introjections et de projections. Il est également marqué par des conflits, à la fois structurels et circonstanciels, qui jouent un rôle majeur dans l'organisation de sa dynamique. La construction et la durabilité d'un couple nécessitent la mise en travail de tensions fondamentales entre le Moi et l'objet amoureux, le Moi et l'objet-couple, l'identité et l'altérité, le narcissisme et l'objectalité, Éros et Thanatos, l'autoconservation et la sexualité, le prégénital et le génital, le masculin et le féminin, la bisexualité psychique et l'identité sexuée, le couple et la réalité extérieure (Smadja, Garcia, 2011).

Dans une perspective psychanalytique, ces tensions ne relèvent pas seulement d'ajustements interpersonnels : elles mettent en jeu des modalités de liaison et de déliaison pulsionnelle, des défenses communes, et des compromis inconscients qui donnent au couple sa tonalité singulière. La relation conjugale peut ainsi fonctionner comme une instance d'organisation des investissements et des défenses, en offrant un étayage narcissique et une continuité d'être, mais aussi comme un lieu d'épreuve, dès lors que l'altérité réactive des failles, des pertes ou des vécus de désorganisation. Le couple se présente alors comme une formation dynamique, à la fois support de subjectivation et scène potentielle de répétition, où se rejouent – sur un mode plus ou moins symbolisé – les configurations archaïques de la relation d'objet.

### **4.2.1. Fonctions psychiques du couple**

Avant d'envisager le fonctionnement psychique du couple, il importe de comprendre les attentes subjectives qui président à son investissement. Si, dans les représentations contemporaines, le couple reste une figure privilégiée de stabilité et d'épanouissement, il porte aussi une dimension paradoxale. Lemaire (2005) observe que « si certaines personnes tardent aujourd'hui à se marier, la très grande majorité se précipite encore plus tôt pour vivre en couple » (p. 347), illustrant la permanence de cet idéal. Kaufmann (2007) ajoute que « le couple demeure dans les esprits une référence centrale » (p. 50), et Hazan (2014) évoque une véritable aspiration à la complétude amoureuse.

Il est ainsi investi comme un espace où le sujet espère trouver une réponse à la solitude psychique, une confirmation de sa valeur et une promesse de lien stable. Cette quête d'unité et de protection

inscrit d'emblée la relation conjugale dans une tension entre illusion de complétude et confrontation à l'altérité.

Dans une perspective freudienne, l'investissement amoureux ne répond pas uniquement à une quête de stabilité ou de continuité narcissique ; il est traversé par une conflictualité structurale entre désir, interdits et exigences de la civilisation. Freud (1912) montre en effet que la libido ne se développe pas en dépit des obstacles, mais souvent à leur contact : la frustration, l'interdit et le renoncement partiel constituent des conditions paradoxales de l'intensification du désir. Les contraintes culturelles, en particulier celles qui organisent la sexualité et la morale sexuelle, limitent ainsi la possibilité d'une satisfaction sexuelle pleinement unifiée, tout en contribuant à la structuration même de la vie amoureuse.

Dans le cadre du couple, cette tension se rejoue de manière privilégiée. Le lien amoureux peut cristalliser une aspiration à la sécurité, à la continuité et à la reconnaissance affective, tout en réactivant des conflits inconscients liés à l'articulation entre tendresse et sensualité. Les interdits intériorisés, hérités de l'histoire infantile et des exigences surmoïques, viennent alors entraver la conjonction de l'amour et du désir, favorisant des formes de clivage où la tendresse se trouve dissociée de la sexualité. Le couple apparaît ainsi comme un espace psychique où se condensent à la fois les promesses de satisfaction et les limites imposées à celle-ci, révélant la difficulté, pour le sujet, d'assumer une sexualité pleinement investie sans menacer les assises narcissiques et identificatoires de l'objet aimé.

#### **4.2.2. Processus psychiques du couple**

Dans la perspective psychanalytique contemporaine, le couple ne se réduit pas à un simple accord interpersonnel : il constitue une entité psychique à deux (Kaës, 2007 ; Garcia, 2010 ; Eiguer, 2008). Il mobilise des investissements pulsionnels, des défenses et des fantasmes issus des strates archaïques de la vie psychique. Lorsque la relation s'installe, le couple ne se réduit plus à une promesse narcissique, mais devient un dispositif psychique à part entière. À la suite de Kaës (2007), nous considérons le couple comme un « appareil psychique groupal », un espace de cohabitation et d'interpénétration des inconscients, où se forment des configurations partagées : idéaux, pactes, fantasmes communs. Dans cette perspective, Kaës parle d'une "réalité psychique du lien", au sein de laquelle chacun devient dépositaire d'éléments psychiques

appartenant à l'autre. La vie du couple se fonde sur cette résonance mutuelle qui produit un tissu d'interdépendances inconscientes, en même temps qu'un champ de tensions. Le couple apparaît dès lors comme une co-construction de mondes internes en interaction constante, une expérience de partage et de transformation où l'autre devient support, miroir et médiation du monde interne. Ce que la théorie du lien interpsychique conceptualise trouve ici une traduction concrète : la vie conjugale devient un lieu de circulation des affects, des identifications et des projections.

Cette dynamique du lien trouve une expression clinique dans ce que Garcia (2007) désigne comme un « intertransfert permanent » : chaque partenaire dépose dans l'autre des fragments de son inconscient, transformant la relation en un lieu de résonances croisées où se rejouent les blessures et les conflits infantiles. Ces apports convergent vers l'idée que la qualité du lien dépend étroitement des premières expériences relationnelles. Lemaire (2005) précise que l'attachement primaire fonde le prototype du lien intime et conditionne la possibilité d'une attente tolérable, d'une sécurité interne et d'une ouverture à l'altérité. En effet, les configurations relationnelles précoces sont envisagées comme des trames initiales susceptibles d'être reprises, transformées ou figées dans l'après-coup, au gré des expériences ultérieures et des remaniements psychiques.

Depuis leurs premiers écrits, Lemaire et Eiguer considéraient que le choix de l'objet d'amour découle partiellement de l'enfance de l'individu, spécifiquement de sa relation avec ses parents, mais également de la présence ou de l'absence de traumatismes (Lemaire, 1979 ; Eiguer, 1984). Dans cette lignée, le « coup de foudre » peut être compris comme le moment où la rencontre actuelle vient s'ajuster à une configuration interne préexistante. Lepastier (2012) souligne que « le coup de foudre naît de la coïncidence entre la perception de l'objet rencontré et une représentation mentale interne, construite inconsciemment à partir d'un précipité des imagos parentales de la période œdipienne unies aux motions vécues par le sujet avec l'objet primaire maternel. Cette coïncidence se maintient difficilement au fil du temps » (p. 77). Ce modèle met en tension l'illusion initiale et le travail du temps dans le lien, lorsque la coïncidence se défait et impose un remaniement des investissements, un travail de différenciation et de reconnaissance de l'altérité. Dans le cadre de notre recherche, cette coïncidence initiale peut être fragilisée par des traces traumatiques précoces, susceptibles d'infléchir la manière dont l'objet masculin est investi, idéalisé ou redouté.

Dans la continuité des réflexions contemporaines, Estellon (2020) explore la psychopathologie du lien amoureux et les défenses qui s'y déploient face à la terreur d'aimer et d'être aimé. Pour lui, l'amour, le désir et la sexualité entretiennent des liens complexes, "parfois non susceptibles de s'articuler de façon harmonieuse", et l'expérience amoureuse met toujours en tension l'élan vers l'autre et la peur de la perte. Aimer suppose d'accepter l'atteinte narcissique que représente la dépendance : "La rencontre amoureuse a ce pouvoir particulier d'arracher l'humain d'une position régressive de toute-puissance" (p. 8), écrit-il, rappelant que l'amour révèle la faille et le manque en chacun. La répétition amoureuse peut ainsi devenir une tentative de maîtrise du manque. Cette terreur d'aimer témoigne d'une difficulté à symboliser la dépendance et la séparation.

#### **4.2.3. Enjeux psychiques du couple**

Une fois constitué comme appareil psychique partagé, le couple se trouve traversé par des tensions pulsionnelles et identificatoires structurantes. Ces dynamiques internes excèdent le registre du lien intersubjectif observable et engagent une économie psychique spécifique, irréductible à la seule dimension relationnelle.

Le couple ne se limite donc pas à une interaction sociale : il constitue une formation transférentielle, un lieu de circulation des motions pulsionnelles, où Éros (pulsion de vie) et Thanatos (pulsion de mort) s'affrontent et se lient. Derrière un idéal apparent se joue une dynamique inconsciente plus complexe : la rencontre amoureuse lie deux inconscients, deux histoires pulsionnelles et deux univers de désir ; elle engage des attentes narcissiques de reconnaissance, de soutien et de continuité d'être. Le couple se révèle ici comme le lieu où la tension entre effraction et jouissance trouve à se représenter, permettant au féminin de se symboliser à travers le corps, le plaisir et la vulnérabilité. Ces tensions rendent la vie conjugale fondamentalement instable : son équilibre dépend de la capacité des partenaires à transformer la conflictualité pulsionnelle en mouvement symbolisant. Cette conflictualité constitue d'ailleurs l'un des noyaux des enjeux psychiques du lien conjugal. Dans cette économie, la conflictualité n'est pas seulement interactionnelle : elle peut être soutenue par des organisateurs inconscients du désir, tels que la triangulation et la jalousie, qui, chez certains sujets, conditionnent l'intensité du lien (Freud, 1910). Freud (1912) ajoute ultérieurement que l'enjeu ne porte pas seulement sur la conflictualité entre deux sujets, mais sur la possibilité même d'articuler les registres de la tendresse



et de la sensualité dans un même lien. Lorsque ces courants demeurent dissociés, le couple s'organise plus volontiers sur des clivages défensifs – idéalisation d'un côté, satisfaction sexuelle déliée de l'investissement tendre de l'autre – au détriment d'une expérience unifiée de l'altérité amoureuse.

Cette conception du lien conjugal comme espace de tensions et d'ambivalence s'inscrit dans la continuité directe des travaux fondateurs de Green (1983), qui avait déjà mis en évidence l'ambivalence fondamentale du lien amoureux en introduisant la notion d'objet-trauma pour désigner la double fonction de l'objet aimé : soutenir le Moi tout en risquant de le désorganiser. La proximité du partenaire, nécessaire à la construction narcissique, engage ainsi un potentiel d'effraction. Aimer, dans cette optique, suppose d'accepter la menace de désintégration que provoque l'altérité. Cette ambivalence structurelle du lien constitue un socle essentiel pour penser le couple comme espace à la fois de soutien et de mise à l'épreuve du Moi.

Chez la femme, cet espace psychique partagé agit comme miroir de l'intériorité. L'autre réveille les traces des premières identifications, notamment à la mère et au père, et réactive la mémoire des échanges précoces d'amour et de frustration. Le couple devient alors une scène transférentielle où le partenaire incarne tour à tour l'objet idéalisé et la figure effractante.

Ce que Kaës (2007) nomme « réalité psychique du lien » rejoint cette conception en pensant la relation conjugale comme un espace d'échanges inconscients. Chacun y dépose en l'autre des fragments de soi, reconnaissant ou transformant, à travers lui, ses propres parts refoulées. Cette dynamique, fondée sur l'échange, situe le couple au cœur du champ transférentiel. Il ne s'agit plus d'un simple rapport interpersonnel, mais d'une structure psychique à deux, où se rejouent les scénarios inconscients de la rencontre, de la perte et de la différenciation.

Dans cette perspective, la relation conjugale devient une scène de symbolisation, où les forces de liaison et de déliaison, les motions de vie et de mort, s'articulent dans un mouvement sans cesse reconduit. L'amour s'y révèle comme un travail psychique en perpétuelle transformation : il relie, sépare, détruit et reconstruit à la fois. Cette dialectique du lien entre union et séparation révèle combien la relation conjugale met à l'épreuve la tolérance à la vulnérabilité et à la perte.

Ainsi conçu, le couple ne vise pas l'harmonie mais la cohabitation des contraires. Il constitue un champ de tensions entre la quête d'unité et la reconnaissance de la différence, entre le désir de fusion et la nécessité de préserver l'altérité. Dans cette dialectique se joue une épreuve essentielle pour la subjectivité : la capacité du Moi à supporter la dépendance, la perte et la transformation. Le couple est, en ce sens, un espace symbolisant, où l'autre fonctionne comme miroir et révélateur du monde interne.

Garcia (2010) prolonge cette perspective en montrant que la relation conjugale est traversée par un mouvement constant de circulation psychique. Le couple devient un lieu d'élaboration symbolique du féminin, où la dépendance, loin de se réduire à une fragilité, peut se transformer en puissance de liaison. Il constitue un espace psychique commun, où s'entrelacent l'intrapsychique et l'intersubjectif, où les imagos parentales, les désirs et les scénarios refoulés se rejouent et se réinventent.

L'objet aimé est à la fois désiré et redouté, porteur de la promesse de fusion autant que de la menace d'effondrement. Dans le champ du couple, cette conflictualité entre désir et défense prend une forme particulière : aimer, c'est accepter d'être transformé par l'autre, tout en redoutant la perte de soi. L'amour devient ainsi le lieu d'un travail psychique où se rejouent les premières expériences de la relation d'objet – entre idéalisation et déception, dépendance et autonomie, effraction et transformation.

Smadja et Garcia (2011) soulignent que la vie conjugale implique la gestion de tensions entre Moi et objet, narcissisme et objectalité, bisexualité psychique et identité sexuée. Ces tensions, loin d'être accidentelles, structurent le travail psychique du couple et conditionnent sa capacité à demeurer un espace vivant de symbolisation plutôt qu'un lieu de répétition ou d'effondrement. Le couple apparaît ainsi comme un travail psychique permanent, où chacun cherche un équilibre entre union et séparation, entre l'appel à la fusion et la nécessité de préserver sa singularité. Les processus d'identification, de projection et d'introjection y confrontent le Moi à l'altérité interne et externe. Lorsque ces processus échouent, le lien devient le théâtre de conflits narcissiques pouvant aller jusqu'à l'effondrement symbolique. La rupture amoureuse, pour la femme, menace souvent la cohésion du Moi, car l'objet perdu soutenait son image narcissique.

Plus récemment, Smadja (2024) prolonge cette conception en insistant sur le rôle structurant du travail de couple. Il décrit la relation conjugale comme traversée par des conflictualités structurelles à la fois intrapsychiques et intersubjectives, où les partenaires rejouent ensemble les mouvements de leur névrose infantile dans un espace partagé. La vie à deux devient ainsi une élaboration permanente, où la satisfaction et la défense se mêlent. Smadja (2024) introduit la notion de « névrose intertransférentielle » dans son ouvrage *Travail de couple, travail avec les couples* pour désigner cette mise en commun des conflits et des fragments névrotiques de chacun, à condition que le lien conjugal dispose d'une capacité minimale de conflictualité et de symbolisation. Cette notion ne renvoie pas à une structure névrotique au sens strict, mais à un mode de fonctionnement du lien, qui suppose une organisation psychique suffisamment élaborée pour permettre un travail psychique partagé. Ce mécanisme, fondateur du lien conjugal, assure sa vitalité lorsqu'il s'inscrit dans un processus symbolisant, mais devient pathogène lorsque la répétition prend le pas sur la création.

À ce stade de la réflexion, l'examen du couple comme dispositif psychique partagé conduit à interroger la manière dont la différence des sexes organise et complexifie l'expérience du lien conjugal. La construction du couple masculin-féminin repose sur cette dialectique de l'altérité. Schaeffer (2008) parle de co-construction de la relation amoureuse, où la différence des sexes fonde la réalité du lien, bien que cette différence demeure difficile à symboliser. Dans le cadre du lien conjugal, la rencontre avec l'altérité sexuelle ne s'opère toutefois pas sur un terrain neutre : elle réactive des organisateurs psychiques profondément inscrits dans l'histoire pulsionnelle et identificatoire des sujets. Parmi eux, la variable phallique-châtrée demeure un repère structurant de la différence des sexes. Elle introduit une asymétrie fondamentale dans la relation : l'angoisse de castration tend à conférer au masculin une position de maîtrise, tandis que le féminin se trouve plus facilement assigné à une position de manque. Le travail du couple confronte ainsi sans cesse les partenaires à cette dissymétrie. Celle-ci peut se rigidifier défensivement, lorsque la relation s'organise autour d'une répartition fixe des places, où chacun occupe une position assignée – l'un du côté de la maîtrise, l'autre du côté de la dépendance – afin de préserver l'équilibre du lien et d'éviter les remaniements subjectifs qu'impliquerait une confrontation plus ouverte à l'altérité. À l'inverse, cette dissymétrie peut être élaborée dans le lien lorsqu'elle devient l'objet d'un travail psychique partagé : elle se transforme alors en support de conflictualité et de symbolisation, permettant une mobilité des positions subjectives et l'intégration progressive de la différence

sexuelle dans la relation. L'advenue du sexe féminin, écrit Schaeffer, constitue dans ce contexte un « choc symbolique » : le vagin, longtemps refoulé ou nié, ne se reconnaît qu'à travers la rencontre avec l'amant, laquelle permet à la femme de se dégager de la fusion prégénitale avec la mère et d'accéder à un féminin symbolisé.

En se basant sur les distinctions apportées, dans un chapitre antérieur, entre la sexualité et le sexuel, nous faisons allusion dans ce cadre aux propos de Roussillon (2011). Il affirme que le sexuel excède la seule génitalité, s'exprimant dans les rêves, les lapsus, les actes manqués et les symptômes. Le couple devient dès lors un lieu privilégié de mise en jeu du sexuel : un espace où le pulsionnel se lie, se transforme et se symbolise, au-delà de la seule expérience sexuelle. Il constitue un espace psychique commun, où s'entrelacent l'intrapsychique et l'intersubjectif, où les imagos parentales, les désirs et les scénarios refoulés se rejouent et se réinventent. Dans cette perspective, il n'est pas un espace d'harmonie mais de tension créatrice, où se rejouent les compromis entre plaisir et souffrance, dépendance et autonomie, fusion et différenciation.

Estellon (2021) prolonge cette réflexion en soulignant que l'échec du lien amoureux naît souvent d'une incapacité à tolérer la vulnérabilité inhérente à la relation. Lorsque l'altérité est vécue comme une menace, le lien devient défensif : la haine, la fuite ou la froideur prennent la place du désir. L'enjeu ne porte plus seulement sur la conflictualité du lien, mais sur la manière dont la différence – notamment sexuelle – peut être reconnue sans être vécue comme effraction.

Ainsi, les enjeux psychiques du couple apparaissent indissociables d'une conflictualité structurante, où se nouent dépendance et altérité, idéalisation et effraction, liaison et déliaison. Si ces dynamiques traversent l'ensemble de la relation conjugale, elles trouvent une intensification et une mise à l'épreuve singulières dans la rencontre amoureuse et sexuelle. C'est en effet dans ce lieu privilégié que se condensent les tensions narcissiques et pulsionnelles du lien, engageant de façon spécifique le travail psychique du féminin face à l'altérité masculine. La section suivante se propose dès lors d'examiner cette scène particulière, où idéalisation, effraction et symbolisation se rejouent dans l'expérience de l'autre amoureux.

#### 4.2.4. L'autre amoureux : entre idéalisation, effraction et travail du féminin

La rencontre amoureuse s'organise autour d'un mouvement d'idéalisation, moteur essentiel du lien. Freud (1914) souligne que l'amour consiste à transférer sur l'objet aimé une part du narcissisme du sujet : l'autre devient alors le support de l'idéal du Moi, garant de la valeur et de la cohésion psychique. Dans cette perspective, l'investissement amoureux engage d'emblée une attente de confirmation narcissique, tout en exposant le sujet à la dépendance et au risque de perte.

Chez la femme, cette dynamique d'idéalisation s'enracine plus spécifiquement dans une quête de reconnaissance narcissique et dans le besoin de se voir confirmée comme désirable. L'homme aimé vient soutenir l'image de soi, tout en incarnant une altérité susceptible de mettre à l'épreuve cette cohésion interne. Le lien amoureux se constitue ainsi sur une ambivalence structurante, où l'autre est à la fois soutien du Moi et facteur potentiel de désorganisation. Dans cette même perspective, Freud (1910) rappelle que l'idéalisation peut se trouver contrainte par des conditions inconscientes : l'objet n'est pleinement aimable que dans certaines configurations (triangulation, soupçon), lesquelles soutiennent l'excitation pulsionnelle mais fragilisent l'unification du lien. L'idéalisation peut alors basculer en dévalorisation, rendant l'objet simultanément indispensable et menaçant, et inscrivant le lien amoureux dans une tension permanente entre dépendance et menace de désorganisation. Freud (1912) situe précisément l'une des lignes de fracture de la sexualité au sein du couple : la difficulté de faire converger le courant tendre et le courant sensuel. Lorsque cette convergence échoue, la sexualité peut se déplacer vers des modalités de décharge ou vers des objets "abaissés", tandis que la relation investie sur le mode tendre demeure partiellement désérotisée. Dans cette continuité, Freud (1918), dans *Le tabou de la virginité*, prolonge cette réflexion en situant le premier rapport sexuel comme un événement psychiquement déterminant pour la vie conjugale. S'il peut favoriser une sujétion durable de la femme à l'homme, il peut également déclencher une réaction archaïque d'hostilité, susceptible de se traduire par des formes d'inhibition sexuelle, de frigidité ou de retrait affectif. Freud montre que la défloration n'est pas seulement un acte corporel, mais un moment de remaniement psychique intense, où se réactivent des motions inconscientes anciennes, parfois incompatibles avec l'investissement conjugal.

Cette réaction paradoxale éclaire le fait clinique, fréquemment observé, selon lequel de nombreux premiers mariages se révèlent plus conflictuels que les suivants : la réaction archaïque s'épuise sur

le premier objet, permettant ultérieurement une relation plus apaisée. Le lien conjugal apparaît ainsi comme une scène où se rejouent, dans l'intimité sexuelle, des conflits liés à la perte, à la dépendance et à l'altérité, engageant de façon spécifique le travail psychique du féminin face à l'homme aimé.

Ces élaborations freudiennes mettent ainsi en évidence que la sexualité conjugale constitue un lieu de fracture et de remaniement du lien d'objet, où la non-convergence entre tendresse et sensualité, tout comme l'impact psychique du premier rapport sexuel, peuvent entraver l'unification de l'amour et du désir, préparant les impasses que les élaborations postfreudiennes tenteront de penser en termes d'effraction, d'angoisse et de capacité d'abandon.

Dans cette perspective, Green (1983) met en évidence la dimension traumatique potentielle de l'objet d'amour : aimer suppose d'accepter que l'objet aimé puisse à la fois soutenir et effracter le Moi. La relation amoureuse engage dès lors un risque psychique, dans la mesure où l'altérité convoque des éprouvés archaïques de dépendance, de perte et de désorganisation. La tension entre idéalisation et effraction constitue ainsi l'un des ressorts fondamentaux du travail psychique du lien.

Cette conflictualité trouve une résonance particulière dans la sexualité du couple. Braunschweig et Fain (1971) montrent que la sexualité érotique engage une tension constante entre fusion narcissique et maintien du désir. L'orgasme, loin de constituer une simple décharge biologique, correspond à un processus psychique de liaison temporaire, par lequel l'excitation pulsionnelle cesse d'être vécue comme tension ou conflit pour être liée dans une expérience de continuité subjective. Il s'accompagne d'un relâchement momentané des tensions intrapsychiques – notamment entre excitation et contrôle du Moi, entre investissement narcissique et investissement objectal, entre activité et passivité – permettant un vécu transitoire d'unification, au cours duquel le sujet fait l'expérience d'une articulation temporaire entre corps et psyché. Cette expérience suppose l'intégration de la castration symbolique et la résolution relative du conflit œdipien, conditions d'une sexualité adulte symbolisée. La répétition de l'acte sexuel peut alors contribuer à atténuer les traces mnésiques des traumatismes précoces et des conflits érotiques.

Dans la continuité de ces travaux, Green (1983) décrit la sexualité comme une chaîne érotique articulant différents courants d'investissement : narcissique, tendre, érotique et agressif.

Deux modalités s'y distinguent : une sexualité de décharge, centrée sur la maîtrise et l'apaisement des tensions, et une sexualité de jouissance, fondée sur la capacité d'abandon et de réceptivité. C'est dans cette seconde modalité que le féminin trouve à se symboliser de façon plus élaborée, à travers l'expérience conjointe du plaisir et de la vulnérabilité.

Schaeffer (2008) approfondit cette dialectique en montrant que la rencontre sexuelle réactive la tension entre abandon et effraction. Se laisser pénétrer – au sens corporel et symbolique – suppose un renoncement à la maîtrise et expose le sujet à une perte de contrôle. Cette expérience peut être vécue comme une menace ou comme une transformation, selon que le Moi parvient ou non à métaboliser la perte. Le féminin se construit alors dans la capacité à transformer la passivité en réceptivité, à accueillir l'altérité sans s'y dissoudre.

L'« amant de jouissance », concept central chez Schaeffer, désigne cette figure masculine capable de soutenir la réceptivité féminine sans effraction destructrice. Il permet à la femme d'accéder à une jouissance symbolisée, en ouvrant un espace où la perte devient condition d'unification psychique plutôt que source d'effondrement. Cette fonction suppose un partenaire en mesure de dépasser une position phallique de maîtrise pour s'inscrire dans une relation de réciprocité symbolisante. Tant que cette condition n'est pas réunie, la relation sexuelle demeure pour la femme traversée par l'angoisse, le déplaisir ou la gêne, en lien avec des expériences d'effraction non élaborées.

Les élaborations contemporaines sur le couple permettent de penser les conditions de cette symbolisation. Smadja et Garcia (2011) soulignent que la sexualité conjugale articule les forces de vie et de mort dans une économie psychique toujours instable. Lorsque l'effraction peut être contenue et représentée, la femme peut investir son corps comme lieu de plaisir et de subjectivation. À l'inverse, lorsque le sexuel demeure désarrimé du symbolique, il devient menaçant et réactive des angoisses de perte et de dissolution du Moi.

Dans cette perspective, Schaeffer insiste sur la nécessité de reconnaître la force archaïque du désir, sans chercher à l'édulcorer. C'est en métabolisant la violence du sexuel – et non en la niant – que le féminin peut accéder à une jouissance symbolisée et à une véritable transformation psychique.

Si les élaborations contemporaines ont permis de penser les conditions métapsychologiques de cette symbolisation, encore convient-il d'interroger la manière dont le sexuel se donne à voir et à entendre – ou, au contraire, se maintient hors-discours – dans la réalité du lien conjugal. À cet égard, Kahr (2009) propose de distinguer, sur le modèle du rêve freudien, un contenu manifeste et un contenu latent de la sexualité du couple. Le manifeste renvoie aux pratiques déclarées et aux modalités explicites de l'intimité ; le latent comprend ce qui demeure tu, évité ou inconscient : fantasmes masturbatoires ou coïtaux, scénarios internes, liaisons secrètes, configurations fantasmatiques organisant la tendresse, le sadisme ou le masochisme. Cette distinction souligne que la conflictualité du sexuel ne se réduit pas à l'activité observable : elle se loge dans l'écart entre l'éprouvé et le représentable, entre l'expérience intime et sa mise en mots. Kahr montre que la difficulté à aborder la sexualité engage des enjeux de honte, de culpabilité et d'idéal conjugal, susceptibles d'entraver l'élaboration psychique du lien. Cette résistance peut également concerner le clinicien, lorsque la sexualité n'est interrogée qu'à la condition d'être spontanément introduite par le couple. Kahr conceptualise ainsi la « sexpertise » comme une compétence spécifique : capacité à soutenir, sans intrusion ni jugement, la mise en sens du sexuel et l'élaboration de ses significations inconscientes.

La sexualité conjugale apparaît dès lors non seulement comme scène d'effraction ou de jouissance, mais comme espace traversé par des non-dits et des clivages, où se rejoue la possibilité – ou l'empêchement – d'une symbolisation du féminin dans la rencontre avec l'altérité masculine.

Ainsi, le lien amoureux constitue pour la femme un lieu privilégié du travail psychique du féminin face à l'altérité masculine. Il réactive les traces des premières expériences d'amour, de dépendance et de perte, tout en ouvrant – lorsque les conditions symboliques sont réunies – une possibilité de remaniement subjectif. Lorsque dépendance et effraction trouvent à être élaborées, le couple devient un espace de subjectivation ; dans le cas contraire, il se transforme en scène de répétition douloureuse, où la blessure se rejoue sans possibilité de symbolisation.

Si l'approche psychanalytique du couple permet de dégager ses fonctions, ses processus et ses enjeux psychiques en tant que dispositif partagé, elle ne suffit pas à rendre compte de la manière dont ces dynamiques sont subjectivement éprouvées. Il convient dès lors de déplacer l'analyse vers



le vécu interne de la femme dans le lien amoureux, afin de saisir comment amour, dépendance et conflictualité pulsionnelle se jouent au cœur de l'expérience subjective.

#### **4.3. Le vécu subjectif de la femme dans le lien amoureux : amour, dépendance et conflit pulsionnel**

L'amour, au cœur du lien conjugal, condense la complexité des pulsions et des affects qui traversent la vie psychique. Depuis Freud, la psychanalyse conçoit l'amour comme un espace d'ambivalence, où coexistent les mouvements d'Éros et de Thanatos, la pulsion d'union et la pulsion de destruction. Cette dualité fonde la dynamique interne du couple : elle révèle les limites du Moi et sa confrontation à l'altérité.

Dès les premiers textes freudiens, l'amour apparaît comme indissociable d'une conflictualité pulsionnelle originaire. Freud (1905) montre que l'amour et la sexualité, bien que liés, ne coïncident pas nécessairement : le complexe d'Œdipe introduit un clivage entre la tendresse et le désir sexuel. Le lien amoureux engage ainsi une tension structurelle, dans laquelle le désir, la dépendance et la perte demeurent étroitement intriqués.

Freud (1914) approfondit cette perspective en soulignant que l'amour et la haine s'enracinent dans les stades précoces du développement pulsionnel. Au stade oral, l'objet aimé est aussi celui que l'on souhaite dévorer ; au stade anal, celui sur lequel s'exerce le pouvoir de rétention et d'expulsion. L'amour adulte garde la trace de ces expériences infantiles : aimer implique toujours la possibilité de la perte et de la destruction. Le lien amoureux confronte ainsi le sujet à la dépendance et au manque, conditions fondamentales de toute vie psychique liée.

Cette ambivalence constitutive est reprise par Freud (1923), qui met en évidence le fait que toute tendresse contient un sédiment d'agressivité. L'amour ne se déploie jamais dans une pure idéalisation : il engage toujours des motions contradictoires, où les pulsions de vie et de destruction demeurent intriquées. Reconnaître cette ambivalence permet de protéger le lien amoureux d'une idéalisation défensive et d'en favoriser l'inscription dans la réalité psychique.

Dans cette continuité, Freud (1933) insiste sur la dimension narcissique du lien amoureux, en particulier chez la femme. Il souligne que la valeur narcissique féminine dépend étroitement du regard et du désir de l'autre, affirmant que « l'influence exercée sur le Moi par l'objet sexuel est

particulièrement fréquente chez les femmes et caractéristique de la féminité » (Freud, 1933, p. 89). Être aimée, c'est être confirmée dans son être ; ne plus l'être, c'est risquer la fragmentation interne. La dépendance amoureuse prend alors la forme d'une tension entre besoin de reconnaissance et crainte de l'effacement. Cette dépendance, souvent vécue sur le mode du don de soi et réactivant les expériences premières de dépendance à l'objet primaire.

Les élaborations postfreudiennes ont cherché à préciser les conditions psychiques permettant au lien amoureux de se maintenir malgré cette tension. Dans cette perspective, Rosenberg (1991) introduit la notion de masochisme érogène primaire comme opérateur central de la durabilité du lien amoureux. Ce masochisme, première forme d'intrication pulsionnelle, permet de différer la satisfaction, de tolérer la frustration et de transformer la souffrance inhérente à la dépendance en processus de liaison. Il sous-tend ainsi une capacité psychique à supporter la tension sans rupture du lien.

Articulé au narcissisme, ce masochisme confère à la souffrance une valeur symbolisante : il assure la continuité du lien et permet que la douleur soit transformée en expérience de sens, plutôt qu'en répétition destructrice. Ainsi, la possibilité d'aimer durablement repose sur l'aptitude du sujet à consentir à la dépendance et au manque, sans que ceux-ci ne conduisent à la désorganisation narcissique.

Dans cette même ligne, Freud (1914) puis Laplanche (1987) soulignent que l'amour, qu'il prenne la forme d'un investissement narcissique ou d'un attachement à l'objet, constitue un appui fondamental pour la continuité du Moi, en assurant la permanence du lien libidinal. L'amour peut ainsi être pensé comme un opérateur de liaison pulsionnelle : en maintenant l'excitation liée à un objet ou à une représentation, il s'oppose aux mouvements de désintrication et au travail de la pulsion de mort, qui menacent la cohésion psychique.

Winnicott (1965) prolonge cette réflexion en montrant que la capacité d'aimer repose sur l'authenticité du lien, c'est-à-dire sur la possibilité d'être soi en présence de l'autre, sans renoncer à sa singularité. Le lien amoureux devient alors un espace où la dépendance peut être vécue sans effondrement, à condition que l'environnement relationnel offre un soutien suffisamment fiable.

Les approches contemporaines ont ensuite déplacé l'analyse vers les spécificités du vécu féminin dans le lien amoureux. De Neuter (2007) éclaire cette dimension en montrant que la femme tend à unir érotisme et attachement, là où l'homme peut plus aisément les dissocier. Cette recherche d'unité rend la femme plus vulnérable à la blessure amoureuse, car la perte de l'amour de l'autre s'accompagne souvent d'une atteinte de l'amour de soi. Le « nomadisme de l'amour » décrit par De Neuter témoigne de la précarité du lien à une époque où le désir circule et se déplace, mettant à l'épreuve la stabilité du couple et la symbolisation du féminin. Il met également en évidence des divergences d'investissement : les hommes tendent à regretter le manque de sexualité intriquée à l'amour, tandis que les femmes déplorent le manque d'amour intriqué à la sexualité, contribuant aux tensions inhérentes à la vie conjugale.

Dans cette continuité, Schaeffer (2008) déplace l'analyse vers le corps féminin, en situant cette ambivalence au cœur de l'expérience de la jouissance. La rencontre sexuelle réactive la tension entre abandon et effraction : se laisser pénétrer suppose une désappropriation partielle du Moi et une ouverture à l'altérité, vécue tantôt comme menace, tantôt comme transformation. Le féminin se constitue alors dans la capacité à transfigurer la passivité en réceptivité et la perte en expérience symbolisable, ouvrant la voie à une subjectivation incarnée.

Ainsi, le couple constitue pour la femme un espace paradoxal, lieu d'un travail psychique où se rejouent dépendance infantile et quête d'autonomie. Il incarne la scène où la femme affronte la tension entre besoin d'amour et peur de la fusion, entre recherche de lien et menace de perte. Le lien amoureux devient un espace d'élaboration symbolique, où la souffrance se transforme en expérience de sens, la passivité en accueil et la douleur en mouvement de liaison.

Dans notre positionnement théorique, le lien amoureux apparaît dès lors comme un dispositif symbolisant, un lieu où la souffrance peut se transformer en expérience de sens, la passivité en accueil et la douleur en mouvement de liaison. L'amour agit comme un opérateur d'élaboration psychique : il relie ce qui était fragmenté, transforme la dépendance en attachement et la blessure en mémoire vivante.

Ainsi, le vécu amoureux féminin se déploie dans un mouvement de reprise et de dépassement, entre mémoire du passé et promesse de subjectivation nouvelle. Le couple devient une tension

féconde, où s'invente la possibilité d'une continuité d'être et d'une unité intérieure retrouvée malgré la différence.

Ces constats s'inscrivent enfin dans une continuité de travaux consacrés au vécu conjugal féminin dans le contexte libanais. Dès les travaux de Khair-Badawi (1986), le « désir amputé » était mis en évidence, soulignant la manière dont le mariage pouvait, pour certaines femmes, entraver l'expression du désir en le subordonnant aux fonctions maternelles, morales ou conjugales.

Loin de constituer un constat circonscrit à une époque donnée, cette configuration psychique trouve aujourd'hui des prolongements dans des recherches empiriques qualitatives contemporaines menées au Liban auprès de femmes d'âge moyen (Azar, Kroll & Bradbury-Jones, 2016 ; Azar et al., 2021). Celles-ci mettent en évidence la persistance d'une sexualité féminine marquée par la retenue, le silence et la primauté accordée à l'autre, souvent au détriment du plaisir et de l'échange subjectivé. La sexualité féminine est souvent pensée en fonction des besoins masculins et s'avère socialement contrainte par des normes de genre inhibitrices.

Nous faisons allusion dans ce cadre aux élaborations freudiennes qui indiquent que, du côté féminin, l'entrée dans la sensualité peut rester étroitement liée à la dimension de l'interdit, du fait d'une longue période d'attente et de renoncement imposée par l'éducation. Lorsque l'activité sensuelle demeure associée au registre de la prohibition, la levée de l'interdit dans le cadre conjugal peut s'accompagner d'une forme d'impuissance psychique – la frigidité – tandis qu'une sexualité “secrète” ou réintroduisant l'interdit peut, au contraire, restaurer l'excitation. Ce repère éclaire certaines discordances entre amour, désir et sexualité dans le vécu conjugal féminin (Freud, 1912). Freud (1918) prolonge cet éclairage sur le vécu subjectif féminin en montrant que l'entrée dans la sexualité conjugale peut réactiver des motions d'hostilité, de déception ou de retrait, particulièrement lorsque le premier rapport sexuel ne parvient pas à métaboliser les attentes inconscientes liées au désir et à l'interdit. La frigidité féminine apparaît alors non comme une simple inhibition fonctionnelle, mais comme une réaction psychique complexe, où se condensent vexation narcissique, fixation infantile et difficulté à investir un nouvel objet sans conflit.

Dans cette perspective, le corps féminin demeure fréquemment investi comme lieu de devoir plutôt que comme espace de jouissance, reconduisant une position d'effacement qui résonne avec les

conflits intrapsychiques décrits dans notre recherche. La relation amoureuse apparaît alors comme une scène où se rejoue la tension entre ouverture à l'altérité et crainte de la perte, entre désir et assignation, prolongeant dans l'intime des impasses persistantes de la symbolisation du féminin.

#### **4.4. Le couple comme scène de figuration et de symbolisation potentielle du féminin blessé**

Le lien amoureux engage une tension permanente entre dépendance et liberté intérieure, entre ouverture à l'autre et maintien d'une cohérence du Moi. Ce mouvement, au cœur du travail du féminin, ne se limite pas à la sphère affective : il mobilise également le corps et le sexuel comme lieux privilégiés de figuration et, dans certaines conditions, de symbolisation. Le féminin ne se réduit pas à une position psychique abstraite, il s'ancre dans le corps et s'élabore dans la rencontre avec l'altérité. C'est dans cette articulation entre désir, réceptivité et mise en sens du sexuel que le couple peut être compris comme un espace où le féminin trouve à se représenter, se rejouer et parfois à se réparer.

Envisagé du point de vue de la femme, le couple constitue un espace possible de transformation. Il offre un cadre psychique où les affects et les représentations peuvent se remanier dans une nouvelle économie du désir. Héritière des expériences infantiles, la scène conjugale devient le lieu d'un travail de liaison où la vulnérabilité peut, selon les configurations psychiques et relationnelles, s'ouvrir à une élaboration symbolisante.

Les premières élaborations cliniques soulignant cette fonction du lien amoureux apparaissent dès les travaux de Catherine Parat (1967). Celle-ci distingue la relation amoureuse véritable du simple entraînement pulsionnel : l'amour humain suppose la reconnaissance du manque et la capacité de différer la satisfaction. Il transforme la pulsion en désir symbolisable, permettant que l'acte sexuel puisse devenir une création psychique partagée, un lieu de liaison plutôt que de décharge.

Sur un autre plan, Winnicott (1965) conçoit l'intimité comme une expérience fondatrice du sentiment de continuité d'être. La capacité d'exister auprès de l'autre sans se perdre repose sur un environnement relationnel suffisamment fiable. Le lien amoureux peut alors devenir un espace où la dépendance est figurée et éventuellement vécue sans effondrement, ouvrant la voie à une expérience du sexuel compatible avec la continuité du Moi.

Dans une perspective structurale, Green (1983) décrit la relation d'amour comme un « champ narcissique partagé », au sein duquel chacun projette dans l'autre des fragments de soi en vue de les retrouver transformés. Le lien amoureux instaure ainsi un espace de circulation entre le dedans et le dehors, entre le Moi et l'objet, où se tissent le désir, la perte et la reconnaissance. Chez la femme, ce champ se charge d'une conflictualité singulière : le corps, lieu à la fois d'effraction et de jouissance, devient l'espace de la dialectique entre passivité et création, susceptible d'être figurée, répétée ou élaborée.

Les assises psychiques de cette transformation ont ensuite été précisées par Levine (1992), qui montre que la confiance et la sécurité affective constituent les fondements d'une sexualité symbolisante. Lorsque le lien est suffisamment contenant, la pulsion peut se représenter sans effraction massive et le plaisir devenir un espace de reconnaissance réciproque. Le couple peut alors dépasser le simple échange pulsionnel pour s'affirmer comme un espace psychique de création et de désir partagés ; à défaut, il demeure lieu de décharge ou de répétition.

Cette articulation entre vulnérabilité et transformation est approfondie par Roussillon (2011) à travers la notion de « symbolisation du négatif ». L'effraction, lorsqu'elle est contenue et métabolisée dans la relation, peut devenir représentable. La rencontre amoureuse permet alors à la femme de revivre l'expérience d'effraction sous une forme susceptible d'être transformée, intégrée à la dimension érotique et figurée par la parole, le regard ou le geste de l'autre. Par sa fonction de contenance symbolique, le partenaire peut soutenir cette métamorphose. La scène conjugale cesse alors d'être pure répétition de la blessure pour devenir espace possible de représentation, où la passivité subie peut se convertir en réceptivité choisie.

Cette dynamique trouve une expression centrale dans les travaux contemporains de Schaeffer (2008). Dans la continuité de sa conception de l'amant de jouissance, Schaeffer montre que la sexualité féminine ne peut se déployer pleinement qu'à travers une médiation permettant à la femme d'accéder à une jouissance vécue comme ouverture et non comme menace. Le partenaire ne vise ni la possession ni la maîtrise, mais la révélation : il constitue un appel à la réceptivité et à la transformation du corps en espace de sens. C'est dans cet espace d'abandon partagé que la femme peut se réapproprier son corps et son désir, transformant la passivité en accueil.

Ainsi, le couple apparaît comme une scène privilégiée de figuration du féminin blessé et, potentiellement, de sa symbolisation. Lorsque l'effraction ancienne est réactivée dans un lien d'amour suffisamment contenant, elle peut se transformer en expérience psychique d'ouverture ; dans le cas contraire, elle demeure répétition douloureuse. La femme peut alors retrouver une forme de jouissance et de désir non plus seulement subis, mais progressivement appropriés. Cette transformation suppose un cadre relationnel où le masculin ne n'exerce pas sur le mode de la domination, mais soutient la reconnaissance du féminin dans sa vulnérabilité et sa puissance. Le travail de mise en sens ne s'y opère ni par refoulement ni par répétition, mais par la réinscription du corps et du désir dans un mouvement créatif et subjectivant.

En guise de conclusion de ce présent chapitre, la dimension sexuelle au sein du couple est profondément influencée par l'histoire individuelle de chaque personne, celle-ci apportant à sa relation de couple les expériences intériorisées avec ses figures primaires, et ce modèle d'attachement se répercute inconsciemment dans le choix du conjoint. D'ailleurs, la recherche d'un partenaire contribue souvent à compléter le cycle des relations significatives vécues. Ce chapitre dépasse la conception du couple comme entité intersubjective pour le penser comme réalité psychique vécue par la femme. À travers les apports de Freud, Chasseguet-Smirgel, Green, André, Schaeffer, Roussillon, le couple apparaît comme un espace d'élaboration du féminin, où se rejouent les tensions entre dépendance et autonomie, désir et effraction, perte et transformation. Ce processus progressif amène chaque individu à revivre, dans le lien amoureux, les aléas de sa relation avec son premier objet d'amour, réactivant les failles et les blessures non cicatrisées. Ainsi, les angoisses infantiles de séparation et d'abandon, les rivalités œdipiennes et les conflits du Moi trouvent un terrain propice pour se rejouer et s'élaborer dans le cadre du couple. L'autre masculin n'est pas seulement objet d'amour ou de plaisir : il devient figure psychique, support du travail du féminin et partenaire de figuration et de symbolisation potentielle. Le lien amoureux, dans cette perspective, devient le lieu où la femme confronte sa vulnérabilité, réactive ses blessures, mais aussi où elle peut transformer la passivité subie en réceptivité symbolisée. Notre position théorique s'inscrit dans une psychanalyse du lien et du corps, attentive à la manière dont la femme, à travers la relation amoureuse, selon les configurations psychiques, tente non seulement de réparer l'effraction originaire du féminin, mais aussi de la répéter, de la contenir, de la symboliser ou, parfois, de s'en défendre. Le couple constitue donc un espace de réparation

possible, mais aussi un lieu d'épreuve du féminin, où se rejouent les modalités de la dépendance, de la perte, de l'effraction et de la transformation. Il offre un champ où la vulnérabilité peut tantôt s'élaborer en réceptivité symbolisée, tantôt se figer dans des configurations défensives ou répétitives.

La dépendance à l'autre peut, dès lors, dans certaines conditions psychiques et relationnelles, devenir un appui de subjectivation, plutôt qu'un risque de perte ou d'effondrement, engageant pleinement le travail du féminin dans sa dimension conflictuelle. Dans cette lignée, nous concevons le travail du féminin dans le lien amoureux comme la possibilité d'un "refleurissement" de l'amour : non pas un retour à la fusion, mais une reprise symbolisante, où le féminin se réinvente dans la reconnaissance du manque et de la différence. Ces développements constituent le socle conceptuel sur lequel s'appuiera la lecture clinique à venir.

Dès lors, à la lumière de l'ensemble des développements théoriques, il devient désormais nécessaire de passer du plan conceptuel à celui de la recherche empirique. La partie théorique a permis d'articuler les notions de trauma, de psychosexualité féminine, d'après-coup et de symbolisation, en montrant comment l'abus sexuel extrafamilial vécu durant la latence peut marquer durablement la construction du féminin et la relation à l'autre amoureux. Ces élaborations, issues principalement des apports freudiens et postfreudiens, ont mis en évidence la complexité des processus psychiques impliqués : de la formation du Moi à la rencontre amoureuse, du travail du négatif à la capacité de transformation du féminin blessé. Dans cette continuité, la partie méthodologique expose le dispositif empirique qui permettra de mettre à l'épreuve les hypothèses de recherche. Elle vise à relier la théorie à l'expérience clinique en décrivant le cadre, les outils et les modalités de la recherche. L'objectif est de comprendre, à partir de cas singuliers de femmes libanaises, comment les traces d'un abus sexuel extrafamilial survenu durant l'enfance, plus précisément, au cours de la phase de latence s'inscrivent dans leur psychosexualité et se rejouent, consciemment ou non, dans la relation conjugale. L'approche choisie, d'inspiration psychanalytique, privilégie l'écoute du discours, des représentations et des mouvements transférentiels, afin de dégager les dynamiques inconscientes sous-jacentes à ces vécus. Cette démarche, qualitative et clinique, repose sur une articulation constante entre observation, interprétation et élaboration, en cherchant moins à généraliser qu'à comprendre en profondeur. Ainsi, la partie méthodologique présentera successivement : les objectifs et la question de



recherche, son contexte, son originalité et ses considérations éthiques, la définition des variables étudiées, la description de la population et des critères de recrutement, les outils de recueil des données – entretiens cliniques et méthodes projectives –, ainsi que les axes d’analyse retenus. Ces éléments viendront donner corps à la démarche de recherche, en situant le passage du champ théorique au terrain clinique, là où les concepts trouvent leur mise à l’épreuve dans la parole vivante des femmes rencontrées.

∞ ∞ ∞ ∞

## **SECONDE PARTIE : MÉTHODOLOGIE**

La partie méthodologique précise, dans ce sens, le cadre dans lequel s'inscrit cette recherche et les moyens mis en œuvre pour en explorer les hypothèses. Elle définit les orientations générales du travail empirique clinique – inscrit dans une démarche psychanalytique qualitative – depuis la formulation des objectifs jusqu'à la description des outils de recueil et d'analyse. En cohérence avec la perspective psychanalytique adoptée, elle vise à articuler la rigueur scientifique à la singularité du vécu des participantes, en tenant compte du transfert, de la subjectivité et du contexte socioculturel. L'ensemble de cette démarche cherche à garantir une cohérence entre les fondements théoriques exposés précédemment et la mise en œuvre clinique du dispositif de recherche.

C'est dans cette perspective que s'ouvre la première section, consacrée à la présentation des objectifs de la recherche, qui en définissent le cadre conceptuel et les finalités.

### **2.1. Objectifs de la recherche**

L'abus sexuel est une expérience à potentiel traumatisant qui peut avoir des répercussions profondes sur le développement psychosexuel d'un sujet, en particulier lorsqu'il survient pendant des périodes critiques du développement telles que la période de latence. Dans le contexte de la société libanaise, où les normes culturelles et sociales influencent la façon dont les individus perçoivent et expriment leur sexualité, il est essentiel de comprendre le vécu psychosexuel des femmes ayant subi un abus sexuel extrafamilial pendant la période de latence ainsi que leur vécu actuel au sein de leurs relations amoureuses (couple conjugal).

Comprendre comment ces expériences à potentiel traumatique impactent les choix amoureux chez les femmes libanaises et leur psychosexualité féminine relève dès lors d'une importance primordiale selon une perspective psychanalytique permettant d'explorer les processus psychiques déployés sous-tendant les choix amoureux, les modalités défensives mobilisées face à l'effraction traumatique, les conflits intrapsychiques liés à l'intégration du féminin, de l'altérité et de la sexualité ainsi que les enjeux inconscients à l'œuvre dans l'investissement du lien amoureux et conjugal.

## **2.2. Contexte de la recherche**

Le contexte de cette étude est enraciné dans la compréhension des effets supposés durables de l'abus sexuel infantile extrafamilial sur le développement psychosexuel des femmes et sur leurs choix de partenaire amoureux voire d'objet d'amour, en particulier dans le contexte socioculturel du Liban. En effet, au Liban, comme dans de nombreuses autres sociétés, les femmes victimes d'abus sexuel infantile font face à des défis en raison de la stigmatisation sociale, des normes culturelles restrictives et du manque de ressources appropriées qui peuvent contribuer à la sous-déclaration des cas d'abus sexuel infantile et à un accès limité aux services de soutien et de traitement. L'approche psychanalytique adoptée dans cette présente étude vise à explorer en profondeur les mécanismes psychiques sous-jacents qui façonnent la psychosexualité féminine et le choix d'objet d'amour masculin chez les femmes libanaises ayant survécu à un abus sexuel infantile extrafamilial. La psychanalyse offre ainsi un cadre riche pour comprendre les processus inconscients, les défenses psychiques et les dynamiques relationnelles qui peuvent influencer la manière dont ces femmes construisent leur identité sexuelle et leurs relations intimes. Le contexte socioculturel du Liban ajoute une dimension supplémentaire à cette étude, en tenant compte des normes culturelles, des attentes sociales et des modèles de genre qui peuvent influencer la manière dont les femmes ayant vécu un abus sexuel infantile perçoivent leur propre sexualité et leurs relations avec leurs conjoints.

## **2.3. Caractère novateur de la recherche**

Dans une logique de continuité avec les recherches menées au cours de mon Master 2 en psychologie clinique et pathologique à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, portant sur les répercussions d'un abus sexuel extrafamilial vécu dans l'enfance sur la vie conjugale de la femme victime, ce projet de thèse vise à approfondir, dans une perspective psychanalytique, la compréhension de l'impact de cette expérience sur la psychosexualité féminine et sur les choix d'objet d'amour masculin.

L'auteur de l'abus sexuel étant un homme, l'étude s'inscrit dans une réflexion visant à interroger la manière dont ce vécu peut se réélaborer et se rejouer selon une logique d'après-coup, au fil des différentes phases de la vie, sans postuler de continuité déterministe.

Les travaux préalables à l'élaboration de ce projet ont ainsi permis de faire émerger des hypothèses que nous espérons nouvelles et originales, appelant un élargissement théorique et clinique. À ce titre, la recherche s'inscrit comme une extension naturelle des travaux antérieurs, tout en proposant un déplacement du regard vers l'analyse des mécanismes psychiques et des dynamiques relationnelles associés aux effets différés de l'abus sexuel infantile dans la vie adulte des femmes victimes.

Cette recherche interroge la manière dont une expérience traumatique précoce impliquant une figure masculine s'inscrit, se transforme et se réélabore dans l'appareil psychique, jusqu'à infléchir l'économie du choix d'objet amoureux. Elle vise ainsi à éclairer les processus psychiques sous-jacents à ces trajectoires subjectives. Les hypothèses ainsi formulées constituent un cadre propice à l'approfondissement de recherches cliniques et théoriques portant sur les liens entre traumatisme sexuel infantile, psychosexualité féminine et choix d'objet amoureux.

#### **2.4. Aspect éthique de la recherche**

L'éthique de la recherche revêt une importance capitale dans cette étude, qui aborde des questions sensibles liées à l'abus sexuel infantile et à ses conséquences sur la psychosexualité, l'intimité et la vie amoureuse des femmes victimes. Cette recherche s'inscrit dans le respect des principes éthiques définis par les comités d'éthique de la recherche (CER) de Toulouse et du Liban ainsi que des recommandations institutionnelles en vigueur en matière de recherche impliquant des personnes. Cette section met en lumière les principes éthiques fondamentaux qui guident toutes les phases de la recherche, depuis la conception de l'étude jusqu'à la publication des résultats.

Dans ce cadre, le consentement éclairé des participantes constitue une priorité absolue. Les participantes sont pleinement informées de la nature de l'étude, de ses objectifs, des procédures impliquées, ainsi que des risques et des avantages potentiels. Elles ont la possibilité de poser des questions et de retirer leur consentement à tout moment sans conséquence préjudiciable.

Le respect de la dignité, de l'intégrité et de la confidentialité des participantes est rigoureusement observé. Toutes les informations collectées sont traitées de manière confidentielle et anonymisée pour préserver l'identité des participantes. Seuls les chercheurs directement impliqués dans l'étude ont accès aux données, et celles-ci sont utilisées exclusivement à des fins de recherche.

La sensibilité culturelle est également prise en compte. Étant donné que l'étude se déroule dans le contexte libanais, il est essentiel de respecter les normes culturelles et sociales locales.

Nous veillons à ce que les questions et les interactions soient appropriées sur le plan culturel, afin de minimiser tout malentendu ou toute offense potentiels.

La protection et le bien-être des participantes sont constamment surveillés. Des mesures sont mises en place pour garantir que les participantes ne subissent aucun préjudice psychologique ou social du fait de leur participation à l'étude. Des ressources de soutien sont disponibles en cas de besoin, et nous gérons toute situation d'urgence. Compte tenu de la vulnérabilité potentielle des participantes, des dispositifs de soutien sont prévus. Des séances de prise en charge gratuites au service de psychiatrie de l'Hôtel-Dieu de France (Liban) sont proposées aux femmes ne disposant pas de référence thérapeutique et qui ressentiraient une détresse psychologique au cours de leur participation à la recherche, afin de garantir leur protection et leur bien-être.

Enfin, la transparence et l'intégrité scientifique sont maintenues à tout moment. Nous nous engageons à mener l'étude avec rigueur et impartialité, en évitant tout biais ou conflit d'intérêts. Toutes les méthodes de recherche sont décrites en détail, et les résultats sont présentés de manière objective, même s'ils ne correspondent pas aux attentes initiales.

En résumé, cette étude est menée dans le strict respect des principes éthiques fondamentaux, garantissant ainsi la protection des participantes, l'intégrité de la recherche et la contribution significative à la compréhension des questions cruciales liées à l'abus sexuel infantile.

## **2.5. Question de recherche**

Comment l'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence-t-il leur psychosexualité et leur choix d'objet d'amour masculin ?

## **2.6. Hypothèses de recherche**

### **2.6.1. Hypothèse générale**

L'abus sexuel infantile extrafamilial affecte la psychosexualité des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, et oriente leur choix d'objet d'amour masculin, avec des répercussions sur leur vie conjugale.

### 2.6.2. Hypothèses opérationnelles

**Première hypothèse opérationnelle :** L’abus sexuel extrafamilial subi dans l’enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *psychosexualité* en perturbant leur **représentation de soi** (image de soi, identité et différenciation, altérité), en altérant leur **image corporelle** (perception et investissement du corps) et en affectant leur **vécu de la féminité et de la sexualité**.

**Deuxième hypothèse opérationnelle :** L’abus sexuel extrafamilial subi dans l’enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *choix d’objet d’amour masculin* en affectant leur **représentation du partenaire** (perception et reconnaissance du partenaire) et leur **vécu de la relation conjugale** (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation).

### 2.7. Population

La population de la présente recherche est constituée de **quatre femmes libanaises hétérosexuelles, mariées** ou actuellement engagées dans une relation conjugale depuis au moins une année, non-mères, **ayant anciennement subi un abus sexuel extrafamilial** – unique ou répété – durant la période de latence, plus précisément à un âge compris entre six et onze ans. L’âge actuel des femmes composant la population étudiée est compris entre **vingt-cinq et trente-cinq ans**.

Le choix de cette taille d’échantillon s’explique par la nature même de la recherche qualitative, de nature exploratoire, qui implique des entretiens approfondis et une analyse fine de cas cliniques. Un échantillon de quatre femmes permet de recueillir des données riches et nuancées concernant l’impact de l’abus sexuel infantile sur la psychosexualité féminine et les choix d’objet d’amour masculin, tout en rendant possible un travail approfondi sur chaque cas individuel. En recherche clinique psychanalytique, l’objectif n’est pas la représentativité statistique ni la généralisation des résultats, mais l’exploration en profondeur des vécus singuliers et la compréhension des processus psychiques mobilisés, sans pour autant prétendre à une quelconque exhaustivité.

Les femmes libanaises recrutées sont francophones et s'expriment spontanément et aisément en arabe (dialecte libanais) et en français, sans exigence particulière quant à l'usage exclusif de l'une ou l'autre langue. Cette souplesse linguistique vise à préserver la spontanéité associative et l'aisance du mouvement discursif, tout en respectant le contexte socioculturel libanais. Elle permet également une meilleure accessibilité du matériau clinique et un ancrage pertinent avec le contexte universitaire français dans lequel s'inscrit ce projet de thèse.

Le critère de maternité a été exclu, en raison des remaniements psychiques majeurs qu'implique l'expérience d'enfanter et de devenir mère, lesquels risqueraient de complexifier l'analyse des effets spécifiques du traumatisme sexuel infantile sur la psychosexualité et le lien conjugal. En l'absence de maternité, la femme demeure plus directement confrontée aux enjeux liés à son histoire infantile, adolescente et de jeune adulte, ainsi qu'aux modalités de son inscription subjective dans la relation conjugale. Ce choix méthodologique vise ainsi à limiter l'introduction de variables susceptibles de brouiller l'analyse des processus psychiques étudiés.

La tranche d'âge retenue, comprise entre vingt-cinq et trente-cinq ans, correspond à une période de la vie adulte où les questions relatives à la féminité, à la sexualité et à l'investissement du lien amoureux demeurent particulièrement actives. En deçà de vingt-cinq ans, la jeune femme se situe fréquemment dans une phase de post-adolescence, marquée par des remaniements identitaires encore en cours, et de prémisses de l'âge adulte. Au-delà de trente-cinq ans, peuvent s'introduire d'autres réorganisations psychiques liées à des transitions de vie spécifiques, notamment en lien avec la maternité ou les transformations corporelles ultérieures. L'âge maximal de trente-cinq ans nous fait éviter le début de la ménopause qui est une période de transition, de changements et de remaniements majeurs dans la vie d'une femme, avec des questionnements associés qui concernent la féminité.

En restreignant la tranche d'âge à 25 - 35 ans, nous tenons compte des expériences variées des femmes en termes d'activité sexuelle. À titre d'exemple, une femme de 34 ans peut avoir commencé une sexualité active récemment, tandis que cette dynamique est souvent différente pour une femme dont l'âge est compris entre 35 et 40 ans.

Le temps écoulé depuis l'abus sexuel constitue également un élément important pris en compte, en raison de plusieurs facteurs. Tout d'abord, une femme de 25 ans est souvent plus proche de l'expérience d'abus qu'une femme de 40 ans, ce qui peut influencer les reconstructions psychiques. De plus, le temps qui s'écoule entraîne des remaniements psychiques en réponse à des événements de vie tels que la mise en couple, le désir de maternité, ou des pertes familiales. À un âge qui se rapproche davantage de la situation d'abus, cette dernière peut continuer à influencer la vie d'une femme à travers des relations sociales indirectes avec l'auteur d'abus extrafamilial qui peut continuer à exister ou faire partie du paysage relationnel de la femme victime même si elle ne le côtoie pas, ce qui est donc en faveur de raviver le « traumatisme » vécu. Inversement, à mesure que l'on s'éloigne de la période d'abus, l'abuseur peut être perdu de vue, voire décédé, le cas échéant. D'où l'importance de la prise en considération du temps écoulé depuis le moment de l'abus jusqu'au moment où nous rencontrons les femmes.

Les femmes incluses dans la recherche ne doivent pas avoir bénéficié d'une prise en charge psychothérapeutique ou psychiatrique, susceptible d'avoir remanié les modalités psychiques liées au vécu abusif, afin de préserver l'accès aux processus de réélaboration spontanée du traumatisme.

De plus, les situations d'abus sexuel intrafamilial ou incestueux ont été exclues, en raison de leurs spécificités cliniques et théoriques distinctes de celles de l'abus extrafamilial.

### **Synthèse :**

#### **- Critères inclusifs :**

→ Femmes libanaises hétérosexuelles mariées, actuellement en couple conjugal depuis au moins une année, ayant anciennement subi un abus sexuel extrafamilial – passager ou répété – durant la période de latence, plus précisément à un âge compris entre 6 ans et 11 ans.

→ Tranche d'âge : 25 - 35 ans.



- Critères exclusifs :

→ Homosexualité, bisexualité

→ Maternité

→ Divorce, séparation

→ Prise en charge psychothérapeutique / psychiatrique

→ Abus sexuel intrafamilial.

## **2.8. Modalités de recrutement**

L'identification et le recrutement des participantes sont effectués par le biais de la diffusion d'un questionnaire socio-démographique dans plusieurs espaces de la société libanaise, afin de recruter des femmes qui remplissent les critères d'inclusion établis par la recherche. À la lueur de ceci, des syndicats de disciplines diverses sont sollicités ainsi que des établissements scolaires et universitaires et des personnes de l'entourage – qui à leur tour diffusent le questionnaire sociodémographique à des connaissances à eux –.

En effet, recruter des participantes dans différents contextes de la société libanaise est important afin de prendre en compte la diversité des profils étudiés. La société libanaise étant caractérisée par une diversité socio-économique, culturelle et géographique, ce choix permet d'intégrer cette pluralité dans les cas cliniques étudiés, sans viser une représentativité de la population libanaise ni une généralisation des résultats. Nous aurons en deuxième lieu accès à une variété d'expériences. Les femmes victimes d'abus sexuel infantile peuvent avoir des parcours de vie très différents en fonction de l'influence des diversités socioculturelles précitées, ce qui nous permet d'accéder à une variété d'expériences et de perspectives et enrichit par suite la compréhension des modalités et processus psychiques en jeu.

Le questionnaire sociodémographique vise à mieux cerner l'identité d'une personne interrogée et à recueillir les informations essentielles dans le but de mieux la situer par rapport à la population globale. Le questionnaire sociodémographique que nous avons élaboré nous fournit des renseignements personnels et démographiques au sujet des femmes interviewées, en vue d'avoir

par la suite leur consentement éclairé : « Souhaiteriez-vous que l'on se rencontre en face à face dans le cadre d'un entretien pour discuter davantage ? ». En cas de consentement, le numéro de téléphone est demandé.

Un paragraphe introductif précède le questionnaire sociodémographique. Il invite les participantes à contribuer volontairement au projet de recherche, en garantissant l'anonymat et la confidentialité des réponses. Une protection des données recueillies est ainsi parallèlement assurée. Des mesures sont prises pour ce faire, incluant des procédures permettant le stockage des informations personnelles des participantes en toute sécurité. Ces dernières sont à titre d'exemple informées de la mise en place du RGPD (Règlement Général sur la Protection des Données) qui vise à renforcer la protection des données personnelles des individus et établit des règles strictes sur la collecte, le traitement et la conservation des informations personnelles, accordant ainsi aux individus un plus grand contrôle sur leurs propres informations et une confiance quant à la manière selon laquelle leurs informations sont gérées.

Il est également requis des participantes qui acceptent de mener l'entretien de lire attentivement un formulaire d'information et de consentement et de le signer.

## **2.9. Outils de recherche**

Dans notre démarche à dominante qualitative, les outils de recherche mis en œuvre ci-dessous se réfèrent à un ensemble de méthodes et d'instruments utilisés pour recueillir, analyser et interpréter les données, en vue d'une compréhension approfondie et fine du vécu, des expériences, des ressentis et des perspectives des participantes. Les outils de recherche sont donc des instruments utilisés pour collecter des informations, des données ou des ressources sur notre sujet de recherche.

Dans cette perspective, les principaux outils ou plutôt méthodes qui vont servir notre recherche se traduisent de la sorte :

- **Entretiens cliniques non-directifs de recherche**

« L'entretien non-directif est une technique de collecte de données qui contribue au développement de connaissances favorisant des approches qualitatives et interprétatives relevant

en particulier des paradigmes constructivistes » (Lincoln, 1995, p. 24). C'est donc une méthode d'étude qualitative, dont le but réside dans le recueil et le regroupement des informations qui apportent des explications ou des clarifications à un travail de recherche mené. Afin de recourir à ces données, des questions ouvertes – préalablement préparées par le chercheur – sont posées, suivies d'une interprétation des réponses fournies et ce, afin d'aboutir à une conclusion synthétisée et argumentée. Il est à noter que l'entretien non-directif peut sous-tendre des réponses libres ou plus centrées et ciblées. Le but principal est de mettre en place une approche ouverte et flexible pour permettre aux participantes de s'exprimer librement.

À la suite des entretiens cliniques, une analyse de contenu thématique est effectuée. Celle-ci est une méthode d'analyse qui consiste « à repérer dans des expressions verbales ou textuelles des thèmes généraux récurrents qui apparaissent sous divers contenus plus concrets » (Mucchielli, 1996, p. 259). Dans cette perspective, elle procède à l'identification, au rassemblement et par la suite à l'évaluation discursive des thématiques abordées au sein des corpus des participantes.

Les consignes des entretiens cliniques sont les suivantes :

- Premier entretien non-directif qui cible la question de la femme et du féminin :  
TEMPS 1 : au moment qui convient à la femme en question (suivant le temps zéro qui est le temps de présentation de la recherche aux sujets).

*Pouvez-vous me parler de la fille, de l'adolescente que vous avez été et de la femme que vous êtes maintenant ?*

Cette consigne cible la question de la femme et du féminin et vise à explorer les différents stades de développement de la femme qui a subi un abus sexuel extrafamilial durant l'enfance, l'évolution de sa psychosexualité, l'expression de son féminin et de sa bisexualité dans la mesure de ce qui est explicité dans son discours ainsi que les modalités psychiques déployées à chaque stade. Invitant la femme en question à réfléchir à la fille qu'elle était, nous sommes en train de l'inviter à revisiter son vécu avant la situation d'abus, de décrire ses relations précoces avec les principales figures d'attachement et de penser à ses premières formations identitaires ainsi qu'aux modalités défensives mises en place pour faire face ultérieurement à l'abus. Ses premières

impressions sur la sexualité et relations interpersonnelles, en dehors du cadre de ses figures d'attachement, seront également mises en exergue. En effet, à l'adolescence, les enjeux génitaux et sexuels sont réactivés, ravivant l'intérêt pour les relations intimes et la sexualité. En demandant à la personne de réfléchir à l'adolescente qu'elle était à la suite de l'abus, nous encourageons une exploration des conflits et des tensions internes conséquents touchant la sexualité, ainsi que des mécanismes de défense se développant pour faire face à ces défis. La femme, devenue adulte, porte en elle les effets de son vécu abusif et de son passé d'enfant et d'adolescente, ce qui pourrait affecter son statut de femme adulte à des degrés différents ou, inversement, s'associe à un cheminement vers la résolution des conflits internes et la capacité à établir des relations intimes et durables. En évoquant la femme qu'elle est devenue, nous invitons donc la personne en question à réfléchir à la manière dont les expériences de l'enfance et de l'adolescence ont façonné sa capacité à construire des relations intimes et à développer son identité adulte. Cela peut impliquer une exploration des répétitions dans les choix amoureux, des éventuels obstacles à l'intimité émotionnelle et sexuelle et des défis liés à sa représentation de sa psychosexualité.

Il s'agit en somme d'explorer de façon approfondie la dynamique psychique, les mécanismes de défense et des processus inconscients qui peuvent émerger, se remanier, se modeler et influencer le fonctionnement psychique de la femme.

- Deuxième entretien non-directif qui concerne la représentation de la femme de son conjoint voire de l'autre amoureux, de l'objet couple et son choix d'objet d'amour masculin : TEMPS 2 (une semaine après).

*Comment décrivez-vous vos représentations du couple et du partenaire ? Quelles sont vos perceptions de votre relation conjugale ?*

En proposant cette consigne à la femme qui a subi un abus sexuel extrafamilial pendant la période de latence, dont l'auteur est un homme, nous visons à encourager l'exploration de ses dynamiques relationnelles et de son expérience conjugale à la lumière de son passé traumatique. En demandant à la femme de se décrire en couple et de réfléchir à sa relation conjugale, nous l'invitons à explorer ses choix d'objet d'amour qu'elle a développés en réponse à son expérience d'abus et sa représentation de son conjoint, voire de l'autre amoureux masculin.

Elle pourrait être encouragée à réfléchir à ses tendances à la méfiance, à l'isolement, à la dépendance ou à d'autres schémas de relation qui pourraient être influencés par son passé traumatique. De plus, en explorant sa relation conjugale, la femme peut être amenée à identifier les situations qui réactiveraient des souvenirs ou des émotions liés à l'abus sexuel. Cela nous fournit des éclaircissements quant à son vécu de sa relation actuelle. Cette consigne peut également encourager la femme à exprimer ses besoins affectifs, ses motivations, ses limites et ses attentes au sein de sa relation conjugale. La femme est de même sollicitée implicitement à réfléchir aux moyens défensifs et adaptatifs qu'elle utilise dans sa relation conjugale pour contourner ses angoisses, faire face aux défis et aux conflits intrapsychiques et interpersonnels en lien avec son passé traumatique.

En somme, l'importance de cette consigne réside dans le fait d'explorer d'une façon approfondie la relation conjugale de la femme, en mettant l'accent sur la manière dont son passé traumatique peut influencer sa dynamique relationnelle actuelle, sa représentation de l'objet couple et ses choix d'objet d'amour masculin.

- Troisième entretien non-directif qui cible la problématique de l'abus sexuel : TEMPS 4 (à la suite de la passation des épreuves projectives : une ou deux semaines suivant le temps 3, selon les convenances des femmes en question – troisième entretien non-directif et clôture).

*Serait-il possible pour vous de revenir sur le(les) abus sexuel(s) que vous avez vécu(s) ?*

Nous notons qu'il est essentiel qu'un lien de confiance soit établi entre nous et la femme en question pour qu'elle puisse aborder plus aisément et ouvertement son vécu abusif qui pourrait demeurer lourd et douloureux.

En proposant cette consigne dans le cadre de notre travail de recherche auprès de femmes ayant anciennement subi un abus sexuel, nous cherchons à recueillir des données sur leur vécu d'abus, la situation abusive ainsi que leur expérience personnelle et à analyser par suite les implications psychologiques de ces abus.

En demandant aux femmes de revenir sur leurs expériences d'abus sexuel, nous pouvons déjà commencer par repérer les solutions psychiques déployées pour faire face aux « traumatismes ». Cela peut inclure le déni, la dissociation, des formes de clivage ou de neutralisation de l'expérience traumatique, ainsi que d'autres modalités de protection psychique permettant de maintenir à distance un vécu non encore symbolisable. Cette consigne peut également favoriser l'identification des répercussions psychologiques à long terme des abus sexuels subis pendant la période de latence, notamment sur le plan de la psychosexualité féminine et du choix d'objet d'amour masculin, thématiques majeures de notre projet de recherche. Cela étant dit, les femmes anciennement abusées peuvent avoir des vécus, des récits et des traces discursives différents qui seront relevés lors de la situation clinique d'entretien. À titre d'exemple, l'abus sexuel peut être évoqué comme ayant des effets dévastateurs chez quelques femmes, tandis que, chez d'autres, il peut apparaître mis à distance, banalisé ou présenté comme dépassé, selon des modalités subjectives singulières.

- **Pertinence des méthodes projectives**

En pratique clinique, les méthodes projectives sont fréquemment employées lors du bilan psychologique. En effet, elles offrent une exploration plus approfondie de la personnalité et permettent de détecter des aspects de la vie psychique tels que les mécanismes de défense, les représentations, les processus cognitifs et les motions affectives, les relations interpersonnelles ainsi que la dynamique intrapsychique, qui ne sont pas toujours décelés par d'autres moyens d'évaluation, comme les questionnaires et les échelles (Camart & Bouvet, 2021). Les caractéristiques partagées par toutes les méthodes projectives consistent « dans la qualité du matériel proposé, à la fois concret et ambigu, dans la sollicitation d'associations verbales à partir de ce matériel, et enfin, dans la création d'un champ relationnel original entre le sujet et l'examineur en présence d'un objet médiateur représenté par le test » (Anzieu, & Chabert, 2005, p.25).

Les épreuves projectives qui serviront la collecte des données dans notre travail de recherche sont le **Rorschach** et le **TAT (Thematic Apperception Test)**. Ces épreuves sont adossées au modèle du fonctionnement psychique tel qu'il est élaboré dans la métapsychologie freudienne. Elles sont envisagées comme des dispositifs cliniques permettant d'appréhender l'organisation de la vie

psychique dans ses dimensions topique, dynamique et économique. Dans la lignée des travaux de Shentoub et al. (1990), de Rausch de Traubenberg et al. (1990) et de Chabert (2003, 2020), elles donnent accès aux modalités de défense, de symbolisation, de liaison pulsionnelle, de relation d'objet et aux assises narcissiques du sujet. Dans cette perspective, les productions projectives ne sont pas interprétées comme des réponses isolées ou des indicateurs descriptifs, mais comme des formations psychiques révélatrices des processus inconscients à l'œuvre, de leurs modes de liaison ou de déliaison, et de leur inscription dans la temporalité de l'après-coup. L'analyse projective s'inscrit ainsi pleinement dans une lecture psychanalytique du fonctionnement psychique, cohérente avec le cadre théorique et clinique de l'ensemble de la recherche.

→ **Synthèse des temps de recherche :**

- Temps zéro : temps de présentation de la recherche aux sujets.
- Temps 1 : Premier entretien non-directif qui cible la question de la femme et du féminin : à la suite du temps zéro, au moment approprié aux femmes participant à l'étude.
- Temps 2 : Deuxième entretien non-directif qui concerne la représentation de la femme de son conjoint voire de l'autre amoureux, de l'objet couple et son choix d'objet d'amour masculin : une semaine succédant au temps 1.

Nous notons que la période d'une semaine entre le temps 1 et le temps 2 permet aux participantes de réfléchir davantage aux questions posées lors du premier entretien, d'élucider leurs propos et favoriserait, chez quelques femmes, une meilleure associativité ainsi qu'une expression plus approfondie de leurs idées, de leurs affects et de leurs expériences lors du deuxième entretien. En parallèle, nous avons, en tant que chercheur la possibilité de traiter les données recueillies et de les analyser en profondeur. Cette temporalité peut également aider à éviter une surcharge et un débordement émotionnel chez les participantes, sans oublier l'importance de trouver un créneau horaire approprié, afin de leur faire éviter un surplus d'exigences ou de pressions temporelles et de préserver leur motivation. Finalement, l'influence du biais temporel est minimisée, dans la mesure où les participantes sont moins susceptibles de donner des réponses simplement basées sur leur humeur ou leurs circonstances instantanées.

- Temps 3 : Passation des épreuves projectives (Rorschach et TAT) : une semaine suivant le temps 2.

La décision de proposer les épreuves projectives après les entretiens non-directifs s'inscrit dans la nécessité d'approfondir et d'enrichir le matériau clinique recueilli. Dans le contexte d'un vécu d'abus sexuel infantile, certaines dimensions de l'expérience traumatique peuvent demeurer partiellement non symbolisées, difficilement verbalisables ou mises à distance dans le cadre du discours narratif. Les épreuves projectives offrent ainsi un accès privilégié à des modalités d'expression du fonctionnement psychique qui excèdent le registre du récit conscient et intentionnel. Le choix du Rorschach et du TAT repose sur leur complémentarité clinique et théorique, dans la mesure où la confrontation inter-projective permet de saisir des aspects différenciés – parfois discordants – du fonctionnement psychique, et de mettre au jour ce qui peut rester inaperçu lorsqu'une seule épreuve est mobilisée. Comme le souligne Chabert (2014), les écarts entre les deux productions « révèlent différentes facettes du fonctionnement mental », découvrant ce qui demeurerait « caché ou occulté » par l'une ou l'autre épreuve. L'évaluation devient ainsi plus pertinente lorsqu'elle s'étaye sur des données cliniques plurielles, notamment par l'association « du Rorschach et d'une épreuve thématique, par exemple le TAT » (Chabert, 2014, p. 64). Le Rorschach, épreuve plus régressive, permet d'explorer le rapport au corps, aux limites, à l'excitation et à l'affect, ainsi que les modes de liaison ou de clivage mobilisés face à l'effraction traumatique. Il constitue une médiation particulièrement pertinente pour appréhender les atteintes narcissiques, les difficultés de symbolisation et les formes de neutralisation ou de mise à distance du vécu traumatique, fréquemment observées dans les suites d'un abus sexuel précoce. Le TAT, quant à lui, offre un espace de mise en scène des conflits intrapsychiques et des dynamiques relationnelles à travers la construction de récits. Il permet d'explorer la manière dont les participantes se représentent les relations d'objet, les figures masculines et féminines, les scénarios amoureux et les enjeux liés à l'intimité et à la sexualité. Dans le cadre de cette recherche, le TAT apparaît particulièrement pertinent pour interroger les modalités de choix d'objet amoureux, les répétitions relationnelles et les remaniements psychiques à l'œuvre à l'âge adulte, en lien avec les expériences traumatiques infantiles.



L'articulation des entretiens non-directifs avec les épreuves projectives vise donc une mise en perspective clinique permettant de saisir différentes facettes du fonctionnement psychique. Les entretiens favorisent l'élaboration narrative et associative du vécu subjectif, tandis que les épreuves projectives mobilisent des registres plus inconscients et moins contrôlés, susceptibles de faire émerger des éléments non directement accessibles dans le discours. Leur passation différée permet ainsi d'enrichir la compréhension des processus psychiques, en tenant compte à la fois du récit conscient, des manifestations projectives et du contexte dans lequel ces productions prennent sens.

Dans l'analyse des données, les réponses au Rorschach et les récits du TAT font l'objet d'une cotation rigoureuse, suivie d'une analyse interprétative approfondie visant à dégager les thèmes récurrents, les modalités défensives et les dynamiques relationnelles sous-jacentes. Ces éléments sont ensuite mis en lien avec les données issues des entretiens, afin de proposer une lecture clinique individualisée et contextualisée du vécu des participantes, en cohérence avec une démarche psychanalytique qualitative. Nous tenons compte du contexte dans lequel les réponses ont été données, en examinant les réponses à la lumière des expériences personnelles, des croyances culturelles, des influences sociales, etc. Cela permet une interprétation plus nuancée et fiable des données.

Une évaluation inter-juges est mobilisée afin de soutenir la rigueur du travail interprétatif et renforcer la fiabilité des résultats et des interprétations, notamment pour les méthodes projectives. Les analyses ont été confrontées et discutées avec deux psychanalystes projectivistes libanaises expérimentées : la professeure S.S. et Madame S.A-R.

- Temps 4 : Troisième entretien non-directif qui cible la problématique de l'abus sexuel et clôture : une ou deux semaines suivant le temps 3, selon les convenances des femmes en question.

La réalisation du troisième entretien non-directif, conduit après les épreuves projectives et constituant le dernier temps de la passation, est intimement liée à la mise en place progressive d'un cadre contenant, permettant aux femmes de se sentir suffisamment en confiance pour aborder plus librement la problématique de l'abus sexuel. En effet, après avoir participé à plusieurs phases de

l'étude, les participantes peuvent avoir développé une relation de confiance avec le chercheur, ce qui les met à l'aise pour aborder des sujets potentiellement critiques et sensibles pour elles tels que l'abus sexuel. De plus, les épreuves projectives peuvent avoir suscité et remonté à la surface des sensations, des éprouvés, des affects et des représentations qui pourraient être liés à l'abus sexuel. Les femmes peuvent désormais se sentir plus enclines à exprimer ces émotions lors du troisième et dernier entretien. Nous n'oublions pas de mentionner le fait que le chercheur aura jusque-là fourni un soutien, une contenance et une écoute attentive bienveillante et empathique tout au long de la durée de l'étude, ce qui est en faveur de renforcer le sentiment de sécurité et de confiance des participantes, en vue d'une potentielle extériorisation de leur vécu d'abus, spontanéité, élaboration et d'un libre cours associatif.

Nous notons finalement que les consignes des outils de recherche sont administrées en français, avec une traduction orale simultanée en arabe libanais des consignes des entretiens et des épreuves projectives.

Cette partie méthodologique fournit, dans cette perspective, les pistes et les outils requis dans le but de mettre à l'épreuve les hypothèses de travail et de procéder à la collecte des données et à l'analyse des résultats.

#### **→ Entretien de clôture :**

Un entretien de clôture sera systématiquement proposé à la fin de la phase active de la recherche, c'est-à-dire après le troisième entretien, qui aborde de manière plus directe la question des abus sexuels vécus dans l'enfance. Cette séquence peut, en effet, réactiver des souvenirs enfouis ou des éprouvés douloureux liés à l'histoire traumatique, parfois restés non symbolisés ou clivés. Dans cette perspective, la mise en mots de ces expériences dans un cadre d'écoute contenant peut susciter des effets de remaniement psychique, mais aussi de déstabilisation temporaire, dans la mesure où elle mobilise des défenses parfois rigides, voire archaïques.

Si un accompagnement psychologique gratuit est proposé en cas de besoin ou de demande, comme précisé dans le formulaire d'information et de consentement, il reste que certaines participantes peuvent éprouver un malaise différé – dans les jours ou semaines suivant les entretiens – sans pour autant formuler une demande explicite de soutien. Ce silence peut s'entendre comme une

manifestation du processus transférentiel, ou encore comme une défense contre la réactualisation de la souffrance.

Dans cette optique, l'entretien de clôture s'inscrit non seulement comme un temps éthique de soin et de réassurance, mais aussi comme un espace transitionnel. Il permet de revisiter, dans un après-coup, ce qui a pu être abordé ou mis en mouvement lors des précédents entretiens. Il s'agit d'un moment où la chercheuse peut accueillir les mouvements psychiques qui se sont opérés, proposer une élaboration complémentaire et inscrire une forme de continuité symbolique dans l'expérience de la participante. Ce temps permet également de clore le dispositif dans un cadre suffisamment contenant, en tenant compte de la dimension subjective du travail entrepris, tout en soutenant une possible transformation intérieure.

## **2.10. Axes et indicateurs**

Les axes et indicateurs retenus dans cette recherche s'inscrivent dans une approche clinique et psychanalytique de la psychologie projective, qui ne vise ni la mesure ni la validation d'un événement traumatique, mais l'exploration des modalités de son inscription psychique. Les indicateurs sont conçus comme des indices cliniques, verbaux et non verbaux, repérables dans les entretiens non-directifs et les épreuves projectives, permettant d'interroger la manière dont le traumatisme est mis au travail psychiquement, ou au contraire maintenu hors symbolisation, dans une logique d'après-coup.

L'analyse du Rorschach et du TAT s'inscrit dans une filiation psychanalytique et projective clairement établie. Les travaux de Shentoub et al. (1990) et de Rausch de Trautenberg et al. (1990) constituent des repères fondamentaux pour l'approche clinique du matériel projectif, en ce qu'ils proposent une lecture qualitative attentive aux modalités de symbolisation, à l'organisation des représentations et à la dynamique des processus défensifs. Ils ont contribué à penser le matériel projectif comme un espace de médiation entre monde interne et réalité perceptive, permettant d'appréhender les modalités du fonctionnement psychique au-delà du discours manifeste, et offrent des grilles cliniques permettant d'affiner l'analyse de l'intégrité ou de la fragmentation des contenus, de la différenciation soi/autrui et de la qualité des identifications sexuées.

Dans le prolongement de ces fondations, le *Nouveau manuel du TAT* de Brelet-Foulard et Chabert (2003) offre un cadre de référence essentiel pour l'analyse des récits, en mettant l'accent sur la scénarisation, la conflictualité intrapsychique, les enjeux identificatoires et les modalités d'élaboration de la perte et de la culpabilité. Cette approche narrative du TAT permet d'explorer les représentations de soi et de l'autre, ainsi que les dynamiques relationnelles et affectives, particulièrement pertinentes pour l'étude du lien amoureux et du choix d'objet.

Le *Nouveau manuel de cotation des formes au Rorschach* de Azoulay, Emmanuelli et Azoulay (2012) fournit quant à lui un appui méthodologique rigoureux pour l'analyse formelle des réponses, permettant d'apprécier la qualité de l'accrochage au percept, la stabilité des processus de pensée et les modalités de contrôle de l'excitation, sans réduire l'analyse à une lecture psychométrique.

Le *Manuel du Rorschach et du TAT : Interprétation psychanalytique* de Chabert, Louët, Azoulay et Verdon (2020) propose enfin une articulation approfondie entre données projectives et clinique psychanalytique, en intégrant les dimensions narcissiques, objectales et défensives du fonctionnement psychique.

Dans une recherche clinique et projective centrée sur la problématique incestuelle, Mazoyer, Lebrun(-Devemy) et Roques (2013) ont mis en évidence l'intérêt des épreuves projectives pour appréhender des traces traumatiques demeurées partiellement hors élaboration. Ces auteurs montrent notamment que la « bonne adaptation » sociale et comportementale peut masquer des vulnérabilités psychiques mises au jour par le Rorschach et le TAT, révélant des éléments traumatiques non nécessairement repérables dans le discours manifeste. L'effraction peut ainsi se traduire, au Rorschach, par une préoccupation pour l'enveloppe corporelle (réponses anatomiques, réponses dites « Pénétration »), par des manifestations d'inhibition ou de choc couleur, ainsi que par une difficulté à mobiliser les processus de liaison, comme en témoignent la raréfaction des réponses kinesthésiques et la désaffectivation. Au TAT, l'entrave du déploiement fantasmatique peut se manifester par une stase de l'activité représentative, un flou des identités ou une spécularité, attestant la difficulté à différencier soi et objet.

Ces apports cliniques ont été repris et approfondis dans les travaux ultérieurs d'Anne-Valérie Mazoyer (2014), qui proposent une conceptualisation plus large du traumatisme sexuel à partir des productions projectives. Mazoyer et al. mettent ainsi en évidence que le trauma sexuel se caractérise moins par la présence de contenus explicitement traumatiques que par des atteintes des capacités de symbolisation, se traduisant par des manifestations d'effroi, de sidération, d'inhibition massive ou, à l'inverse, par des mises en scène agressives et répétitives. Le Rorschach apparaît alors comme un dispositif privilégié pour repérer les modalités selon lesquelles l'effraction sexuelle affecte les enveloppes psychiques, l'image du corps et la continuité narcissique, notamment à travers l'altération des limites dedans/dehors, la fragilité de l'espace transitionnel et les difficultés de liaison entre perception, affect et représentation. Dans cette clinique du traumatique, les indicateurs projectifs ne sont pas pensés comme des marqueurs diagnostiques de l'abus, mais comme des modalités d'inscription psychique de l'effraction, oscillant entre tentative de mise à distance, organisation défensive, répétition active ou amorce de remaniement. Les travaux de Mazoyer soulignent ainsi que certaines configurations projectives peuvent témoigner d'une tentative d'intégration du trauma, notamment lorsque des mises en scène agressives ou des kinesthésies permettent une transformation partielle de la passivité traumatique en activité psychique, tandis que d'autres protocoles révèlent au contraire un enkystement du trauma, marqué par la sidération, la pauvreté associative ou l'éclatement des représentations. Ces apports sont particulièrement féconds pour la présente recherche, car ils permettent de penser les épreuves projectives comme des moyens d'accès aux destins psychiques du traumatisme, dans une logique d'après-coup. Ils offrent un cadre théorico-clinique pertinent pour interroger, chez les femmes ayant subi un abus sexuel extrafamilial durant la période de latence, la manière dont cette effraction précoce se rejoue ou se transforme à l'âge adulte, notamment dans le rapport au corps, à la féminité, à la sexualité et au choix d'objet amoureux.

Dans le champ de la clinique du traumatisme sexuel, les recherches de Condamin (2006, 2009), menées auprès d'enfants et d'adolescents victimes d'agressions sexuelles, apportent un éclairage complémentaire en affinant les indicateurs projectifs relatifs à l'image du corps et aux limites. À partir de l'analyse du Rorschach, Condamin met en évidence une altération marquée de l'image du corps, caractérisée par la rareté des représentations humaines entières, fréquemment remplacées par des figures corporelles partielles, disséminées ou morcelées, pouvant aller jusqu'à des vécus de vide corporel, notamment à la planche X. Elle montre également que l'axe de symétrie,

habituellement organisateur et intégratif, peut être investi comme une ligne de coupure, soutenant des figurations de clivage ou de fragmentation, tandis que la couleur, en particulier le rouge, est susceptible d'intensifier l'excitation et de provoquer soit des débordements pulsionnels, soit des chocs et des réponses d'inhibition. Ces configurations s'accompagnent fréquemment d'une faiblesse des réponses kinesthésiques, d'une désaffectivation ou d'un appauvrissement des capacités de liaison, témoignant d'une entrave de l'unification narcissique et des fonctions de contenance. Par ailleurs, Condamine souligne que, chez certains sujets sexuellement traumatisés, le percept-Rorschach peut susciter une stupeur associative et un blocage transitoire des capacités de pensée et de représentation, justifiant la nécessité d'une enquête approfondie pour soutenir l'émergence d'images en lien avec l'effraction et les blessures intrapsychiques. L'ensemble de ces apports renforce l'intérêt des méthodes projectives pour repérer, au cas par cas, les indices de fragilisation des limites, de désorganisation de l'image du corps et de défaut de symbolisation que le traumatisme sexuel peut laisser en héritage.

À partir de ce socle, l'analyse projective permet d'interroger en premier lieu le rapport au corps et aux limites, dimension particulièrement sensible dans les suites d'une effraction sexuelle. Dans la lignée des travaux de Anzieu (1985) sur le Moi-Peau, les atteintes de l'image du corps, les représentations fragmentées, les mises en scène de pénétration ou de transparence, ainsi que la fragilité des frontières entre le dedans et le dehors constituent des indicateurs majeurs de la manière dont l'effraction traumatique affecte la continuité narcissique et les capacités de contenance psychique. Ces dimensions trouvent une traduction spécifique au Rorschach à travers les réponses dites "Barrière et Pénétration", telles que conceptualisées par Fisher et Cleveland (1958, 1968). Les réponses "Barrière" renvoient à des modalités de protection et de renforcement des limites corporelles et psychiques, tandis que les réponses "Pénétration" témoignent d'une porosité ou d'une effraction des enveloppes, pouvant être comprises comme l'inscription projective d'atteintes du Moi-Peau et de la fonction contenante.

Lorsque ces atteintes corporelles sont repérées, elles s'accompagnent fréquemment de difficultés dans la mobilisation de l'espace transitionnel et du travail de symbolisation. Ces manifestations traduisent un fonctionnement psychique où le travail de pensée se trouve momentanément suspendu ou sévèrement entravé, témoignant de l'impossibilité, pour le sujet, de transformer l'excitation traumatique en représentations psychiquement élaborables.

Dans le prolongement de ces enjeux, la question de la féminité et de la sexualité occupe une place centrale dans cette recherche. Les indicateurs projectifs relatifs à l'investissement du féminin, à la passivité, aux angoisses de pénétration ou aux configurations relationnelles marquées par l'emprise sont ici envisagés comme des modalités d'inscription psychique du traumatique, permettant d'interroger les remaniements de la psychosexualité féminine et les modalités du choix d'objet amoureux à l'âge adulte, dans une logique d'après-coup du traumatisme infantile.

Les axes retenus s'organisent ainsi en lien direct avec les hypothèses opérationnelles de la recherche.

- Pour la première hypothèse opérationnelle, l'analyse s'inscrit dans l'axe narcissique, décliné selon trois modalités :
  - I) La représentation de soi
  - II) L'image corporelle
  - III) Le vécu de la féminité et de la sexualité.
- Pour la deuxième hypothèse opérationnelle, l'analyse s'inscrit dans l'axe objectal, décliné selon deux modalités :
  - I) La représentation du partenaire masculin
  - II) Le vécu de la relation conjugale.

L'objectif n'est pas d'atteindre une exhaustivité ni une généralisation, mais de saisir, dans leur singularité, les configurations psychiques à l'œuvre chez chaque participante, telles qu'elles se donnent à voir dans la rencontre clinique et les productions projectives, en articulant de manière cohérente les apports de la psychologie projective et de la clinique psychanalytique du traumatique.

Dans cette perspective, l'analyse des entretiens cliniques repose sur le repérage de thématiques récurrentes, de motifs et de préoccupations qui émergent au fil du discours. Ces éléments constituent des indicateurs privilégiés des enjeux intrapsychiques et relationnels centraux des participantes. Une attention particulière est portée aux modalités d'expression émotionnelle, dont les variations peuvent renseigner sur les zones de résonance affective, de réactivité ou de tension psychique suscitées par certaines thématiques.

L'analyse des épreuves projectives s'attache quant à elle aux symboles, métaphores, images et mises en scène qui se répètent, ainsi qu'aux affects qui leur sont associés. Ces productions permettent d'accéder à des registres plus indirects du fonctionnement psychique, susceptibles de révéler des conflits internes, des problématiques centrales, des désirs refoulés ou des modes de pensée dominants. La manière dont les participantes répondent aux sollicitations projectives – qu'il s'agisse d'évitement, d'inhibition, de dramatisation, d'intensification affective ou, au contraire, de banalisation – constitue également un indicateur des modalités défensives mobilisées.

Le repérage de contradictions, d'ambiguïtés ou de discontinuités dans les réponses, tant au niveau des entretiens que des épreuves projectives, permet d'identifier d'éventuelles zones de conflictualité intrapsychique ou d'ambivalence. L'attention portée à la manière dont le sujet s'approprie le matériel projectif, notamment aux modalités d'organisation, de déplacement ou d'évitement du récit au TAT, ainsi qu'aux interactions entre les figures ou les images produites, contribue à affiner la compréhension du rapport au contrôle, à l'intimité et aux relations interpersonnelles.

Enfin, l'analyse s'attache aux convergences et divergences entre les données issues des entretiens cliniques et celles des épreuves projectives. Ces écarts ne sont pas envisagés comme des incohérences à résoudre, mais comme des indices cliniquement pertinents de la complexité du fonctionnement psychique, révélant parfois des tensions entre le registre manifeste et les modalités plus indirectes d'expression du vécu subjectif. Parfois, à titre d'exemple, les participantes peuvent exprimer des idées ou des affects de manière contradictoire, ce qui peut indiquer une conflictualité intrapsychique ou des modalités défensives.

Nous faisons allusion, dans cette perspective, au mouvement transférentiel et contre-transférentiel sollicités au sein de la recherche. Le transfert se réfère ainsi aux sentiments, attitudes et réactions émotionnelles inconscientes qu'un sujet – participant à l'étude – projette sur le chercheur ou sur d'autres personnes impliquées dans la recherche. Ces sentiments peuvent être liés à des expériences passées ou à des relations antérieures du sujet, et ils peuvent influencer sa perception et sa relation avec le chercheur ou avec les éléments de la recherche elle-même. Le contre-transfert, quant à lui, renvoie aux modalités inconscientes que le chercheur peut déployer vis-à-vis du sujet de la recherche, en lien avec ses propres expériences préalables et ses dynamiques personnelles,



et qui peuvent affecter son interprétation des données, ses interactions avec les participantes, ou même les résultats de l'étude. Il importe donc de prendre ces deux mouvements en considération, en vue d'éviter et de limiter les biais entravant la validité et la fiabilité de la recherche. Comprendre et reconnaître donc le transfert et le contre-transfert est crucial en recherche, car ils peuvent avoir un impact significatif sur la qualité des données recueillies, sur l'interprétation des résultats, et sur la relation entre le chercheur et les participantes. Le chercheur doit être conscient de ces phénomènes et être capable de les gérer de manière éthique et professionnelle pour maintenir l'intégrité de son travail de recherche.

Dans cette perspective, le présent travail ne se limite pas à l'utilisation d'axes et d'indicateurs à des fins d'analyse clinique, mais s'inscrit également dans une démarche de recension critique des indicateurs cliniques et projectifs mobilisés dans la littérature pour penser les répercussions de l'abus sexuel extrafamilial infantile. Il s'agit d'interroger, à partir des apports théoriques et cliniques existants ainsi que du matériel recueilli, la pertinence, les limites et les conditions d'usage de ces indicateurs lorsqu'ils sont appliqués à la compréhension de la psychosexualité féminine adulte et des dynamiques du choix d'objet amoureux.

Cette recension critique ne vise ni l'établissement d'un inventaire exhaustif ni la fixation d'indicateurs normatifs, mais propose une mise en discussion articulée des formes cliniques sous lesquelles le traumatisme peut s'inscrire, se transformer ou se rejouer dans le rapport au corps, à la féminité, à la sexualité et au lien amoureux. En ce sens, les indicateurs projectifs sont envisagés comme des opérateurs cliniques permettant de penser les destins psychiques du trauma, dans une logique d'après-coup, plutôt que comme des marqueurs directs ou spécifiques de l'événement traumatique lui-même.

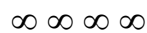
Cette orientation ouvre ainsi la voie à une discussion approfondie des enjeux théorico-cliniques liés à l'articulation entre traumatisme sexuel infantile, psychosexualité féminine et choix d'objet amoureux à l'âge adulte, en contribuant à une réflexion critique sur les outils et les cadres interprétatifs mobilisés dans la clinique psychanalytique projective du traumatique.

En somme, cette partie méthodologique fournit, dans cette perspective, les pistes et les outils requis dans le but de mettre à l'épreuve les hypothèses de travail et de procéder à la collecte des données et à l'analyse des résultats.

L'ensemble des éléments méthodologiques présentés a ainsi permis de définir le cadre de la recherche, de préciser ses outils et de garantir la rigueur de son déroulement. Cette démarche, ancrée dans une perspective psychanalytique, a cherché à articuler la précision du dispositif empirique avec la complexité du vécu subjectif des participantes. Les entretiens cliniques et les épreuves projectives, choisis pour leur capacité à faire émerger les processus inconscients, constituent le socle de l'analyse à venir.

Dans cette continuité, la troisième partie se consacre à l'exploration approfondie du matériel clinique recueilli. Elle vise à interpréter, à partir des données issues des entretiens et des épreuves projectives, la manière dont les femmes ayant vécu un abus sexuel extrafamilial durant la période de latence inscrivent cette expérience dans leur psychosexualité et leurs relations conjugales. Il s'agira de donner sens à ces trajectoires singulières, en dégagant les dynamiques psychiques sous-jacentes et les modalités d'élaboration du trauma qui traversent chacune d'elles.

Il convient de préciser que ce travail ne relève pas d'une démarche thérapeutique : le cadre clinique est ici mobilisé au service de la recherche, et les effets subjectifs observés ne sont pas évalués comme des effets de soin, mais comme des éléments de compréhension des processus psychiques à l'œuvre.



## TROISIÈME PARTIE : ANALYSE CLINIQUE ET INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS

Cette partie présente l'analyse clinique approfondie réalisée à partir des données recueillies auprès de quatre participantes répondant aux critères d'inclusion définis dans notre recherche. Ces femmes, toutes mariées, sans enfants, et âgées de 25 à 35 ans, ont en commun d'avoir subi un abus sexuel extrafamilial durant l'enfance. L'objectif de cette section est d'examiner, à travers une approche qualitative et psychanalytique, la manière dont cette expérience traumatique précoce s'inscrit dans leur vie psychique actuelle, en particulier dans leur construction psychosexuelle et leurs dynamiques conjugales. L'interprétation repose sur une triangulation méthodologique articulant trois dispositifs cliniques :

- Le **Rorschach** et le **TAT** – dont l'analyse s'appuie sur les références psychanalytiques issues des travaux de Shentoub et al. (1990) et de Rausch de Trautenberg et al. (1990), du *Nouveau manuel du TAT* (Brelet-Foulard & Chabert, 2003), du *Nouveau manuel de cotation des formes au Rorschach* (Azoulay, Emmanuelli & Corroyer, 2012), du *Manuel du Rorschach et du TAT : Interprétation psychanalytique* (Chabert, Louët, Azoulay & Verdon, 2020), ainsi que des travaux d'Anne-Valérie Mazoyer en psychologie projective (2016), consacrés à l'étude des réaménagements psychiques consécutifs aux violences sexuelles et à l'analyse des effets du traumatisme sur les processus de symbolisation, l'image du corps et les modalités défensives – permettent d'articuler deux niveaux complémentaires d'exploration du fonctionnement psychique. La bigarrure de celui-ci se trouve particulièrement bien illustrée par la production aux tests projectifs, chacun mobilisant des registres distincts mais complémentaires de la vie psychique. Le Rorschach, épreuve perceptivo-associative, plus abstraite, sollicite les processus de symbolisation primaire et la mise en forme des représentations issues de la vie pulsionnelle. Il explore la qualité des représentations de soi, la cohérence du Moi et la capacité d'intégration et de différenciation, tout en mettant à l'épreuve la transformation de l'excitation en représentation et la capacité du sujet à élaborer les mouvements pulsionnels inconscients.

Le TAT, pour sa part, épreuve plus narrative et structurée, engage la mise en récit, l'élaboration fantasmatique et la mise en scène des relations d'objet. Il permet d'accéder aux scénarios fantasmatiques, aux identifications et aux conflits intrapsychiques, révélant la manière dont le sujet organise ses liens, ses représentations du corps, du féminin et de l'altérité.

L'articulation de ces deux dispositifs projectifs offre ainsi une lecture intégrée du monde interne : le Rorschach met en lumière la dynamique pulsionnelle, les mécanismes de symbolisation et la structuration du Moi ; tandis que le TAT éclaire la construction du lien, les enjeux identificatoires et les formes d'élaboration du conflit psychique. Ensemble, ils permettent d'approcher avec finesse la complexité et la pluralité du fonctionnement psychique.

- Les **entretiens cliniques non-directifs de recherche**, analysés selon une méthodologie d'analyse de contenu thématique qualitative d'inspiration psychanalytique, visant à dégager les noyaux de sens liés à la subjectivation du trauma et aux processus d'élaboration psychique. Nous rappelons que l'analyse repose sur trois entretiens non-directifs. Elle vise à comprendre l'impact de ces expériences potentiellement traumatiques sur le développement psychosexuel et la vie conjugale des femmes en question. La passation des entretiens s'est déroulée en trois temps : deux premiers entretiens, espacés d'une semaine, ont précédé la passation des épreuves projectives (TAT et Rorschach) ; un troisième entretien a eu lieu deux semaines après le deuxième, soit une semaine après la passation des épreuves projectives. Les questions abordent le parcours identitaire de la participante en l'invitant à évoquer la fille, l'adolescente et la femme qu'elle est devenue (« Pouvez-vous me parler de la fille, de l'adolescente que vous avez été et de la femme que vous êtes maintenant ? »), ainsi que la perception et la représentation qu'elle a du partenaire masculin, du couple et de sa relation conjugale (« Comment décrivez-vous vos représentations du couple et du partenaire ? Quelles sont vos perceptions de votre relation conjugale ? »). Enfin, le troisième entretien explore la possibilité pour elle de revenir sur les abus sexuels vécus, permettant ainsi d'analyser la manière dont ces expériences ont influencé sa construction psychique et relationnelle (« Serait-il possible pour vous de revenir sur le(les) abus sexuel(s) que vous avez vécu(s) ? »). Une analyse approfondie des propos ainsi que des occurrences dans le discours a été effectuée manuellement, en raison de l'absence de logiciel adapté au décodage du libanais.

Cette approche est principalement fondée sur l'aspect pragmatique du langage, associé aux paramètres paraverbaux et non verbaux. Elle permet de préserver la spontanéité du discours et d'assurer ainsi la fiabilité et la validité des données recueillies. Une traduction en français a été réalisée afin de pouvoir soumettre le corpus à un logiciel et établir ensuite un parallélisme entre les occurrences thématiques et les résultats des deux analyses.

L'ensemble de ces outils a été mobilisé dans une perspective compréhensive, où le qualitatif prévaut : il ne s'agit pas d'une mesure, mais d'une lecture interprétative du matériel psychique, attentive à la dynamique transférentielle, aux mécanismes de défense, aux représentations inconscientes et aux mouvements pulsionnels à l'œuvre.

Les entretiens et épreuves projectives ont été conduits dans un cadre rigoureusement défini, distinct d'un cadre thérapeutique, afin de garantir la spécificité et la validité de l'analyse de recherche.

Les résultats qui suivent répondent directement à la question de recherche :

Comment l'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence-t-il leur psychosexualité et leur choix d'objet d'amour masculin ?

Ainsi, l'analyse vise à vérifier les hypothèses suivantes :

- Hypothèse générale :

L'abus sexuel infantile extrafamilial affecte la psychosexualité des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, et oriente leur choix d'objet d'amour masculin, avec des répercussions sur leur vie conjugale.

- Hypothèses opérationnelles :

*Première hypothèse opérationnelle* : L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *psychosexualité* en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité.

*Deuxième hypothèse opérationnelle* : L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *choix d'objet d'amour masculin* en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation).

Chaque cas clinique sera présenté successivement, selon une démarche intégrative croisant les apports du Rorschach, du TAT et des entretiens, avant de procéder à une discussion transversale permettant de dégager les points de convergence et de différenciation entre les participantes, au niveau de leur vécu subjectif, de leurs processus psychiques et des modalités d'élaboration du trauma, à la lumière des hypothèses et du cadre théorique de la recherche.

Cette analyse sera conduite dans le respect de la singularité de chaque parcours psychique, sans visée de généralisation ni d'uniformisation, mais dans une perspective d'approfondissement analytique compréhensif, visant à éclairer, à partir de ces trajectoires singulières, certains processus communs de la vie psychique et psychosexuelle féminine, ainsi que du choix d'objet d'amour masculin, tels qu'ils se construisent dans le sillage d'une effraction sexuelle traumatique infantile.

### **Présentation et analyse des cas cliniques :**

Les quatre études de cas qui suivent s'inscrivent dans cette démarche interprétative, visant à saisir la manière singulière dont chaque participante élabore son histoire, son rapport au corps, à la féminité, à la sexualité et à l'autre masculin. Nous présenterons successivement chacun de ces cas, en articulant les apports des épreuves projectives et des entretiens cliniques, afin de restituer au plus près la dynamique psychique propre à chacune.

### **3.1. Premier cas clinique : cas de Leila**

*Leila, 35 ans, mariée depuis 6 ans, sans enfants, anciennement victime d'abus sexuel extrafamilial (subi depuis l'âge de 7 ans par le concierge de l'immeuble).*

#### **3.1.1. Passation et interprétation du Rorschach**

- **Dynamique de la passation : relation au test et à la clinicienne**

Cette phase préliminaire permet une première exploration des modalités défensives, l'attitude vis-à-vis de la tâche projective ainsi que la manière dont la participante interagit avec la clinicienne (en termes de dynamiques transférentielles) et le matériel présenté, ce qui peut fournir des indices précieux sur son univers psychique et ses conflits internes. Une analyse de cette relation peut enrichir la compréhension globale du psychogramme et contextualiser l'interprétation des réponses du sujet.

Dans cette perspective, la relation au test et à la clinicienne met en évidence, chez Leila, une inhibition psychique manifeste, traduite par de longs temps de latence et par un nombre limité de réponses. Cette inhibition pourrait être interprétée comme une défense contre des angoisses internes, telles que la peur du débordement affectif en raison de la baisse du contrôle ou la crainte de voir émerger, à travers le matériel projectif, des sensations corporelles ou émotionnelles associées à l'effraction traumatique initiale – sensations vécues comme étrangères, envahissantes, voire persécutrices, et difficilement symbolisables. Une forme de distanciation affective est également perceptible au premier abord dans son regard fuyant et son discours détaché, qui tend à s'atténuer au fil de la passation de l'épreuve projective. Bien qu'elle ne tarde pas à entrer en interaction avec la clinicienne, cette interaction reste marquée par une gêne et un embarras persistants tout au long de la tâche projective, qui s'accroissent face aux planches du Rorschach, dont les sollicitations mobilisent de l'inconfort. Cette gêne se manifeste par des signes tels que des mouvements corporels restreints, une posture figée, des rires nerveux ainsi qu'une voix basse et hésitante accompagnée de raclements de gorge. Ces comportements suggèrent une attitude défensive face à l'exploration intérieure, marquée par une réserve émotionnelle. Cette dynamique est également perceptible dans la relation avec la clinicienne, où un maintien d'une distance émotionnelle est observé. De plus, Leila entretient une relation hésitante avec l'épreuve,

où la crainte de l'échec et la recherche de validation se manifestent à travers des questions récurrentes sur la nature du test et la raison de sa présentation sous cette forme.

Elle a également manifesté une gêne vis-à-vis des planches, qu'elle a qualifiées de « bizarres », n'appréciant pas les taches d'encre ou plutôt ce qu'elles réactivent du monde interne. Les idées qualifiées de « bizarres » semblent émerger de cette rencontre entre le test et son monde interne. Ce phénomène est caractéristique des épreuves projectives, où le matériel ambigu devient un miroir de la psyché du sujet, exposant ses conflits, ses peurs et ses résistances. Elle a montré une réaction de distanciation par rapport au matériel, qui s'atténue lors de l'enquête. Cela est perçu comme une projection de son conflit interne : l'ambiguïté du test définie par l'incertitude et l'absence de repères fixes, semble exacerber ses mécanismes défensifs. Son attitude distante vis-à-vis du matériel illustre une tentative de s'éloigner émotionnellement de ce qui pourrait l'amener à confronter des contenus inconscients, notamment ceux liés à ses vécus traumatiques. En somme, ces éléments suggèrent une difficulté à investir pleinement l'espace intersubjectif du test, limitant ainsi une interaction plus profonde et spontanée avec le matériel et l'examineur.

- **Présentation et interprétation du psychogramme**

L'analyse du psychogramme de Leila met en évidence une productivité relativement réduite lors du test, caractérisée par un nombre restreint d'associations, traduisant un certain retrait psychique et une difficulté à s'engager dans l'épreuve projective. Le mouvement discursif manque de fluidité et s'accompagne d'hésitations fréquentes, qui viennent interrompre la continuité associative. Les structures syntaxiques sont globalement adéquates, mais les phrases que compose Leila semblent souvent juxtaposées et entrecoupées par des moments de silences intra-récit et des pauses fréquentes. Nous relevons également des difficultés touchant l'évocation lexicale, voire un manque du mot, entraînant parfois des reformulations ou des ruptures dans le discours. Les associations produites sont généralement informatives, souvent cohérentes mais elles manquent de liens logiques entre elles, traduisant une difficulté chez Leila à organiser sa pensée associative et à l'exprimer de manière structurée et spontanée. Ces ruptures langagières traduisent une conflictualité interne entre une exigence de contrôle et une excitation pulsionnelle difficilement représentable, témoignant d'une élaboration mentale freinée, comme si la pensée se heurtait à un excès d'affect non représenté. Elles peuvent donc être envisagées comme le signe



d'une défaillance dans le travail de liaison entre affect et représentation, où l'excès d'excitation, faute d'être endigué, canalisé, symbolisé, envahit la pensée et la désorganise, à la manière de ce que Bion désigne comme un excès d'éléments bêta non transformés.

Dans cette perspective, le nombre de réponses est plutôt limité ( $R = 17$ ), le temps total consacré aux réponses est court, tout comme le temps de latence, à l'exception de la planche IX, à symbolique féminine ou maternelle, où le temps de latence atteint 58 secondes, contrastant avec les autres planches (1 à 11 secondes). Cette observation doit être interprétée en envisageant la relation de la participante à la féminité et à la relation maternelle. Ainsi, ce temps de latence prolongé pourrait traduire une ambivalence ou une résistance à s'approprier ces représentations et un reflet d'un conflit interne lié à l'identification féminine et/ou à la figure maternelle. Une telle latence inhabituelle dans le protocole de Leila peut indiquer une difficulté à mobiliser des représentations spontanées en lien avec la féminité ou la maternité, suggérant un conflit sous-jacent qui entrave l'élaboration psychique autour de ces thématiques. Cette résistance pourrait s'inscrire dans une problématique plus large, où la participante oscille entre une identification féminine fragile, éventuellement perçue comme une source d'angoisse ou de confusion, et des modèles maternels investis de manière ambivalente. En contraste, face aux planches colorées, ses réponses abondent, traduisant une réactivité marquée aux stimulations externes et une grande suggestibilité. Cette sensibilité aux éléments perceptifs semble primer sur un travail d'élaboration interne plus approfondi, ce qui interroge la manière dont elle investit et traite les représentations internes. Celles-ci apparaissant davantage façonnées par l'immédiateté sensorielle que par une mise en lien cohérente avec son monde interne. Nous pouvons dès lors émettre l'hypothèse d'une fragilisation du pare-excitation - tel que Freud l'a conceptualisé : ce dispositif psychique, censé protéger l'appareil psychique contre un excès de stimulations, semble ici défaillant. Les excitations perceptives ne rencontrent pas un filtre suffisamment structurant, envahissant alors l'espace psychique sans être symbolisées ou transformées en représentations. Ce débordement du système perceptif par l'excitation pourrait ainsi entraver le travail de liaison et de symbolisation, au profit de réactions immédiates, peu élaborées et révélatrices d'une perméabilité accrue à l'environnement.

Les réponses kinesthésiques sont rares (aucune kinesthésie humaine et une seule kinesthésie animale), ce qui montre une inhibition du mouvement pulsionnel, un retrait de l'investissement objectal voire une difficulté à investir la dynamique relationnelle et affective. Cette limitation des réponses kinesthésiques, combinée à une faible productivité, pourrait refléter un contrôle défensif marqué, un appauvrissement du registre fantasmatique, une inhibition et une faible élaboration mentale.

De plus, le mode d'appréhension est à prédominance globale ( $G\% = 70\%$ , donc très élevé), alors que le nombre de détails perçus est réduit ( $D\% = 23\%$ ,  $Dd\ 5\%$ ). Cette tendance suggère une perception d'ensemble qui prime sur l'analyse des éléments spécifiques, traduisant une approche moins différenciée de la réalité et une difficulté à explorer les aspects particuliers des situations rencontrées et s'y impliquer. Cette modalité perceptive, appuyée par les deux autres déterminants : l'absence de réponses kinesthésiques humaines et la faible expression affective à travers les réponses chromatiques, que nous développerons plus loin, semble refléter une capacité limitée d'analyse de soi et des autres, pouvant entraver la compréhension des subtilités relationnelles et émotionnelles.

En effet, l'attention réduite aux détails pourrait entraver une élaboration plus fine des expériences internes et interpersonnelles, renforçant ainsi l'hypothèse d'une inhibition. Plutôt que de se confronter aux complexités de sa réalité psychique, le sujet semble privilégier une appréhension globale, évitant un engagement approfondi dans l'exploration de ses ressentis et de ceux d'autrui. Cette tendance pourrait également s'inscrire dans une dynamique défensive, visant à maintenir une distance vis-à-vis des expériences vécues et contournant des enjeux affectifs potentiellement déstabilisants.

Le nombre de réponses basées sur la forme est relativement faible ( $F\% = 58.8\%$ ). De plus, cette perception de la réalité est fortement imprégnée de subjectivité ( $F+\% = 50\%$ ), indiquant une appréhension biaisée du réel : la personne ne perçoit pas la réalité telle quelle, mais à travers le prisme de sa subjectivité. Le  $F+\%$  élargi, légèrement inférieur ( $46\%$ ), révèle quant à lui l'intervention troublante des affects dans l'organisation perceptive. Autrement dit, certains affects de l'ordre de l'angoisse, de la méfiance ou de la peur semblent perturber l'activité perceptive, voire la manière dont la réalité est appréhendée, comme en témoigne la difficulté à évoquer des

formes bien structurées et socialement partagées (banalités). L'angoisse semble dans cette perspective interférer avec la lisibilité du monde extérieur. Leila semble ainsi percevoir ce dernier à travers un filtre émotionnel chargé. Ce constat est renforcé par un nombre insuffisant de réponses banales (seulement deux banalités : aux planches V et VIII, tandis que la planche III, particulièrement significative pour la perception des personnages, en est dépourvue ; aucune banalité à la planche X). Le fait que ces banalités n'aient pas été reconnues ni récupérées lors de l'enquête des limites renforce l'hypothèse d'une difficulté à reconnaître les configurations les plus consensuelles et à accéder à une perception partagée de la réalité, difficulté également suggérée par un F+% relativement faible (50 %). Cela pourrait indiquer une tendance à interpréter les stimuli de manière idiosyncrasique, révélant une appréhension de la réalité moins accordée aux normes communes de structuration perceptive.

La réaction affective au monde extérieur, exprimée par les réponses C et C', présente une tonalité dépressive bien que peu exprimée (rareté des réponses chromatiques : seulement deux occurrences : une seule réponse CF et une C'F), ce qui pourrait traduire un affect inhibé ou une difficulté à verbaliser les émotions. L'omniprésence du "noir" ("tache noire") dans ses perceptions suggère une vision sombre du monde, marquée par une tonalité mélancoliforme et un retrait narcissique. La faible fréquence des réponses colorées pourrait également témoigner d'un appauvrissement de l'expression affective. L'absence de réponses FC peut, quant à elle, traduire un manque de contrôle affectif, dans la mesure où les émotions ne sont ni intégrées à la perception ni modulées par celle-ci.

Quant au contenu, l'absence de perception de personne humaine entière, conjuguée à la présence notable de contenus anatomiques interroge la qualité des relations avec autrui ainsi que la relation à son propre corps. Le sujet ne perçoit qu'un fragment du corps humain, en l'occurrence des jambes écartées (Hd). Cette représentation du corps mérite d'être approfondie, car elle peut être mise en lien avec une problématique de mise en scène corporelle, possiblement en écho à l'expérience traumatique infantile. L'image des jambes écartées pourrait ainsi témoigner d'un rapport à l'image corporelle marqué par une dialectique entre exposition et défense, entre disponibilité imposée et tentative de maîtrise d'une posture figée. Ce point sera développé ci-dessous, en envisageant l'image corporelle et son articulation à la psychosexualité féminine.

- **Vérification de la première hypothèse opérationnelle à partir du Rorschach**

**Rappel de la première hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *psychosexualité* en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité.

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée à partir de trois axes : la représentation de soi, l'image corporelle, le vécu de la féminité et de la sexualité.

### **I) Représentation de soi**

La représentation de soi de Leila révèle des signes de fragilité et d'inhibition. Son Moi apparaît peu intégré, en proie à une inhibition importante. L'absence de réponses humaines complètes au Rorschach (hormis une seule réponse détail humain Di à la planche VII : « jambes ») suggère une structuration déficiente du Moi. Cette absence de représentation humaine, substituée par un nombre relativement élevé de réponses anatomiques (8 réponses anatomiques sur 17 réponses fournies, soit 47 %), peut indiquer un Moi fragile et incertain, évitant l'introspection et l'analyse de soi et peinant à constituer une enveloppe corporelle et psychique unifiée. Ces éléments peuvent être mis en lien avec les travaux contemporains sur le Moi-peau (Houzel, 2010), prolongeant les apports initiaux d'Anzieu (1985), qui décrivent comment certaines défaillances précoces dans le lien aux figures d'attachement peuvent entraver l'élaboration d'une continuité entre les expériences corporelles et la représentation de soi. Chez Leila, cette fragilité se manifeste par une faible figuration du corps propre, une tendance à fragmenter le corps en éléments isolés, et une inhibition de la représentation de l'humain, en particulier dans sa dimension relationnelle.

De plus, à la planche III, où l'identification à une figure humaine est généralement attendue, le sujet se projette dans des figures non humaines (« insecte », « araignée »), ce qui pourrait traduire une dévalorisation de soi. Le recours à ces figures déshumanisées pourrait indiquer une forme d'éviction du Moi et d'évitement de la relation à l'autre. L'incapacité à s'exprimer et à exprimer ses pulsions est également manifeste. L'évaluation du type de résonance intime révèle un Moi

extratensif (absence de K) ( $0K < 2 \text{ Sig.C}$ ), ce qui indique une inhibition de l'expression psychique, un appauvrissement de la vie intérieure et des dynamiques pulsionnelles ainsi qu'une réaction limitée au monde extérieur et aux autres. Cette inhibition pourrait être liée à un conflit non résolu avec des pulsions internes refoulées, ce qui empêche l'individu d'exprimer une identité stable et complète et de soutenir des investissements objectaux.

Ces éléments suggèrent l'existence d'une enveloppe psychique poreuse, insuffisamment contenante. En réponse, Leila met en place des modalités défensives de refuge narcissique telles que l'inhibition, le retrait et l'identification à des figures non humaines. La carence dans la liaison représentation-affect, manifeste à travers l'effacement du corps propre et l'absence de figures humaines, témoigne d'une désorganisation du lien pulsionnel et d'une entrave à la symbolisation de l'expérience subjective. Ces dynamiques compromettent la capacité du sujet à se représenter de manière unifiée et à investir une vie psychosexuelle épanouie.

## **II) Image corporelle**

L'image corporelle du sujet, telle que perçue à travers ses réponses au test de Rorschach, révèle un manque d'investissement psychique dans la délimitation corporelle. La perception du corps par ce sujet apparaît altérée. Le corps semble dépourvu d'une enveloppe protectrice, traduisant un manque de contenance psychique et corporelle, où le corps devient une collection de morceaux sans cohésion ni protection. Cette difficulté à investir les limites corporelles empêche une distinction claire entre le corps perçu dans son entièreté et le monde extérieur. Ceci est mis en exergue par la prédominance des réponses à contenu anatomique, qui supplantent toute représentation globale du corps humain ou de son propre corps. L'image du corps est ainsi fragmentée, perçue sous forme de parties dissociées : trachée, vagin, os, bassin, ou encore des éléments observés à travers une radiographie. Les réponses oscillent entre des représentations ostéologiques et des organes internes, où les os, censés protéger ces organes, ne parviennent pas à assurer une véritable enveloppe protectrice. Cette fragmentation signale un déficit dans l'intégration des limites corporelles, et peut évoquer une défaillance du sentiment d'unité corporelle, souvent associée à des expériences de rupture dans l'intégrité psychique, consécutives à l'expérience traumatique vécue par la participante. La sollicitation de l'image radiographique est particulièrement significative. La radiographie permet de voir l'intérieur du corps sans l'ouvrir,

jouant ainsi avec la porosité des limites corporelles. Elle reflète une tentative d'exploration d'un corps qui semble inaccessible, tout en préservant son enveloppe extérieure. Cette double fonction – exploration et préservation – peut être associée à une quête d'intégration du corps et à une tentative de réparation. Par ailleurs, cette démarche d'exploration évoque une composante sexuelle latente : voir ce qui est habituellement dissimulé, sous la peau et sous les vêtements. La radiographie, en mettant à nu l'intérieur du corps sans l'endommager, témoigne d'un rapport ambivalent aux limites corporelles, oscillant entre un besoin de contrôle et une angoisse d'intrusion. L'absence de perception du corps comme un tout cohérent reflète une difficulté à se représenter comme un être unifié, tant sur le plan corporel que psychique. Cette perception d'un corps fragmenté résonne avec les associations produites lors de l'enquête sur la planche V. Si la réponse initiale de la participante (« chauve-souris ») est classique, son glissement vers des évocations liées à "l'univers des morts", aux "films d'horreur" et au "vautour" révèle une angoisse sous-jacente marquée par des thèmes de menace, de prédation et de dissolution. Le charognard, figure de l'attente et de la mort, semble illustrer une perception du corps comme vulnérable, attaquant ou en voie de dévitalisation. Cette tension entre une tentative de contrôle défensif et l'émergence d'angoisses plus profondes renforce l'hypothèse d'une angoisse narcissique ou persécutrice, qui se manifeste à travers un rapport au corps marqué par la peur de l'effondrement et la difficulté à en assurer la cohésion. D'ailleurs, une représentation d'« organes mélangés » est relatée par la participante à la planche X, ce qui traduit une perception d'enfermement et d'étouffement interne, révélant une difficulté à structurer un espace corporel cohérent. Malgré un recours marqué à la perception globale (G% élevé à 70%), que l'on peut comprendre comme une tentative de lutte contre la désorganisation et l'éparpillement corporel, celle-ci n'aboutit cependant pas. Le corps de Leila est perçu non comme un ensemble fonctionnel, mais comme un amas fragmenté et contraint. En effet, les réponses globales sont majoritairement de faible qualité formelle (seulement 5 réponses F+ sur 12, soit 42 %), traduisant un échec partiel dans l'effort d'unification perceptive. Cette perception de la planche X témoigne d'une emprise traumatique, c'est-à-dire d'un vécu psychique encore marqué par l'impact envahissant de l'événement traumatique, qui continue de façon latente à désorganiser l'expérience subjective. Le trauma n'ayant pas pu être psychiquement élaboré ni symbolisé, ses traces se manifestent par des perceptions diffractées, une image corporelle morcelée et une difficulté à représenter une unité interne. Cette emprise se traduit ici par l'envahissement des perceptions, une confusion entre

dedans et dehors et l'impossibilité de constituer un espace psychique différencié, ce qui empêche Leila de se percevoir comme un sujet unifié, tant sur le plan corporel qu'affectif. Il s'agit alors moins d'un souvenir que d'une trace agissante, non métabolisée, qui réactualise de manière implicite le vécu d'effraction initial. Selon Rausch de Trautenberg (1990), ce morcellement du corps illustre une difficulté à se percevoir comme un sujet total et la tendance à vivre le corps de manière fragmentée, souvent corrélée à une mémoire traumatique non intégrée. Cette désorganisation corporelle renvoie à une expérience d'intrusion ou de contrainte subie, empêchant la participante d'intégrer pleinement son corps et ses affects. Ainsi, cette compression symbolise l'inhibition émotionnelle et corporelle découlant du traumatisme vécu.

### **III) Vécu de la féminité et de la sexualité**

L'analyse des réponses aux planches, particulièrement celles apportées aux planches IV, VI, VII et IX révèlent des éléments significatifs quant à la représentation de la féminité et de la sexualité. En effet, dans la planche IV, une mise à distance de la symbolique sexuelle et un refus de la massivité de la représentation sont observés. Cette planche est perçue comme détériorée, « en panne », ce qui traduit un grand refoulement face aux représentations sexuelles et un effondrement des capacités de représentation symbolique dans ce registre. Ce refus se manifeste à travers des énoncés répétitifs tels que : “je ne vois rien”, “tache noire”, “je ne sais pas” (à trois reprises), témoignant d'un mécanisme d'annulation du percept, comme si toute tentative d'élaboration mentale était suspendue par un affect d'inhibition ou de sidération. L'interrogation « c'est quoi le membre représenté ? » révèle un reste énigmatique non symbolisé, indice d'un refoulement massif confronté à l'émergence de l'impensable, possiblement lié à une scène sexuelle traumatique non métabolisée. Quant à la planche VI, une transformation d'une figure de puissance en une représentation inerte est repérée. Le tigre, initialement perçu comme un symbole d'activité et de force, est progressivement réduit à un tapis, représentation passive, soumise et dépourvue de toute vitalité. Ce glissement d'une représentation active à une représentation traduisant une extrême passivité témoigne d'un effondrement de la charge pulsionnelle : la sexualité est ici appréhendée comme un lieu de danger qu'il convient de neutraliser. Leila semble se protéger en rendant inopérante toute menace liée à une sexualité investie activement. Cette dynamique illustre une tendance à atténuer ou retirer les composantes actives de la sexualité pour aboutir à une image vidée de toute énergie, symboliquement « piétinée ». À la planche VII, une dévalorisation

manifeste de l'image féminine émerge. Plutôt que d'identifier des figures féminines entières, la réponse se réduit à un détail humain (« jambes écartées »), mentionnée selon une dénomination franche des organes sexuels (Rausch de Traubenberg, 1990).

Cette perception fragmentée, qui réduit l'image féminine à une posture passive et soumise, évoque, de manière latente, l'expérience traumatique de l'abus sexuel subi. Le corps féminin n'y apparaît pas comme un tout cohérent, mais sous une forme objectivée et morcelée. Il s'agit ici d'un morcellement de type névrotique, en lien avec un clivage défensif et un refoulement, et non d'un éclatement psychotique du schéma corporel. Ce morcellement peut refléter une tentative de défense contre un vécu traumatique non intégré, marquant une difficulté à investir positivement l'image féminine. L'association aux « jambes écartées », avec sa connotation implicite de fantasme sexuel, met en lumière une ambiguïté dans la manière dont la sexualité est appréhendée. Ce motif peut traduire une relation ambivalente au désir et à la passivité, suggérant un conflit entre attraction et angoisse face à la sexualité. L'association à une réponse très séductrice et sexualisée accentue cette contradiction, où l'expression du féminin oscille entre une mise en scène hypersexualisée et une angoisse face à l'objet de désir. Elle suggère également un travail inachevé d'intégration entre le corps désirant et celui souffrant. La fente perçue dans l'image semble réactiver, des éprouvés d'angoisse liés à une faille intérieure, métaphorisant une béance, un trou difficile à symboliser. Cette représentation d'une féminité inquiétante, vécue comme une menace interne, entrave la possibilité de s'ancrer de manière sécurisée dans une identité sexuée. Réduit à ses attributs sexuels, le corps est envisagé comme un « corps-fonction », sans subjectivité investie. Cette fragmentation peut être réactivée par l'expérience de l'abus sexuel, avec l'usage d'une terminologie directe associée à une posture sexualisée. Cette représentation peut également renvoyer à une impasse subjective, où la posture décrite (« jambes écartées ») exprime une impossibilité de s'en sortir, renforçant l'hypothèse d'un vécu d'impuissance psychique et physique face à l'expérience sexuelle. À la planche IX, un temps de latence exceptionnellement long, le plus marqué parmi toutes les planches, est observé face aux éléments à symbolique maternelle. Ce délai important pourrait être un indicateur d'inhibition massive et de refoulement intense, signalant une difficulté à mobiliser des représentations en lien avec les figures maternelles primitives. L'évitement de l'élaboration autour de cette planche peut également révéler un malaise profond face aux images associées à la maternité et aux aspects archaïques de la relation à la mère, celle-ci n'ayant pas pu



être investie comme source de sécurité et de contenance. Ce malaise pourrait nuancer l'impact de l'abus sexuel en interrogeant la solidité des assises narcissiques liées à l'imago primitive. Il est possible que ce vide dans la réponse à la planche IX reflète l'échec à constituer une image maternelle intégrable dans le psychisme, ouvrant la voie à une construction identitaire féminine fragilisée, flottante, voire instable. Cette inhibition dans l'association et l'élaboration mentale suggère donc une difficulté à symboliser cette image maternelle, ce qui pourrait entraver l'édification d'une féminité non persécutée, l'élaboration d'une sexualité féminine épanouie ainsi que la capacité à investir les liens dans un cadre relationnel suffisamment sécurisant.

- **Vérification de la deuxième hypothèse opérationnelle à partir du Rorschach**

**Rappel de la deuxième hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *choix d'objet d'amour masculin* en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation).

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée selon deux axes : la représentation du partenaire masculin et le vécu de la relation conjugale.

#### **I) Représentation du partenaire masculin**

L'analyse des réponses au Rorschach met en évidence une difficulté à investir l'altérité, illustrée par l'absence de réponse humaine complète. Cette absence peut être interprétée non pas comme un simple déficit perceptif ou projectif, mais comme l'indice d'un évitement actif, témoignant d'un conflit interne autour de la rencontre avec l'altérité sexuée, notamment masculine. L'examen de certaines planches sous-tend des aspects révélateurs. Dans la planche III, classiquement propice à l'évocation de configurations intersubjectives, les réponses témoignent d'une rigidification du relationnel, avec une tendance à évacuer ou à scotomiser la présence de l'autre. L'identification d'un insecte ou d'une araignée, plutôt qu'une figure humaine, traduit une représentation du lien caractérisée par la méfiance, l'inquiétante étrangeté ou le rejet. Ces figures animales à connotation phobique et invasive semblent incarner un autre perçu comme menaçant, étranger, voire contaminant. Plus encore, la perception d'un seul élément sur une planche bilatérale

témoigne d'une tendance à scotomiser la dyade et à dénier la dimension relationnelle inhérente à la configuration de l'épreuve, ce qui peut indiquer une difficulté à reconnaître la relation interpersonnelle et intersubjective. En parallèle, cette réponse unilatérale pourrait être l'expression projective d'un narcissisme défensif visant à préserver l'intégrité psychique face à une altérité vécue comme intrusive ou envahissante. La planche IV, quant à elle, qui sollicite avant tout les représentations de puissance (masculines ou féminines) et interroge la manière dont le sujet se positionne face à une figure d'autorité, suscite chez la participante un choc émotionnel manifeste. Sa première réaction (« je ne vois rien ») est suivie d'une réponse évoquant « une tache noire abîmée », ce qui traduit une absence de représentation construite et un impact sensoriel marqué. L'emploi du terme "abîmée" peut être interprété comme une tentative de limiter l'effet intrusif de la planche en réduisant son impact à une altération matérielle. Cela témoigne d'une difficulté à intégrer la dimension phallique. L'attaque de la forme – sa réduction à un objet endommagé – pourrait ainsi être comprise comme une attaque contre la représentation même de la puissance symbolique. Nous observons dès lors une tentative de réduction et de neutralisation des figures de puissance et d'autorité, ce qui peut refléter un conflit latent avec la représentation du masculin. La participante ne posséderait pas une bonne représentation du partenaire masculin ou de l'homme en général et, le cas échéant, elle ne l'investit pas dans son discours. De plus, cette difficulté à symboliser les figures de puissance peut aussi témoigner d'une inhibition plus large dans l'investissement du registre phallique, affectant la capacité à s'affirmer et à se positionner comme sujet de désir. La planche VI, à symbolique sexuelle masculine et féminine, fait l'objet d'une disqualification défensive de la représentation sexuelle. La participante discrédite et minimise l'impact de la sexualité, notamment en réduisant l'image pénienne/phallique à une forme inanimée et dénuée de vitalité : le tigre initialement perçu, porteur d'une charge pulsionnelle potentiellement menaçante, est transformé en tapis. Ce glissement projectif, du vivant à l'inanimé, du menaçant au domestiqué, illustre un mécanisme de contre-investissement massif. Le tapis, objet écrasé, foulé et désubjectivé, devient un support passif, neutralisant l'excitation initiale. Cette transformation témoigne d'une tentative de mise à distance de la scène sexuelle par une inhibition du mouvement pulsionnel, où l'érotisme est évacué au profit d'un contrôle sécurisant. L'agressivité infligée à l'animal, désormais réduit à un objet inoffensif (tapis), traduit un effort défensif de maîtrise d'une menace interne. Ce renversement défensif, où une figure potentiellement dominante est rendue soumise voire humiliée, peut être compris comme l'expression d'un fantasme inconscient de prise

de pouvoir sur une sexualité perçue comme dangereuse. Cette dynamique défensive s'inscrit dans un rapport problématique à l'altérité masculine, marqué par la minimisation, l'effacement ou la disqualification des figures masculines, en lien probable avec les vécus sexuels traumatiques antérieurs, ayant compromis la possibilité d'un investissement positif et différencié de la sexualité.

Ces éléments convergent vers l'hypothèse d'un rapport conflictuel au masculin, où la figure du partenaire est soit évacuée de la scène psychique, soit réduite à un simple objet dépourvu de vie psychique propre. La difficulté à symboliser l'homme comme sujet à part entière, porteur de désir et de pouvoir, renvoie possiblement aux expériences traumatiques antérieures, où le masculin aurait été perçu comme une force destructrice, non symbolisable. La figure masculine semble exclue du champ des représentations investies, comme si l'autre sexué ne pouvait être pensé ni comme sujet de désir, ni comme objet de lien. Ce rejet ou cet aplatissement de l'altérité peut être lu comme un effet défensif face à une masculinité perçue comme intrusive ou persécutante.

Cette inhibition de la fonction phallique pourrait également affecter la capacité de Leila à se positionner elle-même comme sujet désirant et agent de sa vie psychique, la maintenant dans une posture défensive marquée par l'évitement du lien et la crainte de l'altérité.

## **II) Vécu de la relation conjugale / L'investissement de la relation au Rorschach**

Le Rorschach ne donne pas directement accès au vécu de la relation conjugale au sens d'un récit subjectif ou d'une expérience relationnelle directe mais il permet d'explorer les modalités d'investissement de la relation à l'autre différent, en particulier dans ce qu'il comporte d'altérité, de différenciation et de conflictualité potentielle. Ces éléments projectifs éclairent certains aspects du rapport à l'altérité dans le lien conjugal, qui seront approfondis à travers les données issues du TAT.

Dans cette perspective, l'absence de réponses humaines, associée à une forme de malaise ou d'évitement face aux planches engageant la rencontre avec l'autre, constitue un indice clinique d'un retrait relationnel profond. Cela peut être compris comme un signe d'un faible investissement de la relation conjugale, au sens d'une incapacité à reconnaître, contenir et symboliser la présence de l'autre. Ce retrait peut s'analyser comme une stratégie défensive de protection contre une altérité vécue comme envahissante, insécurisante ou même persécutrice.

Les réponses aux planches qui évoquent la masculinité (planche IV) et la sexualité (planche VI) traduisent une altération de la perception du partenaire masculin, perçu de manière détériorée ou minimisée. La difficulté à reconnaître une présence humaine, l'évitement des représentations de la relation à l'autre, ou encore la transformation des figures vivantes en objets inanimés traduisent des mécanismes défensifs visant à neutraliser la charge affective et pulsionnelle du lien conjugal. Ces projections semblent aboutir à une forme de figement de l'objet masculin, le rendant à la fois non excitant et non menaçant. Ainsi, la relation au conjoint semble entravée par une difficulté à investir la relation d'objet masculin et une représentation fragilisée du partenaire. Le partenaire conjugal n'apparaît ni comme source de sécurité, ni comme objet de désir, mais plutôt comme un objet peu investi. Ces éléments trouvent une résonance avec les axes sous-tendant la première hypothèse opérationnelle. D'une part, la représentation de soi apparaît fragilisée : le Moi semble peu différencié, marqué par une difficulté à s'analyser et à s'exprimer. Le sujet peine à se penser comme un être singulier, doté de désirs propres. D'autre part, l'image corporelle est marquée par une absence de contenance et de limites internes, avec un vécu du corps comme espace vulnérable, sans véritable enveloppe protectrice. Ce défaut de contenant corporel empêche la construction d'une représentation stable et unifiée de soi. Enfin, le rapport à la féminité est perturbé, tant dans ses aspects identificatoires que dans l'appropriation du désir sexuel. L'image du féminin semble dévalorisée, voire clivée, rendant difficile l'accès à une position féminine subjective et désirante. La sexualité, quand elle est évoquée, l'est souvent sur un mode défensif, contrôlant ou désaffectivé, témoignant d'une inhibition de la fonction phallique et d'un refoulement massif des représentations érotiques. Le partenaire masculin, dans ce contexte, ne peut être reconnu comme objet d'amour ou de désir, mais est soit neutralisé, soit tenu à distance, soit assimilé à une figure menaçante.

Nous pouvons dès lors présupposer que la relation conjugale est affectée par les perturbations psychosexuelles et relationnelles précitées, rendant difficile un investissement sécurisant et épanoui du lien à l'autre.

**En somme**, l'analyse du Rorschach vient appuyer une première confirmation des hypothèses opérationnelles en révélant l'impact profond de l'abus sexuel infantile extrafamilial sur la psychosexualité et le choix d'objet d'amour masculin. L'inhibition psychique, la dissociation et la difficulté à investir les liens affectifs et sexuels apparaissent comme des manifestations

centrales du traumatisme sexuel. Ces éléments traduisent une fragilité de l'identité féminine, une altération de l'image corporelle et une méfiance à l'égard de l'altérité masculine, influençant la dynamique conjugale et les modalités relationnelles de la participante.

### **3.1.2. Passation et interprétation du TAT**

- **Dynamique de la passation : relation au test et à la clinicienne**

Leila a rapidement initié un échange avec la clinicienne dès sa première approche du TAT, exprimant une préférence pour ce test par rapport au Rorschach, qu'elle trouvait « plus clair » et plus accessible. Elle a souligné que l'approche du TAT lui semblait plus structurée et moins ambiguë, donc moins menaçante pour elle. Elle a ajouté qu'elle appréciait davantage les tâches explicites, ne prêtant ni à confusion ni à interprétation ambivalente, comme le TAT.

Le fait que Leila se soit sentie plus à l'aise avec le TAT, particulièrement après avoir passé le Rorschach, peut témoigner d'un relâchement progressif dans la dynamique d'échange. Une fois le processus du Rorschach terminé, le TAT, plus concret et moins déroutant, lui est apparu comme un terrain plus familier et moins anxiogène. La gêne initialement ressentie face au Rorschach s'est estompée, au point que Leila a affirmé être désormais passionnée par les épreuves projectives présentées.

Tout au long de la passation, la participante n'a cessé de poser des questions sur la nature du test et sur le contenu des planches, sollicitant fréquemment l'interlocutrice. Ces interrogations, combinées à une auto-suggestion récurrente de « se tromper », révèlent une incertitude et une méfiance persistantes. Elles traduisent également un besoin de contrôle et de maîtrise dans la relation avec la clinicienne, ce qui pourrait expliquer la mise en place d'une dynamique défensive. Ce contrôle, maintenu dans l'échange, semble préserver la participante d'une implication émotionnelle et spontanée plus profonde dans la relation intersubjective, perçue comme potentiellement menaçante.

En résumé, la dynamique entre la participante et la clinicienne a été marquée par un jeu complexe de proximité et de retrait. L'épreuve projective en tant qu'objet tiers, a joué un rôle essentiel de médiateur : il a instauré une mise à distance structurante, facilitant la projection et l'expression psychique tout en modulant l'implication affective directe. Ce rôle d'intermédiaire a permis une

mise en lien sans confrontation frontale, rendant possibles des mouvements transférentiels tout en préservant un espace psychique suffisamment sécurisant pour soutenir l'élaboration.

- **Description globale du protocole**

L'analyse des productions de Leila met en évidence une productivité légèrement meilleure lors du TAT par rapport au Rorschach, bien que le nombre d'associations demeure restreint. Son discours reste marqué par un manque de fluidité, ponctué d'hésitations fréquentes. Si ses structures syntaxiques sont globalement adéquates, Leila s'exprime par le biais de phrases longues successives, entrecoupées de silences intra-récits et de pauses importantes. Son discours, rempli de doutes, de précautions verbales et d'hésitations, témoigne d'une retenue manifeste.

Le protocole est placé sous le signe de l'inhibition et de l'évitement du conflit. La restriction de l'expression des affects est notable, la plupart des récits demeurant factuels et descriptifs, avec peu de mouvements émotionnels. Bien qu'elle dispose d'un bon bagage lexical, des difficultés ponctuelles d'évocation lexicale ou un manque du mot apparaissent à certains moments, entraînant des reformulations ou des ruptures dans le discours. Une nécessité récurrente de poser des questions au clinicien est observée, accompagnée de rires nerveux, suggérant une tension sous-jacente et un besoin de contrôle dans l'échange. Ainsi, ses productions traduisent une difficulté à structurer sa pensée et à l'exprimer de manière fluide et spontanée, probablement en lien avec une charge émotionnelle sous-jacente entravant son aisance discursive.

- **Procédés et modalités défensives**

Face à une situation déstabilisante qu'est la tâche projective, le déploiement d'une activité défensive se fait remarquer à travers un discours qui regorge de description de la réalité devenue un référent externe, convoquée comme écran protecteur, pour essayer d'échapper à une réalité interne difficile à négocier à cause d'un refoulement opérant. Cette sur-détermination descriptive peut être comprise comme un mécanisme visant à maintenir à distance les affects trop troublants. Un contraste notable apparaît au niveau des procédés B où la dramatisation s'enclenche à travers l'entrée directe dans l'expression et l'évocation des affects mais le poids des facteurs d'inhibition vient verrouiller l'expression interpersonnelle et pulsionnelle. En effet les récits manquent

d'élaboration et la dramatisation s'avère entravée dans les situations d'interaction potentiellement traumatiques ou conflictuelles notamment en termes de sexualité, de relation ou de lien mère-fille.

Les procédés de type obsessionnel trouvent dans ce contexte une place prépondérante : doutes, précautions verbales, hésitations abondent dans le discours et s'ajoutent à des procédés du registre de l'évitement du conflit : on y retrouve l'inhibition, les silences intra-récits et la tendance générale à la restriction qui s'associent à une certaine rigidité dans l'appréhension de la réalité externe. Celle-ci est perçue avec un attachement aux détails où abondent des procédés de type obsessionnel tels que décrits ci-dessus. Le sujet semble s'efforcer de maintenir un certain contrôle émotionnel, évitant l'expression d'affects trop intenses. Les scènes restent largement factuelles, avec peu de mise en avant des émotions sous-jacentes.

La prédominance de procédés de la série C témoigne d'un fort désir de distanciation face à des conflits émotionnels intenses, vécus comme menaçants. Cette stratégie défensive, marquée par une forme de contrôle et de rationalisation, vise à protéger le Moi contre des représentations menaçantes liées à la sexualité et aux conflits œdipiens non résolus. La prévalence de ces procédés souligne un besoin impérieux de maîtrise interne : le sujet semble tenter de contenir une excitation psychique difficilement intégrable, en mobilisant des formations réactionnelles et des mécanismes de défense à dominante obsessionnelle. Cette tentative de maîtrise peut se traduire par une pseudo-élaboration intellectuelle ou par un effort de réparation défensive, destiné à préserver l'intégrité du Moi.

En parallèle, les procédés de type investissement narcissique (CN) traduisent une fragilité identitaire : l'éprouvé subjectif, les références personnelles ainsi que les détails narcissiques s'invitent dans les récits comme pour restaurer une image défaillante du Moi et l'enveloppe corporelle. Ils traduisent l'effort fait pour protéger le sujet des excitations pulsionnelles provenant de l'environnement, perçues comme intrusives ou désorganisantes.

Dans ce contexte inhibé mais défensivement actif, apparaissent néanmoins des émergences ponctuelles de processus primaires (E2), où se déploie une thématique sexuelle et agressive qui, sous l'effet d'une projection massive, teinte le protocole de représentations en lien avec une sexualité perçue comme hostile voire dangereuse. Ces éclats rendent compte de moments de

désorganisation psychique transitoire et de l'irruption de noyaux traumatiques non symbolisés plutôt qu'un fonctionnement psychotique.

En somme, l'ensemble du protocole met en évidence une organisation défensive rigide, centrée sur la maîtrise et le contrôle, masquant une fragilité narcissique du Moi. L'inhibition, l'évitement et le surinvestissement obsessionnel dominant, entravant une véritable mise en lien avec les objets internes et externes. Le fonctionnement psychique paraît ainsi polarisé entre une défense obsessionnelle rigide et des percées pulsionnelles peu élaborées, traduisant la complexité des enjeux psychosexuels et relationnels sous-jacents.

- **Analyse qualitative du TAT**

⇒ **Vérification de la première hypothèse opérationnelle à partir du TAT**

**Rappel de la première hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *psychosexualité* en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité.

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée à partir de trois axes : la représentation de soi, l'image corporelle, le vécu de la féminité et de la sexualité.

### **I) Représentation de soi**

Les procédés dominants dans le protocole révèlent une restriction dans l'élaboration des récits couplée à une inhibition marquée de l'affect ainsi qu'une forte tendance à l'évitement des conflits, en particulier ceux associés à la sexualité et aux conflits œdipiens.

Face à la tâche projective, le Moi déstabilisé est en proie à une incertitude (récurrence d'hésitations et de doutes, précautions verbales : « je ne sais pas », « comme si », « je pense », silences intra-récits répétitifs) ; il se montre méfiant, en difficulté à construire un récit à trame dramatique consistante. Mis à l'épreuve par la tâche projective, il semble osciller entre une volonté de contrôle et une difficulté à tolérer l'émergence d'un matériel inconscient conflictuel. Une lutte défensive



contre un vécu interne perçu comme menaçant émerge. Dès le début du protocole, nous apercevons la forte brèche dans le Moi traduite par la représentation abîmée, endommagée de l'objet (« violon brisé »). La représentation de soi et de l'autre semble fêlée, marquée par la faille, la perte et l'impuissance. Les affects d'accablement, d'épuisement et de tristesse prédominent au regard de commentaires subjectifs, à forte coloration personnelle (« femme épuisée, à tous les niveaux, comme moi »). Le corps devient ici support de projection, traduisant l'état interne de la participante et l'externalisant en matérialisant dans l'image l'épuisement psychique ressenti.

Dans ce contexte, les identifications ne semblent pas clairement posées. Leila a du mal à se positionner et à s'identifier en tant que femme. Les repères sexués (femme / homme) semblent confus, voire perturbés (« c'est une femme ou un mec ? ce sont les apparences d'une femme dans les habits d'un homme », « je ne sais pas, c'est confus, mélangé ») traduisant une difficulté à se représenter dans une identité sexuée stable.

## **II) Image corporelle**

La construction identitaire de Leila semble s'étayer sur une image corporelle profondément fragilisée, portant les marques d'une effraction traumatique, à l'instar du « violon brisé » évoqué en début de protocole. Une atteinte narcissique majeure est mise en relief, dans la mesure où le corps est perçu comme un objet détérioré, endommagé, traduisant une discontinuité interne. Cette représentation dévalorisée du corps excède une simple description formelle : elle incarne une expérience subjective d'intrusion et de perte de contenance psychique. Une dimension d'abus est explicitement exprimée par la participante, projetant son propre vécu traumatique : « ça peut être une femme qui subit un abus ».

Cette fragilité de l'image corporelle transparait à travers des représentations d'objets à valence négative, telles que « l'enfant délaissé, abandonné » ou « la femme épuisée », révélant une perception du corps imprégnée de souffrance et de vulnérabilité. Le corps apparaît comme le support projectif d'un vécu traumatique, porteur de stigmates affectifs non symbolisés, lieu d'une mémoire traumatique difficilement métabolisable. Cela suggère un défaut d'enveloppe corporelle et psychique, ainsi qu'une difficulté à différencier le dedans du dehors. Ces éléments font écho aux résultats du Rorschach, qui mettent en évidence une atteinte de l'image corporelle, ce qui est

en faveur d'entraver les processus identificatoires et la capacité à investir pleinement la féminité et la relation à l'autre.

### **III) Vécu de la féminité et de la sexualité**

La participante éprouve une difficulté importante à élaborer des relations structurantes avec la figure maternelle, perçue comme insuffisamment contenant, non étayante, voire défaillante sur les plans affectif et identificatoire. Le lien mère-fille apparaît insécurisant, entravant les processus de subjectivation ainsi que les mouvements identificatoires à l'image maternelle, et compromettant de ce fait l'accès à une féminité investie, tant dans son statut de femme que dans celui de mère potentielle. Les représentations féminines s'avèrent douteuses et teintées d'ambiguïté quant à leur identification sexuelle. Il en résulte une confusion entre les pôles masculin et féminin (« c'est une femme ou un mec ? ce sont les apparences d'une femme dans les habits d'un homme »), voire une « contagion » ou une forme de contamination représentationnelle (« c'est confus, mélangé, son apparence est celle d'une femme mais une femme costaud »). La symbolique féminine est abordée sur un mode défensif, empreint de malaise et d'auto-dépréciation, laissant transparaître une dévalorisation de l'image féminine, allant jusqu'à l'inacceptation de la féminité et son "refus" (« elle aurait souhaité ne pas être une femme »). Ces énoncés apparaissent dans un discours où le terme « abus » est récurrent, suggérant un nouage étroit entre traumatisme sexuel et désinvestissement de la féminité. Celle-ci semble associée à la vulnérabilité, à l'impuissance, voire à la honte, ce qui entrave son appropriation subjective. Par ailleurs, les mouvements pulsionnels sexuels et agressifs surgissent par moments sous l'effet de la massivité de la projection, mais demeurent rapidement inhibés et ne parviennent pas à être élaborés. La sexualité, chargée de représentations angoissantes, est mise à distance et réprimée, laissant un Moi déstabilisé et menacé, en proie à un refoulement opérant qui barre tout accès aux représentations sexuelles, à l'érotisation et à la séduction. Le recours au factuel semble fonctionner comme un mécanisme défensif pour se protéger contre l'émergence des pulsions. Cependant, malgré ces défenses et sous la pression de la projection, un contexte latent violent et agressif surgit dans le discours, exprimé de manière explicite en termes d'abus et d'agressivité sexuelle, révélant l'empreinte d'un traumatisme demeuré hors du champ de l'élaboration psychique.

## ⇒ Vérification de la deuxième hypothèse opérationnelle à partir du TAT

**Rappel de la deuxième hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *choix d'objet d'amour masculin* en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation).

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée selon deux axes : la représentation du partenaire masculin et le vécu de la relation conjugale.

### I) Représentation du partenaire masculin / Représentation du masculin au TAT

L'image paternelle apparaît comme source de tensions et d'ambivalence. La rivalité œdipienne demeure ainsi latente et l'angoisse de castration, non résolue, semble entraver la capacité du sujet à établir une relation sécurisante avec la figure masculine.

Bien que le père soit présent dans les récits, il ne constitue pas un repère affectif stable ni ne procure réassurance ou sécurité émotionnelle. Il demeure un objet ambigu, oscillant entre séduction et menace. Dans cette perspective, il n'apparaît pas comme un tiers structurant, mais comme un objet relationnel imprévisible. Il ne joue ni un rôle de médiateur identificatoire ni un rôle de protecteur, mais incarne un objet défaillant, à la fois attirant et dangereux, ce qui nourrit une angoisse de castration diffuse, non symbolisée. Par ailleurs, un malaise et un évitement émergent face à la figure masculine en général, qui est discréditée et perçue sous un prisme négatif. Celle-ci est ainsi abordée sur un mode défensif, chargé de méfiance et d'hostilité. L'homme est appréhendé de manière péjorative, associé à l'idée de trahison et d'infidélité, ce qui semble compromettre la possibilité d'une relation apaisée et sécurisante avec lui (« Une relation hors normes », « Il est marié à une autre femme, pas à elle »). Cette représentation évoque non seulement une méfiance à l'égard de l'homme et une difficulté à faire exister une relation duelle sécurisante avec lui, mais aussi une possible rivalité féminine, où l'investissement dans la relation est entravé par une perception de la femme comme concurrente, alimentée par la jalousie. Leila se projette dans une position reléguée, exclue du couple, comme s'il lui était impossible de s'approprier une position de sujet de désir. Dans cette configuration, la figure masculine ne peut être investie qu'à

distance ou sous une forme idéalisée, mais rarement fantasmée dans une relation affective et sexuelle réelle.

Ce refus de l'altérité masculine peut aussi être lu comme une défense contre la réactivation du trauma sexuel, dans lequel l'homme serait le porteur d'une menace de pénétration, d'intrusion ou de domination, réactualisée dans le lien projectif. C'est dans cette perspective que l'on peut comprendre chez Leila l'évitement de la proximité émotionnelle ou corporelle avec la figure masculine : l'homme n'est pas un partenaire, mais un objet externe qui suscite de l'angoisse.

La confusion des positions œdipiennes – où l'autre femme est perçue comme rivale et l'homme apparaît inaccessible – renforce chez Leila une logique fantasmatique d'exclusion et d'humiliation, dans laquelle elle se représente comme celle qui n'est jamais « choisie » ni investie. Cette exclusion réactive des angoisses profondes que D. Quinodoz (2003) articule autour de l'angoisse de castration et de l'angoisse de perte. Selon Quinodoz, l'angoisse de castration correspond à une expérience subjective de manque, de non-valeur, voire d'inexistence du sexe féminin, vécu comme un sexe « qui ne compte pas ». Dans cette perspective, Leila témoigne d'une honte d'"être sans" – sans reconnaissance, sans désirabilité, sans valeur –, et simultanément d'une culpabilité d'"avoir tenu son propre sexe, et donc sa féminité, pour rien", ce qui accentue sa blessure narcissique. Parallèlement, l'angoisse de perte se manifeste à travers la crainte d'être privée d'un lien affectif stable, d'un objet d'amour investi, et d'un espace où elle pourrait exister comme femme dans le regard de l'autre. La rivalité fantasmatique avec une autre femme cristallise ces deux angoisses : elle réactive une expérience d'insuffisance ("je ne mérite pas d'être choisie") et de dépossession ("je ne peux garder l'amour ou le désir de l'autre"). Face à l'intensité de ces angoisses, Leila tend à adopter une posture de retrait affectif. La distanciation dans la relation conjugale apparaît dès lors comme une défense contre le danger de réactivation de ces blessures narcissiques précoces, rendant difficile l'investissement stable dans un lien amoureux.

Cette configuration prend un relief particulier à la lumière de l'abus sexuel extrafamilial subi par Leila dans son enfance. Le trauma initial a précocement inscrit dans le corps et dans le psychisme de Leila une expérience de passivation, de violation et d'intrusion, qui réactualise et exacerbe les angoisses de castration et de perte. L'abus a contribué à sceller une association inconsciente entre la féminité et la vulnérabilité, entre le désir et le danger, renforçant le vécu d'un sexe qui expose,

qui menace l'intégrité, voire qui condamne à l'abandon. Dans ce contexte, la figure masculine, loin d'être un objet d'amour ou de sécurité, devient porteuse d'un trauma précoce, difficilement représentable, mais dont l'écho affectif perdure dans le lien conjugal, sous forme d'évitement, de méfiance ou de désinvestissement.

## **II) Vécu de la relation conjugale**

Bien que la trame dramatique soit enclenchée, la mise en scène des liens interpersonnels apparaît rapidement entravée, dès les premières associations. La participante semble s'interdire d'établir un lien représentation - affect à travers un évitement de toute élaboration du relationnel et du conflit interpersonnel entre l'homme et la femme, et ce dans le but de maintenir à distance l'angoisse liée à la réactivation du trauma. Les interactions entre l'homme et la femme sont à peine esquissées, comme si leur mise en récit menaçait un équilibre psychique fragile.

Cette difficulté à figurer les interactions traduit une méfiance marquée, voire une hostilité dans le couple où la dynamique relationnelle semble teintée de violence sous-jacente. En effet, l'idée que « ça peut être une femme qui subit un abus » émerge, suggérant une perception inquiétante du lien avec l'homme, où la relation n'est pas seulement source de malaise, mais devient également le théâtre potentiel d'une répétition traumatique, associée à une expérience de contrainte, de domination, projetée sur la figure masculine en raison des traumatismes sexuels antérieurs. Le couple est d'emblée envisagé sous le prisme du danger au lieu d'être un espace de réciprocité et d'intimité.

Cette représentation défensive et clivée entrave la possibilité d'un investissement émotionnel stable, rendant la dynamique du couple problématique et difficile à investir. Dans ce contexte, le vécu de la sexualité paraît problématique et la relation à la figure masculine empreinte d'une ambivalence : l'homme est perçu à la fois comme une source de danger et comme un potentiel étayage affectif. Cette contradiction se retrouve dans l'expression « c'est sûrement un homme car il embrasse la femme sur sa tête », illustrant une oscillation entre un besoin de protection et de contenance et une méfiance latente face à l'autre masculin. Il convient dans cette optique de faire allusion à Roussillon (1999) qui qualifie de déliaison représentation-affect dans les organisations post-traumatiques : les affects liés aux expériences précoces de la sexualité traumatique ne parviennent pas à être symbolisés et restent clivés, ce qui perturbe la possibilité de figurer une

scène conjugale différenciée. La participante semble incapable de construire une scène psychique intersubjective stable : les personnages sont figés, souvent tenus à distance ou sans interaction entre eux, comme si toute tentative de proximité ou de mise en relation risquait de raviver une effraction traumatique du Moi. Ce flou dans la représentation du lien conjugal suggère une difficulté profonde à investir subjectivement la relation à l'autre masculin. Le couple n'apparaît pas comme un espace différencié de co-construction, mais comme une configuration désorganisée, dominée par des affects archaïques et défensifs. L'analyse du protocole projectif, en particulier dans la façon dont les personnages sont situés dans l'espace, regardés ou ignorés, permet de mettre en lumière ce déficit d'élaboration relationnelle, où la figure masculine reste le lieu d'une projection traumatique plutôt qu'un objet de désir et de lien. Le couple, loin d'être un lieu de liaison psychique, devient un écran sur lequel se projettent les restes traumatiques non symbolisés, où la figure masculine reste le lieu d'un excès pulsionnel redouté, plutôt qu'un objet de désir, d'attachement ou de lien.

**En somme**, le protocole révèle une inhibition marquée, un contrôle émotionnel rigide et une distanciation affective, traduisant une fragilité narcissique et une difficulté à investir les relations interpersonnelles. L'image corporelle est altérée, la féminité et la sexualité sont mises à distance, et des éléments d'agressivité et d'abus surgissent sans être élaborés. La figure masculine est généralement perçue avec méfiance, associée à la menace, à la trahison et à une dynamique relationnelle conflictuelle. Cette perception entrave la possibilité d'une relation conjugale sécurisante, renforçant l'évitement affectif et sexuel. Le protocole met ainsi en évidence une difficulté à intégrer une identité féminine apaisée et à construire un lien stable avec l'objet d'amour masculin.

## **Synthèse générale**

L'analyse croisée des protocoles projectifs du Rorschach et du TAT permet de dégager un profil psychique complexe et nuancé de Leila, fortement marqué par les séquelles de l'abus sexuel infantile extrafamilial.

Au niveau du Rorschach, le Moi apparaît fragilisé, en proie à une faible capacité d'introspection et à une difficulté à s'ancrer dans une image corporelle stable et positive. Cette altération de la représentation de soi, notamment corporelle, révèle un rapport conflictuel et

souvent douloureux avec le corps, qui semble fragmenté et non intégré. Cette fragilité s'inscrit dans un contexte où la féminité est difficilement investie, comme si la participante avait instauré une sorte de cloison protectrice contre l'intrusion affective ou pulsionnelle liée à cette dimension. La sexualité, dans cette dynamique, est massivement réprimée. Les réponses au Rorschach évitent systématiquement les contenus à connotation érotique ou corporelle, témoignant d'un refoulement puissant des pulsions sexuelles. Cette inhibition pulsionnelle traduit non seulement une défense contre la douleur traumatique liée à l'abus sexuel, mais aussi une difficulté à intégrer la sexualité comme une composante naturelle et apaisée de l'identité féminine. Par ailleurs, la relation à l'autre masculin apparaît extrêmement conflictuelle. La méfiance domine, nourrie par une ambivalence mêlant peur, rancune et hostilité. Cette représentation masculine est souvent déshumanisée ou perçue comme menaçante, ce qui entrave gravement la possibilité d'établir un lien conjugal sécurisé. Ce phénomène peut être interprété comme une répétition du traumatisme, où la figure masculine, porteuse de danger et d'abus, devient un modèle interne difficile à dépasser.

Cette dynamique conduit à une rigidification et une inhibition des échanges émotionnels et une difficulté à élaborer les conflits internes. Le Moi semble alors protégé par des mécanismes défensifs tels que le clivage, le refoulement et la projection, qui, s'ils assurent une certaine stabilité, empêchent l'émergence d'un investissement relationnel authentique et apaisé.

L'exploration du TAT vient compléter ces observations en mettant en lumière les conflits internes et les fantasmes sous-jacents qui traversent la psyché de Leila. Les récits projetés dans les histoires évoquent fréquemment des scénarios de méfiance, de peur, voire d'agressivité envers la figure masculine, reflétant une ambivalence marquée. Ces contenus montrent que l'élaboration symbolique reste entravée, les défenses psychiques limitant la capacité à penser et à transformer les expériences traumatiques en une narration intégrée et cohérente. Les mécanismes de défense identifiés au TAT traduisent cette difficulté : le clivage persiste, séparant les images positives et négatives de l'autre, et les affects sont souvent figés ou atténués, empêchant une expression émotionnelle spontanée. Cette inhibition contribue à un isolement psychique et relationnel, où le désir d'intimité et d'amour se heurte à la peur et à la défiance.

Ainsi, la confrontation des données du Rorschach et du TAT révèle une cohérence remarquable. L'interprétation simultanée des deux protocoles converge pour mettre en évidence les conséquences durables de l'abus sexuel infantile sur la construction psychosexuelle, la représentation de soi et du partenaire masculin, le choix d'objet d'amour ainsi que sur la capacité à investir les relations conjugales. Cette expérience traumatique s'est traduite par une image corporelle altérée, une sexualité réprimée et désinvestie ainsi qu'une relation ambivalente à l'autre masculin. Ces facteurs contribuent à fragiliser le lien conjugal, en rendant difficile l'établissement d'une relation sécurisante et satisfaisante. La dynamique affective est ainsi caractérisée par une inhibition et une rigidité émotionnelle qui limitent la communication, la gestion des conflits et l'élaboration psychique nécessaires à un investissement amoureux serein.

En conclusion, cette analyse intégrée du Rorschach et du TAT permet de comprendre comment le traumatisme sexuel infantile extrafamilial a profondément marqué la participante sur les plans intrapsychique, affectif, corporel et relationnel.

### **3.1.3. Analyse de contenu thématique**

- **Du silence à l'expression à travers les entretiens - Présentation de Leila**

Leila est une femme âgée de 35 ans, anciennement victime d'abus sexuel extrafamilial subi depuis l'âge de 7 ans jusqu'à l'âge de 13 ans, par le concierge de l'immeuble puis un inconnu dans la rue. Elle est mariée depuis 6 ans, sans enfants. Leila manifeste d'emblée une réticence émotionnelle voire une inhibition et un contrôle notable. Cependant, elle ne tarde pas à se livrer de manière plus substantielle dès le premier entretien, comme si l'opportunité d'exprimer des éléments longtemps tus lui permettait d'élaborer plus librement. Bien que marquée par une posture défensive, elle semble saisir l'occasion de la recherche pour mettre en mots des aspects de son histoire jamais partagés, selon ses propos, notamment en ce qui concerne son passé traumatique. Cette première rencontre devient ainsi un moment où, tout en conservant une forme de contrôle sur ses émotions, Leila parvient à lier des souvenirs et des expériences enfouis. Elle se révèle capable d'une réflexion immédiate, mais cette élaboration reste teintée d'une rationalisation qui masque parfois la profondeur de ses affects. Ce premier entretien témoigne d'une forte volonté de donner du sens à son passé, tout en maintenant une forme de distance émotionnelle.



Le cadre de l'entretien, structuré et bien défini, semble offrir un espace suffisamment bienveillant et sécurisé pour que Leila puisse s'exprimer. Le respect du cadre thérapeutique, tout en étant une démarche de recherche, joue un rôle essentiel dans le processus de mise en mots de ses expériences refoulées. Ce cadre crée un environnement de confiance propice à l'expression des émotions et à la levée du refoulement, qui permet à Leila de se livrer davantage au fur et à mesure des entretiens.

Au deuxième entretien, une dynamique plus ouverte se déploie : les résistances semblent se relâcher et la relation devient plus propice à l'exploration des contenus émotionnels. Les thèmes du corps et de la sexualité, longtemps refoulés, surgissent avec plus de force, et Leila commence à mettre des mots sur certaines expériences douloureuses. La relation avec la participante devient plus manifeste, et un travail de symbolisation se met en place. Nous observons chez Leila un début de mise en sens de son vécu, notamment à travers sa capacité croissante à relier ses ressentis corporels, ses émotions et ses souvenirs. Elle parvient progressivement à traduire en mots des expériences auparavant indicibles ou restées à l'état d'affects bruts. Cette mise en récit marque ainsi un travail d'élaboration et de transformation psychique, où les traces traumatiques commencent à s'inscrire dans une trame narrative cohérente. L'empathie et l'écoute active permettent à Leila d'exprimer plus librement ses difficultés, notamment en lien avec ses relations intimes. Leila exprime ouvertement que cet entretien était attendu tout au long de la semaine, ayant intégré cet espace comme un lieu d'expression et de libération.

Le troisième entretien, survenant deux semaines après le deuxième et une semaine après la passation des épreuves projectives, marque un tournant décisif. Dans cet entretien, Leila est encore plus réceptive et engageante. La prise de conscience des mécanismes de défense, ainsi que les réponses fournies aux épreuves projectives, permettent une mise en sens plus élaborée. Leila commence à revisiter ses relations passées à la lumière de ses expériences traumatiques, notamment dans son rapport aux figures masculines. Un travail d'exploration et d'élaboration psychique se déploie autour des représentations du corps et de la sexualité, laissant émerger des conflits intrapsychiques non résolus et des projections issues de l'effraction traumatique. Leila commence à identifier les tensions internes qui subsistent entre son désir de vivre une sexualité épanouie et les angoisses profondes, héritées de son expérience traumatique, qui entravent cette possibilité. Ces conflits intrapsychiques se manifestent notamment par une ambivalence marquée vis-à-vis des figures masculines, oscillant entre attirance, besoin de

reconnaissance et crainte d'intrusion ou de domination et méfiance. Leila éprouve également des difficultés à investir son propre corps comme lieu de plaisir, celui-ci restant marqué par l'empreinte du trauma. Par ailleurs, certaines de ses associations révèlent la persistance de scènes traumatiques non élaborées, qui resurgissent à travers des projections défensives : son passé traumatique semble hanter ses relations présentes, dans un mécanisme de répétition et de distorsion des figures masculines. Dans ce contexte, le processus d'élaboration psychique en cours met au jour une imago masculine investie d'affects négatifs – menace, domination, intrusion, violence – ce qui complexifie la possibilité d'établir un lien conjugal stable et sûr. La sexualité semble ainsi traversée par des enjeux défensifs, le corps étant davantage vécu comme un lieu de péril - marqué par l'empreinte du trauma - que comme un espace d'échange pulsionnel de désir et de plaisir. Le troisième entretien est marqué par une plus grande fluidité associative, favorisant l'émergence d'éléments transférentiels, notamment l'idéalisation de la figure du chercheur et la mise en lien progressive entre des événements traumatiques de l'enfance et les modalités actuelles d'investissement affectif et sexuel. Cette articulation entre passé et présent ouvre la voie à une transformation des représentations internes - notamment celles liées au corps, à la sexualité et aux figures masculines - soutenant une amorce de subjectivation du trauma. Les représentations jusque-là figées et marquées par l'effraction traumatique commencent à être remaniées sous l'effet du travail associatif et du lien transférentiel. Leila accède à une forme de représentabilité de l'expérience traumatique, jusque-là enkystée dans des zones de non-représentation ou de forclusion du sens (Roussillon, 1999). Nous faisons allusion, en ce sens, à Kaës (2012), pour qui, le trauma peut être élaboré lorsque le sujet parvient à construire un espace de liaison psychique entre l'effroi initial et une fonction tierce, ici incarnée par le cadre de l'entretien, la parole, et le chercheur en position de témoin impliqué mais contenant. La dynamique transférentielle – marquée notamment par l'idéalisation de la figure du chercheur – joue ici un rôle de contenant psychique (Bion, 1962), permettant à Leila de déposer des fragments d'expériences traumatiques jusque-là irreprésentables. En ce sens, la subjectivation du trauma ne consiste pas simplement à « raconter » l'événement, mais à le transformer psychiquement, en l'articulant à des affects reconnus et à un espace intersubjectif suffisamment sécurisant. Une telle élaboration permet au sujet de se dégager de la compulsion de répétition pour s'inscrire à nouveau dans une dynamique de désir.

- **Analyse du mouvement discursif et du registre non verbal**

Nous relevons au sein du discours de Leila la présence d'un nombre important de silences intra-récit, entrecoupant sa parole, précédant ou suivant essentiellement des éléments discursifs anxiogènes et témoignant d'une charge émotionnelle. Des hésitations et des interjections répétitives - telles que « euh », « hmm » – précèdent plutôt l'émission de propos en lien avec la conflictualité conjugale. Des rires nerveux inadvertants se manifestent tout au long des entretiens, dont le recours peut être entendu comme une modalité défensive face à une angoisse de pénétration et d'intrusion, réactivée par l'évocation du traumatisme sexuel. Ces manifestations peuvent également s'inscrire comme une tentative de résolution d'un conflit intrapsychique ravivé lors de l'entretien, ou encore signer un embarras et dissimuler un malaise éprouvé.

Dès le début du premier entretien, une appréhension se manifeste chez Leila, traduisant une certaine réserve face à l'échange. Elle énonce « Je n'ai confiance en personne, mais je pense que je peux vous faire confiance. Vous avez l'air gentille et contenante. » Cette déclaration peut être lue comme une dénégation, dans la mesure où l'énonciation d'une possible confiance vient voiler une méfiance plus profonde encore active. Elle témoigne d'une ambivalence transférentielle initiale, où le désir de nouer une relation de confiance avec la chercheuse – ou de s'appuyer sur un objet contenant - reste entravé par des mécanismes de défense liés à la peur de l'intrusion et de la trahison. L'emploi du terme « contenante » révèle une attente implicite de protection et de cadre, suggérant que la possibilité d'un échange repose sur la capacité de l'interlocutrice à offrir un espace sécurisant et bienveillant. Ainsi, Leila adhère d'emblée à la suite des clarifications et des explications fournies au sujet de la démarche de la recherche, de l'importance de la confidentialité et de la bienveillance du cadre. Elle se lance progressivement dans de nombreuses associations et élaborations, témoignant ainsi d'un mouvement intrapsychique qui traduisait à la fois une tentative de mise en sens et une ouverture à l'exploration de son vécu.

Le discours de Leila présente des marques discursives apparentes – telles que des pauses, des changements d'intonation vocale et des prolongations de mots (comme luiiii, un peuuu, etc.) – qui témoignent de ruptures ou d'ajustements dans le fil de la pensée, notamment lorsque sont abordés des souvenirs chargés émotionnellement ou des thématiques difficiles. Ces manifestations semblent traduire une élaboration en cours, voire une mise à distance défensive face à des affects

trop intenses pour être directement verbalisés. De même, un nombre important de remâchages (« la plus forte dans le couple », « prouver que je suis forte », « la femme est plus forte que l'homme »), d'allers-retours contradictoires et d'annulations d'extraits de phrases prononcées est constaté (« sexuellement, je ne me sens pas totalement satisfaite, mais ces derniers temps, ce n'est plus ma priorité »).

La communication ne se limite pas à la dimension verbale ou langagière mais s'installe également par le biais de modalités non verbales - posture corporelle, gestuelle, mimiques faciales, etc. – et paraverbales - intonation vocale, silences, soupirs, ... –. Ces registres jouent un rôle primordial dans l'expression émotionnelle et traumatique. Chez les femmes victimes, ils constituent souvent des vecteurs privilégiés d'expression des séquelles des traumatismes, souvent difficilement verbalisables.

Nous signalons dès lors chez Leila une agitation psychique, lors de l'entretien, dont la sévérité varie dépendamment de la nature des propos émis. Son regard expressif véhicule principalement des affects de tristesse, des évocations d'injustice, de désespoir et d'appel à l'aide. Il importe de signaler qu'une fixation visuelle se produit à certains moments, accompagnée de moments de silence. Leila s'avère hypervigilante, très attentionnée et pleinement à l'écoute. Des soupirs émis d'une façon répétitive témoignent d'une gêne respiratoire, en miroir de la lourdeur du vécu émotionnel.

Vers la fin des entretiens, Leila relate un soulagement conséquent à la verbalisation et à l'extériorisation du vécu abusif, évoquant le poids du non-dit dans son quotidien.

En s'appuyant sur l'analyse des occurrences, il est possible d'identifier des axes thématiques principaux ainsi que des sous-catégories spécifiques. Ces éléments permettent d'organiser et de structurer les données issues du corpus afin d'en dégager des tendances significatives. Le tableau ci-dessous illustre cette classification en mettant en évidence les différentes dimensions explorées au sein du récit de Leila.

| Catégorie                                                             | Sous-catégorie                                                    | Sujet 1    |
|-----------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>Catégorie 1</b><br><br>1.1.Représentation de soi                   | Dépossession identitaire / perte d'individuation                  | 8          |
|                                                                       | Angoisse d'anéantissement                                         | 9          |
|                                                                       | Fragilité des assises narcissiques                                | 1          |
|                                                                       | La femme se représente comme étant résiliente                     | 5          |
|                                                                       | La femme se représente positivement                               | 5          |
|                                                                       | <b>Sous-total</b>                                                 | <b>28</b>  |
| <b>Catégorie 1</b><br><br>1.2. Image corporelle                       | Le corps féminin comme objet de menace et de vulnérabilité        | 5          |
|                                                                       | Le corps féminin comme source de malaise                          | 7          |
|                                                                       | <b>Sous-total</b>                                                 | <b>12</b>  |
| <b>Catégorie 1</b><br><br>1.3. Vécu de la féminité et de la sexualité | Refus de la féminité                                              | 8          |
|                                                                       | Difficulté d'appropriation de l'identité sexuée                   | 4          |
|                                                                       | Insatisfaction sexuelle                                           | 3          |
|                                                                       | Exigences et attentes idéalisées à l'égard du partenaire          | 3          |
|                                                                       | Absence de contenance psychique                                   | 2          |
|                                                                       | Clivage entre désinvestissement de la sexualité et hypersexualité | 2          |
|                                                                       | <b>Sous-total</b>                                                 | <b>22</b>  |
| <b>Catégorie 2</b><br><br>2.1. Représentation du partenaire masculin  | Représentation négative de la figure masculine                    | 20         |
|                                                                       | Le partenaire est perçu comme une figure contenante.              | 3          |
|                                                                       | <b>Sous-total</b>                                                 | <b>23</b>  |
| <b>Catégorie 2</b><br><br>2.2. Vécu de la relation conjugale          | Supériorité et domination perçues de la part de la femme          | 12         |
|                                                                       | Sentiment d'insatisfaction conjugale                              | 12         |
|                                                                       | <b>Sous-total</b>                                                 | <b>24</b>  |
| <b>TOTAL</b>                                                          |                                                                   | <b>109</b> |

Les axes de la première catégorie (représentation de soi, image corporelle, vécu de la féminité et de la sexualité) s'inscrivent dans la première hypothèse opérationnelle ("L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans,

influence leur psychosexualité en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité”). Les axes de la deuxième catégorie (représentation du partenaire masculin, vécu de la relation conjugale) correspondent à la seconde hypothèse opérationnelle (“L’abus sexuel extrafamilial subi dans l’enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur choix d’objet d’amour masculin en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation)”).

Dans cette perspective, nous présenterons une analyse plus détaillée des différentes catégories et sous-catégories identifiées à travers le discours de Leila. Cette analyse est structurée en fonction de son vécu et de son récit, mettant en évidence la manière dont chaque axe se manifeste dans son expérience subjective. Elle est ensuite interprétée à la lumière des hypothèses de recherche afin d’examiner les effets du traumatisme sexuel sur sa psychosexualité et son choix d’objet d’amour masculin.

### **1.1. Représentation de soi**

Une fragilité des assises narcissiques est relevée chez Leila, dans la mesure où elle peine à construire une image d’elle-même solide et cohérente. Cette instabilité identificatoire se manifeste par une hésitation marquée lorsqu’elle évoque son histoire personnelle, des souvenirs lacunaires et une narration ponctuée d’incertitudes et de remaniements : « Dans mon enfance, je n’ai pas beaucoup de souvenirs, honnêtement, j’ai fait un “delete” mental. [...] Je n’aimais pas trop mon enfance ». Ce flou identitaire s’étend également à la construction de son identité de genre : « Dès mon plus jeune âge, je voulais être comme mon grand frère. [...] Je ne voulais pas être une fille. » Leila évoque un conflit autour de son identité féminine, exprimé par une double dynamique : d’une part, un désir d’identification à l’autre sexe « Je voulais être comme mon grand frère », et d’autre part, un refus de son propre sexe « Je ne voulais pas être une fille ». Ce mouvement psychique témoigne à la fois d’un refus du féminin et d’une tentative défensive de s’en distancier. La féminité semble pour elle associée à un vécu de malaise, de persécution et de menace. Cette ambivalence peut évoquer une labilité identificatoire proche de celle que l’on retrouve dans

une organisation névrotique d'allure hystérique, où les repères d'identité de genre peuvent être vécus de manière labile, investis de manière conflictuelle, voire idéalisés ou rejetés en fonction des enjeux inconscients de la relation à l'autre. Dans une telle perspective, l'identification à la figure du frère pourrait constituer une défense contre une féminité vécue comme vulnérable ou menaçante, notamment dans un contexte de traumatisme sexuel. L'effacement des souvenirs d'enfance et la difficulté à se représenter son propre passé viennent renforcer cette hypothèse d'un Moi fragilisé, aux limites poreuses, ayant recours à des remaniements défensifs face à l'insoutenable. Ce mouvement défensif, révélateur d'un refus du féminin, peut être mis en lien avec ce que Freud (1933) a décrit comme une difficulté d'acceptation de la castration, où le féminin, perçu comme manque, devient objet de rejet et d'angoisse. En écho à cette perspective, Stoller (1989) distingue le sexe biologique de l'identité de genre et montre comment des expériences traumatiques précoces peuvent perturber la construction d'une identité sexuée stable. Chez Leila, le refus du féminin apparaît comme une tentative défensive de s'éloigner d'une position associée à la vulnérabilité et à l'intrusion traumatique. Dans cette perspective, Chasseguet-Smirgel (2013) évoque l'idéalisation du masculin comme mécanisme de défense contre un vécu persécuteur du féminin, notamment lorsque la féminité est associée à une position de passivité, de fragilité ou d'emprise. Pour elle, certaines patientes, confrontées à une représentation angoissante de la féminité - vécue comme source de danger, d'envahissement ou d'humiliation – cherchent à s'identifier à des figures masculines perçues comme actives, protectrices et invulnérables. Cette idéalisation du masculin, qui s'accompagne souvent d'un rejet ou d'un dénigrement du féminin, permettrait alors de se défendre contre une image interne du féminin chargée d'affects persécuteurs. Chez Leila, cette dynamique défensive se manifeste par une mise à distance du féminin vécu comme menaçant, au profit d'identifications masculines valorisées, assurant une forme de maîtrise et de protection narcissique contre l'intrusion traumatique.

Le refus du féminin chez Leila peut dès lors être compris comme une tentative de se défendre contre l'angoisse de passivité et d'intrusion, souvent ravivée chez les sujets ayant vécu des abus. La féminité ne constitue alors pas pour elle une position assumable subjectivable, mais une menace contre laquelle il devient nécessaire de se défendre par des identifications masculines. Ce refus du féminin, perçu comme passif et vulnérable, s'accompagne alors chez Leila d'un surinvestissement

de traits masculins à forte valeur phallique, mobilisés comme rempart contre l'angoisse d'intrusion et visant à renverser la position de soumission initialement subie. Cette stratégie défensive peut être rapprochée du mécanisme d'identification à l'agresseur, tel que théorisé par A. Freud (1936), puis repris par Chagnon (2011). Il montre comment certains sujets, confrontés à un trauma ou à un vécu d'impuissance, peuvent s'identifier à la personne de l'agresseur – en adoptant certains de ses attributs physiques ou moraux – ou à l'agression elle-même, en intégrant ses modalités d'expression ou ses symboles de puissance.

Cette fragilité narcissique est toutefois contrebalancée par une représentation d'elle-même positive et résiliente, témoignant d'une tentative de restauration du Moi. Cette oscillation pourrait refléter un travail de reconstruction identitaire face à l'empreinte du vécu traumatique. L'instabilité de ses repères internes semble alimentée par une angoisse d'anéantissement et de mort « j'avais une peur extrême, par exemple, j'étais convaincue que si j'étais une fille, j'allais mourir, ou que si j'explosais une ampoule, j'allais mourir ». Leila oscille entre la peur de la dissolution de son être et le besoin impérieux de se reconstruire autour de repères tangibles. Elle met en lumière son incapacité à « vivre pleinement son identité de femme », et la réussite devient un substitut identificatoire : « Ce qui me donne une assurance en tant que femme, c'est plutôt ma réussite dans la vie, dans tout ce que j'entreprends ». Cette quête de réussite peut être interprétée comme une tentative de contenir l'angoisse et de restaurer une continuité identitaire par le biais de l'activité et de la performance. Ce recours à l'agir – au faire – semble fonctionner comme un mode de défense opératoire, visant à pallier les failles narcissiques et à maintenir une forme d'existence psychique face à la menace d'effondrement.

## **1.2. Image corporelle**

Le corps féminin comme objet de menace et de vulnérabilité exprime une relation ambivalente au corps sexué. Les expériences d'abus sexuel infantile vécues ont entraîné chez Leila un investissement de son corps comme un espace à la fois dangereux et exposé « Je me souviens que le concierge de l'immeuble... me touchait d'une manière qui me mettait mal à l'aise ». Ce passage illustre l'angoisse d'être touchée de manière inappropriée, tout en révélant l'incapacité de Leila à verbaliser ce qu'elle ressentait, illustrant une forme de dissociation « À cet âge, je ne comprenais pas bien ce qui se passait, mais je sentais que ce n'était pas normal ». Ce type de contact, perçu



comme menaçant, contribue à l'image du corps féminin comme espace vulnérable et envahi. La mention de la peur extrême et de l'incertitude liée au corps (refus de son identité de fille et identification au masculin) laisse présager une relation conflictuelle avec la corporéité « Je voulais avoir un zizi comme lui, faire pipi debout comme lui. Je ne voulais pas être une fille ». Le refus du féminin peut également être vu comme un rejet symbolique de la vulnérabilité associée à la féminité, ainsi qu'un moyen de mettre à distance une image du corps féminin vécue comme source de malaise. Cette mise à distance s'exprime notamment dans ses rêves récurrents de chute dans un grand feu, une image symbolique d'une fragilité et d'une menace corporelles et psychiques : « Je sautais sur un trampoline très fin, il se déchirait et je tombais dans un grand feu ». Le feu, dans cette image onirique, peut être compris comme une figure ambivalente : à la fois destructrice et purificatrice. Il symbolise la violence d'un affect insoutenable menaçant l'intégrité du Moi, tout en laissant entrevoir une possible transformation par la traversée du traumatisme.

### **1.3. Vécu de la féminité et de la sexualité**

Une difficulté d'appropriation de l'identité sexuée est mise en exergue dans les entretiens, marquée par un rejet de la position féminine et du féminin, ainsi qu'une identification au masculin, ce qui pourrait être interprété comme un mécanisme défensif. En effet, Leila exprime un désir d'être comme son frère : « Je voulais avoir un zizi comme lui, faire pipi debout comme lui », illustrant un désir d'appropriation de l'organe pénien, envisagé comme signifiant symbolique de puissance, de protection et d'invulnérabilité. Dans la perspective freudienne, le pénis ou le phallus incarne une fonction symbolique centrale dans la structuration de l'identité sexuée et du narcissisme, en lien avec le pouvoir d'agir, la maîtrise et la reconnaissance comme sujet. Ce fantasme d'avoir le phallus peut ainsi être compris comme l'expression d'une difficulté d'appropriation de l'identité sexuée, marquée chez Leila par un rejet de la position féminine et une identification défensive au masculin. Ce mouvement psychique prend tout son sens lorsqu'on le met en lien avec l'impact effracteur des expériences d'abus sexuels vécues dans l'enfance, qui ont perturbé le développement psychosexuel de Leila. L'effraction traumatique a profondément affecté le sentiment de sécurité corporelle et psychique, en ravivant une angoisse de passivité, de castration et de dépossession. Dans ce contexte, le féminin est vécu non comme une position subjectivable, mais comme une menace d'intrusion. L'identification phallique apparaît alors

également comme une tentative défensive de restaurer une posture de maîtrise, en se positionnant du côté de l'agresseur plutôt que de la victime. Avoir le phallus devient ainsi une réponse à l'abus : une contre-identification à la posture de soumission, une défense contre l'effondrement narcissique.

Leila mentionne : « J'ai rejeté mon identité féminine parce que je ne voulais pas assumer ce rôle », ajoutant « je ne me sens pas vivre le rôle de la femme que l'on est censée vivre ; je n'arrive pas à me sentir pleinement femme. C'est comme si je ne vivais qu'une partie de moi en tant que femme. Je ne sais pas si c'est bien ou mal... Je ne m'intéresse pas tellement aux choses qui importent généralement aux femmes. Ce n'est pas que je n'ai pas ces aspects en moi, mais je ne sais pas comment l'expliquer... ».

Le vécu abusif ainsi que les perturbations identitaires et psychosexuelles précitées trouvent écho dans une insatisfaction sexuelle, telle qu'exprimée par Leila : « Sur le plan sexuel, je ne me sens pas satisfaite à 100 % ». Parallèlement, ses exigences idéalisées à l'égard du partenaire, comme le choix d'un homme vierge, semblent constituer un moyen défensif. Leila précise « Mon choix s'est porté sur lui parce que je savais qu'il était vierge », ajoutant que l'un de ses « critères les plus stricts était d'être avec un homme n'ayant jamais eu de relation » avant elle. Ce choix pourrait être interprété comme une tentative de sécuriser psychiquement la relation, en minimisant les risques perçus et en évitant des situations susceptibles de raviver les traumatismes passés. Leila semble ainsi chercher à exercer un contrôle sur l'intimité, en s'assurant que son partenaire n'apporte pas de "bagages" émotionnels ou sexuels qui pourraient réveiller ses angoisses profondes. Cependant, elle évoque aussi un manque de contenance psychique au sein de la relation : « Il n'est pas à mon écoute ... je lui dis ce que j'aime ou je n'aime pas, mais il ne prend pas toujours cela en considération ». Ce manque de réponse empathique du partenaire renforce son sentiment de déconnexion et d'insatisfaction. Ainsi, un clivage entre désinvestissement de la sexualité et hypersexualité peut être observé, en lien avec la manière dont la sexualité devient tour à tour secondaire, voire sans importance. Leila confie : « Ces derniers temps, ce n'est plus une priorité ».

## 2.1. Représentation du partenaire masculin

La représentation négative de la figure masculine semble s'inscrire dans une perception de la réalité médiatisée par l'expérience traumatique, où l'homme est appréhendé comme une figure fondamentalement menaçante, voire intrusive. Cette méfiance, présente dès l'enfance « La plupart des hommes harcèlent, trompent... Ces idées ont été fortement ancrées en moi depuis mon plus jeune âge » s'enracine dans des stéréotypes négatifs associés à l'homme, et semble constituer une défense projective visant à maintenir à distance l'objet masculin vécu comme persécuteur. Ce type de perception projective s'inscrit dans ce que Laplanche (1992) décrit comme une réactivation constante du trauma dans la rencontre avec l'altérité, où le sujet se trouve confronté à une relance de l'énigme sexuelle initialement vécue comme effractante. Le trauma sexuel semble ainsi avoir laissé une empreinte durable dans l'appareil psychique. La relation à l'homme devient alors le théâtre d'une mise en scène fantasmatique du trauma, où la menace est anticipée, projetée et évitée, au prix d'une véritable rencontre avec l'altérité.

Tout au long des entretiens, Leila évoque une inversion des rôles lorsqu'elle décrit son conjoint : « Dans mon couple, je ressens un déséquilibre des rôles. J'ai l'impression que nous avons inversé les rôles : mon mari est plus émotionnel, plus sensible, alors que moi, je fonctionne de manière plus structurée et analytique. Au début, j'ai tout pris en charge, j'ai assumé plus que nécessaire, mais aujourd'hui, je ressens une saturation. Je réalise que je me suis mise dans ce rôle et que ce n'est pas juste. J'ai porté plus que je ne le devais, et maintenant, je ressens une frustration. Ce n'est pas sa faute, c'est moi qui l'ai habitué ainsi. Mais il arrive un moment où l'on ne peut plus tout porter seul ». Cette dynamique pourrait être influencée par un processus défensif visant à éviter la répétition du rôle de passivité et de soumission vis-à-vis de l'autre masculin, un rôle qu'elle associe à une vulnérabilité vécue antérieurement. En prenant en charge excessivement la relation, Leila tente de se protéger contre l'abandon ou l'impuissance via le contrôle, mais cette stratégie crée finalement une surcharge émotionnelle, générant frustration et déséquilibre dans la relation. En parallèle, Leila relate à plusieurs reprises ses attentes élevées envers les hommes : « Peut-être ai-je toujours eu une attente trop élevée envers les hommes, ce qui fait que je les trouve faibles lorsqu'ils ne correspondent pas à ces attentes ». Ces dernières semblent découler d'un idéal qu'elle s'est construit au fil du temps, en réponse à des expériences passées où la figure masculine n'a pas répondu à ses besoins émotionnels ou sécuritaires. En exprimant cette exigence, elle pourrait

chercher à protéger ses propres vulnérabilités émotionnelles, en espérant que son partenaire incarne une forme de force ou de stabilité qui compense les blessures non résolues de son passé. Cette attente de perfection pourrait également être une tentative inconsciente de contrôler la relation, en cherchant à éviter les déceptions et les souffrances passées. Les trois évocations de la figure contenante de son mari, rapidement contredites voire annulées (« Il est attentionné à sa manière, mais il n'est pas un bon auditeur » ; « Je ressens un manque d'attention... Peut-être qu'il manque d'expérience dans ce domaine... Je sais qu'il essaie, mais c'est comme si pour lui, c'était un effort énorme de faire preuve de tendresse »), représentent un contrepoids aux vingt mentions de la figure masculine négative, illustrant la tension entre son désir de soutien émotionnel et la projection de ses expériences traumatiques passées sur les hommes en général. Cette dynamique met en évidence l'ambivalence de Leila, oscillant entre un besoin de sécurité affective et la méfiance envers l'autre masculin.

## **2.2. Vécu de la relation conjugale**

Le vécu de la relation conjugale chez Leila est marqué par une dynamique complexe où des sentiments de supériorité et de domination perçus vis-à-vis de son conjoint se mélangent à un sentiment d'insatisfaction conjugale récurrent. Leila semble osciller entre des tentatives de contrôle et une frustration non résolue. Le sentiment de supériorité qu'elle exprime, tel que « J'ai l'impression que j'occupe plus de place que lui dans notre relation. Je suis la plus forte, la plus déterminée », peut être interprété comme une défense contre un passé où elle a pu se sentir vulnérable ou impuissante face aux figures masculines. De même, l'affirmation « Je prends souvent des décisions importantes sans lui demander son avis » illustre une position de domination, où Leila cherche à inverser les rapports de pouvoir vécus dans son histoire.

En somme, l'analyse du récit de Leila met en lumière l'impact profond du traumatisme sexuel infantile extrafamilial sur sa psychosexualité et sur son choix d'objet d'amour masculin. Ce traumatisme ne se réduit pas à une blessure affective ; il induit une transformation durable de son rapport au corps, au désir et à l'autre masculin. Leila semble construire son identité en s'appuyant sur un rejet défensif de la vulnérabilité, en s'opposant aux caractéristiques psychiques traditionnellement associées au féminin, telles que la réceptivité, la dépendance affective, l'ouverture à l'autre, vécues comme autant de failles susceptibles de la replonger dans une position

passive et traumatique. Ce refus du féminin apparaît ainsi comme une formation réactionnelle protectrice face à l'effraction traumatique. Sur le plan corporel, le corps de Leila n'est pas investi comme lieu de plaisir ou de lien, mais comme un espace menacé, exposé à la répétition d'une intrusion. Cette perception contribue à une insatisfaction sexuelle persistante, doublée d'exigences idéalisantes à l'égard du partenaire, censé incarner une figure de sécurité absolue et de respect. La projection inconsciente des figures de l'agresseur sur le partenaire masculin, en particulier sur le conjoint, réactive une position défensive marquée par la méfiance et l'incapacité à s'abandonner émotionnellement dans la relation (refus de s'abandonner, refus de la passivité). Afin de se prémunir contre toute forme de dépendance ou de soumission, Leila s'avère dominante dans le lien conjugal et assure le contrôle et la prise en charge de la relation. Ce renversement de positions semble fonctionner comme un mécanisme de défense contre la réactivation traumatique d'une passivité imposée. La dynamique conjugale de Leila, oscillant entre contrôle et frustration, rejoue ainsi les effets du traumatisme dans son lien à l'autre masculin.

Comme le souligne Chabert (2019), le féminin, associé à l'infantile et à des représentations de masochisme, de passivité et de vulnérabilité, éveille des fantasmes de pénétration et d'intrusion, en particulier lorsque la réconciliation avec la dimension maternelle n'a pas eu lieu. Leila, qui n'est pas mère, ne semble pas pour autant s'être identifiée de manière apaisée à une fonction maternelle symbolique. Si certaines de ses attitudes dans le lien conjugal - notamment sa tendance à prendre en charge - pourraient évoquer un versant maternel, elles relèvent davantage d'un contrôle défensif que d'un maternage contenant. Cette difficulté à investir une position maternelle nourricière, protectrice et symbolisante pourrait contribuer à la conflictualité de son rapport au féminin et à son impossibilité d'en faire un lieu d'élaboration subjective.

Dans ce contexte, l'adresse au clinicien - ici chercheur - constitue un point d'ancrage subjectif possible. La dynamique transférentielle, dans le cadre de la recherche, se manifeste chez Leila par un discours contrôlé, rigide, marqué par une volonté manifeste de maîtrise et par un clivage des affects, maintenus hors du champ de l'entretien. Cette économie psychique défensive permet de contenir l'angoisse et d'éviter toute mise en danger du Moi face à une éventuelle réactivation du trauma. Toutefois, à travers cette résistance à l'investissement affectif de la relation, se dessine une forme de disponibilité paradoxale : un appel implicite à l'aide, masqué par la posture défensive, mais néanmoins perceptible dans son désir de poursuivre les entretiens.

Ce mouvement s'accompagne d'une certaine idéalisation du chercheur, investi comme figure de sauveur, dans une configuration transférentielle teintée d'une ébauche de dépendance inconsciente. Ce dispositif a permis d'accompagner Leila dans une élaboration progressive de son expérience traumatique et d'amorcer une réintégration partielle mais signifiante des affects jusque-là clivés, tels que la peur, la honte, la colère, la tristesse, le sentiment de perte. Des éléments du trauma, initialement refoulés ou gardés en silence, ont progressivement pu être réintroduits dans l'échange thérapeutique, selon un rythme propre à Leila et en lien étroit avec ses défenses. Il ne s'agissait pas d'un travail analytique à proprement parler, mais d'un espace d'élaboration psychique préliminaire, où le refoulé a pu, par moments, affleurer sous des formes atténuées ou métaphoriques. Dans cette perspective, le positionnement du chercheur devait articuler fonction de contenance et éthique de non-intervention, afin d'ouvrir un espace de parole suffisamment sécurisant sans risquer d'induire une posture thérapeutique inadéquate dans le cadre de la recherche. Leila n'ayant jamais été engagée dans un processus thérapeutique, l'enjeu était de permettre une première mise en mots de son expérience dans un cadre contenant, sans confondre fonction clinique et cadre de recherche. Trouver un équilibre entre présence et retrait, en respectant les défenses du sujet tout en les rendant pensables, a contribué à créer un espace tiers où une parole subjective a pu émerger. Ainsi, bien que les entretiens n'aient pas eu vocation à instaurer une démarche psychothérapeutique ou psychanalytique à proprement parler, ils ont néanmoins permis à Leila d'expérimenter une forme d'adresse contenant et non intrusive. En ce sens, cet espace de recherche, traversé par une dynamique transférentielle singulière, peut être lu comme une préparation possible à l'éventualité future d'un travail analytique plus engagé.

### **3.2. Deuxième cas clinique : cas de Marie**

*Marie, 34 ans, mariée depuis 10 ans, sans enfants, anciennement victime d'abus sexuel extrafamilial (subi vers l'âge de 10 ans par un inconnu dans la rue).*

#### **3.2.1. Passation et interprétation du Rorschach**

- **Dynamique de la passation : relation au test et à la clinicienne**

La production au Rorschach est soutenue par une forte inhibition et une restriction de l'élaboration (9 réponses et un refus). Cette moindre élaboration est en lien avec une posture défensive généralisée plutôt qu'un manque d'engagement volontaire, structurée autour d'un

refoulement massif et d'un désengagement psychique vis-à-vis de ses représentations internes. Le contraste entre la nature projective de l'épreuve et la retenue dont fait preuve la participante met en lumière un conflit intrapsychique face à l'émergence de contenus inconscients. Le recours quasi exclusif au mode d'appréhension global ( $G = 78 \%$ ), au détriment des détails ( $D = 22 \%$ ) et en l'absence totale de petits détails, reflète une difficulté à différencier et à discriminer les éléments perceptifs, traduisant un repli défensif face à la complexité du matériel. Cette pauvreté d'élaboration, tant sur le plan perceptif que cognitif, fonctionne comme une défense contre une effraction psychique ressentie comme menaçante. Il ne s'agit pas ici d'un déficit cognitif ou d'un désintérêt, mais d'une stratégie de protection face à des représentations internes potentiellement désorganisantes qui pourraient raviver sa souffrance. Marie manifeste une mise à distance active du cadre projectif et de la figure de la clinicienne, traduite au premier abord par une relation transférentielle minimale, pauvre en affects et en mouvements d'investissement. L'engagement émotionnel dans la passation est fortement inhibé, produisant un espace intersubjectif figé, faiblement métabolisable, où la circulation des représentations demeure bloquée. Cette posture défensive témoigne d'une difficulté à s'appuyer sur la présence de l'autre - ici le chercheur ou le clinicien - comme pare-excitation ou contenant psychique, c'est-à-dire comme un soutien permettant de filtrer, moduler ou symboliser les éprouvés internes.

Le Moi semble recourir à un retrait rigide, empêchant la levée des mécanismes de clivage ou de déni nécessaires à l'amorçage d'un travail associatif plus fin. Ce verrouillage défensif freine toute élaboration psychique et révèle une conflictualité enkystée, résistante à la mise en pensée. La transitionnalité sollicitée par le Rorschach reste ainsi globalement imperméable, presque désertée par les mouvements projectifs ou identificatoires. L'absence d'investissement de l'objet et la raréfaction des échanges affectifs évoquent un repli narcissique majeur, dans lequel l'objet est tenu à distance, évité dans sa fonction contenant et subjectivante. Cette stérilité psychique peut être interprétée comme l'indice d'une angoisse d'intrusion, contre laquelle le psychisme érige un pare-excitation rigide afin d'éviter la réactivation de traces mnésiques traumatiques non intégrées. Toutefois, Marie fait appel à plusieurs reprises à la clinicienne afin de s'assurer qu'elle répond correctement, signe d'un besoin de validation externe et d'une incertitude quant à sa capacité à répondre adéquatement à la consigne. Ces appels à l'autre peuvent être interprétés comme les seuls mouvements transférentiels repérables, traduisant à la fois une recherche de

soutien et une ambivalence à l'égard de la position subjective engagée par le test. Cette ambivalence se manifeste dans la coexistence de deux mouvements psychiques opposés : d'un côté, une demande explicite de validation, qui révèle un besoin de réassurance, de soutien et d'étayage externe face à une tâche vécue comme insécurisante ; de l'autre, un retrait généralisé, une absence d'investissement affectif, et une mise à distance de l'objet, qui témoignent d'un refus implicite d'entrer dans une dynamique transférentielle engageante. Autrement dit, elle sollicite la présence de la clinicienne tout en la maintenant dans une position périphérique, évitant qu'elle puisse véritablement jouer un rôle de contenant psychique. Ce double mouvement révèle une conflictualité interne non résolue dans le rapport à l'objet : le besoin d'un autre supportant est en tension permanente avec une angoisse d'intrusion ou de perte de contrôle, justifiant ainsi le recours à une posture défensive rigide.

- **Présentation et interprétation du psychogramme**

Le discours de Marie, lors de la passation, se caractérise par un très haut degré d'inhibition verbale et associative. Les hésitations nombreuses, les interruptions fréquentes du discours, la voix extrêmement basse, voire presque inaudible, traduisent une atteinte significative de la capacité de symbolisation. Les mots semblent peiner à émerger, comme s'ils étaient retenus à l'orée de la pensée. La production verbale est morcelée, heurtée, ponctuée de silences prolongés, et entrecoupée de rires nerveux témoignant d'une tension interne difficilement contenue. L'extinction vocale intermittente, relevée à plusieurs reprises, évoque une impossibilité à donner forme aux éprouvés, comme si l'appareil psychique défaillait dans son rôle de transformation de l'excitation en représentations. Ce mutisme partiel, cette difficulté à maintenir un fil associatif continu, traduisent moins un refus qu'un empêchement structurel à dire. Nous observons ici une quasi-paralysie du discours, indice d'un figement des processus de liaison entre affect et pensée. Ce fonctionnement évoque ce que Bion (1962) désigne comme une prédominance d'éléments bêta, c'est-à-dire de traces psychiques non symbolisables, qui saturent le système sans parvenir à s'intégrer dans une chaîne de représentations. La parole ne parvient pas à devenir espace de figuration, et la relation à la chercheuse reste pauvre en mouvements transférentiels élaborés, comme si le langage lui-même se retirait pour éviter de revivre les effets d'une effraction traumatique.



À la lueur de ceci, l'analyse du psychogramme de Marie révèle une activité associative extrêmement restreinte (9 réponses), traduisant une inhibition apparente ainsi qu'un appauvrissement manifeste du fonctionnement mental. La pensée semble globalement inhibée, peu investie, avec un recours très limité aux processus de liaison. Le contrôle du Moi, sans être totalement déficient, apparaît mobilisé de manière rigide et coûteuse davantage au service du maintien d'une stabilité perceptive minimale que d'un véritable travail d'élaboration psychique. Cette mobilisation défensive, surinvestie dans une fonction de contention, s'accompagne d'une difficulté à mettre en œuvre des mécanismes de liaison souples et différenciés, comme en témoigne le faible recours aux déterminants formels ( $F\% = 44\%$ ).

Toutefois, la bonne qualité des formes produites ( $F+\% = 75\%$ ,  $F+\%$  élargi =  $88\%$ ) traduit un effort de maîtrise adaptative, probablement mis au service d'un mécanisme de défense rigide visant à maintenir une cohérence interne face à un vécu de menace désorganisante. Ce paradoxe entre la pauvreté des formes produites et leur qualité d'ajustement semble témoigner d'une tension entre un Moi rigide, surinvesti dans le contrôle perceptif, et une angoisse d'effondrement sous-jacente. Il ne s'agit donc pas d'un déficit de contrôle, mais plutôt d'un contrôle hypertrophié, défensivement mobilisé au détriment de la souplesse associative et de l'élaboration symbolique. Cette conflictualité interne pourrait expliquer le recours à des formes stables mais appauvries, permettant d'éviter toute activation fantasmatique perçue comme trop déstabilisante.

Aucune réponse chromatique n'a été produite, et le type de résonance intime est de type introversif (1K / 0 Sig.C), indiquant une absence de mobilisation affective tournée vers le monde extérieur. Ce retrait affectif massif laisse entrevoir une inhibition primitive de l'affectivité, traduite par un désert émotionnel dans lequel les contenus pulsionnels ne peuvent être ni représentés ni mentalisés. Ce silence affectif, conjugué à une figuration animale prédominante et à l'absence de représentations humaines intégrées, témoigne d'un repli vers un fonctionnement archaïque, où la menace de désorganisation interne semble contournée par l'éviction de toute implication subjective trop engageante.

Le protocole est dominé par des réponses animales (5 A) au détriment des réponses humaines (1 H), et par des kinesthésies animales ( $K_{an} = 3$ ) surpassant les kinesthésies humaines ( $K = 1$ ), ce qui dénote une modalité de mise en mouvement pulsionnelle davantage tournée vers des formes

archaïques ou défensives. La figuration humaine semble évitée ou remplacée par des formes moins menaçantes, moins investies, voire déshumanisées, traduisant une difficulté à investir l'objet dans sa complexité relationnelle et intersubjective.

Dans cette perspective, le nombre restreint de réponses, combiné à un faible recours aux détails et à une prédominance marquée du mode global, suggère un fonctionnement cognitif peu différencié, révélant un défaut d'investissement des capacités de discrimination perceptive. Cette pauvreté associative traduit une inhibition majeure de l'activité de pensée, comme si celle-ci était figée, empêchée de se déployer en lien avec le monde interne. Le matériel est appréhendé dans sa globalité, sans qu'il n'y ait de mise au travail élaborative des éléments constitutifs du percept, ce qui témoigne d'une pensée peu métabolisante et peu résonnante. L'absence totale de détails et la faible fréquence des détails ordinaires viennent soutenir l'hypothèse d'un évitement actif du registre différencié. Si, classiquement, l'angoisse se traduit par un morcellement défensif du champ perceptif - une parcellisation visant à maîtriser l'effraction en fragmentant l'objet -, nous observons ici une défense d'un autre ordre : un retrait globalisant, comme si le détail, loin d'être investi, était tenu à distance car vécu comme intrusif, menaçant, envahissant ou potentiellement désorganisant. Il s'agirait moins d'un éclatement que d'un désinvestissement massif, traduisant une tentative de protection contre une charge affective difficilement symbolisable.

Par ailleurs, si les formes produites sont globalement bien adaptées, leur fréquence reste trop faible pour garantir une organisation perceptive stable. L'effort de contrôle perceptif apparaît limité, contraint, et semble céder face à une subjectivité débordante. Dans ce contexte, l'appréhension du réel tend à perdre en stabilité et en cohérence, les représentations peinant à se fixer en images socialement partagées. Cela peut être compris comme le reflet d'une tentative de figer la perception à travers des formes acceptables, tout en étant sous-tendu par une tension interne non symbolisée.

Enfin, le recours massif aux réponses animales, couplé à une absence de figuration humaine intégrée, témoigne d'un repli défensif vers un registre archaïque, dans lequel la représentation de l'objet humain est soit expulsée, soit ramenée à un niveau pré-symbolique. La figuration de l'autre semble ainsi évitée, remplacée par des formes animales plus facilement neutres ou désaffectivées.

Cette prédominance animale, jointe à l'absence de chromatisme, reflète une économie psychique orientée vers la réduction des excitations et la neutralisation des affects, au prix d'un appauvrissement massif du registre symbolique et relationnel.

En dépit de cette inhibition généralisée, le contact avec la réalité demeure relativement préservé, comme l'attestent les cinq réponses banales (Ban). Ce point suggère que certaines capacités de perception partagée subsistent, constituant une assise de fonctionnement adapté malgré la profondeur du repli défensif.

- **Vérification de la première hypothèse opérationnelle à partir du Rorschach**

**Rappel de la première hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur psychosexualité en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité.

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée à partir de trois axes : la représentation de soi, l'image corporelle, le vécu de la féminité et de la sexualité.

## **I) Représentation de soi**

La représentation de soi chez Marie se caractérise par une pauvreté marquée des figurations anthropomorphiques et une prédominance des formes animales, traduisant une difficulté manifeste à investir l'image de l'humain dans sa dimension différenciée et relationnelle. L'unique réponse humaine recensée (1H), face à cinq réponses animales (5A), indique une tendance au repli défensif vers des représentations moins impliquantes sur le plan identificatoire. Ce déplacement du registre humain vers le registre animal peut être lu comme le signe d'un Moi en retrait, qui peine à se constituer comme instance de médiation entre la réalité interne et externe. Il ne s'agit pas d'une désorganisation manifeste, mais d'un effacement progressif de l'humain en tant que repère identificatoire, signalant un déficit de symbolisation du Moi.

Par ailleurs, l'équilibre entre kinesthésies humaines ( $K = 1$ ) et animales ( $kan = 3$ ) souligne une activité fantasmatique régressive, dans laquelle le mouvement psychique s'exprime de manière archaïque, moins élaborée, et difficilement représentable. L'orientation introversive du type de résonance intime (1K / 0 Sig.C), conjuguée à l'absence totale de réponses chromatiques, vient renforcer l'hypothèse d'un Moi inhibé, peu engagé dans la mise en lien affective avec l'environnement. Cette absence de coloration affective, tant sur le plan verbal que projectif, reflète une économie psychique appauvrie, où les investissements pulsionnels semblent se heurter à une barrière rigide, protectrice mais stérilisante.

Le Moi apparaît ainsi défensivement surinvesti dans des opérations de figement, limitant l'accès à une image de soi intégrée et stable. La subjectivation est compromise, non par effondrement brutal, mais par un effacement progressif des représentations de soi, remplacées par des formes neutres, désaffectivées et peu personnalisées. L'absence de résonance symbolique autour de la figure humaine, couplée à une figuration animale, évoque une difficulté à se représenter comme sujet porteur d'un désir propre ou d'une identité différenciée.

## **II) Image corporelle**

Les éléments projectifs issus du protocole de Marie témoignent d'une difficulté marquée à élaborer une représentation unifiée et investie du corps. L'image corporelle apparaît morcelée, peu contenue, comme si le corps ne parvenait pas à s'organiser en une totalité symbolisable. Aucune réponse ne traduit une perception intégrée du corps humain, et les rares allusions à des formes organiques ou corporelles sont fragmentaires, pauvres et faiblement investies.

La planche IX, classiquement associée à une symbolique utérine ou maternelle, suscite une réaction de dégoût, indiquant une charge conflictuelle importante vis-à-vis des représentations liées au corps féminin et à la matrice maternelle. Cette réaction de rejet peut être interprétée comme l'expression d'un vécu d'intrusion ou de menace, venant entraver l'appropriation psychique d'un corps différencié, porteur de limites et de fonctions symbolisables. L'éprouvé corporel semble être rejeté en bloc, dans un mouvement défensif visant à éviter toute réactivation de sensations archaïques ou de traces traumatiques.

La faiblesse générale du registre perceptivo-corporel suggère une carence dans l'investissement narcissique du corps propre. Le corps, non figuré ou désaffectivé, ne semble pas constituer un point d'ancrage stable pour l'identité subjective. Il se donne à voir par son absence, son effacement ou son rejet, dans un mouvement d'esquive des éprouvés sensoriels et affectifs. Dans cette perspective, l'image corporelle ne joue pas sa fonction de médiation entre intériorité et extériorité, mais demeure figée ou évacuée hors du champ de la représentation.

### **III) Vécu de la féminité et de la sexualité**

Le vécu de la féminité et de la sexualité chez Marie se présente sous le sceau de l'inhibition et du clivage. Le refus de la planche VI, généralement associée à des signifiants sexuels, contraste avec le fait qu'elle soit désignée comme sa préférée. Marie justifie ce choix de préférence en chantant un extrait de la chanson libanaise "طلعنا على الضو", ce qui traduit une ambivalence manifeste à l'égard de la sexualité. Cette référence musicale, choisie dans le cadre d'une épreuve projective, peut être considérée comme une tentative - certes partielle et ambiguë - d'émergence vers un espace psychique plus conscient, éclairé, où un contenu latent chercherait à se dire. La traduction française de cette expression – « Nous avons émergé dans la lumière » – évoque, dans un cadre projectif et psychanalytique, le désir (conscient ou inconscient) d'émerger de l'ombre psychique, de sortir d'un refoulement ou d'un silence intérieur, pour aller vers un dévoilement, une mise en lumière. Ce paradoxe pourrait être interprété comme la trace d'un noyau conflictuel non métabolisé, dans lequel le désir est simultanément attiré et rejeté. La sexualité semble ainsi investie de manière défensive, soit sur un mode régressif, soit à travers un évitement actif, empêchant toute symbolisation stable. L'absence de toute élaboration autour de thématiques sexuelles confirme cette impossibilité à subjectiver le vécu sexuel et à en faire un objet de pensée.

De manière complémentaire, la planche IX, associée à la symbolique utérine ou maternelle, suscite chez Marie une réaction de dégoût, indicateur possible d'un rejet précoce ou d'une résurgence d'angoisse archaïque liée à l'image maternelle. Cette réponse révèle un rapport conflictuel à la féminité dans ses aspects les plus primaires et enveloppants, perçus ici non comme contenant mais comme menaçants, voire répulsifs. L'élaboration autour des figures féminines semble rendue impossible par la charge affective négative qui leur est associée.

La planche VII, quant à elle, témoigne d'une réduction de l'humain à une figure animale (cheval), dans un contexte marqué par une tonalité d'étrangeté. Cette substitution du registre anthropomorphique au registre animal reflète une difficulté à reconnaître ou à intégrer l'image féminine dans une trame identificatoire symbolisante. Le féminin apparaît ainsi clivé, projeté dans une altérité floue, non intégrée, voire déshumanisée. Cette dévalorisation implicite de la représentation féminine évoque une conflictualité identificatoire profonde, où l'identité sexuée ne parvient pas à s'élaborer dans une continuité psychique stable. Nous notons que, dans une perspective freudienne, la figure du cheval peut renvoyer à des contenus inconscients liés à la sexualité infantile, aux fantasmes œdipiens et aux angoisses de castration. Dans *Le cas du petit Hans*, Freud identifie le cheval comme un substitut du père, porteur d'une charge pulsionnelle ambivalente : à la fois objet d'amour, de crainte et de rivalité. Sa puissance archaïque, mêlant excitation et danger, en fait une représentation tolérable mais déformée de la figure parentale. Chez Marie, le recours à cette figure peut refléter un déplacement défensif du féminin, vécu comme menaçant, vers une forme plus neutralisable. Le cheval jouerait alors le rôle d'un écran projectif permettant d'éviter la confrontation directe avec des contenus identificatoires trop angoissants.

Enfin, il est à noter que la planche II a également été citée par Marie comme planche appréciée, en raison de la présence d'une figure féminine dotée de pieds ainsi que de la couleur rouge. Cette réponse pourrait constituer une trace d'investissement partiel de la féminité, à travers des éléments concrets et sensoriels. Le rouge, souvent chargé d'une connotation pulsionnelle, et la reconnaissance corporelle de la femme (les pieds) pourraient représenter un ancrage possible, bien que fragile, d'un imaginaire féminin encore peu symbolisé. Ce nouvel indice vient accentuer le paradoxe du rapport de Marie à la féminité : là où certaines planches sont rejetées ou évitées, d'autres sont investies positivement, mais sur un mode fragmentaire, comme si la féminité ne pouvait être représentée que par touches disjointes, sensorielles, ou métaphoriques. Cela traduit une dynamique conflictuelle entre attraction et retrait, entre désir d'appropriation et peur d'effraction.

Dans ce contexte, la féminité ne semble ni assumée, ni refusée, mais contournée – évitée dans sa fonction de repère identificatoire et symbolique. Ce flou identificatoire, cette difficulté à symboliser le féminin dans ses dimensions subjectives et pulsionnelles, traduisent un vacillement de la position sexuée, marquée par une peur de l'effondrement ou de la fusion. L'ensemble suggère

une absence de véritable appropriation du corps sexué et du désir, au profit d'un repli défensif vers des formes moins investies, voire neutralisées.

- **Vérification de la deuxième hypothèse opérationnelle à partir du Rorschach**

**Rappel de la deuxième hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur choix d'objet d'amour masculin en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation).

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée selon deux axes : la représentation du partenaire masculin et le vécu de la relation conjugale.

### **I) Représentation du partenaire masculin**

Chez Marie, la figure du partenaire masculin n'apparaît pas de façon explicite dans les contenus du Rorschach. L'absence totale de représentation humaine sexuée, et plus largement de toute figuration interpersonnelle différenciée, traduit un processus d'effacement psychique de l'objet d'amour, en particulier lorsqu'il s'agit d'un objet masculin. Cette absence ne semble pas relever d'une simple pauvreté associative ou d'un désintérêt spontané, mais bien d'un retrait actif, défensif, dans lequel le sujet organise un évitement massif de l'altérité sexuée.

La figuration animale, très présente dans le protocole (notamment avec la réponse « cheval » à la planche VII), pourrait fonctionner comme une modalité indirecte d'appréhension du masculin. Le cheval, dans sa dimension archaïque, pulsionnelle et ambivalente, permettrait de représenter un objet potentiellement excitant mais aussi menaçant, tout en le maintenant dans une forme neutralisée, déshumanisée. Cette représentation, qui évite le recours à une image anthropomorphe, pourrait correspondre à une tentative de symbolisation minimale d'un objet masculin investi de charges conflictuelles. Ainsi, le partenaire n'est pas nommé, ni reconnu dans une relation affective ou sexuée, mais déplacé dans un registre plus primitif, où la relation est réduite à des impressions corporelles, sensorielles ou projetées sur des figures animales.

Nous observons également que les réponses fournies aux planches évitent toute dynamique dyadique ou relationnelle. Aucune réponse ne fait apparaître deux figures ou une interaction, ce qui renforce l'hypothèse d'un repli narcissique ou d'un isolement défensif, où l'objet d'amour est exclu de l'économie psychique. Ce vide relationnel est d'autant plus marquant que certaines planches, comme la planche III, qui sollicite habituellement la dynamique du lien, ne donnent lieu à aucune élaboration de ce type. L'objet masculin, en tant que partenaire différencié et investi, semble ainsi absorbé dans un espace psychique déserté de toute altérité contenante ou excitante.

Cette pauvreté dans l'élaboration de la figure du partenaire peut également être mise en lien avec les mécanismes défensifs repérés dans l'ensemble du protocole : refoulement massif, désengagement affectif, inhibition de la pensée. Par ailleurs, nous relevons chez Marie un figement du langage, qui ne constitue pas à proprement parler un mécanisme défensif, mais témoigne d'un blocage plus global du processus de symbolisation. L'impossibilité de représenter l'homme comme sujet autonome, porteur de désir et impliqué dans une relation d'altérité, reflète un empêchement à penser le lien amoureux dans une dimension symbolique et subjective.

De plus, le recours au mode de perception global, massif chez Marie, empêche l'accès au détail, à la différenciation et donc à l'altérité. L'autre – en particulier le partenaire sexué – n'est pas pensé comme une figure externe avec laquelle une relation pourrait être élaborée, mais comme un élément indistinct, fusionné ou tenu à distance. Ce fonctionnement cognitif et projectif témoigne d'un Moi qui s'organise autour de la fermeture, de la non-perméabilité, là où le lien supposerait ouverture et mouvement.

Enfin, nous notons que l'évitement de la figuration du masculin ne s'accompagne d'aucun conflit manifeste exprimé dans le matériel. Il ne s'agit pas de représentations négatives ou persécutantes du partenaire, mais d'un silence : une absence. Cette absence silencieuse est particulièrement significative, car elle ne laisse même pas place à la critique, au rejet ou à l'agressivité. Le masculin n'est ni reconnu ni combattu : il est simplement évacué du champ psychique, comme si le système défensif avait réussi à désactiver toute possibilité de représentation de l'homme en tant que sujet ou objet de désir. Ce silence radical peut s'interpréter comme un indice de la profondeur du clivage, voire d'une désobjectivation massive de la figure masculine dans l'univers interne de Marie.



Cette dynamique pourrait découler d'un trauma où l'altérité sexuelle aurait été vécue comme désorganisante, entraînant une stratégie d'annulation psychique de tout ce qui pourrait réactiver la relation au masculin.

## **II) Vécu de la relation conjugale / L'investissement de la relation au Rorschach**

Bien qu'il ne permette pas de saisir de manière directe l'expérience subjective de la relation conjugale, le Rorschach offre un accès privilégié aux modalités d'investissement de la relation. À travers les mécanismes projectifs qu'il mobilise, il met en lumière certaines dynamiques relationnelles inconscientes – notamment celles impliquant différenciation, distanciation ou conflictualité – qui pourront être interrogées plus finement à l'aide du TAT. Chez Marie, les modalités projectives révèlent une implication relationnelle profondément inhibée, marquée par un déficit d'élaboration affective, une pauvreté des contenus symboliques et une rigidité perceptive notable. L'ensemble du protocole semble sous-tendu par un contrôle rigide des affects, qui empêche toute émergence d'une dynamique intersubjective. Le lien à l'autre d'où au partenaire conjugal n'est ni pensé, ni mis en scène, ou encore symbolisé. L'absence de toute figuration dyadique ou interactionnelle peut être interprétée comme une défense contre le risque d'intrusion que pourrait représenter une mise en lien. Ainsi, l'investissement du couple apparaît comme strictement fonctionnel ou défensif, vidé de sa charge émotionnelle, pulsionnelle et érotique. Cette posture relationnelle défensive, marquée par l'évitement de l'altérité, suggère que la relation conjugale est vécue avant tout comme un espace à contrôler, plus que comme un lieu de partage ou d'épanouissement affectif. Le partenaire n'est pas représenté comme un objet d'amour ou de désir, mais comme un élément périphérique, dont la proximité doit être régulée, voire contenue. Ce besoin de distance semble répondre à une menace ressentie au niveau interne : celle d'un débordement émotionnel ou fantasmatique que le sujet ne parviendrait pas à métaboliser. Il n'y a donc pas de mise en scène de la conjugalité, pas d'allusion à une dynamique de couple, même de façon détournée. Le silence projectif autour de cette thématique peut donc être compris comme une forme de retrait psychique, dans lequel l'autre n'existe que dans la mesure où il n'enclenche pas de mouvements internes trop intenses. Le lien est dès lors désinvesti, en tant que stratégie défensive visant à préserver l'intégrité psychique face à un registre potentiellement désorganisant. Cette difficulté à s'engager émotionnellement pourrait s'accompagner d'un vécu conjugal marqué par la routine mécanique, la distance ou la fonction de façade. L'absence de

résonance affective, de figures humaines, de conflits ou même de fantasmes projetés dans le matériel montre que le couple n'est pas un espace représenté ou investi psychiquement ou symboliquement. Il ne fait pas l'objet de conflictualité, mais d'un évitement profond. Ce rapport distant à la relation conjugale s'inscrit probablement dans une économie psychique plus large, où l'ensemble des liens intersubjectifs semble maintenu à distance. Dans ce contexte, le lien conjugal, plutôt qu'un lieu d'expression du désir ou de l'intimité, devient un espace neutre, régulé par des mécanismes de contrôle et de figement, où la subjectivité du partenaire est à peine reconnue, et celle du sujet elle-même reste en retrait.

**En somme**, l'analyse du Rorschach chez Marie met en évidence les traces profondes d'un traumatisme sexuel précoce, perceptibles à travers une inhibition psychique marquée, une rigidité défensive et une mise à distance affective marquée dans la relation à l'autre. Le fonctionnement projectif est dominé par un appauvrissement associatif, une absence de représentation humaine, un repli vers des formes archaïques et animales, ainsi qu'une neutralisation systématique des contenus affectifs et pulsionnels.

Ces éléments traduisent une économie psychique orientée vers la réduction de toute excitation interne, par la mise à distance des représentations impliquant la relation, la sexualité ou l'altérité.

Ce fonctionnement, d'abord porté par un contrôle défensif rigide, semble progressivement céder devant une dynamique plus archaïque, que l'on peut comprendre comme relevant du registre de la répression au sens développé par P. Denis, lorsque l'excitation déborde les capacités de liaison représentative et contraint le Moi à un retrait affectif massif.

L'ensemble du protocole suggère donc une répression qui semble prédominer. Celle-ci vise des affects bruts, déliés de toute élaboration symbolique. En effet, lorsque le lien entre affect et représentation devient inopérant, la montée d'excitation ne peut plus être modulée par les voies névrotiques du refoulement. Le Moi doit alors faire face à une surcharge pulsionnelle désorganisée par des moyens de contention plus massifs, relevant du registre de l'emprise et de la répression affective (Denis, 2000). Dans le cas de Marie, cette répression se manifeste à travers l'inhibition généralisée du langage, la rareté des associations, l'absence d'affect exprimé, et une forme de figement qui empêche toute dynamique de subjectivation.

La parole, tout comme les images, semble empêchée de se constituer en espace symbolique, laissant apparaître un déficit de liaison entre l'affect et la pensée. Le rapport à soi, au corps et à la féminité apparaît fragmenté, inhibé, parfois évacué, témoignant d'une atteinte profonde de la capacité de symbolisation. Le lien à l'autre, en particulier dans sa dimension conjugale, est désinvesti, maintenu à distance ou contourné par des formes indirectes et défensives. L'altérité masculine ne suscite ni conflit, ni fantasme manifeste, mais se trouve absorbée dans un silence projectif qui exprime une incapacité à investir l'autre comme sujet différencié.

Dès lors, le Rorschach confirme les hypothèses opérationnelles en révélant comment le traumatisme sexuel extrafamilial de l'enfance continue de structurer un mode de fonctionnement défensif centré sur l'évitement de l'excitation, la protection contre l'intrusion et la pénétration, et la neutralisation des figures d'altérité. La désorganisation de la symbolisation affective et relationnelle témoigne d'une fragilité du Moi, d'un défaut de représentation de soi et de l'autre et d'une incapacité à élaborer un lien conjugal investi ou une position féminine désirante.

### **3.2.2. Passation et interprétation du TAT**

- **Dynamique de la passation : relation au test et à la clinicienne**

La passation du TAT chez Marie s'inscrit dans la continuité défensive observée au Rorschach, mais avec quelques variations notables. Bien que son engagement dans la tâche projective soit resté limité sur le plan narratif, Marie a montré une attitude légèrement plus détendue à l'égard du cadre, ainsi qu'une disposition un peu plus ouverte vis-à-vis de la clinicienne. Elle a ponctuellement formulé des remarques positives sur le matériel, qu'elle qualifie de « beau » ou d'« intéressant », ce qui peut être interprété comme une tentative d'approche plus contenue et plus indirecte du cadre relationnel. Ce léger assouplissement de la distance ne s'est toutefois pas traduit par une véritable mobilisation projective. Les récits produits sont restés brefs, factuels, souvent dépourvus de trame dramatique ou de mise en jeu émotionnelle. La parole est restée contrainte, les mouvements associatifs peu dynamiques et la dimension narrative a peine à se déployer. Malgré une apparente curiosité pour les planches, leur potentiel symbolique semble avoir été largement évité ou neutralisé. La relation à la clinicienne, bien que marquée par une présence un peu moins inhibée que lors du Rorschach, est restée globale et peu investie. Marie n'a pas cherché à engager un dialogue ou à établir un lien d'alliance manifeste.

L'interaction est demeurée polie, distante, avec peu de manifestations transférentielles explicites. Aucun mouvement d'appropriation du test comme objet médiateur n'a été repérable, et l'espace intersubjectif est resté peu animé, sans mise en circulation du matériel affectif. En somme, la passation du TAT chez Marie témoigne d'une posture relationnelle ambiguë : une forme de proximité en surface, marquée par des commentaires valorisants sur l'objet-test, mais qui ne débouche pas sur une véritable implication dans la relation ou dans le récit. Le TAT semble avoir permis un aménagement défensif plus stable, sans pour autant ouvrir un espace psychique véritablement investi. La dynamique transférentielle demeure restreinte, soutenue par des mécanismes de contrôle, d'évitement et d'aplatissement émotionnel, confirmant la difficulté de Marie à s'engager subjectivement dans une épreuve projective, même lorsqu'elle perçoit l'environnement comme plus sécurisant.

- **Description globale du protocole**

Le protocole TAT de Marie se distingue par une économie discursive marquée et une élaboration narrative minimale. La productivité reste faible, les récits sont brefs et peu développés et les propositions narratives manquent de structure et de cohérence interne. La plupart des planches donnent lieu à des descriptions sommaires, dépourvues d'investissement affectif ou de mise en scène conflictuelle. Le langage est fragmenté, entrecoupé de silences prolongés, et faiblement articulé, ce qui témoigne d'une pensée associative instable, difficilement mobilisable dans le cadre projectif. Le discours de Marie est majoritairement constitué de phrases juxtaposées, sans véritable enchaînement logique ni progression thématique. Les structures syntaxiques rudimentaires employées traduisent une organisation de la pensée fragile, où l'activité représentative paraît entravée et peine à se maintenir dans une continuité narrative stable. Cette difficulté est renforcée par une voix basse, incertaine et une élocution ponctuée de nombreuses hésitations, traduisant un manque d'assurance et une retenue affective persistante. La narration prend ainsi la forme de descriptions fragmentées et plaquées, sans élaboration symbolique ni mise en lien entre les éléments du récit. Une particularité du discours de Marie est l'utilisation récurrente de termes déictiques vagues en dialecte libanais, tels que : « هَي » (hay) → ça, « هَيَا » (hayda) → celui-là, « هَيْدَة » (hayde) → celle-là, « هَوْل » (hole) → ceux-là. Ces expressions floues et indifférenciées soulignent une difficulté à s'approprier le matériel, à identifier les personnages ou à construire un récit à partir d'un espace psychique

mobilisé. Cette posture défensive se manifeste également par une approche superficielle du matériel : les images sont décrites sans que le sujet ne cherche à en explorer les enjeux latents, ni à tisser de liens entre ce qui est perçu et ce qui pourrait être symbolisé. Marie se contente d'énoncer ce qu'elle voit, sans activation d'une dynamique interne ou affective. Le registre narratif reste ainsi extérieur, non investi, ce qui entrave toute mise en sens ou élaboration subjective. À plusieurs reprises, Marie interrompt la passation pour interroger la clinicienne, dans une visée de réassurance, sollicitant des confirmations sur la tâche à accomplir. Ces appels révèlent une incertitude face au cadre, mais également une tension sous-jacente, marquée par la peur de se tromper ou de répondre de manière inadéquate. Ce besoin de validation externe peut être compris comme l'expression d'une position infantile réactivée dans le transfert, face à l'adulte garant du cadre, et traduisant une angoisse liée à l'exposition projective. La clinicienne est alors investie comme une figure de soutien et de contenance. Il s'agit d'une dépendance régressive, témoignant d'un Moi fragile en quête d'un objet sécurisant, apte à contenir l'angoisse suscitée par la situation projective. L'affectivité, lorsqu'elle affleure, est soit minimisée, soit rapidement évacuée par des formulations neutres ou des clôtures narratives abruptes. Les récits évitent toute mise en scène émotionnelle ou conflictualité subjective, illustrant une tendance à l'évitement, visible dans la brièveté des réponses et l'absence d'élaboration symbolique autour des thématiques interpersonnelles ou sexuelles. L'imaginaire ne semble mobilisé à aucun moment de façon créative : les personnages sont flous, non identifiés, désignés de manière impersonnelle, et dépourvus de toute dimension subjectivante. Cette carence projective souligne l'incapacité à faire jouer les stimuli comme support d'une dynamique interne ou d'un conflit psychique. Le protocole témoigne ainsi d'un fonctionnement défensif rigide, dominé par des stratégies de retrait, d'isolation et de neutralisation de l'affect, visant à protéger le Moi d'un débordement psychique ressenti comme potentiellement désorganisant.

- **Procédés et modalités défensives**

Face à la tâche projective du TAT, Marie déploie des mécanismes défensifs massivement inhibiteurs, visant à éviter toute confrontation directe avec des contenus internes conflictuels ou désorganisants. Le discours reste largement sous le signe de la restriction, à la fois verbale et émotionnelle. La forte densité de procédés CI-1 et CI-2 (31 occurrences) témoigne d'un effort permanent de retrait et de contrôle, maintenant à distance toute émergence affective. Le récit prend

alors une forme figée, descriptive, où l'on observe une pauvreté de l'élaboration et une évacuation systématique de la conflictualité. La fréquence significative des autres procédés de type C (notamment CF-1) confirme ce mouvement de désengagement émotionnel, l'accent restant porté sur le quotidien, le factuel, à travers un surinvestissement de la réalité externe. Ces défenses visent à neutraliser l'affect, à se distancier émotionnellement, et permettent à Marie de contenir une excitation psychique perçue comme menaçante, sans toutefois l'intégrer dans un espace de représentation subjectivé. Dans ce contexte, la répartition des procédés CN (avec une occurrence pour chacun des sous-types CN1, CN2, CN3, CN4 et CN5) est particulièrement révélatrice : elle ne reflète pas une mobilisation massive ou structurée de la sphère narcissique, mais plutôt des émergences éparées, fragmentaires, suggérant des tentatives ponctuelles et désorganisées de restauration narcissique. Ceci vient appuyer l'hypothèse d'un Moi fragilisé, qui peine à maintenir une cohérence identitaire stable et ne parvient à mobiliser ses ressources que de façon partielle et peu fonctionnelle. La discontinuité dans l'usage des sous-types CN traduit également une difficulté à stabiliser un mode de régulation narcissique, oscillant entre évitement, compensation et pseudo-réparation. Le résultat global est un discours atone, appauvri sur le plan de l'élaboration psychique, où les récits peinent à se déployer dans une trame narrative cohérente. Le contrôle défensif, omniprésent, s'exerce au prix d'un effacement du sujet parlant, dont l'implication affective et identitaire semble réduite à des traces périphériques, jamais pleinement investies ni symbolisées.

Les procédés de la série B, utilisés dans leur majeure globalité de façon ponctuelle, non réitérée et momentanée, traduisent un investissement relationnel fragilisé. Ces réponses témoignent d'une tentative d'amorcer une dynamique intersubjective ou émotionnelle, mais celle-ci reste rudimentaire. Les figures sont souvent floues, l'engagement relationnel est instable et les liens entre personnages apparaissent tendus, tantôt teintés d'agressivité et tantôt marqués par une quête d'étayage. Cette ambivalence dans le rapport à l'autre souligne une relation à l'objet incertaine, tiraillée entre besoin de proximité et crainte d'intrusion.

Les procédés obsessionnels (en particulier A3-1 et A3-4) et ceux référant à la réalité externe (A1-1 et A1-4) sont également présents, témoignant d'un effort de maîtrise mentale rigide, souvent au détriment du vécu émotionnel. Ces procédés traduisent une pensée défensive, marquée par une logique opératoire, formelle et rationalisante, qui empêche toute implication subjective profonde.

Le récit s'organise autour d'un enchaînement mécanique d'éléments, sans affect ni symbolisation. Cette pseudo-élaboration sert de rempart contre des vécus désorganisateurs, mais bloque toute transformation psychique du matériau projectif.

Sur le plan pulsionnel, on note quelques émergences ponctuelles de contenus issus de la série E, notamment E2-1, E2-2 et E2-3, souvent en lien avec une thématique sexuelle ou agressive, projetée de manière abrupte, non symbolisée, puis rapidement évacuée. Ces éclats ne semblent pas relever d'un travail élaboratif, mais bien de manifestations traumatiques brutes, non contenues psychiquement, et aboutissant à des altérations ponctuelles de la perception (E1-1) et du discours (E4-2), qui signent l'émergence d'une angoisse débordante, rapidement contournée. La sexualité, en particulier, semble refoulée ou évitée activement : elle ne donne lieu à aucune mise en récit claire et n'apparaît que sous des formes détournées, symboliquement appauvries ou associées à des représentations menaçantes.

Le fonctionnement défensif de Marie est ainsi marqué par une polarisation entre repli, inhibition et surgissements bruts de contenus non métabolisés, sans accès réel à une conflictualité psychique symbolisable. L'ensemble du protocole semble s'organiser autour d'une économie de retrait et de contrôle, qui protège l'équilibre interne au prix d'un désinvestissement massif de la scène projective.

- **Analyse qualitative du TAT**

⇒ **Vérification de la première hypothèse opérationnelle à partir du TAT**

**Rappel de la première hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur psychosexualité en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité.

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée à partir de trois axes : la représentation de soi, l'image corporelle, le vécu de la féminité et de la sexualité.

## I) Représentation de soi

Dans le protocole de TAT de Marie, la représentation de soi se déploie de manière effacée, floue et désengagée, traduisant une image de soi peu investie et difficilement structurée. Dès les premières planches, le discours de la participante reste pauvre, descriptif et atone, sans implication subjective réelle. Le Moi apparaît fragilisé, pris dans une tension entre un contrôle défensif rigide et une incapacité à tolérer l'émergence de contenus internes conflictuels. La récurrence de certaines expressions - « هيدا » (hayda : celui-là), « هاي » (hay : celle-là), « هيدة » (hayde : cette fille-là), « هول » (hole : ceux-là) - renvoie à une désignation vague, impersonnelle, signalant une difficulté à se représenter comme sujet singulier. Ce flou référentiel, combiné à une narration fragmentaire et déconnectée, empêche toute véritable individuation psychique. Les personnages restent souvent anonymes, périphériques, sans histoire ni conflictualité, comme si toute tentative d'identification était évitée.

Même dans les scènes où apparaissent des figures vulnérables ou en souffrance - par exemple dans la planche 1 (« le violon est cassé, le garçon est triste ») ou dans la planche 13B (« un garçon triste, pieds nus, seul, il n'en peut plus ») - l'implication affective est absente. Le matériau est décrit, non investi, l'émotion est nommée sans être ressentie. Le Moi se maintient à distance, protégé par un discours plat, désaffectivé, sans élaboration symbolique. Ce retrait se manifeste également dans la forme même du langage : voix basse, hésitante, syntaxe appauvrie, juxtapositions de phrases sans articulation logique. L'insistance sur des formulations comme « je dois élaborer plus ou pas ? » (à la planche 6GF), ou la posture d'interrogation constante face à la clinicienne, révèlent une dépendance à l'autre pour organiser la pensée et une crainte de mal faire, qui évoquent une image dévalorisée de soi. Cela pourrait traduire une blessure narcissique profonde, liée à un vécu de castration non élaborée et à une attente de gratification frustrée. Les procédés CI-1 et CI-2, massivement présents (31 occurrences), confirment ce mouvement de retrait et d'effacement subjectif. Le Moi évite l'affect, la mise en tension, la conflictualité. Dans ce contexte, la représentation de soi reste marquée par l'impuissance, la perte, l'effondrement du désir, et la recherche, jamais satisfaite, d'un étayage externe ou d'une gratification réparatrice (« c'est une vallée qui mène probablement à un trésor, comme une route, un pont »). Le sujet ne s'érige pas comme agent dans le récit : il s'absente, se dilue dans une parole neutre, dans un imaginaire peu investi, et dans une trame narrative pauvre en transformations internes. Il ne s'agit pas simplement



d'une fragilité de la représentation de soi, mais d'un effondrement partiel de la capacité à s'inscrire comme sujet désirant et différencié dans l'espace psychique.

## **II) Image corporelle**

L'image corporelle de Marie se dégage comme diffuse, peu contenue et difficilement intégrée, traduisant un rapport au corps marqué par une fragilité narcissique profonde. Dès la planche 1, où elle évoque un garçon triste dont le violon est brisé, se dessine une première métaphore significative : le violon cassé renvoie à une représentation d'objet endommagé, qui reflète, en miroir, une atteinte du Moi et une désorganisation de l'unité corporelle. Le corps, ici, n'est ni investi comme un espace subjectivé, ni mobilisé dans une dynamique vivante. Il est vidé de toute fonction expressive, absent des récits, ou bien représenté de manière distante à travers des figures passives, désaffectivées, voire neutralisées. Cette défaillance narcissique, empêchant le corps d'être vécu comme un support d'unité ou de désir, se retrouve à travers plusieurs scènes. Dans la planche 13B, Marie décrit un personnage assis seul, pieds nus, ce détail venant souligner une absence de protection symbolique. Les pieds nus peuvent ici évoquer la carence, le manque de soins donnés à l'enfant par un environnement peu étayant et protecteur. Dans la planche 13MF, elle rapporte une scène d'étranglement : « C'est quoi ? Il l'a tuée ? Il l'a étranglée ? ». Le corps devient alors lieu d'un acte agi, violent, non symbolisé, privé de médiation psychique. Cette brutalité corporelle, non pensée ni mise en récit, traduit un clivage du corps, vécu davantage comme objet de menace que comme support d'identification. L'image corporelle apparaît ici clivée, désorganisée, incapable de contenir ou de différencier les représentations pulsionnelles. D'autres planches confirment cette difficulté à symboliser l'expérience corporelle. Dans la planche 7GF, Marie parle d'une jeune femme ayant eu un bébé alors qu'elle est encore trop jeune, décrite comme fatiguée, sans énergie. La fonction maternelle y est présentée comme imposée, non désirée, associée à un épuisement psychique et corporel. Le corps féminin est non approprié, non investi, perçu comme un espace traversé par des expériences subies, imposées, non élaborées. Le discours de Marie renforce l'idée d'un corps vécu comme étranger, assigné à une fonction, mais dépossédé de toute subjectivation. À travers l'ensemble du protocole, le corps apparaît donc rejeté en dehors du champ symbolique, incapable de jouer le rôle de support d'identité ou d'ancrage psychique. Cette image corporelle non structurée, en retrait, témoigne d'un effondrement narcissique et d'un désinvestissement défensif. Le Moi peine à s'appuyer sur une enveloppe corporelle fiable,

ce qui entrave la construction d'une identité sexuée stable et d'une capacité à se représenter comme sujet de désir.

### **III) Vécu de la féminité et de la sexualité**

Le vécu de la féminité et de la sexualité s'inscrit dans une dynamique profondément inhibée, marquée par l'évitement, l'ambivalence et le clivage. La féminité, lorsqu'elle est abordée dans les récits, l'est de façon indirecte, floue ou dévalorisée, traduisant une difficulté à s'approprier une position sexuée stable. Les femmes évoquées dans ses narrations apparaissent souvent passives, fatiguées, accablées, surchargées ou immatures, comme dans la planche où elle décrit une jeune femme ayant un enfant mais « trop jeune » et « sans énergie » et la planche 3 « Celle-là est triste, elle est malheureuse de sa condition de vie ». La fonction maternelle est ainsi présentée comme imposée, non choisie, vécue sous le sceau de la contrainte plus que du désir. La sexualité, pour sa part, ne fait l'objet d'aucune mise en récit claire ni élaborée. Elle semble refoulée, absente du champ représentatif, ou apparaissant uniquement sous forme d'émergences brèves, brutes, non symbolisées. L'exemple le plus saillant reste la planche 13MF, où Marie évoque une scène d'étranglement entre deux personnages, se demandant : « Qu'est-ce que c'est ? Il l'a tuée ? Il l'a étranglée ? ». Cette scène, évoquée sans affect ni contextualisation, peut être lue comme une projection d'un contenu sexuel ou agressif non mentalisé, ramené au registre de l'attaque ou de la destruction corporelle. Le désir semble ici confondu avec la violence, empêchant toute érotisation ou élaboration pulsionnelle. Le manque de différenciation entre les identités sexuées est également à noter. Si Marie ne verbalise pas ouvertement de confusion entre homme et femme, ses récits sont souvent peu genrés, ou utilisent des désignations vagues et non sexuées des personnages (« celle-là, celui-là, eux »), comme le montre sa tendance répétée à employer des termes déictiques impersonnels. Cette neutralisation du sexué s'accompagne d'un effacement des dynamiques relationnelles, notamment dans les planches à connotation sexuelle ou œdipienne. Nous notons qu'à aucun moment, Marie ne donne à voir une femme porteuse de désir ou investie dans une dynamique subjective. La féminité, dans ses représentations, est soit absente, soit chargée d'impuissance ou de rejet. Le Moi semble éviter toute confrontation avec ce registre, et la sexualité est approchée sur un mode fuyant, désaffectivé ou entaché de menace. Une identification à la mère, teintée d'ambivalence et marquée par un vécu de menace ou d'intrusion, semble sous-tendre cette dynamique : la mère est évoquée comme non soutenante, intrusive ou persécutrice, ce qui semble

interdire à Marie tout accès à une place de femme ou de mère, vécue sur un mode clivé, voire rejeté. L'appropriation du féminin reste ainsi empêchée, dans un rapport conflictuel à une figure maternelle perçue comme insécurisante. L'extrait (« sa mère la sermonne, mais elle, elle est impatiente »), témoigne d'une différenciation subjective, d'un mouvement séparatif. Toutefois, ce clivage ne suffit pas à permettre une identification apaisée ou intégrative. Marie semble se heurter à une image maternelle vécue sur un mode menaçant, qu'elle tente de tenir à distance ou de rejeter. Le féminin ne peut alors être investi que de manière défensive, entravé par l'absence d'une figure maternelle suffisamment contenant pour soutenir un processus d'appropriation subjectif. Enfin, le retrait émotionnel qui caractérise l'ensemble de son protocole TAT – appuyé par une voix basse, des pauses fréquentes, une narration décousue – se prolonge dans la manière dont sont traités les enjeux de genre et de sexualité. Le corps féminin est rarement nommé, et lorsqu'il l'est, il est épuisé, non désirant. Cela renforce l'hypothèse d'un refoulement massif, combiné à un désinvestissement de la fonction érotique du féminin. En somme, le vécu de la féminité et de la sexualité chez Marie témoigne d'un empêchement à investir ces registres dans une dynamique symbolique. La féminité est vécue davantage comme un fardeau ou une assignation que comme une construction subjective. La sexualité, quant à elle, reste hors-champ, comme si elle représentait un noyau traumatique non élaboré, porteur d'angoisse de débordement ou d'effondrement. Ce traitement défensif massif du sexué et du féminin entrave tout accès à un espace psychique où le désir pourrait être pensé et subjectivé.

#### ⇒ **Vérification de la deuxième hypothèse opérationnelle à partir du TAT**

**Rappel de la deuxième hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur choix d'objet d'amour masculin en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation).

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée selon deux axes : la représentation du partenaire masculin et le vécu de la relation conjugale.

## **I) Représentation du partenaire masculin / Représentation du masculin au TAT**

Le partenaire masculin n'est que rarement identifié et investi, souvent désigné par des expressions vagues ou impersonnelles (« هيدا » / « celui-là »), ce qui traduit une mise à distance relationnelle. L'absence d'identification claire, la pauvreté des interactions dyadiques et l'évitement de toute représentation dialoguée ou affective avec une figure masculine signalent un retrait psychique majeur vis-à-vis de l'objet masculin. Lorsqu'un homme est évoqué, il apparaît soit dans une position d'agresseur, soit comme une figure extérieure, pesante ou indifférente. Par exemple, dans la planche 6 GF, Marie décrit une jeune femme mariée « à un homme plus âgé, imposé par la famille », qu'elle « ne supporte pas » : cette configuration évoque une contrainte conjugale perçue comme aliénante, sans choix ni désir. L'homme est alors vécu comme un objet imposé, lourd, non désiré, voire persécutant. Il n'est ni idéalisé ni haï de façon manifeste, mais désinvesti, comme vidé de toute subjectivité. Cette neutralisation défensive traduit l'impossibilité d'installer une altérité masculine stable et différenciée. La relation à l'homme apparaît dès lors comme clivée : d'un côté, une figure menaçante ou écrasante ; de l'autre, un scotome, voire un effacement quasi total (comme dans la planche 4, où le personnage masculin n'est pas évoqué de manière explicite). Cette ambivalence entre absence et rejet souligne une incapacité à investir le masculin dans une dynamique de réciprocité ou de différenciation.

Le conflit œdipien est quant à lui totalement escamoté dans les récits de Marie. Aucune situation impliquant des triangulations parentales ou des rivalités amoureuses n'est représentée. Ce silence projectif témoigne d'une inhibition profonde, possiblement en lien avec des procédés d'isolement ou de clivage. L'homme n'est jamais mis en scène comme tiers structurant ou figure d'arbitrage entre pulsion et interdits. Cette carence dans la conflictualisation œdipienne s'accompagne d'une difficulté majeure à élaborer les pertes, les séparations ou les scènes de rivalité. Par exemple, dans la planche 4, un homme est vu « embrassant une autre femme pendant que sa compagne est en retrait », mais Marie se contente d'une description factuelle, sans affect, ni interprétation : « c'est sa copine, et celle-là sa femme, elle le ramène à la maison ». L'homme est pris entre deux femmes, entre la sienne pour laquelle il n'existe pas de mouvement libidinal et une femme désirante et désirable, rappelant par là le clivage dans le choix d'objet masculin décrit par Freud dans les années 1910. La scène est ainsi vidée de tout enjeu psychique, sans mise en tension ou conflit symbolisable. Par ailleurs, l'agressivité sexuelle ou la menace physique surgissent

ponctuellement dans certains récits, comme dans la planche 13MF, où Marie évoque un homme ayant possiblement « étranglé » une femme. Cette projection violente n'est pas élaborée sur un mode fantasmatique, mais surgit comme une effraction non symbolisée, signe d'un matériel traumatique non intégré. L'homme est alors associé à une menace de destruction physique, et non à une présence protectrice ou désirée. Ces contenus projectifs renvoient à une sexualité perçue comme envahissante, dangereuse ou disqualifiée, et non comme espace d'échange ou d'épanouissement. Enfin, une blessure narcissique sous-jacente - éventuellement en lien avec l'abus sexuel extrafamilial subi - semble jouer un rôle déterminant dans cette configuration : elle alimente une honte d'exister en tant que femme, une difficulté à se reconnaître comme sujet de désir, et une impossibilité à se vivre en relation avec un homme sans réactiver des vécus d'intrusion ou de perte. Le masculin est évité et maintenu hors du champ de l'élaboration psychique.

## **II) Vécu de la relation conjugale**

La représentation des relations interpersonnelles se trouve rapidement inhibée dès les premières planches. La participante paraît éviter toute mise en récit des dynamiques relationnelles et conflictuelles entre les figures masculine et féminine, comme si cette élaboration risquait de réactiver une angoisse enfouie. Les scènes impliquant l'homme et la femme restent ainsi marginales ou à peine effleurées, suggérant qu'un tel dévoilement pourrait fragiliser un équilibre psychique déjà instable. Dans la planche 2, Marie commente « C'est un village ; celle-là n'aime pas trop la tradition, elle veut apprendre. Celui-là veut cultiver la terre, et celle-là est très montagnarde, une femme au foyer. »

Dans cette perspective, la relation conjugale apparaît chez Marie comme une scène désinvestie, à peine évoquée, souvent vidée de toute dynamique affective ou conflictuelle. Le couple, lorsqu'il est représenté, l'est à travers des configurations figées, sans échange ni interaction réelle, comme si prédominaient les fonctions ou les rôles (époux/femme), comme dans la planche 4, où elle se contente de dire : « C'est sa copine, et celle-là sa femme, elle le ramène à la maison. » Cette narration plate, factuelle, sans implication émotionnelle ni point de vue subjectif, illustre l'impossibilité à mettre en tension les affects, à mobiliser une conflictualité psychique dans la mise en récit du lien conjugal. La distance émotionnelle est manifeste : les liens sont décrits sans

engagement, sans différenciation des rôles ou des désirs. La plupart des scènes représentant une relation de couple sont abordées de manière neutre ou confuse, souvent sans caractérisation claire des figures ni ancrage affectif. Le recours à des expressions vagues, impersonnelles, ainsi que l'anonymat des personnages, témoigne d'une mise à distance active, défensive du lien amoureux. Le lien conjugal est abordé tantôt dans une dynamique de domination, tantôt sous une forme d'étayage défaillant, mais toujours sans implication subjective claire. Cette difficulté à représenter la relation à l'autre se double d'une incapacité à construire une scène conjugale différenciée : les figures sont parfois présentes, mais n'interagissent pas, ou interagissent dans un registre factuel sans profondeur symbolique. L'évitement du lien, conjugué à la pauvreté des affects, traduit un repli défensif où le couple n'est pas pensé comme lieu d'intimité, mais comme un espace potentiellement menaçant, porteur de tensions, d'intrusion ou de contrainte. La sexualité n'est jamais investie dans un registre dialogué ou érotisé : elle est contournée, absente, ou réduite à des émergences brutales et désorganisées, comme dans la planche 13MF, où elle évoque un homme qui « a étranglé une femme », sans élaborer cette scène ni l'intégrer dans un récit structuré. Le rapport sexué apparaît ici comme dénué de toute symbolisation, associé à la violence, à la menace, à l'effraction traumatique. Le lien conjugal n'offre donc ni étayage, ni contenance, ni espace de co-construction psychique. La place de Marie dans le couple est floue, instable, marquée par une absence de subjectivation. Elle ne se met pas en scène dans une posture de désir ou de réciprocité. Lorsqu'elle évoque des couples, c'est souvent par l'extérieur, comme simple observatrice, ou en décrivant des femmes soumises, contraintes ou passives. Cette posture traduit une difficulté majeure à se penser en tant que sujet engagé dans une relation conjugale différenciée. Les récits n'abordent jamais la dimension du lien comme source de transformation ou de reconnaissance mutuelle. Enfin, la blessure narcissique, déjà perceptible dans les autres axes, réapparaît ici sous la forme d'un désinvestissement massif du lien conjugal. Les figures masculines ne sont pas reconnues comme des partenaires affectifs, mais projetées comme des objets vides ou menaçants. L'absence de conflictualité œdipienne et la carence dans la mise en récit des pertes ou séparations contribuent à l'impossibilité de symboliser un espace intersubjectif. Le couple devient ainsi un lieu vide de désir et de lien, ou bien un écran sur lequel se projettent des contenus traumatiques non élaborés.

**En somme**, le protocole TAT de Marie met en lumière un fonctionnement psychique dominé par l'inhibition, le retrait affectif et une distanciation défensive marquée. Le Moi apparaît peu investi, difficilement différencié, figé dans une posture d'effacement subjectif. La représentation de soi reste floue, désaffectivée, révélant une blessure narcissique. Dans cette dynamique, l'image corporelle se présente comme désorganisée, parfois perçue de façon passive ou étrangère. Le corps, rarement mobilisé comme support d'identité ou de désir, semble porteur d'une expérience traumatique non symbolisée, ce qui empêche toute appropriation psychique. La féminité est abordée à travers le prisme de la contrainte ou de l'épuisement, rarement investie positivement. La sexualité, quant à elle, reste absente du champ symbolique, n'émergeant que sous forme de contenus violents, non élaborés, traduisant un clivage et un refoulement massif. Par ailleurs, la figure masculine est peu investie : elle apparaît floue, effacée ou menaçante, jamais comme un objet d'attachement ou de désir. Le conflit œdipien est totalement escamoté, et l'absence de triangulation empêche toute élaboration de la perte ou des enjeux de rivalité. Enfin, le lien conjugal est représenté sans affect ni dynamique subjective. Le couple n'est ni un lieu de transformation, ni d'intimité, mais un espace figé, souvent chargé d'intrusion ou de menace. L'ensemble du protocole révèle ainsi une impossibilité à intégrer le sexué et le relationnel dans un cadre symbolique, empêchant l'émergence d'une identité féminine apaisée et d'un lien amoureux investi sans réactivation traumatique.

### **Synthèse générale**

L'analyse croisée des protocoles projectifs de Marie (Rorschach et TAT) révèle un fonctionnement psychique profondément inhibé, organisé autour d'un repli défensif massif, d'une désaffectivation des représentations et d'un effacement subjectif. L'ensemble témoigne de l'empreinte durable d'un traumatisme sexuel survenu dans l'enfance, dont les effets se manifestent à travers une structuration psychique rigide, appauvrie et marquée par la fuite devant le conflit. Au Rorschach, les réponses sont rares, pauvres, dominées par des contenus animaux, sans mouvement ni humanisation, traduisant une économie de pensée figée et désinvestie. Le Moi apparaît peu structuré, engagé dans un contrôle émotionnel rigide visant à éviter tout débordement pulsionnel ou affectif. Ce retrait se confirme au TAT, où la narration est plate, monotone, marquée par l'usage de déictiques impersonnels et l'absence d'implication émotionnelle. La représentation de soi est floue, désengagée, dépendante d'un étayage externe pour exister, tandis que l'image

corporelle se déploie sous forme d'un corps vulnérable, blessé ou passif, sans support identificatoire stable. La féminité est approchée à travers des figures épuisées, contraintes ou immatures, sans désir ni érotisation, et la sexualité n'émerge que sous des formes brutes, désorganisées, souvent violentes, traduisant un contenu non symbolisé. La figure masculine est quant à elle désinvestie, menaçante ou floue, jamais intégrée dans un scénario œdipien ni représentée comme partenaire affectif. La relation conjugale est vidée de toute dimension subjective, traitée sur un mode factuel et défensif, sans place pour l'échange, le désir ou la différenciation. L'ensemble du fonctionnement projectif exprime une impossibilité à élaborer les registres du sexué, de la relation, du corps et du lien amoureux dans une économie psychique symbolisée. Le traumatisme initial semble avoir désorganisé durablement la vie psychique, figeant Marie dans une posture défensive de retrait. L'autre – en particulier masculin – est alors maintenu à distance, afin d'éviter une éventuelle effraction traumatique. En ce sens, les hypothèses opérationnelles sont confirmées : l'abus sexuel extrafamilial a entravé chez Marie l'accès à une représentation investie d'elle-même, de son corps, de sa féminité et de l'altérité, appauvrissant la capacité à se vivre comme sujet désirant dans un lien conjugal ou sexué.

### **3.2.3. Analyse de contenu thématique**

- **Du silence à l'expression à travers les entretiens - Présentation de Marie**

Marie est une femme de 34 ans, victime d'un abus sexuel extrafamilial subi à l'âge de 10 ans par un inconnu dans la rue. Mariée depuis dix ans, elle n'a pas d'enfants. Dès le premier entretien, elle laisse transparaître une réserve émotionnelle marquée, avec une tendance à l'inhibition et un contrôle rigide de ses affects. Sa voix est souvent basse et son expression verbale présente des disfluences, avec un débit qui fluctue selon la charge émotionnelle.

Ce contrôle s'accompagne de manifestations végétatives notables : regard figé, hypersudation, mouvements compulsifs des mains. L'inhibition demeure constante tout au long de l'échange, empêchant l'émergence d'une parole vraiment investie. L'espace d'entretien ne parvient pas à assouplir desserrer les mécanismes défensifs, et l'expression reste tenue, fragmentaire, voire figée. Malgré cette rigidité défensive, Marie accepte de participer au dispositif, sans pour autant réellement s'engager dans une mise en mots de son histoire traumatique.



D'ailleurs, bien que le protocole et le cadre aient été précisés dès le départ, elle réitère à chaque rencontre les mêmes questions : « Combien de fois on se revoit encore ? », « Quand est-ce qu'on se revoit ? », « Combien de temps ça va encore durer ? », « C'est suffisant ainsi ? ». Elle clôt enfin le troisième entretien par un long soupir, accompagné d'un / xaj / (ou « khay », voire « heureusement, enfin ») exprimant son malaise face à la situation d'entretien.

La première rencontre constitue une amorce très discrète d'un mouvement associatif. Quelques éléments de son passé émergent en surface, mais sans être reliés ni élaborés. L'élaboration reste entravée par des mécanismes de rationalisation ou de généralisation, témoignant d'une volonté de maîtrise qui surplombe l'accès aux affects. La distance émotionnelle, omniprésente, s'impose comme une modalité défensive de protection contre une reviviscence douloureuse. Le cadre de l'entretien, bien qu'accueillant et contenant, ne parvient pas encore à opérer comme un espace suffisamment sécurisant pour favoriser la levée du refoulement.

Lors du deuxième entretien, un léger assouplissement se dessine. Si les résistances demeurent marquées, des thèmes jusque-là absents apparaissent : le corps, la féminité, la relation conjugale. Toutefois, ces contenus sont livrés sur un mode principalement factuel, favorisés par des formations réactionnelles ou par un humour défensif. Aucune élaboration subjective ou associative ne vient encore transformer ces éléments en récit de soi. Le lien entre affect, sensation corporelle et souvenir reste empêché ; les contenus sont maintenus à distance, comme désinvestis. Malgré cela, une alliance minimale se construit, soutenue par un cadre contenant et la constance de la posture d'écoute.

Le troisième entretien, consécutif à la passation des épreuves projectives, reste marqué par l'inhibition. Contrairement à ce que l'on aurait pu estimer, aucune fluidité associative ne se déploie. Si certaines allusions au trauma apparaissent de manière fragmentaire, elles ne sont ni reprises ni approfondies. Les rares évocations du rapport au partenaire masculin sont teintées d'un détachement affectif manifeste, parfois revendiqué. Le corps, bien qu'évoqué comme source de conflit ou d'insatisfaction, ne semble pas faire l'objet d'un véritable investissement subjectif. Il est davantage évoqué comme une enveloppe opaque ou gênante, sans que cela ne donne lieu à une élaboration psychique. Les projections défensives dominent, traduisant une grande difficulté à articuler vécu traumatique et expériences relationnelles actuelles.

Le processus d'élaboration psychique demeure donc très limité chez Marie. Aucune articulation claire entre passé et présent ne s'installe. Le transfert, perceptible sous une forme discrète, reste dominé par des mécanismes défensifs d'inhibition et de mise à distance. Il ne permet pas de relancer le travail psychique ni d'ouvrir un espace conflictuel, ce qui empêche toute transformation des représentations internes. Si un dépôt partiel de matériaux psychiques s'opère dans l'espace d'entretien, il reste figé, sans véritable mouvement de subjectivation. Le trauma n'est pas mis en récit ni élaboré, mais maintenu à la marge de la pensée, dans des zones de non-représentation. Aucune dynamique de désir ne semble émerger ; le processus de symbolisation reste empêché.

- **Analyse du mouvement discursif et du registre non verbal**

Le discours de Marie est marqué par une grande retenue, tant sur le plan verbal que non verbal, témoignant d'un fonctionnement défensif centré sur l'inhibition et le contrôle émotionnel. Les silences sont fréquents, souvent prolongés, notamment lorsque les propos abordent des thématiques comme l'intimité, le désir ou les conflits conjugaux. Ils marquent une interruption du processus associatif, traduisant une difficulté à mettre en mots et à symboliser certaines expériences. Marie parle généralement à voix basse, avec un débit tantôt lent et saccadé, tantôt rapide et bredouillé, en particulier lorsque l'émotion devient difficile à contenir. Ces variations de rythme et de clarté témoignent d'un effort pour maintenir le contrôle sur l'émotion, parfois mis à mal par l'intensité de certains contenus évoqués. Ce vacillement vocal peut être interprété comme un indicateur d'un conflit intrapsychique latent, entre le désir de s'exprimer et la crainte d'être submergée par les affects. Nous observons des reformulations fréquentes, des circonvolutions et parfois des répétitions de formules, comme pour se rassurer ou stabiliser un propos perçu comme incertain. Ce mode d'expression reflète une inhibition de l'activité représentative et un accès limité à certains contenus affectifs ou pulsionnels. Sur le plan non verbal, Marie adopte une posture corporelle repliée, recroquevillée avec un regard souvent figé ou évitant. À plusieurs reprises, nous relevons des épisodes d'hypersudation, ainsi que des mouvements de frottement répété des mains, témoignant d'une tension corporelle interne mal contenue. Ces manifestations somatiques et végétatives peuvent être comprises comme l'expression indirecte d'un malaise émotionnel, qui ne parvient pas à être verbalisé ni élaboré. Cette économie de l'expression corporelle et émotionnelle semble traduire une mise à distance protectrice vis-à-vis de son monde interne, dans un effort de maintenir une stabilité psychique. Marie ne manifeste pas d'agitation motrice marquée ;

elle se montre réservée mais attentive, et maintient une distance émotionnelle. Ce mode de communication renfermé illustre un fonctionnement global marqué par l'évitement : le corps est tenu à distance, l'autre est appréhendé sans véritable engagement affectif, et le rapport à soi-même reste limité par une posture défensive et inhibée. Certaines manifestations somatiques apparaissent de manière ponctuelle, en lien avec des contenus plus anxiogènes – par exemple, lorsqu'elle aborde la solitude ou l'éloignement de son conjoint. Elle évoque alors des douleurs abdominales, notamment lorsqu'elle est seule : « j'ai mal au ventre quand il n'est pas là ». Ces somatisations pourraient traduire une mobilisation anxieuse en lien avec l'absence de son conjoint. Elles laissent entrevoir la présence d'une angoisse de séparation et de perte difficilement élaborable et le besoin d'étayage. Face à cette angoisse, le corps prend le relais pour exprimer une tension interne qui ne trouve pas d'issue symbolique. Confrontée au manque de l'autre, Marie se retrouve privée d'un appui psychique suffisant, ce qui fragilise la régulation de ses affects et favorise l'émergence de ces manifestations corporelles.

Le mouvement discursif chez Marie reste globalement linéaire, peu conflictualisé et marqué par un faible niveau d'élaboration. Peu d'associations libres apparaissent, les récits sont majoritairement factuels, sans plongée dans le registre du fantasme ou de la subjectivité profonde. Nous observons une difficulté à mobiliser des représentations riches ou imagées, et une tendance à éviter les évocations à forte charge érotique ou traumatique. Cette économie psychique peut être lue comme une tentative de maintien d'un équilibre interne fragile, face à un noyau de souffrance psychique difficilement accessible à la pensée.

Sur le plan transférentiel, Marie manifeste une forme d'implication et de collaboration distante, sans hostilité manifeste mais sans mouvement d'investissement affectif marqué non plus. Le lien établi paraît soutenu par un besoin d'être écoutée dans un cadre rassurant, mais sans abandon de ses défenses de retrait. Elle ne verbalise pas de demande explicite, ni d'appel à l'aide direct, mais semble apprécier le cadre structurant de l'entretien. Le transfert reste ainsi discret, potentiellement sur le mode de l'identification passive, et laisse entrevoir une difficulté à engager une relation d'objet suffisamment investie pour permettre un véritable travail d'élaboration. Du côté contre-transférentiel, cette modalité relationnelle a suscité chez moi le besoin de contenir et de tranquilliser Marie, tout en veillant à préserver la stabilité du cadre. Ce vécu s'est traduit par une écoute attentive et des manifestations non verbales simples, comme un léger sourire, visant à

instaurer une atmosphère apaisante et à soutenir son expression, sans fragiliser ses défenses protectrices. Cette réponse contre-transférentielle peut être comprise comme l'effet d'un appel implicite à une fonction de pare-excitation et de contenance (au sens de Bion), là où Marie ne parvient pas à élaborer seule ses éprouvés internes. Elle m'a placée dans une position de garant silencieux, chargé de maintenir une présence stable, ni intrusive ni absente, permettant d'éviter l'effondrement de son équilibre défensif. Ainsi, le contre-transfert éclaire la dynamique transférentielle en révélant la nécessité de maintenir une distance protectrice tout en offrant une sécurité minimale. Il témoigne d'un mode relationnel où l'investissement reste limité, mais où la présence contenante de la chercheuse constitue déjà une réponse symbolisante, en soutien à un Moi fragilisé.

Ainsi, l'analyse du mouvement discursif et des éléments non verbaux chez Marie met en lumière un fonctionnement défensif fondé sur l'inhibition, la mise à distance et l'évitement des affects trop envahissants. Ce registre d'expression, apparemment neutre, dissimule en réalité une souffrance peu accessible à la parole, qui trouve à s'exprimer de manière indirecte, corporelle ou allusive.

En s'appuyant sur l'analyse des occurrences, il est possible d'identifier des axes thématiques principaux ainsi que des sous-catégories spécifiques. Ces éléments permettent d'organiser et de structurer les données issues du corpus afin d'en dégager des tendances significatives. Le tableau ci-dessous illustre cette classification en mettant en évidence les différentes dimensions explorées au sein du récit de Marie.

Les axes de la première catégorie (représentation de soi, image corporelle, vécu de la féminité et de la sexualité) s'inscrivent dans la première hypothèse opérationnelle ("L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur psychosexualité en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité"). Les axes de la deuxième catégorie (représentation du partenaire masculin, vécu de la relation conjugale) correspondent à la seconde hypothèse opérationnelle ("L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur choix d'objet d'amour masculin en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu

de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation)”).

| Catégorie                                                            | Sous-catégorie                                                    | Sujet 1<br>Leila | Sujet 2<br>Marie |
|----------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------|------------------|------------------|
| <b>Catégorie 1</b><br><br>1.1.Représentation de soi                  | Dépossession identitaire / perte d’individuation                  | 8                | 4                |
|                                                                      | Angoisse d’anéantissement                                         | 9                | 2                |
|                                                                      | Fragilité des assises narcissiques                                | 1                | 4                |
|                                                                      | La femme se représente comme étant résiliente                     | 5                | 2                |
|                                                                      | La femme se représente positivement                               | 5                | 0                |
|                                                                      | <b>Sous-total</b>                                                 | <b>28</b>        | <b>12</b>        |
| <b>Catégorie 1</b><br><br>1.2.Image corporelle                       | Le corps féminin comme objet de menace et de vulnérabilité        | 5                | 2                |
|                                                                      | Le corps féminin comme source de malaise                          | 7                | 3                |
|                                                                      | <b>Sous-total</b>                                                 | <b>12</b>        | <b>5</b>         |
| <b>Catégorie 1</b><br><br>1.3.Vécu de la féminité et de la sexualité | Refus de la féminité                                              | 8                | 4                |
|                                                                      | Difficulté d’appropriation de l’identité sexuée                   | 4                | 3                |
|                                                                      | Insatisfaction sexuelle                                           | 3                | 4                |
|                                                                      | Exigences et attentes idéalisées à l’égard du partenaire          | 3                | 4                |
|                                                                      | Absence de contenance psychique                                   | 2                | 2                |
|                                                                      | Clivage entre désinvestissement de la sexualité et hypersexualité | 2                | 2                |
|                                                                      | <b>Sous-total</b>                                                 | <b>22</b>        | <b>19</b>        |
| <b>Catégorie 2</b>                                                   | Représentation négative de la figure masculine                    | 20               | 6                |

|                                                          |                                                          |            |           |
|----------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------|------------|-----------|
| 2.1. Représentation du partenaire masculin               | Le partenaire est perçu comme une figure contenante.     | 3          | 3         |
|                                                          | <b>Sous-total</b>                                        | <b>23</b>  | <b>9</b>  |
| <b>Catégorie 2</b><br>2.2. Vécu de la relation conjugale | Supériorité et domination perçues de la part de la femme | 12         | 5         |
|                                                          | Sentiment d'insatisfaction conjugale                     | 12         | 6         |
|                                                          | <b>Sous-total</b>                                        | <b>24</b>  | <b>11</b> |
| <b>TOTAL</b>                                             |                                                          | <b>109</b> | <b>56</b> |

Dans cette perspective, nous présenterons une analyse plus détaillée des différentes catégories et sous-catégories identifiées à travers le discours de Marie. Cette analyse est structurée en fonction de son vécu et de son récit, mettant en évidence la manière dont chaque axe se manifeste dans son expérience subjective. Elle est ensuite interprétée à la lumière des hypothèses de recherche afin d'examiner les effets du traumatisme sexuel sur sa psychosexualité et son choix d'objet d'amour masculin.

### 1.1. Représentation de soi

Chez Marie, la représentation de soi s'organise autour d'un rapport ambivalent à son identité, marqué par une oscillation entre fragilité narcissique et tentative de consolidation subjective. Si elle se montre capable de formuler des appréciations positives sur son évolution : « je suis mieux qu'avant », « heureusement que je suis comme ça », ces assertions restent ponctuelles et vite contrebalancées par des infusions de doute existentiel ou d'insécurité identitaire profonde. Elle affirme par exemple : « je me sens encore comme une enfant », ou encore « je ne me sens pas comme ces femmes-là », signifiant à quel point elle se sent encore éloignée d'une position féminine assumée et subjectivée. L'identification à une image adulte de la femme semble difficilement intégrée, comme si un glissement régressif persistait en elle, nourrissant une forme de désajustement intime au genre. Cette tension psychique s'exprime par des mouvements de retrait identificatoire, où Marie peine à se reconnaître dans le modèle féminin environnant, qu'elle décrit comme distant, presque étranger : « je me sens très loin d'elles (les femmes) ». L'usage de termes tels que « femmes » ou « dames », révèle une vision du féminin comme une

catégorie étrangère, à laquelle elle ne peut encore appartenir. Il ne s'agit pas ici d'un refus explicite du féminin, comme dans le cas de Leila, mais plutôt d'un flottement identificatoire, d'un non-alignement entre l'image corporelle, les repères symboliques du genre et l'investissement subjectif. Ce décalage pourrait témoigner d'une blessure narcissique ancienne, non représentée comme telle, mais encore agissante dans l'économie psychique actuelle.

Ce flou identitaire se double d'une angoisse de séparation qui traverse le récit de Marie dès l'enfance. Elle relate un épisode marquant autour de la mort de sa grand-mère : « je ne veux pas mourir, je ne veux pas qu'ils meurent », en parlant de ses parents. Cette phrase, qu'elle dit encore « vivre aujourd'hui », atteste une angoisse précoce de perte d'objet, au sens kleinien du terme, où l'enfant vit la séparation comme une menace de disparition de l'objet aimé et de désintégration du Moi. Cette angoisse semble s'être cristallisée dans des manifestations psychosomatiques – elle évoque des douleurs abdominales lorsqu'elle est seule ou éloignée de son mari –, soulignant l'intensité de la dépendance affective et l'absence de figuration psychique des séparations. Il s'agit là d'un fonctionnement que l'on peut qualifier de pré-symbolique, au sens où la séparation n'est pas pensée, ni représentée mentalement, mais directement éprouvée dans le corps, comme une perte brutale et sans médiation psychique (Green, 1983).

Cette instabilité subjective s'exprime également dans le caractère très restreint de son protocole associatif. Ce rétrécissement du champ discursif peut être lu comme le signe d'une inhibition psychique, mobilisée pour contenir une angoisse débordante. Il traduit aussi une pauvreté de l'activité de représentation, suggérant que certaines zones de son expérience restent difficilement accessibles : certaines d'entre elles refoulées et d'autres encapsulées voire isolées psychiquement et dissociées des circuits associatifs. En effet, l'abus sexuel extrafamilial subi par Marie vers l'âge de 10 ans aurait constitué un traumatisme non symbolisable, qui n'a pas pu être intégré à son histoire psychique. Comme l'ont décrit Ferenczi (1933) et Winnicott (1965), certains vécus traumatiques restent figés, « gelés » dans des zones inaccessibles de la psyché, fonctionnant comme des fragments isolés, non élaborés, et non reliés à la chaîne associative. Ces apports ont été repris et approfondis par des psychanalystes contemporains. Roussillon (1999, 2008) parle ainsi de “traces traumatiques non élaborées” qui se maintiennent hors des circuits associatifs, produisant des zones de non-représentation où le sujet ne peut ni penser ni symboliser. Green (1983, 1990, 2002) insiste sur la dynamique du “négatif” : dans le trauma, ce qui est vécu mais

non représenté crée un vide actif, une sorte de “mort psychique” qui empêche la mise en mots. Kaës (2009, 2012) décrit pour sa part comment certains éléments psychiques restent encapsulés, isolés, ne pouvant circuler ni se lier, ce qui fige le travail de subjectivation. Ciccone (2012, 2019) met en évidence la persistance de “zones blanches” dans la psyché, héritées d’expériences traumatiques précoces, où l’effondrement non élaboré continue de travailler en souterrain et d’appauvrir l’activité de représentation. Enfin, Gori (2001, 2015) insiste sur la fonction défensive de ce figement : maintenir le trauma en dehors du champ de pensée protège momentanément l’organisation psychique, mais au prix d’une inhibition durable de la créativité associative. Dans le cas de Marie, cette inhibition pourrait être envisagée comme un compromis défensif : elle préserve une organisation psychique stable en maintenant hors d’accès les expériences traumatiques, mais au prix d’un appauvrissement de sa capacité associative et de sa mise en récit.

À ce titre, la manière dont Marie qualifie son enfance et son adolescence comme des périodes “très belles, merveilleuses”, riches en souvenirs joyeux et en liberté, peut être comprise comme une formation réactionnelle au sens freudien : il s’agirait d’un investissement positif compensatoire venant masquer un fond angoissé ou conflictuel. L’affirmation insistante d’un vécu heureux idéalisé pourrait ainsi fonctionner comme une défense contre les affects douloureux ou traumatiques non intégrés, notamment ceux liés à la sexualité infantile ou à la perte d’objet. Cette hypothèse se nuance dans un passage où Marie déclare : « Je me souviens aussi que, même petite, j’avais déjà des pensées tristes. Aujourd’hui, je dis que je suis un peu déprimée, mais même enfant j’avais des idées comme ça. Je ne sais pas pourquoi. » Cette déclaration introduit une contradiction par rapport au récit idéalisé, suggérant une levée de l’idéalisation initialement posée. L’irruption de la tonalité dépressive au cœur même d’un récit enjolivé vient fissurer l’unité défensive de son discours et révèle l’existence d’une conflictualité interne sous-jacente. L’impossibilité à nommer clairement l’origine de cette tristesse (« je ne sais pas pourquoi ») témoigne d’un affect non symbolisé, resté en suspens, dont le refoulement serait à l’origine du clivage narratif observé. Ce témoignage d’un état dépressif ancien mais non élaboré renforce l’idée que la reconstruction positive de son passé fonctionne comme un évitement d’un noyau dépressif. Ce mécanisme défensif permettrait à Marie de maintenir une cohérence narrative et identitaire, tout en contournant ce qui ne peut encore être représenté.



Malgré cette fragilité identificatoire et la persistance d'un noyau dépressif non élaboré, Marie tente de maintenir une continuité narcissique par un double mouvement : la mise à distance du regard social, qu'elle relativise avec détachement (« Le regard des autres sur moi n'a pas d'importance »), et une tentative de réaménagement psychique, perceptible dans sa capacité à se positionner en retrait des normes de réussite ou de conformisme féminin. Pourtant, cette position n'est pas sans tension : en se décrivant comme « d'un autre esprit », elle révèle à la fois une affirmation de soi et un recours à l'omnipotence, permettant de minimiser l'impact du jugement de l'autre et de préserver l'intégrité de son Moi face à une altérité potentiellement vécue comme intrusive ou déstabilisante. Il ne s'agit pas ici d'un narcissisme triomphant, mais plutôt d'un repli protecteur, d'un compromis défensif par lequel Marie tente de se préserver des assignations identitaires ou des attentes conjugales qu'elle ne reconnaît pas comme siennes, et ce, dans le but de se protéger contre l'effondrement narcissique et contre la résurgence d'affects douloureux.

## **1.2. Image corporelle**

Chez Marie, l'image corporelle révèle une tension interne entre l'investissement du corps comme point d'ancrage narcissique, nécessaire au maintien d'une continuité subjective, et sa perception simultanée comme lieu de vulnérabilité et de menace d'effraction.

Si elle ne verbalise pas de manière directe un rejet corporel, plusieurs éléments de son discours suggèrent une distanciation subjective vis-à-vis de son propre corps, en particulier dans son rapport au féminin. Lorsqu'elle dit : « je ne me sens pas comme ces femmes-là », ou encore « je me sens très loin d'elles », c'est autant une affirmation d'étrangeté qu'un indice de désinvestissement corporel.

Le corps féminin semble chez elle impliqué dans une forme de désinvestissement discret mais constant, lié à une pratique de la sexualité devenue routinière, marquée par une perte de désir et une absence d'élan spontané. Elle évoque des périodes où la sexualité devient rare, voire absente : « aujourd'hui, ce n'est plus très fréquent », souligne-t-elle, sans exprimer de plainte directe mais avec un ton désabusé, comme si l'érotisme s'était dissout dans une fatigue chronique du lien. Le corps apparaît alors comme éteint, sans fonction de plaisir ni d'expression subjective.

Un autre indice de la perception menaçante du corps se donne à entendre dans le récit d'une scène d'exhibition survenue dans l'enfance. Si elle insiste sur le fait qu'elle « ne se souvient pas », la manière dont elle revient à plusieurs reprises sur cette scène, avec des hésitations, des répétitions (« je ne me souviens pas... je ne me souviens pas... »), laisse entrevoir une trace traumatique enkystée, difficilement représentable. Le fait qu'elle ait vu les parties génitales d'un homme inconnu dans un contexte d'excitation visuelle involontaire a pu marquer son rapport au corps sexué et à l'altérité sexuelle, sans que cela n'ait été mentalisé ou intégré symboliquement.

Enfin, à l'instar de son discours sur le féminin, le rapport au corps semble traversé par une forme d'inhibition diffuse, jamais explicitée mais toujours en toile de fond. Marie ne parle jamais de son apparence, ni de son ressenti corporel direct. Elle semble éviter toute description du corps dans ses entretiens, comme si celui-ci restait à la lisière du représentable, tenu à distance du discours pour préserver un équilibre psychique précaire, probablement en raison de son caractère potentiellement excitant, honteux ou douloureux. Ce silence sur le corps peut alors être lu comme un évitement défensif, renvoyant à un corps vécu non comme un lieu d'ancrage du Moi, mais comme un espace problématique, difficilement investi. Il est d'ailleurs notable que, hors entretien, Marie ait évoqué être passée d'un corps très mince à une situation de surpoids, tout en affirmant que cela ne l'affecte pas : « je m'en fous ». Ce refus apparent d'accorder de l'importance à son apparence physique peut être compris comme un rempart contre des affects plus profonds, non symbolisés ou difficilement pensables. Dans cette perspective, le surpoids peut être interprété non seulement comme un désinvestissement de l'image corporelle, mais aussi comme une enveloppe protectrice, une épaisseur défensive jouant le rôle de pare-excitation (Freud, 1920). Il agirait comme une barrière corporelle destinée à contenir l'irruption de pulsions ou d'angoisses internes non métabolisées, tout en créant une distance vis-à-vis de l'autre, en particulier l'autre sexué. Ce corps plus massif, moins érotisé, pourrait ainsi fonctionner comme une carapace somatique (Anzieu, 1985), protectrice contre la réactivation du traumatisme sexuel infantile, mais aussi comme une tentative d'auto-effacement du féminin perçu comme vulnérable.

Cette hypothèse rejoint les travaux récents de Corcos (2005) sur les troubles des conduites alimentaires, qui s'intéressent à la fonction psychique du corps face à des éprouvés internes non représentés. Dans sa fonction contra-dépressive, l'obésité peut être comprise comme une tentative de régulation des tensions internes et des angoisses archaïques. Selon Corcos, elle joue

principalement un rôle d'évitement des conflits psychiques douloureux, notamment ceux liés à la perte et au manque. Dans cette perspective, le surpoids constituerait une modalité défensive de traitement de la perte, qu'il s'agisse d'une perte objectale - difficulté à tolérer la séparation ou l'absence de l'autre - ou d'une perte narcissique, menaçant l'intégrité du sentiment d'existence. Ce que l'on peut retrouver chez Marie littéralement envahie par l'angoisse de perdre son conjoint quand il n'est plus proche d'elle. Par ailleurs, Corcos souligne que l'investissement corporel peut aussi fonctionner comme une stratégie inconsciente d'auto-protection : le corps se transforme alors en rempart, permettant de résister à l'assignation au féminin et d'échapper à une intrusion traumatique de la féminité. Dans ce cadre, l'excès pondéral devient une solution défensive visant à préserver un espace psychique d'autonomie, tout en tentant de contenir des éprouvés internes non symbolisés.

Dans la même lignée, De Sanahuja (2013) met en avant que certaines formes d'obésité peuvent être comprises comme une réponse psychosomatique à des vécus d'intrusion ou à une défaillance de l'enveloppe psychique primaire. Le "symptôme obésité" ou le surpoids peut alors être lu comme l'expression d'une recherche de l'enveloppe protectrice, venant renforcer des limites psychiques fragilisées.

Chez Marie, cette enveloppe corporelle pourrait donc être comprise comme une modalité de protection narcissique, visant à contenir les éprouvés internes non métabolisés, à réguler les angoisses primitives et à instaurer une distance protectrice vis à vis de l'autre, notamment l'autre sexué. Le silence de Marie à ce sujet renforce l'hypothèse d'un refoulement partiel de cette fonction protectrice du corps, maintenue en dehors du champ représentable.

### **1.3. Vécu de la féminité et de la sexualité**

Chez Marie, le vécu de la féminité et de la sexualité se déploie dans un registre où se conjuguent retrait affectif, conformisme apparent et désaccord profond avec les attentes de genre implicites. Marie ne formule pas explicitement un refus du féminin mais elle laisse entrevoir une difficulté à investir la position féminine dans sa dimension incarnée et érotique. Le féminin n'est donc pas ouvertement rejeté, mais demeure une référence extérieure, opaque, à laquelle elle peine à se relier subjectivement. La sexualité conjugale, telle qu'elle est décrite par Marie, semble affectée par un processus d'érosion progressive du désir. La sexualité centrée exclusivement sur

la procréation (« on faisait l'amour uniquement pour avoir un enfant ») met l'accent sur un désinvestissement du plaisir sexuel et une objectalisation du corps féminin, réduit à sa fonction reproductive. Cette dimension peut être comprise comme le signe d'un malaise plus profond à occuper une place érotisée dans la relation, témoignant d'un clivage entre un corps fonctionnel et un corps désirant. En parallèle, le rapport à son partenaire s'inscrit dans une dynamique ambivalente, faite d'habitude et d'affection, mais aussi de désajustement. Marie évoque un choix amoureux en décalage avec ses préférences conscientes (« physiquement, il ne ressemble pas au type d'homme que j'aime »), ce qui pourrait refléter une forme de compromis défensif : un évitement de l'excitation ou de la passion, potentiellement source de vulnérabilité. Le partenaire est ainsi investi pour sa stabilité et sa familiarité plus que pour sa capacité de mobilisation libidinale. Ce mode d'investissement objectal peut être compris à travers la notion de relation d'objet d'étayage : l'autre est alors recherché moins comme objet de désir que comme appui narcissique, garant d'une continuité psychique interne. Chez Marie, la présence du partenaire semble jouer une fonction de soutien et de régulation, venant contenir l'angoisse de séparation et maintenir un équilibre interne fragile. L'investissement de l'objet répond ici à un besoin de sécurité et de stabilité plus qu'à une dynamique érotique conflictuelle. Ce déplacement du désir vers une forme d'attachement rassurant semble protéger Marie d'une mise en jeu trop intense de son corps et de son affectivité, tout en installant une certaine tiédeur relationnelle. Enfin, si Marie n'énonce pas de fantasmes particuliers ni de conflits sexuels ouverts, la pauvreté de ses associations dans ce registre, conjuguée à son silence autour de l'apparence physique et du ressenti corporel, peut être lue comme un indice de retrait libidinal, voire d'un repli défensif vis-à-vis de la sexualité. L'absence de verbalisation des désirs, des fantasmes ou des plaisirs corporels témoigne moins d'une absence de vie psychique que d'une censure intériorisée, peut-être ancrée dans un passé traumatique difficilement représentable. Ainsi, le vécu de la féminité et de la sexualité chez Marie semble traversé par une tension silencieuse entre conformité apparente et retrait subjectif. Ce n'est pas tant une négation et un refus du féminin qu'une impossibilité à l'habiter pleinement, comme si la féminité restait pour elle une position assignée de l'extérieur plutôt qu'un lieu d'ancrage psychique. Le désinvestissement sexuel ne relève pas ici d'un choix affirmé, mais d'une désaffection protectrice, inscrite dans un corps devenu zone de silence plus que de sensation.

## **2.1. Représentation du partenaire masculin**

Chez Marie, la représentation du partenaire masculin se dessine en filigrane, teintée d'attachement, d'habitude et de distance affective. Marie ne verbalise pas de méfiance directe envers la figure masculine, mais plusieurs éléments de son discours laissent entrevoir une forme d'évitement de l'altérité sexuée, traduisant une difficulté à investir l'homme comme objet érotique ou comme partenaire pleinement différencié. Elle évoque son conjoint avec une certaine bienveillance, mais aussi avec une tonalité désengagée : « On se connaît depuis toujours, on est ensemble depuis 20 ans », laissant entendre que le lien repose davantage sur la durée, la stabilité et le familier que sur un mouvement d'élan ou de désir.

Cette absence d'idéalisation amoureuse va de pair avec une sélection du partenaire marquée par le compromis. Marie mentionne : « Il ne ressemble pas aux hommes que j'aimais avant », soulignant un écart entre les attirances initiales et le choix conjugal effectif. Ce décalage pourrait s'interpréter comme un mécanisme défensif : en optant pour un homme qui ne correspond pas à ses préférences conscientes, elle semble avoir privilégié la sécurité affective à l'intensité relationnelle. Ce choix pourrait traduire une tentative de neutraliser la charge libidinale du lien, en évitant d'activer des affects potentiellement envahissants ou douloureux.

Par ailleurs, la dynamique conjugale décrite par Marie est marquée par une répartition des rôles figée, où elle adopte une position de contenance et de soutien émotionnel envers son conjoint, sans recevoir selon elle en retour un véritable investissement libidinal. Ce dernier semble davantage occuper une fonction de garant et d'étayage qu'un rôle de partenaire dans une dynamique de désir réciproque.

Elle exprime, sans plainte explicite mais avec une certaine lassitude, que son conjoint n'est pas très démonstratif ni disponible émotionnellement. Ce déséquilibre, vécu comme une évidence non remise en question, laisse supposer un renoncement progressif à toute attente affective intense. L'homme, dans ce contexte, est moins perçu comme un sujet de désir ou d'échange intime que comme une présence familière et fonctionnelle.

L'absence de conflit ouvert dans ses propos ne signifie pas l'absence de tensions psychiques. Bien au contraire, le peu d'investissement verbal autour du conjoint pourrait témoigner d'un désengagement psychique plus profond, voire d'un clivage affectif. Ce silence autour de l'altérité masculine rejoint celui qui entoure son propre corps et sa sexualité, et semble participer d'un même mouvement d'auto-protection contre des excitations internes ou des affects non symbolisés. La figure masculine est dès lors maintenue dans un registre modéré, désérotisé, évitant toute confrontation avec l'énigme de l'altérité sexuelle mais aussi avec les souvenirs traumatiques latents qu'elle pourrait réactiver.

Ainsi, la représentation du partenaire masculin chez Marie s'inscrit dans un compromis défensif entre la nécessité de préserver la stabilité du lien conjugal et la difficulté à se confronter à l'altérité sexuée. Il ne s'agit pas d'un rejet explicite de l'homme, mais plutôt d'un positionnement affectif en retrait, où la sécurité prévaut sur le désir, et où la familiarité fait écran à toute mise en jeu profonde de la subjectivité.

## **2.2. Vécu de la relation conjugale**

Le vécu de la relation conjugale chez Marie s'inscrit dans une dynamique intérieure marquée par un attachement persistant, une dépendance affective, des scénarios relationnels figés relevant d'une répétition compulsive ainsi que des dissonances relationnelles. Dans ses propos, elle laisse entendre une forme de continuité relationnelle fondée sur la durée, le partage de souvenirs et une connaissance réciproque profonde : « ça fait environ 20 ans », « je le connais, il me connaît ». Cette continuité, cependant, semble s'être installée sur un mode routinier, marqué par une certaine inertie psychique, où les conflits ne sont ni pensés ni élaborés, mais tus ou évacués. Marie confie : « Il ne veut plus revenir sur les choses, mais elles restent coincées dans sa tête. » Ce silence, partagé, est moins un apaisement qu'un renoncement progressif à la mise en mot du lien, accentuant la mise à distance émotionnelle et l'évitement des conflits. Le fonctionnement du couple apparaît alors comme figé, rythmé par des mécanismes d'évitement : « il ne veut pas changer », « c'est comme ça, soit je l'accepte, soit non ». Loin de se dire en conflit, Marie exprime plutôt une forme de résignation calme, marquée par une adaptation unilatérale à un partenaire vécu comme peu communicant, colérique, immature sur le plan émotionnel et peu apte à l'échange symbolisant. Dans cette dynamique, Marie occupe la position de celle qui contient, qui comprend,

qui fait passer les choses et apaise les tensions. Elle semble endosser, souvent seule, la charge de la régulation émotionnelle du couple, assumant un rôle maternant et stabilisateur. Cette configuration relationnelle pourrait participer à la désérotisation du lien et une désertion de la sexualité : en occupant une position quasi-maternelle vis-à-vis de son conjoint, la dimension du désir se trouve fragilisée, comme “contaminée” par une confusion des places qui réactive des enjeux incestuels latents.

Les expressions de frustration sont peu formulées, mais s’expriment indirectement à travers l’usure du lien : « on avance comme sur une corde raide », « parfois, je me demande même s’il me connaît vraiment ».

La dimension sexuelle du lien, de son côté, reflète cette érosion progressive du désir. La sexualité est décrite comme en retrait, irrégulière, et marquée par des périodes d’abstinence. Marie évoque que les rapports sont centrés exclusivement sur la conception d’un enfant. L’élan sexuel semble s’être effacé dans un contexte de routine, d’habitude et d’inertie, sans qu’aucune conflictualité manifeste n’émerge, traduisant une désérotisation progressive du lien conjugal.

Enfin, Marie souligne à plusieurs reprises que son mari ne correspond ni physiquement ni mentalement à ses préférences conscientes : « il n’est pas très mature émotionnellement ». Il est plutôt investi comme une figure connue, rassurante, mais peu mobilisatrice du désir. Si elle affirme que son mari est « la meilleure personne qu’elle connaisse », cette déclaration semble davantage relever d’une forme d’acceptation résignée, comme si cette alliance était perçue moins comme un choix libre que comme une réponse à ce qu’elle pense mériter. À travers cette position, se dessine en creux l’idée qu’elle ne mérite pas mieux, traduisant une forme d’assignation intériorisée à une place modeste dans le champ du désir.

Ainsi, la relation conjugale chez Marie se caractérise par une forme de proximité teintée de distance défensive et de retrait émotionnel : entre attachement, désillusion et retrait, elle semble préserver un équilibre fragile, au prix d’un appauvrissement des échanges intimes et d’un renoncement progressif à un investissement conjugal vivant.

En somme, l'analyse du récit de Marie met en évidence les effets profonds mais silencieux du traumatisme sexuel infantile extrafamilial sur sa construction psychique, sa psychosexualité et sa vie conjugale. Ce traumatisme, loin d'être directement verbalisé, imprègne l'ensemble de son fonctionnement de manière diffuse, opérant surtout par retrait, inhibition et évitement. La parole de Marie reste bridée, marquée par un contrôle émotionnel rigide et une faible capacité de mise en récit subjective. L'espace d'entretien, bien que stable et contenant, ne parvient pas à susciter une élaboration véritable : les affects restent contenus, les contenus à forte charge émotionnelle sont esquivés ou encapsulés dans des silences prolongés, et le corps est maintenu à distance de la parole. Dans cette dynamique, le rapport de Marie au féminin se dessine non pas comme un rejet actif, mais comme une difficulté à s'approprier une position incarnée et investie. Le féminin semble investi en surface comme si Marie ne l'habitait pas, une catégorie dans laquelle elle ne se reconnaît pas, marquant une forme d'étrangeté identificatoire. Cette altérité se prolonge dans son rapport au corps : jamais directement décrit, souvent évité dans le discours, le corps féminin semble peu investi, comme figé ou désaffecté. Ce désinvestissement corporel prend également la forme d'un surpoids évoqué de manière désinvolte, mais que l'on peut comprendre comme une enveloppe défensive. Ce corps élargi fonctionne comme une carapace, une protection contre les intrusions, en particulier sexuelles. Le silence qui entoure la dimension érotique de son vécu renforce l'hypothèse d'une protection contre une réactivation traumatique, le corps devenant alors support d'un évitement plus que d'un plaisir ou d'un désir. Dans le prolongement de cette économie défensive, la sexualité conjugale apparaît elle aussi désinvestie. Marie parle d'une sexualité routinière, instrumentalisée autour de la procréation, sans élan ni spontanéité. Elle n'évoque ni fantasmes ni désirs, et semble éviter toute charge érotique dans ses propos. Le plaisir sexuel est mis à distance, dans un silence qui traduit moins une absence qu'une impossibilité d'accès à ces registres de l'expérience. Le partenaire masculin, dans ce contexte, est investi comme une figure stable, familière, mais peu mobilisatrice sur le plan libidinal. Marie décrit son mari avec bienveillance, mais aussi avec détachement. Le choix amoureux semble s'être opéré sur la base d'un compromis défensif : éviter l'intensité du désir pour se protéger d'un vécu potentiellement envahissant ou douloureux. Le lien conjugal repose ainsi sur l'habitude, la sécurité, mais non sur une dynamique pulsionnelle ou affective vivante. Dans la relation, Marie occupe une position de régulation, de contenance affective, sans attente manifeste de réciprocité. Elle endosse un rôle maternant, apaisant, au prix d'un retrait de sa propre subjectivité. Les frustrations conjugales ne



sont pas formulées explicitement, mais transparaissent dans la lassitude et l'inertie relationnelle qu'elle décrit. Le couple fonctionne comme un espace connu mais figé, où les conflits sont évités plutôt qu'élaborés. Ce fonctionnement se retrouve également dans la relation au clinicien-chercheur. Le transfert, bien que présent, reste discret, peu investi affectivement. Marie se montre impliquée sans hostilité, mais sans abandon de ses défenses. L'espace d'entretien permet un dépôt partiel de matériaux psychiques, sans que cela n'ouvre véritablement un travail d'élaboration ou de transformation des représentations. Le trauma, quant à lui, reste à la lisière du dicible, dans des zones de silence ou de non-représentation. Ainsi, le cas de Marie illustre une modalité de survie psychique fondée sur le retrait, l'inhibition et la maîtrise. Le traumatisme, bien que rarement nommé, affleure dans les zones de silence, dans les manifestations corporelles, et dans la difficulté à s'engager dans une parole incarnée. L'enjeu, pour elle, semble moins dans l'oubli que dans la mise à distance protectrice de ce qui, autrement, risquerait de la submerger. Dans ce contexte, l'espace de recherche constitue un lieu d'accueil discret, offrant une contenance suffisante pour maintenir un contact avec sa souffrance sans en forcer l'expression. Il ouvre éventuellement la voie, à plus long terme, à une possible démarche analytique, à condition que Marie puisse s'y sentir suffisamment en sécurité pour laisser émerger ce qui, pour l'instant, demeure hors langage.

### **3.3. Troisième cas clinique : cas de Clara**

*Clara, 26 ans, mariée depuis 2 ans, sans enfants, anciennement victime d'abus sexuels extrafamiliaux (subis à l'âge de 8 et 11 ans par deux inconnus dans la rue)*

#### **3.3.1. Passation et interprétation du Rorschach**

- **Dynamique de la passation : relation au test et à la clinicienne**

Dès le début de la passation, Clara manifeste une attitude ambivalente, oscillant entre un investissement authentique de la tâche et une mise à distance humoristique ou ironique. Elle ponctue ses réponses de nombreux éclats de rire et d'expressions auto-dépréciatives (« mes réponses sont bizarres », « j'ai l'air paranoïaque schizophrène »), formules révélatrices d'une angoisse de déraison, traduisant la peur de la folie. Cette crainte de perdre le contrôle de sa pensée témoigne d'un effort pour maintenir la cohésion du Moi face à l'émergence de contenus internes éprouvants.

Ces rires ont une tonalité nerveuse, traduisant la tension générée par la confrontation au matériel et à l'émergence d'affects ou de représentations potentiellement douloureux. Le rapport de Clara aux planches se caractérise par un flux associatif abondant, proche de la logorrhée, mais fréquemment interrompu par des silences prolongés, comme si un conflit interne venait entraver la continuité du discours. Les représentations surgissent souvent sous une forme crue, corporelle ou scatologique (sang, organes, règles), immédiatement recouvertes par l'humour, qui agit comme contre-investissement, voire comme mécanisme d'annulation, effaçant la charge pulsionnelle et neutralisant l'affect lié à l'effraction ainsi que le débordement émotionnel.

Sur le plan transférentiel, Clara introduit un mouvement de provocation subtile, perceptible dès l'usage du tutoiement « tu ne vas pas pouvoir coter mon discours », qui traduit un manque de distance et une tentative d'instaurer une familiarité défensive avec la chercheuse. Ce tutoiement, qui rompt la distance habituelle du cadre, fonctionne comme une manœuvre de contrôle visant à instaurer une pseudo-intimité et à neutraliser la tension transférentielle. Il témoigne d'un besoin de maîtrise du lien et d'une difficulté à tolérer la dissymétrie inhérente à la situation projective. Cette remarque adressée à la chercheuse illustre à la fois l'angoisse d'être jugée et la volonté de contrôler le cadre, en inversant temporairement la position d'évaluation : en attribuant à l'examinatrice l'incapacité de « coter » son matériel, Clara cherche à se protéger d'une possible défaillance narcissique.

L'humour et le défi adressés à l'examinatrice fonctionnent ainsi comme des mécanismes défensifs, visant à conjurer la crainte d'être invalidée ou réduite à un discours jugé incohérent. Ce mouvement projectif révèle un rapport ambivalent à l'autorité : d'un côté, le désir d'être reconnue dans son effort associatif ; de l'autre, le besoin de tester la solidité du cadre et de l'autre, afin de préserver la maîtrise du lien et d'éviter la position de vulnérabilité.

Dans le prolongement de cette dynamique, Clara semble parfois vouloir traumatiser symboliquement l'interlocuteur, ou tester ses limites, en évoquant directement des images sexuelles brutes (« vagin », « utérus », « sang des règles »), tout en maintenant une distance par le rire. Ce geste projectif peut être compris comme une mise à l'épreuve de la capacité de l'autre à contenir l'effraction, une manière de faire éprouver au chercheur la charge traumatique dont elle-même reste prisonnière, tout en s'en défendant par l'humour. Ainsi, le rire fonctionne comme

un double dispositif : pare-excitation et désamorçage symbolique, permettant à Clara d'aborder des contenus intolérables sans être envahie par l'angoisse.

En somme, la dynamique de passation chez Clara révèle une subjectivité, oscillant entre dévoilement cru et évitement ironique. L'humour, le rire et l'exagération constituent les modalités privilégiées de défense face à l'inquiétante étrangeté mobilisée par l'épreuve projective, permettant à Clara de maintenir la cohérence de son Moi tout en frôlant la zone traumatique.

- **Présentation et interprétation du psychogramme**

Le protocole est marqué par une productivité très abondante ( $R = 38$ ), traduisant une suractivité associative où l'excès de réponses sert à contenir l'angoisse. Les localisations globales ( $G = 7$ ) alternent avec des détails ( $D = 26$ ), souvent investis par des images agressives ou morcelées, où l'oralité occupe une place centrale. Ainsi, nous relevons par exemple le « *crocodile qui sort de l'eau et ouvre sa bouche* » (planche I), les « *deux bouches de crocodiles* » (planche V), ou encore les « *araignées multicolores* » et le « *scorpion* » (planche X), qui traduisent des projections d'angoisses prédatrices, invasives et d'effraction orale, où la menace d'être dévoré, pénétré ou envahi se substitue à la peur d'être détruit. Ces productions témoignent d'une tentative de maîtrise de la pulsion orale et des représentations de dévoration, par une suractivité cognitive et associative qui vient colmater l'angoisse de morcellement. L'excès de verbalisation joue ici un rôle défensif, comme si penser ou nommer permettait de contenir ce qui, sur le plan pulsionnel, risquerait de la submerger. Du côté des contenus morcelés, plusieurs réponses fragmentent le corps : « *poumons* » et « *sang* » (planche II), « *poupée tombée à l'envers et déchirée* » ou « *poumons déchirés et divisés* » (planche III), « *utérus* » et « *vagin* » (planche IX), ou encore « *deux mains sortant du feu et qui fondent* » (planche X). Ces représentations expriment moins une destruction qu'une atteinte corporelle, où l'intégrité du corps est menacée sans être entièrement perdue. Elles traduisent ainsi une image du corps blessée, effractée, mais encore habitée, marquée par la mémoire d'une souffrance non intégrée et par la difficulté à symboliser la douleur du morcellement.

Le protocole se distingue par la fréquence des représentations animales ( $A = 13$ ), dominées par des figures souvent menaçantes, prédatrices et envahissantes (crocodiles, tigres, araignées, scorpions), qui figurent l'émergence de pulsions archaïques et d'angoisses d'intrusion.

La thématique corporelle est également très présente (Anat + Sang + Sexe = 7 réponses), centrée sur des organes internes (poumons, cœur, utérus, sang menstruel), qui figurent un corps effracté, blessé, perméable à l'intrusion, marqué par la trace d'expériences traumatiques.

Les représentations humaines sont rarissimes ( $H = 1$ ,  $H_d = 4$ ) et fragmentées, réduites à des parties isolées (*mains, bras, jambes, bouches*) ou à des figures altérées (*poupée déchirée, enfant éclaboussé de peinture*), soulignant la difficulté à penser l'humain dans son intégrité et suggérant une fragilité de l'image de soi et de l'altérité, au profit d'un registre partiel et défensivement investi.

Du point de vue des déterminants, la forme domine ( $F = 21$ ), mais la couleur (Sigma  $C = 9$ ), fréquemment associée au sang ou au feu, exprime une montée d'affects non liés, traduisant la difficulté à métaboliser les excitations internes. Ces éléments colorés évoquent un mouvement de déliaison, où l'énergie pulsionnelle, dépourvue de médiation symbolique, surgit à l'état brut. Le psychisme semble alors débordé par des représentations d'effraction et d'incandescence, témoignant d'un travail de liaison défaillant entre pulsion et représentation. Les mouvements kinesthésiques (9 réponses) restent passifs ou menaçants : « *prières figées, bouches qui s'ouvrent, tigres qui avancent, mains qui fondent* », accentuant l'impression d'un registre pulsionnel dominé par l'angoisse et l'intrusion. Le matériel projectif révèle ainsi une prévalence du vécu d'envahissement sur la capacité d'élaboration, illustrant la difficulté de Clara à contenir et transformer la charge pulsionnelle en représentation psychique.

Dans cette perspective, un mélange constant entre un ton humoristique, parfois dédramatisant (rires, commentaires « *weird* »), et des contenus inquiétants ou violents est mis en exergue. Ce décalage met en évidence l'utilisation de l'humour et de l'ironie comme mécanismes de contre-investissement, venant contenir ou masquer l'angoisse générée par l'émergence de représentations sanglantes, sexuelles ou morcelées.

En somme, le psychogramme de Clara traduit un univers psychique riche mais saturé d'images archaïques et traumatiques, où la menace, la fragmentation et l'effraction dominent. La surproductivité verbale et le recours à l'humour apparaissent comme des défenses face à une conflictualité interne où le corps et la sexualité constituent les principaux foyers d'angoisse.

- **Vérification de la première hypothèse opérationnelle**

**Rappel de la première hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *psychosexualité* en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité.

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée à partir de trois axes : la représentation de soi, l'image corporelle, le vécu de la féminité et de la sexualité.

### **I) Représentation de soi**

La représentation de soi chez Clara se déploie dans une forme d'instabilité identitaire et d'altération du sentiment d'unité du corps propre.

L'absence quasi totale de figures humaines entières, remplacées par des figures partiellement effacées ou abîmées, telles que la « poupée détruite » ou l'« enfant éclaboussé », illustre une incapacité à se représenter comme sujet intégré et unifié. Cette désorganisation de l'image de soi renvoie à l'effet de la déliaison traumatique, où le corps, lieu du vécu pulsionnel, se trouve morcelé entre excitation et défense. Le recours massif à des figures animales, monstrueuses ou à des créatures étranges renvoie à un Moi perçu comme contaminé et menacé par une altérité inquiétante. Les références répétées de contenus sanglants et organiques (poumons déchirés, utérus, sang des règles), traduisent une porosité des limites internes et externes, évoquant une expérience traumatique d'effraction. Dans ce contexte, l'investissement identificatoire ne s'appuie pas sur une intériorité stable mais sur des médiations étrangères et inquiétantes, peu aptes à soutenir la subjectivation. Le Moi se vit comme traversé et vulnérable, privé d'une enveloppe protectrice capable d'assurer la cohésion interne. Ces représentations illustrent un Moi-peau défaillant, exposé à la menace constante de l'effondrement. Enfin, le recours à un ton humoristique ou dédramatisant pour accompagner ces images inquiétantes souligne une tentative défensive : qualifier ses productions de « bizarres » ou en rire permet de maintenir une distance face à l'angoisse d'éclatement. Ce mécanisme de contre-investissement, protecteur dans l'immédiat, traduit la difficulté à élaborer psychiquement des représentations chargées d'excitation et d'effroi.

Les épreuves projectives réactivent ainsi, sous une forme figurative, les traces de l'expérience traumatique : elles rendent visible la répétition d'une scène interne d'effraction sans que celle-ci puisse encore être métabolisée. Ce processus de réactualisation n'équivaut pas à une intégration, mais témoigne d'un travail psychique en suspens, où la parole et l'image s'articulent pour contenir ce qui, jusqu'alors, restait irréprésentable. La représentation de soi demeure dès lors fragile, clivée entre la reviviscence du trauma et la tentative d'en maintenir la maîtrise par l'humour.

## **II) Image corporelle**

L'image corporelle de Clara est dominée par des représentations fragmentées et blessées (poumons, cœur, utérus, sang), lesquelles signalent une impossibilité à se penser dans une globalité unifiée. Les poumons « déchirés », l'utérus et le vagin associés au sang des règles ou à la douleur évoquent un corps saignant et sans contenance, directement exposé dans son intériorité blessée.

La récurrence des organes internes illustre un rapport au corps marqué par la menace et l'intrusion, en écho à une expérience d'effraction traumatique. La répétition de figures animales massives (éléphants, tigres) traduit une identification phallique à valeur de sauvegarde narcissique, par laquelle Clara cherche inconsciemment à se réapproprier une forme de puissance face au vécu de morcellement et de passivité imposé par le trauma. Ces images de force sont toutefois aussitôt contrecarrées par des figures menaçantes (crocodile, araignées), maintenant le corps dans une dynamique d'agression et de morcellement. Le corps n'est ainsi pas investi comme totalité cohérente, mais comme assemblage de morceaux isolés, fragiles et vulnérables. Cette logique renvoie à une atteinte de l'investissement narcissique : le corps, au lieu d'être support d'unité et de désir, est vécu comme espace de déchirure et de pénétration intrusive. La présence insistante de sang et de blessures souligne une perméabilité radicale des frontières dedans/dehors, incapables de jouer leur rôle de barrière protectrice. L'image corporelle s'organise autour d'une logique de déchirure et de pénétration, plutôt que de cohésion et de solidité, témoignant d'un Moi-peau poreux et insuffisamment contenant. Enfin, le recours à un ton humoristique ou distancié face à ces représentations inquiétantes traduit une tentative défensive de mise à distance, mais qui ne suffit pas à compenser la prégnance d'un imaginaire corporel dominé par la douleur et l'effraction.

### **III) Vécu de la féminité et de la sexualité**

Le vécu de la féminité et de la sexualité chez Clara s'exprime de façon crue et menaçante. À la planche IX, l'évocation directe du vagin, de l'utérus et des règles condense une image du féminin associée à la blessure et à la souffrance. La sexualité est évoquée sans filtre mais toujours liée à des représentations sanglantes et morcelées, traduisant une impossibilité de la symboliser hors du registre traumatique. Ce vécu témoigne d'une ambivalence : d'un côté une expression franche, directe, parfois provocatrice de la sexualité ; de l'autre, une tonalité angoissante, dominée par la douleur, la perte de contenance et la menace d'effraction, ce qui évoque les angoisses d'intrusion caractéristiques des organisations états-limites, où les frontières psychiques demeurent fragiles et la corporéité vécue comme exposée. Ces contenus, associés au sang des règles et à l'idée d'effusion interne, soulignent une sexualité envisagée sur un mode corporel intrusif et douloureux, davantage lié à la blessure et au trauma qu'au plaisir ou à la fécondité. Les représentations du féminin apparaissent réduites à leur versant anatomique et biologique, sans intégration d'une dimension relationnelle ou désirante. Elles sont rarement porteuses de vitalité, mais plutôt marquées par la déchirure, l'agression et la menace d'effraction. L'autre est figuré par des images massives ou prédatrices (éléphants, tigres, crocodile, araignées, scorpions), accentuant l'idée d'une sexualité vécue comme force externe, envahissante et dangereuse. La féminité, dans cette perspective, ne peut s'éprouver qu'au travers de la vulnérabilité, de la passivité contrainte ou de l'intrusion traumatique. L'absence de figures féminines intégrées et la récurrence de représentations partielles ou inquiétantes (organes isolés, sang, blessures) renforcent l'hypothèse d'un féminin morcelé et menacé, parfois réduit à une disponibilité imposée, comme si le corps sexué ne pouvait être pensé qu'en termes de faille et de pénétration subie. Enfin, le recours à l'humour et à une distance ironique dans certaines réponses apparaît comme une tentative défensive visant à atténuer l'angoisse que suscite la mise en jeu de la sexualité. Toutefois, cette défense reste insuffisante et révèle en creux l'impossibilité de symboliser le féminin autrement que dans un registre marqué par l'effraction, la menace et la fragilité narcissique.

- **Vérification de la deuxième hypothèse opérationnelle**

**Rappel de la deuxième hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur choix d'objet d'amour masculin en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du

partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation).

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée selon deux axes : la représentation du partenaire masculin et le vécu de la relation conjugale.

### **I) Représentation du partenaire masculin**

La représentation du masculin est marquée par la lourdeur et la menace. Les animaux massifs (éléphants, tigres, crocodiles) peuvent être interprétés comme des métaphores de figures masculines investies de force brute, perçues moins comme soutenantes que comme potentiellement dangereuses ou écrasantes. Ces représentations animales dominantes traduisent une difficulté à figurer l'altérité masculine dans sa dimension humaine, relationnelle et différenciée. À la planche III, l'absence d'évocation humaine et la projection sur des chiens ou poissons déchirés suggèrent une altération de la capacité à symboliser une relation humaine réciproque et vivante. L'autre apparaît morcelé, blessé ou réduit à des figures animales inquiétantes, ce qui laisse entrevoir un relationnel dominé par l'agressivité et le trauma. De même, la récurrence des poumons « déchirés » et des contenus sanglants associe le lien à l'autre à une expérience de déchirement ou d'effraction, plutôt qu'à une rencontre structurante. La planche IV, classiquement liée aux représentations de puissance et d'autorité, n'évoque pas une figure masculine organisatrice mais des objets figés : « chaussures, troncs, éléphants immobiles ». L'accent mis sur la pesanteur et l'immobilité traduit une perception du masculin comme massif mais inerte, imposant plutôt que structurant. Cette incapacité à investir la planche dans une dimension phallique ou organisatrice illustre une difficulté à reconnaître la puissance masculine comme source de différenciation, celle-ci étant détournée vers des images d'écrasement, d'entrave ou de sidération. L'apparition de « mains fondantes ou figées » (planche X) symbolise à cet égard un double mouvement : d'une part, le gel et la stase, témoins d'un arrêt de la pensée et du désir dans un vécu de stupeur traumatique ; d'autre part, la main comme figure ambivalente du lien et de l'emprise. Ce geste suspendu, entre contact et domination, traduit l'impossibilité d'un rapport apaisé à l'autre : le toucher devient menace, le lien se fige sous l'effet d'une tension entre besoin de proximité et crainte d'effraction. Ainsi, la main, au lieu de médiatiser la relation, incarne ici la mainmise, l'immobilisation du sujet dans un rapport d'emprise et de paralysie psychique.



L'agressivité attribuée aux figures prédatrices (crocodile, araignées, scorpions) renforce cette dynamique, dessinant l'image d'un masculin vécu comme envahissant, persécuteur, voire contaminant où toute tentative de différenciation se heurte à la peur d'une absorption ou d'une domination totale. Ainsi, la difficulté à symboliser une figure masculine humanisée et différenciée laisse place à des représentations archaïques, massives ou menaçantes, où l'altérité masculine n'apparaît que sous les traits du danger, de l'effraction ou de l'écrasement.

## **II) Vécu de la relation conjugale / L'investissement de la relation au Rorschach**

Le vécu de la relation conjugale est figuré par une difficulté manifeste à représenter des liens humains investis et vivants. Les rares configurations relationnelles explicites – telles que les mains jointes dans un geste de prière, ou encore la présence d'éléphants en dyade – sont rapidement détournées vers des images animales ou des objets inertes. L'autre n'apparaît donc pas comme un partenaire différencié et contenant, mais plutôt comme une force externe, vécue sur le mode du danger et de la menace. Les représentations envahissantes d'araignées multicolores et d'enfants éclaboussés de peinture traduisent une perception du lien marquée par l'intrusion et le morcellement. Le lien conjugal apparaît comme un espace de dispersion ou d'attaque, où la tentative de contact avec l'autre se transforme en menace de débordement ou de dissolution. Ces images condensent une figuration conjugale dominée par l'angoisse d'effraction, où la proximité avec l'autre ne génère pas de sentiment de sécurité, mais réactive au contraire des éprouvés d'intrusion traumatique. L'humour, les rires nerveux et les commentaires décalés qui accompagnent certaines réponses apparaissent comme des contre-investissements défensifs, destinés à neutraliser l'angoisse que suscite la mise en jeu du lien. Toutefois, cette mise à distance ironique ne suffit pas à stabiliser une représentation apaisée du rapport conjugal : elle met plutôt en évidence la difficulté de Clara à intégrer l'autre dans un registre relationnel fiable, différencié et porteur. Le lien conjugal ne se présente pas comme un espace d'échange et de soutien, mais comme un lieu où la proximité réactive des vécus de menace et de morcellement, sous l'emprise d'un imaginaire traumatique qui entrave l'investissement d'une relation d'objet stable et sécurisante. Le rapport à l'autre reste marqué par la méfiance et la crainte d'effraction, comme si la scène du couple rejouait, dans le champ du lien, l'expérience du morcellement traumatique.

**En somme**, l'analyse du Rorschach de Clara confirme la pertinence des hypothèses opérationnelles. L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance apparaît comme une expérience fondatrice, dont l'impact s'imprime dans l'ensemble de sa vie psychique, en particulier dans sa psychosexualité, sa représentation de soi et son rapport à l'altérité. Son univers associatif est dominé par des images corporelles fragmentées et blessées, des organes internes exposés et sanglants, traduisant une atteinte des frontières dedans/dehors et une difficulté à constituer une enveloppe protectrice stable. Ces éléments mettent en lumière un Moi marqué par la vulnérabilité, traversé par un vécu d'effraction qui empêche l'élaboration d'une image corporelle unifiée et contenant. Cela corrobore la première hypothèse, montrant que la psychosexualité féminine se structure autour de traces traumatiques et où la féminité est vécue sous le sceau de la douleur, de la déchirure et de la menace, plutôt que dans l'axe du désir et de la fécondité. La représentation du partenaire masculin, quant à elle, s'organise autour de figures animales massives, pesantes ou menaçantes (éléphants, tigres, crocodiles), sans possibilité de symboliser un lien humain différencié et sécurisant. L'altérité masculine est associée tantôt à la lourdeur inerte, tantôt à la menace prédatrice, ce qui confirme la deuxième hypothèse : le choix d'objet d'amour est profondément entravé par des projections traumatiques qui empêchent d'investir le partenaire comme sujet différencié et porteur de désir. L'autre masculin n'apparaît que sous la forme de figures archaïques, persécutrices ou écrasantes, empêchant la construction d'une dynamique conjugale sécurisée et vivante. Le vécu conjugal, enfin, se dessine dans le prolongement de ces représentations : les rares figures de lien (prières, mains, dyades animales) se dissolvent dans des images d'attaque, d'intrusion ou de morcellement (araignées, enfants éclaboussés), soulignant l'impossibilité d'investir l'espace conjugal comme lieu de contenance et d'échange. L'humour, la distance ironique et les rires apparaissent comme des défenses de surface, destinées à neutraliser l'angoisse d'effraction, mais insuffisantes à compenser la fragilité des représentations internes. Ces constats peuvent être rapprochés des apports d'Anzieu (1985) sur le Moi-peau, de Bion (1962) avec les éléments bêta non transformés et de Roussillon (2000) sur la trace traumatique non élaborée. Chez Clara, l'effraction infantile ne se réduit pas à un souvenir refoulé : elle persiste sous forme d'éléments non métabolisés, énigmatiques et étrangers au Moi, qui envahissent la scène psychique et parasitent le travail d'intégration. Ces fragments sensoriels et émotionnels bruts, impossibles à symboliser, s'imposent comme des restes d'expérience impensable, venant saturer la pensée et figer la capacité de rêverie. L'univers projectif en porte la marque : les images de sang,

d'organes et de figures menaçantes traduisent la présence de ces éléments "bêta" non transformés, témoignant d'une lutte entre la nécessité de figurer l'effraction et l'impossibilité de l'intégrer. Ainsi, la trace traumatique, à la fois effacée et agissante, demeure inscrite dans la psyché sous la forme d'une étrangeté interne, où le corps, le féminin et le lien à l'autre restent investis par l'inquiétante étrangeté du trauma non élaboré. Dans cette perspective, l'effraction traumatique infantile laisse des marques durables dans les capacités de symbolisation, dans l'investissement du corps et dans la construction des liens. Chez Clara, l'impossible élaboration de l'expérience d'abus se traduit par une trame fantasmatique saturée de sang, de blessures et de figures menaçantes, où la féminité, le masculin et le lien conjugal se rejouent sous le signe de l'angoisse, du morcellement et de la menace. Ainsi, l'analyse projective confirme que l'abus sexuel extrafamilial a constitué un point d'effondrement du travail de symbolisation, orientant la construction psychosexuelle et les choix d'objet dans un registre défensif et traumatique. Elle soutient l'idée que, chez Clara, la psychosexualité et la vie conjugale s'organisent moins autour d'un investissement différencié et désirant de l'autre que dans une lutte constante pour contenir la menace interne et externe, héritée de l'effraction initiale.

### **3.3.2. Passation et interprétation du TAT**

- **Dynamique de la passation : relation au test et à la clinicienne**

La passation du TAT avec Clara s'est déroulée dans une atmosphère expressive et contrastée, oscillant entre un engagement intense et des mouvements de dérision. Dès les premières planches, elle s'implique dans la tâche avec une parole abondante, souvent accompagnée de rires, de commentaires ironiques ou provocateurs (« tu ne pourras pas coter ça », « end of story »). Cette attitude manifeste un investissement projectif certain, mais soutenu par des défenses omniprésentes.

Le rire apparaît comme un contre-investissement protecteur face à des contenus jugés menaçants ; il désamorce l'angoisse suscitée par l'évocation d'abus, de sexualité ou de mort, tout en instaurant une complicité paradoxale avec la clinicienne. Clara semble ainsi chercher simultanément à impliquer l'autre dans une alliance ludique et à le défier, comme pour tester sa capacité à tolérer la crudité de ses projections. La relation transférentielle est donc marquée par l'ambivalence : proximité et complicité par le rire partagé, mais aussi crainte d'être exposée dans sa vulnérabilité.

L'objet-test fonctionne ici comme médiateur à double tranchant : il ouvre un espace de projection riche, mais expose également Clara à un risque d'effraction psychique, d'où le recours massif à la dénégarion et à l'humour.

- **Description globale du protocole**

Le protocole TAT de Clara se distingue par une production verbale foisonnante et soutenue, très éloignée d'une économie restreinte. Ses récits, détaillés et dynamiques, se déploient avec énergie, nourris d'associations rapides, de détails concrets et de surgissements narratifs parfois inattendus. L'investissement est manifeste : Clara ne reste jamais silencieuse et mobilise un imaginaire actif et prolifique. Toutefois, cette richesse discursive déborde régulièrement les capacités de contenance psychique : l'élan associatif peine à se transformer en véritable élaboration symbolique. La tonalité affective générale est dramatique et angoissante. Les récits sont saturés de thématiques d'abus, de castration, de contrainte, de persécution ou de mort, qui installent une atmosphère d'effroi quasi permanente. La sexualité surgit de manière crue et directe, rarement médiatisée par un travail fantasmatique ; elle se présente sur un mode brut, parfois choquant, traduisant la persistance d'un matériel traumatique qui ne peut être approché qu'à travers l'effraction. Les évocations de violence corporelle et d'intrusion sexuelle traversent ainsi le protocole, témoignant d'une difficulté à transformer les traces d'excitation traumatique en mouvement pulsionnel symbolisable. Cette abondance discursive n'équivaut pas pour autant à une continuité fluide. La narration alterne entre un déploiement logorrhéique, où le matériel pulsionnel surgit sans retenue, et des arrêts brusques, ponctués de silences, de rires ou de clôtures abruptes (« end of story »). Cette dynamique heurtée révèle une économie psychique fragile, contrainte de se protéger du débordement traumatique par des procédés défensifs immédiats. Le corps occupe une place centrale, mais il est représenté presque exclusivement dans sa dimension blessée et vulnérable : corps allongés, opérés, ensanglantés, abusés ou rejetés. Les organes internes, le sang et les effractions corporelles sont fréquemment évoqués, comme si le corps ne pouvait être pensé autrement que comme lieu de morcellement et d'intrusion. L'effraction sexuelle infantile semble avoir laissé une empreinte durable, qui envahit la scène projective sous des formes directes et non symbolisées. Les personnages restent pour la plupart figés dans des rôles stéréotypés : victimes, persécuteurs ou bourreaux. La différenciation est pauvre et les dynamiques intersubjectives limitées. Même les rares scènes positives (comme la planche 10, où apparaît un élan de tendresse

parentale) sont rapidement écourtées, minimisées ou évacuées, comme si le registre d'apaisement affectif ne pouvait être maintenu durablement. L'univers narratif reste ainsi dominé par la répétition de figures traumatiques, au détriment de la mise en jeu de dynamiques intersubjectives plus élaborées. Le discours est traversé par des hésitations, des reformulations et l'emploi récurrent de déictiques en dialecte libanais (/hajda/ : celui-là, /hajde/ : celle-là), qui servent de points d'appui mais soulignent aussi la difficulté à nommer, à différencier (investir) et à stabiliser les contenus narratifs. Ce recours souligne la fragilité de l'activité représentative : Clara cherche à dire, mais se heurte à l'impossible nomination de certains vécus internes, témoignant de la prégnance d'un matériel non symbolisable. Le vocabulaire qu'elle emploie reste souvent cru, direct, dénué de métaphore, signalant un mode de figuration brute du trauma plutôt qu'un travail de mise en récit élaborée. Enfin, la passation est marquée par une coloration humoristique et ironique. Le rire surgit fréquemment, souvent dans les moments où la tension traumatique atteint son paroxysme (évoqueries d'abus, de sang, de mort). Il agit comme un mécanisme de défense central, permettant de désamorcer l'excès d'angoisse et d'instaurer une complicité implicite avec la clinicienne. Ce recours à l'humour traduit ainsi un double mouvement : il ouvre l'espace narratif en permettant à Clara de s'exprimer, mais il ferme en même temps la possibilité d'une élaboration en profondeur, car il vient recouvrir la charge affective brute d'un écran dérisoire. En somme, le protocole TAT de Clara révèle une dynamique projective intensément investie, saturée par la répétition de figures traumatiques et traversée par un effort constant de mise à distance défensive. La narration se situe à l'articulation entre un imaginaire riche et prolifique et un Moi fragilisé, contraint d'utiliser des procédés de dérision, de clôture ou de banalisation pour éviter l'effondrement. Cette oscillation permanente entre surgissement cru du trauma et défense humoristique confirme la fragilité de la symbolisation : Clara produit beaucoup, mais ce « beaucoup » reste inscrit dans un registre de figuration brute, empêchant la construction d'un récit véritablement conflictualisé et transformateur.

- **Procédés et modalités défensives**

Le protocole de Clara révèle une économie défensive dominée par l'humour, la crudité verbale et le recours massif à des représentations traumatiques directes. Le rire surgit de manière récurrente, notamment lorsqu'il est question de sexualité ou de violence : à la planche 5, en décrivant une mère intrusive, Clara rit en ajoutant « quel regard persécuteur ! » ; à la planche 16,

elle conclue abruptement « end of story » en riant. Ces éclats humoristiques fonctionnent comme contre-investissements protecteurs : ils atténuent l'angoisse mais empêchent l'élaboration symbolique. À l'inverse, Clara recourt souvent à une figuration crue, sans détour métaphorique, témoignant d'une difficulté à métaboliser le matériel traumatique. Ainsi, à la planche 6GF, elle décrit « un abuseur avec une pipe à la bouche... il se sent castré, il essaie de paraître viril », tandis qu'à la planche 13MF, elle oscille entre deux scénarios extrêmes : « il l'a abusée et il regrette » ou « elle est morte ». Cette impossibilité à inscrire le sexuel dans un registre fantasmatique traduit un clivage défensif. Les récits logorrhéiques s'interrompent par des clôtures ironiques ou des silences, révélant le conflit entre effraction pulsionnelle et retrait protecteur. Les procédés de type C (7 occurrences : planches 1, 3BM, 7GF, 8BM, 11, 12BG, 16, 19) traduisent des mouvements d'inhibition et d'évitement, notamment dans les planches de paysages réduites à des descriptions pauvres (« désert », « cactus », « bateau », « piquenique »), où l'affect est neutralisé. Les procédés B (9 occurrences : planches 1, 2, 3BM, 4, 5, 6GF, 7GF, 9GF, 13MF) mettent en avant une dramatisation relationnelle : Clara projette des conflits internes sur des personnages persécuteurs ou persécutés (« jalousie, femme sexy » à la planche 4, « une femme blessée, une autre qui a comploté » à la planche 9GF). Les procédés E (6 occurrences : planches 2, 4, 5, 6GF, 8BM, 9GF, 13MF) marquent l'irruption pulsionnelle : sexualité et violence surgissent brutalement, comme dans la chirurgie de la planche 8BM ou l'abus de la planche 13MF, confirmant l'envahissement traumatique. Plus rares, les procédés narcissiques (CN, 2 occurrences : à la planche 1 : « quand est-ce que je deviendrai le plus fort ? » et à la planche 13B : « enfant pauvre rejeté »), traduisent la blessure narcissique ; tandis que les procédés obsessionnels (A, 3 occurrences : planches 11, 12BG, 19) reflètent un appui ponctuel sur la description factuelle pour contenir l'angoisse. Cette répartition illustre une dynamique clivée : d'un côté, une dramatisation relationnelle saturée par l'effraction (B et E) ; de l'autre, un recours défensif à l'humour, à l'inhibition et à la neutralisation (C et A), qui tente de contenir le trop-plein pulsionnel.

- **Analyse qualitative du TAT**

⇒ **Vérification de la première hypothèse opérationnelle à partir du TAT**

**Rappel de la première hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur psychosexualité en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité),

en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité.

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée à partir de trois axes : la représentation de soi, l'image corporelle, le vécu de la féminité et de la sexualité.

## **I) Représentation de soi**

Clara se représente à travers des figures marquées par la vulnérabilité, le sentiment de manque et l'impuissance : l'enfant frustré de la planche 1 (« quand deviendrai-je le plus fort ? »), illustre l'inscription de sa problématique dans le registre phallique, où la question de la force se confond avec celle de la possession ou de la perte du phallus. Cette représentation traduit moins un désir de puissance qu'une lutte pour préserver une consistance narcissique menacée, dans un imaginaire où "avoir" ou "ne pas avoir" le phallus conditionne la valeur et l'identité. À cette figure s'ajoutent la femme résignée de la planche 3BM (« désespérée, elle s'est jetée sur le lit ») et l'enfant pauvre et rejeté de la planche 13B (« pieds nus, négligé, rejeté par sa famille »). Ces identifications récurrentes traduisent une image de soi fragilisée, accablée et lestée par une blessure narcissique. Le Moi apparaît menacé d'effondrement, exposé à un risque de désorganisation interne, incapable de se poser comme sujet différencié et agissant dans le lien à l'autre. Les aspirations idéalisées (« devenir le meilleur ») sont aussitôt désamorçées par le rire ou l'ironie, révélant un clivage entre un idéal du Moi grandiose et un sentiment d'indignité. Ce mécanisme défensif illustre la difficulté à soutenir une continuité narcissique stable : l'investissement d'un idéal ne peut se maintenir qu'au prix de son démenti immédiat par la dérision. L'usage répété de déictiques vagues en dialecte libanais (/hajda/ : celui-là, /hajde/ : celle-là) souligne la difficulté de Clara à nommer, à stabiliser et à subjectiver ses représentations internes, accentuant une fragilité identificatoire et un sentiment d'indifférenciation.

## **II) Image corporelle**

Le corps occupe une place centrale dans le protocole de Clara, mais il est presque toujours représenté dans sa dimension traumatique et blessée, sur un mode d'effraction et de morcellement. À la planche 6GF, Clara met en scène « un abuseur avec une pipe en bouche... », soulignant explicitement la menace d'une atteinte mutilante. Cette image d'un persécuteur, véritable mauvais

objet, doté d'une bouche dévoratrice et menaçante, fait écho à la bouche du crocodile évoquée dans le protocole du Rorschach. Ce motif oral, récurrent dans les deux épreuves, renvoie à une angoisse de pénétration et d'anéantissement, où le corps féminin est perçu comme exposé à la morsure, à la dévoration ou à l'intrusion. À la planche 8BM, la scène chirurgicale où le corps est ouvert et manipulé prolonge cette thématique de l'effraction : le corps y apparaît comme un espace livré à l'emprise et à la violence, sans possibilité de maîtrise ni de contenance. Ces représentations traduisent une corporéité vécue comme vulnérable, traversée par la violence et l'effraction, dépourvue de fonction protectrice. Le corps n'apparaît jamais comme une enveloppe assurant l'unité narcissique, mais comme un lieu de désorganisation. Les évocations récurrentes de sang, d'organes internes et de blessures renvoient à une angoisse de morcellement, où les limites dedans/dehors ne sont pas assurées, témoignant d'une incapacité à constituer un Moi-peau (Anzieu, 1985) suffisamment solide. Le corps n'est ainsi jamais investi comme support de désir ou d'unité, mais comme une surface percée, exposée et dominée par l'effraction traumatique.

### **III) Vécu de la féminité et de la sexualité**

La féminité et la sexualité apparaissent saturées par l'effroi et la contrainte. Dans les planches à sollicitation sexuelle (4, 6GF, 9GF, 13MF), la sexualité est systématiquement figurée sous les traits de l'abus, de la trahison, de la jalousie ou de la mort. À la planche 4, l'homme est décrit avec « un regard bizarre, blanc », tandis que la femme est immédiatement sexualisée « sexy » ; la scène s'organise autour d'une jalousie hostile, excluant toute possibilité d'une mise en jeu érotisée. La sexualité est placée sous l'angle d'une exhibition inquiétante et d'une rivalité menaçante. À la planche 13MF, Clara hésite entre deux scénarios « il l'a abusée et il regrette » ou « elle est morte », ce qui traduit l'impossible figuration d'une sexualité non violente et non destructive. Le « regret » exprimé demeure d'ailleurs faiblement investi sur le plan affectif, comme s'il servait avant tout à atténuer la violence de la scène plutôt qu'à en symboliser la portée émotionnelle. L'affect apparaît ici peu habité, vidé de sa substance, confirmant la difficulté à inscrire la pulsion dans un espace psychique conflictuel et vivant. Ici, l'érotique ne peut émerger : il est réduit au traumatique, dans un clivage radical entre abus et annihilation. La féminité est également investie dans sa dimension persécutée et clivée, comme en témoigne la planche 9GF, où une femme est représentée blessée et dépouillée par une autre. La rivalité féminine y prend une



tournure persécutrice : la femme n'apparaît jamais comme figure d'appui ou de solidarité, mais comme adversaire menaçante. Ce traitement révèle l'impossibilité d'inscrire la féminité dans un registre d'altérité structurante, renforçant le vécu d'isolement et de danger. Le recours récurrent à l'humour et à l'ironie (« end of story », rires nerveux face aux évocations de sang, d'abus ou de scènes sexuelles) agit comme écran protecteur, mais souligne en creux l'angoisse massive associée au féminin. Cette défense témoigne de la difficulté à symboliser le sexué autrement que sous le signe de la douleur et de la violence. Le corps féminin est ainsi réduit à un espace d'intrusion, assigné à la passivité, jamais investi comme lieu de désir, de fécondité ou de subjectivation. En somme, féminité et sexualité apparaissent chez Clara figées dans une économie traumatique : toute sollicitation du sexué réactive la scène d'effraction, et le recours au rire ou à la provocation ne débouche pas sur une véritable élaboration symbolique. Le féminin demeure pris dans une double impasse : d'un côté, l'exposition à la menace ; de l'autre, l'impossibilité d'un investissement libidinal créateur.

#### ⇒ **Vérification de la deuxième hypothèse opérationnelle à partir du TAT**

**Rappel de la deuxième hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *choix d'objet d'amour masculin* en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation).

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée selon deux axes : la représentation du partenaire masculin et le vécu de la relation conjugale.

#### **I) Représentation du partenaire masculin / Représentation du masculin au TAT**

Les figures masculines sont projetées sur un registre majoritairement menaçant, disqualifié ou effacé. Le masculin est rarement figuré comme partenaire différencié ou comme objet d'étayage. À la planche 6GF, l'homme est décrit comme « abuseur », porteur d'une virilité caricaturale (« une pipe à la bouche... il se sent castré, il essaie de paraître viril »), révélant l'angoisse de castration projetée sur le masculin. De même, à la planche 13MF, il est agresseur ou assassin, ce qui révèle l'impossibilité de l'inscrire dans une représentation sécurisée ou protectrice.

Toutefois, l'imaginaire de Clara ne se limite pas à ces mises en scène directes de l'abus. Dans d'autres planches, l'homme surgit sur un mode plus effacé mais tout aussi problématique. À la planche 5, le père est évoqué de façon indirecte à travers une scène familiale où il se trouve sous l'emprise d'une mère intrusive, « contrôlé » et neutralisé dans sa fonction symbolique. Ici, le masculin n'assume pas le rôle de tiers différenciateur : il est soumis, diminué, dépourvu de force structurante. À la planche 7GF, c'est un frère qui apparaît comme une charge contraignante pour une jeune fille, empêchant son autonomie. Enfin, à la planche 10, une scène de tendresse (un baiser sur le front) reste minimale et vite refermée, empêchant de soutenir un investissement positif. Nous y repérons un procédé de type C : l'inhibition vient neutraliser la possibilité de développer une représentation masculine bienveillante. Ces différents registres convergent : soit l'homme apparaît comme abuseur ou meurtrier (planches 6GF, 13MF), soit il est effacé ou dévalorisé (planche 5), soit il est objet de contrainte (planche 7GF), soit silhouette tendre mais aussitôt neutralisée (planche 10) – en tout cas, jamais objet libidinal. La récurrence de ces représentations témoigne d'une impossibilité à investir le masculin comme partenaire différencié, fiable, sécurisant et support de désir. La figure masculine reste marquée par l'effraction, la contrainte ou l'insignifiance : jamais sujette d'un lien d'altérité apaisé et symbolisable.

## **II) Vécu de la relation conjugale**

La conjugalité ne se donne jamais comme un espace de rencontre différenciée ou de réciprocité. Lorsqu'elle est représentée, elle se teinte immédiatement de menace, de rivalité ou de déséquilibre. À la planche 4, la scène de couple est contaminée par la jalousie et la sexualisation, empêchant l'émergence d'un désir partagé. À la planche 5, le masculin disparaît sous la domination maternelle. À la planche 6GF, la relation homme-femme est réduite à la menace d'un abus, actualisant de manière crue la trace du trauma sexuel et confirmant que la conjugalité ne peut s'élaborer hors du registre de l'effraction. La planche 10 constitue une exception fragile, où s'esquisse brièvement une conjugalité tendre à travers une scène de baiser parental. Enfin, la planche 13MF condense l'impossible symbolisation du sexué : la relation homme-femme y est réduite à l'alternative radicale entre abus et mort, sans qu'aucun espace conflictuel transformateur ne puisse advenir. Ainsi, les rares émergences positives sont immédiatement closes, comme si Clara ne pouvait se maintenir dans un registre apaisé et contenir un investissement affectif stable.

Le couple n'apparaît jamais comme lieu de réciprocité, mais plutôt comme scène de danger, d'aliénation ou de persécution. Les mécanismes de projection massifs transforment le lien amoureux en scène d'effraction, empêchant toute dynamique constructive. La conjugalité ne peut être représentée autrement que sous le sceau de l'intrusion et de l'impossible altérité, confirmant l'incapacité de Clara à figurer le couple comme espace de désir, de rencontre et de co-construction.

**En somme**, le protocole TAT de Clara met en lumière une psychosexualité marquée par l'empreinte du trauma sexuel extrafamilial : image de soi fragilisée et accablée, corps vécu comme morcelé et envahi, féminité associée à la douleur et à l'effraction. L'objet masculin est investi comme abusif et persécuteur, empêchant toute représentation d'un partenaire différencié et sécurisant. Le couple est appréhendé comme espace de danger plus que de lien, ce qui confirme l'impact du trauma sur la possibilité d'un investissement amoureux apaisé.

### **Synthèse générale**

L'analyse projective de Clara met en évidence combien l'expérience d'abus sexuel extrafamilial a marqué en profondeur sa vie psychique. Le matériel recueilli au Rorschach comme au TAT se caractérise par une abondance associative et narrative, mais cette richesse est saturée par la répétition de figures traumatiques. Le Moi apparaît vulnérable, traversé par des images corporelles fragmentées, sanglantes ou blessées, traduisant une difficulté à se représenter dans une enveloppe protectrice stable. La féminité se déploie principalement sous l'angle de la douleur et de l'effraction, sans véritable possibilité d'une mise en jeu érotisée ou créatrice. Le masculin, pour sa part, surgit sous des formes archaïques, soit écrasantes et menaçantes, soit disqualifiées et effacées, empêchant d'y reconnaître une figure différenciée et sécurisante. Quant à la conjugalité, elle n'apparaît jamais comme un espace de rencontre ou de réciprocité, mais plutôt comme un lieu de danger, d'intrusion ou de persécution. Ce qui domine est moins l'élaboration d'un lien symbolisant que la lutte pour contenir une menace interne et externe, héritée du trauma initial. Ainsi, l'ensemble du fonctionnement projectif de Clara confirme l'idée que son rapport à elle-même, à son corps, à sa féminité et à l'autre reste structuré par l'effraction traumatique, qui continue de peser sur la possibilité d'un investissement amoureux apaisé et différencié.

### 3.3.3. Analyse de contenu thématique

- **Du silence à l'expression à travers les entretiens – Présentation de Clara**

Clara est une femme de 26 ans, victime d'abus sexuels extrafamiliaux subis respectivement vers 8 ans et 11 ans par deux inconnus dans la rue, suivis d'un viol commis par un ex-copain à l'âge de 12 ans et demi. Mariée depuis deux ans, elle n'a pas d'enfants à ce jour, sans que cela n'apparaisse comme une préoccupation particulière dans son discours. Elle raconte aussi avoir connu, avant son mariage, plusieurs relations amoureuses marquées par des dynamiques toxiques.

D'emblée, Clara se montre très impliquée, avec un flux associatif abondant ponctué de rires nerveux et de formules dépréciatives (« je dois toujours me prouver », « j'avais besoin de plaire », « j'ai cru que c'était ma faute »), qui trahissent une contrainte interne à se conformer à un idéal exigeant. Le registre défensif majeur est l'humour – souvent teinté de dérision ou d'autodérision – venant désamorcer l'angoisse lorsque surgissent des contenus d'effraction (agression, pénétration non discutée, contrôle jaloux du partenaire). Elle rit fréquemment en relatant des épisodes douloureux, notamment en évoquant le premier rapport sexuel imposé par son copain adolescent, ou encore les relations ultérieures marquées par la domination et le contrôle. Ce rire, qui ponctue fréquemment son discours, apparaît comme une modalité défensive face à l'angoisse d'effraction et de passivation, renvoyant à la menace d'être à nouveau envahie ou soumise au désir de l'autre. Il permet à Clara de tenir à distance la réactivation d'affects douloureux liés à l'abus, tout en maintenant une apparente maîtrise du récit.

Le premier entretien met en avant l'histoire d'une enfant et d'une adolescente centrée sur les demandes et les attentes de l'autre, cherchant l'amour par la soumission et la conformité, avec le sentiment d'être « moins prioritaire » et de devoir sans cesse se prouver aux autres comme à elle-même. Cette nécessité de se confirmer dans la valeur, à la fois sur le plan externe et interne, traduit l'intériorisation d'un regard parental exigeant et peu contenant.

Elle exprime que son parcours identitaire a été marqué par un sentiment de marginalité et d'exclusion, tant dans le cadre scolaire (harcèlement) qu'au sein de sa famille (relation distante avec la mère), renforçant une quête constante de reconnaissance et de validation.

Elle se décrit comme une enfant qui cherchait à plaire, à être visible et valorisée, à prouver sa valeur, sans jamais parvenir à s'aimer ni à se sentir reconnue : « j'étais toujours en train de faire du pleasing, comme si je n'avais jamais été assez ». Ce besoin de visibilité, sous-tendu par une fragilité narcissique, semble fonctionner comme une défense contre le risque d'effacement subjectif : occuper la scène pour ne pas disparaître du regard de l'autre. Le récit laisse percevoir une tension entre le besoin d'être reconnue et la crainte d'en dépendre, tension qui réactive la blessure narcissique d'un Moi en quête d'appui dans le regard de l'autre.

Lorsque la question du trauma sexuel est abordée, Clara hésite, demande si cela est nécessaire, puis accepte d'en livrer des détails. Elle relate l'expérience d'un premier abus à l'âge de 8 ans dans la rue, où elle a été saisie par les jambes, paralysée par la peur, avant de réussir à s'échapper. Elle souligne que son père, alerté par les cris, a réagi avec colère contre elle plutôt que de la protéger, renforçant la culpabilité et le sentiment d'être fautive : « c'est ta faute, fais attention à ton corps ». Le souvenir de cette scène reste vif, accompagné de rires nerveux lorsqu'elle évoque les remarques paternelles. À cet épisode s'ajoute celui survenu vers 11 ans, marqué par une autre situation intrusive, où Clara se dit pétrifiée, incapable de réagir, sidérée par la peur et contrainte au silence. L'événement, rapidement refoulé, a renforcé l'idée que toute tentative d'expression était interdite et qu'il valait mieux taire ses émotions. Puis, à 12 ans et demi, elle rapporte un viol, également vécu dans la solitude et sans possibilité de recours, consolidant l'image d'une fille pubère exposée sans défense et sommée de porter la responsabilité de ce qui s'était passé. La répétition de ces scènes d'effraction, survenant à des âges successifs, suggère une dynamique de traumatophilie, où l'inconscient rejoue l'expérience de l'intrusion dans une tentative paradoxale de maîtrise et de mise en sens de l'impensable. Ces expériences répétées, enchâssées les unes dans les autres, nourrissent une représentation d'elle-même comme vulnérable et coupable, renforcée par des réactions parentales qui lui renvoient la faute. Ce récit, livré de manière fragmentaire, met en lumière l'impact traumatique encore présent et agissant et la difficulté de se représenter comme victime.

Le deuxième entretien déplie davantage la dynamique conjugale : des partenaires qu'elle juge narcissiques et contrôlants, manifestant jalousie et manipulation, jusqu'à la rendre coupable – mouvement qu'on peut comprendre comme une identification à l'agresseur. Clara reconnaît sa tendance à se sacrifier et à être attentive au regard que lui porte l'autre, tout en indiquant une prise

de conscience récente de ses propres limites et de la nécessité de préserver un espace psychique distinct. Elle décrit également une orientation sexuelle où la dominance masculine occupe une place centrale, non pas vécue comme contrainte mais comme composante de son imaginaire érotique : elle y voit une manière de rejouer, sous une forme maîtrisée, la scène de l'effraction. Le plaisir sexuel apparaît ainsi comme un moyen de transformer la passivité imposée en activité choisie, tandis que la satisfaction corporelle et sexuelle vient parfois compenser les manques affectifs de la relation. Cette lucidité, acquise graduellement à la suite des défis auxquels elle a fait face, témoigne d'un début de travail de mise en sens du lien entre sexualité et traumatisme, même si la dépendance affective et la soumission à l'autre masculin demeurent encore perceptibles dans la dynamique relationnelle.

Le troisième entretien revient plus directement sur l'expérience des abus. Clara décrit à la fois l'agression dans la rue (avec une réaction de type « freeze », paralysie face à la menace) et la pénétration non consentie à 12 ans par son copain de l'époque (absence de discussion préalable et de demande de consentement). Elle souligne qu'elle n'avait pas osé protester et qu'elle avait alors interprété ce geste comme une preuve d'amour : « pour moi, s'il me prenait, c'était qu'il m'aimait ». L'emploi du verbe *prendre* est ici particulièrement significatif : au-delà de sa connotation sexuelle crue, il traduit une logique d'emprise où l'amour se confond avec la possession. Dans cette équivalence, se révèle l'intériorisation d'un modèle de lien où l'objet aimé détient le pouvoir d'appropriation, tandis que le sujet ne peut exister qu'en se laissant « prendre ». Cette confusion entre amour et captation témoigne d'une fixation traumatique : la répétition d'une scène d'effraction intériorisée comme modalité du lien. Elle raconte aussi la culpabilité induite par la réaction familiale, puis l'élaboration rétrospective : avec le temps, elle sait désormais que « ce n'était pas sa faute ». Toutefois, si Clara peut aujourd'hui *savoir* consciemment que cet acte n'était pas de son fait, ce savoir reste partiellement clivé, tant la culpabilité et la passivité associées à la scène demeurent investies sur un plan inconscient.

Ainsi, la trajectoire des trois entretiens révèle une élaboration progressive mais encore fragile. Si Clara parvient à reconnaître et à nommer certains abus, elle conserve une distance humoristique et défensive qui empêche une pleine mise en récit. Le cadre de l'entretien joue ici un rôle de contenance, permettant de déposer des fragments traumatiques et de relier des expériences affectives et conjugales à la lumière de son histoire. L'expression de Clara, traversée par le rire,

les hésitations et l'autodérision, témoigne de la difficulté à se confronter à la souffrance, mais aussi d'une tentative de subjectivation : dire ce qui a longtemps été gardé sous silence, au prix d'un discours parfois fragmentaire et ambivalent.

- **Analyse du mouvement discursif et du registre non verbal**

Chez Clara, le mouvement discursif s'inscrit dans un registre marqué par l'abondance et la vivacité. Son débit rapide, parfois précipité, traduit une tension interne et une urgence à dire, comme si le silence représentait un danger, porteur d'effractions traumatiques. En effet, le vide de la parole semble réactiver chez Clara l'angoisse d'un retour du trauma sous la forme d'un envahissement pulsionnel ou d'un risque d'effondrement psychique. Dans cette perspective, la parole prend valeur de pare-excitation : le flot verbal agit comme une barrière protectrice contre l'irruption d'images, d'affects ou de sensations corporelles liés à l'effraction sexuelle. Parler, pour Clara, revient à maintenir à distance ce qui menace de surgir dans le silence. Ce dernier apparaît ainsi comme un espace potentiellement dangereux, susceptible de laisser remonter des traces non symbolisées. Les associations s'enchaînent avec fluidité, mais sans toujours permettre l'élaboration des affects sous-jacents. Cette logorrhée, si elle témoigne d'une activité psychique intense, fonctionne surtout comme un mécanisme défensif destiné à contenir des éprouvés trop intenses pour être pleinement représentés et intégrés.

Le corps participe à ce dispositif défensif : Clara se montre agitée, change continuellement de position sur sa chaise, se balance ou gesticule. Cette agitation accompagne des mimiques faciales ambivalentes : un sourire quasi constant, renforcé par des rires fréquents, qui masquent l'intensité du vécu évoqué. Pourtant, ses yeux larmoyants et les larmes retenues révèlent la charge affective contenue et l'effort pour ne pas se laisser déborder. Cette discordance traduit la lutte défensive : dire sans se laisser aller, témoigner tout en évitant l'effondrement.

Le registre paraverbal confirme cette dynamique : rires nerveux fréquents dès que l'entretien aborde la sexualité ou le trauma, soupirs et courts silences après l'aveu d'impuissance (« j'étais paralysée »), débit soutenu marqué par des autocorrections lorsqu'elle justifie ses choix amoureux. Ces éléments expriment à la fois une tension défensive et un effort de cohérence psychique face à des contradictions affectives.

Les marqueurs discursifs révèlent ce travail défensif : auto-dépréciations récurrentes (« je devais prouver que je suis aimable »), justifications insistantes, mais aussi prises de conscience (« je me rends compte maintenant ») qui traduisent une élaboration secondaire. Cette oscillation entre humour dépréciatif et émergence d'un recul réflexif met en lumière une lutte entre la dénégation et un début de subjectivation.

Sur le plan relationnel, Clara manifeste une forte demande d'étayage. Elle sollicite souvent l'approbation implicite de l'interlocuteur, interroge sur l'intérêt de son récit ou la nécessité de donner plus de détails. Elle investit l'entretien comme une scène de reconnaissance symbolique, mais demeure entravée par la peur du jugement et l'intériorisation de l'interdit de dire. Le positionnement transférentiel est marqué par une ambivalence : recherche de connivence par l'humour, petites provocations testant la solidité du cadre, alternance entre séduction et défi. Cette ambivalence reflète la dynamique après effraction : besoin d'être reconnue et contenue, mais crainte d'une nouvelle intrusion.

Ainsi, le discours de Clara apparaît comme un compromis psychique : abondant, rapide, animé, souriant en surface, mais traversé par des signes corporels et paraverbaux qui laissent percevoir la douleur encore agissante. L'humour, la logorrhée, le sourire permanent fonctionnent comme des défenses contre l'effondrement, tandis que les yeux embués, l'agitation corporelle et les soupirs traduisent la part affective contenue. L'émergence de formulations réflexives ouvre la voie à une mise en sens progressive. Ce mouvement discursif et non verbal traduit un chemin fragile vers la subjectivation du trauma, où le besoin de se dire se confronte encore à des défenses rigides et à des clivages internes.

Dans ma position de chercheuse, j'ai été mobilisée par la vitalité de Clara et par son désir de se dire, malgré les défenses humoristiques et l'agitation corporelle. Ses rires nerveux et son flot de paroles traduisaient une tension interne, mais j'ai perçu derrière eux une quête sincère de reconnaissance et de sens, qui a éveillé chez moi un mouvement d'empathie et de confiance en ses capacités de symbolisation. Ce contre-transfert, à la fois empathique et réflexif, s'est manifesté par un double mouvement : d'un côté, le désir de soutenir son élan de parole et de lui offrir un espace suffisamment sécurisant pour se déployer ; de l'autre, la nécessité de maintenir une position de retenue afin d'éviter toute collusion avec sa demande de validation. J'ai ressenti combien ma propre écoute oscillait entre le soutien et la mise à distance, dans une tentative d'équilibrer la contenance et la neutralité. Clara, en effet, recherchait fréquemment des signes d'approbation,



des micro-expressions de connivence ou des acquiescements implicites, comme si elle avait besoin d'être confirmée dans la légitimité de son discours. Cette attente de validation pouvait se lire comme la répétition d'un scénario transférentiel : le besoin d'un regard bienveillant venant réparer le défaut de reconnaissance maternelle, mais aussi la crainte de ce même regard, porteur de jugement ou d'intrusion. Ainsi, mon maintien du cadre analytique, loin d'être neutre pour elle, réactivait cette ambivalence : désir d'être reconnue et peur d'être exposée. Dans ce contexte, ma neutralité bienveillante prenait une valeur contenantante : elle consistait à accueillir la parole de Clara sans la confirmer ni la contester, mais en lui renvoyant la responsabilité de sa propre élaboration. Cette position permettait de soutenir le travail de symbolisation, en laissant la possibilité à Clara d'éprouver ses représentations sans les voir validées ni disqualifiées, ouvrant ainsi un espace psychique où elle pouvait progressivement se réapproprier son discours.

En s'appuyant sur l'analyse des occurrences, il est possible d'identifier des axes thématiques principaux ainsi que des sous-catégories spécifiques. Ces éléments permettent d'organiser et de structurer les données issues du corpus afin d'en dégager des tendances significatives. Le tableau ci-dessous illustre cette classification en mettant en évidence les différentes dimensions explorées au sein du récit de Clara.

Les axes de la première catégorie (représentation de soi, image corporelle, vécu de la féminité et de la sexualité) s'inscrivent dans la première hypothèse opérationnelle ("L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur psychosexualité en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité"). Les axes de la deuxième catégorie (représentation du partenaire masculin, vécu de la relation conjugale) correspondent à la seconde hypothèse opérationnelle ("L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur choix d'objet d'amour masculin en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation)").

| Catégorie                                                  | Sous-catégorie                                                    | Sujet 1<br>Leila | Sujet 2<br>Marie | Sujet 3<br>Clara |
|------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------|------------------|------------------|------------------|
| Catégorie 1<br>1.1.Représentation de soi                   | Dépossession identitaire / perte d'individuation                  | 8                | 4                | 9                |
|                                                            | Angoisse d'anéantissement                                         | 9                | 2                | 5                |
|                                                            | Fragilité des assises narcissiques                                | 1                | 4                | 8                |
|                                                            | La femme se représente comme étant résiliente                     | 5                | 2                | 4                |
|                                                            | La femme se représente positivement                               | 5                | 0                | 2                |
|                                                            | <b>Sous-total</b>                                                 | <b>28</b>        | <b>12</b>        | <b>28</b>        |
| Catégorie 1<br>1.2. Image corporelle                       | Le corps féminin comme objet de menace et de vulnérabilité        | 5                | 2                | 8                |
|                                                            | Le corps féminin comme source de malaise                          | 7                | 3                | 6                |
|                                                            | <b>Sous-total</b>                                                 | <b>12</b>        | <b>5</b>         | <b>14</b>        |
| Catégorie 1<br>1.3. Vécu de la féminité et de la sexualité | Refus de la féminité                                              | 8                | 4                | 6                |
|                                                            | Difficulté d'appropriation de l'identité sexuée                   | 4                | 3                | 5                |
|                                                            | Insatisfaction sexuelle                                           | 3                | 4                | 6                |
|                                                            | Exigences et attentes idéalisées à l'égard du partenaire          | 3                | 4                | 4                |
|                                                            | Absence de contenance psychique                                   | 2                | 2                | 4                |
|                                                            | Clivage entre désinvestissement de la sexualité et hypersexualité | 2                | 2                | 3                |
|                                                            | <b>Sous-total</b>                                                 | <b>22</b>        | <b>19</b>        | <b>28</b>        |
| Catégorie 2<br>2.1. Représentation du partenaire masculin  | Représentation négative de la figure masculine                    | 20               | 6                | 16               |
|                                                            | Le partenaire est perçu comme une figure contenant.               | 3                | 3                | 2                |

|                                                              |                                                          |            |           |           |
|--------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------|------------|-----------|-----------|
|                                                              | <b>Sous-total</b>                                        | <b>23</b>  | <b>9</b>  | <b>18</b> |
| <b>Catégorie 2</b><br><br>2.2. Vécu de la relation conjugale | Supériorité et domination perçues de la part de la femme | 12         | 5         | 8         |
|                                                              | Sentiment d'insatisfaction conjugale                     | 12         | 6         | 9         |
|                                                              | <b>Sous-total</b>                                        | <b>24</b>  | <b>11</b> | <b>17</b> |
| <b>TOTAL</b>                                                 |                                                          | <b>109</b> | <b>56</b> | <b>85</b> |

Dans cette perspective, nous présenterons une analyse plus détaillée des différentes catégories et sous-catégories identifiées à travers le discours de Clara. Cette analyse est structurée en fonction de son vécu et de son récit, mettant en évidence la manière dont chaque axe se manifeste dans son expérience subjective. Elle est ensuite interprétée à la lumière des hypothèses de recherche afin d'examiner les effets du traumatisme sexuel sur sa psychosexualité et son choix d'objet d'amour masculin.

### 1.1. Représentation de soi

Chez Clara, la représentation de soi se construit autour d'un noyau de culpabilité et de fragilité narcissique. Son discours, abondant et précipité, est traversé par des auto-dépréciations récurrentes (« je dois toujours me prouver », « j'avais besoin de plaire », « j'ai cru que c'était ma faute »). Ces formules traduisent l'intériorisation d'une image d'elle-même marquée par l'insuffisance et par un sentiment d'échec. L'impression se dégage que Clara vit dans une évaluation permanente de sa propre valeur, contrainte de se justifier et de chercher la confirmation de l'autre pour se sentir exister.

L'effroi se manifeste de façon directe dans les récits d'agression, où elle décrit un vécu de paralysie et d'impuissance radicale (« j'étais figée », « paralysée par la peur »). Ce vécu d'arrêt du corps et de l'action renvoie à une expérience de désubjectivation, où le Moi se trouve réduit à un état d'objet passif, soumis au regard ou au geste de l'autre. Le souvenir de ces scènes reste vif, accompagné de rires nerveux ou de silences courts, ce qui montre combien la convocation actuelle de cette expérience réactive l'effroi originaire.

Le discours parental culpabilisant (« c'est ta faute, fais attention à ton corps ») a renforcé cette fragilité narcissique, en plaçant Clara du côté de la faute et de la responsabilité. La construction de son identité s'est alors élaborée sous le sceau d'un Moi fautif, contraint d'assumer une culpabilité qui ne lui appartenait pas. Ce surcroît de culpabilité nourrit un sentiment de non-légitimité, empêchant Clara de se représenter comme une victime et l'assignant à une position de justification permanente.

Pourtant, au cœur même de cette fragilité, émergent des mouvements de subjectivation. Clara introduit dans son discours des formulations réflexives (« je me rends compte maintenant »), signes d'une prise de recul progressive sur son vécu. Ces moments de lucidité permettent d'entrevoir une tentative de reconstruction identitaire, où elle s'autorise à relire son histoire et à reconnaître que « ce n'était pas sa faute ». Ces émergences témoignent d'un travail psychique en cours, encore fragile, mais qui ouvre à la possibilité d'une réappropriation de soi.

Ainsi, la représentation de soi chez Clara oscille entre deux pôles : d'un côté, une auto-dévalorisation internalisée, issue des expériences traumatiques et des injonctions parentales culpabilisantes ; de l'autre, une élaboration progressive, soutenue par la parole et par l'effort de mettre en sens les expériences passées.

Ce double mouvement met en lumière l'engagement de Clara dans un processus de remaniement psychique, où l'humour et la logorrhée, d'abord mobilisés comme défenses face à l'effroi et à la culpabilité, deviennent peu à peu les prémisses d'un travail de symbolisation et d'une subjectivation en devenir.

## **1.2. Image corporelle**

L'image corporelle est profondément marquée par une expérience traumatique répétée où le corps est vécu comme lieu d'effraction et de vulnérabilité. Les récits qu'elle livre des agressions subies - saisie par les jambes dans la rue, pénétration non discutée - mettent en évidence un rapport au corps structuré autour d'un vécu de passivité imposée et d'impuissance (« j'étais paralysée », « je n'ai rien pu faire »). Le corps se révèle alors comme espace livré à l'autre, envahi et assigné à une place d'objet.

Cette représentation s'accompagne d'une forte culpabilité intériorisée : au lieu de pouvoir se reconnaître victime, Clara reprend sur elle la responsabilité, comme si son corps l'avait trahie, ou comme si elle avait mal su le protéger (« j'ai cru que c'était ma faute », « je devais faire plus

attention »). Le corps devient le support d'une faute imputée, vécu à la fois comme dangereux et comme coupable de susciter l'effraction.

Parallèlement, Clara décrit une tendance à investir son corps dans la séduction, comme moyen de plaire et d'obtenir reconnaissance. Le corps, au lieu de fonctionner comme espace d'ancrage identitaire, est mis au service de l'autre, dans une logique d'objectalisation et de conformité : séduire, se rendre aimable, compenser une fragilité narcissique par le désir suscité. Cette fonction séductrice, loin d'être libre, s'inscrit dans un rapport asymétrique où Clara se laisse évaluer par l'autre, comme si son corps ne pouvait prendre sens que sous le regard extérieur.

Ce double mouvement – vulnérabilité et séduction – traduit une profonde ambivalence à l'égard de la corporéité. D'un côté, le corps est un lieu d'exposition et de menace, rappel constant de l'agression ; de l'autre, il est instrumentalisé comme ressource narcissique fragile, destiné à garantir l'amour et l'acceptation. L'expérience du corps se situe alors à la jonction entre danger et nécessité, effraction et tentative de maîtrise.

Nous retrouvons ici les effets d'une image corporelle clivée : un corps vécu comme blessé, passif, à protéger, mais aussi mobilisé comme outil de valeur et de séduction. Cette tension empêche Clara de s'approprier son corps comme espace subjectif, porteur de plaisir et d'identité, le maintenant au contraire dans une fonction défensive et relationnelle.

Ce rapport clivé au corps témoigne d'une difficulté à symboliser l'expérience d'effraction. Le corps agit comme un lieu de mémoire traumatique, où les sensations de paralysie et de contrainte demeurent clivées, maintenues hors du champ de la représentation, et ne peuvent être pleinement métabolisées. Ces traces corporelles, plus agies que pensées, réapparaissent sous forme d'éprouvés sensoriels ou d'affects disjoints, témoignant d'une symbolisation encore empêchée.

Le recours à la séduction peut alors être compris comme une tentative de réinvestir ce corps clivé, de le transformer d'un corps passif en corps actif, séducteur, cherchant à regagner une maîtrise narcissique. Mais cette maîtrise reste précaire, toujours menacée par le retour des affects d'impuissance et de culpabilité liés au trauma.

Ainsi, chez Clara, l'image corporelle n'apparaît pas comme un appui stable du Moi, mais comme un champ conflictuel où s'affrontent menace, culpabilité et besoin de séduire. Ce corps vécu comme vulnérable et instrumentalisé ne peut encore fonctionner comme enveloppe protectrice ni comme source de subjectivation pleine. Il reste marqué par l'effraction traumatique, contraignant

Clara à recourir à des défenses (humour, séduction, justification) qui témoignent à la fois de sa fragilité et de sa tentative de survie psychique.

### **1.3. Vécu de la féminité et de la sexualité**

Chez Clara, le rapport à la féminité et à la sexualité se déploie dans un registre profondément ambivalent, marqué par la nécessité constante de plaire et de se prouver, et par la difficulté à s'approprier son identité sexuée dans un vécu pleinement subjectivé. Dès ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, elle décrit une posture façonnée par le plaisir donné à l'autre et par une dévalorisation de soi : « je devais toujours me prouver », « j'avais besoin de plaire », « je n'ai jamais su m'aimer ». Cette dynamique initiale de dépendance au regard de l'autre introduit déjà une tension : la féminité n'est pas vécue comme une évidence intériorisée, mais comme une performance à produire pour obtenir reconnaissance et amour. Les expériences sexuelles antérieures de Clara viennent illustrer cette problématique. Elle relate, à propos de sa première relation à douze ans et demi, un acte sexuel survenu sans discussion préalable ni consentement explicite : « je ne m'y attendais pas, on n'en avait pas parlé... mais il l'a fait et je n'ai rien dit ». Dans son discours, Clara reconnaît avoir d'abord rationalisé cet acte en le liant à une preuve d'amour : « pour moi, c'était comme ça qu'on prouve qu'on est aimé ». Pourtant, rétrospectivement, elle en exprime la déception et le malaise, avouant s'être sentie utilisée : « j'ai eu l'impression de l'avoir fait pour rien », tout en évoquant que l'acte n'avait pas eu le sens amoureux qu'elle croyait y trouver, mais celui d'une expérience d'effraction, où le sens même du geste lui échappait. Elle évoque la sensation d'avoir été traversée par un acte qui ne lui appartenait pas, d'y avoir pris part sans pouvoir s'y reconnaître, ni se sentir sujet ou psychiquement présente. Ce vécu traduit une confusion entre sexualité, amour et reconnaissance, où le corps devient un moyen de satisfaire l'autre au prix de son propre désir. Cette difficulté d'appropriation de la sexualité se retrouve dans ses choix de partenaires ultérieurs, souvent décrits comme narcissiques et contrôlants. Clara souligne avoir répété un même scénario relationnel : « je devais constamment me prouver », « c'était toujours autour de lui, jamais de moi ». Dans ces dynamiques, sa féminité semble placée sous l'emprise d'un regard évaluateur, renforçant la culpabilité et l'auto-dépréciation. Ce rapport marqué par l'aliénation au désir de l'autre s'articule avec un sentiment d'insatisfaction conjugale : « ma valeur dépendait de comment il me voyait... si je le calmais ou non ». Le féminin, dans ces conditions, est vécu comme fragile, dépendant de

l'approbation externe, et exposé à des rapports de domination. Sur le plan sexuel, Clara affirme néanmoins un plaisir spécifique dans la domination masculine : « j'aime quand il est dominant sur moi, pas l'inverse ». Elle précise qu'une sexualité « trop vanilla » lui semble fade, préférant que ses partenaires occupent une position d'autorité. Ce plaisir pris à la soumission révèle une dimension masochique au sens freudien (Freud, 1924), où la douleur ou la contrainte deviennent des voies d'accès au plaisir. Le masochisme érotique permet de donner forme et sens à une expérience initialement insupportable, en transformant la passivité subie en passivité investie. Dans le cas de Clara, la recherche de la domination masculine traduit une tentative de maîtrise psychique d'une effraction originaire : ce qui fut vécu comme envahissement est désormais rejoué dans le cadre du fantasme. Selon Reik (1949), le masochisme représente un compromis entre douleur et désir, une manière de "souffrir sans être détruit". Dans cette perspective, la scène fantasmatique permet à Clara de réinscrire l'effraction dans un scénario où elle conserve une part de contrôle, retrouvant ainsi une puissance subjective là où régnait l'impuissance. Ces préférences peuvent être donc comprises comme une tentative de rejouer de manière maîtrisée l'expérience traumatique d'intrusion. La recherche de la domination masculine, investie comme source d'excitation, constitue alors une élaboration défensive : elle transforme une position subie en position désirée, permettant d'atténuer l'angoisse d'impuissance. L'impact psychique premier de l'agir sexuel est ainsi réinvesti dans le champ du fantasme sexuel afin d'en contrôler les effets. Toutefois, Clara reconnaît que cette intensité sexuelle peut servir à compenser des failles relationnelles et à masquer un vide affectif : « quand la sexualité fonctionne bien, je ferme les yeux sur le reste ». Ce propos suggère que la jouissance corporelle vient momentanément suturer un manque dans le lien, opérant comme un substitut à la réciprocité affective et à la reconnaissance symbolique de soi par l'autre. Le plaisir sexuel semble alors jouer une fonction régulatrice, venant apaiser les tensions conjugales et maintenir la cohésion du couple malgré les frustrations affectives. Cette dissociation entre satisfaction érotique et insatisfaction relationnelle renforce l'idée d'un clivage : d'un côté, une sexualité investie et valorisée, de l'autre, une féminité éprouvée comme vulnérable et constamment menacée par le rejet. Enfin, son discours est traversé par des justifications récurrentes (« je devais lui prouver que j'étais aimable », « c'est moi qui devais toujours donner plus ») et par des formulations méta-réflexives (« je me rends compte maintenant »), qui laissent entrevoir la possibilité d'un travail psychique de mise en sens, même si la féminité demeure vécue dans une tension entre désir d'appropriation et menace d'effraction. Ainsi, le vécu

de la féminité et de la sexualité chez Clara témoigne d'une fragilité identificatoire, d'une dépendance narcissique au regard de l'autre et d'une difficulté à habiter une position féminine subjectivée. La sexualité, marquée par l'empreinte traumatique et réaménagée dans le fantasme de la domination, fonctionne à la fois comme un espace de plaisir et comme un champ défensif. Ce double mouvement – entre appropriation partielle et désappropriation – illustre un rapport conflictuel au féminin, où le corps et la sexualité restent pris dans l'entre-deux : vecteurs de reconnaissance, mais aussi sources de vulnérabilité et de culpabilité.

### **2.1. Représentation du partenaire masculin**

Le partenaire masculin est représenté comme un objet non contenant, peu attentif aux besoins affectifs et au vécu subjectif de l'autre, centré sur lui-même, ce qui réactive chez Clara des éprouvés d'abandon et d'invisibilité. Elle évoque à plusieurs reprises des relations où « tout tournait toujours autour de lui », ajoutant qu'elle n'arrivait pas à imaginer que ses propres besoins ou désirs puissent avoir la priorité. Le partenaire est ainsi décrit comme absorbé par sa propre image, exigeant d'elle une disponibilité et une validation constantes. Cette configuration relationnelle résonne avec son histoire infantile, marquée par le sentiment d'être « moins prioritaire », toujours en retrait derrière l'autre. Le partenaire se présente dans le discours comme une figure marquée par la jalousie et la manipulation, exerçant un contrôle qui ravive chez Clara les affects de culpabilité et les mouvements d'auto-dévalorisation. Clara rapporte à propos de l'un d'eux : « il satisfaisait son ego en me contrôlant », mettant ainsi en évidence une dynamique transférentielle où l'autre est investi à la fois comme objet persécuteur et comme garant narcissique. Ceci inscrit Clara dans une répétition de scénarios relationnels où domination et assujettissement se nouent. Le masculin est alors investi comme une instance de domination, source de contrainte plus que de contenance. L'amour est vécu dans une asymétrie, où Clara doit se sacrifier et justifier ses actes : « c'est toujours moi qui dois donner plus », « je devais me prouver ». Cette dynamique contribue à figer l'image du partenaire masculin dans une position de supériorité, renforcée par un mécanisme d'inversion de culpabilité : l'autre est toujours la victime, et Clara la fautive.

Toutefois, cette image négative n'est pas figée. Clara reconnaît avoir pris conscience de ces mécanismes à travers son cheminement progressif : « maintenant je me rends compte », dit-elle à plusieurs reprises, comme pour signifier une mise à distance progressive de ce modèle relationnel.



Le discours oscille ainsi entre la réitération d'un vécu d'emprise et l'émergence d'une lucidité critique, témoignant d'une évolution dans sa manière de représenter et d'investir le masculin.

En arrière-plan, la figure du partenaire masculin peut être lue comme le miroir déformant d'un besoin d'amour inassouvi : elle cherche à être reconnue et aimée, mais choisit des hommes dont la structure la replonge dans le sentiment d'exclusion et de non-priorité.

Cette répétition, qui évoque le mécanisme freudien de la « compulsion de répétition » (1920), met en lumière l'attachement inconscient à une figure masculine à la fois désirée et persécutrice. Comme l'a souligné Roussillon (1999), les traumatismes non élaborés tendent à se rejouer sous forme de scénarios relationnels où le sujet reproduit l'effraction dans l'espoir inconscient d'en maîtriser la charge affective. Chez Clara, cette dynamique se traduit par une attraction paradoxale pour des partenaires narcissiques et dominateurs, dont l'approbation ou le désir sont investis comme des tentatives de réparation du sentiment de défaillance et de rejet hérité de son histoire infantile.

Ainsi, la représentation du partenaire masculin chez Clara s'organise autour de trois axes : une narcissisation excessive du partenaire, centré sur lui-même et insensible à ses besoins ; un contrôle jaloux et manipulateur, qui la place en position de culpabilité et de soumission ; une évolution progressive vers une prise de conscience, marquée par des formulations réflexives traduisant la possibilité d'un remaniement psychique.

Si les figures masculines rencontrées semblent d'abord se superposer dans une relative indifférenciation – toutes jouant la même position de pouvoir et d'emprise –, l'analyse de son discours laisse entrevoir une différenciation progressive : elle commence à percevoir chez chacun des traits distincts, témoignant d'un déplacement du regard et d'une subjectivation croissante.

Cette ambivalence révèle un imaginaire du masculin où coexistent l'attrait, la peur et la culpabilité, et où l'investissement objectal demeure pris dans une tension entre la recherche d'amour et la menace d'effraction.

## **2.2. Vécu de la relation conjugale**

Dans ses entretiens, Clara décrit la vie conjugale comme une expérience d'asymétrie, marquée par le sentiment de devoir sans cesse donner davantage pour être aimée. Elle le formule clairement : « je me sacrifie pour qu'il voie que je l'aime ». Cette position traduit une intériorisation du lien amoureux comme dépendant du renoncement à soi et de la satisfaction de l'autre.

Les relations évoquées sont empreintes de domination et de contrôle : ses conjoints successifs, décrits comme narcissiques et manipulateurs, l'enferment dans une position de culpabilité et de soumission : « il est toujours la victime et moi j'ai toujours tort ». Le couple devient ainsi le lieu de la répétition traumatique, où Clara rejoue la place de "non-priorité" et d'effacement déjà éprouvée dans ses expériences antérieures.

Cette organisation conjugale reste toutefois traversée par un mélange de dépendance et de lucidité critique. Clara reconnaît avoir longtemps accepté la domination, pensant devoir « tout faire pour le satisfaire » afin de prouver sa valeur. Mais son discours laisse entrevoir un mouvement d'élaboration : « aujourd'hui je sais que je vaudrais la peine ». Cette affirmation témoigne d'une ébauche de travail psychique de différenciation, d'une tentative de se dégager du modèle d'amour sacrificiel. Cette élaboration a commencé à se rendre possible par la mise en mots progressive de son vécu au sein de l'espace d'entretien, où l'expérience conjugale a pu être pensée plutôt que seulement rejouée. Clara commence à se percevoir non plus uniquement comme victime d'une relation injuste, mais comme sujet capable d'en interroger les ressorts. Le couple apparaît dès lors comme un espace paradoxal : à la fois lieu de souffrance et support d'une prise de conscience émergente, ouvrant la possibilité d'une re-saisie subjective malgré la répétition des scénarios traumatiques.

La sexualité occupe une place centrale dans ce vécu conjugal. Clara affirme que la dimension sexuelle est « essentielle » et qu'elle se sent particulièrement investie dans des scénarios où la domination masculine est présente. Elle précise par exemple que lorsqu'elle se retrouve dans des relations plus neutres, « ça coupe court, ça ne m'intéresse plus ». Cependant, cette recherche de la domination ne se limite pas à une quête érotique d'intensité : elle inclut aussi des situations où Clara se sent rabaissée, dévalorisée ou mise à l'épreuve. Ce mélange de plaisir et d'humiliation traduit l'ambivalence de son rapport au masculin : entre soumission désirée et effraction psychique rejouée. La préférence pour ce type de scénarios peut être ainsi comprise comme une mise en acte des dynamiques de pouvoir qui traversent déjà la relation conjugale : Clara répète dans le champ érotique la position de soumission qui structure ses liens amoureux, tout en cherchant, à travers le plaisir, une forme de réparation ou de maîtrise de la scène traumatique. Elle relate : « une sexualité satisfaisante me fait oublier les autres choses ». Le sexuel devient alors un espace paradoxal : à la fois répétition de l'emprise et tentative de réparation libidinale.

Enfin, Clara souligne combien l'insatisfaction conjugale pèse sur son estime de soi. Elle exprime à plusieurs reprises que son humeur et son rapport à elle-même varient selon l'attitude du partenaire : « si je le vois calme avec moi, je me sens bien ; si ce n'est pas le cas, je doute de moi ». Cette dépendance à l'autre pour se sentir exister témoigne d'une fragilité narcissique persistante, où le couple devient à la fois une source de reconnaissance et de dévalorisation.

**En somme**, l'analyse du récit de Clara met en évidence l'impact massif et persistant des abus sexuels extrafamiliaux vécus dans l'enfance et l'adolescence sur sa construction identitaire, son rapport au corps, sa psychosexualité et sa vie conjugale. Contrairement à une élaboration fluide et continue, son discours se caractérise par une logorrhée défensive, ponctuée d'humour, de rires nerveux et de justifications réitérées, autant de modalités qui traduisent la lutte contre l'effondrement et l'angoisse d'anéantissement. L'espace d'entretien apparaît ici comme un lieu paradoxal : à la fois scène de répétition, où reviennent culpabilité et auto-dévalorisation, et espace de subjectivation fragile, où émergent des formulations réflexives ouvrant sur une mise en sens possible. Son rapport à la féminité et à la sexualité illustre une tension entre appropriation partielle et menace d'effraction. Clara investit la séduction et la sexualité comme moyens de compenser ses blessures narcissiques : « je devais toujours me prouver », dit-elle, ou encore « une bonne sexualité me fait oublier les autres choses ». La féminité est dépendante du regard de l'autre, traversée par le besoin de plaire et par l'auto-dépréciation, mais aussi par une recherche de plaisir dans la dominance masculine, vécue comme à la fois excitante et réparatrice. Ces préférences sexuelles peuvent être comprises comme une reprise paradoxale du traumatisme : rejouer dans l'érotisme une position d'intrusion subie, mais désormais investie et partiellement maîtrisée où la douleur, la souffrance sont retournées en plaisir. La dynamique conjugale de Clara témoigne d'une asymétrie persistante, où elle occupe la place de celle qui donne plus, se sacrifie et se justifie. Ses propos (« je me sacrifie pour qu'il voie que je l'aime ») traduisent une intériorisation de la culpabilité et du devoir de réparation, hérités des injonctions parentales et des expériences traumatiques. Le couple fonctionne ainsi comme une scène où se répète le sentiment de « non-priorité », mais il constitue aussi un lieu de prise de conscience émergente et vecteur de re-saisie : Clara affirme aujourd'hui « je sais que je vau la peine », laissant apparaître une réappropriation progressive de sa valeur subjective. Du point de vue transférentiel, son discours s'accompagne d'une recherche de reconnaissance et d'approbation, testant sans cesse la solidité

du cadre par l'humour et les provocations. Dans ma position de chercheuse j'ai ressenti un contre-transfert marqué par une empathie et une confiance dans ses capacités de symbolisation, tout en maintenant une neutralité bienveillante. Cette neutralité, parfois vécue par Clara comme déstabilisante, est apparue comme nécessaire pour soutenir son cheminement, sans confirmer ni invalider son récit. Elle a constitué un appui discret, permettant à Clara d'explorer ses zones de souffrance sans être submergée. Ainsi, l'espace de l'entretien a fonctionné comme un contenant psychique, autorisant Clara à articuler des fragments traumatiques restés longtemps tus. Le cas de Clara illustre une économie psychique où le trauma, encore actif, se rejoue dans le discours et dans la relation, mais où transparaît aussi une dynamique de subjectivation en devenir. Si le trauma se manifeste par les défenses rigides, ou plus maniaques d'humour et de logorrhée, il s'ouvre simultanément sur une élaboration possible : le couple, la sexualité et la relation transférentielle deviennent à la fois répétition du passé et vecteurs de re-saisie, où Clara tente, avec difficulté mais persistance, de reconstruire son rapport à elle-même et à l'autre.

### **3.4. Quatrième cas clinique : cas de Sabine**

*Sabine, 31 ans, mariée depuis 4 ans, sans enfants, anciennement victime d'abus sexuels extrafamiliaux, subis :*

- Depuis l'âge de 7 ans jusqu'à l'âge 9 ans par sa garde d'enfants âgée de 19 ans
- Depuis l'âge de 8 ans jusqu'à l'âge de 10 ans par l'amie de sa sœur âgée de 13 ans
- À l'âge de 11 ans par un camarade de classe

#### **3.4.1. Passation et interprétation du Rorschach**

- **Dynamique de la passation : relation au test et à la clinicienne**

Lors de la passation du Rorschach, Sabine adopte une attitude contrôlée, presque rigide, qui traduit d'emblée une vigilance défensive marquée. Elle s'installe avec soin, ajuste sa position, puis demeure un instant silencieuse, comme si elle cherchait à anticiper la nature de la tâche. Cette préparation minutieuse témoigne d'un besoin de maîtrise et d'une méfiance implicite à l'égard de la situation projective, vécue comme potentiellement intrusive. La posture corporelle, droite et contenue, évoque un effort de maintien du Moi, dans une tentative de préserver l'équilibre face à une épreuve perçue comme éprouvante pour le contrôle interne.

La relation à la consigne révèle le même souci d'exactitude. Sabine écoute attentivement, acquiesce d'un signe de tête et demande parfois une reformulation, sans toutefois exprimer directement ses appréhensions. Chaque réponse s'accompagne d'une courte latence, d'un « euh » hésitant ou d'un léger rire qui vient atténuer la tension du moment. Ces manifestations traduisent une résistance de surface : derrière l'apparente adaptation, se devine une crainte d'exposer des productions jugées inappropriées ou révélatrices d'elle-même. Le rapport au test s'organise ainsi sur un mode de retenue, où la participation reste mesurée, prudente, toujours tempérée par le contrôle du Surmoi.

Sur le plan transférentiel, la relation à la clinicienne oscille entre dépendance et distance. Sabine adopte une attitude respectueuse, parfois déférente, marquée par un besoin implicite d'approbation. Chaque regard vers l'examinatrice semble chercher un signe de validation, comme si la possibilité de « bien répondre » conditionnait la valeur de sa participation. Derrière cette apparente docilité se profile un mouvement d'auto-surveillance intense : la crainte de décevoir ou de se tromper domine la relation et contraint l'expression spontanée. Ce besoin d'être en conformité avec une attente supposée traduit un transfert surmoïque, où l'examineur est investi comme figure d'autorité bienveillante mais potentiellement jugeante.

La tonalité affective de la passation est marquée par une tension silencieuse. Les pauses prolongées, les soupirs discrets et les reformulations hésitantes signalent la difficulté à s'autoriser l'imaginaire et la libre association. La production projective demeure restreinte ( $R = 15$ ), soulignant à la fois une inhibition des processus associatifs et une méfiance envers ses propres élaborations internes. Sabine se protège du débordement pulsionnel par le recours constant à la forme, au descriptif et à la logique du visible. Le contrôle perceptif, surinvesti, agit comme un rempart contre la menace d'effraction : il s'agit de contenir la représentation avant qu'elle ne s'anime d'un mouvement pulsionnel.

L'investissement du matériel projectif s'effectue donc sur un mode défensif et rationnel. Les planches suscitent des réactions de surprise ou de perplexité plus que d'élan imaginaire. Les affects demeurent contenus, rarement partagés avec la chercheuse, comme si toute émotion exprimée risquait de fragiliser le maintien du cadre interne. Derrière cette apparente neutralité,

on perçoit la lutte d'un Moi contraint de se défendre à la fois contre l'intrusion du regard de l'autre et contre ses propres représentations internes.

La relation au test se caractérise ainsi par une dynamique de maîtrise et de soumission défensive : Sabine s'y engage sans résistance manifeste, mais dans une tension constante entre la peur de perdre le contrôle et la nécessité de se conformer à la demande. Le dispositif analytique du Rorschach réactive le conflit fondamental entre désir d'être reconnue et crainte d'être envahie. La passation devient une scène transférentielle où s'observe, à travers la réserve et la prudence, la trace d'une économie psychique centrée sur la défense contre l'effraction, le refoulement de l'affect et la culpabilité du dévoilement de soi.

- **Présentation et interprétation du psychogramme**

Le protocole de Sabine, d'une production restreinte ( $R = 15$ ), témoigne d'une économie projective marquée par la prudence, la réserve et la vigilance défensive. Le nombre limité de réponses traduit un fonctionnement psychique contraint, où l'activité associative reste bridée par le contrôle du Moi et la crainte de se laisser aller à la spontanéité. Cette inhibition projective s'inscrit dans une stratégie de maîtrise du champ perceptif, orientée vers la préservation d'un équilibre interne fragile.

La prédominance très nette des réponses globales ( $G = 13$ , soit 86 %) souligne la recherche constante d'unité et de cohérence perceptive. Sabine privilégie la forme d'ensemble au détriment du détail ou du mouvement, dans un effort de synthèse qui vise avant tout à maintenir la continuité du Moi. Ce recours massif à la globalité témoigne d'un besoin d'unification narcissique, où l'image visuelle sert de support au maintien d'une identité menacée par la fragmentation. Toutefois, cette globalité s'organise sur un mode rigide : elle exprime moins la créativité que la volonté de ne rien laisser échapper au regard, ni à la pensée.

Le F% élevé (66,6 %) et la proportion de réponses formellement correctes ( $F+\% = 70\%$ ) confirment l'investissement sur le registre du contrôle cognitif et de la conformité perceptive. Si l'on prend en compte les valeurs élargies ( $F\%$  élargi = 87 % ;  $F+\%$  élargi = 85 %), la prégnance du contrôle formel apparaît encore plus manifeste : presque l'ensemble du protocole se déploie sous la tutelle du jugement de forme. Cette hypertrophie du contrôle perceptif traduit un

surinvestissement du Moi dans la régulation cognitive, au détriment de la spontanéité imaginaire et de la mise en jeu pulsionnelle. Le primat du contour et du visible agit comme un pare-excitation, protégeant le Moi de tout débordement affectif. La pensée se structure autour de la maîtrise et de la conformité, au prix d'un appauvrissement de la vitalité symbolique et d'une réduction du champ émotionnel.

Les données de couleur confirment cette introversion forte ( $RC = 3$ , soit 20 %), indiquant une orientation affective tournée vers le monde interne. La dimension chromatique, faiblement représentée, traduit une modulation affective réduite : les émotions existent, mais demeurent intériorisées et filtrées par le contrôle perceptif. L'inversion nette  $F > C$  illustre le primat du jugement formel sur l'expression émotionnelle, dans une logique de refoulement et de rationalisation de l'affect. L'investissement de la couleur, quand il se manifeste, reste soumis au contrôle du Moi : l'affect surgit brièvement pour être aussitôt maîtrisé. Ce fonctionnement témoigne d'un resserrement du champ affectif, où la vie émotionnelle est vécue plus qu'exprimée, ressentie en silence plutôt que partagée.

La résonance intime, de type introversif (2 K / 1 Sig.C significatif), s'inscrit dans cette même dynamique. Sabine réagit au monde externe en fonction de ses mouvements internes et de son vécu pulsionnel, selon une logique de repli subjectif. L'affectivité, bien que présente, reste rétrécie et contenue : les émotions ne se déploient pas. Ce rétrécissement de l'affectivité traduit un repli défensif sur la vie intérieure, où la sensibilité se maintient mais sans ouverture vers la relation d'objet. Le monde interne fonctionne comme un espace de préservation narcissique, garant de la cohésion du Moi, mais au prix d'une perte de vitalité émotionnelle et d'un appauvrissement du lien à l'autre.

Sur le plan des contenus, la prédominance des réponses animales ( $A = 7$ ) contraste avec la rareté des figures humaines ( $H = 3$ ). Nous notons également quatre réponses d'anatomie ( $Anat = 4$ ), venant souligner la préoccupation centrale liée au corps et à ses limites. Ces éléments anatomiques traduisent une tentative de maîtriser la représentation du corps en la fragmentant : le corps n'est pas appréhendé dans sa vitalité ou son unité, mais dans sa structure, ses organes, sa matérialité. Cette thématique renvoie à la fois à la trace du morcellement corporel et à l'effort du Moi pour reconstruire un corps maîtrisé, c'est-à-dire un corps pensé plutôt que vécu. La référence à

l'anatomie permet ainsi à Sabine de maintenir à distance la dimension pulsionnelle du corps, en la convertissant en objet de savoir, désexualisé et sous contrôle.

Cette dissymétrie des contenus témoigne d'un retrait de l'investissement objectal et d'une difficulté à représenter la relation humaine autrement que sur un mode défensif ou réduit. Les figures animales, souvent ambiguës ou inquiétantes (chauve-souris, rat, insecte), traduisent un déplacement du conflit pulsionnel sur des formes archaïques : le pulsionnel est projeté sur l'animalité, c'est-à-dire sur un espace de l'instinct et de la menace. La rareté et la fragilité des images humaines reflètent quant à elles un trouble de la représentation du corps, perçu comme morcelé ou menacé d'effraction. La représentation du semblable n'est supportable qu'à travers des contours stables et désaffectés, comme si l'autre ne pouvait être vu qu'à distance.

La présence ponctuelle de mouvements humains ( $K = 2$ ) et animaux ( $Kan = 1$ ) introduit une dimension de dynamisme perceptif, mais celle-ci demeure contenue et sans véritable élan pulsionnel. Ces éléments suggèrent une vie psychique interne qui tente de se mobiliser, mais dont le mouvement reste pris dans la rigidité des défenses. Le geste, plutôt que d'exprimer le désir ou la spontanéité, traduit ici une tension entre le besoin de lien et la peur du débordement. L'élan vital se fige dans la contrainte de maîtrise : le mouvement perçu exprime moins la créativité que le contrôle, signe d'un conflit entre la pulsion et le Surmoi.

L'organisation perceptive et défensive s'appuie sur des mécanismes d'isolation et d'intellectualisation. Le recours à la description neutre et au raisonnement concret permet de maintenir le matériel à distance, évitant toute implication affective directe. Les temps de latence avant chaque réponse confirment cette surveillance interne : chaque formulation passe par un filtre préconscient, comme si la parole devait être contrôlée avant d'être prononcée. Ce fonctionnement traduit un Moi suradapté, dont la stabilité repose sur la maîtrise et la conformité, mais dont la rigidité trahit une profonde fragilité narcissique. L'absence de jeu associatif, de réponses doubles ou de combinaisons, souligne l'incapacité à élaborer ou à transformer le matériel : la pensée s'y montre défensive, non créatrice.



Les indices qualitatifs (trois réponses banales sur quinze, soit 20 %) renforcent l'hypothèse d'une adaptation sociale de façade. Sabine cherche à rester dans la norme perceptive, évitant tout écart qui pourrait être perçu comme déviant. Cette normalisation perceptive fonctionne comme une forme de conformité émotionnelle qui lui permet de masquer la conflictualité interne. L'ensemble du protocole révèle une tension entre la nécessité de se contenir et la crainte de s'effondrer : la maîtrise devient le garant d'une cohésion psychique menacée.

Sur le plan du fonctionnement du Moi, le psychogramme témoigne d'un déséquilibre entre le contrôle formel et la modulation affective, au profit du premier. Le refoulement et la rationalisation assurent la stabilité psychique, mais au prix d'un assèchement du vécu émotionnel et d'un appauvrissement de la pensée symbolique. Ce surinvestissement du contrôle s'apparente à une défense contre la résurgence d'expériences d'effraction et de honte. Le Moi maintient l'ordre perceptif comme rempart contre la désorganisation interne : le regard structure, mais n'anime pas.

En somme, le psychogramme de Sabine met en évidence une personnalité hyperadaptée, contrainte par le Surmoi et marquée par une culpabilité latente. Le contrôle perceptif et la précision formelle assurent une cohésion de surface, mais masquent la vulnérabilité d'un narcissisme fragile, hérité de blessures anciennes. La rigidité formelle et la faible expression affective traduisent un mécanisme de défense majeur : maîtriser pour ne pas être envahie. Le Rorschach montre ainsi la lutte d'un Moi qui cherche à préserver sa continuité en maintenant à distance l'émotion, le désir et le corps, au prix d'une inhibition créative et d'un appauvrissement de la vie fantasmatique.

- **Vérification de la première hypothèse opérationnelle**

**Rappel de la première hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *psychosexualité* en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité.

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée à partir de trois axes : la représentation de soi, l'image corporelle, le vécu de la féminité et de la sexualité.

## **I) Représentation de soi**

La représentation de soi qui se dégage du protocole de Sabine est marquée par un effort constant de cohérence et de maîtrise, traduisant un Moi contraint par la vigilance et la peur du débordement. L'image d'elle-même s'organise autour d'un idéal de contrôle et de conformité. Ce Moi excessivement ajusté, rigide et en quête d'unité, traduit une identité fragile, soutenue moins par l'assurance narcissique que par la nécessité défensive de se maintenir dans la norme. Le Rorschach met ainsi en évidence une représentation de soi fondée sur la maîtrise, où la continuité identitaire se défend contre la menace de l'effraction et du morcellement.

Cette tension entre maîtrise et crainte de désorganisation se manifeste dès les premières planches. Les réponses globales dominantes ( $G = 13$ , soit 86 %) soulignent le besoin de se percevoir comme un tout homogène, sans faille ni division. La forme devient le garant de la cohésion interne : Sabine choisit des images fermées, équilibrées, souvent symétriques, comme lorsqu'elle décrit la première planche comme « une chauve-souris » ou « le corps humain avec les ailes » - une figure double, ordonnée, dont la symétrie visuelle semble venir compenser l'angoisse de morcellement. Le recours massif au jugement de forme ( $F\% = 66,6 \%$ ,  $F\% \text{ élargi} = 87 \%$ ,  $F+\% = 70 \%$ ,  $F+\% \text{ élargi} = 85 \%$ ) confirme cette hypertrophie du contrôle perceptif : Sabine s'accroche à la rigueur du visible pour maintenir la continuité du Moi. La forme devient ici l'équivalent du Moi idéal : un contour ferme, maîtrisé, qui protège du chaos interne.

Pourtant, derrière cette apparente solidité se devine la trace d'un Moi fragile et dépendant du Surmoi. Le ton hésitant des verbalisations, ponctué de pauses et de justifications (« je ne sais pas », « je crois que c'est un cœur rouge », « ça me semble familier »), traduit un discours sous surveillance, où le moindre élan imaginaire est aussitôt contrôlé. La prudence de langage, tout comme le recours aux justifications perceptives, témoigne d'une crainte de se tromper, d'un besoin de validation externe qui confine à la dépendance identificatoire. Ce contrôle de la parole renvoie à un contrôle du Moi : penser, parler, percevoir - tout doit passer par le filtre de la conformité, du « bien répondre ».

Cette quête d'unité s'inscrit donc dans une logique défensive de maîtrise, davantage que dans une construction identitaire accomplie. L'adaptation sociale, soutenue par la conformité perceptive, masque mal la rigidité interne. Le profil introversif du protocole (2 K / 1 Sig.C significatif) met en

lumière une prédominance du monde interne : les perceptions extérieures sont filtrées par ses mouvements pulsionnels et moraux. La résonance intime, orientée vers l'intérieur, fait du percept un miroir du Moi. Sabine se représente à travers ce qu'elle maîtrise : le regard, la symétrie, l'équilibre des formes. Elle investit la forme comme un cadre de stabilité là où le vécu interne reste marqué par la peur de la désorganisation.

La présence de quatre réponses anatomiques (Anat = 4) renforce cette hypothèse d'un Moi en tension entre maîtrise et effraction. Dans ces réponses - « les poumons », « le thorax », « le corps ouvert » -, la représentation du corps est abordée sur un mode objectivant et morcelé. Ces réponses traduisent la tentative de penser le corps pour éviter de le sentir, de le représenter pour ne pas l'éprouver comme lieu du traumatisme. L'investissement de l'anatomie permet à Sabine de se défendre contre la menace d'une réactivation de l'effraction corporelle.

Les contenus animaux, fréquents (A = 7), s'articulent à cette même défense. Les figures évoquées - « un rat », « un insecte », « un animal sur l'eau » - sont souvent ambiguës, passives, ou évoquent un corps inerte, disséqué. Cette animalité projetée condense l'ambivalence pulsionnelle : le pulsionnel archaïque est déplacé sur des formes étrangères, inquiétantes, et ainsi maintenu à distance. Par contraste, les rares figures humaines (H = 3) apparaissent incomplètes ou fragmentées (« deux personnes séparées », « un torse ouvert »), témoignant d'une difficulté à se représenter soi-même dans l'unité du corps et du lien. Ces choix de contenus confirment la fragilité de l'image du Moi : Sabine ne se représente pas comme sujet entier, mais comme corps morcelé ou surface sous contrôle.

Cette représentation de soi défensive est également perceptible dans le rapport au mouvement. Les quelques mouvements humains (K = 2) et animaux (Kan = 1) sont contenus, statiques ou observés à distance : « deux personnes qui se regardent », « un animal qui marche sur l'eau ». Le mouvement, plutôt que de traduire l'élan ou la spontanéité, exprime une tension entre immobilité et débordement : tout ce qui bouge doit être contenu dans une structure stable. Le sujet semble regarder la vie depuis un point fixe, sans pouvoir s'y engager, comme si toute impulsion de désir ou de vitalité risquait de rouvrir la scène de l'intrusion. Le mouvement est alors perçu, mais non vécu - signe d'un Moi en position d'observateur, détaché de son propre élan pulsionnel.

La tonalité générale du protocole traduit ainsi un Moi suradapté, contraint et soumis à la loi du Surmoi. La prédominance de la forme, la rigidité perceptive et la distance affective soutiennent une image de soi figée, fonctionnelle, mais dévitalisée. Le rétrécissement de l'affectivité observé dans le psychogramme confirme cette économie défensive : l'expression émotionnelle est refoulée, la vitalité pulsionnelle bridée, le désir domestiqué. Ce mode d'organisation du Moi, centré sur la conformité et la maîtrise, apparaît comme la défense principale contre la réactivation du vécu d'effraction lié au traumatisme sexuel extrafamilial. L'effraction ancienne, vécue dans la passivité contrainte, a laissé une trace durable : celle d'une impossibilité à se penser comme sujet de désir et de spontanéité. Pour survivre psychiquement, Sabine a transformé le Moi en enveloppe protectrice, en coquille défensive : un Moi formel, maîtrisé, adapté, mais vidé de son mouvement propre.

En somme, la représentation de soi qui se dégage du Rorschach témoigne d'un Moi contrôlé et défensif, qui cherche dans la maîtrise perceptive et la conformité un étayage narcissique face à la peur du morcellement. L'identité se construit comme une surface stable, garante d'une unité fragile, mais au prix d'un appauvrissement de la vie pulsionnelle. Le contrôle de soi, la symétrie des formes et la neutralisation des affects fonctionnent comme autant de remparts contre la réactivation de la blessure traumatique. L'image de soi reste donc tenue, maîtrisée, mais désinvestie : un Moi qui se pense pour ne pas se sentir, qui se regarde pour ne pas s'éprouver.

## **II) Image corporelle**

L'image corporelle qui se dégage du Rorschach témoigne d'un rapport au corps dominé par la méfiance, le contrôle et la distance. Le corps, pour Sabine, n'apparaît pas comme un lieu d'expérience vivante ou de plaisir, mais comme une forme à contenir, un espace à maîtriser, voire un objet étranger qu'il faut tenir à distance de l'émotion. La représentation du corps se construit sur un mode défensif : il est vu, décrit, analysé, mais rarement ressenti. Le fait de considérer le corps uniquement de l'extérieur traduit une perte de l'éprouvé corporel, conséquence d'une effraction ancienne qui a rompu la continuité entre vécu sensori-moteur et représentation psychique.

Les réponses anatomiques, nombreuses (Anat = 4), traduisent cette tentative de reconstruire le corps en le découpant, en le réduisant à ses éléments constitutifs. Lorsqu'elle évoque par exemple « des poumons », « une cage thoracique » ou « une partie du corps ouverte », Sabine semble aborder le corps non pas dans son unité fonctionnelle, mais comme un assemblage d'organes. Le corps est ici morcelé et neutralisé, vidé de sa charge pulsionnelle : il devient une image anatomique, un objet de savoir, un territoire mis à distance du vécu affectif. Cette orientation témoigne d'un processus de désexualisation du corps.

La planche II, avec la coloration rouge, accentue cette ambivalence entre fascination et menace du corps vivant. Elle y voit « un cœur rouge » ou « des poumons », réponses où la couleur est assimilée à la vie biologique plus qu'à l'émotion. Le rouge, qui pourrait convoquer la chaleur, le sang, ou la passion, est ici absorbé dans une lecture objective, physiologique, traduisant un refoulement du registre pulsionnel. Ce déplacement vers le savoir corporel et la matérialité biologique illustre le mécanisme de défense par intellectualisation : la chair n'est pas vécue, elle est expliquée. Derrière cette distance, se perçoit la trace d'un corps jadis lieu de violation, que le sujet cherche aujourd'hui à maîtriser par la pensée.

La planche VI, souvent révélatrice de la sexualité inconsciente, confirme ce rapport défensif au corps. Là où d'autres sujets pourraient y percevoir des formes souples ou sensuelles, Sabine y voit « un animal scanné » ou « un rat étalé ». Cette formulation objective, quasi clinique, traduit la tentative de désaffecter le corps et de neutraliser le registre pulsionnel en le ramenant à l'image d'un organisme examiné. Le regard se fait surplombant : le corps est observé, non habité. La récurrence des images d'animaux inertes, écartelés ou privés de mouvement, souligne un désinvestissement du corps comme siège du désir. Le corps devient support de projection de la peur d'effraction, plus qu'espace de plaisir ou d'identité.

L'ensemble du protocole montre ainsi une image corporelle clivée. D'un côté, la forme et la symétrie permettent de maintenir une enveloppe protectrice : le corps est perçu comme un contour stable, garant d'un Moi unifié. De l'autre, les contenus internes (anatomiques, rouges, fragmentés) révèlent un monde corporel vécu comme dangereux, exposé, potentiellement désorganisant. Le corps devient alors double : surface maîtrisée et profondeur menaçante. Ce clivage reflète la persistance d'une angoisse d'effraction, directement issue du traumatisme sexuel.

Le corps n'est pas un lieu de subjectivation, mais un objet que l'on contemple de l'extérieur, comme pour éviter d'en ressentir la vulnérabilité.

Le traitement des formes animales illustre également cette ambivalence. Les figures animales perçues (« une souris », « un insecte », « un animal sur l'eau ») évoquent des corps petits, soumis, parfois écrasés ou étalés. Ces choix projectifs suggèrent une identification inconsciente à un corps impuissant, passif, exposé au regard ou à la manipulation de l'autre. La répétition de ces figures animales fragiles ou mortes traduit la mémoire d'un corps ayant perdu sa fonction de contenant protecteur. Le vécu corporel se résume à une enveloppe défailante, soumise à l'intrusion, que la forme visuelle tente de reconstruire dans l'après-coup.

Enfin, la pauvreté de la modulation colorée (RC = 3, soit 20 %,  $F > C$ ) et le rétrécissement de l'affectivité confirment la difficulté de Sabine à investir son corps sur un mode émotionnel ou érotique. L'affect, lorsqu'il affleure, reste contenu, rationalisé, absorbé dans la forme. Le corps se donne à voir, mais ne s'éprouve pas. Il devient le lieu d'un conflit : vouloir sentir, mais craindre de ressentir ; vouloir posséder un corps à soi, mais s'en défendre comme d'un espace potentiellement dangereux. Cette clôture du corps sur lui-même est à la fois protection et contrainte : elle protège le Moi de l'effraction, mais interdit l'accès à la jouissance et à la spontanéité.

Ainsi, le Rorschach met en évidence une image corporelle défensive et dévitalisée, marquée par la peur de l'intrusion et la nécessité de contrôle. Le corps de Sabine n'est ni érotisé ni vécu comme un lieu d'ancrage, mais pensé, rationalisé, figé dans une forme maîtrisée. Cette représentation renvoie à la trace du trauma sexuel : un corps autrefois envahi, qui ne peut être réinvesti qu'à condition d'être réduit à l'objet de pensée. La distance instaurée entre corps et affect, entre chair et image, assure la survie psychique, mais maintient le clivage entre désir et contrôle.

### **III) Vécu de la féminité et de la sexualité**

Le vécu de la féminité et de la sexualité, tel qu'il se dégage du Rorschach, s'inscrit dans une dynamique de refoulement et de désérotisation, marquée par la culpabilité et la crainte de l'effraction. La sexualité ne se manifeste pas sous forme d'images explicites, mais à travers des indices projectifs de distance, de rationalisation et de neutralisation pulsionnelle.

Le protocole témoigne d'une féminité soumise à la loi du contrôle, où l'accès au plaisir et à la sensorialité semble empêché par la peur d'un débordement interne.

Sur la planche VI, traditionnellement associée à la sexualité inconsciente, Sabine répond après un long silence : « un animal mort » ou encore « une forme ratatinée ». Ce choix d'un contenu inerte, privé de vitalité, évoque une désintringation du sexuel et du vivant : le corps du désir est ici figé, vidé de son mouvement pulsionnel. Là où la forme pourrait évoquer la fusion ou la rencontre, le contenu projectif traduit l'impossibilité d'investir le corps du côté des affects. L'expression affective est immédiatement canalisée par la pensée : Sabine précise que « la forme est bien dessinée » - ajout qui déplace la charge pulsionnelle sur le registre perceptif et formel. La sexualité se trouve ainsi tenue à distance par la maîtrise visuelle et la rationalisation.

La planche VIII, souvent investie sur un mode relationnel et identificatoire, réactive cette tension. Sabine y perçoit « deux formes identiques », « des animaux qui se font face », mais sans interaction ni mouvement. Le double, figé et symétrique, remplace la rencontre : il ne s'agit pas de lien mais de reflet. Cette représentation de la réciprocité sur un mode spéculaire traduit une féminité défensive, marquée par la peur de la dépendance et de la fusion. La scène projective devient miroir de soi plutôt qu'espace de relation. On retrouve ici le conflit déjà présent dans son discours : vouloir être regardée sans être touchée, désirant la reconnaissance tout en craignant l'intrusion.

Sur la planche IX, où la couleur aurait pu permettre un relâchement affectif, Sabine hésite avant d'évoquer « un tissu rouge » ou « une robe ». Le rouge, souvent porteur d'une symbolique pulsionnelle (sang, chaleur, excitation), est immédiatement neutralisé par la mise en image d'un objet inanimé. La robe - symbole de la féminité - est vidée de toute dimension sensuelle : elle couvre, elle dissimule. Ce traitement défensif de la couleur, déjà observé dans le psychogramme ( $RC = 3$ ,  $F > C$ ), traduit un refoulement de la sensorialité et du plaisir, au profit d'une féminité maîtrisée, modeste, et soumise à l'idéal moral. La féminité s'y exprime sous le signe de l'inhibition, non du désir.

Dans les réponses animales, nous retrouvons le même processus de déplacement : l'énergie pulsionnelle est projetée sur des figures animales passives ou soumises (« un insecte », « un petit animal sur l'eau »). Ces images condensent une identification inconsciente à un corps vulnérable,

souvent observée chez les sujets marqués par l'effraction sexuelle. Le corps féminin y apparaît menacé, exposé, réduit à un objet du regard plutôt qu'à un sujet du désir. La féminité devient ici le lieu d'une tension entre idéalisation et honte, entre visibilité et peur d'être dévoilée.

L'ensemble du protocole traduit une culpabilité diffuse liée au registre érotique. Sabine ne projette ni images de sensualité ni représentations du couple, mais des contenus désaffectés ou rationalisés. La sexualité, désinvestie, se déplace sur le plan du savoir et de la forme : « un organe », « une tache », « un vêtement ». Ce vocabulaire renvoie à la tentative de maîtriser la pulsion en la déssexualisant, de transformer le corps désirant en objet neutre, maîtrisable, non excitant. La féminité devient ainsi fonction de contrôle, d'ordre et de moralité : être femme, c'est se contenir, non s'abandonner.

Ainsi, le Rorschach met en évidence une féminité contenue et désérotisée, où le plaisir est remplacé par la conformité et le devoir. Le corps et la sexualité restent sous la domination du Surmoi, dans une économie psychique marquée par la peur du désordre et la mémoire de l'effraction. La femme se protège en refoulant son désir, dans une posture où la maîtrise devient l'équivalent d'une chasteté psychique. Cette position défensive, cohérente avec l'histoire traumatique de Sabine, permet la survie narcissique mais enferme la féminité dans un registre d'immobilité, de contrôle et de culpabilité silencieuse.

- **Vérification de la deuxième hypothèse opérationnelle**

**Rappel de la deuxième hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur choix d'objet d'amour masculin en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation).

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée selon deux axes : la représentation du partenaire masculin et le vécu de la relation conjugale.



## **I) Représentation du partenaire masculin**

La représentation du partenaire masculin qui se dégage du protocole de Sabine est marquée par une ambivalence profonde : le masculin est à la fois recherché comme figure d'appui et perçu comme source de menace ou de dévalorisation. Cette dualité s'exprime à travers une série de contenus projectifs et d'attitudes perceptives où se conjuguent dépendance, distance et contrôle. Le partenaire n'apparaît pas comme sujet différencié, mais comme figure spéculaire, renvoyant Sabine à sa propre image ou à ses failles narcissiques.

Les planches où apparaissent des figures doubles (notamment la III et la VII) mettent en scène cette relation miroir. À la planche III, Sabine évoque « deux personnes en face à face », ou encore « un rat aux pieds ouverts », réponse qui associe à la fois la rencontre et la dévalorisation. L'autre, ici, n'est pas un partenaire investi mais un double inquiétant, porteur d'une altérité vécue sur un mode défensif. La mention du « rat » confère à cette figure une charge pulsionnelle refoulée, marquée par le dégoût et l'ambivalence : l'objet masculin se voit investi de représentations dégradées et dévalorisées. Ce vécu projectif évoque une relation d'objet où le désir de lien se heurte à la peur de la soumission ou de la contamination.

Sur la planche VII, souvent associée à la thématique du féminin et de la relation, Sabine perçoit « deux personnes qui se regardent ». Ce regard réciproque, figé dans la symétrie, ne traduit pas la rencontre mais la duplication : l'autre est un reflet narcissique, non un partenaire différencié. Cette perception illustre la difficulté à concevoir un lien de réciprocité ; la relation se fonde sur la reconnaissance mutuelle de la forme, non sur l'échange ou le mouvement pulsionnel. L'autre est toléré tant qu'il reste semblable, immobile, non intrusif. Ce mode de représentation suggère une relation narcissique passive, dominée par la crainte du conflit et de l'altérité.

La planche VIII, évoquée par Sabine comme « un reflet dans l'eau », poursuit cette logique spéculaire. L'image du reflet renforce la fermeture du rapport à l'autre sur le plan narcissique : la rencontre se joue à travers une image, un double, non dans la réalité du lien. L'eau, élément du miroir et de la dissolution, renvoie à la fois à la fluidité du désir et à la menace de perte de soi. En choisissant ce motif, Sabine projette une relation où la fusion est redoutée car elle équivaut à une effraction psychique. Le partenaire, comme le reflet, est support d'une reconnaissance sans échange : il renvoie l'image d'un Moi qu'il faut maintenir intact.

Le psychogramme renforce cette lecture : la rareté des mouvements humains ( $K = 2$ ) témoigne d'une relation faiblement animée, sans véritable élan pulsionnel. La prédominance des formes globales ( $G = 13$ ,  $F\% = 66,6 \%$ ,  $F\% \text{ élargi} = 87 \%$ ) montre un investissement du lien sur un mode rationnel et contrôlé, où la distance protège de la dépendance. La fonction du masculin semble ainsi cantonnée à un rôle de repère ou de contenance externe, mais sans dimension libidinale ou affective authentique. Le désir est refoulé, remplacé par la recherche de stabilité et de maîtrise.

Enfin, la planche IV - traditionnellement associée à la figure paternelle - ne mobilise chez Sabine aucune image de puissance ou de verticalité, mais une forme « large », « vide » ou « sans consistance ». Cette absence d'incarnation de la force paternelle confirme une atteinte de la symbolique du père : le masculin n'opère pas comme tiers séparateur, mais comme présence défaillante ou effondrée. La fonction paternelle ne structure plus le rapport au désir, mais laisse place à une relation duelle, spéculaire, dans laquelle Sabine cherche une contenance sans pouvoir s'appuyer sur une autorité différenciante.

Ainsi, le Rorschach révèle une représentation du partenaire masculin narcissique, dévalorisée et défensive. L'autre est à la fois miroir et menace : il assure la continuité du Moi mais au prix d'un renoncement à l'altérité. Le masculin, vidé de sa fonction structurante, ne soutient pas le désir mais la peur de la perte de soi. Cette configuration traduit les effets durables du traumatisme sexuel infantile extrafamilial : face à l'effraction originelle, la subjectivité a dû se replier dans une économie où la dépendance équivaut au danger. Dans le rapport au masculin, Sabine reconduit ce compromis : regarder sans s'approcher, se refléter sans s'unir, exister sans se livrer.

## **II) Vécu de la relation conjugale / L'investissement de la relation au Rorschach**

Le vécu de la relation conjugale, tel qu'il se projette à travers le Rorschach, révèle une dynamique de contrôle et de régulation, dominée par la peur du désordre affectif. La relation à l'autre s'organise autour de la recherche d'équilibre et d'apaisement, plutôt que sur l'expression du désir ou la confrontation des différences. Le couple semble fonctionner comme une zone de sécurité interne, garante d'une cohésion psychique menacée.

Les planches où figurent des formes doubles, déjà porteuses d'un enjeu relationnel, prolongent cette thématique d'un lien tenu à distance. Les images projetées n'évoquent pas la fusion ou la rencontre, mais la coexistence. Sabine décrit des figures semblables, côte à côte ou se faisant face, mais sans véritable mouvement : l'autre est présent, mais le lien reste contenu, sous contrôle. Le contact se limite à la reconnaissance mutuelle d'une forme, sans circulation pulsionnelle. Cette configuration traduit un mode relationnel fondé sur l'équilibre et la prudence, où la proximité devient menaçante dès qu'elle suppose l'abandon d'une part de soi.

La planche VIII, associée à une lecture de "reflet dans l'eau", renforce cette idée d'un rapport conjugal fondé sur la similitude et non sur l'altérité. Le couple, dans cette perspective, fonctionne comme un espace de stabilité narcissique plutôt que de mutualité : l'autre sert à se rassurer, non à se transformer. Le reflet maintient la continuité du Moi mais empêche la découverte de l'autre. Derrière la paix apparente, s'esquisse une peur du mélange et de la dépendance affective.

Sur le plan projectif, la rareté des kinesthésies ( $K = 2$ ,  $Kan = 1$ ) souligne une relation faiblement animée, sans véritable impulsion vers la réciprocité. L'investissement de la forme ( $F\% = 66,6\%$  ;  $F\% \text{ élargi} = 87\%$ ) montre une relation où l'ordre et la cohérence prévalent sur l'élan émotionnel. Le lien conjugal est ainsi vécu sur un mode d'ajustement : il assure la stabilité et la continuité, mais au prix d'une vitalité pulsionnelle appauvrie.

Certains contenus symboliques viennent préciser cette économie du lien. L'image du "rat aux pieds ouverts" (Planche III) exprime à la fois la dévalorisation du masculin et une impression d'incomplétude relationnelle : la scène est présente, mais vidée de sa force vitale. La récurrence des doubles, des formes symétriques ou des reflets traduit un rapport d'égalesisation plus que de différenciation. Le lien conjugal s'inscrit alors dans un mouvement de parallélisme – chacun à sa place, chacun contenu dans ses limites –, modèle défensif visant à éviter toute effraction émotionnelle.

La planche X, souvent associée à la capacité d'ouverture et de souplesse relationnelle, ne montre pas de transformation du registre défensif. Les réponses y sont descriptives ("des animaux de couleur", "un ensemble de formes"), sans engagement subjectif ni dynamique de jeu. L'espace du couple se perçoit alors comme un lieu d'ordre et de préservation, mais non de renouvellement.

Le contrôle du perceptif supplante l'investissement de la scène : la sécurité prévaut sur le plaisir de la relation.

Ainsi, le Rorschach met en évidence un vécu conjugal structuré par la prudence et la neutralisation de l'affect. La relation conjugale est investie comme un espace d'apaisement, de maintien, où l'amour s'exprime davantage dans la retenue que dans la spontanéité. Le couple devient le support d'un équilibre narcissique, garant d'une unité psychique, mais au détriment du mouvement libidinal et de la créativité relationnelle. La crainte de l'effraction, héritée de la scène traumatique, se rejoue dans le lien conjugal sous la forme d'une distance sécurisante : aimer, c'est se protéger.

**En somme**, le protocole de Sabine met en lumière un fonctionnement psychique où la maîtrise, l'inhibition affective et la dépendance au contrôle assurent la cohésion interne d'un Moi fragile. Derrière une perception cohérente et structurée du réel, se devine une vie émotionnelle refrénée, peu accessible à l'expression. Le rapport à la réalité est maintenu, mais au prix d'un appauvrissement de la vitalité psychique : voir sans se laisser toucher, telle semble être la règle défensive qui régit sa relation au monde et à elle-même. Le recours au général et à la forme globale traduit cette tendance à la mise à distance du particulier : aller au général, c'est éviter de se révéler.

Ce mouvement d'évitement traverse l'ensemble du protocole et organise le rapport au corps, au désir et à l'autre. La fragilité de l'enveloppe psychique, figurée par les images de corps ouverts ou d'animaux éviscérés, témoigne d'une angoisse d'effraction et de pénétration, mais aussi de la tentative de reconstruire un contenant par la forme et la pensée. Le corps n'est pas vécu comme espace d'unité, mais comme zone à protéger, reconstruite en fragments maîtrisables. Dans cette économie, la pensée prend le relais du vécu : le corps est représenté plutôt que ressenti dans son intériorité. Ce recours au savoir anatomique ("poumons", "cage thoracique", "intérieur du corps") traduit une intellectualisation du corporel, où la pensée vient suturer la faille du ressenti.

La symbolique du père, associée à la planche III, apparaît dévalorisée, affaiblie, sans fonction de soutien ni de différenciation. Le masculin n'incarne ni l'autorité protectrice ni le tiers séparateur, mais un objet ambivalent, à la fois familier et menaçant. Cette défaillance du repère paternel s'accompagne d'une symbolique maternelle éclipsée, passive et peu contenante, privant Sabine d'une enveloppe interne stable. Entre un père sans verticalité et une mère sans contenance,

l'appui identificatoire se trouve fragilisé, et la structuration du Moi repose dès lors sur la rigidité formelle et la vigilance perceptive.

Le lien à l'autre, qu'il soit conjugal ou transférentiel, reproduit cette économie de prudence. Les figures doubles et symétriques ("deux personnes face à face", "reflet dans l'eau") traduisent un mode relationnel narcissique : le partenaire n'est pas un objet de désir, mais un double rassurant, garant de la cohésion. Le regard joue ici une fonction paradoxale : il rapproche tout en maintenant la distance. La relation à l'autre, à l'image du couple projeté, s'organise sur un équilibre statique, fait de contrôle, d'ajustement et d'absence d'élan pulsionnel. Le lien devient alors un miroir, non un espace de transformation.

La féminité de Sabine s'inscrit dans la continuité de cette économie défensive. Le féminin, loin d'être un espace d'ouverture au désir, se vit sous le signe de la pudeur et du contrôle. La couleur, et notamment le rouge, n'évoque jamais la sensualité, mais le biologique ou l'inerte ("un organe", "du sang", "une tache"). L'excitation pulsionnelle, confondue avec la menace d'intrusion, est neutralisée dans la représentation. L'accès au plaisir se heurte à la peur d'être envahie : la maîtrise devient alors le substitut de la jouissance. Cette désérotisation du féminin protège du débordement, mais creuse le fossé entre le corps et le vécu.

L'ensemble du protocole dessine une organisation introversive et suradaptative, dans laquelle la maîtrise perceptive compense la fragilité du contenant psychique. L'affect, lorsqu'il affleure, est immédiatement canalisé par la forme ou par la rationalisation. Le lien à l'autre est préservé tant qu'il demeure sous contrôle ; l'amour se confond avec la sécurité. Le Rorschach traduit ainsi le compromis psychique issu du traumatisme sexuel extrafamilial : maintenir la cohésion au prix de l'expression, préserver le contact au prix de la distance, survivre par la forme plutôt que par l'émotion.

Derrière la cohérence apparente de la perception, c'est une identité blessée qui se laisse entrevoir : un Moi organisé autour de la peur de se perdre dans la relation, et qui se maintient par le contrôle de tout ce qui pourrait le traverser.

### 3.4.2. Passation et interprétation du TAT

- **Dynamique de la passation : relation au test et à la clinicienne**

Dès les premiers instants de la passation du TAT, Sabine manifeste une attitude de réserve mêlée à une tension silencieuse. Elle s'installe face au matériel avec une attention concentrée, presque prudente, comme si elle anticipait la complexité de la tâche. Sa posture demeure droite, contenue, ses mains jointes sur les genoux, tandis que son regard glisse plusieurs fois sur les planches avant de se fixer. Ce mouvement d'hésitation traduit une lutte interne entre la curiosité de la consigne et la peur de se laisser envahir par les images. La situation projective semble réactiver une angoisse d'intrusion : l'image appelle la parole, mais la parole, chez Sabine, surgit sous condition de contrôle.

Dès la première planche, elle hésite longuement avant de parler, puis entame son récit d'un ton bas et haché, comme si chaque phrase devait être vérifiée intérieurement avant d'être livrée. Cette latence, constante au fil des planches, témoigne d'une activité de censure préconsciente : les mots semblent filtrés, retenus à la frontière du dicible. Lorsqu'elle se met à raconter, son discours s'accompagne de pauses, de reprises, d'autocorrections (« non, enfin je ne sais pas », « je crois que... »), signes d'un processus d'auto-surveillance permanent. La production narrative, marquée par le doute et le remaniement, laisse apparaître un fonctionnement obsessionnel où la forme du discours sert de défense contre l'afflux des affects.

La tonalité émotionnelle est globalement contenue, parfois coupée de la charge affective du contenu. Les récits se déroulent selon un ton monocorde, ponctué de moments où la voix se brise légèrement, puis se reprend. Dans ces brèves fissures de la maîtrise, l'émotion affleure sans jamais se déployer : un tremblement dans la voix, une accélération soudaine du débit, puis un retour rapide à la neutralité. Cette oscillation entre contrôle et débordement traduit la difficulté de Sabine à s'autoriser le mouvement pulsionnel, qu'il soit verbal, imaginaire ou affectif.

La relation transférentielle avec la clinicienne s'inscrit dans cette même dynamique d'ambivalence. Sabine se montre respectueuse, attentive, mais son regard se détourne souvent au moment de livrer une idée personnelle ou une association libre. À plusieurs reprises, elle interrompt son récit pour s'assurer : « C'est bien ça qu'il faut dire ? »,

« Vous voulez que je continue ? ». Ces questions manifestent une dépendance implicite au cadre et au regard de l'autre, où l'autorité de la chercheuse est investie comme figure de garantie, mais aussi comme risque de jugement. La peur d'être mal comprise ou de "mal faire" traduit ici un transfert surmoïque, où le désir d'approbation s'accompagne d'une vigilance défensive accrue.

Au fil de la passation, la relation se teinte d'un sentiment paradoxal de proximité et de distance. La chercheuse est perçue comme une présence contenant, mais potentiellement intrusive : Sabine semble chercher dans ce cadre une sécurité contre le désordre interne, tout en redoutant d'y perdre la maîtrise. Chaque planche devient dès lors une scène où se rejoue le conflit entre désir de dire et peur d'être dévoilée. Le matériel projectif agit comme un miroir où se reflète l'économie psychique du sujet : celle d'un moi fragile, oscillant entre le besoin de reconnaissance et la crainte de l'effraction.

La temporalité de la passation est marquée par une alternance entre engagement et retrait. Certains récits s'amorcent dans un élan narratif qui semble ouvrir une voie à la symbolisation, puis s'interrompent brutalement, comme s'il devenait soudain dangereux d'aller plus loin. L'imaginaire, chez Sabine, ne se déploie que sous la protection de la rationalisation : chaque image est analysée, découpée, vérifiée, avant de prendre sens. Ce besoin de "tenir le fil" par la pensée renvoie à la fonction de gestion cognitive qui supplée ici la contenance affective.

L'atmosphère globale de la passation reste empreinte d'une tension feutrée, dominée par l'effort de bien faire et la peur de mal dire. Le TAT réactive, de façon plus manifeste que le Rorschach, le conflit entre le contrôle du Moi et la menace d'une effraction imaginaire. Le langage y devient l'espace même de cette lutte : parler, pour Sabine, revient à affronter le risque d'être touchée. Ainsi, la parole se structure autour d'un compromis : dire sans se livrer, imaginer sans s'abandonner.

- **Description globale du protocole**

Le protocole de Sabine se caractérise par une tonalité de retenue affective, de contrôle cognitif et de restriction associative, traduisant un rapport défensif à la tâche projective. L'ensemble des récits est marqué par une économie du discours où l'imaginaire, plutôt que de se déployer librement, demeure contenu dans une trame descriptive, concrète et circonscrite.

La parole ne s'aventure que dans les limites d'un cadre maîtrisable : les personnages et les scènes apparaissent figés, parfois dénués de vie intérieure, comme si toute animation risquait de provoquer un débordement émotionnel. Cette prudence narrative, constante tout au long de la passation, témoigne d'un mécanisme de contrôle omniprésent visant à éviter l'émergence du conflit pulsionnel.

L'entrée dans la tâche est laborieuse : les premières histoires s'amorcent lentement, après un temps d'hésitation où Sabine semble chercher l'angle « juste » du récit, comme si la priorité était de répondre adéquatement plutôt que d'imaginer. Cette soumission à la consigne trahit une dépendance à la validation de l'autre et une peur implicite de l'erreur. Les premières narrations se limitent à la description de l'image - les gestes, les postures, les objets - sans véritable élaboration psychique. Progressivement, quelques éléments de projection apparaissent, mais aussitôt neutralisés par des formules explicatives ou des jugements moraux (« elle a dû faire une bêtise », « c'est mal ce qu'elle a fait », « il a honte »), signalant la présence active du Surmoi comme instance régulatrice du discours.

L'ensemble du protocole s'organise autour d'un mouvement oscillatoire entre contrôle et désorganisation. Sabine parvient à maintenir une cohérence apparente du récit, mais celle-ci se fissure dès que la charge affective augmente. Les moments de tension ou d'incertitude – lorsque les scènes évoquent la solitude, la perte, la culpabilité ou la sexualité – entraînent une désorganisation ponctuelle de la narration : ruptures de ton, incohérences temporelles, contradictions internes. Ces ruptures traduisent moins un déficit cognitif qu'une défense contre l'envahissement pulsionnel. L'imaginaire, lorsqu'il s'anime, réveille une angoisse diffuse liée à la perte de contrôle : le récit se bloque, la pensée se fige, ou se réfugie dans une répétition formelle.

La tonalité affective globale demeure monocorde, contenue, désexualisée. Les émotions sont évoquées à distance, jamais incarnées par les personnages : la colère est décrite mais non ressentie, la tristesse énoncée mais aussitôt compensée par un commentaire rassurant. Ce clivage entre l'affect et la représentation constitue une ligne de défense majeure dans l'économie psychique de Sabine. L'élan vital se trouve capté par la logique du récit, tandis que le corps et la sensorialité sont maintenus hors champ. Même dans les moments de fragilité, l'expression du désarroi reste intellectualisée : la souffrance se dit, mais ne se vit pas.



Cette dynamique défensive s'accompagne d'un style narratif obsessionnel, fait de retours, de reformulations et de justifications. Le discours se déroule sous la forme d'un monologue intérieur surveillé : Sabine explique ce qu'elle imagine avant de le raconter, corrige ses propres formulations, s'excuse d'hypothèses jugées trop « étranges ». Ce fonctionnement traduit un surinvestissement du contrôle mental et une peur du jugement, mais aussi une tentative de maintenir une cohésion identitaire fragile. Le récit devient le lieu d'une lutte entre deux forces opposées : la pulsion de dire et la censure du surmoi.

Sur le plan symbolique, l'univers imaginaire de Sabine oscille entre réalisme défensif et moralisme réparateur. Les personnages apparaissent souvent en situation de faute ou de malaise, mais la scène se clôt par une solution de compromis : réparation, explication, évitement. Ces résolutions rapides signalent un refus du conflit et une impossibilité de tolérer l'ambivalence. Le recours au schéma narratif répétitif (« elle réfléchit », « il hésite », « elle comprend ») traduit la fonction défensive du récit : penser à la place d'éprouver.

L'économie projective de Sabine montre ainsi une tension constante entre le désir de comprendre et la peur d'éprouver. Le TAT met en évidence une pensée qui cherche à se protéger de l'émotion, un imaginaire qui se construit sous surveillance. La suprématie intellectuelle, omniprésente, agit comme un rempart contre la réactivation des expériences d'effraction et de perte de contrôle. Derrière cette cohérence apparente se devine une conflictualité latente : la lutte entre la nécessité d'un cadre pour se maintenir et la menace d'un débordement qui désorganiserait le Moi.

En somme, le protocole de Sabine témoigne d'un fonctionnement marqué par la raideur du Moi, la culpabilité latente et la peur de la désorganisation interne. L'imaginaire, tenu à distance, ne se déploie que sous la tutelle du Surmoi. Le TAT devient alors le théâtre d'un compromis : dire sans sentir, penser sans se livrer. À travers cette parole bridée, c'est la trace du traumatisme sexuel infantile qui affleure, sous la forme d'une angoisse du débordement et d'un besoin constant de maîtrise, garant d'une stabilité psychique menacée.

- **Procédés et modalités défensives**

Le protocole de Sabine met en évidence une économie défensive dominée par la rationalisation, l'intellectualisation et le refoulement, soutenue par un contrôle formel quasi permanent. Ces mécanismes traduisent un Moi dont la cohésion dépend de la régulation des représentations et de la neutralisation des affects. Le récit se construit sous l'emprise du Surmoi : chaque image est pensée avant d'être dite, chaque émotion remplacée par une explication. Cette pensée seconde, qui commente plus qu'elle ne vit, permet à Sabine de maintenir une distance entre elle et son vécu, comme si la parole devait d'abord se filtrer pour devenir admissible.

La rationalisation constitue le pivot de cette économie psychique. Elle se manifeste à travers des récits explicatifs, moralisés, où les personnages agissent selon la raison plutôt que selon le désir. L'angoisse ou la tension pulsionnelle sont traduites en catégories morales ou sociales : "elle réfléchit", "il comprend", "elle regrette". Ces formules récurrentes ont valeur de clôture : elles évacuent le conflit en lui donnant une issue logique, annulant ainsi toute charge émotionnelle. Le discours devient alors instrument de pacification interne, assurant une cohérence qui mêle pensée et contenance.

L'intellectualisation, intimement liée à cette rationalisation, apparaît dans le ton et la syntaxe même du récit. Les affects sont tenus à distance par un langage abstrait, descriptif ou généralisant. Les personnages sont rarement individualisés : ils fonctionnent comme figures exemplaires, détachées de toute implication personnelle. Ce recours au général, déjà perceptible au Rorschach, trouve ici une traduction verbale : la pensée opère comme un écran, protégeant le Moi de la résurgence d'un vécu singulier. Cette abstraction défensive empêche l'émotion de s'inscrire dans la narration, mais permet le maintien d'une forme de cohérence identitaire.

Le refoulement, pour sa part, se manifeste dans les silences, les ellipses et les reformulations. Certaines scènes à potentiel conflictuel - notamment celles où apparaissent des thèmes d'agression, de sexualité ou de perte - sont abrégées ou contournées par des commentaires de surface. Sabine esquive ce qui pourrait susciter une image vivante ou une implication personnelle : la scène reste figée à son seuil, dans une suspension du sens. Cette économie du récit révèle un travail de défense par isolation de l'affect, où le contenu représentatif subsiste, mais vidé de sa charge pulsionnelle.

Le déplacement et la projection narcissique apparaissent également dans la manière dont les émotions sont attribuées à des personnages périphériques. La colère, la honte ou la peur ne sont jamais vécues par la protagoniste principale, mais déplacées sur l'autre – ami, parent, figure anonyme – ou exprimées sous forme de jugement moral. Ce glissement projectif témoigne d'une tentative d'externaliser le conflit pour préserver une image de soi intacte. En se plaçant du côté de l'observatrice, Sabine maintient sa distance vis-à-vis de l'expérience, transformant le récit en scène d'observation plutôt qu'en espace de vécu.

Enfin, le doute obsessionnel agit comme une défense de dernier recours. Il ne vise plus seulement à maîtriser l'image, mais à contrôler la parole elle-même. Les hésitations, reprises, corrections et phrases inachevées – « je ne suis pas sûre », « peut-être que... » – traduisent un besoin de vérification incessant, symptôme d'une lutte contre la défaillance de la pensée. Ce fonctionnement obsessionnel, loin de constituer un simple style narratif, illustre la difficulté de Sabine à tolérer l'incertitude interne : toute idée doit être sécurisée avant d'être dite.

Ainsi, les modalités défensives du TAT révèlent un Moi qui cherche à se protéger du débordement pulsionnel par la mise en forme du discours. Les récits, en apparence cohérents, masquent une fragilité identitaire profonde : derrière la rigueur de la pensée se cache la peur de l'effondrement. Le contrôle devient ici non seulement un mécanisme de défense, mais une condition de survie psychique. L'imaginaire, pris dans cette contrainte, ne se déploie qu'à travers des stratégies de maintien - penser plutôt qu'éprouver, décrire plutôt que sentir, expliquer plutôt que désirer.

- **Analyse qualitative du TAT**

⇒ **Vérification de la première hypothèse opérationnelle à partir du TAT**

**Rappel de la première hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *psychosexualité* en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité.

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée à partir de trois axes : la représentation de soi, l'image corporelle, le vécu de la féminité et de la sexualité.

## I) Représentation de soi

La représentation de soi qui se dégage du TAT de Sabine s'inscrit dans une dynamique de contrôle narratif et d'inhibition affective, où l'image de soi se construit sur le mode de la prudence, du doute et de la vérification. Le Moi apparaît comme pris dans une tension entre la nécessité de maintenir une cohérence et la peur de s'effondrer dès que le récit s'anime d'un contenu pulsionnel ou émotionnel. L'expression du conflit interne ne se dit jamais directement : elle s'infiltre dans les formes du discours - pauses, hésitations, justifications - qui trahissent une lutte constante entre le besoin de se raconter et la crainte de se laisser surprendre par la parole.

Dès les premières planches, l'inhibition du processus associatif est manifeste. Sabine s'arrête souvent au seuil de la scène, s'interrogeant à voix haute : « Je ne sais pas trop, peut-être qu'elle pense à quelque chose... », « C'est flou, je ne vois pas bien... ». Ces formulations suspendues, ponctuées de doutes, témoignent d'un Moi sous surveillance, où la pensée ne peut se risquer qu'à condition d'être aussitôt corrigée. Le discours progresse par approximations successives, alternant entre hypothèses et retraits. Cette circularité narrative révèle une forme de stase psychique : le mouvement de pensée s'enclenche, mais se fige avant d'atteindre le niveau de la représentation.

Les procédés de rationalisation et d'intellectualisation apparaissent dès que le matériel projectif sollicite un investissement personnel. Sabine privilégie l'analyse des comportements plutôt que leur vécu interne : elle décrit ce que les personnages « font » plutôt que ce qu'ils « ressentent ». Lorsqu'elle dit par exemple : « Elle regarde la fenêtre, elle réfléchit, peut-être qu'elle hésite à sortir », la mise à distance perceptive remplace toute implication émotionnelle. Le personnage devient l'écran sur lequel se projette un Moi observateur, qui pense au lieu d'éprouver. Cette pensée de contrôle permet d'éviter l'émergence de l'affect, en maintenant le discours dans un registre cognitif et descriptif.

Sur la planche 2, Sabine décrit une femme qui « refuse la vie de la ferme » et « choisit un autre chemin ». Ce récit traduit le conflit entre désir d'émancipation et fidélité à l'ordre établi : s'affirmer suppose ici une transgression. Cette projection souligne un Moi en tension entre dépendance et autonomie, où chaque mouvement d'individuation s'accompagne d'un sentiment de faute.

La culpabilité, diffuse, s'exprime par l'usage récurrent de formulations normatives : les actions sont évaluées en termes de bien ou de mal, de justesse ou d'erreur. Les personnages sont fréquemment placés dans des dilemmes moraux où la faute semble imminente. Dans la planche 5, par exemple, elle hésite : « Elle regarde sa maison, peut-être qu'elle a fait quelque chose qu'elle regrette. » Ce mouvement narratif témoigne d'une surmoralisation du récit : le Moi se maintient par la conformité à une loi intériorisée, contre la menace d'un débordement pulsionnel vécu comme transgressif. La culpabilité n'est jamais exprimée en « je », mais déplacée sur les personnages, ce qui souligne le refoulement du conflit moral dans la narration.

Le mouvement d'inhibition s'accompagne d'un épuisement du Moi, que traduit la planche 3BM. Sabine y décrit « quelqu'un de très fatigué », « qui n'a même plus la force de pleurer », assis sur son lit. Le personnage, immobile, évoque un Moi vidé de son énergie vitale, suspendu entre maintien et effondrement, dont le lit devient la métaphore d'un cadre de survie psychique. La latence du récit et la neutralité du ton signalent une inhibition affective majeure : l'affect est perçu mais maintenu à distance. Ce vécu d'épuisement intérieur évoque la “dépression blanche” (Green), où la douleur ne se dit plus mais se vit dans le vide de l'affect.

Les procédés obsessionnels (doute, remâchage, corrections) traduisent une hyperactivité du Surmoi qui bride la spontanéité du discours. Les silences prolongés, les reprises de phrases et les rires d'autodérision viennent ponctuer cette lutte contre la perte de contrôle. Dans la planche 6GF, par exemple, elle commente : « Elle lui fait sentir qu'il n'a pas de valeur », puis s'interrompt, comme gênée, avant de détourner la phrase : « Enfin... c'est peut-être une scène entre collègues. » Cette autocorrection illustre le mouvement défensif d'esquive : l'affect surgit, mais la parole le détourne immédiatement vers un sens neutre. Le moi se protège par le langage, qui devient ici un dispositif de désactivation émotionnelle.

La projection narcissique est également perceptible dans la façon dont Sabine décrit ses personnages. Elle parle souvent à la troisième personne, mais avec une proximité implicite : ses formulations se colorent de jugements ou d'auto-commentaires (« Elle ne veut pas se tromper », « Elle essaie de faire ce qu'il faut »). L'image du sujet se construit dans le récit comme celle d'un être scrupuleux, hésitant, en quête de reconnaissance mais toujours sous contrôle.

Le personnage féminin récurrent, indécis ou inquiet du regard d'autrui, agit comme un double projectif du Moi. Le récit devient alors le lieu d'un dialogue interne entre le Moi observant et le Moi observé.

Le langage de Sabine, précis mais appauvri, laisse entrevoir une posture marquée par la réserve : dire peu pour ne pas s'exposer, décrire pour ne pas ressentir. Les affects restent en marge, comme s'ils menaçaient de rompre l'économie du discours. L'élaboration psychique se fait alors par contournement : l'affect ne s'exprime pas, il se devine dans les silences, les hésitations, ou dans la substitution de la parole par une image neutre. Cette économie défensive de la parole révèle une identité fragile, dépendante de la maîtrise formelle pour se maintenir.

En somme, le TAT de Sabine met en évidence une représentation de soi fondée sur la vigilance et la culpabilité, où l'effort de cohérence supplante la spontanéité. Le Moi s'affirme comme garant de l'ordre interne, mais au prix d'une inhibition de la vie pulsionnelle et de la créativité psychique. L'image de soi, construite dans le récit, demeure celle d'un sujet qui pense pour ne pas sentir, parle pour ne pas être traversé, et raconte pour se protéger de sa propre émotion.

## **II) Image corporelle**

L'image corporelle qui se dégage du TAT de Sabine s'inscrit dans une logique de déni du corps vécu au profit d'un corps observé, pensé, moralisé. Le corps, lorsqu'il apparaît dans les récits, n'est pas un espace d'expérience ou de sensorialité, mais un objet perçu à distance, soumis au contrôle du regard et à la régulation morale. L'expression du corps pulsionnel, sexué ou vulnérable, demeure évitée, remplacée par des descriptions fonctionnelles ou symboliques du contenant. Le corps est d'abord perçu comme support du visible : il agit, il se déplace, mais n'éprouve rien. Dans la majorité des planches, les personnages sont décrits par leurs postures ou leurs gestes (« elle regarde », « il s'assoit », « elle marche »), mais jamais par leurs sensations. Cette neutralisation du ressenti corporel illustre une forme d'isolation de l'affect, où le mouvement physique n'est pas habité par le vécu émotionnel. Dans la planche 3BM, par exemple, le personnage est présenté comme « fatigué », « perdu dans ses pensées », mais sans lien avec un affect interne : la fatigue est dite, non ressentie. Cette mise à distance traduit la peur que le corps, s'il s'anime, échappe au contrôle du Moi et laisse affleurer la trace du trauma.

Le corps féminin, quant à lui, apparaît fragmenté, morcelé, souvent décrit dans une posture d'attente ou d'effacement. Dans la planche 5, Sabine évoque « une femme indécise, qui regarde vers l'extérieur, sans savoir si elle peut sortir ». Cette hésitation, apparemment spatiale, renvoie à un conflit entre intériorité et extériorité : franchir le seuil reviendrait à s'exposer, à risquer l'effraction. Le corps devient ici la métaphore du dedans qu'il faut protéger. L'espace corporel, comme l'espace psychique, est perçu comme fragile, menacé de rupture dès que s'ouvre la possibilité du contact avec l'extérieur.

L'angoisse du regard traverse de manière récurrente les récits : Sabine décrit souvent des personnages observés ou jugeant (« elle sent qu'on la regarde », « il voit qu'elle n'est pas bien »), sans jamais se situer du côté de celui ou celle qui assume le regard. Le corps devient alors objet du regard de l'autre, non sujet de sa propre expérience. Ce déplacement perceptif reflète un vécu corporel marqué par la honte et la culpabilité : voir le corps, c'est déjà le compromettre. La parole se fait dès lors porteuse d'une double fonction : se montrer sans se livrer, se dire tout en se retirant.

Dans plusieurs planches, les frontières du corps semblent vaciller. Les scènes de proximité, notamment celles du couple (13MF) ou de confrontation (6GF), introduisent des moments d'incertitude où les limites entre les personnages deviennent floues. Sabine dit par exemple : « Elle lui parle, mais on dirait qu'ils ne sont pas sur la même longueur », puis ajoute : « Elle lui fait sentir qu'il n'a pas de valeur. » Cette dernière phrase, prononcée avec émotion, témoigne d'une porosité des frontières du Moi : l'affect surgit dans la scène, mais au travers de l'autre. Le corps propre est effacé, remplacé par un jeu d'identifications et de projections où l'expérience corporelle est vécue comme envahissante ou menaçante.

L'angoisse de morcellement se manifeste dans les moments de désorganisation narrative : ruptures syntaxiques, contradictions dans la description, phrases inachevées. Dans la planche 19, par exemple, Sabine dit : « Ce qui m'a le plus dérangé ici... j'ai vu comme un fantôme qui me regarde », avant de s'interrompre, émue. Cette apparition spectrale, située dans le champ visuel, symbolise la résurgence d'un corps non intégré - une image du soi traumatique, à la fois étranger et familier. Le corps refoulé revient alors sous forme de vision, de double inquiétant. L'image du fantôme condense la peur de l'effraction visuelle et l'expérience d'un corps devenu lieu de trace, non d'habitation.

Ainsi, l'image corporelle dans le TAT de Sabine n'est pas celle d'un corps subjectivé, mais d'un corps surveillé, parfois dissocié, qui sert à maintenir la cohérence identitaire face à la menace de l'intrusion. Le corps est un objet de vigilance plutôt qu'un espace de présence. En transformant le vécu sensoriel en observation morale, Sabine évite de renouer avec un corps traumatisé, perçu comme source de honte et de désorganisation.

Le TAT met donc en évidence un clivage entre le corps représenté et le corps vécu : le premier, visible, maîtrisé, garantit la continuité du Moi ; le second, refoulé, habité par la mémoire du trauma, demeure irreprésentable. Dans cet écart se loge le conflit central : exister par la forme pour ne pas se sentir dans le corps. L'image corporelle, comme au Rorschach, reste un espace de défense, un contour stable contre la menace du morcellement interne et de la reviviscence du plaisir défendu.

### **III) Vécu de la féminité et de la sexualité**

Le vécu de la féminité et de la sexualité, tel qu'il se manifeste à travers le TAT de Sabine, s'articule autour d'une ambivalence fondamentale entre désir et contrôle, entre la crainte de l'effraction et la quête de reconnaissance. La sexualité ne se déploie jamais comme un espace de plaisir ou d'union, mais comme un champ de tension où la culpabilité, la peur du jugement et la menace de perte de soi prédominent. La féminité, quant à elle, s'exprime à travers des figures d'attente, d'observation ou de modération : des femmes qui pensent, qui hésitent, qui se préservent. Ces représentations traduisent un désir de lien constamment inhibé par la peur du débordement pulsionnel.

Dès les premières planches, les figures féminines décrites par Sabine sont empreintes de culpabilité et d'indécision. Dans la planche 5, elle décrit une femme « qui regarde sa maison, peut-être qu'elle a fait quelque chose qu'elle regrette ». L'espace intérieur devient ici le symbole du corps, de ce lieu intime où s'inscrit la faute. La femme, tournée vers la maison, regarde sans entrer : le mouvement vers l'intérieur - vers son propre corps, sa propre intériorité - est suspendu par la peur. Le féminin se vit comme espace interdit, marqué par la menace d'une transgression. L'acte d'« avoir fait quelque chose » renvoie à la trace inconsciente du plaisir coupable, associé à l'expérience traumatique.



La sexualité est présente dans le protocole de manière détournée, souvent à travers des scènes de relation où l'intimité se mêle à la honte ou au rejet. Dans la planche 13MF, Sabine dit : « Quand j'ai vu qu'il s'est habillé... il se cache le visage car la personne allongée n'est pas à lui. » Cette formulation, à la fois explicite et pudique, condense la culpabilité du désir et la représentation d'une sexualité vécue sous le signe de la faute. L'homme, en se rhabillant, réintroduit la loi du surmoi : l'acte charnel, accompli hors des limites symboliques, est aussitôt nié, effacé, rhabillé. La femme, quant à elle, disparaît dans la scène - silencieuse, absente de l'action. Cette disparition du féminin témoigne d'un clivage entre le corps désirant et le Moi moral, entre le plaisir et la honte.

L'angoisse du corps féminin se projette également dans des images d'effacement ou de dissociation. Dans la planche 11, Sabine parle d'un « endroit où elle n'irait pas », une phrase simple mais lourde de signification. Le lieu redouté évoque un espace de danger, peut-être de séduction ou de violence, où l'on risque d'être vue, touchée, exposée. Cette spatialisation de l'interdit traduit la peur de l'expérience corporelle directe : le plaisir et la souffrance s'y confondent, et la seule issue est la fuite. Le refus de s'approcher, ici, est une défense contre la reviviscence du trauma, mais aussi contre la possibilité d'un désir autonome.

Dans l'ensemble du protocole, la féminité se construit donc sur le mode de la réticence et du retrait. Les figures féminines décrites sont soit contenues, soit en position d'attente, soit soumises à une autorité implicite. La parole des femmes est hésitante, parfois absente, comme si la prise de parole elle-même menaçait l'ordre interne. Les scènes d'intimité se concluent sur des formules de retrait : « Elle réfléchit », « Elle se tait », « Elle s'en va ». Ces clôtures narratives traduisent la difficulté à soutenir l'expérience du lien érotique, aussitôt interrompue par le Surmoi. Le désir s'esquisse, mais n'advient jamais pleinement.

Cette désérotisation du féminin trouve son prolongement dans la structure même du récit : les scènes où la tendresse ou la passion pourraient émerger sont décrites avec distance ou sur un ton factuel. Les personnages féminins incarnent la retenue, la dignité, la pudeur ; ils ne se laissent jamais aller. Cette survalorisation du contrôle confère au féminin une dimension morale plus que pulsionnelle : la femme n'est pas celle qui désire, mais celle qui se retient. Le corps est vécu comme lieu de devoir, non de plaisir.

Enfin, la culpabilité du féminin se manifeste à travers la confusion entre la passivité et la faute. Le désir, lorsqu'il affleure, est aussitôt assimilé à une faiblesse ou à un risque. L'exemple de la planche 13MF illustre bien cette ambivalence : la scène de sexualité est perçue comme une situation d'humiliation, où le plaisir est indissociable de la honte. L'autre, le partenaire masculin, devient juge plutôt qu'amant, témoin de la transgression plutôt que compagnon du désir. Cette confusion des rôles traduit un vécu de la sexualité encore lié à l'effraction traumatique, où le féminin ne peut se déployer qu'à travers la culpabilité.

Ainsi, le TAT de Sabine met en évidence une féminité contenue, culpabilisée et moralisée, où le désir s'exprime dans la honte et la réserve. Le féminin y est pensé, mais rarement vécu : il se réfléchit au lieu de s'incarner. L'espace érotique, plutôt que d'être un lieu de rencontre, devient un champ de tension entre le besoin de se préserver et le risque d'être envahie. La parole narrative, dans cette économie, agit comme substitut du corps : elle dit la retenue, la pudeur, la peur du débordement. Le TAT traduit ainsi le compromis psychique du féminin blessé – celui d'un corps qui se tait pour survivre, et d'un désir qui se pense pour ne pas se ressentir.

#### ⇒ **Vérification de la deuxième hypothèse opérationnelle à partir du TAT**

**Rappel de la deuxième hypothèse opérationnelle :** L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur *choix d'objet d'amour masculin* en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation).

Cette hypothèse opérationnelle sera vérifiée selon deux axes : la représentation du partenaire masculin et le vécu de la relation conjugale.

#### **I) Représentation du partenaire masculin / Représentation du masculin au TAT**

La représentation du masculin qui se dégage du protocole de Sabine apparaît profondément ambivalente : le masculin est à la fois recherché comme soutien et perçu comme source de menace, de retrait ou de dévalorisation. Cette polarité traverse l'ensemble des récits, où se mêlent dépendance, distance et tentatives de contrôle. L'homme n'apparaît pas comme sujet différencié, mais comme figure spéculaire, renvoyant Sabine à ses propres failles narcissiques.

Les planches mettant en scène des couples (planches 4, 6GF, 13MF et 18GF) dévoilent une tension persistante entre proximité désirée et repli défensif. Sabine décrit fréquemment des situations où l'homme agit tandis que la femme se retire, observe ou se tait, comme si la dynamique relationnelle devait être maîtrisée à distance pour éviter le débordement affectif.

Sur la planche 6GF, ce glissement est particulièrement manifeste : « Elle lui fait sentir qu'il n'a pas de valeur », dit-elle d'abord, avant de corriger en minimisant : « Ou peut-être qu'elle essaie juste de l'aider. » Cette fluctuation rapide marque la peur du conflit pulsionnel et l'effort pour transformer l'enjeu affectif en scène morale. Le masculin se trouve ainsi fragilisé, à la fois exposé au risque d'humiliation et protégé par une femme qui se contraint à ménager son narcissisme : renversement identificatoire où l'homme perd sa position d'objet d'amour pour devenir un objet qu'il faut préserver.

La planche 4 prolonge ce mouvement. Sabine décrit une femme tentant de capter le regard d'un homme absorbé ailleurs : un « regard fort mais distant », inatteignable. L'enjeu n'est plus l'échange, mais la quête du regard. L'homme, par son retrait même, devient détenteur d'un pouvoir narcissique. L'attention refusée ravive la blessure primitive du non-regard et réactive la crainte d'insignifiance.

D'autres planches laissent apparaître une facette plus sombre encore. Sur la planche 8BM, Sabine perçoit un homme « mal habillé, possiblement criminel ». Le masculin se charge alors de danger, de déchéance ou d'imminence d'effraction. Cette tonalité introduit la dimension persécutive du père désidéalisé : l'homme n'est plus seulement absent, mais potentiellement menaçant. Le masculin perd sa fonction protectrice pour devenir source de risque, rappelant les expériences d'intrusion et la peur d'un lien destructeur.

Dans la planche 13MF, ce registre oscille vers la culpabilité. Sabine évoque un homme « qui se cache le visage parce que la personne allongée n'est pas à lui » : la scène érotique se transforme immédiatement en scène de honte. Le désir se déplace vers la faute ; l'homme incarne le Surmoi plutôt que l'élan pulsionnel. La virilité est vécue non comme puissance, mais comme lieu de transgression, de honte ou d'humiliation. Le corps masculin sépare ; il introduit la loi au détriment du plaisir.

Un moment singulier émerge toutefois à la planche 10 : « fatherhood... peace ». L'affect affleure, des larmes surviennent. Le masculin reprend fugitivement une dimension sécurisante, presque enveloppante, mais sur un mode mélancolique. La paix évoquée semble appartenir à un passé idéalisé, perdu ou inaccessible, comme un souvenir d'amour primaire qui n'a jamais pu être retrouvé.

Dans la planche 7GF, Sabine décrit deux personnages « face à face », « qui se regardent sans parler ». Cette scène figée, miroir de la planche 8 du Rorschach, condense le rapport spéculaire au masculin : l'autre n'est toujours pas un sujet séparé, mais un reflet, un écho. L'absence de parole, de mouvement et d'échange traduit la stase relationnelle : l'amour ne s'exprime pas, il se pense. La relation est maintenue dans un équilibre immobile, qui empêche à la fois la fusion et la différenciation.

Plusieurs récits ajoutent une dimension surmoïque au masculin : « Il voit qu'elle n'est pas bien », « Il semble savoir ce qu'elle pense », « Il se rend compte qu'elle a tort ». Le regard masculin fonctionne comme un œil intérieur jugeant, silencieux, omniscient, chargé de contrôle. Cette posture évoque la persistance d'un regard traumatique : celui qui voit sans contenir, qui impose la honte sans offrir la parole.

À travers ces multiples mouvements, le TAT laisse apparaître un désinvestissement libidinal du masculin : l'homme n'est pas investi comme objet d'amour, mais support de régulation narcissique. Le lien à lui sert à maintenir la cohésion du Moi et à éviter l'angoisse de séparation ou d'effraction. Le masculin agit comme stabilisateur du Moi plutôt que comme partenaire du désir : une présence tolérée tant qu'elle reste extérieure, non intrusive, maîtrisée.

Ainsi, la représentation du partenaire masculin dans le TAT de Sabine se construit sur un mode défensif, moral et surmoïque. La peur du débordement pulsionnel, héritage du trauma, se rejoue dans la mise à distance et la neutralisation du masculin : L'homme doit être maintenu à bonne distance pour ne pas menacer, et protégé pour ne pas s'effondrer. Le masculin se retrouve vidé de sa puissance symbolique, réduit à une figure de contrôle et d'ordre, à la fois rassurante et décolorée.

En définitive, les différentes planches révèlent un masculin instable, fragmenté, fragile, distant, menaçant, culpabilisé, puis idéalisé. Cette polyphonie témoigne de la désorganisation de la représentation du partenaire, profondément marquée par la trace traumatique : l'autre masculin demeure le lieu où se rejouent la peur de l'effraction, la dépendance, la déception et l'impossible différenciation. Le TAT de Sabine met ainsi en lumière une économie relationnelle où la sécurité psychique s'obtient au prix du désir.

## **II) Vécu de la relation conjugale**

Le vécu de la relation conjugale, tel qu'il se déploie au TAT, s'organise autour d'une recherche d'équilibre constamment menacé entre proximité et distance, besoin de lien et crainte de la fusion. Le couple ne se présente pas comme espace d'échange ou de mutualité, mais comme zone de régulation psychique chargée de contenir l'angoisse et de préserver la cohésion interne. Il devient le théâtre atténué où se rejouent les angoisses de dépendance et d'effraction héritées du trauma.

Dans la plupart des scènes décrites par Sabine, le couple évoque davantage la cohabitation que la rencontre. Les personnages « se regardent » ou « se parlent », mais les récits manquent de mouvement, d'élan, de circulation émotionnelle. La proximité physique apparaît menaçante, comme si tout rapprochement risquait de raviver la mémoire d'une intrusion. Le lien conjugal se transforme alors en territoire contrôlé, où l'affect doit être strictement régulé pour ne pas devenir dangereux.

La planche 9GF illustre nettement cette dynamique : Sabine décrit une femme qui « s'enfuit » tandis que l'autre « la laisse partir ». L'abandon n'appelle aucune résistance : le renoncement prévaut sur la confrontation. Cette scène condense une position passive dans le lien, où la peur du conflit conduit au retrait plutôt qu'à l'affirmation de soi. La relation se structure dans un mouvement d'auto-effacement, destiné à éviter toute effraction affective.

De manière récurrente, Sabine adopte une posture d'observatrice plutôt que d'actrice de la relation. Elle analyse les conduites, commente les émotions, mais reste à distance de l'expérience. Son ton narratif oscille entre neutralité et retrait, comme si les affects pouvaient être nommés mais difficilement éprouvés. La scène conjugale devient alors un espace mental, un lieu où l'amour est

pensé, contrôlé, rationalisé. La planche 6GF en est exemplaire : « Elle lui fait sentir qu'il n'a pas de valeur » dit-elle, avant de corriger aussitôt : « Ou peut-être qu'elle veut juste l'aider. » Ce va-et-vient entre critique et justification traduit une ambivalence profonde, où la compassion se mêle à la culpabilité, mais où l'élan pulsionnel demeure absent.

La relation conjugale apparaît ainsi dominée par un mouvement d'ajustement permanent et de régulation. Le désir s'efface, remplacé par le devoir ou la préservation d'un équilibre fragile. L'autre n'est pas investi comme objet de désir, mais comme garant de stabilité. Dans la planche 8BM, Sabine décrit « Un homme assis qui réfléchit à ses problèmes » et qui « pense à ce qu'il doit faire. » Le couple disparaît de la scène, laissant place à un repli narcissique. Penser devient un moyen de se défendre contre le risque d'un lien vivant : penser pour ne pas sentir, se retirer pour ne pas être atteint.

Lorsque l'intimité affleure, elle est aussitôt rattrapée par des affects de honte ou de malaise. Dans la planche 13MF, l'homme « cache son visage car la personne allongée n'est pas à lui. » : la scène à tonalité intime se transforme immédiatement en scène de retrait.

Le désir se moralise, contaminant toute possibilité de réciprocité. Le plaisir devient faute, l'élan devient transgression. Le couple ne peut désormais s'inscrire ni dans la tendresse ni dans la réciprocité.

Les procédés de rationalisation et d'intellectualisation dominent la représentation du lien conjugal. Sabine commente les comportements de ses personnages avec un souci d'explication, d'interprétation : elle cherche les raisons du malentendu plutôt que d'en éprouver la portée émotionnelle. Les scènes sont souvent clôturées par une formule apaisante ou réparatrice (« ils vont se comprendre », « tout va s'arranger »), comme pour effacer la tension dramatique et restaurer un ordre interne. Ces clôtures défensives témoignent d'une peur de l'instabilité émotionnelle et d'un besoin de maîtriser l'expérience relationnelle.

Le couple est alors vécu comme un refuge sans élan : un espace de stabilité plus que d'altérité, un lieu d'apaisement plus que de rencontre. La dimension érotique s'y trouve progressivement retirée, neutralisée ; l'amour est intellectualisé, la sexualité réduite à un geste ou à une allusion.

L'affect, filtré par le Surmoi, se transforme en devoir ou en préoccupation morale. Cette économie défensive confère à la relation une paix apparente au prix d'une désaffectivation profonde.

La planche 12BG introduit cependant un contrepoint : Sabine imagine un « endroit agréable », une scène paisible, presque cinématographique. Cette idéalisation signale le désir d'un couple apaisé, protégé des tensions pulsionnelles, un espace où la tranquillité primerait sur l'élan libidinal. Ce n'est pas un fantasme d'amour fusionnel, mais la projection d'un refuge psychique, une sorte de lieu de réparation.

En somme, le TAT de Sabine révèle une expérience conjugale marquée par la peur du débordement émotionnel et la recherche de maîtrise. La relation à l'autre y vaut comme cadre psychique plus que comme relation vivante : l'amour contient mais ne transforme pas. Cette organisation défensive du lien traduit la trace du trauma sexuel extrafamilial : la proximité reste dangereuse, le désir culpabilisé, la distance protectrice. Le vécu conjugal devient ainsi l'expression d'un compromis psychique : aimer sans se livrer, partager sans s'exposer, s'unir sans s'abandonner.

L'ensemble du protocole de Sabine met en lumière une organisation psychique défensive, structurée autour du contrôle, de la rationalisation et de l'inhibition affective. Le TAT, plus encore que le Rorschach, donne à voir la manière dont la parole se fait gardienne du Moi : chaque récit devient un espace de médiation entre le besoin d'expression et la peur du débordement. Le langage y assume une fonction de contenance, remplaçant le corps et ses ressentis. La première hypothèse - concernant la représentation de soi, l'image corporelle et le vécu de la féminité - trouve ici une confirmation nette. Sabine se décrit à travers des figures féminines marquées par la prudence, l'hésitation et la culpabilité, témoignant d'une identité fragile, suspendue entre la conformité morale et la crainte du désir. Le Moi se soutient d'un idéal de contrôle qui lui permet d'éviter la confrontation avec la pulsion. Le corps, lorsqu'il apparaît dans le récit, est pensé mais non vécu, moralisé plutôt qu'éprouvé : il devient une frontière à surveiller, non un lieu d'expérience. Cette économie défensive révèle un clivage entre le corps représenté et le corps ressenti, entre le féminin idéalisé et le féminin pulsionnel. Le TAT met ainsi en évidence la désérotisation du féminin, vécue comme condition de sécurité psychique. L'expression du désir s'accompagne d'un sentiment de faute, et le plaisir se transforme en menace d'effraction. Ce mécanisme s'enracine dans le trauma sexuel extrafamilial, dont la trace se manifeste dans la peur de la dépendance et

dans la confusion entre excitation et danger. Le féminin se protège en se contenant, en se privant d'élan. La féminité devient un idéal de contrôle - une forme de chasteté psychique. La seconde hypothèse, portant sur le choix d'objet et le vécu conjugal, prolonge ce constat : la relation à l'autre s'organise sur un mode narcissique défensif, où le lien conjugal sert avant tout à préserver la cohérence interne. Le partenaire masculin est perçu moins comme sujet de désir que comme figure de stabilité morale. Le couple apparaît comme un espace d'ajustement permanent, dans lequel la distance remplace la passion et le devoir supplante l'élan. L'amour y devient fonction de régulation, non d'investissement. L'ambivalence du rapport au masculin traduit la persistance du clivage entre besoin d'étayage et peur d'effraction. L'autre est nécessaire pour garantir la solidité du Moi, mais redouté dès qu'il s'approche trop. Le regard masculin est intériorisé comme un Surmoi jugeant, témoin du désir coupable et de la honte. Dans ce contexte, la relation conjugale s'inscrit dans une économie d'évitement : aimer sans s'abandonner, se relier sans se livrer. Le lien devient surface de projection d'un conflit interne entre exigence interne et dépendance. Le TAT de Sabine révèle donc un fonctionnement psychique de type introversif, où la pensée supplée au corps et où la forme remplace l'affect. Le discours, très élaboré, masque la difficulté à symboliser l'éprouvé. Le Moi se maintient dans un effort constant de cohérence et de moralisation, au détriment de la vitalité pulsionnelle. Le désir, trop lié à la menace d'effraction, se trouve neutralisé. En somme, le protocole illustre le compromis psychique d'un sujet marqué par le trauma sexuel infantile : maintenir l'ordre intérieur en figeant le mouvement, préserver la continuité du Moi au prix de l'élan vital. La féminité se vit dans la retenue, la relation dans la prudence, le lien dans la distance. L'univers projectif de Sabine témoigne d'un Moi défensif, rationnel et bridé, qui s'abrite derrière la forme pour éviter la perte, la confusion et le retour du traumatique. Le TAT devient ainsi la scène où s'exprime la nostalgie d'un féminin empêché, d'un désir interdit, et d'une parole qui cherche encore à se risquer au-delà du contrôle.

## **Synthèse générale**

L'analyse conjointe du Rorschach et du TAT de Sabine met en évidence une organisation psychique dominée par le besoin de maîtrise, soutenue par un surinvestissement du contrôle formel et une inhibition affective marquée. Bien que ces deux épreuves mobilisent des registres expressifs différents, elles convergent pour révéler une même économie défensive : celle d'un Moi contraint,



vigilant, oscillant entre la peur du débordement pulsionnel et la nécessité de maintenir une cohérence interne face à la menace de désorganisation.

Au Rorschach, Sabine maintient une distance constante face au matériel projectif. L'investissement massif de la forme, la prédominance des réponses globales et l'appauvrissement du registre émotionnel traduisent une isolation du vécu affectif au profit d'une intellectualisation protectrice. La forme devient contour du Moi : un rempart symbolique, une limite qui prévient toute effraction. L'affect, perçu comme potentiellement dangereux, est neutralisé avant même d'accéder à la représentation. Ce fonctionnement témoigne d'un Moi qui se soutient de la rigueur perceptive pour éviter l'effondrement : un Moi intellectualisé plutôt qu'incarné, qui se défend contre la sensorialité en se réfugiant dans la maîtrise.

Le TAT transpose cette même logique défensive sur le plan narratif. Le discours se déroule sous le signe du contrôle et de la prudence. Les récits, structurés et réfléchis, révèlent une pensée en tension : parler, pour Sabine, c'est avant tout se protéger du ressenti. L'imaginaire peine à se déployer : chaque élan affectif est immédiatement repris, contenu ou rationalisé. La parole, dans cette économie psychique, fonctionne comme la forme au Rorschach : une enveloppe verbale qui protège le Moi d'un surgissement émotionnel vécu comme menaçant. Elle fait office de peau psychique de substitution, venant suppléer une enveloppe interne fragilisée par l'expérience traumatique.

Le lien entre les deux tests se situe précisément dans ce rapport à la limite. Dans les deux cas, la scène projective réactive la crainte de la perte de contrôle : au Rorschach, c'est l'angoisse de l'image animée ; au TAT, celle du récit qui pourrait s'emballer. Ces mouvements traduisent un Moi hyperadapté, hypervigilant, mobilisant la pensée comme rempart face au débordement pulsionnel. La cognition devient pare-excitation, la forme et la narration autant de tentatives de réorganisation face au risque de morcellement.

La représentation de soi s'inscrit dans ce même registre : fortement dépendante du regard de l'autre, marquée par la culpabilité et la recherche de conformité. Sabine cherche la justesse, la précision, l'accord, comme si toute erreur équivalait à la perte d'amour ou à la chute narcissique. Le Moi s'organise autour d'un idéal de perfection morale et formelle, fonctionnement qui révèle

un Surmoi exigeant, voire persécuteur. La spontanéité s'y transforme en faute, le désir en transgression. Cette suractivité du Surmoi innerve l'ensemble du protocole : justification, prudence, vigilance, souci constant de ne pas déborder.

La représentation du corps renforce ce constat. Au Rorschach comme au TAT, le corps n'est jamais vécu, habité ou désirant. Il apparaît observé, morcelé, gardé à l'écart, pensé plutôt que ressenti. Les réponses anatomiques du Rorschach, comme les descriptions distantes et moralisées des scènes du TAT, témoignent d'une impossibilité d'habiter corporellement le monde. Le corps est vécu comme limite, non comme contenant de vie. Ce clivage entre corps et psyché s'enracine dans l'effraction sexuelle infantile : le corps, jadis lieu d'intrusion, devient un espace à maîtriser, un objet menacé ou menaçant.

Cette économie défensive s'accompagne de mouvements identificatoires orientés vers des figures fragiles, inertes ou dévitalisées, comme si Sabine ne pouvait s'autoriser qu'une identification à ce qui ne risque pas de désirer, d'exiger ou de pénétrer.

La féminité elle aussi se construit sous le signe de la modération et de la culpabilité. Le plaisir y est redouté, le désir rationalisé. Les figures féminines, dans les deux épreuves, apparaissent passives, hésitantes, soumises au regard de l'homme ou à une autorité morale intériorisée. La féminité devient un idéal d'ordre et de maîtrise, garant de la survie narcissique mais au prix d'une désérotisation profonde du lien. La vitalité pulsionnelle se retire pour laisser place à une chasteté défensive, protectrice mais appauvrissante. Le féminin, ainsi coupé de sa dimension érotique, devient pour elle un lieu de danger psychique : l'incarner reviendrait à s'exposer de nouveau à l'effraction, si bien que la féminité se vit comme un espace à tenir, non à habiter.

La relation au masculin et la dynamique conjugale confirment cette organisation. L'autre masculin est nécessaire pour maintenir la stabilité, mais redouté dès qu'il s'approche. Il n'est ni objet d'amour ni figure d'altérité, mais miroir moral, double régulateur ou garant de cadre. Le couple devient dispositif défensif : la dépendance affective se mue en surveillance, la proximité en prudence. L'amour se vit dans la prudence plutôt que dans la réciprocité, dans l'équilibre plutôt que dans la transformation.

Le choix d'objet apparaît ainsi moins guidé par la rencontre que par la nécessité d'un appui narcissique non intrusif, l'autre étant investi avant tout comme pare-excitation humain plutôt que comme partenaire différencié.

Du point de vue économique, les deux épreuves témoignent d'un appauvrissement libidinal marqué. La pulsion est canalisée, la créativité restreinte, l'affect étroitement contrôlé. Ce fonctionnement introversif traduit le compromis d'un Moi blessé, cherchant à préserver son intégrité face à la menace de l'effraction. Le contrôle, la pensée, la forme et le langage deviennent les substituts d'une peau psychique fragilisée.

En somme, la confrontation du Rorschach et du TAT met en évidence la continuité d'un fonctionnement défensif post-traumatique, dans lequel la cohésion psychique repose sur le contrôle de soi et la répression du désir. Le Rorschach exprime cette défense dans la structure formelle de la perception ; le TAT dans la structure morale du récit. Dans les deux cas, le Moi se soutient d'une rigidité protectrice qui prévient la désorganisation, mais enferme le sujet dans une économie de survie.

Sabine apparaît ainsi comme une femme qui vit davantage dans la pensée que dans l'affect, dans le contrôle que dans la spontanéité, dans la parole mesurée plutôt que dans l'expression corporelle. L'ensemble du dispositif projectif révèle la persistance du traumatisme sexuel extrafamilial : une blessure du lien, du féminin et du corps, compensée par une exigence d'autodiscipline et de conformité. Sous la surface apaisée du discours et des formes affleure la tension d'un Moi qui lutte pour rester intact - un Moi contenu, mais privé de son mouvement vital.

### **3.4.3. Analyse de contenu thématique**

- **Du silence à l'expression à travers les entretiens – Présentation de Sabine**

Sabine, âgée de 31 ans, a été victime d'abus sexuels infantiles extrafamiliaux, subis de 7 ans jusqu'à 9 ans par une jeune femme chargée de sa garde, de l'âge de 8 ans jusqu'à 10 ans par l'amie de sa sœur - âgée de 13 ans - ainsi qu'à l'âge de 11 ans par un camarade de classe. Sa première agression a donc été contrainte par une adulte. Ces effractions précoces du corps et du psychisme ont laissé des traces diffuses mais persistantes dans sa construction subjective, notamment dans la manière dont elle investit le lien, le corps et la féminité. Mariée depuis quatre

ans, sans enfants, elle exprime aujourd'hui une peur vive de la maternité, en particulier de donner naissance à une fille, de crainte que celle-ci puisse vivre les mêmes expériences qu'elle. « Je ne veux pas avoir de fille, je ne peux pas prendre le risque qu'elle dorme avec son amie dans une même chambre », dit-elle.

Son récit s'ouvre sur une scène rapportée de sa naissance, telle qu'elle lui a été racontée, marquée par la joie manifeste de son père, signe d'une reconnaissance et d'un accueil plein de bienveillance. Cette scène idéalisée fonctionne comme un appui narcissique face aux expériences ultérieures de défaillance du lien et de manque de reconnaissance. L'investissement de cette image paternelle aimante fonctionne comme un point d'ancrage narcissique réparateur, soutenant la représentation d'un amour possible, non conflictuel. Mais ce socle s'effrite à mesure que se déploie le récit d'une enfance empreinte de tensions : rivalités fraternelles, comparaisons blessantes, exigences maternelles, distanciation du père. Dans ce climat d'évaluations et de jugements, Sabine adopte un rôle pacifique, qui « fait balance ». Ce rôle médiateur, intériorisé dès l'enfance, s'accompagne d'une répression ses affects et d'une tendance à se conformer à ce que l'autre attend, au détriment de ses propres besoins. Cette attitude défensive traduit la crainte que toute expression de désaccord ou de désir propre n'entraîne un retrait d'amour, réactivant ainsi une angoisse de perte d'amour de l'autre. Cette dernière trouve ses racines dans les toutes premières expériences de dépendance affective et d'étayage narcissique. Dans les premiers temps du développement psychique, l'amour de l'objet – souvent la figure maternelle – n'est pas encore différencié du sentiment même d'exister. Être aimé, c'est être. L'amour de l'autre assure la cohésion du Moi naissant et garantit la continuité d'existence. Dès lors, la menace de perdre cet amour se confond avec une menace d'anéantissement psychique. Freud, dès 1926 (*Inhibition, symptôme et angoisse*), évoque cette angoisse comme une angoisse de perte d'objet d'amour, distincte de la simple perte de l'objet : il ne s'agit pas tant de perdre la présence de l'autre que de perdre son investissement libidinal, c'est-à-dire la source même de son étayage narcissique. Cette forme d'angoisse, reprise plus tard par Winnicott (1963), représente le cœur de la dépendance originaire : la survie du Moi dépend de la constance du regard aimant. Chez Sabine, cette angoisse s'actualise dans la crainte constante du désaccord ou du rejet. Toute affirmation de soi, tout désir propre, risquent d'être vécus comme des menaces sur le lien, donc sur l'amour. Le maintien de la relation prime alors sur l'authenticité du vécu. Ce mécanisme témoigne d'une confusion entre amour et existence, où l'amour de l'autre

demeure le garant de l'unité psychique. Ainsi, la peur de perdre l'amour de l'autre devient un organisateur défensif majeur : elle conduit à la soumission, à la conformité, et au renoncement au désir, afin d'éviter la perte du lien vécu comme perte de soi.

L'enfance se déroule ainsi sous le signe d'une hypersensibilité émotionnelle et sensorielle : Sabine se décrit comme « trop sensible », facilement bouleversée par les bruits, les regards, ses larmes surgissant dès qu'elle se sent observée.

Elle se montre timide, réservée, prudente, cherchant à éviter le conflit, mais profondément empathique et réceptive à l'état émotionnel d'autrui. Si, comme chez beaucoup d'enfants, l'affect s'exprime d'abord par le corps avant de pouvoir être mis en mots, chez Sabine, cette modalité d'expression semble persister et s'intensifier, témoignant d'une difficulté durable à contenir et symboliser l'émotion. Cette réactivité, qui la fait pleurer « sur scène » ou « rougir » sous le regard parental, traduit à la fois une perméabilité affective et un déficit de contenance psychique : l'affect s'incarne corporellement, déborde le cadre, sans médiation psychique possible. L'école, espace plus stable et structuré, devient alors le lieu d'un investissement positif, où le savoir et la créativité fonctionnent comme supports de construction. Les activités artistiques (dessin, peinture, danse) offrent à Sabine une modalité de liaison pulsionnelle, où le plaisir trouve à s'inscrire dans un cadre symbolisant, protégé de l'effraction.

À l'adolescence, la première expérience amoureuse, marquée par la trahison d'une amie, réactive une scène psychique de désaveu : l'amour et la confiance s'y mêlent à la peur de la perte et à la blessure narcissique. La déception, déplacée du champ familial au champ amoureux, rejoue la défaillance du lien primaire. Cette expérience inscrit durablement dans sa vie psychique une équation inconsciente entre attachement et abandon, fidélité et souffrance, désir et trahison, traduisant la persistance de liens affectifs marqués par la confusion entre amour et blessure.

Il en découle un mode de relation oscillant entre idéalisation et retrait, typique d'un conflit entre désir de fusion et peur de la dépendance. Cette ambivalence traduit la présence d'angoisses anaclitiques, telles que les décrit André Green (1983), où le sujet, dépendant du lien à l'objet, redoute à la fois sa perte et sa proximité. Le besoin vital d'appui sur l'autre – moteur du désir de fusion – coexiste avec la peur de l'effondrement que provoquerait sa défaillance.

L'objet est simultanément investi comme garant de la cohésion du Moi et vécu comme une menace d'intrusion ou d'emprise. Chez Sabine, cette angoisse se manifeste par une alternance entre recherche de l'autre et retrait défensif, entre attachement et mise à distance protectrice, révélant une dépendance affective profondément conflictuelle.

Les années universitaires ouvrent une phase de reconstruction narcissique par l'investissement corporel et social. Sabine se décrit alors comme « pleine de vie », investie dans la danse, le sport : une période où le corps devient source d'affirmation narcissique, objet de rigueur et de séduction. Mais derrière ce corps idéalisé se cache un noyau de dévalorisation : « à chaque phase, je n'étais jamais assez » ainsi qu'une fragilité narcissique, constamment alimentés par le regard de l'autre. La mort brutale par suicide d'un cousin proche et une infidélité amoureuse vécue au début de l'âge adulte font basculer cet équilibre fragile. S'ouvre alors un temps de désorganisation où la quête pulsionnelle cherche à combler le vide par l'agir. Les conduites festives ainsi que les relations sociales et amoureuses multiples pourraient apparaître comme des tentatives de réparation maniaque face à la perte. C'est à ce moment qu'elle découvre une infection au HPV. Cet épisode de contamination - qu'elle décrit de « traumatique » - constitue une nouvelle effraction symbolique du corps : la culpabilité qui s'y attache n'est pas tant celle d'un acte que celle d'une « souillure ». La scène avec la gynécologue, marquée selon elle par le jugement et l'humiliation, rejoue le rapport surmoïque intrusif de la figure maternelle jugeante. Le corps devient alors le support somatique du refoulé : les affects non symbolisés, restés sans représentation, s'y inscrivent sous forme de souffrance, de honte et de rejet. Ce déplacement du psychique vers le corporel traduit l'impossibilité momentanée de symboliser l'expérience traumatique.

La relation affective ultérieure, avec un partenaire médecin, actualise la compulsion de répétition : figure autoritaire et surmoïque, il rejoue à la fois la promesse de protection et la domination. Sous l'emprise de son regard - celui qui l'a acceptée malgré l'infection au HPV et la perte de sa virginité -, Sabine renonce à son propre désir et s'enferme dans la conformité, dans un idéal d'être « la bonne femme » : celle qui satisfait, se tait et se plie. Il la contrôle et lui impose des normes vestimentaires et morales. L'issue de cette relation est pourtant un moment de libération : elle décide de s'en détacher, se fait tatouer « Je suis libre » : acte de réappropriation du corps et de sa subjectivité. Ce geste signe la première affirmation consciente d'un droit à l'autonomie et à la liberté désirante.

Le mariage avec son conjoint actuel, vécu d'abord comme un apaisement, se heurte bientôt à la répétition du vide et du manque : le désir s'éteint, la procréation devient impossible, et le corps à nouveau se transforme en symptôme : prise de poids, somatisations, épuisement. La sexualité, décrite comme « ennuyeuse » et « sans liberté », témoigne d'un désinvestissement libidinal global, où l'érotisme est remplacé par le devoir conjugal. Le « chacun sur sa longueur d'onde » traduit l'épuisement du lien érotique et l'affaiblissement de la dynamique pulsionnelle.

Le troisième entretien, moment pivot, amène l'émergence du refoulé et dévoile le noyau traumatique resté jusque-là en marge du récit : les abus sexuels infantiles trouvent un premier espace de mise en mots et les épisodes, longtemps tus, resurgissent aujourd'hui. La pluralité des figures d'effraction (garde d'enfants, amie de la sœur, camarade) brouille les repères identificatoires et rend le sexuel confus, menaçant, indifférencié. La scène d'un acte imposé à l'âge adulte vient réactiver ces expériences précoces d'intrusion, ramenant la même sidération et la même culpabilité : l'incapacité à dire non, suivie du besoin de réparer, manifeste un retour du trauma sous la forme du masochisme moral.

Les interrogations autour de son choix d'objet (« et si j'étais lesbienne ? ») témoignent d'une effraction de la bisexualité psychique, dont l'équilibre est mis à mal par les expériences traumatiques précoces.

Au fil des entretiens, la parole, d'abord hésitante, se transforme en un mouvement d'élaboration. Le passage du silence à l'expression correspond ici à une ébauche possible de travail de symbolisation du trauma : la parole devient le lieu d'une réappropriation subjective, où la honte et la souffrance se transforment en pensée et en reconnaissance. À travers la mise en mots des expériences d'effraction, des contraintes conjugales et des tensions internes, émerge une subjectivité en travail, cherchant à se réapproprier le droit de dire, de refuser et de désirer. Sabine commence à reconquérir un espace d'existence psychique, passant du statut d'objet d'emprise à celui de sujet désirant. Elle se découvre non plus dans la culpabilité de ce qu'elle a subi, mais dans la légitimité d'exister à partir de ce qu'elle ressent.

- **Analyse du mouvement discursif et du registre non verbal**

L'expression de Sabine s'organise autour d'un mouvement discursif contrasté, où alternent fluidité narrative, silences suspendus et brusques arrêts de pensée. Dès les premiers entretiens, la parole se déploie avec une apparente aisance, ponctuée de descriptions précises, d'anecdotes, de réflexions sur soi. Mais cette fluidité s'interrompt soudainement dès que surgissent les scènes d'humiliation, d'effraction ou de honte. Le récit, jusque-là articulé, se morcelle : les phrases s'interrompent, les hésitations se multiplient, la syntaxe se défait. Ces ruptures témoignent de la persistance d'un trauma non entièrement symbolisé, dont la charge affective continue de saturer la pensée. Lorsque la parole trébuche, le corps prend le relais : un rire nerveux, un haussement d'épaules, un regard détourné viennent traduire les difficultés de mise en mots ou la soutenir ? L'humour joue souvent ici un rôle défensif, permettant à Sabine de maintenir à distance l'affect douloureux. Elle-même s'en rend compte : « je ris pour ne pas en pleurer », dit-elle à un moment, soulignant la fonction de l'humour comme protecteur contre l'expression affective dépressive.

Sur le plan paraverbal, sa voix varie selon les thèmes abordés. Elle devient vive et rythmée lorsqu'elle parle des périodes d'expansion – danse, sport, liberté corporelle –, puis se fait plus lente, presque chuchotée, quand il s'agit des scènes d'intrusion ou de sexualité contrainte. Ce contraste tonal suggère la coexistence de deux registres psychiques : un pôle de vitalité et d'élan, encore vivant et porteur de désir, et un pôle d'effondrement où la honte, la culpabilité et la peur du jugement figent le mouvement de pensée. Ce balancement est perceptible dans la structure même du discours : chaque affirmation de liberté (« je suis libre », « je ne me laisserai plus faire ») s'accompagne d'un doute ou d'un retour du surmoi (« mais peut-être que j'exagère », « je ne veux pas blesser »). La parole devient alors l'espace d'un conflit intérieur entre l'assujettissement hérité et la subjectivation naissante.

D'un point de vue transférentiel, Sabine investit l'espace d'entretien comme un lieu de contenance, un espace neutre où la parole n'est ni jugée ni corrigée. Le lien au chercheur est vécu comme une épreuve : elle cherche à tester sa solidité, son écoute qui ne condamne pas. Lorsqu'elle évoque les scènes les plus douloureuses : la culpabilisation médicale, la contrainte sexuelle, le soupçon d'homosexualité, elle observe attentivement la réaction du chercheur, guettant un signe d'acceptation ou de rejet. Le transfert est donc teinté d'une ambivalence : besoin de reconnaissance et crainte d'être blâmée, confiance et méfiance entremêlées. C'est précisément dans cette oscillation que se joue le processus d'élaboration : la parole ne vise pas seulement à raconter,



mais à éprouver le droit de dire sans perdre l'amour de l'objet. À l'écoute de Sabine, des affects de tendresse, d'empathie et par moments d'impuissance face à une culpabilité qui se referme sur elle-même, se nourrissant de sa propre répétition plutôt que d'ouvrir à l'élaboration.

Le chercheur risque de répondre à son besoin de réparation en la protégeant de l'excès d'affect. Cette résonance affective met en lumière le risque d'un contre-transfert maternant, où l'on pourrait vouloir la consoler. Cependant, c'est précisément dans cette tension - entre le désir de la préserver et la nécessité de maintenir la fonction tierce - que se construit la dynamique analytique : accueillir la douleur sans la neutraliser, contenir sans combler. Le contre-transfert devient ainsi l'indicateur sensible du mouvement interne de Sabine, oscillant entre dépendance affective et émergence d'un moi capable de symboliser sa souffrance.

Sur le plan psychique, le mouvement discursif de Sabine évoque une lutte entre le maintien d'un ordre narratif et la menace de débordement émotionnel. Les moments de cohérence et de clarté alternent avec des fragments désorganisés, des digressions, des retours sur des détails concrets : autant de stratégies d'évitement face à la montée de l'affect. Cette organisation du discours, à la fois contenue et vacillante, traduit le travail du refoulement secondaire à l'œuvre : la pensée s'efforce de maintenir la forme, tout en laissant affleurer les traces du trauma sous la forme de lapsus, de ruptures et de mouvements corporels involontaires. Ces signes, rire inapproprié, souffle coupé, gestes de protection, révèlent la charge de honte encore active et la difficulté à se représenter soi-même comme sujet de désir.

L'ensemble du mouvement discursif témoigne ainsi d'un travail psychique en cours. Sabine semble passer progressivement d'une parole défensive à une parole plus réflexive : d'abord justifiante, cherchant à se dédouaner, elle devient peu à peu exploratoire et interrogative. Les formulations se transforment : au « je ne sais pas pourquoi j'ai accepté » succède un « j'ai compris que je n'avais pas le droit de dire non », puis un « maintenant, je sais que je peux poser des limites ». Cette évolution du langage traduit un déplacement subjectif majeur : de la culpabilité à la responsabilité, du mutisme à l'appropriation du vécu. La parole, en se déployant, devient ici acte de réparation et d'auto-reconnaissance, marquant le passage d'une identité de victime à une position de sujet capable de se nommer et de se penser.

En s'appuyant sur l'analyse des occurrences, il est possible d'identifier des axes thématiques principaux ainsi que des sous-catégories spécifiques. Ces éléments permettent d'organiser et de structurer les données issues du corpus afin d'en dégager des tendances significatives. Le tableau ci-dessous illustre cette classification en mettant en évidence les différentes dimensions explorées au sein du récit de Sabine.

Les axes de la première catégorie (représentation de soi, image corporelle, vécu de la féminité et de la sexualité) s'inscrivent dans la première hypothèse opérationnelle ("L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur psychosexualité en perturbant leur représentation de soi (image de soi, identification et différenciation, altérité), en altérant leur image corporelle (perception et investissement du corps) et en affectant leur vécu de la féminité et de la sexualité"). Les axes de la deuxième catégorie (représentation du partenaire masculin, vécu de la relation conjugale) correspondent à la seconde hypothèse opérationnelle ("L'abus sexuel extrafamilial subi dans l'enfance par des femmes libanaises mariées, âgées de 25 à 35 ans, influence leur choix d'objet d'amour masculin en affectant leur représentation du partenaire (perception et reconnaissance du partenaire) et leur vécu de la relation conjugale (mécanismes de projection, investissement pulsionnel et libidinal, positionnement dans la relation)").

| Catégorie                                           | Sous-catégorie                                      | Sujet 1<br>Leila | Sujet 2<br>Marie | Sujet 3<br>Clara | Sujet 4<br>Sabine |
|-----------------------------------------------------|-----------------------------------------------------|------------------|------------------|------------------|-------------------|
| <b>Catégorie 1</b><br>1.1. Représentation<br>de soi | Dépossession identitaire / perte<br>d'individuation | 8                | 4                | 9                | 8                 |
|                                                     | Angoisse d'anéantissement                           | 9                | 2                | 5                | 4                 |
|                                                     | Fragilité des assises narcissiques                  | 1                | 4                | 8                | 9                 |
|                                                     | La femme se représente comme<br>résiliente          | 5                | 2                | 4                | 6                 |
|                                                     | La femme se représente positivement                 | 5                | 0                | 2                | 4                 |
|                                                     | <b>Sous-total</b>                                   | <b>28</b>        | <b>12</b>        | <b>28</b>        | <b>31</b>         |

|                                                                       |                                                         |            |           |           |            |
|-----------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------|------------|-----------|-----------|------------|
| <b>Catégorie 1</b><br><br>1.2. Image corporelle                       | Corps comme objet de menace / vulnérabilité             | 5          | 2         | 8         | 9          |
|                                                                       | Corps comme source de malaise                           | 7          | 3         | 6         | 7          |
|                                                                       | <b>Sous-total</b>                                       | <b>12</b>  | <b>5</b>  | <b>14</b> | <b>16</b>  |
| <b>Catégorie 1</b><br><br>1.3. Vécu de la féminité et de la sexualité | Refus de la féminité                                    | 8          | 4         | 6         | 2          |
|                                                                       | Difficulté d'appropriation de l'identité sexuée         | 4          | 3         | 5         | 6          |
|                                                                       | Insatisfaction sexuelle                                 | 3          | 4         | 6         | 9          |
|                                                                       | Exigences / attentes idéalisées envers le partenaire    | 3          | 4         | 4         | 5          |
|                                                                       | Absence de contenance psychique                         | 2          | 2         | 4         | 4          |
|                                                                       | Clivage (désinvestissement ↔ hypersexualité)            | 2          | 2         | 3         | 4          |
|                                                                       | <b>Sous-total</b>                                       | <b>22</b>  | <b>19</b> | <b>28</b> | <b>30</b>  |
| <b>Catégorie 2</b><br><br>2.1. Représentation du partenaire masculin  | Représentation négative de la figure masculine          | 20         | 6         | 16        | 15         |
|                                                                       | Partenaire perçu comme figure contenante                | 3          | 3         | 2         | 4          |
|                                                                       | <b>Sous-total</b>                                       | <b>23</b>  | <b>9</b>  | <b>18</b> | <b>19</b>  |
| <b>Catégorie 2</b><br><br>2.2. Vécu de la relation conjugale          | Supériorité / domination perçues de la part de la femme | 12         | 5         | 8         | 1          |
|                                                                       | Sentiment d'insatisfaction conjugale                    | 12         | 6         | 9         | 10         |
|                                                                       | <b>Sous-total</b>                                       | <b>24</b>  | <b>11</b> | <b>17</b> | <b>11</b>  |
| <b>TOTAL</b>                                                          |                                                         | <b>109</b> | <b>56</b> | <b>85</b> | <b>107</b> |

Dans cette perspective, nous présenterons une analyse plus détaillée des différentes catégories et sous-catégories identifiées à travers le discours de Sabine. Cette analyse est structurée en fonction de son vécu et de son récit, mettant en évidence la manière dont chaque axe se manifeste dans son expérience subjective. Elle est ensuite interprétée à la lumière des hypothèses de recherche afin d'examiner les effets du traumatisme sexuel sur sa psychosexualité et son choix d'objet d'amour masculin.

### **1.1. Représentation de soi**

Chez Sabine, la représentation de soi s'articule autour d'un clivage entre un Moi socialement adapté et un Moi intime profondément fragilisé par la honte, la culpabilité et le sentiment d'insuffisance.

Dès son enfance, son identité se construit sur un étayage narcissique fragile, soumis aux fluctuations du regard parental et aux variations de la reconnaissance affective. Si la scène de la naissance, évoquée comme un moment de joie paternelle, installe une image de reconnaissance et de valeur, elle semble aussi fonctionner comme un mythe réparateur, destiné à contrebalancer les défaillances affectives et les tensions familiales ultérieures. Très tôt, Sabine occupe la position de médiatrice, celle qui "fait balance" dans un climat conflictuel. Ce rôle pacificateur s'intériorise sous la forme d'une identification au "soin" de l'autre, au détriment de l'expression de ses propres besoins. Il en découle des mouvements d'hyperadaptation et d'inhibition : elle apprend à se contenir pour préserver la cohésion familiale, au prix d'un refoulement des mouvements pulsionnels et d'un appauvrissement de la vie fantasmatique.

Sur le plan narcissique, Sabine manifeste une oscillation constante entre la recherche de perfection et le sentiment d'être "jamais assez". L'idéalisme de soi qu'elle décrit : "à chaque phase, je n'étais jamais suffisante", traduit la présence d'un surmoi sévère, internalisant à la fois le regard évaluateur maternel et les injonctions sociales adressées au féminin. Cette exigence de perfection prend racine dans une organisation masochique du narcissisme, où la faute et la défaillance deviennent des objets d'auto-attaque. Le surmoi se nourrit ici d'un fond mélancolique : l'amour perdu ou menacé de l'objet est conservé sous la forme d'une identification au reproche. Sabine ne peut s'aimer qu'en se jugeant, comme si la douleur morale assurait la continuité du lien avec l'objet décevant. Ce mouvement masochique transforme la quête de perfection en tentative de réparation infinie, maintenant la culpabilité au cœur de l'identité. Son identité se soutient davantage du regard

d'autrui que d'un sentiment interne de continuité d'existence. Les périodes d'expansion qu'elle évoque (danse, sport, vie sociale intense) témoignent d'une tentative de restaurer un narcissisme blessé par la mise en scène d'un moi idéalisé, valorisé par la performance et la maîtrise de soi. Lorsque cet étayage externe se fissure - à travers la perte, la trahison ou le désinvestissement amoureux - c'est la cohérence du Moi elle-même qui vacille, laissant affleurer un vide identitaire. Dans son discours, Sabine manifeste une forte propension à l'auto-culpabilisation. Qu'il s'agisse des épisodes traumatiques ou des relations d'emprise, elle s'attribue systématiquement une part de responsabilité, comme si reconnaître sa faute pouvait lui permettre de conserver l'objet. Ce mouvement défensif renforce l'angoisse de perte d'amour préalablement évoquée : la rupture est vécue comme plus menaçante encore que la douleur du lien. Ainsi, la culpabilité devient un moyen paradoxal de maintenir la relation et de conjurer la solitude. Cette dynamique du "people-pleasing", qu'elle nomme elle-même, illustre le fonctionnement d'un Moi soumis à l'impératif de réparation : réparer la faute, réparer la colère de l'autre, réparer le lien. Ce besoin de réparation traduit une mise en échec de la fonction structurante de l'agressivité : au lieu de soutenir la différenciation d'avec l'objet, la colère refoulée se retourne contre le Moi et s'exprime sous la forme d'une culpabilité. Celle-ci prend alors la place du conflit, empêche la séparation et maintient la dépendance à un objet perçu comme fragile ou menaçant.

Toutefois, derrière cette hyperadaptation se dessine une force de subjectivation en devenir. Les actes de reprise symbolique : le tatouage "Je suis libre", la parole sur l'enfance, la reconnaissance de ses limites, marquent une tentative d'unification du moi. Par la remémoration et la mise en mots, Sabine engage un processus de subjectivation : la culpabilité cesse d'être vécue comme destin et devient objet de réflexion, lui permettant de se penser autrement que dans la dette à l'égard de l'autre.

Ce passage, encore précaire, traduit un travail de réappropriation du sentiment de valeur de soi, longtemps aliéné au regard de l'autre. L'image de soi cesse peu à peu d'être uniquement façonnée par la conformité et la honte pour devenir le lieu possible d'un désir propre, encore hésitant mais vivant.

## 1.2. Image corporelle

Chez Sabine, le corps apparaît comme le lieu privilégié où s'inscrivent les contradictions de son histoire psychique. À la fois support d'investissement narcissique et scène de désaveu, il condense le conflit entre désir de maîtrise et sentiment d'imperfection. Dès l'adolescence, il a été perçu comme un moyen de reconnaissance : instrument d'attraction, de visibilité et d'amour. Danse, sport, soins hygiéniques, photogénie : autant de modalités par lesquelles elle tente d'incarner un idéal d'harmonie, de beauté et de contrôle. Mais cet investissement est ambivalent : le corps idéalisé devient aussi un lieu de dépendance au regard d'autrui. Lorsqu'il est admiré et performant, Sabine s'éprouve exister ; lorsqu'il est jugé ou trahi, elle s'effondre. Ce balancement témoigne d'un narcissisme qui s'étaye sur l'image spéculaire plus que sur la sensation d'un corps habité de l'intérieur. Les traces de l'abus sexuel s'inscrivent en profondeur dans cette économie corporelle. Les gestes imposés dans l'enfance, vécus dans la confusion et l'incompréhension, auraient altéré le sentiment d'unité et de maîtrise du corps propre. Le corps, premier lieu d'effraction, est devenu simultanément source de honte et de fascination. L'excitation corporelle précoce, imposée de l'extérieur, n'a pu être symbolisée : elle reste à l'état de trace somatique, d'un éprouvé sans représentation. Ce vécu d'un plaisir contraint, non subjectivé, reparaît plus tard sous des formes inversées : soit dans l'hypercontrôle du corps, soit dans le sentiment d'être "impure". La répétition des situations d'emprise à l'âge adulte - qu'il s'agisse de la culpabilisation médicale ou du contrôle au sein des relations amoureuses - réactive ce clivage originaire entre un corps désiré et un corps souillé. L'annonce du HPV, décrite comme un traumatisme corporel majeur, vient rejouer cette faille. À travers le jugement médical et la culpabilisation reçue, le corps jusque-là idéalisé devient porteur de souillure : il est vécu comme contaminé, exposé au regard moral, trahi par sa propre chair. L'épisode fonctionne comme une réactivation du vécu d'effraction : la gynécologue, figure du savoir et du pouvoir, rejoue à son insu le rôle de l'adulte intrusif qui impose son discours au corps de l'enfant. Dès lors, la honte prend la place du sentiment de continuité corporelle. Le corps n'est plus seulement un contenant, mais un lieu de clivage : entre le dedans qui souffre et le dehors qui doit paraître intact. Ce corps, chargé de traces traumatiques non symbolisées, devient la scène d'une mémoire implicite : il se souvient là où la parole a fait défaut. La tension musculaire, la fatigue chronique, la douleur dorsale, la compulsion alimentaire constituent autant de formes de "souvenir agi" – selon la logique freudienne du retour du refoulé dans le corps lorsque le psychique ne peut encore l'élaborer. Le poids corporel,

en particulier, semble traduire ce paradoxe du traumatisme : à la fois trop de charge affective et absence d'élaboration. Il devient l'expression d'un espace psychique où le corps fait fonction de contenant, là où la pensée a fait défaut.

Le corps devient le dépositaire d'une mémoire traumatique muette, où la souffrance ne se dit pas mais se pèse, ne se pense pas mais s'incarne. Dans la période qui suit, la perte progressive du plaisir corporel s'associe à la disparition de la liberté expressive. Le corps n'est plus un espace de jeu, mais un instrument de conformité. Sous l'emprise d'un partenaire jaloux et normatif, Sabine renonce à sa féminité visible : elle couvre ses épaules, rallonge ses jupes, interrompt la danse. Ces gestes d'autocensure témoignent d'une intériorisation progressive de l'interdit : imposé en premier lieu par l'autre, l'interdit devient une instance surmoïque interne, régulant et limitant l'expression du désir. Le corps, soumis, cesse d'être habité comme espace pulsionnel. La perte de mouvement corporel s'accompagne d'une perte d'élan vital, comme si la libido retirée du corps s'était figée dans la culpabilité. La somatisation ultérieure : prise de poids, fatigue chronique, hernie discale, vient donner forme à cette immobilisation interne. Le corps devient à la fois la scène et la métaphore du refoulement : il retient, bloque, accumule. L'« emotional eating » qu'elle évoque représente ici une tentative de colmater la faille narcissique : le vide du lien est déplacé vers le remplissage corporel. Le surpoids agit comme une enveloppe protectrice, limite symbolique entre soi et l'autre, après les multiples effractions vécues. Le corps est alors convoqué dans une double fonction : contenant de la souffrance et tentative de se réappropriier la maîtrise perdue. Pourtant, certaines traces d'un corps désirant persistent. Le tatouage « Je suis libre » en marque la réémergence : acte performatif où le corps devient surface d'écriture et de réinscription symbolique. Loin d'un simple geste esthétique, il signe une reconquête du corps comme lieu d'énonciation : non plus soumis au regard, mais porteur d'un message subjectif. Ce mouvement témoigne d'un déplacement : du corps idéalisé au corps signifiant, du paraître au sentir. Le travail d'élaboration amorcé dans les entretiens permet à Sabine de renouer, timidement, avec un corps qui peut à nouveau être éprouvé et non seulement montré. Ainsi, l'image corporelle chez Sabine traduit le lent passage d'un corps objet de contrôle à un corps sujet de ressenti. Ce processus, encore fragile, s'inscrit dans une tentative de réunifier les fragments dissociés du Moi corporel : entre la honte et la fierté, entre la culpabilité et le désir, entre la contrainte et la liberté. Le corps, d'abord instrumentalisé puis figé, redevient peu à peu un espace de subjectivation, où peut s'esquisser l'expérience d'un plaisir réapproprié et non plus subi.

### 1.3. Vécu de la féminité et de la sexualité

Chez Sabine, la féminité s'organise autour d'une tension persistante entre le désir d'être aimée et la peur d'être souillée. Le féminin, loin d'être un espace de déploiement libre, demeure traversé par la culpabilité, l'interdit et la peur du jugement. Les expériences d'effraction précoce ont profondément perturbé la construction du lien entre excitation, plaisir et autorisation du désir. Ce qui, chez l'enfant, fut vécu dans la confusion et l'obéissance à la demande de l'autre, se rejoue à l'âge adulte dans une sexualité où la soumission prend souvent la place du choix. La femme qu'elle est devenue ne parvient pas toujours à distinguer ce qui, dans le plaisir, relève de son désir propre ou de la contrainte intériorisée.

Le rapport à la sexualité est dominé par la tension entre la recherche d'un lien apaisant et la crainte d'une effraction. Sabine décrit une sexualité « ennuyeuse », « sans liberté », où le plaisir semble suspendu, comme neutralisé. L'érotisme, lorsqu'il existe, s'efface derrière la nécessité d'être conforme, douce, contenue. Elle parle d'un « corps qui fait, mais qui ne ressent plus », soulignant la dissociation entre le geste et l'affect. Le corps se prête au contact mais sans y participer, il devient l'objet d'un lien conjugal dépourvu d'élan pulsionnel. Ce désinvestissement du plaisir témoigne d'un processus de désérotisation, où le désir féminin est mis au service du maintien du lien plutôt que de la satisfaction pulsionnelle. Derrière le calme apparent se devine une angoisse du débordement : la peur que la liberté du corps ne rouvre les portes d'une excitation ancienne, vécue autrefois sous la forme d'une contrainte. Cette inhibition se double d'une culpabilité persistante, héritée du regard social et familial. La scène avec la gynécologue, vécue comme une humiliation, réactive une honte sexuelle archaïque : être femme devient synonyme de faute. Elle décrit le diagnostic du HPV comme une « punition » et dit avoir eu l'impression que son corps « avait trahi ». Ce vécu renvoie à une structure surmoïque sévère : la jouissance est vécue comme une faute qu'il faut expier. Le regard du médecin, perçu comme moralisateur, réactive l'injonction archaïque : ne pas se montrer, ne pas désirer, ne pas exister dans le corps. Le féminin s'y trouve ainsi associé à la honte, et le silence devient la condition de la préservation narcissique. Dans ses relations amoureuses, Sabine oscille entre une dépendance affective marquée par la peur de perdre l'amour de l'autre et la désillusion qui en résulte, lorsque le lien idéalisé se transforme en expérience de soumission et de perte de soi.



L'un de ses partenaires, médecin, devient la figure d'un masculin protecteur et tout-puissant, en position de « réparer » la faute. Mais cette réparation se paie du renoncement à la spontanéité : elle se soumet à ses règles, modifie sa manière de s'habiller, s'interdit la danse et la vie sociale. Elle évoque avec nostalgie cette période où elle "dansait, sortait, se sentait pleine de vie", avant d'y renoncer sous l'emprise d'un partenaire jaloux. La sexualité devient alors le prolongement d'un rapport de pouvoir, où le désir féminin s'efface derrière le devoir de plaire et d'être validée. La scène conjugale reproduit ainsi le scénario primitif : l'autre détient le pouvoir, et le plaisir s'inscrit dans une logique de masochisme moral, où la jouissance prend valeur d'expiation – comme si le corps devait payer la faute pour mériter l'amour.

Le vécu de la féminité se révèle traversé par une angoisse de ne pas être « assez bien », de ne pas correspondre à l'idéal féminin intériorisé. Chaque phase de sa vie témoigne d'une quête de perfection : corporelle, morale ou relationnelle, qui traduit une tentative de restaurer une image du féminin blessé. Cette exigence trouve son origine dans la confusion entre amour et mérite : pour être aimée, il faut se corriger, s'améliorer, se sacrifier. Le féminin n'est pas encore vécu comme une donnée d'être, mais comme une tâche à accomplir. L'expérience avec son mari actualise ce clivage : elle décrit un lien de tendresse et de complicité, mais aussi une perte de vitalité, une fatigue diffuse, un "vide" qui s'installe. Elle dit se sentir aimée mais pas désirée, comprise mais pas vue. L'absence d'enfant et la difficulté à concevoir prennent une dimension symbolique : celle du refus inconscient de transmettre la douleur d'un féminin blessé. Elle le formule clairement lorsqu'elle dit craindre de « mettre au monde une fille qui pourrait vivre la même chose ». Derrière cette peur, se joue le refoulement d'une identification à la mère impuissante à la protéger et la hantise d'une répétition transgénérationnelle du trauma. L'infertilité actuelle traduit alors moins une impossibilité biologique qu'une suspension psychique : tant que la féminité reste liée à la honte et à la peur de la répétition, la maternité demeure inenvisageable. Le souvenir du camarade de classe, évoqué tardivement, éclaire la persistance d'une confusion entre consentement et soumission : "Je n'ai pas dit non... je ne savais pas si j'avais le droit." Cette phrase témoigne de la défaillance du sentiment d'agentivité sexuelle, encore active dans ses relations adultes. Pourtant, à travers la parole, s'amorce un mouvement de différenciation. Elle dit aujourd'hui vouloir "retrouver une sexualité libre, sans se sentir coupable", et "réapprendre à dire non sans avoir peur". Ces formulations marquent un début de réconciliation entre désir et autorisation, entre corps et parole. Le travail d'élaboration analytique permet ici de déplacer le

féminin de la sphère du devoir vers celle du ressenti. La parole devient l'espace où peut s'inscrire un nouveau rapport au plaisir : non plus subi ni justifié, mais reconnu comme expression légitime du sujet désirant. Ainsi, la féminité et la sexualité de Sabine s'inscrivent dans un processus de transformation : d'une position d'assujettissement à une position d'appropriation. Le corps, d'abord vécu comme objet d'intrusion et de contrôle, tend à redevenir le lieu d'une subjectivité naissante. La honte cède lentement la place à la curiosité, et le silence à la parole. C'est dans cette lente métamorphose que se profile la possibilité d'un féminin réconcilié avec lui-même, capable d'un plaisir qui n'est plus réparation, mais affirmation d'existence.

## **2.1. Représentation du partenaire masculin**

Chez Sabine, la représentation du masculin se construit à partir d'expériences contrastées où se mêlent admiration, dépendance et crainte de la déception. Le rapport à l'homme s'origine dans une expérience fondatrice : celle d'un père perçu comme la figure d'un amour pur, protecteur et inconditionnel. Ce lien premier, évoqué avec une émotion particulière, demeure pour elle un repère d'idéal affectif, une image de sécurité et de valorisation. Pourtant, cette figure paternelle, si présente à la naissance, s'effacerait ensuite de manière silencieuse. Sabine dit qu'il ne l'a "ni soutenue, ni accompagnée". Cet amour inaugural laisse place à une absence durable, créant une empreinte paradoxale : le masculin est à la fois l'origine de la reconnaissance et le lieu de la défection. Ce double mouvement – présence fondatrice et retrait – devient la matrice inconsciente de son rapport ultérieur aux hommes.

L'adolescence vient raviver cette image idéalisée fissurée : le premier amour, marqué par la trahison et la perte de confiance, brise davantage la croyance en un masculin fiable. L'homme aimé devient celui qui échappe, celui dont la loyauté vacille, installant une attente vigilante et une peur du désamour. Pour Sabine, la rencontre amoureuse se teinte d'une ambivalence : désir de proximité et méfiance latente, besoin d'être choisie et peur d'être rejetée. Ce double mouvement colore encore ses liens adultes, où la quête de réassurance domine sur la spontanéité du désir.

Les abus sexuels subis durant l'enfance et l'adolescence viennent profondément altérer la symbolisation du masculin. Ils introduisent une confusion durable entre la tendresse, le désir et la contrainte. Dans ce contexte, amour et sexualité ne parviennent pas à coexister chez Sabine. "la sexualité est très ennuyeuse avec mon conjoint... vide... morte..." affirme-t-elle, en répétant le mot « vide », à plusieurs reprises, en crescendo. Elle décrit donc la sexualité conjugale comme

« ennuyeuse », « vide », « morte » - des termes qui ne traduisent pas seulement une absence de plaisir, mais un éprouvé plus global d'inertie et d'extinction du désir. Ce vide renvoie à la perte de vitalité pulsionnelle et à un sentiment d'effondrement intérieur, comme si le corps, autrefois investi, s'était éteint sous le poids du devoir conjugal.

L'expérience traumatique a figé le registre du plaisir dans la soumission, et celui de l'amour dans la distance. La sexualité n'est reconnue qu'à travers des rapports de pouvoir : elle n'est possible que dans un cadre où l'autre domine, où elle cède, où elle obéit. Inversement, dès qu'un lien affectif s'installe, le désir s'éteint, comme si la tendresse excluait l'érotisme. Ce clivage traduit l'impossibilité de lier pulsion et attachement dans un même espace psychique, témoignant de l'impact de la séduction traumatique précoce.

Dans les relations précédant son mariage, Sabine se tournait vers des hommes investis d'un savoir ou d'une autorité, comme si la maîtrise de l'autre venait contenir sa propre vulnérabilité. Le lien à son directeur, qu'elle évoque avec une intensité particulière, s'inscrit dans cette lignée. Il représente à la fois un modèle et un appui symbolique : « c'est lui qui m'a appris le métier, qui m'a formée », dit-elle. Mais derrière cette gratitude se profile une emprise : ce supérieur hiérarchique l'a soumise à des rapports sexuels contraints : « Il a eu une attitude agressive et m'a forcée à un contact que je n'ai pas voulu ». L'expérience conjugue ainsi reconnaissance et effraction, savoir transmis et pouvoir exercé, dans une configuration où la valorisation professionnelle se paye du prix du corps. Ce lien marque une répétition du scénario infantile : être choisie, formée, protégée, mais au prix d'une soumission silencieuse et d'un sentiment d'impuissance. « J'ai ressenti un sentiment d'impuissance, d'effraction, d'humiliation » dit-elle. Lorsque cette figure s'effondre dans la déception et la colère, Sabine vit cette perte comme une trahison renouvelée. La rencontre suivante, avec un médecin, vient prolonger ce schéma : elle se tourne vers lui comme vers un homme de savoir, porteur d'autorité et de protection, susceptible de réparer la blessure du désinvestissement et de la domination antérieure. Mais, à la différence du directeur, figure charismatique et prédatrice, le médecin est choisi précisément pour son conformisme, sa retenue et sa moralité. Sabine dit qu'il était "vierge", "traditionnel", et qu'il l'a "acceptée" malgré son infection au HPV - comme si cet homme, pur et dénué d'expérience, pouvait restaurer symboliquement l'innocence perdue et purifier la souillure du passé. Ce choix exprime un besoin de s'éloigner de la séduction et du risque, au profit d'une relation stable, socialement légitime et psychiquement rassurante. Sous son regard toutefois, il l'oblige à renoncer

à ce qui l'anime : la danse, la sociabilité, la liberté corporelle, pour devenir l'objet conforme à son idéal. Une soumission silencieuse est de nouveau vécue, associée à une menace d'effacement ravivée : « je sentais que je n'existais plus », « j'étais en plein effondrement ».

Le mariage introduit un autre registre : celui d'un masculin plus doux, moins dominateur. Elle décrit son mari comme “bon”, “respectueux”, “rassurant”, mais son calme laisse place à une forme de distance émotionnelle. Sabine dit s'y sentir “aimée, mais pas désirée”, en sécurité mais non “vibrante”. Ce rapport apaisé mais désérotisé reflète un compromis psychique : la stabilité est obtenue au prix de la passion. Le masculin cesse d'être persécuteur, mais il demeure garant d'un équilibre externe dont elle dépend encore pour se sentir exister.

Sur le plan psychique, les figures masculines qui traversent sa vie partagent une même structure : celle d'une autorité à la fois recherchée et redoutée. Le partenaire représente l'axe autour duquel s'organisent la sécurité et la perte, la reconnaissance et la soumission.

Le besoin d'un homme “stable” traduit autant une quête d'étayage qu'une tentative de maintenir à distance le chaos interne lié au trauma. Ainsi, la figure du partenaire masculin, chez Sabine, passe d'un modèle d'idéalisation protectrice à une représentation plus humaine, marquée par la reconnaissance du manque et de la différence. Les expériences d'abus ont rendu difficile toute rencontre érotique unifiée.

## **2.2. Vécu de la relation conjugale**

Dans la vie conjugale, Sabine s'inscrit dans une dynamique marquée par la recherche d'apaisement et la peur du désordre affectif. Le couple apparaît comme un espace de stabilité où le conflit est soigneusement évité, mais au prix d'un appauvrissement du désir et de la spontanéité. Elle décrit son mari comme un homme « bon », « calme », « rassurant », qui la respecte et la comprend. Pourtant, cette sécurité se double d'un sentiment d'inertie : le lien, apaisé en surface, semble dévitalisé de l'intérieur. Sabine évoque un « vide », une relation « morte », « sans vie », où chacun vit sur sa propre longueur d'onde. Dans ce couple, la fusion affective se heurte à une absence d'élan érotique, comme si la proximité affective neutralisait le désir. L'amour, lorsqu'il s'installe, exclut la sexualité ; et la sexualité, lorsqu'elle surgit, ne peut se déployer que dans un registre de contrainte ou de devoir.

Cette dissociation entre tendresse et désir témoigne d'une impossibilité à unir le plaisir et la sécurité psychique, clivage souvent hérité du trauma sexuel. Chez Sabine, la relation conjugale

rejoue ce clivage fondamental : aimer devient incompatible avec jouir, car la jouissance reste associée à la soumission, à la perte du contrôle, à la peur de l'intrusion.

La sexualité conjugale se trouve ainsi frappée d'une stérilité symbolique : elle n'est ni investie, ni habitée par le plaisir, mais vécue dans la répétition d'un scénario où le corps s'éteint pour préserver le lien. Inversement, le plaisir, lorsqu'il se manifeste, ne peut surgir que dans un cadre de contrainte ou de domination, où la répétition du trauma devient paradoxalement le seul lieu possible de l'excitation. L'érotisme se retire là où l'amour s'installe, et réapparaît là où la contrainte ravive les traces de l'effraction.

Dans son couple, Sabine occupe la place de celle qui s'adapte, qui régule, qui supporte. Son mari, décrit comme stable et bienveillant, devient paradoxalement le support d'un nouveau refoulement : il incarne la figure du masculin non menaçant, mais aussi désinvesti, où le désir ne circule plus. La douceur de cet homme assure la continuité psychique, mais prive la relation de tension vitale. Ainsi, la conjugalité prend valeur de refuge : elle protège du risque d'effraction, mais enferme dans un quotidien sans élan. Ce mécanisme de protection s'accompagne d'une anesthésie affective : le corps se ferme, le plaisir s'inhibe, la féminité se replie sur une position maternelle, nourricière, tournée vers le soin de l'autre plutôt que vers la rencontre.

L'absence d'enfant vient intensifier le sentiment de manque et de défaillance. Sabine exprime la peur d'enfanter, surtout d'avoir une fille : peur de répéter le scénario de sa propre souffrance, mais aussi crainte de ne pouvoir la protéger d'un monde perçu comme menaçant. Le refus de la maternité prend ici la forme d'une défense inconsciente contre la transmission du trauma : enfanter reviendrait à raviver le souvenir de la fillette vulnérable qu'elle fut, à rejouer la scène originaire de la dépossession. L'inhibition procréative se noue ainsi à la culpabilité et à la honte du corps, devenu porteur d'une mémoire insupportable.

Progressivement, la conjugalité s'imprègne de fatigue, de somatisations et d'une forme de retrait du monde. La prise de poids, les douleurs dorsales, la lassitude et la désaffection du corps deviennent les signes d'un désinvestissement global : le corps conjugal, comme le corps psychique, se fige. Ce processus d'extinction du désir traduit l'impossible symbolisation du trauma : pour éviter la répétition de la violence, le sujet neutralise l'excitation elle-même. L'espace conjugal devient alors le théâtre d'un compromis : rester en lien, mais sans s'exposer ; aimer, mais sans se perdre ; partager, mais sans se dévoiler.

Ainsi, le vécu conjugal de Sabine se situe à la croisée de la réparation et de la répétition. Mais au-delà de sa dimension défensive, le couple se révèle aussi comme un vecteur possible de re-saisie psychique : un espace où, malgré l'inhibition et la peur, s'esquisse la possibilité d'un réinvestissement de soi à travers l'autre. Dans cette stabilité parfois figée, se loge la potentialité d'une reconstruction, d'une élaboration lente, où la présence de l'autre, non intrusive et non menaçante, ouvre la voie à une réappropriation symbolique du féminin et du désir.

**En somme**, le parcours de Sabine met en lumière un fonctionnement psychique marqué par une tension constante entre dépendance et quête d'autonomie, entre besoin de reconnaissance et peur de l'effraction. Son histoire se tisse autour d'un noyau narcissique fragile, né d'une enfance placée sous le signe de la médiation et du devoir d'harmonie. Très tôt, Sabine apprend à taire ses affects, à réguler ceux des autres, et à chercher dans le regard parental – d'abord idéalisé, puis défaillant – la mesure de sa propre valeur. Ce mouvement de dévotion précoce, inscrit dans le corps et le discours, constitue le prototype de sa position sacrificielle ultérieure : exister pour l'autre, apaiser, réparer. L'impossibilité de dire non, la tendance à consentir pour éviter le rejet, portent la trace directe des expériences d'abus, où toute tentative de refus s'était soldée par la peur, la culpabilité ou la contrainte. Le trauma a ainsi inscrit dans le psychisme une logique de survie fondée sur le renoncement et la soumission au désir de l'autre.

Le corps, chez Sabine, porte la mémoire silencieuse de ces effractions précoces. Marqué par la honte et la culpabilité, il devient tour à tour instrument de reconnaissance et lieu d'étrangeté. L'épreuve de l'humiliation gynécologique, l'infection vécue comme une souillure, la fatigue chronique et la prise de poids traduisent la persistance d'un conflit entre désir de vivre et besoin de se protéger. Le corps se fige là où la parole échoue : il incarne l'impossible représentation du trauma. Parallèlement, la féminité demeure ambivalente : tantôt revendiquée à travers le soin de soi et l'esthétique, tantôt mise à distance par peur du jugement ou de la réactivation du désir d'autrui. La sexualité, quant à elle, reste clivée : vécue comme soumission lorsqu'elle s'anime, neutralisée dès qu'elle s'enracine dans l'amour.

La figure du partenaire masculin cristallise cette ambivalence. De la domination du directeur à la rigidité morale du médecin, jusqu'à la douceur apaisante du mari, Sabine rejoue le même scénario : celui d'une recherche d'amour qui s'accompagne d'une dépossession de soi.

Les hommes qu'elle choisit incarnent tour à tour l'autorité qui la subjugué et la bienveillance qui la désarme, deux figures du masculin qui structurent inconsciemment son rapport à l'autre.

L'amour s'y confond avec la réparation, la soumission avec le lien, comme si le désir ne pouvait s'éprouver que sous le sceau de la contrainte. Cette confusion témoigne de l'inscription inconsciente du trauma dans le champ du désir : pour aimer, il faut renoncer à soi ; pour être désirée, il faut céder.

Dans la vie conjugale, cette logique se prolonge sous une forme apaisée, mais toujours marquée par le renoncement. Le couple apparaît comme un refuge contre la violence, mais aussi comme un espace de neutralisation pulsionnelle. Le désir s'y éteint au profit d'une sécurité affective, la tendresse remplaçant la tension érotique. La maternité, refusée ou différée, devient le lieu où se condense la peur de répéter : enfanter reviendrait à rouvrir la scène originaire de la vulnérabilité et de la dépossession. Le corps conjugal, comme le corps psychique, se défend alors par l'inertie, transformant la survie en mode d'existence.

Pourtant, à travers le processus de parole et de mise en sens, une transformation s'amorce. L'analyse de son discours révèle un passage progressif du récit défensif à une parole plus réflexive, où le refoulé trouve forme et contour. Les silences, les rires nerveux et les hésitations laissent place à un dire plus construit, capable de reconnaître la douleur sans s'y dissoudre. Cette évolution témoigne de la réactivation du travail de symbolisation : en nommant l'indicible, Sabine commence à se réapproprié la part d'elle-même restée captive du trauma.

Ainsi, le parcours de Sabine condense les lignes de force de la reconstruction psychique post-traumatique : l'effort pour habiter un corps longtemps vécu comme étranger, pour désirer sans se trahir, pour aimer sans se perdre. Derrière la répétition des scénarios de soumission se profile un mouvement de re-saisie : celui d'une femme qui, après avoir longtemps existé à travers le regard des autres, apprend peu à peu à se reconnaître comme sujet de son propre désir et de sa propre parole. Dans cette perspective, le couple devient lui aussi un vecteur de re-saisie : espace à la fois de répétition et de transformation, où le lien à l'autre – et plus particulièrement la présence du partenaire, opérant comme un tiers de maintien plutôt que comme figure réparatrice – permet à Sabine de réinvestir le champ du lien sans s'y dissoudre. Ce cadre conjugal, imparfait mais contenant, favorise une symbolisation partielle du vécu d'effraction et ouvre la possibilité d'un rapport à soi moins défensif.

L'analyse clinique menée à partir des quatre cas étudiés a permis de mettre en lumière la complexité des processus psychiques à l'œuvre chez les femmes ayant subi un abus sexuel extrafamilial durant l'enfance. À travers les récits, les entretiens et les productions projectives, se sont dégagés des motifs récurrents – fragilité narcissique, conflictualité identificatoire, atteinte de l'image corporelle, ambivalence face au féminin et à l'altérité masculine – mais aussi des modalités singulières d'élaboration et de re-saisie du trauma.

Ces résultats, ancrés dans une démarche qualitative et psychanalytique, ouvrent à présent sur un travail de mise en perspective et d'approfondissement. La discussion qui suit se propose de confronter les observations cliniques aux modèles et aux références conceptuels développés dans la partie théorique, afin d'en dégager les articulations, les prolongements et les apports spécifiques à la compréhension de la psychosexualité féminine et du choix d'objet d'amour chez la femme ayant été victime d'abus.

∞ ∞ ∞ ∞



## QUATRIÈME PARTIE : DISCUSSION

L'abus sexuel laisse des traces psychiques susceptibles de perdurer à l'âge adulte. Inscrites dans le corps psychiquement investi, la mémoire et l'économie pulsionnelle, ces traces affectent durablement la vie psychique, relationnelle et sociale de la victime. Elles s'actualisent à travers différentes modalités de fonctionnement et de défense, telles que le clivage, les somatisations, les répétitions, mais aussi des tentatives d'évitement, d'inhibition ou de maîtrise visant à prévenir la réactivation des affects traumatiques. Ces processus, qu'ils s'expriment dans le corps ou dans les relations, témoignent de la difficulté du Moi à symboliser l'expérience et à restaurer la continuité du sentiment de soi. L'abus sexuel infantile extrafamilial constitue, en ce sens, une effraction durable de la vie psychique, traduisant la difficulté persistante du sujet à métaboliser l'expérience et à en élaborer une représentation psychiquement intégrable. Dans certains cas, leurs effets peuvent également se transmettre sur le plan intergénérationnel, non comme une répétition mécanique de l'événement traumatique, mais à travers des modalités implicites d'inscription du sexuel. Cette transmission ne passe pas nécessairement par un récit ou une mise en mots de l'expérience, mais s'opère de manière diffuse dans le champ psychique et relationnel, à travers des silences persistants autour du corps et de la sexualité, ainsi que par la circulation d'affects de honte et de culpabilité insuffisamment symbolisés. Ces éléments contribuent à façonner un climat relationnel marqué par l'évitement, la retenue ou l'ambivalence à l'égard du sexuel, venant influencer les processus identificatoires et le rapport au féminin sans que l'événement initial ne soit directement représenté.

Être abusée sexuellement s'avère ainsi l'une des expériences les plus déstructurantes qu'une femme puisse vivre. Elle engendre une effraction psychique qui déborde les capacités d'intégration du sujet, bouleverse les repères du Moi et s'accompagne de vécus de honte et d'humiliation.

L'abus sexuel infantile extrafamilial constitue, en ce sens, une effraction durable de la vie psychique, dont les traces peuvent persister à l'âge adulte sous des formes multiples, traduisant la difficulté persistante du sujet à métaboliser l'expérience et à en élaborer une représentation psychiquement intégrable.

Toutefois, au-delà de l'identification des traces psychiques, l'enjeu de cette discussion est de saisir comment chacune de ces filles, devenue femme, a tenté de se réapproprier son vécu afin de

maintenir une continuité interne et de survivre psychiquement à l'effraction. Comment ces filles devenues femmes ont-elles composé avec l'effraction sexuelle ? Quelles solutions psychiques ont-elles mobilisées pour préserver un minimum d'unité, restaurer une image corporelle blessée ou permettre une forme d'accès au désir ? Il s'agit de comprendre, à partir de leurs trajectoires singulières, les mouvements de symbolisation, de défense, de clivage ou de reprise qui témoignent de leur parcours de subjectivation.

Si l'effraction traumatique constitue un point de relance dans l'économie psychique, seule, elle n'en détermine pas les devenir. Les réponses subjectives, la qualité des liens, les remaniements identificatoires et les possibilités d'élaboration offrent autant de voies singulières qui excèdent la seule logique traumatique. Les traces de l'effraction peuvent ainsi se réactiver dans l'après-coup, à l'adolescence puis dans la vie adulte, notamment dans la sexualité, la conjugalité et la manière dont chaque femme investit ou se protège du masculin, sans pour autant enfermer le sujet dans un destin psychique figé. C'est dans cette tension entre effraction et remaniement, entre sidération, répétition et tentatives d'élaboration, que s'inscrit le présent travail.

La discussion ne vise pas à reprendre les matériaux cliniques dans leur singularité descriptive, déjà développée dans les chapitres cliniques précédents, mais à en proposer une lecture transversale et théorico-clinique. Les références à l'ensemble des trajectoires individuelles ont pour fonction d'illustrer des modalités de fonctionnement psychique et des configurations subjectives récurrentes, dégagées à partir de l'ensemble du corpus.

Nous précisons que ce travail de thèse s'inscrit dans une dimension structurelle – et non fonctionnelle – du fonctionnement psychique, visant à appréhender l'abus sexuel infantile extrafamilial comme un événement venant s'insérer au sein d'une organisation psychique déjà constituée et en infléchir durablement les modalités de fonctionnement. L'effraction traumatique est ainsi pensée comme un organisateur structurant, dont l'inscription précoce vient se nouer à l'économie narcissique, aux capacités de symbolisation, aux modalités de la relation d'objet et aux processus de subjectivation. Dans cette perspective, les effets observés dans la psychosexualité féminine, le rapport au corps, l'accès au désir, la dépendance et la rencontre avec l'altérité ne sont pas envisagés comme des conséquences linéaires du traumatisme, mais comme l'expression de la manière dont celui-ci est repris, travaillé ou maintenu dans la structure psychique, selon la

temporalité de l'après-coup. Les axes centraux de cette recherche – psychosexualité féminine, représentation du masculin, choix d'objet amoureux et vécu conjugal – permettent ainsi de saisir comment l'expérience traumatique s'articule à la structure psychique du sujet et participe à l'organisation durable de son rapport au féminin et à l'autre.

#### **4.1. Inscription de la recherche dans une démarche exploratoire**

Il importe de préciser que cette recherche s'inscrit dans une démarche exploratoire. D'une part, l'effectif restreint (quatre trajectoires cliniques singulières) ne vise pas une quelconque généralisation des résultats. Il engage au contraire un choix assumé d'approfondissement qualitatif, centré sur l'analyse fine de configurations subjectives, de mouvements psychiques et de modalités défensives propres à chaque participante. Cette orientation privilégie une logique de compréhension processuelle, attentive aux dynamiques internes, aux remaniements, aux impasses et aux tentatives d'élaboration.

D'autre part, la thématique de l'abus sexuel infantile extrafamilial, envisagée dans ses effets sur la psychosexualité féminine et sur le choix d'objet d'amour masculin, demeure peu documentée dans le contexte libanais, en particulier dans une perspective psychanalytique clinique articulant entretiens approfondis et épreuves projectives. Ceci confère à la présente recherche une portée inaugurale, non pas au sens d'une prétention à l'exhaustivité, mais comme une tentative d'ouverture d'un champ de réflexion et de mise en visibilité de processus psychiques jusqu'ici peu explorés.

Dans cette perspective, il s'agit de dégager des axes de lecture, de formuler des hypothèses cliniques opératoires et d'identifier des modalités récurrentes de fonctionnement et des pistes de recherche à partir d'un matériel clinique, discursif et projectif, analysé dans sa cohérence interne. Les résultats sont ainsi pensés comme des propositions interprétatives ouvertes, susceptibles d'éclairer la compréhension du traumatisme sexuel infantile, sans enfermer les sujets dans des déterminismes ou des modèles explicatifs réducteurs.

Cette posture exploratoire, s'inscrivant pleinement dans une épistémologie psychanalytique, privilégie l'écoute de la singularité, la prise en compte de l'après-coup, ainsi que les processus de

symbolisation. Elle implique une prudence interprétative constante et une attention particulière aux conditions dans lesquelles le traumatique se dit, se dérobe ou se rejoue.

Dans ce cadre exploratoire, il convient désormais d'examiner comment l'effraction traumatique se rejoue dans la temporalité de l'après-coup et organise, de manière différenciée, les mouvements de subjectivation repérés dans le corpus.

#### **4.2. Temporalité traumatique, après-coup et mouvements de subjectivation**

La discussion qui suit vise à articuler les manifestations cliniques mises au jour aux concepts psychanalytiques du sexuel, du féminin et de l'après-coup. Pour ce faire, les résultats issus des entretiens et des épreuves projectives sont mis en tension avec les principaux concepts mobilisés dans le cadre théorique.

Dans le prolongement de ces considérations, il convient de préciser les dynamiques psychiques à l'œuvre dans l'après-coup traumatique, telles qu'elles se dégagent de l'analyse clinique. L'effraction traumatique n'épuise pas l'ensemble des devenirs possibles. L'analyse met en évidence l'existence de mouvements de transformation, fragiles, discontinus et toujours menacés par la répétition, inscrits dans la temporalité de l'après-coup. Dans ces configurations, l'amorce d'une parole peut être envisagée comme un indice possible de déplacement du traumatique vers le registre du pensable, sans que ce mouvement ne soit linéaire ni stabilisé. Les entretiens réalisés dans le cadre de cette recherche ont constitué un dispositif d'élaboration discursive d'un témoignage, permettant, pour certaines participantes, l'émergence d'une parole jusque-là entravée, non sous la forme d'un récit constitué, mais comme tentative ponctuelle de mise en forme psychique de l'expérience traumatique.

La mise en mots du trauma ne concerne pas uniquement l'économie psychique interne du sujet, mais engage également un espace symbolique partagé avec l'autre, entendu comme un cadre discursif et relationnel permettant que la parole soit adressée et reconnue, dans la mesure où toute inscription du dire suppose des conditions sociales, culturelles et discursives qui autorisent – ou entravent – l'élaboration de l'expérience traumatique. En permettant d'exprimer et de partager ce qui avait été maintenu dans le silence, la parole ouvre un espace d'élaboration où la souffrance commence à se transformer en expérience symbolisée.

Un travail de subjectivation devient alors envisageable : déplacement de la honte vers une forme de reconnaissance, et de la culpabilité vers un mouvement de réparation intérieure. Il ne s'agit pas d'une libération immédiate, mais d'un déplacement possible du statut psychique du traumatique et d'un mouvement de réinscription du féminin dans l'espace du dicible, du pensable et du symbolisable.

Ce travail de thèse explore ainsi la manière dont l'effraction traumatique se déploie chez les quatre participantes et comment chacune organise, à sa manière, une lutte entre sidération, répétition et tentatives d'élaboration. À travers l'ensemble du matériel clinique, projectif et discursif, émerge une pluralité de destins du féminin blessé : certaines restent dominées par une immobilité psychique et une inhibition paralysante ; d'autres s'organisent davantage sur le mode de la répétition ; d'autres encore laissent apparaître, de façon ponctuelle, des mouvements de subjectivation nouvelle.

L'articulation sidération → répétition → élaboration/perlaboration organise souterrainement l'ensemble de la réflexion, en écho aux conceptions freudiennes et postfreudiennes de l'après-coup, de la symbolisation du sexuel infantile et de la construction psychique du féminin. La notion de re-saisie paradoxale éclaire également plusieurs dynamiques observées : elle désigne le mouvement par lequel une trace traumatique précoce, demeurée insuffisamment symbolisée, se réactive après-coup et trouve à se rejouer inconsciemment dans un autre espace psychique, entendu comme un autre champ d'investissement libidinal et relationnel – ici, la conjugalité – offrant une nouvelle scène psychique à ce qui n'a pu être élaboré antérieurement. Cette re-saisie ne correspond pas à une répétition à l'identique de l'expérience traumatique, mais à une tentative, souvent partielle et ambivalente, d'en modifier le destin psychique.

L'examen des effets du traumatisme chez les femmes rencontrées invite à approfondir le rôle de l'après-coup, en montrant comment l'effraction secondaire à l'abus sexuel se réactive, à l'insu du sujet, à différents moments de la vie psychique et comment les sujets tentent, avec des ressources variables, de reconstruire une continuité interne après une expérience traumatique précoce. Dans cette perspective, il est pertinent d'opposer trois temps dynamiques : la sidération, la répétition et l'élaboration.

La sidération constitue le premier temps : celui où l'effraction déborde les capacités de liaison du Moi et provoque une suspension du mouvement psychique. Elle se manifeste par une stase, un gel des représentations, une chute de l'activité fantasmatique et une immobilité affective. Chez les participantes, cette sidération prend des formes diverses selon les modalités d'exploration. Dans les entretiens, elle se traduit principalement par une inhibition massive de la parole, des silences prolongés, une pauvreté associative, un discours factuel ou décorporé, ainsi que par des affects peu différenciés ou difficilement mobilisables. Dans les épreuves projectives, la sidération s'exprime davantage à travers le retrait des investissements projectifs, la rareté ou la pauvreté des élaborations imaginatives, l'appauvrissement des représentations humaines ou relationnelles, ainsi que par des réponses figées, stéréotypées ou marquées par une difficulté à investir les scènes proposées. L'impossibilité d'habiter la féminité apparaît alors non seulement dans le discours, mais également dans les modalités projectives, à travers une mise à distance du corps, du sexuel et de l'altérité.

Le second temps est celui de la répétition. Dans la perspective freudienne, la compulsion de répétition ne correspond pas à une simple réitération du traumatique, mais à une tentative – souvent inaboutie, parfois partiellement féconde – de transformer en expérience psychique ce qui n'a pas pu être symbolisé. Elle se manifeste notamment dans les relations amoureuses, dans les attentes contradictoires vis-à-vis du masculin, dans les cycles d'idéalisation et d'effondrement, ou dans la résurgence d'angoisses archaïques dès que la proximité affective se réactive.

L'élaboration, ou perlaboration, constitue enfin le troisième temps, toujours précaire mais essentiel. Il s'agit du mouvement par lequel le sujet parvient à mettre en pensée, même de façon parcellaire, ce qui était jusqu'alors hors sens. L'élaboration ne supprime pas la blessure ; elle en modifie la forme interne. Elle apparaît dans les premiers mouvements de mise en sens de l'expérience, à travers l'identification progressive d'affects jusque-là confondus ou clivés, ainsi que dans les premières inflexions des représentations du masculin, marquées par un déplacement des attentes, des idéalizations ou des positions défensives antérieures. Ces fragments témoignent d'une possibilité de remaniement psychique, bien que celui-ci demeure fragile et constamment menacé par la répétition.

Ainsi comprise, la temporalité traumatique révèle une dynamique non linéaire, faite de latences, de réactivations et de remaniements possibles. Cette articulation permet d'inscrire l'expérience des participantes dans une lecture freudienne du trauma et de l'après-coup, où la réactivation du traumatique ne renvoie pas uniquement au passé mais peut ouvrir, dans certaines conditions, la voie à une réorganisation du féminin et du rapport à l'autre.

Afin de mieux saisir les modalités différenciées de l'inscription traumatique dans le temps psychique, et de comprendre comment une effraction précoce peut demeurer longtemps silencieuse avant de se réactiver dans l'après-coup, il est utile de mobiliser la distinction proposée par Janin (1985) entre traumatisme "froid" et traumatisme "chaud". Le traumatisme « froid » renvoie à une inscription silencieuse et énigmatique de l'effraction, lorsque l'expérience demeure insuffisamment liée et persiste comme noyau non symbolisé, susceptible de s'exprimer indirectement – dans le corps, le retrait, le clivage ou l'appauvrissement représentatif. Le traumatisme « chaud » désigne le moment où une scène actuelle, résonnant avec l'expérience première, réactive ce noyau en y adjoignant une charge affective et pulsionnelle intense. Dans les trajectoires étudiées, la psychosexualité et le lien au masculin apparaissent comme des lieux privilégiés de cette réactivation, depuis la stase et le retrait jusqu'aux oscillations entre idéalisation et effondrement, ou aux tentatives de re-saisie paradoxale dans la conjugalité.

Si la distinction proposée par Janin permet de penser les modalités temporelles de l'inscription et de la réactivation du traumatique dans l'après-coup, elle appelle également une réflexion sur les conditions psychiques nécessaires à l'émergence d'un travail d'élaboration. Les apports contemporains de Duchet (2018) permettent ainsi de préciser les conditions nécessaires à la mise au travail psychique du traumatique. L'effraction traumatique ne peut être immédiatement traitée sur un plan subjectif : un premier temps est dominé par la sidération et le débordement, non par refoulement au sens classique, mais par une impossibilité provisoire de symbolisation. Ce n'est qu'à distance, lorsque des conditions de contenance suffisantes sont réunies – voire l'existence d'un cadre suffisamment stable, d'une adresse possible à l'autre et d'un étayage symbolique minimal autorisant une première liaison de l'affect et de la représentation –, que le traumatique peut être réactivé et progressivement repris dans un travail d'élaboration. Dans le cadre de cette recherche, l'articulation entre entretiens et épreuves projectives a permis d'appréhender ce va-et-vient entre silence, surgissement et tentatives de liaison, offrant un cadre de lecture

pertinent pour organiser l'analyse des données cliniques et projectives autour des hypothèses de recherche.

Dans cette perspective, l'analyse s'organise selon deux axes majeurs correspondant aux hypothèses de recherche : l'impact de l'abus sexuel infantile extrafamilial sur la psychosexualité féminine (Hypothèse 1), puis ses effets sur le choix d'objet d'amour masculin et la vie conjugale (Hypothèse 2).

#### **4.3. L'impact de l'abus sexuel infantile extrafamilial sur la psychosexualité féminine**

L'ensemble des données recueillies dans cette recherche confirme que l'abus sexuel infantile extrafamilial perturbe profondément la construction psychosexuelle des femmes rencontrées. Cette perturbation ne se limite ni à un registre isolé ni à une conséquence ponctuelle : elle engage de manière transversale l'économie psychique, le narcissisme, le rapport au corps, les identifications féminines et la capacité à symboliser le sexuel infantile. Plus précisément, les effets du traumatisme se déploient selon plusieurs axes majeurs : une atteinte narcissique durable, une fragilisation des enveloppes psychiques et corporelles, une altération de l'image corporelle, des difficultés dans le processus d'identification féminine et une entrave à la symbolisation du sexuel infantile. Ces effets ne s'inscrivent pas de manière figée ; ils se rejouent dans l'après-coup, notamment à la puberté puis dans la vie adulte, au moment où le sexuel se réactualise et où les remaniements identificatoires sollicitent à nouveau l'appareil psychique.

Ce premier axe de la discussion propose d'examiner ces différentes dimensions une par une, en montrant comment elles s'articulent entre elles, comment elles confirment la première hypothèse de recherche, et comment elles se déclinent selon des configurations subjectives singulières, sans prétendre à une typologie exhaustive.

##### **4.3.1. Atteintes narcissiques et fragilisation des enveloppes psychiques**

L'analyse transversale des matériaux cliniques et projectifs met en évidence que l'abus sexuel infantile extrafamilial introduit une faille narcissique profonde et durable, affectant l'expérience même de soi comme unité corporelle et psychique. L'effraction traumatique atteint les assises narcissiques les plus primitives, en désorganisant le sentiment de continuité d'être et en compromettant la capacité du Moi à contenir, lier et donner forme aux excitations pulsionnelles et



affectives. Les apports d'Anzieu sur le Moi-peau, de Houzel sur les enveloppes psychiques et de Roussillon sur la continuité d'être offrent ici des repères théoriques essentiels pour comprendre la nature de cette atteinte.

L'effraction vient ainsi trouer les enveloppes protectrices du Moi, exposant le sujet à un débordement excitatoire difficilement maîtrisable et à la nécessité de mettre en place des défenses massives pour préserver une cohésion narcissique minimale. Cette atteinte narcissique constitue un invariant dégagé de la lecture comparative des trajectoires, bien qu'elle se décline selon des modalités défensives différenciées.

Ces modalités peuvent prendre la forme d'un effondrement narcissique massif, d'un retrait honteux et désaffectivé, d'oscillations entre idéalisation et dévalorisation de soi, ou encore d'une lutte persistante pour maintenir une image valorisée face à une dépendance vécue comme menaçante. Dans l'ensemble de ces configurations, la fragilité narcissique rend le sujet particulièrement vulnérable aux variations du lien à l'autre, chaque atteinte relationnelle étant susceptible de réactiver la faille initiale.

Les épreuves projectives étayent ces constats en mettant en évidence des figurations de corps fragmentés ou partiels, ainsi qu'une discontinuité de l'activité représentative, associées à des difficultés de liaison entre affect et représentation. Ces éléments traduisent une altération des fonctions de contenance et de liaison du Moi, sans effondrement structural, confirmant l'atteinte des enveloppes psychiques et la fragilisation durable du narcissisme.

En lecture transversale, un invariant se dégage avec force : chez l'ensemble des participantes, l'abus sexuel infantile extrafamilial, en tant qu'effraction précoce et sexuelle, rompt la continuité d'être et conduit à la mise en place de défenses massives visant à préserver une cohésion narcissique minimale. Toutefois, les modalités de colmatage de cette faille demeurent singulières, témoignant de différentes stratégies de survie psychique face à l'effraction traumatique et illustrant la diversité des destins narcissiques du féminin blessé.

#### **4.3.2. Image corporelle blessée et effraction du féminin**

L'analyse transversale du corpus met en évidence que l'impact de l'abus sexuel infantile extrafamilial se révèle de manière particulièrement saillante dans le rapport au corps. L'image corporelle apparaît profondément altérée, non seulement comme représentation de soi, mais comme expérience vécue du corps en tant que lieu psychique. Cette altération se manifeste selon différentes modalités : morcellement, désinvestissement, angoisse d'effraction ou tentative de contrôle excessif, qui, bien que singulières dans leurs expressions, renvoient à une atteinte commune du processus de symbolisation du corps sexué. Dans tous les cas, le corps cesse d'être un espace d'appropriation subjective pour devenir un lieu problématique, parfois menaçant, souvent étranger.

Ces différentes modalités corporelles ne doivent pas être lues comme des tableaux cliniques distincts, mais comme des expressions différenciées d'une même effraction des enveloppes psychiques et corporelles, dégagée à partir de la lecture comparative des trajectoires.

Le concept freudien d'effraction pulsionnelle (1920) permet de saisir comment l'intrusion traumatique vient saturer le psychisme d'une excitation brute, excédant les capacités de liaison et de métabolisation du sujet. Le corps devient alors le lieu d'inscription privilégié de cette excitation non liée, exposé à une charge pulsionnelle vécue comme invasive. Les apports de Laplanche (1987) prolongent cette lecture en soulignant le rôle des messages énigmatiques : ces signifiants sexuels adressés à l'enfant, impossibles à traduire au moment où ils surviennent, laissent dans le psychisme un résidu traumatique susceptible de se réactiver ultérieurement, notamment à la puberté et dans la sexualité adulte. Le corps se trouve ainsi investi comme porteur d'un sexuel énigmatique, à la fois excitant et menaçant, difficilement symbolisable.

Dans l'ensemble du corpus, ces processus se déclinent selon plusieurs stratégies de protection face à l'effraction corporelle : retrait massif du corps vécu comme étranger ou déserté, neutralisation défensive de la dimension érotique, hypervigilance face à la pénétrabilité ou tentative de maîtrise visant à contenir l'angoisse d'intrusion. Ces modalités, bien que distinctes, traduisent une difficulté commune à investir le corps comme support d'une expérience subjective unifiée et sécurisante.

Les épreuves projectives viennent étayer ces observations en mettant en évidence des représentations corporelles fragiles, fragmentées ou floues, associées à des thématiques récurrentes de vulnérabilité et d'angoisse de pénétration. Ces productions témoignent d'une atteinte des enveloppes corporelles et d'une difficulté à représenter un corps suffisamment contenant et protecteur.

Ces constats confirment la première hypothèse opérationnelle : l'abus sexuel infantile extrafamilial altère profondément l'image corporelle et entrave l'appropriation symbolique du corps sexué. Le corps ne peut plus être investi comme lieu de plaisir ou de désir sans être simultanément vécu comme espace d'effroi.

En lecture transversale, un invariant se dégage : le rapport au corps apparaît durablement blessé, quelles que soient les modalités défensives mobilisées. retrait, neutralisation, hypervigilance ou contrôle constituent autant de solutions singulières de survie psychique face à un corps devenu le lieu même de l'effraction traumatique, imposant au sujet de se protéger d'une reviviscence toujours menaçante.

#### **4.3.3. Identification féminine entravée et position sexuée fragilisée**

L'analyse transversale des trajectoires met en évidence que l'identification au féminin ne va pas de soi et qu'elle constitue, chez les participantes, un point de fragilité majeur du devenir psychosexuel. L'identification féminine engage un ensemble d'opérations psychiques complexes, impliquant l'acceptation de la différence des sexes, l'élaboration du rapport au phallus, la transformation d'une passivation en une passivité susceptible d'être assumée et investie, ainsi que la capacité à accueillir l'altérité sans s'y dissoudre. La construction du féminin s'inscrit ainsi dans un travail psychique long et exigeant, qui s'enracine dans les identifications primaires, les images parentales intériorisées et les capacités de symbolisation du sexuel infantile.

Dans l'ensemble du corpus, ce travail apparaît profondément entravé. L'effraction sexuelle infantile interfère avec les processus identificatoires en imposant une passivation traumatique qui compromet l'accès à une position féminine subjectivement vivable. Le féminin ne peut alors s'organiser comme espace de désir et d'altérité, mais se trouve investi sur un mode défensif, marqué par la crainte, la honte, le retrait ou la mise sous contrôle de la dimension sexuée.

En lecture transversale, plusieurs modalités de défense ou de mise en échec de l'identification féminine se dégagent. Le féminin peut demeurer hors psyché, non investi et non représentable, témoignant d'une atteinte massive des processus identificatoires en lien avec une sidération traumatique persistante. Il peut également être maintenu à distance, désérotisé et placé sous surveillance défensive, afin de prévenir toute réactivation effractante. Dans d'autres configurations, le féminin apparaît pris dans une tension oscillatoire entre aspiration au désir et crainte de l'effroi, rendant instable toute tentative de stabilisation de la position sexuée. Enfin, il peut être investi de manière conditionnelle, dépendante du maintien d'un équilibre narcissique précaire, constamment menacé par la dévalorisation et la honte.

Ces figures du féminin blessé rejoignent les élaborations freudiennes et postfreudiennes du masochisme féminin primaire. Comme l'a montré Rosenberg (1924, 1991), ce masochisme ne constitue un opérateur structurant du désir et du lien qu'à la condition de permettre une érotisation de la passivité et une fonction de liaison de l'excitation. Il ne s'agit donc pas d'une simple tolérance à la souffrance, mais d'une capacité psychique à transformer la dépendance, la tension et l'attente en une expérience supportable et investissable. Cette fonction suppose toutefois que la passivité puisse être psychiquement assumée et liée, et non imposée de manière traumatique.

Lorsque la passivité est vécue sous la forme d'une passivation violente, intrusive et non désirée, cette fonction de liaison se trouve mise en échec : l'excitation ne peut plus être métabolisée ni érotisée et la passivité bascule du côté de l'effroi. Le féminin ne peut alors plus se constituer comme un espace d'ouverture à l'altérité et au désir, mais se trouve déplacé du côté du danger et de la menace, donnant lieu à des stratégies défensives telles que le retrait, la désérotisation, le clivage ou l'hypervigilance, visant avant tout à se protéger d'un féminin désormais associé à l'expérience de passivation traumatique.

Ces éléments confirment la première hypothèse de recherche : la psychosexualité féminine est profondément altérée, tant dans l'accès au désir que dans la construction d'une position sexuée subjectivement vivable. En lecture transversale, la position féminine apparaît comme un espace conflictuel, marqué par la menace et la désorganisation. Si les modalités défensives diffèrent, le noyau est commun : la féminité ne constitue plus un lieu d'élan ou de plaisir, mais un territoire vulnérable, exposé au risque d'effraction. Le traumatisme sexuel infantile extrafamilial opère ainsi

un renversement majeur, déplaçant la féminité du côté de la passivité traumatique au détriment de la passivité érotique, ce qui constitue l'un des effets transversaux centraux de l'effraction précoce.

#### **4.3.4. Symbolisation du négatif, travail psychique et re-saisie paradoxale**

L'analyse transversale du matériel clinique met en évidence que l'impact du traumatisme ne se limite pas aux manifestations directement observables dans le discours ou les conduites. Il s'exprime également, et parfois surtout, à travers ce qui ne peut être représenté, pensé ou dit. C'est dans cet espace que s'inscrit le travail du négatif, tel que l'a conceptualisé Roussillon, et qui constitue un axe majeur de compréhension des effets psychiques de l'effraction sexuelle infantile extrafamiliale. Lorsque l'effraction traumatique est trop précoce, trop violente ou trop intrusive, elle laisse dans le psychisme une zone blanche, une béance où la représentation n'a pu se constituer. Cette absence de symbolisation ne relève pas d'un refoulement au sens classique, mais d'une impossibilité première de mise en forme psychique. Elle devient alors une source de souffrance silencieuse : un noyau non symbolisé qui continue d'agir à bas bruit, en deçà de la pensée, malgré les défenses mises en place. Le négatif apparaît ainsi comme une présence paradoxale – une absence agissante – structurant durablement l'économie psychique.

En lecture transversale, différentes modalités de rapport à ce négatif se dégagent, non comme des profils distincts, mais comme des configurations défensives issues d'un même organisateur traumatique. Le négatif peut demeurer radicalement hors psyché, non représenté, non dicible et non rêvable – en l'absence d'un espace transitionnel permettant la mise en forme psychique de l'expérience – traduisant une sidération persistante et une stase psychique où aucun travail de liaison ne peut s'engager. Il peut également être partiellement approché par la parole : certains affects ou fragments d'expérience deviennent ponctuellement nommables, ouvrant la possibilité d'un début de liaison entre affect et représentation, sans que cette symbolisation fragile puisse se stabiliser. Dans d'autres configurations, la symbolisation apparaît plus dynamique mais instable : les mouvements de mise en sens alternent avec des désorganisations soudaines, sous l'effet d'angoisses d'effraction qui fragmentent l'élan de pensée. Enfin, la symbolisation peut dépendre étroitement du maintien transitoire des fonctions de contenance du Moi ; elle devient alors intermittente, suspendue dès que les assises narcissiques ou l'étayage relationnel se fragilisent.

Dans ce paysage clinique se dégage une dynamique commune : la recherche d'une re-saisie paradoxale. Ce concept désigne le mouvement psychique par lequel un sujet tente de réaborder, de façon largement inconsciente, un reste traumatique non élaboré dans un autre espace psychique – en particulier le lien conjugal – non pour répéter strictement l'effraction, mais pour tenter d'en modifier le destin. La re-saisie paradoxale ne correspond donc ni à une simple répétition ni à une élaboration aboutie, mais à une tentative intermédiaire de transformation du traumatique par déplacement.

Cette dynamique se décline selon des modalités différenciées : idéalisation défensive d'une figure protectrice, cycles d'oscillation entre idéalisation et effondrement, quête répétée de validation narcissique ou impossibilité persistante d'initier un mouvement de reprise. Dans tous les cas, la re-saisie paradoxale ne garantit ni la guérison ni la libération. Elle signale avant tout une tentative – parfois avortée, parfois partiellement féconde – de transformer la répétition traumatique en un début d'élaboration, témoignant de la persistance d'un travail psychique malgré l'empreinte durable de l'effraction.

L'ensemble de ces éléments confirme de manière robuste la première hypothèse opérationnelle. L'abus sexuel extrafamilial subi durant l'enfance perturbe profondément la psychosexualité des participantes en affectant plusieurs registres fondamentaux : la représentation de soi, l'image corporelle, le vécu de la féminité et l'expérience de la sexualité. Les quatre trajectoires révèlent, chacune à leur manière, une atteinte des enveloppes psychiques et corporelles, une fragilisation de la position sexuée et une difficulté à symboliser le sexuel infantile. Les variations individuelles n'invalident pas l'hypothèse ; elles en précisent au contraire la portée clinique. Elles mettent en évidence la diversité des modalités défensives et des tentatives de travail psychique par lesquelles les sujets cherchent à composer avec une effraction demeurée partiellement irreprésentable. Le traumatisme extrafamilial apparaît ainsi comme un facteur déterminant de désorganisation psychosexuelle, tout en ouvrant, dans certaines configurations, la possibilité fragile d'un travail de reprise.

#### **4.4. L'impact de l'abus sexuel infantile extrafamilial sur le choix d'objet d'amour masculin et le vécu conjugal**

L'analyse transversale met en évidence que l'abus sexuel infantile extrafamilial ne déstructure pas uniquement la psychosexualité féminine, mais organise également, de manière profonde et durable, la façon dont le masculin est investi, représenté et interprété. Le choix d'objet d'amour et le vécu conjugal apparaissent ainsi comme des lieux privilégiés de réactivation de l'effraction traumatique, inscrits dans la temporalité de l'après-coup. L'empreinte traumatique se manifeste non seulement dans le rapport au corps et à la féminité, mais aussi dans les modalités d'investissement de l'objet masculin, dans les attentes adressées au partenaire et dans la manière dont la dépendance, la proximité et l'altérité sont psychiquement tolérées – ou redoutées.

Dans cette perspective, le partenaire masculin tend à devenir une figure psychiquement double. D'un côté, il incarne ce qui est attendu de l'objet d'amour – protection, reconnaissance, enveloppement affectif, réparation narcissique – ; de l'autre, il porte inconsciemment l'ombre de l'agresseur, la menace d'effraction, le risque de domination ou d'abandon. Cette ambivalence organise durablement le rapport au masculin et structure les modalités d'engagement conjugal observées dans le corpus.

##### **4.4.1. Le partenaire masculin : une figure entre idéalisation, absence et menace**

L'analyse transversale montre que l'investissement du partenaire masculin s'organise à partir des traces laissées par l'effraction traumatique, qui continuent d'imprégner la représentation du masculin. Le masculin apparaît ainsi comme un objet psychiquement chargé, investi selon des modalités défensives différenciées – idéalisation, désaffection, ambivalence ou fonction de garant narcissique – qui ne constituent pas des catégories typologiques, mais des organisations psychiques défensives, issues d'une même matrice traumatique.

Dans certaines configurations, le masculin se trouve clivé en figures opposées, permettant de maintenir à distance l'ambivalence inhérente à toute relation d'objet. L'idéalisation fonctionne alors comme une stratégie protectrice visant à prévenir la réactivation de l'effraction, en tenant à l'écart toute dimension susceptible d'être vécue comme intrusive ou dominatrice. Dans d'autres cas, la figure masculine apparaît psychiquement absente, dévitalisée ou dépourvue d'épaisseur

affective. Le couple n'est pas considéré comme un lieu d'investissement relationnel, mais une zone blanche, silencieuse, non par refus conscient de l'altérité masculine, mais comme effet d'une sidération traumatique ayant entravé la constitution de représentations objectales suffisamment investies. Le masculin n'est ainsi pas vécu comme dangereux, mais comme vide ou inaccessible à l'investissement libidinal. D'autres modalités encore témoignent d'une oscillation marquée entre attraction et effroi. Le partenaire est simultanément investi comme source potentielle de reconnaissance et de réparation narcissique, et redouté comme porteur d'une menace d'effraction. Cette ambivalence constitue un noyau conflictuel central, saturé par l'empreinte traumatique, et entrave l'installation d'un lien stable et sécurisant. Enfin, le masculin peut être investi comme miroir narcissique, sollicité comme garant de la valeur du Moi tout en étant redouté comme instance potentiellement jugeante ou dévalorisante. Cette dépendance à la validation masculine traduit l'impact durable de l'effraction sur les assises narcissiques : le partenaire n'est pas seulement un objet d'amour, mais devient un objet investi comme soutien – ou menace – de la cohésion du Moi.

Ces différentes modalités d'investissement du masculin confirment que le choix d'objet amoureux constitue un lieu privilégié de réinscription du traumatisme. Qu'il s'agisse d'idéalisation défensive, de désaffection, d'ambivalence ou de quête de reconnaissance narcissique, chacune de ces configurations s'enracine dans l'effraction initiale et dans les tentatives du sujet pour composer avec une altérité masculine devenue psychologiquement problématique.

#### **4.4.2. Le lien conjugal : scène privilégiée de répétition, de défense et de transformation**

La conjugalité agit comme un espace majeur de réactivation des conflits non symbolisés. Le couple ne constitue pas seulement un cadre relationnel, mais une scène psychique au sein de laquelle les traces de l'effraction traumatique peuvent se rejouer, se déplacer ou, plus rarement, commencer à se transformer. Il devient ainsi le lieu où les défenses s'organisent, où les positions subjectives se cristallisent et où les angoisses archaïques trouvent une nouvelle voie d'expression.

La lecture transversale de la conjugalité montre que le couple constitue, pour l'ensemble des participantes, un espace de résonance traumatique, bien que selon des modalités différenciées : dépendance angoissée, vigilance défensive, oscillation entre idéalisation et retrait, ou stase affective. Ce qui relie ces configurations n'est pas la manière singulière de vivre la relation



conjugale, mais le fait que le traumatisme y trouve systématiquement une voie de réactivation, soit sous forme de répétition, soit sous forme de défense, soit – plus rarement – sous forme d’amorce d’élaboration.

Dans certaines configurations, le lien conjugal est marqué par une dépendance affective intense, accompagnée d’une peur persistante de l’abandon. Dans cette économie de dépendance à l’état supposé de l’autre, le moindre changement perçu – réel ou fantasmé – dans la disponibilité ou l’attitude du partenaire peut alors réactiver une blessure narcissique profonde, rendant le lien à la fois indispensable et menaçant, pris dans une lutte permanente contre l’effacement et la dévalorisation. Dans d’autres, la conjugalité est investie sur un mode de vigilance continue. L’hypervigilance relationnelle fonctionne comme une défense contre le risque de passivation traumatique : le couple devient un espace à surveiller et à maîtriser afin de prévenir toute réactivation effractante, au prix d’une tension constante dans le lien. À l’inverse, une dynamique de désengagement peut s’installer. Le lien conjugal apparaît alors dévitalisé, silencieux, marqué par une pauvreté affective et un désinvestissement libidinal. La conjugalité ne fonctionne plus comme un espace de transformation, mais comme le prolongement d’une stase psychique déjà installée. Enfin, certaines configurations conjugales s’inscrivent dans un cycle d’idéalisation et d’effondrement. Le partenaire est investi comme porteur d’un espoir de réparation narcissique, puis désinvesti dès que la proximité réactive les angoisses d’effraction. Cette oscillation témoigne d’une tentative répétée – et fragile – de trouver dans le lien une issue au traumatique.

Dans l’ensemble de ces configurations, le couple peut fonctionner comme espace de répétition, comme lieu de défense ou, dans certaines conditions, comme scène potentielle d’élaboration. Lorsque le partenaire offre une contenance suffisante et une fiabilité affective non intrusive, un début de transformation psychique peut s’amorcer. À l’inverse, lorsque la blessure narcissique demeure trop profonde ou que les défenses dominent, la conjugalité tend à devenir un espace où la répétition prévaut, sans ouverture possible vers l’élaboration.

#### **4.4.3. Le féminin blessé : entre besoin de contenance et crainte de l’intrusion**

L’analyse transversale des trajectoires met en évidence un invariant clinique majeur : le féminin blessé se structure autour d’une tension centrale entre un besoin vital de contenance et une crainte profonde de l’intrusion. Cette tension ne relève pas d’une fragilité circonstancielle,

mais d'une organisation psychique durable, directement issue de l'effraction traumatique précoce et de ses effets sur la capacité à tolérer la dépendance et l'altérité.

Les femmes concernées aspirent à être enveloppées, reconnues et aimées, tout en redoutant simultanément toute proximité susceptible de mettre le Moi en danger. Le lien à l'autre se trouve ainsi pris dans une ambivalence constitutive, où l'objet est à la fois attendu comme soutien et redouté comme menace. Cette ambivalence apparaît comme l'un des organisateurs centraux du devenir du féminin blessé.

En lecture transversale, cette tension se décline selon des modalités défensives différenciées. Le besoin de contenance peut s'exprimer sous la forme d'une attente intense à l'égard d'un partenaire perçu comme protecteur et sécurisant ; toutefois, la moindre manifestation d'altérité ou d'affirmation masculine peut être vécue comme une menace d'emprise, réactivant l'angoisse d'effraction. La proximité affective demeure alors constamment sous surveillance, inscrite dans une logique défensive visant à prévenir toute passivité vécue comme dangereuse. Dans d'autres configurations, la sidération traumatique entrave toute possibilité d'abandon à la dépendance. Le féminin reste figé dans une position où le besoin de contenance ne peut être ni reconnu ni investi, laissant le lien privé de toute dynamique d'investissement et de conflictualité psychique. Le rapport à l'autre demeure alors marqué par le retrait, le silence ou la stase affective. D'autres modalités encore se caractérisent par une quête de lien fusionnel, investie comme tentative de réparation des blessures anciennes. Toutefois, dès que la proximité devient trop intense, l'angoisse d'effraction se réactive, entraînant un retrait défensif. Le lien oscille alors entre idéalisation et fuite, révélant l'impossibilité de stabiliser une relation qui soit simultanément contenant et non intrusive. Enfin, le besoin de contenance peut se déplacer vers une quête de reconnaissance narcissique, où le partenaire est sollicité comme garant de la valeur du Moi. Cette recherche de validation est immédiatement doublée d'une crainte d'emprise ou de dévalorisation : la contenance recherchée se transforme alors rapidement en menace, renforçant l'instabilité du lien.

Ce paradoxe – désir d'amour et peur d'être envahie – constitue le noyau même du féminin blessé tel qu'il se dégage de l'ensemble des trajectoires. Il fait écho aux élaborations de Roussillon, Winnicott, Marty et Green, qui soulignent combien le sujet a besoin de l'autre pour se constituer, tout en étant exposé au risque d'effondrement lorsque l'autre a été effracteur.

Ainsi, le féminin blessé ne peut être réduit à une simple vulnérabilité. Il s'agit d'une organisation psychique marquée par l'ambivalence, où la rencontre avec le masculin demeure constamment teintée de risque. La conjugalité devient alors un lieu de réactualisation répétée de cette tension quête de contenance et crainte de l'intrusion, rendant l'accès à une relation apaisée et sécurisante particulièrement difficile.

#### **4.4.4. Quatre variations du trauma dans le lien amoureux**

L'analyse transversale met en évidence plusieurs manières singulières d'habiter le traumatisme dans la relation amoureuse. Ces variations ne relèvent ni de typologies figées ni de configurations subjectives, mais témoignent de différentes voies par lesquelles l'après-coup du traumatisme se déploie, se transforme ou demeure entravé dans le lien à l'autre.

Dans certaines trajectoires, le lien amoureux peut devenir un espace où certains affects trouvent à s'articuler et où l'histoire traumatique commence à être reliée, de façon partielle, au vécu conjugal actuel. Cette possibilité d'élaboration demeure toutefois fragile et entravée par des défenses actives – telles que la désérotisation du lien, le retournement culpabilisant du désir ou la mise à distance défensive de l'affect –, mais elle témoigne néanmoins de l'existence d'un travail psychique en cours, où la conflictualité tend à devenir plus consciente. Le lien conjugal fonctionne alors sur un mode ambivalent, à la fois scène de répétition et tentative de mise en sens. À l'inverse, d'autres trajectoires s'inscrivent dans une désaffectation massive. Le lien à l'autre demeure figé, dévitalisé, et aucune dynamique relationnelle véritable ne peut s'installer tant que la sidération domine. Le traumatisme ne trouve pas d'espace de reprise psychique ; il se maintient sur un mode de stase, entravant toute possibilité de transformation. Le lien amoureux apparaît alors comme le prolongement direct d'une immobilité psychique déjà installée. D'autres configurations se caractérisent par une oscillation constante entre désir de transformation et réactivation traumatique. Les capacités associatives, la richesse du discours ou la créativité peuvent témoigner d'une réelle possibilité de mise en récit ; toutefois, cette symbolisation demeure instable, régulièrement interrompue par des angoisses d'effraction qui désorganisent l'élan élaboratif. Le lien conjugal devient ainsi un espace paradoxal, à la fois porteur d'une potentialité de réparation et saturé par la répétition de conflits anciens. Enfin, certaines trajectoires mettent en évidence une alternance marquée entre idéalisation et effondrement narcissique. Le partenaire est investi comme

garant possible de la valeur du Moi, tout en étant redouté comme source potentielle de dévalorisation ou d'abandon. Le lien amoureux fonctionne alors comme une scène de mise à l'épreuve du narcissisme, où la dépendance affective coexiste avec une vulnérabilité profonde, rendant toute stabilisation relationnelle particulièrement précaire.

L'ensemble de ces variations montre que l'après-coup du traumatisme emprunte des voies multiples : inhibition, clivage, défenses actives, tentatives d'élaboration ou mise en place de compromis psychiques partiels. Loin de produire des effets homogènes, le traumatisme sexuel infantile extrafamilial engage des dynamiques différenciées de répétition, de maintien ou de transformation, en fonction des ressources psychiques disponibles et des modalités défensives mobilisées.

Les données recueillies confirment ainsi la deuxième hypothèse opérationnelle. L'abus sexuel extrafamilial exerce une influence durable sur la représentation du partenaire masculin et sur le vécu de la relation conjugale. Le masculin apparaît investi sous des formes variées – idéalisé, effacé, menaçant ou jugeant – mais toujours chargé d'une résonance traumatique. Le lien conjugal devient une scène privilégiée où se rejouent les mécanismes de projection, les tensions pulsionnelles, les enjeux libidinaux et les difficultés de positionnement subjectif. Qu'il s'exprime par la dépendance angoissée, la vigilance défensive, l'oscillation ou le retrait, chaque parcours illustre la manière dont le traumatisme sexuel infantile extrafamilial perturbe l'investissement objectal et complexifie l'accès à une relation conjugale stable et sécurisante.

Les deux premières parties de cette discussion ayant permis d'examiner en détail les effets de l'abus sexuel infantile extrafamilial sur la psychosexualité féminine et la dynamique conjugale, il devient désormais possible de situer ces résultats dans un cadre plus large, en interrogeant les apports, les limites et les perspectives ouvertes par cette recherche.

#### **4.5. Apports, limites et perspectives de la recherche**

Si les parties précédentes de cette discussion ont permis de mettre en évidence la manière dont l'effraction traumatique se rejoue dans la psychosexualité féminine et dans le lien amoureux, il convient désormais d'en situer la portée théorique, clinique et méthodologique. Cette mise en

perspective vise à dégager des apports, des limites et des pistes de réflexion à partir d'un matériau clinique restreint, analysé dans une perspective exploratoire.

Les trajectoires analysées ne constituent pas de simples illustrations singulières, mais un ensemble mis en tension permettant de dégager des processus psychiques transversaux, tout en rappelant que les effets du traumatisme sexuel infantile extrafamilial demeurent profondément différenciés selon la structure psychique du sujet, son histoire affective, ses modalités défensives et les conditions relationnelles dans lesquelles il évolue.

#### **4.5.1. Apports théoriques et cliniques**

Cette étude vient enrichir la compréhension psychanalytique du féminin blessé, en montrant que la féminité ne se construit jamais indépendamment de l'histoire traumatique et des dynamiques affectives qui l'accompagnent. Le féminin n'est pas appréhendé ici comme un simple attribut anatomique ou identitaire, mais comme une position psychique, un devenir et un travail de symbolisation susceptible d'être entravé, détourné ou gelé à la suite d'une effraction sexuelle précoce.

L'analyse transversale met en évidence des modalités différenciées de perturbation du féminin, sans que celles-ci ne constituent des figures closes ou typologiques. Certaines trajectoires témoignent d'un féminin gelé, figé en amont de toute organisation subjective ; d'autres d'un féminin culpabilisé et désérotisé, structuré par la défense ; d'autres encore d'un féminin en tension, pris entre désir et effroi, ou engagé dans une lutte fragile pour maintenir une féminité valorisée malgré une faille narcissique persistante. Ces variations confirment que l'effraction traumatique ne détruit pas seulement le rapport au corps ou au désir, mais désorganise la possibilité même de se vivre comme femme, en affectant les conditions d'accès à une position sexuée subjectivement vivable.

Ce constat rejoint les élaborations psychanalytiques soulignant le rôle central de l'après-coup pubertaire et conjugal dans la relance du sexuel infantile traumatique. Les travaux de Laplanche, Janin, Marty et Roussillon éclairent particulièrement cette dynamique : la latence, puis la puberté, constituent des moments charnières où les traces traumatiques cherchent à se symboliser.

Lorsque ce travail de symbolisation des traces traumatiques échoue, celles-ci tendent à se répéter, à se déplacer ou à s'inscrire sur des modes défensifs, notamment dans la sexualité et les relations d'objet.

Par ailleurs, cette recherche met en évidence le lien étroit entre traumatisme, symbolisation et choix d'objet amoureux. Les effets de l'effraction s'étendent à la manière de choisir un partenaire, d'investir le masculin, de vivre la dépendance amoureuse, la passivité, le désir et la différence des sexes. Le couple apparaît alors comme un espace privilégié où la blessure traumatique peut se rejouer, se redoubler mais aussi, dans certaines configurations, commencer à se transformer.

Enfin, ce travail contribue au champ de la clinique psychanalytique qualitative en soulignant la valeur heuristique de dispositifs articulant matériaux verbaux, projectifs et transférentiels. Les entretiens cliniques donnent accès à des éléments partiellement symbolisables, en sollicitant les capacités de mise en récit, d'association et de représentation verbale. Ils permettent aux participantes de s'entendre parler, d'ébaucher une histoire, de construire un fil subjectif, parfois fragile, mais néanmoins porteur de sens.

À l'inverse, les épreuves projectives – Rorschach et TAT – mobilisent des registres plus archaïques du fonctionnement psychique. Elles activent les défenses primaires, l'imaginaire préconscient et les traces sensorielles et affectives du traumatique, là où les mots font défaut ou se dérobent. Cette complémentarité entre entretiens et méthodes projectives permet de saisir l'écart entre ce que le sujet parvient à dire et ce qui se manifeste dans l'éprouvé, entre le discours organisé et les zones d'effraction, de clivage ou d'angoisse d'intrusion qui persistent en deçà de la pensée.

Ainsi, un discours pouvant apparaître relativement contenu ou stabilisé dans l'entretien peut coexister avec des manifestations projectives révélant des angoisses massives de morcellement, de pénétration ou d'échec relationnel. Loin de constituer une contradiction, ce décalage devient un matériau interprétatif précieux : il rend visible la coexistence de niveaux de fonctionnement psychique hétérogènes et permet de penser la persistance du négatif, du non-dit et de l'irreprésentable.

En ce sens, l'articulation entre entretiens cliniques et épreuves projectives offre une lecture particulièrement fine de l'économie psychique des participantes. Le verbal permet d'appréhender ce qui peut s'élaborer ; le projectif donne forme à ce qui résiste à la symbolisation. C'est précisément dans cette tension entre deux registres de l'expression psychique que se déploie la compréhension la plus approfondie des effets de l'abus sexuel infantile extrafamilial sur le féminin, le corps, la sexualité et le lien à l'autre.

#### **4.5.2. Apports méthodologiques : le cadre comme espace de contenance et de subjectivation**

Le dispositif méthodologique adopté dans cette recherche – entretiens non-directifs, épreuves projectives, analyse du discours et de la dynamique affective – a montré toute sa pertinence dans une perspective exploratoire. Il a permis de dégager des effets psychiques et des modalités de fonctionnement qui n'auraient pu être appréhendés par le recours à une seule méthode. L'articulation des différentes médiations a offert un accès différencié aux registres symboliques, imaginaires et préverbaux du traumatique, en cohérence avec une approche psychanalytique qualitative.

Les entretiens cliniques ont favorisé une mise en mots progressive, parfois fragile, parfois résistante, qui constitue déjà une première forme de travail du négatif. Ils ont permis d'explorer les capacités de mise en récit, d'association et de symbolisation, tout en rendant perceptibles les zones de silence, d'inhibition ou de rupture discursive. Les épreuves projectives, quant à elles, ont apporté un éclairage essentiel sur des niveaux plus archaïques du fonctionnement psychique : angoisses d'effraction, représentations du corps, modalités d'investissement du masculin, fragilité des enveloppes psychiques. La complémentarité de ces méthodes a ainsi donné accès à la fois au symbolique, à l'imaginaire, et aux traces sensorielles et affectives du traumatisme.

Cette complémentarité ne se limite pas à un enrichissement du matériau recueilli, mais constitue un choix méthodologique structurant. Elle autorise l'identification d'indicateurs cliniques et projectifs transversaux, permettant de penser la manière dont l'effraction sexuelle affecte les processus de symbolisation, les enveloppes psychiques et corporelles ainsi que les modalités de liaison entre affect et représentation. Ces indicateurs rendent lisibles les conditions minimales d'une élaboration possible, notamment lorsque l'effraction prend la forme d'un abus sexuel ou d'un viol survenu durant l'enfance.

Dans cette perspective, les développements qui suivent portent plus spécifiquement sur les indicateurs cliniques et projectifs du traumatisme sexuel infantile extrafamilial, ainsi que sur les conditions de symbolisation qu'ils permettent d'éclairer. Il ne s'agit pas d'ériger ces indicateurs en repères cliniques de l'événement ni en marqueurs diagnostiques spécifiques, mais de les comprendre comme des formes de réponse psychique à l'effraction, révélatrices de la manière dont le traumatisme s'inscrit dans l'économie psychique du sujet.

Les analyses croisées menées à partir des entretiens cliniques et des épreuves projectives, en appui sur les axes et indicateurs définis dans le cadre méthodologique, permettent ainsi de dégager un ensemble d'indicateurs cliniques du traumatisme sexuel. Ces indices doivent être pensés comme des manifestations processuelles, témoignant à la fois des effets de l'effraction et des tentatives – parfois entravées, parfois émergentes – de symbolisation et de liaison psychique. À ce titre, ils offrent des repères précieux pour réfléchir aux dispositifs cliniques susceptibles de soutenir un travail d'élaboration, en particulier lorsque l'effraction sexuelle prend la forme d'un abus ou d'un viol chez la jeune fille.

#### ***4.5.2.1. Indicateurs cliniques issus des entretiens : le traumatisme dans le langage, le silence et l'adresse***

Dans les entretiens cliniques, l'inscription du traumatisme apparaît moins dans le contenu factuel du récit que dans la forme même du dire. Ce ne sont pas tant les événements relatés qui renseignent sur l'effraction que la manière dont ils sont – ou ne sont pas – mis en mots. L'organisation du discours, ses ruptures, ses silences, ses hésitations et les modalités défensives mobilisées au moment où le sexuel et l'altérité sont évoqués constituent ainsi des indices cliniques majeurs du fonctionnement psychique. Ces éléments sont appréhendés ici dans une perspective transversale, comme des manifestations récurrentes du traitement psychique du traumatisme au sein du corpus.

Les analyses mettent en évidence des marques d'inhibition et de stase : silences intra-discursifs, difficulté à soutenir une continuité narrative, pauses prolongées, discours tenu, contrôlé, parfois appauvri dans sa charge affective. Ces éléments s'accordent avec l'hypothèse d'une sidération psychique, dans laquelle la représentation se trouve gelée et l'affect empêché de se lier à une chaîne



signifiante. La parole ne peut alors s'organiser comme récit, mais se maintient sur un mode fragmentaire ou défensif.

Parallèlement, apparaissent des indices de clivage et de désaffectivation, sous la forme de récits factuels dépourvus d'affects, d'un ton neutre pour des contenus potentiellement chargés, ou, à l'inverse, de surgissements affectifs brusques rapidement recouverts. Le clivage fonctionne ici comme une solution de survie : il permet de préserver une cohésion minimale du Moi en maintenant à distance le noyau d'effraction, au prix d'une scission entre l'événement et l'affect qui lui est associé.

Une ambivalence marquée dans l'adresse à l'autre traverse également les discours. Elle se manifeste par une tension constante entre besoin de contenance et crainte d'intrusion, donnant lieu à des mouvements de rapprochement et de mise à distance, de test et de contrôle du cadre relationnel. Le discours devient alors un espace d'épreuve de l'autre : parler, mais sans trop dire ; s'adresser, tout en se protégeant d'un possible envahissement. Cette modalité de l'adresse constitue un indicateur central du devenir du lien à l'autre après une effraction traumatique.

Enfin, des modalités de rationalisation et de maîtrise sont fréquemment observées : précautions verbales, auto-corrections, doutes, demandes implicites de validation, parfois recours à l'humour défensif. Ces procédés témoignent d'une tentative active de maintenir le traumatique dans une zone « pensable », c'est-à-dire tolérable pour le Moi, sans provoquer de débordement pulsionnel ou affectif. Le langage fonctionne ici comme un pare-excitation secondaire, venant border ce qui ne peut encore être pleinement symbolisé.

Ces indicateurs cliniques s'articulent étroitement à la dynamique sidération-répétition-élaboration dégagée dans l'ensemble de la thèse. Lorsque l'inhibition domine, la parole ne devient pas récit mais bordure protectrice ; lorsque la répétition prévaut, le discours s'organise autour d'oscillations affectives et relationnelles ; lorsque l'élaboration s'amorce, apparaissent des liens, même fragiles, entre affect, représentation et histoire. Le langage devient alors un lieu privilégié pour observer, en acte, les mouvements – ou les empêchements – de la subjectivation face au traumatique.

#### ***4.5.2.2. Indicateurs projectifs au Rorschach : enveloppes, limites, corps et pénétrabilité***

Le Rorschach s'avère particulièrement sensible à l'effraction sexuelle, en ce qu'il sollicite directement les limites dedans/dehors, les capacités de contenance, l'image du corps et les modalités de liaison psychique. Dans le cadre de cette recherche, les protocoles ont été analysés non comme des productions individuelles isolées, mais comme un ensemble permettant de dégager des indicateurs projectifs transversaux du traitement psychique du traumatisme sexuel. Les productions recueillies mettent en évidence une altération des enveloppes psychiques et corporelles, se traduisant par des thématiques de morcellement, une fragilité des limites et une difficulté à produire des formes unifiantes de bonne qualité. Ces manifestations suggèrent un corps vécu comme exposé, menacé, parfois « vu de l'intérieur », ainsi qu'une difficulté à constituer une enveloppe protectrice suffisamment stable pour contenir l'excitation pulsionnelle. L'atteinte de la fonction contenant apparaît ici comme un invariant du corpus, bien que ses modalités d'expression demeurent singulières.

Nous observons également des atteintes marquées de la symbolisation du corps sexué. Les évocations du corporel apparaissent souvent fragmentaires, saturées ou confuses, et la pénétrabilité y est connotée non comme accueil ou ouverture à l'altérité, mais comme danger. L'effraction sexuelle se manifeste ainsi comme un renversement de la passivité : celle-ci ne peut plus être investie comme passivité érotique, mais demeure marquée par une passivation traumatique, imposée et non symbolisable. Le corps devient alors le lieu privilégié de la menace plutôt que de l'expérience désirante.

À ces atteintes s'ajoute fréquemment une inhibition de la dynamique relationnelle, visible dans la pauvreté des réponses kinesthésiques humaines, la difficulté à figurer des interactions ou la raréfaction des représentations humaines entières. Ces éléments traduisent un retrait défensif face au risque relationnel et à la mobilisation pulsionnelle qu'implique la rencontre avec l'autre. La relation est maintenue à distance, au profit d'un fonctionnement centré sur la protection des limites du Moi.

Enfin, la réactivité aux planches à forte charge symbolique – latences inhabituelles, évitement, disqualification perceptive ou surgissements d'images fortement chargées – signale l'existence de zones psychiques où la symbolisation se heurte à une butée. Dans ces configurations, le percept

peut lui-même devenir effracteur : il ne fonctionne plus comme support de représentation, mais agit comme un stimulus intrusif, débordant les capacités de liaison du sujet.

L'ensemble de ces éléments soutient l'idée que le traumatisme sexuel n'altère pas uniquement les contenus représentatifs, mais affecte plus profondément le mode même de traitement de l'excitation. Le Rorschach permet ainsi de rendre visibles les difficultés à contenir, transformer et symboliser l'excitation pulsionnelle, en mettant en lumière les atteintes des enveloppes psychiques, la fragilité des limites et les défenses mobilisées face à la pénétrabilité.

Nous notons finalement, sur le plan méthodologique, que l'analyse de l'axe de la représentation de soi au Rorschach s'est appuyée sur des repères issus de la littérature projective classique, notamment la feuille de représentation de soi proposée par Rausch de Traubenberg, utilisée comme support méthodologique pour explorer la cohérence de l'image du corps, la continuité narcissique et les modalités identificatoires. Cette grille a constitué un appui structurant pour situer certains indicateurs projectifs, tels que les atteintes de l'unité corporelle, les formes de morcellement ou les fragilités du sentiment d'identité. Toutefois, l'analyse ne s'est pas limitée à une application strictement structurale de cet outil.

Dans des cliniques marquées par un traumatisme sexuel extrafamilial précoce, la représentation de soi apparaît souvent traversée par des discontinuités, des clivages et des fluctuations défensives qui excèdent une lecture catégorielle ou statique. Une approche qualitative et dynamique du protocole projectif a été privilégiée, attentive aux modalités d'investissement des planches, aux mouvements associatifs, aux ruptures discursives et aux processus transférentiels. Le recours à la feuille de Rausch de Traubenberg s'inscrit ainsi dans une démarche articulant les repères structuraux de la psychologie projective à une lecture psychanalytique des processus traumatiques, défensifs et symbolisants, afin de respecter la singularité de chaque fonctionnement psychique et de considérer la représentation de soi comme un processus en remaniement.

L'organisation de la grille repose sur une structuration classificatoire des contenus et des modalités relationnelles visant à objectiver l'intégrité de l'image du corps, les formes d'interaction et les processus identificatoires. Ce cadre constitue un apport méthodologique majeur, en ce qu'il stabilise les indicateurs et inscrit l'analyse dans une perspective comparative rigoureuse.

Néanmoins, son application à des cliniques marquées par la précocité du trauma en révèle certaines limites.

D'une part, la grille tend à fixer la représentation dans des catégories définies, alors que les protocoles étudiés mettent en évidence des oscillations significatives d'une planche à l'autre : passages d'images entières à des fragments anatomiques, variations dans la différenciation soi/autre, alternances entre interactions apparemment réciproques et positions de dépendance ou de passivité subie. Ces fluctuations intra-protocole, souvent liées à des mouvements défensifs transitoires ou à des activations traumatiques ponctuelles, dépassent partiellement une cotation strictement statique. L'introduction d'un axe dynamique intra-protocole pourrait dès lors constituer un prolongement méthodologiquement pertinent, en intégrant un indicateur portant sur les variations internes du protocole (stabilité, fluctuations modérées, ruptures marquées, effondrement ponctuel de la cohérence narcissique). Une telle extension permettrait d'articuler plus finement la dimension structurale et la dimension processuelle.

D'autre part, si la grille comprend des items tels que contenu détérioré, image incomplète, réponse sexuelle ou action agressive, elle ne distingue pas explicitement les atteintes relevant d'une organisation structurellement déficitaire de celles issues d'une effraction traumatique précoce. Dans notre corpus, certaines manifestations – morcellement corporel, altération des frontières, confusion pénétrant/pénétré, surgissement d'images anatomiques – semblent renvoyer moins à une désorganisation globale qu'à l'inscription d'une intrusion dans l'histoire corporelle et pulsionnelle du sujet. L'intégration d'indicateurs spécifiques aux configurations traumatiques, différenciant altérations structurales et altérations d'origine traumatique, permettrait d'affiner la lecture clinique et d'éviter une homogénéisation interprétative de configurations hétérogènes. Dans cette perspective, il importe, à la suite de Baudin (2008, 2017), de distinguer le fonctionnement habituel du sujet – renvoyant à son organisation psychique relativement stable, à ses modalités défensives durables et à la structuration de son économie pulsionnelle – du fonctionnement actuel, susceptible d'être modulé par la situation projective elle-même, par l'activation transférentielle ou par la réactualisation ponctuelle d'expériences traumatiques. Cette distinction méthodologique vise à prévenir toute assimilation hâtive entre désorganisation structurelle et manifestation circonstancielle liée à un état de crise, à un moment dépressif ou à une effraction momentanée des capacités de liaison. Dans les cliniques marquées par le traumatisme précoce, certaines altérations

de l'image du corps peuvent ainsi témoigner moins d'une atteinte structurelle du fonctionnement que d'une réactivation actuelle de traces traumatiques, dans le cadre de la passation. L'inscription de cette variable temporelle et situationnelle permet d'introduire une lecture plus fine des protocoles, attentive aux écarts entre organisation de fond et fluctuations contextuelles.

Enfin, la dimension processuelle et transférentielle du Rorschach demeure en arrière-plan dans la cotation formelle. La représentation de soi ne se manifeste pas seulement à travers la nature des contenus produits, mais aussi dans la manière dont ils émergent, se transforment ou se désorganisent au cours de la passation, au sein d'un espace intersubjectif marqué par la relation à l'examineur. Une articulation plus explicite entre grille projective et dimension transférentielle, par l'intégration d'un volet qualitatif complémentaire – attentif aux variations de ton, aux ruptures discursives, aux hésitations et aux défenses mobilisées – permettrait de relier les cotations structurales à la dynamique relationnelle en acte. Une telle perspective apparaît particulièrement féconde pour des recherches articulant méthodologie projective et clinique psychanalytique.

Par ailleurs, la grille pourrait être adaptée à des contextes culturels variés. Les catégories de contenus, les modalités interactionnelles ou les représentations parentales ne se déploient pas de manière identique selon les référentiels symboliques et anthropologiques. Une réflexion comparative intégrant la variable culturelle permettrait d'examiner la stabilité ou la plasticité des indicateurs proposés initialement par Rausch de Trautenberg et d'envisager des ajustements en fonction des contextes socioculturels.

Enfin, une perspective théorique complémentaire consisterait à articuler plus étroitement la grille aux élaborations psychanalytiques relatives aux enveloppes psychiques, à la différenciation des limites du Moi et aux processus de symbolisation primaire. Les cliniques marquées par l'effraction traumatique interrogent la solidité des frontières psychiques, la pénétrabilité corporelle et la capacité de liaison pulsionnelle. L'intégration d'indicateurs permettant de repérer les atteintes des limites, les défaillances de contenance ou les altérations de la symbolisation offrirait un prolongement cohérent de la logique initiale de la grille, en la situant dans un dialogue avec les développements contemporains de la métapsychologie du corps et du narcissisme.

Le travail présenté ici ne consiste donc pas à modifier formellement la grille, mais à en éprouver la portée et les conditions d'usage dans un champ clinique marqué par le traumatique. Il ouvre des

perspectives méthodologiques pour de futures recherches, qu'il s'agisse d'adaptations culturelles ou d'un dialogue plus étroit avec les élaborations psychanalytiques contemporaines relatives aux limites du Moi, aux enveloppes psychiques et aux processus de symbolisation.

Dans cette continuité, l'examen du TAT permet de déplacer l'analyse vers les capacités de scénarisation et de mise en récit, en éclairant la manière dont les conflits, les figures sexuées et les modalités du lien à l'autre s'organisent – ou se trouvent entravés –.

#### ***4.5.2.3. Indicateurs projectifs au TAT : scénarios, conflictualité et figures sexuées***

Le TAT, en sollicitant la mise en récit constitue un outil privilégié pour appréhender les capacités de scénarisation du conflit, de la dépendance, du désir et de l'altérité. Dans le cadre de cette recherche, il a permis d'explorer la manière dont les participantes parviennent – ou échouent – à organiser psychiquement des situations impliquant le lien, la différence des sexes et les enjeux pulsionnels, au-delà du seul registre verbal mobilisé dans les entretiens.

L'analyse transversale des protocoles révèle fréquemment une restriction narrative : récits courts, descriptifs, pauvres en dramatisation, parfois interrompus précocement. Ces modalités ne doivent pas être interprétées comme un simple déficit narratif, mais comme l'indice d'une difficulté à transformer l'excitation en récit symbolisé, comme si la mise en intrigue venait buter sur une zone traumatique non élaborée. Des procédés obsessionnels de maîtrise (doutes, précautions verbales, contrôles métadiscursifs) apparaissent également, traduisant une tentative active de contenir la réactivation du traumatique au cœur de l'imaginaire.

Par ailleurs, une instabilité des repères sexués et relationnels se dégage de l'analyse des productions. Elle se manifeste par des hésitations identificatoires, des ambivalences marquées et des configurations relationnelles saturées d'angoisses d'intrusion ou de perte. Les figures masculines apparaissent tour à tour idéalisées, menaçantes ou défaillantes ; les figures féminines sont souvent dévalorisées, épuisées, ou privées de pouvoir d'agir ; les objets parentaux se révèlent insuffisamment contenant. Ces scénarios font écho aux résultats cliniques concernant le masculin clivé, vidé ou jugeant, ainsi qu'à la conjugalité comme scène privilégiée de répétition du traumatique.

En donnant forme au négatif – blancs narratifs, impasses narratives, récits qui tournent court – le TAT rend visible la persistance du traumatique en deçà de la pensée, là où la parole directe échoue. Il donne ainsi accès aux zones psychiques où la symbolisation se heurte à une limite structurale, révélant les difficultés du sujet à élaborer une conflictualité relationnelle et sexuelle intégrable.

Dans cette perspective, le TAT apparaît comme un dispositif complémentaire aux entretiens cliniques : là où le discours peut se maintenir dans une relative maîtrise ou une désaffectation, le matériel projectif met en évidence les failles de la scénarisation, les désorganisations de la conflictualité et les tensions autour des figures sexuées. Il permet ainsi de penser la persistance du traumatique non seulement comme un contenu non-dit, mais comme une entrave à la mise en forme narrative du lien à l'autre.

#### ***4.5.2.4. Symbolisation et dispositifs cliniques soutenant : de l'effraction à la liaison psychique***

À partir de l'ensemble des indicateurs cliniques et projectifs dégagés, la question centrale devient celle des conditions de symbolisation du traumatique sexuel, en particulier lorsque l'effraction prend la forme d'un abus sexuel ou d'un viol survenu durant l'enfance. Les résultats de cette recherche montrent que la symbolisation ne dépend pas uniquement de l'événement traumatique en lui-même, mais des possibilités offertes dans l'après-coup pour transformer une excitation brute en une expérience psychiquement représentable.

L'enjeu clinique majeur se situe ainsi dans le passage de l'effraction à la représentation, de la passivation traumatique à une passivité susceptible de redevenir érotisable, et du silence imposé à une parole adressée. Ce passage ne va jamais de soi : il suppose des conditions spécifiques, tant internes qu'externes, permettant au sujet de tolérer la réactivation du traumatique sans être à nouveau débordé. Cette perspective invite à penser le traumatisme non comme un état figé, mais comme un processus dynamique, dépendant des modalités de contenance et de liaison psychique disponibles dans l'environnement.

Plusieurs principes cliniques transversaux se dégagent à partir de ce travail. Le premier concerne la nécessité d'un cadre contenant, opérant comme pare-excitation capable de soutenir l'émergence d'une pensée là où l'excitation menace de désorganiser le Moi. Le second renvoie à l'importance de l'adresse et de la reconnaissance, qui permettent l'inscription d'un vécu jusque-là tenu hors sens dans un espace psychique partagé. Le troisième principe concerne le respect d'une temporalité de l'après-coup, particulièrement cruciale à la puberté, moment où la relance du sexuel peut ouvrir une élaboration ou, à l'inverse, réactiver l'effraction sur un mode plus violent.

Les médiations cliniques mobilisées dans cette recherche – entretiens non-directifs, épreuves projectives – apparaissent, dans cette perspective, comme de véritables tiers symboliques. Elles permettent d'accéder progressivement à des contenus préverbaux ou difficilement dicibles, sans reproduire l'effraction par une exigence prématurée de mise en mots. Ces dispositifs offrent un espace intermédiaire où le sujet peut commencer à éprouver, figurer et lier ce qui demeurait jusque-là hors représentation.

Dans cette continuité, les réactivations du traumatique observées dans la conjugalité peuvent être comprises non seulement comme des répétitions, mais aussi comme des tentatives de remaniement, relevant d'une re-saisie paradoxale par laquelle le sujet cherche, dans un autre espace psychique, à modifier le destin d'une trace traumatique demeurée non élaborée. Cette lecture permet de penser certaines configurations conjugales non comme de simples impasses relationnelles, mais comme des tentatives – souvent ambivalentes et fragiles – de transformation du traumatique.

L'ensemble des indicateurs cliniques et projectifs dégagés autorise ainsi une compréhension du traumatisme sexuel infantile extrafamilial comme un processus évolutif, engageant directement la clinique de la symbolisation du féminin blessé et les conditions nécessaires à son travail psychique. Ces constats cliniques appellent enfin à en examiner les implications pour la pratique clinique, en ouvrant sur une réflexion praxéologique relative aux dispositifs de soin et aux positions professionnelles susceptibles de soutenir ces mouvements de liaison.



#### 4.5.3. Effets praxéologiques de la recherche

Sur le plan praxéologique, cette recherche ouvre plusieurs pistes de réflexion et d'ajustement pour la pratique des psychothérapeutes et des psychanalystes travaillant auprès de femmes ayant vécu des abus sexuels infantiles extrafamiliaux. Elle invite tout d'abord à un déplacement du regard clinique : les difficultés présentées à l'âge adulte, telles que les troubles du rapport au corps, inhibition du désir, impasses conjugales, oscillations narcissiques, désaffectation ou hypervigilance relationnelle, ne peuvent être appréhendées uniquement comme des symptômes isolés ou comme des manifestations actuelles décontextualisées. Elles gagnent à être comprises comme des organisations défensives durables, construites autour d'une effraction traumatique ancienne, réactivée dans l'après-coup et retravaillée à travers les remaniements pubertaires, sexuels et conjugaux.

Dans cette perspective, la recherche souligne l'importance d'une clinique du négatif et du non-dit. Les silences, les blancs du discours, la pauvreté associative, les rigidités narratives, les ruptures de la chaîne signifiante ou encore les manifestations somatiques ne doivent pas être interprétés hâtivement comme des résistances à lever, mais comme des formes d'inscription du traumatique là où la symbolisation a échoué. Une telle lecture implique une prudence interprétative accrue : il ne s'agit pas d'exiger une mise en récit stabilisée ni de forcer l'élaboration, mais de reconnaître que, pour certaines patientes, le travail thérapeutique consiste d'abord à soutenir des conditions minimales de contenance permettant que quelque chose du traumatique puisse être approché sans devenir effractant.

Par ailleurs, les résultats de cette recherche mettent en évidence la nécessité de penser le rapport au corps comme un axe central du travail clinique. Les atteintes des enveloppes psychiques, les difficultés de pénétrabilité, la honte corporelle ou le désinvestissement somatique indiquent que le corps demeure souvent le lieu privilégié d'expression du non-symbolisé. Cela engage le clinicien à porter une attention particulière aux modalités corporelles de la souffrance – postures, affects diffus, symptômes somatiques – et à les considérer comme des vecteurs de sens, au même titre que le matériel verbal. La clinique du traumatisme sexuel infantile extrafamilial requiert ainsi une écoute capable d'articuler corps et psyché, sans réduire l'un à l'autre ni privilégier exclusivement le registre interprétatif verbal.

L'articulation entre traumatisme et conjugalité constitue un autre apport praxéologique majeur.

Cette recherche montre que le couple ne peut être envisagé uniquement comme un contexte relationnel actuel, mais comme un espace psychique de réactivation et parfois de re-saisie du traumatique. Le partenaire masculin peut être investi successivement – ou simultanément – comme menace, figure idéalisée, garant narcissique ou objet désaffectivé. Ces configurations orientent directement la clinique du transfert amoureux, des attentes de réparation, des angoisses d'intrusion ou d'abandon, ainsi que des défenses contre la dépendance. Pour le praticien, cela implique de penser les impasses conjugales non seulement en termes interactionnels, mais comme l'expression d'une conflictualité traumatique non élaborée, rejouée dans le lien à l'autre.

En ce sens, les effets praxéologiques de cette recherche ne résident pas dans la production de protocoles techniques ou de recommandations normatives, mais dans l'affinement du regard clinique porté sur le traumatisme sexuel infantile extrafamilial. Elle invite les praticiens à adopter une position clinique ajustée à la temporalité de l'après-coup, attentive aux formes silencieuses du traumatique, et capable de soutenir, à partir d'un cadre contenant, les mouvements fragiles de reprise subjective du féminin blessé.

Enfin, bien que le cadre de la recherche ne soit pas un cadre thérapeutique au sens strict, il mobilise inévitablement des éléments de transfert et de contre-transfert, qui participent eux-mêmes des conditions de mise en sens et de contenance. Cette dimension, déjà évoquée dans les développements précédents, appelle une élaboration spécifique, tant sur le plan méthodologique que clinique, afin de situer rigoureusement la place du chercheur et les effets psychiques induits par le dispositif de recherche.

#### **4.5.4. Modalités de transfert et contre-transfert dans le dispositif de recherche clinique**

Dans le cadre de cette recherche exploratoire, il apparaît nécessaire de reconnaître que le dispositif méthodologique mis en place mobilise, de manière inévitable, des modalités de transfert et de contre-transfert. Bien que distincts de ceux observés dans une psychothérapie ou une cure psychanalytique au sens strict, ces mouvements constituent des dimensions constitutives de toute rencontre clinique engagée dans une perspective psychanalytique, dès lors qu'elle implique une adresse, un cadre stable et une écoute orientée par la prise en compte de l'inconscient.

Du côté des participantes, les mouvements transférentiels se sont manifestés de façon différenciée, en lien étroit avec leurs modalités défensives et leur histoire traumatique. La chercheuse a pu être

investie tour à tour comme une figure potentiellement contenant, susceptible de recevoir une parole longtemps maintenue dans le silence, comme un objet distant face auquel le dire demeurerait entravé, ou encore comme une instance implicitement sollicitée pour valider, reconnaître ou réparer une blessure narcissique ancienne. Ces investissements transférentiels ne relèvent pas d'une relation interpersonnelle, mais de la réactivation, au sein du dispositif de recherche, de configurations relationnelles précoces, marquées par l'ambivalence entre besoin de contenance et crainte de l'intrusion.

Dans certaines situations, la demande de reconnaissance ou de confirmation s'est manifestée de manière indirecte, à travers des attentes implicites, des recherches de signes d'approbation, des tentatives de contrôle du cadre ou, à l'inverse, par un retrait massif, une inhibition du discours ou une désaffectation marquée. Ces mouvements transférentiels apparaissent comme des modalités actuelles de mise en lien du traumatique, révélant la manière dont l'effraction sexuelle infantile continue d'organiser le rapport à l'autre, à la dépendance et à l'adresse, y compris dans un cadre non thérapeutique.

Du côté de la chercheuse, les mouvements transférentiels propres à chaque participante ont suscité des réponses contre-transférentielles différenciées, dont l'analyse a constitué un matériau clinique à part entière. Ces éprouvés se sont configurés selon la tonalité psychique dominante de chaque rencontre. Dans les situations marquées par l'inhibition, le silence massif, la désaffectation ou la pauvreté représentative, le contre-transfert a pu prendre la forme d'un sentiment d'appauvrissement psychique partagé, d'une impression de suspension du travail de pensée ou d'un besoin accru de contenance. Ces éprouvés ont orienté la conduite des entretiens vers un maintien rigoureux du cadre, un respect attentif des latences et une prudence interprétative, ainsi qu'au maintien d'une présence stable, non intrusive, afin de préserver l'équilibre défensif du sujet et d'éviter toute effraction d'un appareil psychique déjà fragilisé.

À l'inverse, face à des modalités discursives plus expansives, humoristiques ou logorrhéiques, le contre-transfert pouvait être traversé par une tension entre le désir de soutenir l'élan de parole et la nécessité de maintenir une position de retenue, afin d'éviter toute collusion avec une demande implicite de validation ou toute réactivation effractante du traumatique dans le cadre même de la recherche.

Dans d'autres cas encore, marqués par l'ambivalence, les oscillations entre idéalisation et retrait, et les difficultés à maintenir un lien objectal relativement stable et différencié, le contre-transfert s'est trouvé pris dans un mouvement alternant proximité et distance, témoignant de la tension entre l'appel à l'investissement et la crainte de l'intrusion, au cœur même de l'organisation objectale de ces participantes. Ces variations ont constitué des indicateurs précieux des modalités de liaison et de déliaison structurant leur rapport au partenaire masculin et, plus largement, à la position d'altérité dans la relation amoureuse.

Plus spécifiquement, chez certaines participantes dont la représentation du masculin demeurait associée à l'effroi ou à la sidération, le contre-transfert s'est coloré d'une vigilance accrue et d'une attention soutenue aux micro-variations affectives, comme si l'espace de l'entretien devait être constamment ajusté pour prévenir toute réactivation intrusive. Chez d'autres, où le lien au partenaire oscillait entre idéalisation réparatrice et menace d'effondrement, le contre-transfert a été mobilisé par des mouvements alternant engagement empathique et nécessité de distanciation interne, afin de ne pas être entraînée dans la dynamique oscillatoire elle-même.

Dans les configurations où dominait une dépendance affective intense, l'éprouvé contre-transférentiel a parfois pris la forme d'un appel implicite à soutenir une fonction de garant narcissique, sollicitant une présence stable mais non fusionnelle. À l'inverse, lorsque le désengagement libidinal prévalait, le contre-transfert pouvait être marqué par une sensation de vide ou de retrait partagé, sous-tendant des efforts de maintien de l'investissement relationnel dans le cadre même de la rencontre.

Ainsi, le contre-transfert n'est pas envisagé comme un simple affect de la chercheuse, mais comme un révélateur dynamique des organisations défensives singulières des participantes et des zones non symbolisées de leur expérience traumatique. Il a permis de repérer les points de butée du dicible, les zones de négatif, les moments de déliaison ou de saturation pulsionnelle, les mouvements de clivage ou de désaffectation, et d'affiner la compréhension des processus de symbolisation à l'œuvre.

La prise en compte de ces mouvements contre-transférentiels a orienté de manière concrète la conduite du dispositif : ajustement du rythme des entretiens, respect des latences, modulation des relances, prudence interprétative, maintien d'une neutralité bienveillante, articulation progressive entre le matériel discursif et les productions projectives. Elle a également contribué à maintenir

une fonction de pare-excitation suffisante, au sens de Bion, là où l'excitation risquait de devenir envahissante ou désorganisatrice.

Dans cette perspective, la place du contre-transfert est pensée comme un opérateur clinique et méthodologique primordial, différencié selon chaque participante. La réflexivité contre-transférentielle constitue ainsi un outil central, permettant d'inscrire l'analyse dans une dynamique relationnelle vivante et d'affiner la lecture des processus traumatiques, défensifs et symbolisants à l'œuvre, tout en contribuant à la mise en sens des matériaux recueillis et à l'interprétation des données cliniques et projectives.

Enfin, l'analyse conjointe des mouvements transférentiels et contre-transférentiels souligne que le dispositif de recherche lui-même peut devenir un espace intermédiaire, au sein duquel certaines participantes ont pu amorcer une première mise en forme psychique de l'expérience traumatique, sans que cela ne relève d'un processus thérapeutique. Cette dimension impose une vigilance constante afin de maintenir la distinction entre espace de recherche et espace de soin, tout en reconnaissant que la recherche psychanalytique qualitative engage nécessairement un travail psychique partagé, participant, à sa mesure, des conditions mêmes de l'élaboration.

#### **4.5.5. Limites de l'étude**

Comme toute recherche clinique qualitative et exploratoire en psychanalyse, ce travail présente un certain nombre de limites, qu'il importe de reconnaître afin de situer précisément la portée des résultats avancés. Ces limites ne constituent pas des faiblesses au sens méthodologique, mais relèvent des conditions mêmes d'un dispositif exploratoire, centré sur l'approfondissement de processus psychiques singuliers plutôt que sur la généralisation des résultats.

La première limite concerne la taille restreinte de l'échantillon. Les trajectoires de quatre participantes ne permettent évidemment pas une généralisation des résultats. Elles offrent en revanche des voies d'analyse cliniquement riches et cohérentes, permettant de dégager des configurations psychiques récurrentes et des organisateurs traumatiques transversaux, tout en respectant la singularité des destins subjectifs. Cette tension entre invariance et singularité constitue précisément l'un des fondements de la clinique psychanalytique, et justifie ici le choix assumé d'une approche qualitative approfondie.

La deuxième limite concerne la place accordée aux hypothèses dans le dispositif méthodologique. Formulées en amont à partir du cadre théorique, celles-ci avaient pour fonction de fournir des repères et d'orienter l'exploration clinique, sans visée prédictive ni recherche de validation au sens expérimental. Elles ont ainsi été envisagées dans une fonction essentiellement heuristique, laissant place à ce qui pouvait émerger du matériel clinique. Toutefois, compte tenu du caractère exploratoire de cette recherche, dans une démarche davantage inductive, ces hypothèses auraient également pu être formulées à l'issue de l'analyse du matériel recueilli, à partir des processus psychiques qui s'en dégageaient.

La troisième limite tient à l'absence de suivi longitudinal. Le dispositif de recherche ne permet pas d'observer l'évolution des configurations psychiques dans le temps, ni d'appréhender les remaniements éventuels du traumatisme en fonction des changements de contexte – conjugal, professionnel ou thérapeutique. Certaines dynamiques repérées pourraient ainsi se déplacer, se rigidifier ou au contraire s'assouplir au fil du temps, sans que ces transformations puissent être documentées dans le cadre de cette étude.

Par ailleurs, le contexte socioculturel dans lequel s'inscrivent les trajectoires des participantes constitue un cadre de référence de leurs représentations du féminin, du masculin, du couple et du désir. Ce contexte ne peut être isolé du matériel clinique, dans la mesure où il informe les modalités de subjectivation, les normes relationnelles et les possibilités – ou les empêchements – d'élaboration psychique. Il représente à la fois une dimension indispensable de compréhension et une limite à toute prétention à l'universalisation des résultats, ceux-ci devant être pensés dans leur ancrage contextuel.

L'identification de ces limites ne vise pas à restreindre la portée du travail, mais au contraire à en préciser le cadre d'interprétation et à dégager les conditions à partir desquelles les résultats peuvent être discutés et prolongés. C'est dans cette perspective que s'ouvrent les apports cliniques et les pistes de recherche que cette étude permet d'esquisser.

#### 4.5.6. Perspectives cliniques et pistes de recherche

Les résultats issus de cette recherche ouvrent la voie à une recension critique des indicateurs cliniques et projectifs mobilisés dans la compréhension des répercussions de l'abus sexuel infantile extrafamilial sur la psychosexualité féminine adulte et sur les dynamiques du choix d'objet amoureux. Dans la continuité de la démarche exploratoire adoptée, il ne s'agit pas de proposer des conclusions définitives, mais d'ouvrir des axes de réflexion clinique et méthodologique appelés à être repris et approfondis.

L'analyse transversale des trajectoires des quatre participantes montre que les indicateurs classiquement utilisés en clinique projective ne prennent sens qu'à condition d'être pensés dans leur articulation au fonctionnement psychique global du sujet, à son histoire singulière et à la temporalité de l'après-coup. Les données cliniques suggèrent que ces indicateurs ne peuvent être appréhendés comme des marqueurs directs ou spécifiques de l'événement traumatique, mais comme des opérateurs cliniques révélateurs des modalités par lesquelles le traumatisme s'inscrit, se transforme ou se rejoue dans le rapport au corps, à la féminité, à la sexualité et au lien amoureux.

Il apparaît ainsi que, si le traumatisme sexuel infantile extrafamilial constitue un organisateur central du devenir psychosexuel et relationnel, il n'en détermine ni la forme ni l'issue de manière uniforme. Les trajectoires étudiées mettent en évidence des configurations subjectives hétérogènes, où l'atteinte traumatique de la psychosexualité féminine et du choix d'objet masculin se décline selon des modalités diverses : inhibition, répétition, ambivalence, désinvestissement ou tentatives d'élaboration. Cette hétérogénéité invite à une lecture non causaliste du traumatisme, attentive aux processus de transformation, de déplacement et de re-saisie symbolique.

D'un point de vue psychanalytique, cette mise en discussion des indicateurs cliniques et projectifs conduit à réaffirmer que le traumatisme sexuel infantile extrafamilial ne peut être saisi ni comme un fait isolable ni comme une causalité linéaire produisant des effets univoques. Il s'inscrit dans une logique d'après-coup, où l'événement traumatique n'acquiert sa portée psychique que secondairement, à travers les remaniements identificatoires, pulsionnels et relationnels qui jalonnent le devenir du sujet. Les indicateurs projectifs ne renvoient donc pas à une « trace » figée du traumatisme, mais à des modalités actuelles de symbolisation – ou d'échec de symbolisation – du sexuel infantile, toujours prises dans la conflictualité psychique singulière.

Lorsque ces indicateurs convergent, cette convergence ne saurait être interprétée comme la preuve directe d'un lien causal entre événement traumatique et configuration psychosexuelle adulte. Elle doit être comprise comme l'expression d'un noyau d'effraction commun, dont les effets se redistribuent et se rejouent selon des modalités différenciées d'investissement, de liaison et de défense au sein de l'économie psychique. Leur valeur clinique réside précisément dans leur capacité à rendre visibles les compromis défensifs, les clivages, les déplacements et les tentatives de liaison par lesquels le sujet cherche à composer avec une effraction demeurée partiellement irreprésentable.

Dans cette perspective, les indicateurs cliniques et projectifs gagnent à être pensés comme des formes de compromis psychiques situées à l'articulation du corporel, du fantasmatique et du relationnel, plutôt que comme des signes pathognomoniques du traumatisme. Ils témoignent moins de l'événement passé que du travail psychique en cours autour de celui-ci, travail toujours fragile, réversible et dépendant des conditions de contenance offertes par l'environnement et par le lien à l'autre.

À partir de ces observations, plusieurs perspectives de recherche et de réflexion clinique peuvent être envisagées. Il convient dès lors de poursuivre l'étude du devenir du féminin blessé dans des contextes variés : maternité, remaniements conjugaux, expériences professionnelles, parcours thérapeutiques. Ces prolongements permettraient de mieux comprendre comment le traumatisme s'inscrit dans l'économie psychique, se déplace, se transforme – ou demeure figé selon les moments de la vie et les configurations relationnelles rencontrées.

Une autre perspective consiste à approfondir l'articulation entre trauma et re-saisie paradoxale, en interrogeant plus finement les conditions relationnelles, affectives et symboliques qui permettent à certaines femmes de modifier le destin de la répétition traumatique. L'analyse des caractéristiques psychiques du partenaire telles qu'elles sont investies dans le lien, des modalités du lien et des configurations psychiques soutenant cette re-saisie constitue, à ce titre, une piste particulièrement féconde.



Enfin, le travail analytique, tel qu'il se déploie dans les dispositifs thérapeutiques, met en évidence un potentiel de transformation, y compris lorsqu'il ne s'inscrit pas dans le cadre d'une cure au long cours. Il s'agit d'un processus psychique soutenu par la parole adressée, par l'inscription dans un cadre contenant et par la possibilité d'une mise en récit progressive, permettant l'amorce d'une mise en sens et d'une symbolisation de l'expérience traumatique. Un tel travail peut s'engager dans des dispositifs cliniques variés, dès lors que sont réunies des conditions minimales de contenance, de reconnaissance et d'élaboration, sans préjuger ni de sa durée ni de son aboutissement.

Penser cette dimension ouvre la voie à des dispositifs thérapeutiques modulables, dont la temporalité, le rythme et l'intensité interprétative sont ajustés aux capacités de symbolisation et de liaison des femmes ayant vécu des abus sexuels infantiles extrafamiliaux, et attentifs au respect de la temporalité singulière de l'après-coup. Cela implique, concrètement, des cadres susceptibles d'être modulés dans leur profondeur interprétative, afin de ne pas imposer une élaboration prématurée là où persistent des zones de désaffectivation ou de clivage. Il s'agit d'autoriser des séquences d'élaboration discontinues, des reprises différées et des temps de latence respectés, compatibles avec la temporalité non linéaire du traumatique.

De tels dispositifs supposent également une attention particulière à la fonction pare-excitante du cadre, à la prudence interprétative face aux manifestations de répétition ou d'effraction, ainsi qu'à la possibilité d'un travail progressif de liaison là où la compulsion de répétition tend à court-circuiter la symbolisation. L'ajustement du cadre ne signifie pas un affaiblissement des exigences analytiques, mais un aménagement rigoureux des conditions permettant au travail psychique d'advenir sans majorer la désorganisation défensive, dans une perspective attentive à la singularité des parcours traumatiques et aux modalités différenciées de leur élaboration.

L'ensemble de ces perspectives doit être entendu comme le prolongement d'une élaboration exploratoire visant à ouvrir des pistes de compréhension et de réflexion clinique, appelées à être reprises, discutées et enrichies dans des recherches ultérieures.

## Synthèse de la discussion

À travers l'ensemble des trajectoires analysées, cette recherche a mis en lumière la manière dont un abus sexuel extrafamilial, survenu dans le temps de la latence, s'inscrit comme une effraction structurante dans l'histoire psychique des femmes et dans leur devenir sexué. Loin de constituer un événement traumatique isolé, cette effraction marque une rupture durable dans la construction du féminin, un point de bascule dans l'économie pulsionnelle et une atteinte profonde des enveloppes psychiques qui soutiennent le Moi.

Si cette effraction organise des mouvements de répétition et de défense durables, elle n'épuise toutefois pas l'ensemble des devenirs possibles. Dans certaines modalités de fonctionnement, des tentatives d'élaboration peuvent émerger, de manière fragile et discontinue, témoignant de la possibilité d'un travail psychique visant à transformer partiellement la répétition traumatique. Lorsque ces mouvements adviennent, ils supposent des conditions relationnelles, affectives et symboliques minimales de contenance et de reconnaissance, sans lesquelles aucune reprise du traumatique ne peut s'amorcer.

Le traumatisme sexuel extrafamilial apparaît ainsi comme un axe organisateur central de la psychosexualité des participantes concernées, autour duquel se réorganisent plusieurs dimensions fondamentales de la vie psychique : le rapport au corps, les identifications féminines, la représentation du masculin, la capacité d'aimer et de tolérer la dépendance à l'objet ainsi que l'accès au désir. Le lien conjugal constitue, à cet égard, une scène privilégiée de réactualisation traumatique, où peuvent coexister répétition, défense et parfois, amorce d'élaboration. La conjugalité devient alors un espace de tension permanente entre la quête de contenance et la crainte de l'intrusion, entre l'espoir d'un partenaire réparateur et la peur de revivre l'effraction initiale.

Pour chacune des configurations étudiées, le devenir du féminin s'inscrit ainsi dans une tension constante entre blessure et transformation. Là où le traumatisme peut figer durablement les processus psychiques, il peut aussi, dans certaines conditions, ouvrir la voie à une reprise symbolisante, même partielle et hésitante. Cette re-saisie ne constitue ni une guérison complète ni une résolution définitive : elle correspond au moment où le sujet parvient à reprendre la trace traumatique dans un autre cadre d'investissement psychique – en particulier le lien conjugal –

pour en modifier partiellement le destin interne et substituer à la compulsion de répétition une première forme de symbolisation.

La discussion met ainsi en évidence la cohérence globale du parcours théorico-clinique proposé : du féminin blessé au féminin en travail, de l'effraction à la subjectivation, de la sidération à la possibilité – même ténue – d'un devenir.

Cette discussion ouvre ainsi naturellement sur la conclusion générale de la thèse, qui interroge les voies possibles du devenir du féminin après une effraction précoce, entre répétition, transformation et travail de subjectivation.

∞ ∞ ∞ ∞

## CONCLUSION

*Toute effraction laisse une trace, mais aucune trace n'épuise la possibilité du devenir.*

Ce travail de recherche s'est attaché à comprendre la manière dont un abus sexuel extrafamilial vécu durant l'enfance imprime une marque durable dans la psychosexualité féminine, jusqu'à influencer le rapport au corps, les identifications sexuées, la vie fantasmatique et le choix d'objet d'amour. À travers l'étude approfondie des trajectoires de quatre femmes, inscrites dans des configurations subjectives singulières, il apparaît que le traumatisme ne produit jamais un effet uniforme, mais ouvre sur une constellation de devenirs possibles.

Il existe en effet autant de cheminements psychiques que de sujets confrontés à une transgression sexuelle précoce. Certaines femmes rencontrées manifestent une capacité, même partielle, de réorganisation interne, tandis que d'autres demeurent profondément bouleversées par l'effraction. Face à l'abus sexuel, chaque enfant, dans sa singularité psychique, réagit différemment, mobilisant des mécanismes de défense plus ou moins efficaces selon son organisation psychique, son environnement relationnel et les conditions de l'après-coup. Cette diversité des réponses subjectives montre que l'atteinte traumatique précoce ne saurait être pensée comme un opérateur structurant au sens strict et univoque, mais comme un organisateur traumatique central, dont les effets viennent infléchir, orienter et complexifier les processus psychiques selon les configurations subjectives, les défenses mobilisées et les conditions de l'après-coup. Elle affecte durablement le devenir du féminin, tout en laissant, dans certains cas, place à des voies de remaniement ou à un travail de reprise psychique.

L'un des enjeux majeurs mis en évidence par cette thèse concerne la temporalité de l'après-coup traumatique. Loin d'appartenir au seul passé, le traumatisme se réactive aux moments où le sexuel infantile est sollicité dans sa réorganisation : à la puberté, dans la rencontre amoureuse, dans l'accès à la conjugalité. Ces réactivations, parfois silencieuses, parfois massives, situent l'abus sexuel extrafamilial comme un noyau autour duquel se structurent des défenses, des représentations et des scénarisations diverses. Le travail du féminin ne peut dès lors être compris qu'en articulant l'effraction initiale à la manière dont chaque femme tente de s'approprier, de transformer ou de contourner la charge traumatique qui persiste dans son économie psychique.

Sur le plan clinique, cette recherche met en évidence que la rencontre avec l'altérité masculine se trouve profondément remaniée. L'autre n'est jamais uniquement un partenaire actuel : il devient le support des traces issues de la scène traumatique. L'espace conjugal fonctionne alors comme un lieu de résonance où la blessure peut se rejouer, donner lieu à des mouvements défensifs ou, dans certains cas, commencer à s'élaborer. La diversité des vécus observés confirme que le lien amoureux demeure indissociable de l'histoire traumatique qui l'a précédé. Toutefois, il peut parfois offrir les conditions minimales d'une transformation, lorsque les éléments de contenance, de reconnaissance et de stabilité relationnelle permettent l'amorce d'une re-saisie symbolisante.

D'un point de vue théorique, cette recherche contribue à approfondir la réflexion psychanalytique sur le féminin blessé et sur la symbolisation du sexuel infantile. Elle réaffirme la pertinence de penser la psychosexualité non comme une simple maturation développementale, mais comme un travail continu de liaison pulsionnelle entre corps, fantasme, altérité et représentations. Les récits et productions projectives des participantes montrent que la blessure peut engendrer un excès d'excitation difficilement métabolisable, une désorganisation du rapport au féminin ou une fixation défensive. Ils révèlent cependant que des fragments d'élaboration demeurent possibles, même lorsqu'ils restent fragiles, intermittents ou partiels. Ce constat invite à repenser les approches psychanalytiques – freudiennes et postfreudiennes – du traumatisme sexuel extrafamilial dans la construction du féminin, en intégrant plus explicitement les concepts d'effraction, de travail du négatif, d'après-coup et de re-saisie paradoxale.

Cette étude ouvre également plusieurs perspectives cliniques et théoriques. Elle rappelle l'importance d'un cadre thérapeutique capable d'accueillir l'effraction sans la réactualiser, et de soutenir les mouvements d'élaboration lorsqu'ils se présentent. Elle invite à poursuivre les recherches portant sur les devenir du féminin après un traumatisme précoce, notamment dans les expériences de maternité, les remaniements conjugaux, les séparations ou les reconfigurations familiales. Sur le plan théorique, elle suggère que les modèles psychanalytiques du féminin gagneraient à intégrer plus finement la dimension traumatique, non comme un simple accident du développement, mais comme un élément structural susceptible de façonner durablement le rapport au corps, au désir et à la différence des sexes.

En définitive, cette thèse met en lumière un point essentiel : si le traumatisme sexuel extrafamilial constitue une effraction majeure, il ne condamne pas le sujet à une immobilité psychique définitive. Entre sidération, défense et élaboration, un travail psychique demeure possible. Ce travail, parfois ténu mais toujours singulier, révèle que le féminin blessé n'est pas un féminin figé, mais un féminin en devenir, dont les voies d'ouverture restent à accompagner, à penser et à reconnaître.

Au-delà de ses apports théoriques et cliniques, cette recherche invite à entrevoir un horizon plus large : celui d'un féminin qui, malgré la blessure initiale, continue de chercher ses formes, ses appuis et ses voies d'invention. Elle suggère que, même lorsque l'effraction a laissé une empreinte profonde, le sujet n'est jamais entièrement dépossédé de sa capacité à se réécrire. Dans certains contextes relationnels, affectifs ou thérapeutiques, une autre scène peut advenir : une scène où il devient possible de reprendre souffle, de redonner contour à l'expérience, et de renouer avec un désir effracté mais non éteint.

Cette perspective appelle à une clinique attentive aux zones encore vivantes du psychisme, à ces fragments de mouvement qui affleurent parfois malgré le poids du traumatique. Elle invite également à une théorie du féminin qui ne se limite pas à la description de la blessure, mais qui s'attache à ses prolongements : les tentatives de réinvention, les déplacements silencieux, les émergences de subjectivation qui surgissent dans les interstices.

Ainsi, l'avenir du féminin après une effraction précoce ne se réduit pas à la répétition du passé. Il peut devenir un lieu de travail, de remaniement et, parfois, d'une forme de renaissance. C'est dans ce champ encore largement ouvert que s'inscrivent les prolongements possibles de cette recherche.

***Là où la blessure a fracturé le devenir, se dessine parfois – discrètement mais tenacement –  
la possibilité d'un recommencement.***

∞ ∞ ∞ ∞



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Aisenstein, M. (1999). Choix de textes. *Michel Fain* (p. 65-126). Presses Universitaires de France. <https://shs-cairn-info.gorgone.univ-toulouse.fr/michel-fain--9782130507628-page-65?lang=fr>.
- André, J. (2004). *Aux origines féminines de la sexualité*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.andre.2004.01>.
- André, J. (2013). *La sexualité masculine*. Presses Universitaires de France.
- André, J. (2016). *Naissances de la sexualité*. *Psychologie clinique et projective*, 22(1), 11–22. <https://doi.org/10.3917/pcp.022.0011>
- André, J. (2022). *La sexualité féminine*. Presses Universitaires de France.
- André, J. (2022). *La Sexualité masculine*. (2e éd.). Presses Universitaires de France.
- Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Dunod.
- Aparicio, S. (2008). Les signifiants freudiens de la féminité. *Champ lacanien*, (6), 147–156. <https://doi.org/10.3917/chla.006.0147>
- Arbisio, C. (2000). Pendant la période de latence. *Enfances & Psy*, (12), 81–88. <https://doi.org/10.3917/ep.012.0081>
- Assoun, P.-L. (2013). *Leçons psychanalytiques sur masculin et féminin* (3<sup>e</sup> éd.). Presses Universitaires de France.
- Azar, M., Kroll, T., & Bradbury-Jones, C. (2016). Lebanese women and sexuality : A qualitative inquiry. *Sexual & Reproductive HealthCare*, 8, 13–18. <https://doi.org/10.1016/j.srhc.2016.01.001>
- Azar, M., Bradbury-Jones, C., & Kroll, T. (2021). Middle-aged Lebanese women's interpretation of sexual difficulties: A qualitative inquiry. *BMC Women's Health*, 21(1), Article 203. <https://doi.org/10.1186/s12905-020-01132-0>



- Azoulay, C., Emmanuelli, M., & Corroyer, D. (2012). *Nouveau manuel de cotation des formes au Rorschach*. Dunod.
- Bardyn, C. (2016). Chapitre 30. Hésiode, Les Travaux et les Jours La justice. *Philosopher avec les oeuvres littéraires* (p. 243-249). Armand Colin. <https://shs.cairn.info/philosopher-avec-les-oeuvres-litteraires--9782200611866-page-243?lang=fr>.
- Barmo, L., & Mazoyer, A.-V. (2025). Vécu conjugal d'une femme victime d'abus sexuels extrafamiliaux dans l'enfance. *Dialogue*, 249(3), 147–164. <https://doi.org/10.3917/dia.249.0147>
- Barudy, J. (2007). Les abus sexuels extra- et intrafamiliaux. Dans *La douleur invisible de l'enfant* (pp. 161–182). Éditions érès. <https://www.cairn.info/la-douleur-invisible-de-l-enfant-9782865864720-page-161.htm>
- Baudin, M. (2008). Chapitre II. Le Rorschach. *Clinique projective : Rorschach et TAT* (p. 37-126). Hermann. <https://shs.cairn.info/clinique-projective--9782705665579-page-37?lang=fr>.
- Bayle, G. (1998). Trauma sexuel, blessure narcissique et carence narcissique : Pour introduire une métapsychologie des souffrances psychiques. Dans G. Bayle, *Épîtres aux insensés : Études sur les clivages* (pp. 77–90). Presses Universitaires de France.
- Bélanger, C., Cardin, C., Sabourin, S., Lussier, Y., & Wright, J. (2015). Analyse prospective de l'ajustement et des stratégies d'adaptation en situation dyadique. *Bulletin de psychologie*, 68(1, 535), 29–38. <https://doi.org/10.3917/bupsy.535.0029>
- Benslama, F. (1997). *La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam*. Flammarion.
- Benyamin, M. (2013). L'après-coup à l'adolescence. Dans M. Benyamin, *Le travail du préconscient à l'épreuve de l'adolescence : Approches psychanalytiques et psychosomatiques* (pp. 269–276). Presses Universitaires de France.

- Benzemma, S., & Durif-Varembont, J. (2020). Contribution des épreuves projectives à la clinique des victimes d'agression(s) sexuelle(s). *Psychologie clinique et projective*, (28), 105–126. <https://doi.org/10.3917/pcp.028.0105>
- Berthelot, N., Ensink, K., & Normandin, L. (2013). Échecs de mentalisation du trauma. *Carnet de notes sur les maltraitances infantiles*, 2(131), 9–15. <https://doi.org/10.3917/cnmi.131.0009>
- Bertrand, M., & Papageorgiou, M. (2010). Argument : Scène primitive. *Revue française de psychanalyse*, 74, 965–968. <https://doi.org/10.3917/rfp.744.0965>
- Bessoles, P. (2011). *Le viol du féminin : Trauma sexuel et figures de l'emprise*. Champ social. <https://doi.org/10.3917/chaso.besso.2011.01>
- Beuvelet, K., Vavassori, D., & Harrati, S. (2020). Le meurtre conjugal comme tentative d'appropriation subjective des expériences traumatiques familiales. *Dialogue*, 228, 141–160. <https://doi.org/10.3917/dia.228.0141>
- Bokanowski, T. (1993). Auto-érotisme et troubles de la sexualité. Dans A. Fine, A. Le Guen, & A. Oppenheimer. *Les troubles de la sexualité* (pp. 51–70). Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.finea.1993.01.0051>
- Bokanowski, T. (1997). Figures et destins du traumatisme de Claude Janin. *Revue française de psychanalyse*, 61, 1013–1018. <https://doi.org/10.3917/rfp.g1997.61n2.1013>
- Bokanowski, T. (2002). Traumatisme, traumatique, trauma. *Revue française de psychanalyse*, 66(3), 745–757. <https://doi.org/10.3917/rfp.663.0745>
- Bokanowski, T. (2005). Le concept de trauma chez S. Ferenczi. Dans F. Brette (Éd.), *Le traumatisme psychique : Organisation et désorganisation* (pp. 27–42). Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.pragi.2005.01.0027>
- Bouchard, A. (2022). *L'évolution du concept de féminin et l'accouchement chez Freud et ses successeurs*. In Césariennes sur demandes maternelles : Accouchement, inconscient et féminin (pp. 199–209). Toulouse : érès.

- Boutourlinsky, C., Gérardin, M., & Népomiastchy, M. (2002). Le trauma originaire et ses répercussions sur le lien du couple. *Dialogue*, 155, 49–67. <https://doi.org/10.3917/dia.155.0049>
- Braunschweig, D., & Fain, M. (1975). *La nuit, le jour : Essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*. Presses Universitaires de France.
- Brelet-Foulard, F., & Chabert, C. (2003). *Nouveau manuel du TAT : Approche psychanalytique*. Dunod.
- Bullens, Q. (2010). Les remparts de l'intime : Hypothèse sur les non-dits dans le processus de (méta-)révélation chez l'enfant victime d'abus sexuel. *La psychiatrie de l'enfant*, 53, 431–452. <https://doi.org/10.3917/psy.532.0431>
- Bullens, Q., & Duchâteau, C. (2010). Regard médiatisé sur la prise en charge des adultes ayant été victimes d'abus sexuel dans l'enfance : *Festen* de Thomas Vinterberg, une invitation à la réflexion. *Psychothérapies*, 30, 147–158. <https://doi.org/10.3917/psys.103.0147>
- Caillot, J. (2015). Œdipe et antœdipe. Dans J. Caillot, *Le meurtrier, l'incestuel et le traumatique* (pp. 51–58). Dunod.
- Calamote, É. (2014). *L'expérience traumatique : Clinique des violences sexuelles*. Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.calam.2014.01>
- Chabert, C. (2003). *Le féminin mélancolique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Chabert, C. (2012). Bibliographie. Dans *Le Rorschach en clinique adulte : Interprétation psychanalytique* (pp. 289–294). Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.chabe.2012.01.0289>
- Chabert, C. (2014). Les méthodes projectives en psychopathologie clinique : Développements, confirmations, contradictions. *Psychologie clinique et projective*, 20(1), 59–78. <https://doi.org/10.3917/pcp.020.0059>
- Chabert, C. (2016). L'enfant mort. *Revue française de psychosomatique*, 50(2), 89-102. <https://doi.org/10.3917/rfps.050.0089>.

- Chabert, C. (2019). Féminin pluriel : Hystérie, masochisme ou mélancolie ? *Revue française de psychanalyse*, 83(3), 811–823. <https://doi.org/10.3917/rfp.833.0811>
- Chabert, C., Louët, E., Azoulay, C., & Verdon, B. (2020). *Manuel du Rorschach et du TAT : Interprétation psychanalytique*. Dunod.
- Chagnon, J.-Y. (2005). Féminité entre latence et adolescence. *Adolescence*, 23(3), 557–573. <https://doi.org/10.3917/ado.053.0557>
- Chagnon, J. (2011). Identification à l'agresseur et identification projective à l'adolescence : À propos d'un cas. *Topique*, 115, 127–140. <https://doi.org/10.3917/top.115.0127>
- Chauvel, P. (2002). L'identification dans l'œuvre de Freud. Dans L. Danon-Boileau (Éd.), *Identifications* (pp. 25–45). Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.danon.2002.01.0025>
- Chasseguet-Smirgel, J. (2013). Freud et la féminité : Quelques taches aveugles sur le continent noir. Dans G. Cabrol, M. Emmanuelli, F. Nayrou, & H. Parat (Éds.), *La sexualité féminine* (pp. 53–74). Presses Universitaires de France.
- Ciccone, A., & Lhopital, M. (2019). L'identification projective : Définition, description. Dans A. Ciccone & M. Lhopital (Éds.), *Naissance à la vie psychique* (pp. 267–281). Dunod.
- Condamin, C. (2006). Corps démembré, corps supplicié, corps massacré : Le Rorschach chez les enfants et adolescents victimes d'agression. *Champ psychosomatique*, (41)(1), 129–142. <https://doi.org/10.3917/cpsy.041.0129>
- Condamin, C. (2009). Trauma, résilience et mémoire du corps : À propos d'un cas d'enfant sexuellement maltraité, approche projective et théorico-clinique. *Bulletin de psychologie*, (503)(5), 457–466. <https://doi.org/10.3917/bupsy.503.0457>
- Corcos, M. (2005). *Le corps insoumis : Psychopathologie des troubles des conduites alimentaires*. Dunod.

- Coscas-Williams, B. (2016). Souvenirs refoulés ou fausse mémoire ? L'amnésie traumatique dans les jurisprudences américaine et israélienne. *Les Cahiers de la justice*, 4(4), 649–669. <https://doi.org/10.3917/cdlj.1604.0649>
- Couchard, F. (1994). *Le fantasme de séduction dans la culture musulmane*. Presses Universitaires de France.
- Cournut, J. (1991). Mise en place conceptuelle du complexe de castration dans l'œuvre de Freud. Dans A. Le Guen, A. Oppenheimer, & R. Perron (Éds.), *Angoisse et complexe de castration* (pp. 51–72). Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.legue.1991.01.0051>
- Cournut-Janin, M. (1991). Phallique ou féminin. Dans A. Le Guen (Éd.), *Angoisse et complexe de castration* (pp. 93–100). Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.legue.1991.01.0093>
- Cournut-Janin, M. (1998). *Féminin et féminité*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.cour.1998.01>
- Cournut, J. (2001/2006). *Pourquoi les hommes ont peur des femmes ?* Presses Universitaires de France (coll. Quadrige).
- Cupa, D. (2008). *Image du père dans la culture contemporaine : Hommages à André Green*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.cupa.2008.01>
- Daccache, K. (2022). *Suis-moi je te fuis : La relation complexe entre les femmes libanaises et leur sexualité*. Institut du Genre en Géopolitique. <https://igg-geo.org/?p=8805>.
- Daligand, L. (2012). L'enfant abusé et sa parole annulée. *Champ psy*, 61, 93–107. <https://doi.org/10.3917/cpsy.061.0093>
- Daligand, L. (2016). Clinique et thérapie des femmes violées. Dans *Victimes et auteurs de violence sexuelle* (pp. 99–106). Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.couta.2016.04.0099>

- De Becker, E. (2020). La destinée de la jeune victime de maltraitance sexuelle. *Psychothérapies*, 40, 215–226. <https://doi.org/10.3917/psys.204.0215>
- De Becker, E. (2020). La destructivité liée à l’abus sexuel sur l’enfant. *La psychiatrie de l’enfant*, 63(1), 3–21. <https://doi.org/10.3917/psyse.631.0003>
- Deffieux, J.-P. (2011). *La prétendue frigidity*. Lacan-université. <https://www.lacan-universite.fr>
- De Neuter, P. (2007). Les paradoxes de l’amour. Dans P. De Neuter (Éd.), *Clinique du couple* (pp. 31–53). Éres. <https://doi.org/10.3917/eres.deneu.2007.01.0031>
- Denis, P. (2017). Le féminin héritier du complexe d’Œdipe. Dans *Œdipe médecin : Séparation, dépression, sublimation* (pp. 31–43). Presses Universitaires de France. <https://shs-cairn-info.gorgone.univ-toulouse.fr/oedipe-medecin--9782130797982-page-31?lang=fr>
- Den Kelder, R. O., Delahaije, J., Das, M., Meijer, A., Elzinga, B. M., & Overbeek, G. (2018). *Executive functions in trauma-exposed youth: A meta-analysis*. *European Journal of Psychotraumatology*, 9(1), 1450595. <https://doi.org/10.1080/20008198.2018.1450595>
- De Setton, L. (2018). La dynamique de la sexualité dans le couple. *Le Journal des psychologues*, 357, 18-20. <https://doi.org/10.3917/jdp.357.0018>
- Deutsch, H. (2010). De la satisfaction, du bonheur et de l'extase. *Revue française de psychanalyse*, 74(1), 39-49. <https://doi.org/10.3917/rfp.741.0039>
- Dolto, F. (1984). *Sexualité féminine*. Gallimard, coll. Folio essais.
- Duchet, C. (2012). Sándor Ferenczi, « Confusion de langue entre les adultes et l’enfant. Le langage de la tendresse et de la passion (1933) ». Dans J.-Y. Chagnon (Éd.), *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique* (pp. 55–63). Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.chagn.2012.02.0055>

- Duchet, C. (2018). *Cliniques du traumatisme : Du collectif au singulier, les trois temps du soin*. Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.duche.2018.01>
- Dufour, M. H., Nadeau, L., & Bertrand, K. (2000). Les facteurs de résilience chez les victimes d'abus sexuel : État de la question. *Child Abuse & Neglect*, 24(6), 781–797. <https://doi.org/10.7202/1082071ar>
- Dugravier, R., & Barbey-Mintz, A. (2015). Origines et concepts de la théorie de l'attachement. *Enfances & Psy*, 2(66), 14–22. <https://doi.org/10.3917/ep.066.0014>
- Eiguer, A. (1998). *Clinique psychanalytique du couple*. Dunod.
- Emde, R., Oppenheim, D., & Guédeney, A. (2002). La honte, la culpabilité et le drame œdipien : Considérations développementales à propos de la moralité et de la référence aux autres. *Devenir*, 14, 335–362. <https://doi.org/10.3917/dev.024.0335>
- Emmanuelli, M. (2016). Le processus d'adolescence : Perspective psychanalytique. Dans M. Emmanuelli (Éd.), *L'adolescence* (pp. 29–66). Presses Universitaires de France.
- Estellon, V. (2012). Dépendances sexuelles : Le zapping relationnel. *Le Carnet Psy*, 164(6), 54–57. <https://doi.org/10.3917/lcp.164.0054>
- Estellon, V. (2020). *Terreur d'aimer et d'être aimé : Psychopathologie du lien et de la vie amoureuse*. Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.estel.2020.01>
- Estellon, V. (2021). L'échec dans le lien amoureux. *Le Carnet Psy*, 247, 30–34. <https://doi.org/10.3917/lcp.247.0030>
- Ferenczi, S. (1982). Confusion de langues entre les adultes et l'enfant : Le langage de la tendresse et de la passion. Dans *Psychanalyse IV*. Payot.
- Finzi-Dottan, R., et al. (2004). Le couple : Sa formation, sa destruction et ce qu'il y a entre les deux. *Perspectives Psy*, 43(4), 310–317.
- Fisher, S., & Cleveland, S. E. (1958). *Body image and personality*. D. Van Nostrand Company.

- Fisher, S., & Cleveland, S. E. (1968). *Body image and personality* (2nd ed.). Dover Publications.
- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité* (Vol. 1, *La volonté de savoir*). Gallimard.
- Freud, A., & Berman, A. (2001). *Le Moi et les mécanismes de défense*. Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1900/1996). *L'interprétation des rêves* (Trad. fr.). Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1905/1991). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Gallimard.
- Freud, S. (1910/2010). *À propos d'un type particulier de choix d'objet chez l'homme*. Dans *La vie sexuelle* (pp. 23–43). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1912/2010). *Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse*. Dans *La vie sexuelle* (pp. 45–69). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1916/1992). *Introduction à la psychanalyse*. Payot.
- Freud, S. (1918/2010). *Le tabou de la virginité*. Dans *La vie sexuelle* (pp. 71–104). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1919/2019). *Un enfant est battu*. Payot.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Dans *Œuvres complètes de Freud / Psychanalyse* (Vol. XV, pp. 273–336). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1921/1991). *Psychologie collective et analyse du Moi*. Dans *Œuvres complètes de Freud / Psychanalyse* (Vol. XVI). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1923/1991). *Le Moi et le Ça*. Dans *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. 16 (1921–1923). Paris : Presses Universitaires de France.



- Freud, S. (1925/1992). *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*. Dans *Œuvres complètes. Psychanalyse* (Vol. 17, 1923–1925, pp. 113–124). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1926/1992). *Inhibition, symptôme et angoisse*. Dans *Œuvres complètes de Freud / Psychanalyse* (Vol. XVII, 1926–1930). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1933/2016). *La féminité*. Payot.
- Freud, S. (1937/1970). *Analyse terminée et analyse interminable*. *Revue française de psychanalyse*, 11(1). Collection Analectes.
- Freud, S. (1969). *La vie sexuelle*. Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1975). *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Payot.
- Freud, S. (1984). *Les nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Gallimard.
- Gabel, M. (2001). *L'enfant abusé sexuellement : Psychopathologie et traitements actuels des auteurs d'agression sexuelle*. Fédération Française de Psychiatrie.
- Garcia, V., & Smadja, É. (2011). Réflexions sur la sexualité conjugale. *Le Journal des psychologues*, 284, 34–36. <https://doi.org/10.3917/jdp.284.0034>
- Geissmann, C. (2004). Les destins de l'originaire. *Le Carnet Psy*, 94, 29–32. <https://doi.org/10.3917/lcp.094.0029>
- Genet, C., & Wallon, E. (2019). Une présentation de la théorie de l'attachement. Dans *Psychothérapie de l'attachement* (pp. 1–26). Dunod. <https://www.cairn.info/psychotherapie-de-l-attachement--9782100811120-page-1.htm>
- Gérard, C. (2014). Conséquences d'un abus sexuel vécu dans l'enfance sur la vie conjugale des victimes à l'âge adulte. *Carnet de notes sur les maltraitances infantiles*, 1(3), 42–48. <https://doi.org/10.3917/cnmi.132.0042>
- Godbout, N., Runtz, M., MacIntosh, H., & Briere, J. (2013). Traumas interpersonnels vécus en enfance et relations de couple. *Cahiers de la Recherche / Science & Practice*, 3(2), 14–17.

- Godbout, N., Sabourin, S., & Lussier, Y. (2007). La relation entre l'abus sexuel subi durant l'enfance et la satisfaction conjugale. *Canadian Journal of Behavioural Science*, 39(1), pp. 6 - 59. <https://doi.org/10.1037/cjbs2007004>.
- Godfrind, J. (2001). Pour introduire l'identité au féminin. Dans J. Godfrind, *Comment la féminité vient aux femmes* (pp. 13–35). Presses Universitaires de France.
- Golse, B. (1990). Intériorisation des images parentales et structuration précoce de l'enfant. Dans B. Golse, *Insister-Exister : De l'être à la personne* (pp. 83–94). Presses Universitaires de France.
- Greco, L., & Kunert, S. (2013). Genre, langage et sexualité. *Communication & langages*, 177(3), 125–134. <https://doi.org/10.3917/comla.177.0125>
- Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Les Éditions de Minuit.
- Grihom, M.-J., Metz, C., & Thevenot, A. (2022). Femmes dans un lien conjugal violent : Passivité-détresse dans les liens premiers et entraves de la subjectivation. *Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental*, 25(3), 619–642. <https://doi.org/10.1590/1415-4714.2022v25n3p619.7>
- Guiter, B. (2004). Trauma originaire et répétition : le rite sacré. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 42, 173-184. <https://doi.org/10.3917/rppg.042.0173>
- Gutton, P. (2013). Le pubertaire en ses origines. Dans *Le pubertaire* (chap. 1, pp. 15–54). Paris : Presses Universitaires de France.
- Hailes, H. P., Yu, R., Danese, A., & Fazel, S. (2019). Long-term outcomes of childhood sexual abuse : An umbrella review. *The Lancet Psychiatry*, 6(10), 830-839.
- Hamm, C., & Attigui, P. (2018). Du traumatisme au refus du féminin : Aléas du trajet de féminisation dans la clinique actuelle. *L'Information psychiatrique*, 94, 265–270. <https://doi.org/10.1684/ipe.2018.1788>

- Harrati, S., & Vavassori, D. (2018). « *Je ne suis pas mon père* » : À propos d'une femme auteure de violence sexuelle et de la résonance du trauma. *Bulletin de psychologie*, 71(4), 759–770. <https://doi.org/10.3917/bupsy.556.0759>
- Harris, H. R., Wieser, F., Vitonis, A. F., Rich-Edwards, J., Boynton-Jarrett, R., & Missmer, S. A. (2018). *Early life abuse and risk of endometriosis*. *Human Reproduction*, 33(9), 1657-1668. <https://doi.org/10.1093/humrep/dey248>
- Hayez, J., & De Becker, E. (1999). *L'enfant victime d'abus sexuel et sa famille : Évaluation et traitement*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.hayez.1999.01>
- Hébert, M. (2011). Les profils et l'évaluation des enfants victimes d'agression sexuelle. Dans M. Hébert, M. Cyr, & M. Tourigny (Éds.), *L'agression sexuelle envers les enfants* (Vol. 1, pp. 149–204). Presses de l'Université du Québec.
- Houzel, D. (2010). L'enveloppe psychique en pratique. Dans *Le concept d'enveloppe psychique* (pp. 131–149). In Press. <https://shs.cairn.info/le-concept-d-enveloppe-psychique--9782848351858-page-131?lang=fr>
- Irigaray, L. (1974). Psychanalyse et sexualité féminine. *Les Cahiers du GRIF*, (3), 51–65. <https://doi.org/10.3406/grif.1974.919>
- Jamet, P. (2006). Projection et introjection : Une (a)symétrie. Dans P. Jamet, *Le nœud de l'inconscient : Nouer la clinique* (pp. 105–127). Érès.
- Janin, C. (1985). Le chaud et le froid : Les logiques du traumatisme et leur gestion dans la cure psychanalytique. *Revue française de psychanalyse*, 49(2), 667–677.
- Janin, C. (2005). Au cœur de la théorie psychanalytique : Le traumatisme. Dans F. Brette, M. Emmanuelli, & G. Pragier (Éds.), *Le traumatisme psychique : Organisation et désorganisation* (pp. 43–55). Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.pragi.2005.01.0043>
- Janin, C. (2016). Traumatisme chaud et traumatisme froid. Dans L. Danon-Boileau (Éd.), *Des psychanalystes en séance : Glossaire clinique de psychanalyse contemporaine* (pp. 299–302). Gallimard. <https://doi.org/10.3917/gall.tamet.2016.01.0299>

- Jaquet, C. (2001). Le corps sexué. Dans C. Jaquet, *Le corps* (pp. 275–324). Presses Universitaires de France.
- Jacquot, M., Thévenot, A., Chevalérias, M., & Metz, C. (2018). Violences conjugales : L'énigme du lien aux racines de l'infantile. *Topique*, 143, 99–110. <https://doi.org/10.3917/top.143.0099>
- Job, A. (2009). L'amour : Donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. Dans *Koltès : La rhétorique vive* (pp. 87–110). Hermann.
- Josse, E. (2019). L'événement potentiellement traumatisant. Dans *Le traumatisme psychique chez l'adulte* (pp. 31–51). De Boeck Supérieur. <https://www.cairn.info/le-traumatisme-psychique--9782807307834-page-19.htm>
- Joubert, C. (2003). Les fonctionnements régressifs du lien de couple, ou du collage à la rupture. *Dialogue*, 161(3), 105–117. <https://doi.org/10.3917/dia.161.0105>
- Kahr, B. (2009). Psychanalyse et sexualité. *Dialogue*, 183(1), 11–24. <https://doi.org/10.3917/dia.183.0011>
- Kaswin-Bonnefond, D. (2013). *Un siècle de controverses sur la sexualité féminine*. In J. Chasseguet-Smirgel (dir.), *La sexualité féminine* (pp. 15–52). Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Khair-Badawi, M. (1986). *Le désir amputé : Vécu sexuel de femmes libanaises*. L'Harmattan.
- Khoury, M. (2022). Jamais deux sans trois : Le manque de l'objet et ses enjeux. *Le Coq-héron*, 249, 109-117. <https://doi.org/10.3917/cohe.249.0109>.
- Klein, M. (1932/1959). La relation mère-enfant. Dans *La psychanalyse des enfants*. Presses Universitaires de France.
- Kohon, G. (2011). Identification primaire et imago maternelle. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 23, 11-27. <https://doi.org/10.3917/lcpp.023.0011>

- Krauss, F. (2005). Violence du trauma sexuel, souffrance de la victime. *Imaginaire et inconscient*, 1(15), 171–188. <https://doi.org/10.3917/imin.015.0171>
- Lacan, J. (1938). *Les complexes familiaux* (article rédigé à la demande d’Henri Wallon). Dans *Encyclopédie française* (tome VIII).
- Lacan, J. (1984). *Les complexes familiaux*. Navarin.
- Lacan, J. (2011). La relation d’objet et les structures freudiennes : Compte rendu de J.-B. Pontalis, agréé par le Dr Lacan. *Bulletin de psychologie*, 516, 503–518. <https://doi.org/10.3917/bupsy.516.0503>
- Lafontaine, M.-F., & Lussier, Y. (2003). Structure bidimensionnelle de l’attachement amoureux : Anxiété face à l’abandon et évitement de l’intimité. *Revue canadienne des sciences du comportement*, 35(1), 56–60. <https://doi.org/10.1037/h0087187>
- Lanouzière, J. (2019). Mélancolie, sexe et féminité. Dans C. Chabert (Éd.), *Narcissisme et dépression : Traité de psychopathologie de l’adulte* (pp. 271–349). Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.chabe.2019.03.0271>
- La Sagna, P. (2014). Les malentendus du trauma. *La Cause du Désir*, 86, 40–50. <https://doi.org/10.3917/lcdd.086.0040>
- Lalor, K., & McElvaney, R. (2015). Présentation de la nature et de l’ampleur de l’abus sexuel en Europe. Dans *La protection des enfants contre la violence sexuelle : Une approche globale*. Conseil de l’Europe. <https://doi.org/10.7202/1040028ar>
- Laplanche J. (1987), *Nouveaux Fondements pour la psychanalyse*, Paris, Puf.
- Laplanche, J. (1999), *Entre séduction et inspiration : l’homme*, Paris, Puf.
- Laplanche, J. (2003a). Trois acceptions du mot « inconscient » dans le cadre de la théorie de la séduction généralisée. Dans J. Laplanche, *Sexual : La sexualité élargie au sens freudien* (pp. 195–214). Presses Universitaires de France.

- Laplanche, J. (2003b). Inceste, violence et séduction. *Le Journal des psychologues*, (207), 19–49.
- Laufer, L. (2010). La fabrique du corps sexué. *Recherches en psychanalyse*, 10, 231-241. <https://doi.org/10.3917/rep.010.0231>
- Lehmann, J. (2007). Développements de la clinique de Winnicott : Avatars des régressions et masochisme féminin. *Érès*. <https://doi.org/10.3917/eres.lehma.2007.02>
- Lepastier, S. (2012). L'inhibition psychosexuelle. *Revue française de psychanalyse*. 76(1), 75-89. <https://doi.org/10.3917/rfp.761.0075>.
- Lévy, R. (2008). Qu'entend-on par sexualité infantile ? Dans R. Lévy, *L'infantile en psychanalyse : La construction du symptôme chez l'enfant* (pp. 37–46). *Érès*.
- Lima Fonseca, F. (2019). Considérations à propos de la haine et de l'agressivité dans les relations parents-enfants à partir d'une demande de psychothérapie. *Cahiers de l'enfance et de l'adolescence*, 1, 165–176. <https://doi.org/10.3917/cead.001.0165>
- Lippe, D. (2016). La complexité des sexes : Construire son identité sexuée ? *Enfances & Psy*, 69, 27–37. <https://doi.org/10.3917/ep.069.0027>
- Lopez, G. (1997). *Les violences sexuelles sur les enfants*. Dunod. <https://www.cairn.info/enfants-violes-et-violentes--9782100587988-page-1.htm>
- Lucas, G. (2006). Relation d'objet et psychanalyse de l'enfant. *Revue française de psychanalyse*, 70, 1435–1473. <https://doi.org/10.3917/rfp.705.1435>
- Luquet-Parat, C. (2020). *L'organisation œdipienne du stade génital : L'un, l'autre et l'autre-semblable* (extraits choisis et commentés par C. Smadja). *Revue française de psychanalyse*, 84(5), 1279–1294. <https://doi.org/10.3917/rfp.845.1279>
- Martens, F. (2012). D'où vient la réalité psychique ? *Champ psy*, 61, 137–147. <https://doi.org/10.3917/cpsy.061.0137>

- Marty, F. (2010). *Adolescence et émotion, une affaire de corps*. *Enfances & Psy*, 49(4), 40–52. <https://doi.org/10.3917/ep.049.0040>
- Mazoyer, A., & Roques, M. (2014). Mobilisation des processus psychiques chez des enfants victimes d'agression sexuelle : Contributions du Rorschach à la clinique du trauma. *Bulletin de psychologie*, 532, 331–348. <https://doi.org/10.3917/bupsy.532.0331>
- Mazoyer, A.-V. (2016). Quels réaménagements psychiques après une confrontation à un acte sexuel violent ? Contributions des épreuves projectives à l'étude du fonctionnement psychique des victimes d'agressions sexuelles. Dans M. Roques & C. Hurvy (Éds.), *Épreuves projectives et recherche en psychologie clinique* (pp. 297–317). In Press. <https://doi.org/10.3917/pres.roque.2016.01.0297>
- Mazoyer, A.-V., Estellon, V., & Roques, M. (2020). Sexualité limite et processus mélancolique. *Revue française de psychanalyse*, 84(4), 1021–1031. <https://doi.org/10.3917/rfp.844.1021>
- Mazoyer, A.-V., Camps, F.-D., & Chauvin, V. (2020). Que peut nous apprendre la méthodologie projective sur l'élaboration du féminin chez une adolescente harcelée ? Réflexions thérapeutiques. *Bulletin de psychologie*, 569(5), 245–254. <https://doi.org/10.3917/bupsy.569.0245>
- Metz, C., & Thévenot, A. (2015). Le lien mère-enfant à l'épreuve des violences conjugales. *Cliniques méditerranéennes*, 92, 173–188. <https://doi.org/10.3917/cm.092.0173>
- Metz, C., & Thévenot, A. (2021). *Femmes et violences conjugales : Versant sociétal, versant singulier*. Hermann.
- Miller, J. (2005). Lecture critique des « complexes familiaux » de Jacques Lacan. *La Cause freudienne*, 60, 31–51. <https://doi.org/10.3917/lcdd.060.0031>
- Missonnier, S. (2012). Mélanie Klein, « Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs » (1934) et « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes » (1946). Dans J.-Y. Chagnon (Éd.), *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique* (pp. 169–177). Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.chagn.2012.02.0169>

- Mottaz, A., & Pyz, A. (2012). Attachement. Dans *Les concepts en sciences infirmières* (pp. 79–81). Association de recherche en soins infirmiers. <https://doi.org/10.3917/arsi.forma.2012.01.0079>
- Natter, L. (2018). Blessures d’amour : Guérir en couple. *Imaginaire & Inconscient*, 42, 21–31. <https://doi.org/10.3917/imin.042.0021>
- Navalta, C. P., Polcari, A., Webster, D. M., Boghossian, A., & Teicher, M. H. (2006). *Effects of childhood sexual abuse on neuropsychological functioning in college women*. *Journal of Neuropsychiatry and Clinical Neurosciences*, 18(1), 45–53. <https://doi.org/10.1176/jnp.18.1.45>
- Ogliastri, D. (2013). L’adolescent victime d’abus sexuel. Dans *Les adolescents noirs en France : Des jeunes en quête d’identité* (pp. 135–160). Karthala. <https://shs.cairn.info/les-adolescents-noirs-en-france--9782811110413-page-135?lang=fr>
- Organisation mondiale de la Santé. (1999). *Report of the consultation on child abuse prevention* (29–31 March). WHO. <https://apps.who.int/iris/handle/10665/65900>
- Ouvry, O. (2004). Freud : Théoricien du pubertaire ? *Cliniques méditerranéennes*, (70), 241–252. <https://doi.org/10.3917/cm.070.0241>
- Paquette, M., Terradas, M., Chazan, S., Lepage-Voyer, C., & Guillemette, R. (2019). Les représentations d’attachement, les relations d’objet et le jeu des enfants victimes de mauvais traitements. *Bulletin de psychologie*, 561, 163–179. <https://doi.org/10.3917/bupsy.561.0163>
- Paras, M. L., Murad, M. H., Chen, L. P., Goranson, E. N., Sattler, A. L., Colbenson, K. M., Elamin, M. B., Seime, R. J., Prokop, L. J. & Zirakzadeh, A. (2009). *Sexual abuse and lifetime diagnosis of somatic disorders: A systematic review and meta-analysis*. *JAMA*, 302(5), 550–561. <https://doi.org/10.1001/jama.2009.1091>
- Pedinielli, J., & Mariage, A. (2015). La psychanalyse : Du sexuel au narcissique. Dans J. Pedinielli & A. Mariage (Éds.), *Psychopathologie du traumatisme* (pp. 63–83). Armand Colin.



- Pheulpin, M.-C., Baudin, M. et Bruguière, P. (2017). *Clinique des états du corps : Approche psychanalytique et projective*. Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.pheul.2017.01>.
- Pickmann, C. (2003). La rencontre traumatique du sexuel. *Figures de la psychanalyse*, (8), 41–49. <https://doi.org/10.3917/fp.008.0041>
- Poupart, F., & Pirlot, G. (2014). Réceptivité et féminin dans les deux sexes. *Revue française de psychanalyse*, 78, 1120–1135. <https://doi.org/10.3917/rfp.784.1120>
- Quentel, J. (2012). L'enfant et la sexualité. *Champ psy*, 61, 123–136. <https://doi.org/10.3917/cpsy.061.0123>
- Quinodoz, D. (2003). La honte d'une féminité définie par la négative : Plutôt deux fois qu'une. *Revue française de psychanalyse*, 67(5), 1841–1848. <https://doi.org/10.3917/rfp.675.1841>
- Quinodoz, J. (2004). *Lire Freud : Découverte chronologique de l'œuvre de Freud*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.quinj.2004.01>
- Quinodoz, J. (2019). L'angoisse de perdre la personne aimée, désirée. Dans J.-M. Quinodoz (Éd.), *Sigmund Freud* (pp. 100–106). Presses Universitaires de France.
- Rausch de Trautenberg, N., et al. (1990). Modalités d'analyse de la dynamique affective au Rorschach : Grille d'analyse de la dynamique affective. *Revue de psychologie appliquée*, 40(2), 245–258.
- Ravit, M. (2012). René Roussillon, « Traumatisme primaire, clivage et liaison primaires non symboliques » (1999). Dans J.-Y. Chagnon (Éd.), *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique* (pp. 147–155). Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.chagn.2012.02.0147>
- Regazzoni Goretti, G. (2008). L'identification projective : Une investigation théorique du concept à partir de « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes ». *L'Année psychanalytique internationale*, 2008, 57–76. <https://doi.org/10.3917/lapsy.081.0057>

- Renoton-Lépine, C. (2012). Traumatismes. Dans C. Renoton-Lépine, *La construction identitaire des adolescentes face au genre* (pp. 143–166). L'Harmattan.
- Rioux, A. (2013). Imagos parentales et idéaux des enseignants. *Connexions*, 99, 141–152. <https://doi.org/10.3917/cnx.099.0141>
- Robert-Ouvray, S. (2012). Influence des projections parentales sur le développement sexuel de l'enfant. *Champ psy*, 61, 77–91. <https://doi.org/10.3917/cpsy.061.0077>
- Roques, M., & Mazoyer, A.-V. (2018). Violences sexuelles infantiles : Quelle(s) évolution(s) de la latence à l'adolescence ? *Bulletin de psychologie*, 557(5), 855–867. <https://doi.org/10.3917/bupsy.557.0855>
- Roussillon, R. (2009). La conversation primitive et son devenir. Dans R. Roussillon, *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité* (pp. 63–82). Dunod. <https://www.cairn.info/le-transitionnel-le-sexuel-et-la-reflexivite--9782100523085-page-63.htm>
- Roussillon, R. (2011). Sexualité, sexuel, sexualisation. *Revue française de psychanalyse*, 75, 825-828. <https://doi.org/10.3917/rfp.753.0825>
- Roussillon, R. (2013). La séduction première et ses abus. *Le Carnet PSY*, 174, 37-41. <https://doi.org/10.3917/lcp.174.0037>
- Roux, A. (2011). Se défaire de l'identification narcissique. *Revue française de psychanalyse*, 75, 419–431. <https://doi.org/10.3917/rfp.752.0419>
- Sanahuja, A., & Belot, R. A. (2013). Défaillance de la relation d'objet primaire et altération de l'enveloppe psychique chez l'adolescente obèse. *L'Évolution psychiatrique*, 78(4), 653–667.
- Sanchez, C., Mazoyer, A.-V., & Harrati, S. (2014). Contribution des épreuves projectives à la compréhension du vécu psychique de l'inceste chez une femme. *Perspectives Psy*, 53(2), 138–149. <https://doi.org/10.1051/ppsy/2014532138>
- Sánchez-Caja, P. (2020). Neuropsychological effects of childhood sexual abuse: A review of the literature. *UCJC Social Sciences Journal*, 10(3), 21–39.

- Sanci, L., Coffey, C., Olsson, C., Reid, S., Carlin, J. B., & Patton, G. (2008). *Childhood sexual abuse and eating disorders in females: Findings from the Victorian Adolescent Health Cohort Study*. \_Archives of Pediatrics & Adolescent Medicine, 162\_(3), 261-267. <https://doi.org/10.1001/archpediatrics.2007.58>
- Sauret, M. (2014). Clinique de l'amour. Dans M. Sauret & P. Bruno (Éds.), *Du divin au divan : Recherches en psychanalyse* (pp. 430–442). Érès.
- Sauret, M. (2014). Les expériences de l'amour. Dans M. Sauret & P. Bruno (Éds.), *Du divin au divan : Recherches en psychanalyse* (pp. 450–460). Érès.
- Scotto di Vettimo, D. (2007). Honte et trauma. Dans *Vivre et survivre dans la honte : Aspects cliniques, psychopathologiques et théoriques* (pp. 155–164). Presses universitaires de Grenoble.
- Schaeffer, J. (2005). Quelle indifférence des sexes ? Dans J. André (Éd.), *Les sexes indifférents* (pp. 93–119). Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.andre.2005.01.0093>
- Schaeffer, J. (2008). Épître au lecteur. L'énigme du « refus du féminin ». Dans J. Schaeffer, *Le refus du féminin : La Sphinge et son âme en peine* (pp. 19–33). Presses Universitaires de France.
- Schaeffer, J. (2008). La belle au bois dormant, comment le féminin vient aux filles. Dans J. Schaeffer, *Le refus du féminin : La Sphinge et son âme en peine* (pp. 161–178). Presses Universitaires de France.
- Schaeffer, J. (2008). La différence des sexes. Dans J. Schaeffer, *Le refus du féminin : La Sphinge et son âme en peine* (pp. 54–79). Presses Universitaires de France.
- Schaeffer, J. (2008). L'amant de jouissance. Dans J. Schaeffer, *Le refus du féminin : La Sphinge et son âme en peine* (pp. 80–104). Presses Universitaires de France.
- Schaeffer, J. (2011). Le maternel et le féminin. Dans M. Dugnat (Éd.), *Féminin, masculin, bébé* (pp. 165–177). Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.dugna.2011.01.0165>

- Schaeffer, J. (2012). Le tabou de la frigidité : Le silence des alcôves. *Revue française de psychanalyse*, 76, 129–144.
- Schaeffer, J. (2013). Désir à deux. Encore faut-il qu'on soit deux ! Le risque de l'autre. *Le Carnet Psy*, 173, 59–61. <https://doi.org/10.3917/lcp.173.0059>
- Schaeffer, J. (2013). *Le refus du féminin*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.schae.2013.01>
- Schaeffer, J. (2013). Le risque de la perte : Angoisses et dépression au féminin. Dans G. Cabrol, M. Emmanuelli, F. Nayrou, & H. Parat (Éds.), *La sexualité féminine* (pp. 109–128). Presses Universitaires de France.
- Schaeffer, J. (2014). Hystérie : Le risque du féminin. *Figures de la psychanalyse*, (27), 55–67.
- Schaeffer, J. (2016). Au-delà du phallique : Le féminin. *Le Coq-héron*, 226, 85–96. <https://doi.org/10.3917/cohe.226.0085>
- Schaeffer, J. (2022). L'Autre et l'Objet. Dans *Le féminin : Un sexe autre* (pp. 15–21). In Press. <https://shs.cairn.info/le-feminin--9782848357966-page-15?lang=fr>
- Schaeffer, J. (2023). D'un « refus du féminin » adolescent à une demande de transidentité ? *Nouvelle Revue de l'Enfance et de l'Adolescence*, 9(2), 57–70. <https://doi.org/10.3917/nrea.009.0057>
- Schafer-Mutarabayire, A. (2009). Souffrances identitaires narcissiques : Ou le Self dans tous ses états. *Cahiers de Gestalt-thérapie*, 24, 195–218. <https://doi.org/10.3917/cges.024.0195>
- Shentoub, V., et al. (1990). *Manuel d'utilisation du T.A.T. : Approche psychanalytique*. Dunod.
- Sieca, P. (2002). L'amour sous le signe du paradoxe : Lien amoureux et maltraitance. *Le Divan familial*, 8, 159–184. <https://doi.org/10.3917/difa.008.0159>
- Smadja, É., & Garcia, V. (2011). Introduction à une approche psychanalytique du couple. *Le Journal des psychologues*, 284, 24–29. <https://doi.org/10.3917/jdp.284.0024>

- Smadja, É. (2011). Esquisse d'une histoire « naturelle » du couple. Dans *Le couple et son histoire* (pp. 123–212). Presses Universitaires de France. <https://shs-cairn-info.gorgone.univ-toulouse.fr/le-couple-et-son-histoire--9782130578321-page-123?lang=fr>
- Smadja, É. (2011). Quelques repères historiques ou la construction d'un objet de connaissance et de traitement psychanalytiques. Dans É. Smadja, *Le couple et son histoire* (pp. 39–85). Presses Universitaires de France.
- Smadja, É. (2011). La notion de travail de couple. Dans É. Smadja, *Le couple et son histoire* (pp. 213–240). Presses Universitaires de France.
- Smadja, É. (2024). Le travail de couple au niveau intersubjectif : Constitution d'une névrose inter-transférentielle. In *Travail de couple, travail avec les couples* (pp. 63–87). In Press.
- Smolak, D. & Brunet, L. (2017). Interprétations psychanalytiques du traumatisme : une synthèse théorico-clinique. *Revue québécoise de psychologie*, 38(3), 99–124. <https://doi.org/10.7202/1041840ar>.
- Stevens, Y., & Denis, C. (2009). Enfant, parent, professionnel : Les vécus transversaux dans les situations d'abus sexuels. *Le Journal des psychologues*, 264(1), 65. <https://doi.org/10.3917/jdp.264.0065>
- Stockman, D., Uzieblo, K., Fomenko, E., Littleton, H., Keygnaert, I., Lemmens, G., & Verhofstadt, L. (2024). Psychological distress and relational intimacy following sexual violence: A longitudinal study. *Psychologica Belgica*, 64(1), 185–200. <https://doi.org/10.5334/pb.1240>
- Tapia, C., & Smadja, É. (2024). Vie conjugale et travail de couple. *Le Journal des psychologues*, 413(6), 53–59. <https://doi.org/10.3917/jdp.413.0053>
- Tereno, S., Soares, I., Martins, E., Sampaio, D., & Carlson, E. (2007). La théorie de l'attachement : Son importance dans un contexte pédiatrique. *Devenir*, 19(2), 151–188. <https://doi.org/10.3917/dev.072.0151>

- Thévenot, A. (2020). « Je suis dans un conflit mais auquel je ne participe pas quelque part » : Une vérité subjective à entendre. Dans L. Bodiou (Éd.), *Les violences en famille : Histoire et actualités* (pp. 307–321). Hermann.
- Tovmassian, L. T. (2020). Entre l'intromission de l'effraction traumatique et l'effondrement de l'environnement, la tendresse de l'implantation pour restaurer le narcissisme et retrouver le fil du sexual. Dans H. Tessier (Éd.), *Narcissisme et « sexual » dans l'œuvre de Jean Laplanche* (pp. 351–373). Presses Universitaires de France.  
<https://doi.org/10.3917/puf.dejou.2020.01.0351>
- Torrisi, R., Dessarzin, C., Halfon, O., & Pierrehumbert, B. (2010). Abus sexuel survenu dans l'enfance et troubles dissociatifs : Le rôle médiateur de l'attachement. *Enfance*, 4(4), 433–442.  
<https://doi.org/10.3917/enfl.104.0433>
- Trickett, P. K., Noll, J. G., & Putnam, F. W. (2011). The impact of sexual abuse on female development: Lessons from a multigenerational, longitudinal research study. *Development and Psychopathology*, 23(2), 453–476.
- Usta, J., et al. (2010). Child sexual abuse in Lebanon during war and peace: Prevalence, risk factors and consequences. *Child: Care, Health and Development*, 36(3), 361–368.
- Vaillancourt-Morel, M., Godbout, N., Sabourin, S., Péloquin, K., & Wright, J. (2014). Les séquelles conjugales d'une agression sexuelle vécue à l'enfance ou à l'adolescence. *Carnet de notes sur les maltraitances infantiles*, 1(3), 21–41. <https://doi.org/10.3917/cnmi.132.0021>
- Vasconcellos-Bernstein, D. (2012). Identité sexuelle : Les angoisses spécifiques à la masculinité et à la féminité. *L'Information psychiatrique*, 88, 727–734.  
<https://doi.org/10.1684/ipe.2012.0979>
- Vinterberg, F., Bullens, Q., & Duchâteau, C. (2010). Regard médiatisé sur la prise en charge des adultes ayant été victimes d'abus sexuel dans l'enfance. *Psychothérapies*, 30(3), 147–158.  
<https://doi.org/10.3917/psys.103.0147>

- Widlöcher, D. (2005). Narcissisme et identification. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 11, 77-89. <https://doi.org/10.3917/lcpp.011.0077>.
- World Health Organization. (2014). *Global status report on violence prevention*. World Health Organization. <https://apps.who.int/iris/handle/10665/145086>.
- Zaccour, S., & Lessard, M. (2021). La culture du viol dans le discours juridique : Soigner ses mots pour combattre les violences sexuelles. *Canadian Journal of Women and the Law*, 33(2), 175–205. <https://doi.org/10.3138/cjwl.33.2.03>
- Zenoni, A. (2017). *Le corps de l'être parlant : De l'évolutionnisme à la psychanalyse*. Presses universitaires de Rennes.

∞ ∞ ∞ ∞

## ANNEXES

### Annexe I : Questionnaire socio-démographique

**Consigne** : Vous êtes priée de remplir ce questionnaire avec vos informations personnelles.

**1. Âge** : ..... / ans

**2. État civil** :

- ☐ Mariée
- ☐ Divorcée
- ☐ Veuve
- ☐ Célibataire

**3. Lieu de résidence** : .....

**4. Nationalité** : .....

Avez-vous une deuxième nationalité ?

- ☐ Non
- ☐ Oui, laquelle .....

**5. Niveau d'éducation** :

- ☐ Primaire
- ☐ Secondaire
- ☐ Universitaire

**6. Profession** :

- ☐ Employée – précisez la profession :
- ☐ Au chômage
- ☐ Femme au foyer
- ☐ Atteinte de handicap, incapable de travailler

**7. Depuis combien de temps êtes-vous mariée ?**

- ☐ Moins que 6 mois



- ☐ Entre 6 mois et 1 an
- ☐ Entre 1 an et 5 ans
- ☐ Entre 5 ans et 10 ans
- ☐ Plus que 10 ans

**8. Avez-vous des enfants ?**

- ☐ Oui. Préciser le nombre d'enfants : .....
- ☐ Non

**9. Avez-vous déjà bénéficié d'une prise en charge psychiatrique ?**

- ☐ Oui
- ☐ Non

**Si oui, se poursuit-elle jusqu'à présent ?**

- ☐ Oui
- ☐ Non

**10. Avez-vous déjà bénéficié d'un suivi psychothérapeutique / psychanalytique ?**

- ☐ Oui. Durée : ....
- ☐ Non

**Si oui, se poursuit-il jusqu'à présent ?**

- ☐ Oui
- ☐ Non

**11. Avez-vous été victime d'un abus sexuel extrafamilial pendant votre enfance ?**

- ☐ Oui
- ☐ Non

**12. Si oui, souhaiteriez-vous participer à la deuxième étape de la recherche, qui consiste à prendre part à des rencontres en face à face dans le cadre d'entretiens pour discuter davantage ?**

- ☐ Oui, numéro de téléphone : ..... ☐ Non

## **Annexe II : Grille d'entretien**

- Premier entretien non-directif qui cible la question de la femme et du féminin :

*Pouvez-vous me parler de la fille, de l'adolescente que vous avez été et de la femme que vous êtes maintenant ?*

- Deuxième entretien non-directif qui concerne la représentation de la femme de son conjoint voire de l'autre amoureux, de l'objet couple et son choix d'objet d'amour masculin :

*Comment décrivez-vous vos représentations du couple et du partenaire ? Quelles sont vos perceptions de votre relation conjugale ?*

- Troisième entretien non-directif qui cible la problématique de l'abus sexuel :

*Serait-il possible pour vous de revenir sur le(les) abus sexuel(s) que vous avez vécu(s) ?*

∞ ∞ ∞ ∞



**Titre :** Approche psychanalytique de la psychosexualité féminine et du choix d'objet d'amour masculin de femmes victimes d'un abus sexuel infantile extrafamilial

**Mots clés :** Approche psychanalytique, Psychosexualité féminine, Choix d'objet d'amour masculin, Femmes victimes, Abus sexuel infantile extrafamilial

**Résumé :** Cette thèse s'inscrit dans une perspective psychanalytique visant à explorer l'influence d'un abus sexuel extrafamilial survenu durant l'enfance sur la construction de la psychosexualité féminine et sur les modalités du choix d'objet amoureux à l'âge adulte. Si la psychanalyse a largement interrogé la sexualité féminine et les transformations du sexuel infantile, les effets spécifiques d'une effraction sexuelle extrafamiliale sur l'élaboration du féminin demeurent encore insuffisamment étudiés. Cette recherche propose d'examiner comment une telle expérience traumatique peut perturber les processus de symbolisation du féminin, affecter le rapport au corps et transformer les modalités du lien amoureux.

Le cadre théorique mobilise les élaborations freudiennes relatives au sexuel infantile, à la féminité et aux processus identificatoires, ainsi que les contributions postfreudiennes consacrées au féminin, à la passivité, au masochisme et aux angoisses d'effraction. Les travaux de Freud, Klein, Winnicott, Bion, Green, Schaeffer, André et Mazoyer permettent d'éclairer les tensions constitutives du féminin entre ouverture à l'altérité, dépendance et vulnérabilité face au traumatique. Dans cette perspective, le féminin est envisagé comme une fonction psychique d'accueil et de transformation des excitations pulsionnelles, dont l'élaboration peut être entravée lorsque l'effraction traumatique déborde les capacités de liaison et de symbolisation.

La recherche repose sur une méthodologie clinique qualitative. Quatre femmes ayant subi un abus sexuel extrafamilial durant l'enfance ont participé à l'étude. Les données ont été recueillies à partir d'entretiens cliniques non-directifs et de méthodes projectives (Rorschach et TAT), permettant d'explorer les représentations du corps, du féminin et du partenaire masculin, ainsi que les modalités du lien amoureux. L'analyse clinique s'appuie sur une lecture psychanalytique attentive aux processus de symbolisation, aux configurations défensives et aux modalités du rapport à l'objet.

Les résultats mettent en évidence l'impact durable de l'effraction traumatique sur la construction psychosexuelle. Le féminin apparaît fréquemment marqué par des difficultés de symbolisation du corps et de la pénétrabilité, par des angoisses d'intrusion ou de perte narcissique et par des organisations défensives visant à contenir l'excitation traumatique. La relation amoureuse se structure alors autour d'une tension entre désir d'ouverture à l'autre et crainte de l'effraction, influençant les modalités du choix d'objet et les dynamiques conjugales.

Cette recherche contribue ainsi à enrichir la compréhension psychanalytique des effets du traumatisme sexuel infantile sur la psychosexualité féminine. Elle met en lumière la manière dont l'effraction sexuelle peut entraver le travail de symbolisation du féminin, tout en soulignant les possibilités de transformation psychique lorsque des processus de liaison et de subjectivation peuvent se réactiver dans la relation.

**Title:** Psychoanalytic approach to female psychosexuality and the choice of a male love object in women victims of extrafamilial childhood sexual abuse

**Key words:** Psychoanalytic approach, Female psychosexuality, Choice of male love object, Women victims, Extrafamilial childhood sexual abuse

**Abstract:** This doctoral research adopts a psychoanalytic perspective to explore the impact of extrafamilial childhood sexual abuse on the construction of female psychosexuality and on the dynamics of object choice in adulthood. While psychoanalytic literature has extensively examined female sexuality and the transformations of infantile sexuality, the specific effects of extrafamilial sexual trauma on the elaboration of the feminine remain insufficiently studied. This thesis aims to investigate how such traumatic experiences may disrupt the symbolic elaboration of the feminine, alter the relationship to the body and influence the dynamics of romantic relationships.

The theoretical framework draws on Freudian concepts of infantile sexuality, femininity and identification processes, as well as on post-Freudian contributions addressing the feminine, passivity, masochism and anxieties related to psychic intrusion. The works of Freud, Klein, Winnicott, Bion, Green, Schaeffer, André and Mazoyer provide a theoretical basis for understanding the tensions inherent in the feminine between openness to alterity, dependence and vulnerability to traumatic experiences. Within this framework, the feminine is conceptualized as a psychic function of receptivity and transformation of instinctual excitations, whose elaboration may be compromised when traumatic intrusion overwhelms the subject's capacities for psychic binding and symbolization.

The research is based on a qualitative clinical methodology. Four women who experienced extrafamilial sexual abuse during childhood participated in the study. Data were collected through non-directive clinical interviews and projective methods (Rorschach and TAT), allowing an exploration of body representations, representations of the feminine and the male partner, as well as the dynamics of romantic relationships. The clinical analysis relies on a psychoanalytic interpretative framework focusing on processes of symbolization, defensive organizations and modalities of object relations.

The findings highlight the enduring effects of traumatic intrusion on the construction of female psychosexuality. Among the participants, the feminine frequently appears marked by difficulties in symbolizing the body and penetrability, by anxieties of intrusion and narcissistic loss, and by defensive configurations aimed at containing traumatic excitation. Romantic relationships are often structured around a tension between the desire for openness to the other and the fear of psychic intrusion, influencing patterns of object choice and relational dynamics.

This research contributes to a deeper psychoanalytic understanding of the effects of childhood sexual trauma on female psychosexual development. It highlights how traumatic intrusion may hinder the psychic elaboration of the feminine while also pointing to potential processes of transformation when symbolization and subjective integration can be reactivated within relational contexts.